

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00291355 6



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

NOTES CRITIQUES

SUR

PROPERCE

NOTES CRITIQUES
SUR
PROPERCE

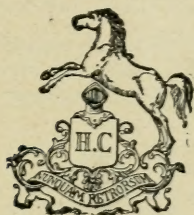
PAR

LOUIS HAVET

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

DIRECTEUR D'ÉTUDES DE PHILOGIE LATINE A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES



149157

19 / 3 / 19

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (6^e)
—
1916
Téléphone Gobelins 28-20.

Cet ouvrage forme le fascicule n° 220 de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

DEUX CENT VINGTIÈME FASCICULE

NOTES CRITIQUES SUR PROPERCE

PAR

LOUIS HAVET

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

DIRECTEUR D'ÉTUDES DE PHILOGIE LATINE A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1916

Tous droits réservés,

AS

b2

B6

FOUO 120-122

NOTES CRITIQUES SUR PROPERCE

Ces notes ont été rédigées pendant l'année scolaire 1912-1913, au cours d'un enseignement donné à l'École pratique des hautes études et au Collège de France. Les conclusions (les conclusions seules) en ont paru dans l'*Annuaire* du Collège de France, treizième année.

Certaines de ces conclusions ne sont pas nouvelles ; je le dis quand je le sais. D'autres fois j'ai pu me rencontrer avec un devancier sans le savoir, le loisir m'ayant manqué pour la bibliographie du sujet. Je me suis décidé à publier néanmoins ; l'essentiel est que le lecteur soit averti.

Les copistes, depuis le ix^e siècle, et les modernes éditeurs, ont l'habitude de prêter à tous les auteurs autres que Salluste, à un Cicéron comme à un Properce, l'orthographe du temps de Quintilien. Cela certes est sans inconvénient pour les lecteurs dilettantes. C'est chose plus grave pour les érudits, qui commencent à entrevoir quel rôle les raretés et curiosités orthographiques, étant méconnues des copistes, ont joué dans la naissance des variantes.

J'ai donc fait mon possible pour relever toutes les traces aujourd'hui visibles de quelque épel insolite, et en particulier des « archaïsmes » qui étaient les formes banales du temps d'Auguste. Le plus ancien ms. de Properce (xii^e ou xiii^e siècle) a encore le précieux ablatif *duplicei* 3,1,2. Cela m'a encouragé à restituer *nostrei* 1,11,20, *bonei* 3,18,38, *quei* 2,34,91, *flaueis* 2,9,12, *pureis* 2,3,12, *eois* 1,15,7, *sei* 2,30,35, *seic* 2,6,35, *recepei* 3,9,21, *uoluei* 4,8,28, *prodeire* 2,25,43, *seina* 1,20,44, *eira* 2,4,14, *meirantur* 2,4,23, *ueita* 2,5,18, *meitescet* 2,26,53, *ueilis* 3,13,65, *ueite* 3,22,3, *seidat* 4,8,78. J'ai pu évidemment me tromper çà et là, mais j'aurai enfin donné au texte de Properce ce qu'il n'a jamais eu, un aspect sincère.

PROPERCE 1,1,7.

*Et mihi iam toto furor hic non deficit anno*¹.

Pourquoi *et... non* au lieu de *nec* ? Et pourquoi, surtout chez un poète si volontiers décousu, une coordination quelconque ? ici *deficit* est au présent, alors que tous les verbes qui précèdent sont au parfait (*cepit, deiecit, pressit, docuit*). Et pourquoi le double emploi *mihi, furor hic* ? Et *hic* fût-il ôté, pourquoi *deficit* est-il accompagné de *mihi* ? dirait-on en français : « De toute l'année ma folie ne *me* fait pas défaut » ?

Concluons qu'il faut lire : *Ei mihi ! iam...* Qu'on se reporte au contexte, et on verra qu'une interjection de douleur est ici bien placée. Pour *t = i*, cf. ci-dessous 2,4,20 ; 2,7,20 ; 2,13,47 ; 3,6,9 ; 4,1,8.

1,1,12

Minalion (*lire* Milan-) nullos fugiendo, Tulle, labores
 Saeuitiam durae contudit lasidos ;
 12 Nam modo Partheniis amens errabat in antris
 Ibat et hirsutas ille uidere feras ;
 Ille etiam † psilli percussus uulnere rami
 Saucius Arcadiis rupibus ingemuit.

Au lieu de *uidere* on a proposé *ferire, agitare, ciere, mouere*. Mais *ille* n'est pas moins suspect que *uidere* (il est inutile au vers 12 et il fait paraître gauche le *Ille* initial du vers 13) ; songer que *Ille etiam* équivaut à un second *modo* ; aussi Paldamus remplace-t-il *ille uidere* par *sollicitare*.

En cherchant une correction plus plausible, j'avais songé à *illaqueare*. J'imaginai une filière toute naturelle : *illa queare*, puis *ille queare* d'après le vrai *Ille* et parce que le sens exige un

1. *Annis* AF,V (et, par suite, *totis* V). La variante est trop bizarre pour qu'on puisse la dédaigner simplement ; je suppose qu'un copiste aura rencontré du regard le *antris* final du vers 11 (*anno* et *antris* sont précédés chacun de 34 lettres).

masc., enfin *ille uidere* par arrangement (v. 3,18,5) du tronçon *queare*. Qu'on juge de mon contentement quand, après coup, j'ai fait la comparaison avec le passage parallèle sur Milanion, Ovide, aa. 2,189 : *Saepe tulit iusso fallacia retia collo, Saepe fera toruos cuspide fixit apros*, avec la reprise 194 : *Nec iubeo collo retia ferre tuo. Retia et illaqueare* font allusion à une même légende. Adieu la *leise ironische Färbung* dont Rothstein pare *uidere*.

1,2,13

*Litora natiuis persuadent picta lapillis,
Et uolucres nulla dulcius arte canunt.*

Propertius veut persuader à sa maîtresse que la beauté n'a que faire de parure. « Vois quelles fleurettes percent le sol moussu (selon la conjecture de Keil), comme le lierre pousse mieux tout seul, comme réussit mieux l'arbousier sauvage, comme l'eau vive trouve son chemin sans leçon. » Ici vient le vers en question ; puis « le chant des oiseaux est plus doux quand il est sans art ». Partout est présente l'idée d'une comparaison (*melius* 10, *formosius* 11, *dulcius* 14), ou d'une estimation (*quos* 9), ce qui implique comparaison, ou d'une antithèse, impliquant comparaison encore (*sciat* 12, qui, dit de la source naturelle, évoque l'image du jardinier). D'où il suit que l'énigmatique *persuadent* recèle une idée comparative et que, selon toute apparence, l'élément logiquement essentiel du vers 13 est le préfixe *per-*.

Je propose *persuauia* = *persuaua*. Un saut des jambages *ua* aux jambages *ua* aura réduit le mot à *persua*, qu'un correcteur quelconque aura arrangé en *persuadent*. Pour *sunt* sous-entendu, cf. 24 : *Illis ampla satis forma pudicitia*. Et voir 2,18,23.

1,2,25-26.

Non illis studium uulgo conquirere amantes ;
Illis ampla satis forma pudicitia.

25

Non ego nunc (non *N*¹) uereor ne sim tibi uilior istis

.....
.....

26

Vni si qua placet, culla puella sat est.
Cum tibi praesertim Phoebus sua carmina donet
Aoniamque libens Calliopea lyram.

La présence d'une lacune paraît évidente. Le distique 25-26 manque d'unité. Tout l'enchaînement logique est obscur. Que les héroïnes aient eu pour seule parure la chasteté, comment cela mène-t-il à se dire bien tranquille sur une maîtresse couverte d'étoffes rares et de parfums ? Quand le poète a tiré cette conclusion confiante de ce qui semblait la contredire, comment termine-t-il le distique par une maxime inquiétante ? Après l'impersonnel *si qua* de 26, comment retrouve-t-on dans 27 le très personnel *tibi* ? Sur quoi enfin porte *praesertim* ?

Il semble aisé de reconstituer, pourvu qu'il y ait effectivement lacune, une suite logique satisfaisante : « Sans doute (le vers 25 cesse d'être une conclusion), je n'ai pas peur que tu me préfères tes galants ; < tu m'as fait des serments trop solennels pour que je sois inquiet. Mais toi, renonce à te parer pour ces galants ; > charmer un amant unique suffit à la parure d'une fille. Toi surtout tu peux renoncer, toi qui, à la beauté, joins des talents divers... »

Les suppléments proposés profitent à la composition générale. Dans toute la pièce, le poète affecte une sécurité factice, qui ne se dément que tout à la fin dans une sommation discrète :

His tu semper eris nostrae gratissima uitae,
Taedia dum miserae sint tibi luxuriae.

Si la sécurité est feinte, il est bon qu'elle semble reposer sur quelque chose ; or, après 25, j'ai supposé que le poète rappelait à sa maîtresse ce qu'elle-même avait dit. Si la raison d'être du petit poème est de poser des conditions, il est à propos qu'un grief précis ait été formulé ; c'est ce que je place avant 26. Grâce aux suppléments, le morceau acquiert une parfaite unité.

1,3,16

Le poète, rentrant d'un festin, trouve sa maîtresse endormie. Il songe à se glisser doucement près d'elle.

Et quamvis duplici correptum ardore iuberent
 Hac Amor hac Liber, durus uterque deus,
 Subiecto leuiter positam temptare lacerto
 16 Osculaque admota sumere et arma manu,
 Non tamen ausus eram dominae turbare quietem.

Au lieu de *et arma* on a conjecturé *tarda, rara, auara...*, comme s'il s'agissait de donner à la dormeuse des baisers trop discrets pour l'éveiller. Tel ne peut être le sens vrai. Le poète sait très bien qu'elle s'éveillera (vers 17) et il sait très bien que ses désirs à lui sont peu platoniques (13-14). Comment d'ailleurs lui permettrait-il de dormir, si même très délicatement (*leuiter*) il lui passe le bras sous la taille, et si de l'autre main (*admota manu*) il tourne vers ses lèvres le beau visage ?

Je propose *prima*. La jeune femme recevra les premiers baisers encore inconsciente, en même temps qu'elle se sentira attirée sur le cœur de son amant. Ensuite, espère celui-ci, viendront d'autres baisers, et tout ce que veulent *Amor* et *Liber*. Puis il réfléchit que Cynthie se fâchera, si elle est brusquée ; il renonce, attendant qu'un doux rayon de lune ouvre à son amie les yeux et les lèvres.

Reste à expliquer la faute *et arma* pour *prima*. Il est probable qu'à une date assez ancienne *sumere prima* est devenu *sumerima* par saut de *r* à *r* (ou de RE à RI). *Sumeri-* arrangé en *sumere* par symétrie avec le *temptare* du vers 15, il restait un résidu *-ma* ; un correcteur médiéval l'a allongé comme le requérait le mètre et de façon à fournir un mot à mot (il ne se croyait pas tenu de fournir un sens).

1,5,9.

*Quod si forte tuis non est contraria nostris,
 At tibi curarum milia quanta dabit!*

Suivant les commentateurs, la pièce s'adresse à un rival qui fait la cour à Cynthie, et qui d'ailleurs est et reste l'ami du poète. Properce, plein de sang-froid, envisage l'idée où Cynthie ne serait pas cruelle à son alter ego ; *Quod si forte*, lui fait-on dire en refaisant le vers 9 d'après N^{corr}, *tuis non est contraria uotis*. Il m'est aussi difficile de comprendre comment *tuis* serait sorti d'un *tuis* quelque peu ancien (1,21,6 cette faute est de AF), et

nostris sorti de *uotis*, que de me représenter l'état d'esprit d'un amoureux si bon enfant. Le plus plaisant est que Properce semble escompter la même longanimité de la part de l'excellent Gallus : *socio cogemur amore Alter in alterius mutua flere sinu*. On m'excusera d'accueillir avec quelque scepticisme une telle conception de la pièce δ , surtout si l'audacieuse refaçon de N^{corr} y est pour quelque chose.

Regardons sans parti pris le premier distique, et nous verrons, à n'en pas douter, que Gallus n'est nullement un rival. C'est un envieux, que le bonheur des deux amants importune, et c'est un trouble-fête, qui travaille à rompre leur liaison : *Inuide, tu tandem uoces compesce molestas Et sine nos cursu, quo sumus, ire pares*. Une allusion placée plus loin (vers 14) montre que Gallus, en prêchant les amoureux, use de belles maximes à la stoïque, *fortia uerba*. Gallus n'est certainement pas amoureux lui-même, car il lui est dit, au futur, qu'il le deviendra : *Tum graue seruitium nostrae cogere puellae Discere* (19-20); noter *discere*, aussi significatif que le futur même. Et, d'un bout à l'autre de l'épigramme, c'est au futur que le poète prédit à Gallus de terribles souffrances d'amour.

Le sens qui se dégage de tout cela me paraît manifeste. Gallus, probablement un peu plus mûr que le tout jeune Properce, se mêle de s'interposer entre les amants et d'opposer à la folle passion des calculs raisonnables. Et le poète, au lieu de répliquer, selon sa pensée réelle, *Nous nous aimons trop pour que je t'écoute*, s'amuse à répondre à son professeur de sagesse, avec une ironie sarcastique, *Si tu continues à parler à Cynthia tu tomberas amoureux toi-même*. Et il exagère plaisamment l'état où il verra réduit le donneur de conseils : Elle t'ôtera le sommeil, elle t'ôtera tes yeux mêmes ; elle s'entend comme pas une à enchaîner des âmes farouches. Tu verseras des larmes en frissonnant, et l'angoisse déformera tes traits. Tu ne trouveras plus tes mots, tu ne sauras plus qui tu es ni où tu es. Tu ne rabâcheras plus (*nec iam totiens mirabere*) que je suis pâle et que je n'ai plus que le souffle (Gallus, d'après ce passage, avait invoqué des considérations de santé). — C'est en développant ce mordant persillage que Properce feint d'imaginer non pas un partage amiable de Cynthia, mais un échange de désespoirs : Que de fois, dédaigné par elle, tu viendras me le dire en sanglotant

(13-14); tu me demanderas des consolations et je ne t'en donnerai pas, car je n'ai pas de remède pour moi-même (27-28); malheureux tous deux, nous associerons nos deux amours et pleurerons dans le sein l'un de l'autre (29-30). On ne peut être plus cordial, avec un ami bien intentionné, quand on le menace du ridicule d'une façon sanglante.

La situation vraie ainsi dégagée, il est possible de faire avec discernement la critique du vers énigmatique *Quod si forte ruis non est contraria nostris*. Posons d'abord en principe que *nostris* est intangible, car la première personne fait antithèse au *At tibi* qui suit. Posons en principe encore qu'il est difficile de soupçonner *ruis*; ce n'est pas un de ces termes banals, attribuables aux copistes plutôt qu'aux auteurs; *ruis*, d'ailleurs, semble rapeler le *properas* du vers 4 (*properas ultima nosse mala*).

Je me figure que le vers 9 doit être corrigé non par modification d'un quelconque d'un de ses éléments, mais par insertion d'une partie omise. En autres termes, ce doit être la contraction de trois vers en un, par saut du *-is* de *ruis* au *-is* d'un ablatif pluriel construit avec *nostris*. A titre d'exemple, je proposerai une restitution pouvant avoir quelque exactitude sinon en ce qui touche les mots (cela va sans dire, et je n'entends pas fabriquer du Properce), du moins en égard au sens général :

Quod si forte ruis < *nos seruaturus, amice,*
Ipsæ gradum referes tamquam ego factus amans.
 Non fers, quod uotis > non est contraria nostris;
 At tibi curarum milia quanta dabit!

1,6,1.

Non ego nunc Hadriae uereor mare noscere tecum,
 Tulle...

Nunc est la leçon de N et aussi de V. AF et aussi D ont *tunc*. Comme une corruption de *nunc* en *tunc* n'est ni courante ni facilement explicable, comme d'autre part DV ont ordinairement les mêmes fautes, il est bien probable que *tunc* était la leçon de l'archétype; on peut seulement se demander s'il avait une *n* en surcharge (*tⁿunc*), ou si plutôt les deux *nunc* de N et de V ne viennent pas de deux corrections indépendantes et concordantes.

La conjecture *Non ego nunc*, pour *tunc*, pouvait aisément se présenter à l'esprit de deux copistes, qui venaient d'écrire 1,2,25 *Non ego nunc* (N avait d'abord écrit *non*) *uereor*. Le premier vers de la pièce 1,19 commence par *Non ego nunc tristes* (*non tristos* N) *uereor* ; il est douteux que ce troisième exemplaire de la même tournure ait pu suggérer quelque chose au copiste de V, et il est assuré qu'il n'a rien suggéré au copiste de N, puisque celui-ci y estropie précisément le mot *nunc*.

Dans les deux passages 1,2,25 et 1,19,1, N avait lu *non* pour *nunc*, c'est-à-dire *nō* pour *nē*. Le modèle de N avait donc deux fois *nunc* en abrégé, tandis qu'au vers 1,6,1 ce même modèle devait avoir en toutes lettres soit *tunc*, soit moins probablement *nunc*.

Que faut-il lire ? peut-être *nunc*, je n'en sais rien. Mais en se disant que *nunc* est une conjecture satisfaisante, rien de plus.

1,7,11.

- 11 Me *laudent* *doctae solum placuisse* (doc- N) *puellae*;
Pontice, et iniustas saepe tulisse minas.

Laudent (-ant AF par suggestion des indicatifs qui précèdent) est doublement embarrassant. D'une part il se trouve construit avec l'infinitif d'une façon insolite, d'autre part il manque de sujet. Ce second inconvénient est particulièrement grave ; il induit le lecteur à prendre le datif *doctae puellae* pour quelque équivalent du pluriel *musae*. Je pense qu'il convient de lire *laudet*, brachylogie pour *laudari faciāt*, et que le sujet est *solum placuisse... et tulisse*. « Que mon seul titre de gloire soit d'avoir plu à Cynthie et d'avoir supporté ses accès d'injustice. » La faute *laudent* tient probablement à la suggestion du faux pluriel *doctae puellae*.

1,7,16.

- 16 Te quoque si certo puer hic concusserit arcu,
Quod nollim nostros euiolasse deos,
Longe castra tibi, longe miser agmina septem
Flebis in aeterno surda iacere situ.

Si Ponticus est une fois touché par la flèche de l'Amour, il ne

pourra plus travailler à son épopée thébaine. Ainsi il sera puni d'avoir blasphémé les dieux de Properce. Tel est le sens en gros, mais quel est exactement le vers 16 ? Il me paraît évident que *euio lasse* est *heu uiolasse*, comme l'avait vu Heinsius. Cela admis, il faut un sujet à *uiolasse* ; ce sujet ne peut être qu'un *Quem*, renvoyant au *Te quoque* du vers 15. Ce *Quem* est devenu *Quod* par confusion entre des abréviations (en majuscules) de basse époque. *Quem* sera beaucoup plus naturel que le *Quam* exclamatif de Rothstein, beaucoup plus clair que le *Quo* de Lucien Müller. Reste à savoir ce qu'il faut faire du *nollim* de N, arrangé en *nolim* par les autres mss. Comme toute la pièce prouve que Ponticus a blâmé Properce de s'abandonner à ses amours, et que par conséquent, le blasphème des dieux de Properce est un fait accompli, — de là l'exclamation *heu*, — la grammaire exige l'imparfait du subjonctif. Lisons donc :

Quem nollem nostros, heu, uiolasse deos.

Pour *i = e*, cf. 2,13,34 ; 3,5,35 ; 4,5,64.

1,8,22.

Cynthia part en Orient avec un rival du poète, et celui-ci s'indigne. Puis la tendresse l'emporte sur la colère : « Parjure, quels que soient tes torts, puisses-tu naviguer heureusement ! » Et il continue :

- Nam me non ullae poterunt corrumpere, de te
 22 Quin ego uita tuta AFDV tuo lumine (l. lim-) uerba querar.
 Nec me deficiet nautas rogitare citatos
 « Dicite, quo portu clausa puella mea est ? »

Verba ne pouvant être construit avec *querar* sans être soutenu par un déterminatif, le type de la correction requise est connu depuis longtemps ; il consiste à chercher dans *tuta* (et dans le *uita* de N, conjecture aisée, mais qui convient mal dans la bouche d'un amant abandonné), la corruption d'une épithète de *uerba* ; Lachmann a proposé *fida* ; Keil *multa*, qui est moins satisfaisant ; de *ego tuta* Bährens fait *arguta*, qui ne vaut guère. Mais réfléchissons sur le sens requis. Properce veut que la perfide arrive à bon port ; il ne se lassera pas de demander de ses nouvelles aux gens de mer ; s'il pousse des plaintes sur son

seuil (car la correction *limine* semble incontestée; *lumen* pour *limen* est d'ailleurs une faute courante chez tous les poètes, et en particulier chez Properce), quel sera nécessairement le caractère de ces plaintes? Ce ne peuvent être que des plaintes tendres. Je propose donc *amica*. Cf. ci-dessous 4,7,23 la conjecture *amicis*.

Comment s'explique la faute? Je m'étais demandé s'il n'y avait pas eu saut vertical du *ic* de *amica* au *ic* de *deficiet*, puis raccommodage obscur. Je croirais plutôt que l'*a* initial de *amica* a disparu pour motif graphique, et qu'ensuite le tronçon intelligible *mica* a été arrangé en *tuta*, puis dans N surarrangé en *uita*. Cf. 2,7,8 : *Nam citius paterer caput hoc discedere collo Quam possem nuptae perdere* <a>more *faces* (ma flamme pour toi); ici *amore* pour *more* est une conjecture de DV.

Dans les deux passages, *a* disparaît devant *m*. Il est donc probable que la faute initiale a son origine dans les formes de la capitale (réduction de trois Λ à deux, Manuel § 614). Toutefois on a aussi *deo* 3,16,14 pour *adeo* (qu'a conservé l'inscription de Pompéi); ce qui peut conduire à chercher une autre explication. Cf. encore 4,2,3. L'altération de *amica* en *tuta* rendait *uerba* obscur. De là dans DV la conjecture *loquar* pour *querar*.

1,11,20.

20 Ignosces igitur si quid tibi triste libelli
 Attulerint nostri culpa timoris erit.

Faut-il postponctuer *nostri* et le construire avec *libelli*, ou le préponctuer et le construire avec *timoris*? NFD préponctuent. Les éditeurs modernes font en général le contraire, et je suis d'avis qu'ils ont raison; pourtant on peut hésiter. Le poète a-t-il donc admis une de ces ambiguïtés de construction qui, lorsqu'elles sont authentiques, constituent des fautes de style, mais qui souvent peuvent faire soupçonner l'intégrité du texte (Manuel §§ 203 et suivants)?

Je suis persuadé que Properce est innocent; à défaut d'une différence de ponctuation, il avait à sa disposition une différence d'orthographe, et il a dû s'en servir. Lucilius, se fondant sur une vieille tradition qui avait sa raison d'être dans le passé phonétique du latin, avait prescrit d'écrire *pueri* au génitif, mais au

pluriel *puerei*. Or Properce présente de nombreuses traces du *ei* monophthongue. Il avait donc dû écrire *nostrei*, ce qui dispensait ses contemporains de se heurter comme nous à une difficulté. Cf. Manuel § 212, et ci-dessus mon préambule.

1,11,21.

- 21 An mihi non maior carae custodia matris,
 Aut (An DV) sine te uitae cura sit ulla meae ?
 Tu mihi sola domus, tu, Cynthia, sola parentes.

Non fait dire au poète le contraire de ce qu'il veut dire : aussi a-t-on proposé de le changer en *nunc*, qui serait oiseux. D'autres obtiennent un redressement du sens en changeant le *An* interrogatif en *Nam*, *At*, *Ah* ; le vers 21 devient intelligible, mais le *Aut* du vers 22 cesse de l'être ; une des trois corrections, le *Nam* de Keil, a de plus le tort d'être de la plus haute invraisemblance graphique.

Partant de l'idée que *An* est intangible à cause du *Aut* suivant, et que le seul mot qu'on puisse légitimement suspecter est *non*, je cherche par quoi le remplacer qui profite au sens. Et je constate que, le *non* mis à part, le vers 21 est singulièrement obscur, parce qu'avec *carae custodia matris* il manque le terme de comparaison. D'où je conclus que le mot évincé par *non* est nécessairement *te*. Pour la forme illogique de la comparaison, cf. le vers souvent cité *Plus in amore ualet Mimnermi uersus Homero*, 1,9,11, = *uersu Homeri* ; dans 1,11,21, le *te* que je restitue équivaut à *tuā custodiā*.

L'explication de la faute saute aux yeux : les vers 21-22 ont été fondus en un par saut vertical de *te* à *te*, et dans la restitution le premier *te* a été omis (Manuel § 1365A). Devenu inscandable, le vers 21 a été muni au hasard d'une cheville *non* ; cf. 2,26,57.

1,12,9.

- 9 Inuidiae fuimus ; non me deus obruit ? an quae (quem AFDV)
 Lecta Prometheus diuidit herba iugis ?
 Non sum ego qui fueram ; mutat uia longa puellas.

Non jure avec *an* ; aussi DV le remplacent-ils par un *num* con-

jectural. Ce *num* ne va guère mieux ; si la première interrogation était grammaticalement indiquée comme telle, ce qu'on devrait attendre serait un *deusne* ou un *ecquis deus*. J'estime donc qu'il faut revenir à la vieille conjecture *nunc*, donnée par quelques deteriores. La présence d'un *nunc* semble naturelle, quand le poète passe du parfait *fuimus* aux deux présents *obruit* et *diuidit*. Et elle est plus que naturelle, elle est utile à la clarté, le premier de ces deux présents pouvant être pris pour un parfait.

Toutefois je ne crois pas que la correction *nunc me* soit définitive on attendrait plutôt, semble-t-il, l'ordre *me nunc*. *Diuidit* au vers 10 appelle pour régime *nos* plutôt que *me* ; le vers 11 vise à la fois l'amant et la maîtresse : *fuimus* au vers 9 peut les viser tous deux. Je soupçonne donc qu'il faut remplacer le *non me* de l'archétype par *nos nunc*. La faute suppose les étapes suivantes : *fuimus nos nē*, *fuimus nos non* (*nō* pour *nē*, voir 2.16.23), puis *fuimus non* par saut de *-s no-* à *-s no-*, enfin *fuimus non me* par arrangement métrique.

Les deux leçons *non* et *num* écartées, il n'y a plus de raison d'admettre devant *an* une première tournure interrogative. Poncturons donc ainsi :

Inuidiae fuimus ; nos nunc deus obruit. An quae... ?

« Notre bonheur a provoqué la Némésis divine et la voici qui nous accable. Ou bien la magie est-elle en jeu ? ni Cynthie ni moi ne sommes plus les mêmes. » Les idées sont ainsi beaucoup mieux groupées, car *deus obruit* est en connexion avec la notion de *invidia*, tandis que *diuidit herba* ne peut guère l'être. Remarquer aussi une différence caractéristique : *invidia* suffit à déterminer *deus*, « la » divinité qu'on sait (Manuel § 188) ; *herba*, qui exprime une hypothèse non préparée, est soutenu de l'indéfini *quae*. Enfin, pour l'oreille, il y a meilleure répartition du distique : un hexamètre presque entier, puis un peu plus d'un pentamètre, et non plus un hémistiche, puis trois ; la répartition vulgaire est d'autant plus choquante qu'elle reproduit celle du 7-8 *Olim gratus eram ; non illo tempore cuiquam Contigit ut simili posset amare fide* et que le vers 11 présente à son tour une ponctuation principale à la penthémimère.

1,13,9.

Contempti (N et DV). *Contenti* AF ; l'archétype avait probablement *contempti*.

1,13,13.

Haec ego (om. NF) non rumore malo, non augere (-ure Ncorr) doctus.

DV (xv^e s.) et les modernes rajeunissent : *augere*. Mais *augere*, qui ne figure pas dans l'apparat de Butler, est la vraie forme. Priscien 1,36 : « antiqui *auger* et *augeratus* pro *augur* et *auguratus* » (cf. l'abrégé de Festus, qui tire *augur* de *aiium gestus* ou de *aiium garritus*). Il faut, je pense, se représenter une flexion *augur augeris*, avec une variation vocalique qui a échappé à Priscien. La racine est celle de *gustus* et de γεῦω ; *gu* en syllabe intérieure fait *ge* comme *ku* en syllabe intérieure fait *ce* (*socerus* = ἐκυρός = sanskrit *çvaçuras*). Faut-il comparer le traitement de *ku* initial dans *canis* = κυνός ? *socerus*, *augeris* viendraient de formes contenant un intermédiaire *a* et non *o*.

Les mss. d'Horace ont *auguris* c. 3,16,11 ; il est curieux que 3,10,10 le second *u* soit sur grattage dans δ. Les mss. de Virgile donnent *augurat* A. 7,273 ; *augurium* 1,392 ; 3,89 ; 5,7 ; 7,260 ; 10,255 ; 12,257 ; 12,394 ; *augurio* 5,523 ; 9,328 ; *auguriis* 3,5 ; mais 2,703 il y a *augirium*, qui peut venir d'un AVGERIVM, et 2,691 *augurium*, connu de Probus, est remplacé dans les mss. de Virgile par *auxilium*. Plaute a *augura* Cist. 694, *augurio* As. 263, *augurium* Stich. 463, où l'on possède le palimpseste. Ces exemples suffisent à montrer pourquoi Priscien croyait l'*e* propre à de vagues *antiqui* ; les copistes avaient dû procéder à un rajeunissement systématique dès les temps du haut empire.

1,13,13-15

13 Haec ego (om. NF) non rumore malo, non augere doctus ;

Vidi ego ; me quaeso teste negare potes ?

Vidi ego te toto uinctum languescere collo

Et flere inlectis (lire avec DV iniectionis), Galle, diu manibus.

Propertius.

L'omission de *ego* dans N et F montre que ce mot manquait dans l'archétype, au moins de première main. Cette omission s'explique d'ailleurs aisément ; les vers 13-14 ou les vers 13-15 auront, à cause du retour de *ego*, été fondus en un (*Haec ego me quaeso... potes*, ou bien *Haec ego te toto... collo*), et, dans la restitution, un des *ego* aura été omis. Je n'éprouve donc aucun embarras à accepter la correction de A et de DV, *Haec <ego>* ; qu'elle vienne de conjecture ou qu'elle ait été indiquée dans l'archétype par une surcharge marginale, elle n'a rien que de séduisant.

Mais regardons à la fois les commencements des trois vers. C'est beaucoup d'avoir trois fois *ego* en seconde place, c'est beaucoup d'avoir deux *Vidi ego*. Et, des deux *Vidi ego*, le premier semble impropre. Comme l'a établi M. Marouzeau, *ego* placé après le verbe confirme l'idée verbale sans appuyer sur l'idée de la personne ; si au vers 14 Propertius voulait dire *c'est moi qui l'ai vu*, ou *je l'ai vu moi-même*, il devrait dire *ego uidi* et non *uidi ego*. L'ordre suspect donné par les mss. équivaldrait à *oui, je l'ai vu* et non à *je l'ai vu tout court*. Ou, si l'on veut, il équivaldrait en anglais à *I did see it* et non à *I saw it*.

Au vers 15, des traductions par *oui* ou par *I did* iraient à merveille. « Je l'ai vu ;... *oui*, je t'ai vu languir. — *I saw it ;... yes, I did see you...* ».

Concluons que, des trois *ego*, le troisième doit être respecté (*Vidi ego te toto...*) ; que le second au contraire doit disparaître (*Vidi ; me quaeso...*). En autres termes, le *ego* du vers 14 n'est autre chose qu'un *ego* marginal destiné à la correction du vers 13, et qui a été égaré dans la ligne suivante soit parce que le correcteur l'avait placé un peu trop bas, soit parce que le copiste s'est figuré qu'un *Vidi ego* en appelait un autre.

1,15,7.

Nec minus et chois pectus uariare lapillis.

A donne h *chois* = *hec chois* et F *hec* (exponctué) *choys* ; on lit avec DV *cois*, qui explique insuffisamment la faute. Supposer plutôt *coeis* lu e *cois*, ce étant déchiffré *co* sous les suggestions de *coa* 1,2,2, *cois* 2,1,5. De là dans l'archétype e' *chois*, avec épél

fautif pour *cois* ; le *e^t*, avec surcharge mêlée par le modèle de AF (Manuel § 1352), est un arrangement conjectural de l'*e* isolé à tort.

1,15,29.

294 *Multa prius uasto labentur flumina ponto,
Annus et inuersas duxerit ante uices (uias F),
Quam tua sub nostro mutetur pectore cura.*

Un poète latin moderne pourrait, si le cœur lui en disait, ponctuer « *Multa prius*, » ou « *Multâ prius !* », en prenant *Multa* dans un sens substantif. Et, la ponctuation imprimée aidant, il pourrait requérir de ses lecteurs le tour de force d'entendre *ponto* comme *ex ponto* ; des libertés analogues sont d'un grand secours pour nos versificateurs de logogripes. Mais un Properce connaissait-il la typographie, sans laquelle rien de tout cela n'est imaginable ? si on sait se souvenir que non, on sera forcé de repousser la trop ingénieuse interprétation de Rothstein, admise par Butler contre toute vraisemblance et tout bon sens.

Cette interprétation donne d'ailleurs un sens des plus médiocres : « Les fleuves couleront à l'envers, les années s'écouleront à l'envers, avant que mon amour ne change. » Est-ce à Properce qu'on peut attribuer une telle disette d'imagination ? et alors que tous les poètes, y compris les plus grands, se sont exercés à renouveler le type des *ἀνδρογύναι*, Properce a-t-il jouté contre eux avec une inconscience d'enfant ?

L'esprit de vaine subtilité écarté, le problème que pose le vers 29 est bien simple : Comment corriger le mot initial *Multa* ? Ainsi l'ont compris plusieurs critiques ; Passerat a proposé *Nulla* et Muret *Muta* (je ne saisis pas l'intérêt du *Mille* de Hailer). On sera tout près de la tradition, on introduira un de ces mots rares propices aux lapsus, enfin on attribuera au poète une idée neuve (l'âge d'or n'avait que des ruisseaux de lait), et une idée aussi dissemblable que possible à celle qui va suivre, si on lit *Mulsa*.

1,15,33-34 et 42.

Les vers 25-42 paraissent constituer une pièce distincte, qui se suffit à elle-même :

- Desine iam reuocare tuis periuria uerbis,
 Cynthia, et oblitos parce mouere deos
 Audax ah nimium ! nostro dolitura periclo
 28 Si quid forte tibi durius inciderit.
 [Ici, incohérence des idées.]
 29 Multa (*lire* Mulsa) prius uasto labentur flumina ponto
 Annus et inuersas duxerit ante uices,
 Quam tua sub nostro mutetur pectore cura ;
 Sis quodcumque uoles, non aliena tamen.
 33 Quam tibi ne uiles isti uideantur ocelli
 34 Per quos saepe mihi credita perfidia est.
 35 Hos tu iurabas ; si quid mentita fuisses,
 Vt tibi suppositis exciderent manibus ;
 Et contra magnum potes hos attollere solem
 Nec tremis admissae conscia nequitiae ?
 Quis te cogebat multos pallere colores
 Et fletuminuitis ducere luminibus ?
 Quis ego nunc pereo, similes moniturus (mor- N) amantes
 42 « <N>on ullis tutum credere diuitiis ».

i. Au vers 42, la leçon traditionnelle *O nullis* s'explique par *N^{on} ullis* mal compris. Un tilde sur l'*N* avait été oublié ou méconnu.

ii. Si décousue que soit souvent la marche des idées dans Properce, il est difficile de supporter la contiguïté des vers 27-28 avec les vers 29-32. *Nostro dolitura periclo* est une profession d'amour, *Quam tua... non aliena tamen* est une profession de constance ; entre deux il manque une transition. — D'autre part, le *Quam* inintelligible du vers 33 n'a pu être corrigé jusqu'ici qu'au mépris de toute vraisemblance graphique (*Iam, Nam, Tam, Dum*). — Combinant ces deux remarques, je propose de transporter 33-34 avant 29 en y lisant *Quin* (le *Quam* des mss. serait *Quin* altéré, après la transposition faite, par suggestion du *Quam* de 31). On a ainsi un texte suivi :

- nostro dolitura periclo
- 28 Si quid forte tibi durius acciderit.
 33 *Quin*, — tibi ne uiles isti uideantur ocelli
 34 Per quos saepe mihi credita perfidia est, —
 29 *Mulsa* prius uasto labentur flumina ponto
 Annus et inuersas duxerit ante uices,
 Quam tua sub nostro mutetur pectore cura.

« C'est aux dépens de mon cœur que les dieux puniront tes mensonges ; et même (pour que tu ne fasses pas bon marché de tes yeux, par lesquels a été formulé ton parjure), on verra le

monde renversé, avant que mon amour pour toi cesse d'être le même. »

A l'interversion proposée (voir, pour le principe, 2,16,11 et 3,18,29) on peut faire une objection, c'est qu'elle coupe en deux ce qui est dit des yeux de Cynthie, et que même elle sépare *Per quos... perfidia est* de *Hos tu iurabas*. Mais qu'on y regarde bien, on verra que le manque de foi de Cynthie est l'idée dominante de toute la pièce, et que par conséquent *perfidia* et *iurabas* n'ont aucun besoin d'être voisins l'un de l'autre ; on verra aussi que les yeux sont qualifiés de *isti* au vers 33, de *hi* aux vers 35 et 37, ce qui suppose un changement de point de vue et comme une solution de continuité. J'ajoute que le *tu* du vers 35, oiseux dans l'ordre traditionnel, prend toute son importance après la transposition ; du poète, qui vient de se mettre en scène assez longuement, *tu* ramène l'attention sur sa maîtresse. — Si, comme pourrait l'impliquer mon hypothèse, les vers 33-34 ont été jadis sautés et rétablis en marge, sans un renvoi indiquant leur place exacte, il est tout naturel qu'un copiste du moyen âge, peu soucieux du fond et, quant à la forme, indifférent au choix des pronoms démonstratifs, ait inséré les deux vers là où les appelaient des convenances apparentes. Et si, ce qui est également possible, le fragment de texte omis et mal restitué est le groupe des quatre vers 29-32 (auquel cas la faute *Multa* pour *Mulsa* aurait été commise sur une écriture disparate au reste : voir Manuel de critique verbale § 1352), on comprend mieux encore que le copiste médiéval n'ait voulu disjoindre ni *perfidia* de *iurabas*, ni la première mention des yeux de la seconde.

III. Du serment de Cynthie, qui, semble-t-il, met ses mains sous ses yeux¹ et prie qu'ils tombent dedans en cas de parjure, il convient de rapprocher le serment d'un soldat devant Pompée, Phèdre, app. 8,9 ss. : *ille continuo excreat Sibi in sinistram et sputum digitis dissipat* (lire *dissicit* ?). « *Sic, imperator, oculi extillescant mihi Si...* ». Cynthie, en jolie femme, atténue le vilain geste (*turpe*, dit Phèdre du serment même) : elle n'en ment pas moins suivant le même rite.

1. Il me paraît au moins douteux que *supponere* puisse être dit pour *submittere* « baisser ».

1,17,3.

Nunc ego desertas alloquor alcyonas,
 3 Nec mihi *Casiope solito* uisura carinam,
 Omniaque ingrato litore uota cadunt.

1. Il y a en Épire un peuple des *Κασσωπαῖοι* et une ville de *Κασσωπῆ*; un port situé dans l'île de Corcyre porte aussi ce nom de *Κασσωπῆ*; a priori, il est bien probable que l'homonymie de ces deux localités voisines était complète, et qu'il ne faudrait pas abuser de la variante *Κασσιόπη* ou *Cassiope* (on la trouve et pour le port corcyréen et pour la ville épirote) en vue de créer un distinguo imaginaire.

Pour la ville d'Épire, la forme sans *i* est assurée par des monnaies. Pour le port corcyréen, elle paraît garantie par le nom moderne Santa Maria di Cassopo, que cite l'onomasticon de De Vit. D'où il suit que tous les exemples de *Κασσιόπη* ou de *Cassiope* doivent être présumés erronés; il y aura eu estropiement, suggéré par le nom mythologique et astronomique de *Κασσιόπεια* ou *Cassiopea*, et accessoirement, peut-être, par celui de *Καλλιόπη*. Ces suggestions peuvent avoir agi dès l'antiquité; il est donc possible que quelques auteurs aient réellement employé les formes estropiées, surtout s'ils étaient de basse époque. Quand la tradition conserve une trace quelconque des bonnes formes, la présomption est que les erreurs sont attribuables aux seuls copistes. De même que dans Ptolémée 3,13,6 on optera sans hésitation pour la variante *Κασσωπῆ* (la ville d'Épire) contre *Κασσιόπη*, *Κασσωπῆ* etc., de même dans Cicéron, fam. 16,9,1, on partira du *cassodem* du principal ms. (le port corcyréen) et non du *cassiodem* des manuscrits moins sûrs.

Quant à Properce, je ne doute pas qu'il n'ait, comme Cicéron, écrit *Cassope*. Le *casiope* des mss., en effet, s'explique on ne peut mieux par un *cassiope* où l'intention du correcteur a été mal comprise.

Est-ce Pline l'ancien lui-même qui a écrit *Cassiope* 4,52? en tout cas son texte a dû contribuer puissamment à l'interpolation des autres, parce qu'il était facile à consulter pour les érudits carolingiens. C'est des mss. de Pline que l'i a pu passer dans

les mauvais mss. des *epistulae ad familiares*, dans Properce, dans Gellius 19,1,1. Aussi dans Suétone, Néron 22, qui comme Pline mentionne le temple de *Iuppiter Cassius*.

11. La *Cassope* dont il s'agit dans Properce est le port corcy-réen, celui où Cicéron s'embarque pour Otrante et Gellius pour Brindes, celui où Néron débarque en allant en Grèce. Properce, sans doute, va aussi en Grèce ; c'est pour le plus intéressant des voyages qu'il a eu le tort de quitter Cynthie. *Cassope* n'a pas encore vu son navire, donc il est censé écrire pendant la première traversée de tout le voyage. Où écrit-il ? ce n'est pas au port d'embarquement, Otrante, Brindes ou tout autre, où il lui serait aisé d'attendre un temps plus propice ; ses yeux en effet ne rencontrent qu'un paysage anonyme et désert, *ignotis circumdata litora siluis* (vers 17). Les bas-fonds sont traîtres (*iniqua uada*, v. 10) ; les bas-fonds sont ceux du bord. Le poète se voit ou se dit déjà mort ; Cynthie ne pourra porter sur son cœur ses ossements (*Ossaque nulla tuo nostra tenere sinu*, v. 12). Est-ce donc ce bout de plage qui va être sa sépulture (*Haecine parua meum funus harena teget*, v. 8) ? Son regard cherche les Gémeaux secourables (*optatos quaerere Tyndaridas*, vers 18) ; par là Properce entend les deux divinités elles-mêmes, qui devraient se déranger, et non les deux étoiles. Car il fait jour ; le regard en question est le même qui, le long du rivage, suit la courbe des forêts inconnues. D'où il suit que *nox* au vers 10 n'est pas la nuit proprement dite, c'est simplement le ciel noir de nuages.

Ces remarques permettent, semble-t-il, de se faire une idée assez nette de la situation. Le navire, à cause de la tempête, n'a pu aborder directement à *Cassope* ; il a dû se jeter à la côte dans le voisinage de ce port, c'est-à-dire en Épire, à peu près juste en face. Il est du moins tout près de *Cassope* ; il y arriverait en moins de rien, si la tempête s'apaisait. Achever ainsi le peu qui reste de la traversée, tels sont les *vota* du poète qui tombent inutiles *ingrato litore*. Mais les vents servent la rancune de Cynthie (v. 6) ; en vain le poète attend un hasard d'accalmie (*placatae... fortuna procellae*, v. 7). Et il se demande probablement : Nous faudra-t-il passer la nuit dans une position si dangereuse.

Cette réflexion est inexprimée, mais je me figure qu'à l'origine elle ne l'était pas tout à fait. Au lieu de *Cassope solito* !

écrivons *Cassopes* < *t* > *odie*, pour *hodie*, et supposons un *d* ouvert ; les jambages différeront à peine de ceux que nous offre la tradition, et le sens deviendra parfaitement clair. L'idée que l'*s* de *solito* cache le verbe *st* n'est pas neuve, et en effet il n'est guère croyable que *uisura* ait été employé sans auxiliaire. Réflexion qui me console un peu de ne pas savoir comment s'explique la disparition du *t*.

« *Hodie* ! s'écrieront quelques lecteurs ; cela n'est pas sérieux. L'homme en péril de mort se soucie-t-il d'un retard d'itinéraire ? Avec votre *hodie*, toute la pièce devient un badinage. » C'est là justement que je voulais en venir. Toute la pièce évidemment, est un pur badinage, comme le montre assez, à elle seule, l'invocation cavalière des deux derniers distiques. Un *hodie* placé dans le troisième vers donnera le vrai ton dès le début, et empêchera qu'on ne prenne au tragique une amusette galante.

1,19,16-18.

Le poète supplie sa maîtresse de l'aimer encore après sa mort ; lui-même il promet d'être fidèle à Cynthie dans l'autre monde :

Illic, quidquid ero, semper tua dicar imago ;
 Traicit et fati litora magnus amor.
 Illic formosae ueniant chorus heroinae
 Quas dedit Argiuis Dardana praeda uiris ;
 Quarum nulla tua fuerit mihi, Cynthia, forma
 16 Gratior ; et Tellus hoc ita iusta sinat,
 Quamuis long < *a* > *e* te (te l- F, DV) remorentur fata senectae,
 Cara tamen lacrimis ossa futura meis.
 Quae tu uiua mea possis sentire fauilla !
 Tum mihi non ullo mors sit amara loco.

Il m'est absolument impossible de croire que *cara ossa futura* soit un vocatif adressé à Cynthie. Outre que toute la pièce concerne la dépouille mortelle de l'amant et non celle de l'amante (*rogo* 2, *funus* 3, *pulvis* 6, *fauilla* 19, *busto* 21, *puluere* 22) et qu'en général il n'est pas du style galant de parler à une belle de son squelette, on concevrait en poésie des *lacrimae* (17) entre ombres qui se retrouvent, mais non entre une ombre et des

ossements¹. Ce ne sont pas des os d'*heroinae* qui viendront en bande charmer les yeux du défunt Properce ; de même, il ne pourrait songer à revoir Cynthie que sous la forme d'une *umbra* ou d'une *imago*.

Ossa désigne donc les os du poète. D'où il résulte non, comme l'avait cru Scaliger, que *meis* doive être corrigé en *tuis*, mais qu'il faut dire *meae*, « de ma bien-aimée ». Properce, sans doute, n'emploie ce terme ailleurs qu'une seule fois et pour obtenir une figure de style (*mecum habuisse meam* 3,8,22) ; cf. *tuae* 1,9,22 ; *suae* 3,14,22 ; ici on ne voit guère par quelle autre expression il pourrait désigner Cynthie. Puisque il se suppose mort, il ne peut plus l'appeler sa *domina* (encore moins sa *uita*) et, puisque il la suppose déjà vieille, elle ne peut plus être dite sa *puella*. *Mea*, au contraire, est la propriété même ; Cynthie reste « la chérie » de son amant, dont les os continuent d'aimer ; cf. *mea*, Tib. 1,5,42 ; 2,3,77 ; 2,6,52 (*meus* Sulpicia, pseudo-Tib. 4,7,8) ; *o mea*, Ovide, m. 14,761 ; *mea tu*, Tér. Ad. 289 et Eun. 664 ; *mea*, Pl. Most. 346 et peut-être Persa 764. Dans Properce lui-même, *illa futura mea est* 1,8,26 signifie « elle restera ma chérie » et non, elle restera à moi. Et *mea Cynthia* 1,5,31 est « ma chère Cynthie ». Cf. d'ailleurs *nostra* 3,14,29. — Les élégiaques ayant l'habitude de faire rimer le possessif final avec le substantif médian, il est tout naturel qu'un copiste ait cru devoir changer *meae* en *meis*.

Le voisinage de *meae* donne une éloquence spéciale au *tu* du vers 19. Et là *quae* porte sur *ossa*, tout bonnement et non, comme le veut le commentaire de Rothstein (ainsi que celui de Butler), sur je ne sais quel « Hauptinhalt des Vorhergehenden ». *Viua* est un pluriel neutre. Le poète accepte aisément la mort, si pour sa maîtresse ses os sont vivants et sensibles aux larmes (telle sa poussière, vers 6, incapable de se passer d'amour).

La correction *meae* permet donc de deviner le sens, l'enchaînement des idées. Reste à préciser quel était le détail des vers 16-17.

Cynthie étant désignée par *meae*, le *te* du vers 17, si suspect

1. Je tiens pour assuré qu'*ossa* ne se dit pas pour *umbra*. Butler : « There is a curious confusion between the bones or ashes and the spirit of the dead. » Pourquoi pas une « confusion » entre *meis* et *tuis* ? Et quand on croit à de telles confusions, comment ose-t-on discuter une variante quelconque ? le jugement n'a plus de guide.

par sa place dans NA (FDV corrigent) cesse d'être indispensable. Aussi me paraît-il certain que *longe te* représente un *longaeuae* (cf. 2,13,47 *longaeuae... fata senectae*) combiné avec un ^{te} de glossateur (la glose complétive ^{te} était fatalement provoquée par l'altération de *meae*, si on suppose celle-ci antérieure, et elle était toute naturelle, même dans les temps où *meae* subsistait intact). Il va sans dire que l'ordre *te longe* de F et de DV n'est qu'un arrangement métrique du *longe te* de NA.

La proposition quasi infinitive *Cara... ossa futura*, pour *fore*, ou plutôt pour *esse*, ne peut dépendre que de *sinat*. Donc *sinat* n'a pas pour régime l'accusatif *hoc*, et ce *hoc* est nécessairement corrompu. Je lis *hic*, adverbe ; F a au contraire *hic* pour *hoc* 2,9, 26. *Hic* s'oppose au double *Illic* des vers 11 et 13, qu'a préparé un premier *Illic* placé au vers 7. *Illic*, c'est l'autre monde, le pays des *umbrae* ou *imagines*, où le double du poète rencontrera les doubles des belles *heroinae* troyennes ; *hic*, c'est ce monde-ci, celui où habitent les vivants et où restent les os des morts. Dans ce monde-ci, conformément à ce que commande la fidélité du poète dans l'autre (cette conformité est marquée par *ita*), et par un retour équitable (car l'apposition *iusta* équivaut à une tournure adverbiale), « la Terre » sera clémente aux os du défunt, et laissera Cynthie les arroser de larmes jusqu'à son extrême vieillesse. La Terre, par suggestion des formules comme *sit tibi terra levis*. En attribuant une volonté et une influence à la Terre, Properce est dispensé d'imaginer que les larmes de Cynthie, tôt ou tard, puissent tarir d'elles-mêmes. — *Hic*, utile pour l'antithèse, l'est aussi pour la clarté du vers 17 ; il dispense d'ajouter à *remorentur* un déterminatif.

L'antithèse *illic... hic*, l'emploi de *ita*, la présence de *iusta* impliquent l'idée d'une symétrie et d'une connexité entre ce que Properce promet à Cynthie et ce qu'il attend d'elle, mais il manque à la connexité une expression proprement dite. Housman a donc pensé à changer le *et* du vers 16 en *ut*, mais, de quelque façon qu'on lise la suite, *ut* compliquerait beaucoup la syntaxe, et de plus supprimerait l'arrêt naturel du sens après le distique 15-16. Changeons plutôt *et* en *at* ; la faute supposée est aussi fréquente (cf. 1,21,⁹) que la contrefaute est rare, et elle a été facilitée par l'obscurcissement de l'antithèse. Cette correction, unie aux précédentes, donne le texte suivant :

Illic.....

Quarum nulla tua fuerit mihi, Cynthia, forma

Gratior; *at* Tellus *hic* ita iusta sinat

(Quamuis *longaeuae* remorentur fata senectae)

Cara tamen lacrimis ossa futura *meae*.

Quatre corrections en trois vers, c'est beaucoup en principe. Remarquer toutefois que l'altération de *at* est solidaire de celle de *hic*, laquelle a effacé une opposition, et que l'altération de *longaeuae* paraît solidaire de celle de *meae*. Il n'y a donc eu à l'origine que deux fautes distinctes.

1,20,29.

Les deux fils de Borée volent au-dessus du jeune Hylas qui chemine et lui ravissent des baisers :

29 Ille sub extrema *pendens secluditur* ala (ali AF)

Et uolucres ramo submouet insidias.

Iam Pandioniae cesset (*lire cessit*) genus Orithyiae.

Hylas s'abrite sous l'aile d'un de ses persécuteurs ; cela est bien singulièrement exprimé par *secluditur* (Rothstein : von der Welt abgeschlossen). D'autre part, la défense pratiquée par le jeune garçon, soit au moyen de la tactique en question, soit à l'aide du rameau dont il couvre son visage, n'est pas donnée comme déterminant sa délivrance ; c'est là une invraisemblance très forte. De ces deux observations, je déduis que *secluditur* cache *eludit ut*. *Vt* marquera nettement qu'il y a un lien logique entre les efforts d'Hylas et son succès final. Quant à *eludit*, ce mot, aussi bien que le *submouet* suivant, exprimera fort à propos les menus échecs qui finissent par lasser les amoureux aériens.

Pendens ne m'est pas moins suspect que *secluditur*, car rien ne dit qu'Hylas se sente plus ou moins soulevé en l'air. D'ailleurs, outre les sept lettres de *pendens*, la critique doit expliquer les deux lettres de la syllabe suivante *se-*, car, graphiquement, la correction *eludit ut* ne correspond qu'à la fin de *se-cluditur*. Je propose donc *condens se eludit ut*. Le c de *CONDENS* aura été lu r (Manuel § 607; cf. ci-dessous 2,4,20 l'hypothèse *curui* pour

parui, et inversement 4,5,70 *parua* pour *curua*). Hylas, se blottissant (*condens se*) derrière le bout de l'aile, esquivé (*eludit*) son trop entreprenant adversaire. *Eludere* est dit absolument comme dans Cicéron, Catil. 1,1 (Manuel § 1161) et ailleurs ; c'est un terme technique du langage des gladiateurs, accepté par la langue commune à titre de figure.

1,20,44.

Le jeune Hylas a été envoyé à la fontaine pour chercher de l'eau. D'abord il oublie sa commission (*Proposito florem praetulit officio*) ; enfin il s'exécute, après avoir perdu le temps à se mirer :

Et modo formosis incumbens nescius undis
 Errorem blandis tardat imaginibus.
 Tandem haurire parat demissis flumina palmis
 44 Innixus dextro *plena* trahens umero.

Qui ne croirait d'abord, à lire ces vers isolément, qu'Hylas boit simplement dans le creux de sa main, et qu'il boit en abondance (*plena trahens*) parce qu'il a très soif ? A la réflexion on voit qu'il puise dans un récipient (χάλπιν Apollonius, κρωσσόν Théocrite, etc.) ; alors *plena* paraît oiseux.

Je lis *sina* (ou plutôt *seina*), pluriel poétique pour *sinum*. Hylas tire péniblement de l'eau un lourd vase de bronze ; il tient l'anse à deux mains (*demissis palmis*) en appuyant sur la rive son épaule droite, qui fait soc et semble devoir l'empêcher de glisser (c'est ce que dit aussi le λέχρις ἐπιχρημθεῖς d'Apollonius ; je ne comprends rien à la posture supposée par Rothstein). — Un copiste pour qui *SEINA* n'offrait aucun sens en a tiré de force *PLENA*, chacune des fausses lectures contribuant à guider les autres (Manuel § 582).

1,20,48.

48 Tum *sonitum* raptō corpore fecit Hylas ;
 Cui procul Alcides iterat responsa.

Les *responsa* d'Hercule ne peuvent se rapporter au bruit d'un

corps qui fait le plongeon. Lire *gemitum*. On aura eu TVMITVM, par saut de M à M, puis TVMSONITVM par arrangement conjectural.

1,21.

- Tu, qui consortem properas euadere casum
 Miles ab Etruscis saucius aggeribus,
 3 Quid nostro gemitu turgentia lumina torques?
 Pars ego sum uestrae proxima militiae.
 Sic te seruato ([ut] possint gaudere parentes!)
 Ne soror acta tuis sentiat e lacrimis.
 Gallum, per medios ereptum Caesaris enses,
 Effugere ignotas non potuisse manus;
 9 Et quaecumque super dispersa inuenerit ossa
 Montibus Etruscis, haec sciat esse mea.

I. Pour comprendre ce morceau difficile, remarquons avant tout que les *parentes* du vers 5 et la *soror* du vers 6 n'appartiennent pas à une même famille. Leurs sentiments sont en effet trop différents; les *parentes* peuvent être joyeux, la *soror* va avoir besoin d'ignorer une partie de son malheur. Cela posé, la répartition sera aisée. Les *parentes* sont le père et la mère du passant blessé, ils auront le bonheur de le voir rentrer chez eux et guérir. La *soror* est la sœur de ce Gallus qui parle du passant et qui va mourir (elle est donc parente du poète, 1,22,7).

Gallus mourant demande au passant deux choses. D'une part, le passant annoncera à la sœur que Gallus est mort, et qu'elle peut reconnaître ses os (pour leur donner la sépulture). D'autre part, le passant cachera à la sœur que Gallus est mort non d'un fait de guerre, mais d'un assassinat; cette horrible circonstance, il ne la laissera pas deviner par ses larmes.

Les deux commissions données au passant sont parfaitement conciliables, mais elles sont de nature opposée (ce qui a suggéré à Butler de remplacer *Et* par *Nec*). D'où cette conclusion, que le *Et* du vers 9 doit être corrigé en *At* (cf. 1,19,16).

II. Mais revenons aux parentés. *Soror* implique que Gallus est orphelin; cela, le poète le sait, puisqu'il est apparenté à Gallus. Le passant, au contraire, est supposé avoir encore père et mère, comme il est normal à l'âge d'un *miles*. C'est que ce passant est un inconnu pour le poète et pour Gallus. Sur ce

caractère d'inconnu, point de doute, puisque Gallus éprouve le besoin de se présenter au passant (vers 4).

De là je tire une conséquence : c'est que l'obscur *Quid* du vers 3, qu'on corrigeait en *Qui* et qu'Onions a corrigé en *Quin*, doit en réalité être lu *Quis*. « Qui es-tu, vaincu aux yeux gonflés qui m'as entendu gémir ? sache que je suis ton compagnon d'armes. » Une abréviation *Qs* signifiant *Quis* a pu être interprétée *Qui supra* et par suite arbitrairement arrangée.

1,22,6-7.

- 6 *Sit* mihi praecipue, pulvis Etrusca, *dolor*,
 Tu proiecta mei perpessa es membra propinqui,
 Tu nullo miseri contegis ossa solo.

Si *dolor* était authentique, le poète aurait nécessairement mis *praecipuus* au lieu d'un adverbe de manière (*praecipuae* N). Il semble donc certain a priori qu'il faut lire *dolet* (or pour *et* serait une erreur de lecture assez naturelle, même dans N ; cf. 2,22,35 le *mīstros* de L pour *ministret*), mais *dolor* peut être un arrangement commandé par la faute *Sit*.

Sit, que personne ne peut songer à conserver (on a lu *Sis*, *Fis*, *Sic*, *Tu*, *Sed*) doit être lu *It* (c'est-à-dire *Id*), si on restitue *dolet*. Pris pour un verbe, *It* a été arbitrairement dénaturé.

Au vers 7, les mss. autres que N ont *Et* au lieu de *Tu*. Faute bizarre si on l'isole, explicable si on la rapproche de la précédente ; *Et* en effet a chance de représenter une correction marginale *it*, visant le *Sit* fautif du vers 6, et mal lue ; ou bien, sans faux déchiffrement, une conjecture également marginale, visant *It* encore intact.

2,1,5-11.

- 5 *Siue* illam C^[h]ois fulgentem incedere *cogis*,
 Hoc totum e C^[h]oa ueste uolumen erit ;
 7 *Seu uidi* (*mihi* N') ad frontem sparsos errare capillos,
 Gaudet laudatis ire superba comis ;
 Siue lyrae carmen digitis percussit eburnis,
 Miramur, facilis ut premat arte manus ;

- 41 Seu cum poscentes somnum declinat ocellos,
 Inuenio causas mille poeta nouas;
 Seu nuda erepto meam luctatur amictu,
 Tum uero longas condimus Iliadas.

I. Exécration est le *uidi* du vers 7, arrangement ultra-plat du précieux *mihi* conservé par le copiste de N; arrangement insuffisant d'ailleurs, puisqu'il n'explique pas *ad*. Je lis *missi* = *misi* (voir 2,13,46); le poète lui-même a coiffé (ou décoiffé) sa maîtresse, comme il sied à un amant fougueux. Pour la construction, cf. *mittit me quaerere gemmas* 2,16,17.

II. Sous l'influence malencontreuse du prétendu *uidi*, Leo a proposé au vers 5 *cerno* au lieu de *cogis*; c'était aggraver la platitude de l'ensemble. *Cogis*, mot qui a été expliqué bien entendu, mais qui est inexplicable, est une conjecture pour *cois*, inscrite en marge par un correcteur (qui ne comprenait pas le nom propre et qui songeait à l'alternance fréquente *ais agis*), mais substituée par le copiste suivant à un mot qui y ressemblait plus ou moins¹. Je lis *comsi*, qui sera en harmonie avec *missi*. A propos des vêtements, comme à propos de la chevelure, le poète entend être acteur et non spectateur. Il a dit sans doute à Cynthie qu'elle peut se passer de *Coa uestis* (1,2,2); ce n'est pas une raison pour qu'il ne se soit pas habitué à l'en parer lui-même. Pour la syntaxe, cf. Virg., Én. 12,344 : *quos... Nutrierat Lycia paribusque ornauerat armis Vel conferre manum uel equo praeuertere uentos*.

III. Au vers 11 *cum* est absurde; ce *cum* superflu et exprimé ne rappelle en quoi que ce soit le *cum* utile et sous-entendu de Virgile, Én. 6,881 (ce n'est pas moi qui invente ce rapprochement saugrenu). *Poscentes*, d'autre part, est bizarre s'il n'est soutenu par quelque chose; il semblerait que la jeune femme a des somnolences gratuites. Il me paraît donc de toute évidence que Bährens a vu la vérité en écrivant *iam poscentes*. C'est aussi l'opinion de P. J. Enk. Hosius ne daigne même pas citer cette correction certaine. Rien ne caractérise mieux la déplorable mode de sélection qui sévit aujourd'hui, et en vertu de laquelle les éditeurs laissent leur travail à recommencer à leurs

1. *Cogis* pourrait aussi être la correction d'un *cois* archaïsant. Si c'est l'épel classique *cois* qui a été méconnu, cf. le *eo* pour *coi* proposé par N^{corr} 3,1,1.

lecteurs. — *Iam*, par un *a* ouvert, aura été déchiffré *ium*, puis arrangé. Sur $a = u$, cf. 2,2,4 ; 2,9,12 ; 2,13,38 ; 2,23,24 ; 3,22,28 ; 4,4,32 ; 4,10,44.

2,1,31.

- Nam quotiens Mutinam aut ciuilia busta Philippos
 Aut *canerem* Siculae classica bella fugae
 Euersosque focos antiquae gentis Etruscae
 Et Ptolomenei (*lire -maeei*) litora capta Phari
 31 Aut *canerem cyptum et Nilum* cum attractus in urbem
 Septem captiuis debilis ibat aquis
 Aut regum auratis circumdata colla catenis
 Actiaque in Sacra currere rostra uia,
 Te mea Musa illis semper contexerit (*lire -ret*) armis.

Cyptum (N et A) ; *ciptum* arrangé en *giptum* F ; *cyprum* DV par conjecture aisée) ne peut guère être que *Aegyptum*. Une objection, pourtant, se présente à l'esprit ; à quoi bon nommer platement l'Égypte, quand elle vient d'être désignée assez clairement par *Phari* et va l'être une seconde fois par *Nilum* ? Si *Aegyptum* est authentique, il est nécessaire, a priori, que la platitude soit ôtée par l'adjonction d'un déterminatif de valeur prédicative, comme serait *maerentem*, *domitam*, *seruam*, *sterilem*... D'où une présomption que le second *canerem* pourrait bien être apocryphe ; de fait, il n'est guère utile.

Dans <Ae>*gyptum et Nilum*, la conjonction est suspecte a priori ; on comprendrait bien *Aegyptus et Syria*, *Nilus et Orontes*, ou encore *Syria et Nilus*, mais non une coordination du tout avec la partie. Un autre motif de suspicion, c'est que l'incidente *cum attractus*... porte sur le Nil seul. Et, toujours a priori, il y a présomption que le *et* suspect provient, par fourvoiement, d'un *e* complétant <e>*gyptum* pour *Aegyptum*. Si enfin *et* doit être éliminé, le texte primitif n'a guère pu être *Aegyptum Nilum cum attractus* ; on est conduit fatalement à supposer *Nilus*, le changement du nominatif en accusatif s'expliquant par l'intrusion de la fausse conjonction.

Au premier abord, le jeu des conjonctions initiales étonne ; le *Et* de 30 accouple Alexandrie avec Pérouse, et le *Aut* de 31 sépare Alexandrie de l'Égypte et du Nil. De là l'hypothèse très naturelle de Schrader, qui renversait les choses et mettait *Aut* au

vers 30, *Et* au vers 31. En y regardant mieux, on s'explique le texte traditionnel. Les deux distiques 27-30 visent des faits de guerre, les deux distiques suivants 31-34 visent les particularités d'un triomphe : en réalité, par conséquent, le *Et* de 30 coordonne deux prises de villes, le *Aut* de 31 sépare le second développement du premier. Conservant donc ce *Aut*, nous arrivons à un texte probable

Aut... Aegyptum, Nilus cum attractus in urbem,

où il ne reste plus qu'à déterminer à quoi s'est substitué, entre *Aut* et *Aegyptum*, le *canerem* suspect. Nous avons pour nous guider trois éléments : 1° le sens (rappelons-nous qu'il s'agit du moment du triomphe et non des temps de la guerre), 2° le mètre, 3° le devoir critique d'expliquer la mutilation de <Ae>*gyptum*. Je propose

Aut maestam Aegyptum, Nilus cum attractus in urbem.

Cf. *maerentem... Nilum* dans Virgile, A. 8, 711. AVTMAESTA-MAEGYPTVM, par saut du premier MAE au second, serait devenu AVTMAEGYPTVM, puis AVTMECYPTVM. Après quoi un correcteur hardi aurait annulé ME comme mot manifestement corrompu : puis, pour faire le vers et restituer le nom de l'Égypte, et en s'inspirant du *canerem* du vers 28, le même correcteur aurait écrit dans l'interligne CANEREM.E, l'E final se trouvant placé, verticalement, comme à la jonction de CYPTVM et de CVM. De cet E mal placé aurait été tirée la fausse conjonction *et*, qui, comme on l'a vu, entraînait la faute *nilum* pour *nilus*. Toutes les altérations subies par le vers 31 ont donc une même origine, l'omission de six lettres occasionnée par le retour du groupe MAE.

2,2,4.

Cur haec in terris facies humana moratur ?

4

Iuppiter, *ignoro* pristina furta (fata N) tua.

Ignoro est dénué de sens, sauf pour M. Rothstein. Au-dessus de ce mot, N a de première main la précieuse variante *uel sco*, c'est-à-dire *ignosco*. Ceci ne va pas encore, car en quoi la beauté

Properce.

de Cynthie peut-elle faire pardonner l'amour pour Léda ou pour Danaé ? Mais *ignosco* pourrait être l'altération de *ic nosco* = *hic nosco*, et *hic nosco*, c'est-à-dire *in hac nosco*, offre une signification satisfaisante : en Cynthie je reconnais les belles de la légende amoureuse. Cf. 3,13,23 : *Hoc genus infidum nuptarum, hic nulla puella*, où *hic nulla* est remplacé dans LD(V?) par *innupta*, dans F par *nupta* seul ; cela semble indiquer dans l'archétype *ic* sans *h*. Cf. encore 2,22,44 et ailleurs *et* pour *haec*, et l'hypothétique *ic* 3,7,43.

Le *fata* de N, le *furta* de AFDV supposent dans l'archétype un *farta*. L'*u* de la première syllabe aura été pris jadis pour un *a* ouvert ; voir 2,1,11.

2,2,11-13.

Qualis et Ischomache, Lapithae genus, heroine

Centaureis medio grata rapina mero,

11 Mercurio *satis* fertur Bo<e>beidos undis

Virgineum primo (*lire* Brimo¹) composuisse latus.

13 Cedite [^{et}]iam, diuiae, quas pastor uiderat olim

Idaeis tunicas ponere uerticibus.

Cynthie est comparée à Junon (6), à Pallas (7), puis à la fiancée de Pirithoüs (9), puis enfin à cette Βριτώ qu'on trouve identifiée à Proserpine, à Hécate etc. *Brimo* pour *primo* est une correction de Turnèbe, parfaitement certaine quoique Bährens et Palmer l'aient écartée. On sait par Tzetzés que Brimo repoussa un viol d'Hermès, mais aussi qu'elle eut de lui trois filles. Traditions qui ne sont nullement contradictoires, une femme ou une déesse pouvant ne résister qu'un temps.

Au lieu du mot inscandable et inexplicable *satis* on a proposé d'une part des nominatifs comme *talis*, *aut qualis*, d'autre part des ablatifs de sens adjectif, comme *sanctis* ou *sacris*, comme *Ossaëis* (la Βουζυγίς, étang thessalien, est voisine de l'Ossa et encore plus du Pélion). Ces deux types de conjecture sont à écarter d'emblée, car ils impliquent pour *undis* un sens de locatif qui est intolérable ; dans quels flots a jamais été placée une couche nuptiale, même mythologique ? A priori, la seule correction digne d'examen sera celle qui introduira dans le texte soit un

participe, soit au moins une idée participiale. Tel un synonyme de *consciis* (= συνειδέσι), ou bien de *concitatis* ou au contraire de *sedatis*.

Le difficile est de choisir une idée participiale, alors qu'on ignore les détails de la légende. Pourtant je vais hasarder une hypothèse.

Brimo, croyant ajourner à jamais les espérances amoureuses d'Hermès, aurait promis de les accomplir le jour où la Βετβήγς serait sans flots. Elle aurait été prise à son propre piège, le dieu ayant miraculeusement réalisé l'impossible et transformé soudain l'étang en une prairie. Supposition qui n'a en soi rien d'in vraisemblable et qui explique pourquoi la vertu de Brimo finit par s'humaniser.

Si on veut bien s'y prêter, je la complèterai en proposant de corriger *satis* en *siccis*, au sens de *siccatis*. *Siccis undis*, des flots à sec, est une expression à peine plus hardie que *sicco lacu* 2,14,12; c'est une expression volontairement paradoxale, comme il convient à propos d'un ἀδύνατον. Cf. encore 2,15,34 *Aridus et sicco gurgite piscis erit*. — Remarquons que, grâce justement à l'ἀδύνατον, la jonction avec *siccis* comporterait par exception un sens locatif de *undis*, des « flots à sec » pouvant fort bien recevoir la couche où Brimo devint trois fois mère.

Outre la correction *siccis*, le vers 11 doit recevoir une autre correction, qui n'a peut-être avec elle aucune connexité et qui a été indiquée par Butler. Après *Mercurio* il faut insérer le *et* qu'un fourvoiement de correction marginale a fait entrer dans le vers 13 (*etiam* pour *iam*). Lire donc *Mercurio et siccis fertur*.

2,3,25.

Non tibi nascenti primis, mea uita, diebus
 Ardidus (Cand- *Macrobe*) argutum sternuit omen Amor?
 25 *Haec* contulerint (*lire -runt*) caelestia munera diui,
 Haec tibi ne matrem forte dedisse putes.
 Non non humani sunt partus talia dona.

Le vers 25 étant trop court au commencement, Palmer a proposé *Haec* <*haec*>, ce qui serait très séduisant en soi, mais que semble exclure l'emploi de la même figure au vers 27 (*Non*

non). D'ordinaire on lit *Haec <tibi>* d'après F et DV, comme au vers 26 ; cela ne vaut rien non plus, car le style veut qu'on choisisse entre l'anaphore de *tibi* et celle de *Haec*.

Remarquons qu'au vers précédent les manuscrits de Propertius n'ont pas l'initiale primitive, le *Candidus* conservé par Macrobius devenant *Ardidus* (ou par arrangement, dans DV, *Aridus*). C'est un accident qui tient au mode d'exécution de certains manuscrits, où les initiales étaient, soit par un rubricateur, soit par le copiste lui-même, tracées dans toute la page indépendamment du contexte qui devait les suivre ; cf. 3, 18, 2 (et 4, 7, 64 ?). Donc la mutilation du vers 25 doit consister aussi dans l'omission d'une lettre initiale, accompagnée ou non d'un signe abrégatif. Je propose de restituer, devant *haec*, l'abréviation $\dot{G}$ = *Ergo*.

2,3,27.

Non, non humani sunt partus talia dona.

Partus sunt N. Butler (comme Bährens) préfère avec raison l'ordre de FDV, mais il n'invoque que des raisons de métrique. A ces raisons il faut ajouter un motif tiré du style ; la disjonction de *humani partus* est ici très utile ; le copiste de N, d'ailleurs, a obéi à la tendance naturelle qui efface les disjonctions.

2,3,45 (= 2,4,1 Lachmann).

45 His saltem ut teneat iam finibus, aut mihi si quis
Acrius ut moriar uenerit alter amor.

Grammaticalement, il est aisé de construire en faisant du premier *ut* et de *si* deux équivalents de *utinam* ; logiquement on n'obtient rien de bon (puissé-je cesser d'aimer, ou, pour en mieux mourir, changer d'amour !) *Acrius ut moriar* est en contradiction avec le souhait supposé. L'hypothèse fondamentale est d'ailleurs invraisemblable, car un *si* placé devant *quis* doit être présumé conditionnel.

Avec *si* conditionnel, Rothstein obtient un sens au moyen

d'une ponctuation raffinée : *aut, mihi si quis, Acrius ut moriar, uenerit* (futur passé) *alter amor*. C'est-à-dire : *aut, si mihi uenerit alter amor, uenerit ille alter amor talis ut acrius moriar*. Si je saisis bien la pensée de Rothstein, ce qui précède serait une requête à un interlocuteur qui aurait conseillé le changement d'amour, et *ut tenear* vaudrait *sine me teneri*. « Non, puissé-je m'en tenir à Cynthie ! changer serait mourir plus sûrement. » Tout cela est au moins terriblement compliqué, et on peut se demander si un poète qui ne ponctuait pas pouvait vraiment proposer à ses lecteurs des devinettes si difficiles.

D'autres éditeurs, comme récemment Hosius et Phillimore, mettent après *finibus* et après *amor* des points d'exclamation. Si ces signes marquent une interrogation indignée, j'entrevois un sens plausible : (Vous me conseillez) de ne plus aimer ? (vous envisagez l'hypothèse) d'un changement d'amour, qui ne ferait que me tuer encore mieux ? Reste l'objection de l'extrême difficulté ; car c'est nous, modernes, qui ajoutons la ponctuation ; c'est nous, lecteurs, qui prêtons au poète l'idée d'un interlocuteur implicite.

L'obscurité est telle que nombre de critiques ont proposé ou accepté des corrections (*ah* ou *a mihi*, *hei* ou *ei mihi*). En introduisant dans le texte des interjections, ils le punctuaient virtuellement, ce qui était bien quelque chose. J'estime qu'il serait plus précieux encore, si c'était possible à bon compte, de marquer que le poète dialogue avec quelqu'un.

Je soupçonne donc que *si quis* doit être corrigé en *sic uis* (cf. dans le palimpseste de Plaute *haequassa* pour *haec uassa*, Merc. 781 ; PCE de Térence ont *neque uerum* pour *nec uerum* Hee. 140, ce qui suppose aussi une méprise sur le groupe *cu*). Il faudrait lire :

His saltem ut tenear iam finibus ? aut mihi, *sic uis*,
Acrius ut moriar uenerit alter amor ?

Cf. $x = C + S$, ci-dessous 3, 23, 15. Si on adopte cette leçon, on sera clairement conduit à lire au vers 3 *At ueluti*, avec F, au lieu de *Ac ueluti*. C'est une très légère correction, surtout si on remarque que le vers 2 commence par *Ac-* (Manuel § 570). A y bien regarder, je crois que la correction de *Ac* en *At* est logiquement nécessaire, quel que soit dans 45 le détail du texte. Elle a

été adoptée par Hosius, qui garde le vers tel quel, comme par Bährens, qui corrige *aut* en *a*. Le distique 45-46, quoi qu'on fasse, signifiera toujours *Vous me prêchez de renoncer à Cynthie*, et les distiques suivants signifieront toujours *L'amour ne dépend pas de nous*. Le caractère fatal de l'amour, telle est l'idée qui domine toute la pièce 4, telle que Lachmann l'a délimitée; en lisant *At*, on projette un rayon de lumière sur l'ensemble.

2,4,4.

Et crepitum dubio suscitet ira pede.

Les mss., ici, sont N, F et le couple DV. F a *ora*, faute bizarre. L'archétype avait évidemment *eira* avec *e* exponctué; un copiste a rapporté l'exponctuation à l'*i* et lu l'*e* comme un *o*.

2,4,13.

Pour *mirantur* (N et DV), F a *murantur*. L'archétype avait-il *meirantūr* ?

2,4,20.

20 Tranquillo tutā descendis flumine cymba;
Quid tibi tam parui litoris unda nocet ?

Propertius a dit (4,1,88) *longa sepulcra*, pour *longinqua*, qui est un dérivé de *longus*, et dans une acception qu'à d'ailleurs conservée l'adverbe *longe*. Il ne résulte pas de là qu'au sens de *propinquus* Propertius puisse employer le pendant sémantique de *longus*, j'entends *brevis*, et encore moins *paruus*, qui est tout autre chose. *Parui litoris* est donc très suspect. Et *tam* ajoute à la suspicion, puisqu'il appuie sur l'adjectif impropre en invitant à y distinguer des degrés. La vague du bord renversera-t-elle moins sûrement l'esquif, à mesure que le *litus* sera moins « *paruum* » ?

On ne voit pas comment une épithète de *litoris* aurait une connexion quelconque avec l'expression du danger. La vague du bord est dangereuse parce qu'elle est une vague, et c'est tout. Donc *parui* ne peut guère cacher qu'une épithète de nature. Je

présume qu'il faut lire *curui* ; le mot dessinera aux yeux de l'esprit cette ligne si aisée à longer en paix, si malaisée à franchir, qui semble symboliser la difficulté de s'arracher à l'amour. CYRVI aura été lu PVRVI (voir ci-dessus 1,20,29), et arrangé ensuite. Contrefaute *curua* pour *parua* 4,5,70.

Les actions marquées par les deux vers ne peuvent être simultanées ; pendant qu'on descend la rivière, on ne traverse pas la vague du bord, et réciproquement. Et, des deux actions, c'est la descente qui est nécessairement conçue comme antérieure à l'autre ; on ne traverse la vague du bord que pour mettre fin à la descente. D'où je conclus que *tam* cache un mot de sens chronologique, à savoir *iam* (pour $t=i$, voir 1,1,7). Et je propose en somme :

Quid tibi *iam curui* litoris unda nocet ?

Je propose cette double correction avec réserves. Le distique 19-20, en effet, a les obscurités d'un fragment. On se demande s'il est bien à sa place, car il semble séparer indûment les distiques 17-18 et 21-22 et son *unda nocet* final est trop pareil au *aura nocet* final du distique 11-12. On se demande même s'il est bien de Propertius ; ce pourrait être une citation d'un autre poète, inscrite en marge à cause de la ressemblance des deux *nocet*... Il ne reçoit donc du contexte aucune lumière, ce que nous en imaginons serait peut-être autre, si nous pouvions le considérer dans son véritable milieu.

2,5,3.

Comment des éditeurs contemporains peuvent-ils préférer le *mihi* de DV au *mi* conservé par N et aussi par F ?

2,5,18.

Le *uita* de N et DV est corrompu dans F en *ita*. L'archétype devait avoir *ueita* avec *e* exponctué (au moyen de deux points ?)

2,6-7.

Ces deux pièces (trois dans les mss. : 6 ; — 7,1-12 ; — 7,13-20) présentent des idées incohérentes. Ainsi, dans la première,

Properce exprime longuement sa jalousie ; contre toute attente, il aboutit à promettre à sa maîtresse un rôle de femme légitime. Puis, dans la seconde pièce, il développe en apparence cette même promesse sans aucune allusion à la jalousie qui l'avait si vivement tourmenté, de sorte qu'il semble à la fois se répéter et se contredire. Quant au détail, les difficultés abondent ; elles ont fait imaginer force hypothèses de mutilation ou de transposition.

On sera, ce me semble, dispensé de la plupart de ces corrections graves, si on admet l'arbitraire de la répartition. Les deux (ou trois) pièces formeraient en réalité trois pièces tout autres : 1° 6, 1-22 ; 2° 6, 23-40 ; 3° 6, 41 — 7, 20. Ainsi délimitées, et si on réserve la question (d'ailleurs non connexe) des vers 7, 15-18, les pièces supposées primitives auront chacune autant d'unité et autant de suite qu'on peut en espérer d'un poète heurté et capricieux.

Première pièce, 6, 1-22. — Sujet, la jalousie. Le poète se plaint d'abord de la légèreté de sa maîtresse, ensuite, et plus encore, de l'audace de ses rivaux. « Tu admetts chez toi plus d'hommes que Laïs ou Phryné ; tu te laisses donner des baisers par de prétendus parents. Or tout m'offense, des portraits et des noms, un enfant au berceau, les baisers d'une mère ou d'une sœur, une amie qui dort avec toi ; car, excuse mes craintes, je soupçonne un homme dans sa chemise. Voilà les abus (*his uitiiis*) qui ont causé des guerres ; voilà l'origine de la ruine de Troie (*il vise Paris, non Hélène*), voilà comment les Centaures ont jeté leurs coupes à la tête de Pirithoüs ; mais pourquoi des exemples grecs ? Le coupable c'est toi, ô Romulus, ô nourrisson de la bête féroce ; car, en autorisant le rapt des Sabines, tu as fait qu'à Rome on ose tout (*il vise ses rivaux, non Cynthie*). » Cynthie n'est pas nommée, quoique au début le poète lui parle à la seconde personne. Peut-être s'était-il réservé de mettre vers la fin un vocatif *Cynthia* ; en ce cas, l'intervention de Paris, de Pirithoüs et de Romulus lui aurait fait oublier son intention.

En limitant la première pièce au vers 6, 22, on supprime ce qu'avait de choquant la similitude de 22 et de 26 (*quidlibet audet amor, quolibet esse licet*). On supprime du même coup une dif-

1. *Quidlibet* N, probablement par suggestion de 22.

ficulté plus grave. Après la mention de Romulus et la conclusion sur la Rome contemporaine (*Romae quidlibet audet amor*), après que ce petit développement tout romain avait été préparé par une annonce explicite (*Cur exempla petam Graium ?*), il était surprenant que le poète revînt à la légende hellénique (6,23 *Felix Admeti coniux*). Or ce n'était là qu'une fausse apparence.

La coupure entre 6,22 et 6,23 élimine enfin une troisième difficulté. L'auteur responsable des maux actuels est Romulus suivant 6,19-22 ; suivant 6,27-34 c'est l'inventeur de la peinture immorale. Deux boucs émissaires ! c'est un de trop. La conciliation serait facile au fond, car Romulus est dit avoir gâté les hommes, et l'autre corrupteur les femmes, mais il y a incompatibilité dans la forme. Cette incompatibilité cesse dès qu'on partage la pièce 6.

Seconde pièce, 6,23-40. — Sujet, l'adultère féminin (allusion à quelque scandale récent). « Heureuses les épouses fidèles, une Alceste, une Pénélope ! A quoi bon le temple de *Pudicitia*, si toute femme mariée¹ peut se permettre toute conduite ? La faute en remonte aux peintures qui enseignent le mal ; le sanctuaire est voilé de toiles d'araignées ; les mauvaises herbes étouffent les statues des dieux. Vais-je donc te donner des gardiens, te formuler des interdictions ? non, car une garde subie ne protège pas une femme ; celle-là sera à l'abri, à qui la faute fait honte. » Ici l'idée de la jalousie ne vient à Properce qu'à propos de l'infidélité d'une tierce personne, et il n'en parle que pour n'y pas céder. L'inspiration est donc tout autre que dans la pièce précédente. — *Cynthia* est nommée, au vocatif, dans le dernier vers. Ce même vocatif revient dans 7,1, c'est-à-dire trois vers plus loin ; c'est probablement ce retour du vocatif qui a suggéré de faire commencer une poésie nouvelle avec le vers où il réapparaît (les trois pièces indiquées par les mss. correspondent à trois *Cynthia*). L'idée était bonne en principe, mais l'essentiel est de séparer les deux *Cynthia* voisins ; rien donc ne nous défend de faire la coupure après 6,40. De toute façon, la troisième pièce aura deux vocatifs *Cynthia*, l'un au premier vers ou mieux au troisième, l'autre à l'avant-dernier.

1. *Cuius nuptae*. Properce vise évidemment une dame de haute naissance ; on songe d'abord à Julie fille d'Auguste, mais outre que probablement le poète eût évité de s'attaquer à elle, la chronologie semble la mettre hors de cause.

Un trait remarquable de la seconde pièce, c'est que le poète, tacitement, assimile à un mariage sa liaison avec une maîtresse non épousable. C'est Alceste, c'est le temple de *Pudicitia* qui amènent sa pensée sur sa courtisane. Il suggère à sa maîtresse un scrupule de *peccare* dont l'idée semble quelque peu naïve ; c'est cette même pseudo-épouse qui, tout à l'heure, était accusée de tendre ses lèvres à des cousins imaginaires. Properce, néanmoins, n'en est pas au point de remarquer lui-même et d'avouer la transformation de Cynthie en une jeune Pénélope : aussi ne peut-on supposer qu'à cette pièce ait appartenu le distique 41-42, terminé par *semper et uxor eris*. Plus d'un critique d'ailleurs, depuis Scaliger, a songé à transporter le distique dans la pièce suivante (après 7,12, après 7,20).

Troisième pièce, 6,41 — 7,20. — Sujet, la joie d'échapper au mariage obligatoire, qui aurait mis fin aux relations avec Cynthie. Le mariage obligatoire, c'est le seul que le poète ait jamais envisagé. Aussi n'est-ce pas à une femme librement acceptée qu'il entend comparer sa maîtresse ; ce serait avoir pour elle un sentiment moderne, et qui conduirait un moderne à « régulariser ». Le vrai sens de *semper uxor eris* est celui-ci : On a voulu m'enchaîner officiellement ; hé bien, c'est à toi que je m'enchaîne. En autres termes, il promet à Cynthie non pas de la dignité, non pas une « situation », mais simplement un amour durable. — Pourtant, m'objectera-t-on, *semper uxor* n'est pas synonyme de *semper amica*. Sans doute, seulement la différence n'est pas dans la nature du lien, elle est dans la volonté qui le fait naître. Tu seras toujours, dit le poète, et cette maîtresse *que je cherche, et cette femme qu'on prétendait m'imposer*.

La pièce peut s'analyser ainsi : « Jamais femme, jamais maîtresse ne nous séparera ; je n'aurai de maîtresse ni de femme que toi. Elle a dû te réjouir, l'annulation de cette loi qui nous a coûté tant de larmes à tous deux et qui semblait nous désunir, quoique séparer deux amants dépasse le pouvoir de Jupiter même. — Pardon ! c'était Auguste. — Oui, Auguste vainqueur, mais les victoires ne sont rien en amour. Plutôt mourir que de sacrifier mes ardeurs à une épouse, que de passer en homme rangé devant ta porte close ! Ah quelle sérénade lugubre te donnerait la flûte de mes noces, cette flûte pire que la trompette des pompes funèbres ! Et pourquoi donc donnerais-je des fils aux besoins de

l'armée ? non, nul soldat ne naîtra de mon sang... Je n'aime que toi ; si tu n'aimes que moi, cet amour sera pour moi plus que la paternité. ». J'ai remplacé par des points les vers 7,15-18 ; qu'on les corrige ou les enlève, ou bien qu'on leur découvre quelque interprétation subtile, les difficultés qu'ils présentent paraissent indépendantes de la répartition proposée ; elles existent dans la répartition donnée par les mss. ; elles subsistent dans la répartition introduite par les éditeurs.

Cette question des vers 7,15-18 signalée, constatons que les trois pièces supposées ont trois sujets parfaitement distincts ; constatons aussi qu'elles correspondent à trois sentiments. Dans la première, le poète se dit tourmenté par la jalousie ; dans la seconde, il affecte de compter sur une fidélité quasi conjugale ; dans la troisième, il est tout à la tendresse et au bonheur.

2,6,35.

- 25 *Templa Pudicitiae quid opus statuisset puellis,*
 Si cuius nuptae quilibet (lire quoil-) esse licet ?
 Quae manus obscenas depinxit prima tabellas,
 Et posuit casta turpia uisa domo,
 Illa puellarum ingenuos corruptit ocellos
 Nequitiaeque suae noluit esse rudes.
 Ah gemat, in terris ista (-e N) qui protulit arte
 Iurgia sub tacita condita laetitia ;
 Non istis olim uariabant tecta figuris ;
 Tum paries nullo crimine pictus erat.
 35 *Sed non inmerito uelauit aranea fanum*
 Et mala desertos occupat herba deos.

Le vers 35 est évidemment en connexion avec le vers 25, ce qui a fait imaginer des transpositions. Le temple couvert de toiles d'araignées est celui de *Pudicitia*, visé plus haut ; si le vers 36 a *deos* au pluriel, c'est par un mouvement nouveau de la pensée, qui généralise l'idée d'abord individuelle. Pour le fond, les idées se suivent bien : A quoi bon un temple de *Pudicitia* ? les maux que nous voyons viennent des peintures corruptrices : le temple est envahi par les araignées. Mais la forme pêche, car *Sed* ne marque aucune opposition saisissable. Je présume qu'il faut lire *Sic*, qui aura d'abord été corrompu en *Sit*, puis arrangé en *Set*. Ou *Seic*, déchiffré *setc* et considéré comme valant *set*.

2, 7, 8

Deuictae gentes nil in *amore* ualent.
 Nam citius paterer caput hoc discedere collo
 8 Quam possem nuptae perdere *more* (*amore* DV) faces.

More vaut évidemment quelque chose comme *nutu*. La conjecture *amore* de DV est sans valeur, car Properce pourrait bien être contraint à épouser une femme, mais non à l'aimer ; et quelle serait d'ailleurs la différence entre cet amour et sa flamme (*faces*) pour Cynthie ? En outre, *amore* serait trop près de l'*amore* précédent.

Ce sens rare de *mos* se retrouve peut-être dans les locutions *more alieno* (*uiuere*) et *morem gerere*, qui appartiennent à la latinité tout entière, mais il n'est pas ordinaire hors de ces deux locutions. Cf. 1, 17, 13, *dominae peruincere mores*.

Un auteur a employé *mos* comme Properce, au moins une fois. Cet auteur est Plaute, Bacch. 439 : *Obsequens oboediensque est more* (*lire mori*) *atque imperiis patris*. Le comique de Sarsine parle comme l'élégiacque d'Assise. Faut-il supposer que *mos alicuius*, le bon plaisir de quelqu'un, était un ombrianisme, au moins en dehors de la formule *more alieno* ?

2, 7, 20.

Hic erit et *patrio* sanguine pluris amor.

Inintelligible. Postgate corrige *sanguine* en *nomine*, mais l'explication de la faute est pénible (*sanguine* serait une suggestion du vers 14), et on vient de lire *nomen* à la fin du vers 17. Je crois plutôt qu'il faut changer *patrio* en *parto* (*pario* par erreur graphique, puis *partio* mal compris ; pour $t=i$, voir 1, 1, 7). *Partus sanguis*, une descendance qu'on s'est donnée ; Properce se considère ici comme ancêtre, non comme père. Il ne fait nulle allusion à la procréation, et le verbe est ici figuré, comme dans *parere opes* ou *odium*, et suggère le souvenir de la formule *liberorum quaerendorum causa* ou *gratia*.

2,8,14.

Munera quanta dedi uel qualia carmina feci !
 Illa tamen numquam ferrea dixit « amo ».
 Er<go e>go iam multos nimium temerarius annos,
 14 Improba, *quin* tulerim teque tuamque domum.

Quin est la leçon de N, première main. Le correcteur et les autres mss. ont *qui*, conjecture aisée et trop aisément admise ; d'où viendrait l'*n* parasite ? Lucien Müller a senti la difficulté, qui est grave ; il écrit *qum*, que je ne crois pas être la vraie leçon, que Butler cite en en faisant un barbarisme (*quum*), que Hosius est inexcusable de n'avoir pas cité aussi pour mettre le lecteur en garde. Je propose *qui it* = *qui id*. Le poète se reproche d'avoir supporté d'abord l'injurieux silence de Cynthie, ensuite sa personne même, ensuite jusqu'à son entourage. Gradation logique dans l'illogisme, qui correspond à une montée de colère aveugle. Car *it* est raisonnable, *tuam domum* est absurde, *te* fait la transition.

2,9,7.

Visura et quamvis numquam speraret Vlixen.

Solécisme, à moins que Properce (comme Ovide, met. 9,546) n'imité le *sensit delapsus* de Virgile, lequel, au moment où le livre 2 a été écrit, devait être ou inexistant ou inédit. On compare 1,16,6 : *Nunc ego, nocturnis potorum saucia rixis, Pulsata indignis saepe queror manibus* ; mais ici je ne vois qu'une double apposition, comme 1,1,13-14 ; 1,10,1-2 ; 1,15,11-12 ; 1,15,21-22 ; 1,20,44 ; 2,7,9-10 ; 4,7,64. Cf. aussi les appositions étagées de 2,3,14 : *Non oculi geminae, sidera nostra, faces*.

Paley a proposé *Visuram* ; c'est aggraver le solécisme. Il ne me paraît pas douteux qu'il faille restituer le vieil infinitif *Visurum*, comme dans Plaute, Asin. 634 (Manuel §1311) l'infinitif *daturum*. La construction infinitive vit encore dans Virgile et même dans Tacite (Manuel §§ 199,988) ; dès le temps de Gellius, les copistes la dénaturaient dans Cicéron, et devaient la dénaturer dans les auteurs plus récents.

2,9,11-14.

- Nec non exanimem amplectens Briseis *Achillem*
 Candida uesana uerberat ora *manu*,
 11 Et dominum lauit maerens captiua cruentum
 Propositum † fluuiis † in Simoenta uadis,
 Foedauitque comas, et *tanti* corpus *Achilli*
 14 Maximaque in parua sustulit ossa *manu*,
 Cum *tibi* nec Peleus aderat nec caerula mater...

Il y a désordre, car le lavement du cadavre est intercalé entre les signes de deuil (*uerberat ora* et *foedauit comas*). De là l'hypothèse de Vahlen, qui plaçait le distique 13-14 avant le distique 11-12; le désordre renaissait sous une autre forme, car la main de Briséis portait les résidus du bûcher (*sustulit ossa*) avant d'avoir lavé le corps. La conjecture avait encore l'inconvénient de rapprocher des fins de vers trop semblables, *ora manu*, *ossa manu*. Avant donc de nous prononcer sur l'ordre, examinons les vers 13-14 en eux-mêmes.

Ils contiennent une grosse absurdité, car ils font porter à la mignonne Briséis (*parua manu*, non seulement les os calcinés, mais le cadavre encore intact (*corpus*). Briséis aurait donc la vigueur d'Apollon, qui enlève ainsi un cadavre au milieu du combat (Iliade 16,678). Noter qu'Achille lui-même se fait aider quand il soulève le corps d'Hector (II. 24,590). L'absurdité serait aggravée si le ridicule *tanti* était authentique. Plus Achille est supposé gigantesque et moins il convient que sa petite amie fasse une prouesse de fort de la Halle.

Comme on n'a, à mon sens, aucunement le droit de construire *corpus sustulit*, comme d'autre part personne ne peut songer à construire *foedauit corpus*, il est mathématiquement nécessaire que *tanti* représente la corruption d'un troisième verbe. Ce troisième verbe ne peut être que *lauit*, qui semble recouvrir *tanti* jambage à jambage (Rossberg avait pensé à *lauti*). Mais *lauit* a déjà été dit (vers 11). Ce qui nous conduit à une hypothèse toute différente de celle de Vahlen. Les distiques 11-12 et 13-14 ne sont à placer ni dans l'ordre traditionnel ni dans l'autre ordre; chacun d'eux exclut l'autre. En autres termes, ce sont deux rédactions successives du même passage. La juxtaposition des

deux rédactions suppose la collation de deux éditions ou de deux copies (voir 4,4,17) différentes : j'ajoute que, par un phénomène rare (cf. Manuel § 1192) la rédaction 13-14 a été substituée et non insérée ; substituée d'ailleurs à faux, car, au lieu d'évincer la rédaction 11-12 comme devait le vouloir le collateur, elle a évincé un distique inconnu qui préparait l'apostrophe si inattendue *tibi* du vers 13, et dont la matière était probablement la même que celle du vers 14.

La rédaction la plus ancienne est manifestement le distique 13-14, qui porte la marque d'une improvisation hâtive et dont le poète avait toute raison d'être mécontent. Matériellement, il répète les mots du distique 9-10, qui le précédait immédiatement : *Achillem* et *Achilli* en même place, *manu* et *manu* en même place. Les temps des verbes qui expriment des actions de même ordre jurent sans motif (*uerberat*, *foedauit*). L'antithèse des grands os d'Achille et de la petite main de Briséis est malvenue, attendu qu'elle n'a aucun lien avec l'idée directrice, celle de l'amour sincère et fidèle. Ainsi le distique 13-14 vient ou de l'édition primitive du livre 2, ou d'une copie antérieure à l'édition ; quelque curieux avait découvert l'exemplaire divergent et en avait transporté la leçon sur un exemplaire banal qui portait la rédaction postérieure. Ce qui donne à penser que la faute de lecture TANTI pour LAVIT est antique et non médiévale. — Elle a été commise non sur l'écriture d'un copiste, mais sur celle d'un annotateur ; cf. Manuel § 1352.

2,9,12.

Et dominum lauit maerens captiua cruentum
12 Propositum *fluuiis* in Simoenta uadis.

Fluuiis et *uadis* s'excluent l'un l'autre. Or, à côté de *Simoenta*, le pluriel *uadis* est acceptable, le pluriel *fluuiis* ne l'est pas, car des *uada* ne se comptent pas, et le pluriel diffère à peine du singulier, tandis que des *fluuii* se comptent. Le Simois, d'ailleurs, ne fût-il pas nommé, il serait bizarre d'utiliser plusieurs rivières pour laver un cadavre. Il me paraît donc assuré que *fluuiis* est la corruption d'un adjectif ; on avait supposé *fuluis*, mais plus pro-

bable est le *flauis* de Heinsius. Un *a* ouvert a été lu *u* par une méprise des plus banales (voir 2.1.11). Seulement il convient d'écrire *flauéis*; l'e a contribué à favoriser l'erreur de lecture.

Après *in* Guiet lisait *Simoente*, mais comment un copiste aurait-il remplacé un ablatif latin clair par un accusatif grec obscur? *Simoenta* est donc intangible. Donc *in* doit être corrigé en *ad* (on supposera un épel *at*, déchiffré *ut* parce que l'*a* était ouvert, puis arrangé en *in*; ou peut-être un *atsimoenta*, par *a* ouvert, a été directement lu *insim-*).

Le cadavre est étalé (*propositus*) dans une flaque d'eau que jaunit le fond de sable (*flauéis uadis*), adjacente au cours de la rivière (*ad Simoenta*). Rien de plus pratique pour le bien laver.

2.9.26.

Cum capite hoc Stygiae iam poterentur aquae.

Les mss. sont N, F, le couple DV. F a deux lapsus sans intérêt, *hic* pour *hoc* (cf. 1.19,16: faux déchiffrement d'abréviation) et *potarentur* pour *poterentur* (suggestion de *aquae*). En outre, F a une variante qui mérite qu'on la remarque, *capit* (l'*u* semble être de première main). L'accusatif *caput hoc*, construit avec le verbe *potiri*, c'est la lectio difficilior. Il faut l'adopter sans hésiter; en pareille matière, la rencontre de deux corrections à rebours (N d'une part, DV de l'autre) n'a rien que de très naturel. Voir 4,6,60, note.

2.10.22.

Vt. caput in magnis ubi non est tangere signis,
 22 Ponitur hac imos ante corona pedes,
 Sic nos nunc, inopes...

Le *hac* de NF n'a évidemment aucun sens. Je ne vois pas que le *hic* de DV en ait davantage; comment le poète parlerait-il « vom Standpunkte dessen, der den Kranz zu Füßen einer Kolossalstatue niederlegt »? *Hic* n'est qu'un arrangement de *hac*, qui est à la fois et la lectio difficilior et la leçon du meilleur manuscrit, appuyé ici par un autre.

Je pense que Propertius avait écrit *is*, datif pluriel; cf. *isdem*

2,26,43. *Is* aura été sauté devant *i-*. Le vers se trouvant faussé, et le choix des chevilles étant peu étendu, un lecteur médiéval aura inséré *ac*, que, selon l'usage de son temps, il croyait pouvoir fournir une longue devant voyelle; cf. 2,26,57. Plus tard un nouveau lecteur, mieux renseigné sur l'emploi de *ac*, aura amplifié la cheville métrique d'une cheville orthographique.

2,12,15-18, sur l'Amour.

- In me tela manent, manet et puerilis imago,
Sed certe pennas perdidit ille suas,
15 Euolat e nostro quoniam de pectore nusquam,
Assiduusque meo sanguine bella gerit.
Quid tibi iocundum e<s>t siccis habitare medullis?
18 Si puer est alio traice puella tuo.

I. Au vers 15, les deux prépositions font évidemment double emploi. On s'accorde à corriger la première : *en* Passerat, *heu!* Muret, *a!* Bährens. Est-ce méthodique? selon la remarque de Rothstein, « *de pectore* stimmt nicht genau zu *euolat* »; c'est donc *de pectore* qu'il faut changer (à moins qu'avec Francius on ne lise *Auolat*). Je propose *Euolat e nostro quoniam iam pectore nusquam*, « l'Amour ne s'envole plus hors de mon cœur ». Ce qui est en harmonie avec le vers 14, où l'Amour a perdu ses ailes. Certes, il est incohérent de loger un être ailé, ou jadis ailé, à l'intérieur d'un cœur (ou d'une poitrine, *pectore*), mais tout ceci est badinage, et il va être dit que le dieu habite des moelles desséchées, ce qui est un autre logement incommode.

Dans mon idée, *quoniamiam* aurait été mutilé par dédoublement de *iamiam*, et *de* serait une cheville (cf. 2,26,57) étourdiment ajoutée par un lecteur qui n'avait pas fait attention à *e*. Quoi qu'on imagine, il faut bien qu'un copiste ait retouché le vers sans apercevoir le double emploi qui nous crève les yeux¹.

II. Au vers 16, Rothstein veut que *meo sanguine* soit un datif. Je crois bien plutôt que l'expression est calquée sur *meo damno*. L'amour guerroye *aux dépens du sang* de sa victime; c'est pour cela que celle-ci a les moelles desséchées.

1. Cf. pseudo-Tibulle, 3,3,17 : *Quidue in erithreo l. Erythraeo legiturque in litore concha?* Au lieu de *-que in* il faut *quae*, qui s'est conservé dans les *excerpta* Paris.; l'altération de *quae* en *que* a provoqué l'intrusion d'un second *in*.

III. Au vers 17, N avait écrit *et*, puis s'est repris et a corrigé *est*. *Et* pour *est* n'est pas une faute courante. D'où ie conclus que le modèle devait avoir *est* (voir 4,6,60) et qu'il y a eu insérende substitué. D'où cette conséquence pratique, qu'il convient d'écrire *iucundumst*.

IV. Au vers 18, V^{corr} (Lucidus Fosforus?) écrit *si pudor est, alio traice tela*, puer. Correction géniale, qui seule peut rendre compte des fautes qu'elle suppose : bien supérieure en cela au *I puer, en alio traice tela tua* de Bährens, adopté avec tant d'enthousiasme par Lucien Müller. Imaginons en effet que *tuo* soit une corruption graphique de *pver* ou plutôt d'un *pve* (ce qui est possible, tandis qu'on ne voit guère *tela tua* dissimulant ses deux -a), les deux fautes extraordinaires *puer* pour *pudor* et *puella* pour *tela* s'expliqueront aisément par deux corrections fourvoyées, l'une amorcée par la ressemblance générale des mots *pudor* et *puer*, l'autre amorcée par l'e de *tela* (remarquer que *puella*, chez un poète érotique et dans une pièce sur l'Amour, devait paraître vraisemblable a priori ; on retrouve le mot au vers 23). Tout découle donc d'une obscurité unique de lecture. Combien est grossière en comparaison l'hypothèse qui, outre les mots suspects, retouche le *Si* initial ! le « *s ex priori uersu adhaesit* » de Lucien Müller est une invention héroïque au profit de Bährens.

2,13,12.

Auribus et pueris scripta probasse mea.

On lit avec D *puris*. La faute semble trop bizarre pour venir d'une confusion directe. Il est donc probable qu'un ms. ancêtre avait *pureis*, c'est-à-dire qu'un correcteur avait voulu *pureis*, avec épel archaïque ; l'insérende a été fourvoyé.

2,13,25.

Sat mea sit magna si tres sint pompa libelli.

Lisons avec les anciens éditeurs *Sat mea sat magna est* (ou plutôt *magnast*), avec Bährens *magnast tres* <si>. Cela fera une correction multiple en apparence : modification de deux

mots non contigus, insertion d'un troisième mot à une troisième place. En réalité l'hypothèse sera simple, car il s'agira d'une faute directe unique, ayant eu des répercussions. D'abord *sisint* est mutilé par dédoublement, ensuite un *si* rétabli est pris pour une correction de *st*, enfin l'altération de *st* amène l'arrangement de *sat* en un verbe équivalent *sit*.

A ce prix, on fera disparaître la difficulté métrique et en même temps on améliorera doublement le style. Car d'une part le jeu des subjonctifs *sit*, *sint*, est déplaisant, d'autre part *tres*, quoique mis en relief par la disjonction, n'a pas la place qu'on attendrait.

2,13,34.

34 Et sit in exiguo laurus superaddita busto,
Quae tetigit extincti funeris umbra locum.

Leçon de N et, probablement, du copiste de l'archétype. Le correcteur de l'archétype avait dû inscrire en surcharge la conjecture *tegat*, qui est devenue la leçon de F et de DV et que la première main de N a substituée au mot insecandable. S'il en est ainsi (et aucune autre théorie n'expliquerait le rapport des deux leçons), *tegat* est sans valeur traditionnelle et on doit raisonner comme si *tetigit* était la seule leçon connue.

Cela admis, on devra lire *teget*. Properce aurait passé du subjonctif *sit* au futur *teget* à peu près à la façon de Musset (« Plantez un saule... Et son ombre sera légère »). Par TEGET s'explique la faute *tetigit*; on aura eu TEGIT par une confusion des plus banales (Manuel § 594; ci-dessus 1,7,16), puis un correcteur aura voulu substituer ^{ET} et, se trompant à cause du retour du τ (Manuel § 1388), aura inscrit sur le commencement du mot la surcharge qui devait figurer sur la fin. De l'inintelligible T^{ET}EGIT sera sorti tout naturellement TETIGIT (Manuel § 1411).

2,13,37-38.

37 Nec minus haec nostri notescet fama sepulchri
Quam fuerant Pythii (lire Phthii) busta cruenta uiri.

1. J'admire sincèrement les critiques qui trouvent supportable

la construction *minus notescet quam fuerant*. Il est chimérique de la justifier par le περί κήρι τεύρηται τε καὶ ἔστιν de l'Odyssée (7,69), où on a en réalité περίεστιν et non ἔστιν seul, ou par le παιδοποιεῖς, τοῖς δὲ... de Sophocle (Électre 589), car παιδοποιεῖς contient παις, tandis que *notescet* ne contient pas *notus*, et dans Sophocle chacune des deux propositions se suffit à elle-même, tandis que dans Properce l'ensemble forme une unité complexe. Je remarque d'ailleurs que *notescet* est impropre en soi, car *notescere* équivaut non à *notus esse*, mais au présent *nosci* ; il marque non qu'on a, mais qu'on prend connaissance. Catulle 68, 48 *Notescatque magis mortuus atque magis* ; Lucain 10,198 *sacras populis notescere leges* (être dévoilées). Il faut interpréter en conséquence même Tacite ann. 12,8 *ne malis tantum facinoribus notesceret* (se faire connaître). Or qu'entend Properce ? évidemment, *nouerint omnes*, et non pas *noscent, sepulchri mei famam*. Ou en autres termes, *nota erit fama*, non *noscetur*.

Je me demande donc si Properce n'avait pas écrit à peu près *nota erit*, à savoir *nota escit*. *Escit* est le vieux futur des Douze tables et d'Ennius, repris par Lucrèce dans un vers sans prétention et sans poésie (1,619), et dont j'ai proposé aussi la restitution dans un passage de l'Énéide (8,65 ; Revue de philol. 1911 p. 14). L'archaïsme était peut-être demeuré plus vivant que nous ne nous le figurons, au moins dans un latin populaire ou provincial¹.

11. Si on admet *nota escit*, on ne sera plus tenté de changer *fuerant* en *florent* ou en *clarent* ; le verbe « être » devient indispensable. Mais que veut dire le plus-que-parfait ? Je ne comprends rien à la note de Rothstein, qui y voit un « einfaches Präteritum », et qui en même temps veut que la célébrité du tombeau d'Achille cesse, parce qu'elle le cède maintenant à celle du tombeau de Properce. La correction de *fuerant* en *fuērunt* s'impose comme dans 2,29,7. Cf. 2,25,37, où *mutabunt* est remplacé dans N par *mutabant*, et voir 2,1,11.

1. Hertzberg, par un tour de passepasse linguistique, prétendait en 1845 que les verbes comme *notescere* contiennent le verbe *escit* ; il ne s'est même pas douté de la question de prosodie. Sa théorie a été prise au sérieux par Enk en 1911.

2,13,46.

N et F ont *uisus*, DV en font *iussus*; l'archétype avait évidemment l'épel archaïque *uissus*. N a *uissa* ou *iussa* 2,26,20 (cf. 3,6,41). Cf. aussi la conjecture *missi* pour *mihi* 2,1,7.

2,13,47-49.

Nestoris est uissus post tria saecla cinis,
47 *Quis tam longaeuae minuisset fata senectae*
Gallicus (?) Iliacis miles in aggeribus,
Non Antilochi uidisset corpus humari
Diceret aut « o mors, cur mihi sera uenis ? »

i. Le vers 49 est trop court. Les mss. autres que N donnent *Non <ille>*, qui n'est bien probablement qu'un raccommodage métrique (pourquoi en effet *ille* serait-il tombé devant un *a* ?). Au lieu du *Non <aut>* de Lucien Müller, qui accentue un illogisme (car au lieu de *aut* il faudrait *et*), il me paraît probable qu'il faut rétablir *Non <ante> Antilochi*. *Ante*, avant (de mourir), avant (l'atteinte du soldat ennemi). Cf. 2,26,57.

ii. Au vers 47, *Quis* + *t* est certainement *Qui*, *si* (sur *t* = *i*, voir 1,1,7); que faire donc des lettres *am* ? Elles pourraient venir d'un *añ* marginal (= *ante*), destiné au vers 49 et fourvoyé après *Quist* parce que là un autre renvoi visait la corruption de la dernière lettre (Manuel § 1456). — *Ille* étant considéré comme apocryphe, le *Qui* initial n'a plus à être corrigé en *Cui* ou *Quoi*.

Minuisset est estropié dans F en *iurauisset*, dans DV en *meminisset*; cela paraît sans intérêt.

2,15,1.

1 O me felicem ! | O nox mihi candida, et o tu
Lectule, deliciis facte beate meis !

La grammaire veut que le second *o* fasse groupe avec le troisième. Le style lui fait faire groupe avec le premier, puisque il est aussi employé tout nu, tandis que le troisième s'appuie sur

un *tu*. Inélégance qui paraîtra suspecte, si l'on songe que ce second *o* serait précédé d'un hiatus. L'hiatus d'ailleurs est fort peu vraisemblable ; on ne saurait comparer valablement le vers hellénisant 3,7,49, *Sed Thyio thalamo | aut Oricia terebintho*. Quant à 2,32,45, *Haec eadem ante ill<am i>am inpune et Lesbica fecit*, le dédoublement du groupe de lettres *amiami* y est trop vraisemblable pour que cet exemple inspire une confiance quelconque. Si enfin l'hiatus *curuae et* est authentique 3,7,29, on remarquera qu'il affecte une longue vraie et non une syllabe *-ëm*.

Jadis on intervertissait, *nox o*, ce qui n'intéressait que la métrique. Je soupçonne qu'il faut plutôt lire *o <tu> nox*. La répétition de *o tu* servirait à unir les deux interjections, et en même temps à les opposer à la première (*o me*). Rien de plus propre que toutes les formes de répétition ou d'anaphore ; cf. par exemple 1,20,26 *Hunc super et Zetes, hunc super et Calais*.

2,15,7.

7 Illa meos somno lassos patefecit ocellos
Ore suo.

On lit *lapsos*. La faute s'explique probablement par un épel *LARSOS* ; sur B = S, voir Manuel § 601 ; l'épel rare provoquait d'ailleurs à une méprise.

2,15,53.

53 Sic magnum nobis nunc qui speramus (lire *spir-*) amantes,
Forsitan includet crastina fata dies.

Leçon de N. F et DV ont *nobis qui nunc magnum*, qu'on accepte tel quel ; mais d'où vient l'étrange désordre de N ? et pourquoi *magnum*, qui est si important, n'a-t-il pas été mieux mis en relief dans les autres manuscrits ?

Lisons donc *nobis magnum qui nunc*, et supposons dans l'archétype *nobis magnunc* par saut de *nu* à *nu*. Une correction conjecturale aisée, *magnum*, aura été inscrite tantôt sur *nobis* (d'où le *magnum nobis* de N), tantôt en marge, en même temps qu'on exponctuait le *mag* de *magnunc*. Quant à *qui*, qu'il était

non moins aisé de retrouver par conjecture, chaque copiste l'a inséré à son idée, et là N a été mal inspiré de le coller contre le verbe.

2,16,11-14.

Propertius est un poète essentiellement capricieux, qui ne se pique ni de froide logique, ni d'ordre et de méthode. Aussi est-ce en vain qu'on a proposé pour son texte une multitude de transpositions de vers, plus ou moins séduisantes en elles-mêmes. Beaucoup d'entre elles améliorent la suite des idées, telle que la rêverie d'un lecteur de sang-froid, mais elles ôtent au poète ce qui est la marque propre de sa personnalité. Comme d'ailleurs elles se heurtent souvent à des difficultés, et comme d'autres, qui au premier abord semblent plus désirables encore, sont manifestement inadmissibles, les transposeurs de vers n'arrivent pas à nous donner un Propertius autre que celui des manuscrits, et leur œuvre se trouve condamnée par l'impossibilité où ils sont de la rendre complète.

Faut-il donc, dans Propertius, s'interdire toute transposition de vers ? Non pas, car le décousu d'un ouvrage ne peut l'avoir protégé contre des accidents qui atteignent tous les textes sans exception. Et ce serait tomber de Charybde en Scylla que de remplacer une manie de remaniement par une manie de conservatisme. Le premier devoir de la critique est de ne jamais s'enchaîner. Sur l'étendue qu'on a le droit d'attribuer à un déplacement hypothétique, voir 3,18,29. Autres exemples : 1,15,33 ; 2,18,25 ; 2,26,57 ; 3,15,11.

Cela dit, abordons l'étude de la pièce 2,16. Elle se compose de deux parties d'inspiration contraire. Dans la première, le poète exhorte Cynthia à bien plumer son prêteur d'Illyrie (*Et stolidum pleno uellere carpe pecus*). Dans la seconde, il lui dit avec amertume qu'elle est vénale et qu'elle néglige les faisceaux du même prêteur, parce que c'est aux bourses qu'elle en veut (*non sequitur fascēs... Semper amatorum ponderat una sinus*). La contradiction se résout si de la pièce unique on fait deux pièces, dont la seconde commencera avec le *Cynthia* nominatif du vers 11. Justement, il y a dans le vers 1 un *Cynthia* vocatif ; chacune des deux pièces commencera donc par un rappel du nom de la bien-

aimée. La seconde pièce se rapporte à Cynthie et l'indigne rival de Properce y est à peine mentionné (23-24, 27-28) ; au contraire le rival est seul en cause dans la première pièce, qui est très courte.

A cet arrangement il y a une grosse difficulté, c'est que le distique 13-14 fait partie de la seconde pièce, alors qu'il devait appartenir à la première. C'est ici que l'idée d'une transposition de vers peut être utilement envisagée. En faisant permuter ce distique avec le précédent, — celui qui commence avec le vers 11 et avec *Cynthia*, — on aura le moyen de faire sans encombre la coupure voulue. 13-14 sera le distique final de la première pièce, laquelle aura ainsi douze vers en tout ; 11-12 sera le distique initial de la seconde, qui en aura quarante-quatre. Ou davantage ; car, comme l'a vu Rothstein, le commencement de la pièce 17 n'est qu'un prolongement de la pièce 16.

Le distique 11-12, que j'échange ainsi avec 13-14, était loin de paraître bien placé. Aussi avait-on proposé soit de le transporter devant 17-18 (Fonteinus), soit au contraire de mettre après lui 17-18 (Housman). En devenant contigu à 15-16, il devient en même temps très suffisamment clair, et ces deux hypothèses à la fois inverses et équivalentes se trouvent inutiles.

Les deux distiques 11-12 et 13-14 finissent tous deux en *-us*. De là probablement l'omission de celui qui était le second, et par suite son rétablissement en fausse place.

La restitution proposée s'exprimera aux yeux de la façon suivante :

2,16a.

-
 Quare, si sapis, oblatas ne desere messes
 Et stolidum pleno uellere carpe pecus ;
 Deinde, ubi consumpto restabit munere pauper,
 10 Dic alias iterum nauiget Illyrias.
 13 *At tu nunc nostro, Venus, o succurre dolori,*
 14 *Rumpat ut assiduis membra libidinibus.*

2,16b.

- 11 *Cynthia non sequitur fascas nec curat honores ;*
 12 *Semper amatorum ponderat una sinus.*
 15 *Ergo muneribus quibus mercatur amorem ?*
 Iuppiter, indigna merce puella perit.

Semper in Oceanum mitt<it> me quaerere gemmas,
 Et iubet ex ipso (*lire ipsa*) tollere dona Tyro,
 Atque utinam Romae nemo esset diues.....

2,16.23 et 27.

- 23 *Non quia septenas noctes seiuncta cubaris*
 Candida tam foedo brachia fusa uiro
 (Non quia peccarim, testor te, sed quia uulgo
 Formosis leuitas semper amica fuit),
 27 *Barbarus exclusis (-sit N) agit at uestigia lumbis ; —*
 Et subito felix nunc mea regna tenet.

1. L'ensemble est inintelligible. On lit donc au vers 25 *peccaris*, en coordonnant *non quia peccaris* avec *non quia cubaris*. C'est un non-sens. Comment Cynthie serait-elle sans reproche, quand elle a caressé pendant sept nuits un amant ignoble ? comment d'ailleurs serait-elle le témoin (*testor te*) de sa propre innocence ? comment enfin s'expliquerait la faute *peccarim* ?

Laissons de côté pour un moment le *Non* initial, et le sens sera très clair : « A la pensée qu'il a obtenu de toi sept nuits réservées (non que moi je t'aie été infidèle, tu le sais, mais toujours les belles ont été légères), le barbare se démène..., et voilà ce parvenu d'amour installé à ma place. »

Que faire donc du *Non* initial, seul gênant pour le sens ? j'avais songé à le conserver en faisant de toute la phrase une interrogation (Nieras-tu que, à la pensée, etc. ?). J'ai renoncé à cette hypothèse, parce que l'interrogation se lierait mal au contexte précédent, et surtout parce que le voisinage de deux *Non quia* de valeur différente est trop invraisemblable¹. Et j'estime qu'au vers 23 il faut remplacer *Nō* = *Non* par *Nūc* = *Nunc* (cf. 1,12,9). Graphiquement, la faute est insignifiante ; psychologiquement, elle a été ou suggérée ou favorisée par le *Non quia* qui suit. Le *nunc* du vers 28 est trop loin (Propertius est un poète négligé pour faire obstacle ; ce second *nunc* est d'ailleurs extérieur au raisonnement, qui finit avec le vers 27. *Nunc* oppose la réalité

1. On pourrait écarter l'apparence d'anaphore en lisant au vers 25 *Non quo*, mais cf. *Non quia* 1,11,17.

présente à une conception en l'air (*Numquam uenales essent ad munus amicae* 21).

Certains lecteurs, peut-être, objecteront la ressemblance de notre passage avec un autre. Le *Non quia* de 2,16,23, comme celui de 1,11,17, semble répondre à un *Atque utinam* (1,11,9 et 2,16,19). « Plaise (ou plutôt) aux dieux, dirait le poète les deux fois, que... ; si j'exprime ce souhait, ce n'est pas que... » Mais qu'on y regarde de près, on verra que les différences l'emportent sur les ressemblances. D'abord, le *Non quia* de 1,11,17 est suivi de l'indicatif (*es*) ; l'autre est suivi du subjonctif (*cubaris*), alors que l'indicatif (*cubasti*) conviendrait parfaitement et au mètre et au sens. Ensuite, et ceci est pour moi essentiel, le *Atque utinam* de 1,11,9 marque un souhait absolu, qui mène directement au *Non quia* qui suit (Plaise aux dieux... ; non pas que tu ne m'inspires pas confiance) ; l'autre *Atque utinam* marque moins un souhait qu'une hypothèse conditionnelle, et, à titre conditionnel, il mène à une véritable apodose (21-22, l'amour ne serait pas vénal), ce qui l'empêche de mener aussi au *Non quia* de nos manuscrits. En remplaçant donc ce *Non quia* par *Nunc quia*, je ne détruis qu'une symétrie apparente.

II. *Exclusis* n'a aucun sens, quoique il ait été traduit par « shut out from bliss ». Si l'homme et ses *lumbi* avaient été « shut out », le poète triompherait et n'aurait écrit ni le vers 28, ni les vers 23-24. Les conjectures *excussis* et *exhaustis*, équivalentes entre elles, cadrent mieux avec la réalité et avec le grief du poète, mais non pas avec le reste du vers. Aussi Heinsius, en adoptant *exhaustis*, voulait aussi qu'on changeât *uestigia* en *fastidia*.

Les lecteurs qui tiennent à comprendre liront *excelsis*. Enorgueilli de son invraisemblable succès, le rival de Propertius se « dresse sur ses ergots », se grandit et se rengorge. Il hausse sa taille, dirions-nous ; *lumbi*, où l'on a cherché une obscénité, n'a rien que d'innocent (cf. pseudo-Plaute, Ps. prol. 1 et Epid. 733).

II. *Exclusis* est sorti de *excelsis* par un intermédiaire *exclsis* ; ayant écrit le *c*, le copiste croyait avoir écrit l'*e*, qui en diffère peu. Quant au *exclis* de N, c'est une faute qui s'explique par la suggestion de *agita-t* (Manuel § 473 ; cf. 3,18,9 *his pressus*, pour *hic pressus*, 4,5,63 *his animus*, pour *his animum*, dans Virgile *ultimut esset*).

2,16,32.

- 32 Nullane sedabit nostros iniuria fletus,
 An dolor hic uitii nescit abesse suis?
 Tot iam abiere dies, cum me nec cura theatri...

Je ne vois pas que ces vers soient malaisés à comprendre, du moins pour des vers de Properce. « Tes outrages sont-ils impuissants à me déconseiller enfin les pleurs? ou bien est-ce ma douleur qui ne sait pas *s'arracher à ses propres faiblesses*? car rien ne me distrait plus... » *Vitia* paraît convenir pour exprimer les défauts de caractère que le poète sent et reconnaît en lui; si la personne visée était Cynthie, il devrait constater plutôt des actes, *facta*; c'est des actes aussi, des *facta*, qu'il ne pourrait se distraire (*abesse*). Il faut donc rejeter la correction *tuis*, admise par tant d'éditeurs; au lieu d'améliorer le texte elle le gâte.

2,16,34.

- 34 Cum me nec cura theatri
 Nec tetigit Campi, nec mea mensa iuuat.

On corrige *Musa*. L'idée serait à peu près la même que dans Horace, epod. 11,1-2 : *Petti, nihil me sicut antea iuuat Scribere uersiculos, amore percussum graui*. Je ne sais si cette idée est très à sa place, alors que la trahison sur laquelle gémit Properce lui inspire une longue pièce, ou plus probablement un groupe de deux pièces, formant un ensemble de plus de 56 vers passionnés, et alors que la spécialité du poète est d'emprunter sa matière exclusivement aux péripéties de son aventure amoureuse.

Une objection plus grave encore, c'est qu'un *musa* n'a pas dû être corrompue en *mensa*; la ressemblance graphique est médiocre; quant à la question psychologique, *musa* est un mot plus littéraire que *mensa*, de sorte que la substitution ne serait plausible qu'en sens inverse. Rien enfin dans le contexte n'a pu suggérer *mensa*; et quel sens aurait supposé le copiste auteur de la faute? « Je n'ai plus d'appétit à table? »

Il me paraît infiniment probable que, comme l'a senti Butler,

mensa est authentique et, si prosaïque que puisse paraître l'hypothèse, que *mensa* équivaut à quelque chose comme *bureau*, *banque*, *maison d'affaires*¹. Le poète déclare ne plus prendre d'intérêt à une besogne professionnelle ; sur celle-ci, un mot qu'on relègue dans l'apparat nous donne une indication assez vague, mais non pourtant sans prix. La pièce 2,7 a fait conjecturer que Properce était chevalier romain. La pièce 1,11 prouve qu'il avait des occupations sérieuses, puisqu'il n'accompagne pas Cynthie à Baïes. Ces occupations doivent être celles de sa *mensa*.

2,16,35.

Ah pudeat certe, pudeat !...

Ah est la leçon de DV, N et F ont *At* ; la superstition de la classification a fait adopter cet *at* absurde à plusieurs éditeurs récents, tant il est doux d'abdiquer l'intelligence en faveur du mécanisme. Dans Rothstein, la leçon de DV, — la bonne leçon, — n'est pas même citée. Qui ne voit que l'archétype avait *At* avec *dasia* ajoutée par un correcteur ? Il convient donc de restituer l'épel normal *A*.

2,18,23-32.

- Nunc etiam infectos demens imitare *Britannos*,
 Ludis et externo tincta nitore caput.
 25 Vt natura dedit, sic omnis recta figura [est] ;
 Turpis Romano Belgicus ore color.
 Illi sub terris fiant mala multa puellae,
 Quae mentita suas uertit inepta comas,
 29 De me michi (mi DV) certe poteris formosa uideri ;
 Mi formosa satis (*lire* sat es), si modo saepe uenis.
 An si caeruleo quaedam sua tempora fuco
 Tinxerit, idcirco caerulea forma bona est ?

1. L'ordre des idées est défectueux, ce qui à vrai dire ne serait pas nécessairement un indice de faute chez un poète aussi heurté que Properce. Ce qui est plus décidément grave, c'est qu'au vers 29 *De me* est inintelligible et qu'on ne gagne rien à joindre

1. Cf. par exemple Cic., Flacc. 44 : *si praetor dedit, ut est scriptum, a quaestore numerauit, quaestor a mensa publica, mensa aut ex nectigalibus aut ex tributo.*

Deme, comme le mètre y invite (le *mi* de DV n'est en effet qu'un arrangement sans autorité, substitué pour raison métrique au *mihi* de N, au *mi* de F).

Lachmann transportait 29-30 avant 27, Bährens avant 33, Housman avant 25, et en effet une transposition quelconque semble indispensable. La vraie transposition doit, je crois, porter sur quatre vers et non sur deux ; on échangera 29-32 avec 25-28 et au vers 29 on lira : *Deme ; mihi certe... Deme* aura pour régime sous-entendu l'*externus nitor* de 24, comme dans la conjecture de Housman ; le mot visera donc un fait affirmé, non une hypothèse en l'air. La maxime générale *Vt natura dedit, sic omnis recta figura* (25) sera introduite par une question (31-32) ; le *ore* du vers 26 sera le visage, comme le veut la latinité, et non plus la chevelure. Les quatre premiers vers (23-24 et 29-30) auront trait à la maîtresse du poète ; les six vers suivants (31-32 et 25-28), à la fausse coquetterie féminine, abstraction faite de la personne. Sur les transpositions de vers, voir 2,16,11 et 3,18,29.

II. La transposition augmente l'écart entre le *Belgicus* de 26 et le *Britannos* de 23, qui semblent jurer ensemble ; mais la distance ne fait rien à cette difficulté. et je crois très probable qu'avec Guet il faut changer *Britannos* en *Batauos* (en capitale, AT peut être lu RI, ce qui suffit pour amorcer la faute). La correction est d'autant plus nécessaire que, s'il avait été question des Bretons, les vers 31-32 feraient infailliblement penser à leur tatouage bleu, signalé par César, mais qui ne peut valablement être désigné au moyen des mots *fuco* et *tinxerit*. Toute l'idée, d'ailleurs, deviendrait singulièrement confuse.

III. Au vers 25, le *figura* sans plus de F est excellent. N se rencontre avec DV — cela n'a rien d'étonnant — pour ajouter un *est* apocryphe. — La transposition effectuée, *figura* sans *est* termine le vers qui suit *bona est* ; Properce, en effet, a dû vouloir varier. Cf. 1,2,13.

2,22,44.

Quid iuuat *et* nullo ponere uerba loco ?

La maîtresse du poète lui a manqué de parole. Quel plaisir trouves-tu, lui demande-t-il, à tenir pour néant ta promesse ? La conjonction *et* étant inexplicable, on en a fait *in* ou *at*, *ex*, *en*,

a! heu! On pourrait songer à y voir la corruption d'un neutre *it = id*; la proposition infinitive serait un développement du pronom, et il y aurait là une variation de la tournure employée par Térence, *id demum iuuat, si... is bene facit* (Ad. 255). Mais je crois plutôt qu'il faut lire *haec*; la faute *et* pour *haec* se retrouve 2,23,1 (après un -a), 2,24,10 (en tête du vers); cf. *ignoro* 2,2,4 pour *hic nosco*. *Haec uerba*, certaines paroles déterminées, dont la désignation a disparu dans la lacune qui précède le vers 43; la présence de *haec* facilite l'intelligence de la tournure *ponere nullo loco*, qui avec *uerba* seul est obscure.

2,22,48.

Hic unus dolor est ex omnibus acer amanti,
 Speranti subito si qua uenire negat.
 Quanta illum toto uersant suspiria lecto!
 48 Cur recipi, quae non nouerit, ille (illa DV) uetat?
 Et rursus puerum quaerendo audita fatigat...

Ce vers a donné lieu à bien des conjectures, parmi lesquelles *illa* pour *ille* de DV. Si on considère que les confusions entre *u* et *n* d'une part, entre *e* et *o* d'autre part (voir 4,3,51) sont très fréquentes dans les mss. de Propertius, on ne doutera pas que *nouerit* ne soit tout bonnement une mélecture de *uenerit*. Il suffisait que l'*e* eût l'air d'un *o* pour entraîner les deux erreurs sur les consonnes (Manuel § 582).

L'esclave de l'amant (*puerum* 49) est revenu de chez la belle en annonçant qu'elle refuse de venir (*uenire negat* 46). Plein de dépit en même temps que d'un reste d'espoir, l'amant commande que (si elle se ravise) on ne la reçoive pas, la perfide qui a manqué de parole. Il est bien aveugle (c'est ce qu'indique *Cur*); aussi se fait-il répéter inutilement les termes du refus.

2,23,19-20.

Nec dicet « Timeo propera iam surgere quaeso
Infelix hodie uir mihi rure uenit ».

On ponctue comme si *Infelix* était un vocatif, adressé à l'a-

mant ; mais la femme doit exprimer ici la peur, non pas la pitié (dont elle a besoin pour elle-même). Il faut donc entendre

Timeo (propera iam surgere quaeso)
Infelix ; hodie uir mihi rure uenit.

Le *propera iam surgere* est intercalé, par hâte, au beau milieu d'une phrase ; cf. l'ordre volontairement paradoxal d'Horace, c. 3,11,37, « *Surge* » *quae dixit iuueni marito*. L'admirable passage d'Horace semble avoir été écrit peu après la publication de celui de Propertius. Il s'en est donc inspiré tout en le perfectionnant ; c'est ainsi que Boileau, à l'occasion, s'inspirait de Chapelain.

2,23,24.

Libertas quoniam nulli iam restat amanti,
24 *Nullus liber erit si quis amare uolet.*

Ces deux vers disant la même chose, on a supposé que le second était l'œuvre d'un interpolateur, qui l'avait fabriqué d'après le premier. Hypothèse contraire à tout bon sens, car le premier soin d'un interpolateur aurait été de chercher du nouveau.

Pour avoir un sens satisfaisant, il suffirait de changer *Nullus* en *Nullam* ; libre sera l'homme qui n'aura aucune maîtresse proprement dite (le poète ne compte pas comme telles les filles de la rue). Mais plutôt on changera *Nullus* en *Nullas* ; la faute consiste dans un faux accord (*Nullus liber*) favorisé par la forme ambiguë de l'*a* ouvert (voir 2,1,11). Pour le pluriel ; cf. par exemple 1,1,2 *Contactum nullis ante cupidinibus* ; 1,1,9 *Milanon nullos fugiendo, Tulle, labores*. C'est à *Nullas* que répond l'interlocuteur (23,25-26, appelés 24,1-2) : « Est-ce toi qui parles ainsi, quand ta Cynthia est connue de Rome entière ? »

2,24,4.

« Tu loqueris, cum sit (*lire sis*) iam noto fabula libro
Et tua sit toto Cynthia lecta foro ? »
Cui non his uerbis aspergat tempora sudor ?
4 *Aut pudor ingenuus aut reticendus amor.*
Quod si tam facilis spiraret Cynthia nobis,
Non ego nequitiae dicerer esse caput...

Je ne crois pas aux licences de métrique là où le texte est inintelligible. Posant donc en principe que *ingenuus aut* contient une faute, je me dispense d'argumenter contre le pur conservatisme. Et comme la conjecture *ingenuis aut* (ou *haut*), avec *Aut* (ou *Haut*) *pudor*, n'a rien donné qui vaille, c'est le second *aut* que je déclare être le siège de la corruption (le second *aut*, ou peut-être les deux *aut*, car ils ont évidemment chance d'être solidaires). Ce qui m'amène à penser qu'il faut lier *ingenuus reticendus amor*. Sens : me voici condamné à ne plus parler de mon amour pour Cynthie, amour qui pourtant était un amour noble. L'idée n'a rien d'in vraisemblable, quand le poète vient de se faire rappeler quelle publicité il a donné à sa passion, quand là-dessus il se déclare pris d'une sueur froide, quand enfin lui-même va constater que Cynthie lui fait tort dans l'opinion publique.

Que faire du *Aut pudor* précédent ? évidemment, *A pudor !* comme l'a vu Housman. *A pudor !* que l'usage des auteurs postérieurs remplace par *pro pudor !* semble rappeler le *A dolor !* de 1,20,32. *A* interjection pouvait démonter certains copistes, et il a pu être pris pour l'abréviation *ā* = *aut*. Il se peut même qu'en fait une fioriture de la majuscule, ou encore mieux un accent distinctif (cf. dans N *ā nobis* 2,34,50), ait ressemblé à un trait d'abréviation.

Quant au second *aut*, qui, comme il a été indiqué, est le mot le plus sûrement corrompu du vers, je propose de le remplacer par *iam* :

A pudor ! ingenuus iam reticendus amor.

La fin de *iam*, par la physionomie graphique, n'est pas loin de *aut* ; aussi, plus ou moins consciemment, un copiste a pu arranger *iam* en *aut* par suggestion du *Aut* qu'il croyait initial.

2,24,17.

- 17 *Hoc erit, in primis quod me gaudere iubebas ?*
 Tam te formosam non pudet esse leuem ?
Vna aut altera nox nondum est in amore peracta
 Et dicor lecto iam grauis esse tuo.

Leçon de N, qui s'explique bien si on réfléchit : « Voilà donc

l'avenir que tu me dépeignais si beau ? » C'est-à-dire : Ne m'accorderas-tu pas tes faveurs un peu plus souvent ?

FLDV ont *erat*, suggéré par *iubebas*, peut-être avec réminiscence du *Hoc erat* de Virgile (Én. 2,664) et qu'on admet généralement, quoique il soit loin de donner un sens meilleur. Si la vraie leçon était *erat*, une faute *erit* serait inexplicable. Il convient, par application d'une règle très générale de la critique, d'opter pour la lectio difficilior.

Avec *erit*, l'oiseux *in primis* devient plein de sens. Il signifie non pas « principalement », comme au vers 24, mais « primitivement, à l'origine ». C'est par opposition à l'avenir que Properce précise un moment du passé.

2,24,45.

Par^[a]uo dilexit spatio Minoida Theseus,
Phyllida Demophoon, hospes uterque malus;
45 Iam tibi Iasonia nota est Medea carina,
Et modo seruato sola relictia uiro.

Si Properce a réellement écrit cela, je me demande comment on osera suspecter de sa part un texte quelconque. Il y a eu pourtant quelqu'un pour comprendre et pour enseigner à comprendre : « *Iasonia carina* hängt als Ablat. qualit.(!) von *Medea* ab, und dieser Bestimmung ist die durch das Participium *sola relictia* grammatisch gleichgestellt(!); die Konstruktion ist also *tibi nota est Medea Iasonia carina et sola relictia*. »

Il y a une difficulté plus grave, mais que Rothstein n'essaie pas de résoudre ; c'est le *tibi nota*. Est-ce à sa *docta puella* que Properce dit : Je suppose que tu connais Médée, et par conséquent semble dire : Je doute que tu connaisses Ariane et Phyllis ? Ou bien *nota* sert-il à excuser l'absurdité de la syntaxe : Je te parle en charabia, parce que d'avance tu sais l'histoire ?

Nota, si l'on y réfléchit bien, exclut la possibilité que *Medea* soit authentique ; il n'a pu être écrit que si le poète, s'abstenant d'énoncer le nom propre, laissait à sa belle le soin de le suppléer. *Medea* est donc une glose substituée. Substituée à quoi ? je ne sais au juste, mais il est aisé, à titre d'exemple, d'imaginer une hypothèse qui écarte les difficultés actuelles. Ainsi : *Iam tibi*

Iasonia nota est aduecta ^{Medea} *carina*. Un copiste sachant scander ne pouvait garder à la fois le glosé et la glose.

Au vers 46 *seruato* n'est que dans N. FL l'omettent, un copiste ayant sauté -o se- à -o so- (Manuel § 813 ; DV ont comblé la lacune par conjecture (*ab infido*) ; de même F^{corr}D^{corr} proposent *fallaci*.

2,24,49.

Noli nobilibus, noli conferre beatis.

Si on garde *conferre*, l'ellipse de *me* n'est pas supportable, même dans un Properce. Heinsius proposait <te> *offerre*. Le sens me paraît demander plutôt <te> *ecferre*, et c'est le *c* de *ecferre* qui a pu être interprété $\bar{c} = con-$. Il faut peut-être supposer un intermédiaire *nolitecferre*, par dédoublement des deux *e*. Ayant cette leçon sous les yeux, un arrangeur aura compris *nolite* $\bar{c}$ *ferre* et corrigé *nolite* d'après le *noli* initial. En tout cas, le préfixe archaïque *ec-* a dû jouer un rôle dans la faute.

2,25,40.

At uos, qui officia in multos reuocatis amores,
40 *Quantum si cruciat lumina nostra (uestra DV) dolor!*

On lit *Quantum sic*, mais *sic* est mal dit, et le poète n'avait aucune raison d'employer *Quantum* au lieu d'un *Quantus* en accord. Heinsius était plus près de la vérité quand il corrigeait *Quantus io*, avec une interjection suspecte, mais d'accord avec un sentiment sain de la grammaire. Je propose *Quantus ibi* (*ibi*, c'est-à-dire *in multis amoribus*). *Ibi* a été réduit à *i* par saut du même au même (Manuel § 443) ; cf. 2,32,8 *time* N pour *tibi me*, que DV rétablissent par conjecture (*timeo* FL). La faute est probablement antique (QVANTVSI pour QVANTVSI BI) ; l'arrangement *Quantum si* devait en sortir comme automatiquement.

Avec *ibi*, on gardera le *nostra* de N et FL, qui est parfaitement clair. Le *uestra* de DV est une mauvaise conjecture, suggérée par le *uos* de 39 et surtout par les quatre *Vidistis* des vers 41-44.

2,25,43.

Vidistis quandam (quadam N) Argiua prodire figura.

Les mss. autres que N (FL, DV) ont *prodente*. Cela me paraît indiquer nettement que l'archétype portait *prodeire*. Cf. *inuenta* arrangement de *in ueite*, ci-dessous 3,22,3.

2,26,53.

Les mss. autres que N ont *mutescet Scylla*, pour *mitescet*. Il est probable que l'archétype avait *mittescet*, par faux déchiffrement d'un plus ancien MEITESCET : c'est *meitescet* qui doit être rétabli dans les éditions.

2,26,54 (et 1,18,32 : 2,32,8 ; 4,2,19).

Nec unquam

54 Alternante *uorans uasta Caribris* (lire *Charybdis*) aqua.

On lit avec Ayrman *uacans*. Il est probable comme l'a vu Housman (non cité par Hosius), que le poète avait écrit en ce sens *uocans* et que l'o a dérouté un copiste. — 1,18,32 N a *iacent* pour *uacent*. Cela s'expliquerait très bien par *uoacent*, si, comme il arrive parfois, l'o a été annulé au moyen de deux points¹. — 4,2,19 le *noces* de N (pour *nocens*?) devient dans FL *uoces*, dans DV *uaces*.

Au vers 2,32,8 N a *credere turba uocat*, pour *uetat*. Écrire *uotat*? l'Ombrien Properce a pu conserver la prononciation de l'Ombrien Plaute, soit dans *uacare*, soit dans *uetare*? — J'aperçois pourtant un motif de doute. Le vers 7 finit par *uacabis* (*uagaris* F); le *uocat* du vers 8 ne serait-il pas altéré par fourvoiement d'un substituende ayant pour objet la correction de *uacabis* en *uocabis*?

1. Je doute qu'on puisse comparer utilement le *iacula* de AF pour *uacula* 1,16,27.

Le *caribris* pour *Charybdis* de N s'explique, je pense, par un *caribdis* (la leçon de F) avec la correction . Le correcteur ayant par erreur placé ^y au-dessus du second *i*, ^y a été pris pour ^r correction de *d* (Manuel § 1411).

2,26,57-58.

Quid mihi, si ponenda tuo *sit* corpore uita ?
Exitus hic nobis non inhonestus erit.

I. FLV^{corr} changent *Quid* en *Quod*. Cela sans utilité, quoique cette correction ait séduit beaucoup de critiques ; car à quel sens aboutit-on ? « Que s'il me faut mourir *tuo corpore*, ce me sera une mort glorieuse. » Il s'agit du cas d'un naufrage ; je ne vois guère de gloire à mourir d'accident avec la bien-aimée ; ce sera une satisfaction, une joie, une consolation, tout ce qu'on voudra sauf un motif de s'enorgueillir. Et que veut dire au juste *tuo corpore* ? contre ton cadavre ? ainsi explique Rothstein, mais cela n'est pas latin.

Ce n'est pas *Quid* qui est suspect, c'est *sit*, qui grammaticalement cadre assez mal avec le *erit* du vers suivant. Remplaçons ce *sit* par *pro*, et nous aurons un sens excellent en soi : « Que m'importe le naufrage, s'il me faut donner ma vie *pour la tienne* ? ce me sera une mort glorieuse. » La faute supposée n'a rien d'in vraisemblable ; *pro* aura été omis après *tuo*, par saut de *o* à *o*, et un arrangeur aura rétabli le mètre en suppléant *sit* (alors que, dans le texte original, le verbe sous-entendu avec *ponenda* devait être *erit*, au futur). — Corrections de type analogue 1,11,21 ; 2,10,22 ; 2,12,15 ; 2,13,49 ; 3,15,11.

II. Reste à voir si le distique, devenu intelligible en lui-même, cadre avec le contexte. Qu'il termine la pièce comme le veulent les manuscrits, que cette pièce ait pour prolongement ce qu'on appelle la pièce 27, comme l'ont cru beaucoup de philologues, il ne me semble pas qu'il puisse rester à sa place. Logiquement, il devait faire corps avec les vers qui envisagent la possibilité du naufrage et de la noyade (35-44), non avec ceux qui prétendent que les amants sont indemnes (45-56 et la pièce 27). En le transportant d'ailleurs du second groupe dans le premier, nous

effacerons une petite inélégance de forme ; ce sera en effet le séparer du distique 53-56, qui finit aussi par *erit*.

La place exacte où il convient de l'insérer me paraît être après 42 :

- Illa meis tantum non unquam desit ocellis,
 42 Incendat nauem Iuppiter ipse licet ;
 57 *Quid mihi, si ponenda tuo pro corpore uita ?*
 58 *Exitus hic nobis non inhonestus erit.*
 43 Certe isdem nudi pariter iactabimur oris ;
 Me licet unda ferat, te modo terra tegat.
 Sed non Neptunus tanto crudelis amori...

Immédiatement précédé du distique 57-58, le *Certe* du vers 43 prend un sens très précis : « Je te sauverai, ou du moins nous serons ballottés ensemble. » Et de même le *Quid mihi* de 57 répond avec exactitude au *licet* de 42 : « Jupiter lui-même peut s'acharner contre nous ; *que m'importe*, si je puis me sacrifier pour toi ? » Enfin l'enchaînement des sentiments est ce qu'il doit être. Le poète n'envisage la mort de son amie qu'après avoir fait bon marché de la sienne ; du sacrifice de sa vie, il passe à celui de sa sépulture ; enfin c'est à propos de Cynthie qu'il déclare escompter la pitié des dieux, et il ne fait pas de retour sur lui-même.

Le distique 57-58 enlevé de sa place, la pièce se raccorde à la pièce « 27 » de la façon la plus naturelle : « Mais Neptune ne sera pas cruel pour des amants, ni Borée, ni Scylla et Charybde, ni les étoiles, qui brilleront secourables. Bon pour les autres de chercher à prévoir la mort, et de consulter les astrologues sur la guerre, l'incendie, l'écroulement et le poison. Un amant sait bien de quoi il peut mourir, et ni le vent ni la guerre ne lui font peur. Il serait près de mettre le pied dans la barque de Charon, qu'un rappel de sa maîtresse le tirerait des enfers. »

Le distique 57-58 a été omis sans motif apparent. Il a été rétabli en marge inférieure ; dans l'état actuel du texte, ce qui précède le point d'insertion forme 1690 vers et 2 titres, soit environ 1692 lignes ($2^2 \times 3^2 \times 47$). C'est peut-être l'auteur du rétablissement qui a oublié *pro* dans le vers 57. — Sur les transpositions de vers, voir 2, 16, 14 et 3, 18, 29.

2,27,7-9.

- 7 *Rursus et obiectum fletus caput esse tumultum*
 Cum Mauors dubias miscet utrimque manus;
 Praeterea domibus flammam domibusque ruinas,
 Neu subeant labris pocula nigra tuis.

Dans le premier vers, *caput* est la leçon de NF ; L et DV ont *capiti*, qui suppose élision. Si l'on considère qu'à cette place du vers les 2005 vers épiques de Properce présentent six élisions seulement (*nudis capere arma papillis* 3,14,19, où il s'agit d'un mot de trois brèves, et cinq exemples où l'anomalie est presque immédiatement précédée d'une ponctuation sensible, *te ille* 2,21,7; *tu me una* 2,20,27; *neque enim Ilia* 3,13,61; *atque omnia* 3,18,19; *namque Aulide* 4,1,109), on devra sans hésiter donner la préférence à *caput*. C'est ce que fait à bon droit Rothstein; il est fâcheux qu'il ait fait le tour de force d'expliquer les quatre vers sans y changer une lettre.

Outre les impossibilités qui sautent aux yeux, et qui ont fait le légitime désespoir des critiques, je signalerai deux indices d'altération. L'un est la gaucherie des deux transitions équivalentes et superposées, *Rursus* et *Praeterea*; au point de vue du sens, on pourrait les intervertir, ce qui n'arriverait pas dans un texte bien écrit et bien conservé. L'autre marque d'altération, c'est que, pour le fond, il manque quelque chose d'indispensable. Le poète énumère tous les risques de mort qui préoccupent les hommes : dangers des expéditions (3-6), des guerres civiles (7-8), de l'incendie et de l'écroulement (9), du poison (10). Est-il concevable qu'il ait oublié la maladie? Que chacun de nous cherche dans ses souvenirs, et qu'il se demande comment il a perdu la plupart des siens.

Ces deux observations me font penser qu'il y a une lacune entre 8 et 9; c'est dans les vers perdus qu'était mentionnée la maladie. On entrevoit une classification assez raisonnable des périls mortels : 1° périls au devant desquels nous allons, comme naufrage, mort par les armes; 2° périls qui nous menacent chez nous, maladie, incendie, poison.— *Rursus* sert de transition dans l'énumération des premiers, et *Praeterea* dans l'énumération des seconds; les deux mots ne se commandent plus l'un l'autre.

Dans les vers perdus, le poète avait changé son point de vue grammatical. *Toi* qui ne bouges pas, disait-il sans doute, *tu* crains pourtant la maladie, l'incendie, etc. Ainsi s'explique sans peine le *tuis* du vers 10, qui actuellement semble inconciliable avec le *quaeritis* des vers 2 et 3.

Dans l'état actuel du texte, la tentation d'opter améthodiquement pour *capiti* est très forte, parce que le datif offrirait une fausse symétrie avec *domibus* ; comme l'incendie menace les *domus*, de même l'état de guerre civile menacerait le *caput*. L'hypothèse d'une lacune détruit cette symétrie illusoire, et rien n'empêche plus de reprendre la vieille correction, grammaticalement commandée par le double *quaeritis* qui précède, *obiectum fletis caput esse tumultu*. Ce n'est pas *tumultu* qui fera difficulté ; le poète, comme Lucien Müller a eu raison de le relever, n'emploie dans la quatrième déclinaison que le datif en *u* (*tumultui*, d'ailleurs, ne peut entrer dans un vers dactylique). Et si la faute *fletus* pour *fletis* s'explique aisément par une confusion de l'œil (Manuel § 725), la faute *tumultum* pour *tumultu* s'explique encore mieux par la psychologie, puisque le datif en *-u* est un archaïsme. Pour le sens, *caput... tumultu* vaut évidemment mieux que *capiti... tumultum*, car la personne humaine se porte au devant du désordre, non pas le désordre au devant de la personne.

Quelle est l'étendue de la lacune ? Un distique ? peut-être ; plutôt deux, pour que *Praeterea* et *Rursus* ne soient pas trop voisins, et surtout pour que *Praeterea* ait une raison d'être :

Rursus et obiectum *fletis* caput esse *tumultu*
 Cum Mauors dubias miscet utrimque manus.

 Praeterea domibus flammam domibusque ruinas,
 Neu subeant labris pocula nigra tuis.

2,27,13.

- 13 Iam licet et Stygia *sedeat* sub arundine remex
 Cernat et infernae tristia uela ratis,
 Si modo clamantis reuocauerit aura puellae,
 Concessum nulla lege redibit iter.

Comment faut-il entendre *sedeat remex* ? Selon Rothstein,

l'amant est déjà monté dans la barque de Charon et a déjà saisi la rame, mais la barque est encore au bord, *sub arundine*. Cela me semble inadmissible ; l'âme défunte va-t-elle faire le mouvement bizarre de lâcher la rame et de sauter à terre ? Le second vers devient d'ailleurs absurde ; ce n'est pas quand on est dans la barque qu'on en remarque le mieux les voiles, surtout si, pour bien ramer, on abaisse les yeux sur d'autres objets. Et ce même vers devient plat et oiseux ; une fois qu'on est dans une embarcation, qu'importe qu'on en voie un détail, voile ou gouvernail, avant ou arrière, pont, bancs ou mât ?

De toute nécessité, il faut se représenter l'amant encore à terre. La barque fatale, qui arrive pour le chercher, se révèle de loin par ses voiles. Lui, en attendant, est naturellement assis. Il est assis *remex*, c'est-à-dire assis < à destination d'être > un des rameurs, en qualité de < futur > rameur. C'est dans *sedeat* que git la difficulté de langue, car ce mot en dit plus que son sens propre ; il vaut à peu près *maneatsedens*, ou simplement *maneats*, parce que la posture assise est celle qui convient à l'attente. *Sedere* se dit de la prostituée qui attend le client. Il se dit aussi de l'homme qui « siège » professionnellement, et *sedet iudex* rappelle notre *sedeat remex*. Remarquer que, même dans l'explication de Rothstein, *remex* serait nécessairement dit par anticipation ; n'est pas *remex* qui tient simplement une rame.

S'il perçoit le son de la voix aimée, l'amant se lève et s'échappe du rivage des morts. Ce sera un miracle sans doute, mais un miracle dont la mise en scène ne choquera pas l'imagination.

2,29,39.

- 29 Dixit, et opposita propellens sauia (suaia DV) nostra (om. V)
Prosilit in saxa (lire laxa) nixa pedem solea.

On s'accorde à lire *dextra*, malgré l'extrême invraisemblance graphique. La conjecture *dextra* est de celles qui devaient être faites ; à première vue, en effet, elle semble commandée par le passage parallèle d'Horace, epod. 3,21 :

*Manum puella sauio opponat tuo
Extrema et in sponda cubet.*

A regarder les choses de plus près, la comparaison des deux passages est sans valeur, car le geste de la *puella* y est forcément différent. Dans Horace, elle boudera son amant en se renfonçant dans la ruelle, et probablement en tournant le dos ; dans Properce, elle a sauté à bas du lit. Dans Horace, elle ne pourra protéger ses lèvres qu'au moyen de sa main ; recroquevillée sur elle-même dans une position qui devra durer, elle sera hors d'état d'utiliser, par exemple, sa *tunica* nocturne (Prop. 2,13,6). Dans Properce il en est tout autrement ; puisqu'elle s'est levée, tout le léger vêtement a flotté à l'aise, et rien n'a été plus simple que de le soulever des deux mains, par le collet, jusqu'au niveau de la bouche. D'où il suit que *manum*, ou un synonyme, s'imposait à l'imagination d'ailleurs toute gratuite d'Horace, tandis que la belle de Properce pouvait en fait avoir employé soit sa main, soit sa chemise de nuit ; plutôt ce me semble la chemise, si elle a suivi l'instinct le plus naturel.

Y a-t-il donc un nom de chemise de nuit qui soit métriquement substituable à *nostra* et dont *nostra* puisse être la corruption ? La chemise de nuit d'un homme et celle d'une femme peuvent toutes deux être appelées *uestis* (Horace, s. 1,5,85 ; Prop. 2,13,18). Or *nostra*, dans les écritures de basse époque, se confond pratiquement avec *uestra* (*n̄ra* = *ūra*) ; *sauia nostra* a un semblant de sens que *sauia uestra* n'aurait pas ; *uestra* enfin présente précisément le radical de *uestis*. L'archétype de Properce présentait d'ailleurs des confusions entre *a* et *e* : *idem* N pour *illam* 2,23,5 ; *aer-e* 3,5,6 ; *crimin-e* 3,11,27 ; *ministr-e-t* 4,9,22 ; *minor-e* 4,9,32... ; en sens inverse, *Androm-a-de* AFDV 1,3,4 ; *fam-a* N 2,32,21 ; *ips-a* 2,34,72 ; *adim-a-nt* 3,10,25 ; *Ani-a-ne* 4,7,86... ; cf. 4,7,23. Il est donc très plausible qu'un *ueste* (surtout un *ueste* final, dont la dernière lettre pouvait avoir été endommagée par des frottements) ait été pris pour *Vesta*, d'où seront sortis *uestra* et ensuite le *nostra* de nos mss. De *uesta* à *uestra*, la transition a pu se faire par un *uest^a* mal compris.

Dextra est le type d'une conjecture intelligente, mais irréfutable ; *ueste* est mieux, le type d'une conjecture méthodique. Cette excellente correction est méprisée depuis cinq siècles ; elle est due à un homme de mérite, le correcteur de V (voir ci-dessus 2,12,18). Comme V même laisse en blanc la leçon des autres mss., *nostra*, il est à présumer que le correcteur la connaissait par un autre témoignage.

2.30.29.

Semela est N, *semel est* FL, *semele est* DV. La dernière forme dérive probablement de la seconde, DV ayant rétabli le nom propre sous la forme qui paraissait classique. Quant aux deux variantes anciennes, *semela est* et *semel est*, elles indiquent dans l'archétype *semelast*. Cf. Manuel § 1353 : ajouter Plaute, Bacch. 106 *ucta es*, dans CD *uctes*, = *ucta's*; Men. 731 *mala es*, dans B *mal^s* (probablement *males*), = *mala's*; Tér., Ph. 227 *ipsast*, d'où dans F *ipse est* = *ipsast* devenu d'abord *ipsest*. Sur *est* voir 4,6,60.

2.30.35.

Les mss. récents ont *Si*, N a *Set*; il convient évidemment d'écrire *Sei*.

2.32.7.

Le poète reproche à sa maîtresse les fugues qu'elle fait dans la banlieue, à Palestrina, à Frascati, à Tivoli. Et il continue :

- Appia cur totiens te uia ducit (dicit N) anum (*lire anus*)?
 7 *Hoc utinam spatiere loco quodcumque uacabis,*
 Cynthia; sed ti<bi> me credere turba uocat (*lire uetat*),
 Cum uidet accensis deuotam currere taedis
 In Nemus et Triuiaie lumina ferre deae.

Que désignent les mots *hoc loco*? Rome, semble-t-il au premier abord; Rome, par opposition aux localités de la banlieue. A Rome, pense Rothstein, Cynthia sera plus aisée à surveiller pour son amant. A la réflexion, l'interprétation paraît peu solide.

Comment, d'abord, une énorme capitale serait-elle appelée un *locus*, alors qu'on l'oppose à de petits *oppida* du voisinage? Tout au plus concevrait-on que Rome fût dite un *locus* par opposition à une autre capitale, à une Babylone quelconque, et encore je doute qu'aucun auteur ait effectivement employé une appellation si bizarre.

En second lieu, Rome ne peut constituer une promenade,

comme le supposerait *spatiere*. Une promenade, c'est par exemple la *porticus Pompeia*, nommée aux vers 11-12 ; ce n'est pas la ville tout entière, laquelle, nécessairement, contient des quartiers où on ne passe pas pour son plaisir.

En troisième lieu, *sed* est inconciliable avec l'idée qu'il s'agit de Rome (aussi beaucoup l'ont-il remplacé par *nam*). Ce *sed* marque une restriction ; je veux bien que tu te promènes *hoc loco*, mais... Donc le lieu des vers 9-10 est en connexion, mais non pas en opposition, avec le lieu du vers 7. Donc, le temple de Nêmi étant près de la voie Appienne, qui vient d'être nommée (vers 6), c'est celle-ci et non Rome que désigne *hoc loco*. « La voie Appienne, puisses-tu y faire toutes tes promenades ! mais l'opinion m'avertit de me défier de tes pèlerinages à côté. »

Pourquoi Properce craint-il moins la promenade sur la route que le détour de Nêmi ? D'abord, peut-être, parce que Cynthie est mieux surveillée des passants tant qu'elle reste dans sa voiture. Ensuite et surtout, parce que le détour sur Nêmi n'est jamais avoué et annoncé à son amant. Elle est de mauvaise foi, comme l'indique le *credere turba uetat*. On glose sur elle, quand on voit où elle court, et sans doute on la dénonce, ce qui déjoue ses machinations (*insidias inanes* 19, *retia nota* 20). C'est donc par un faux calcul (*falleris* 17), qu'elle fuit les yeux jaloux de Properce (16). En vain prétend-elle que ce qu'elle fuit est la ville (18), et se dit-elle blasée sur la *porticus Pompeia* (11-12).

Ce qui peut-être a caché à beaucoup de latinistes le sens de *hoc loco*, c'est que la vraie explication comporte une contradiction quant à la lettre ; le poète, s'étant plaint des promenades en banlieue, réclame soudain des promenades sur la voie Appienne. Dans l'esprit, la contradiction est nulle. Properce condamne en bloc toutes les promenades de banlieue, mais il agréerait avec bonheur celles que Cynthie pourrait faire sur la voie Appienne, s'il était sûr que ce fussent bien des promenades.

2,32,35-37.

Ipsa Venus fertur corrupta libidine Martis

34 Nec minus in caelo semper honesta fuit.

.....
.....

- 35 Quamuis Ida [Parim] pastorem dicat amasse
Atque inter pecudes accubuisse deam ;
37 Hoc et Hamadryadum spectauit turba sororum
Silenique senis (*lire -es*) et pater ipse chori,
Cum quibus Idaeo legisti poma sub antro
Subposita excipiens Naica dona manu.

Au vers 35 Paris est nommé à tort au lieu d'Anchise. Ou *Parim* est une glose fautive de *pastorem*, et cette glose a évincé un mot de même prosodie, ou c'est une cheville conjecturale pour remplacer un mot sauté. Quoi qu'il en soit, *Parim* (dans F, *pa* résulte d'une correction) tient la place d'un mot iambique ; on a proposé des mots qui ressemblent à *Parim* (*parens, palam...*), d'autres qui sont tout à fait différents (*suum, Rhea...*) ; je n'arrive pas à discerner une hypothèse qui s'impose.

Devant 35 j'ai supposé un distique perdu. D'une part en effet, il manque une proposition principale où rattacher la subordonnée *Quamuis...*, d'autre part la seconde personne (*legisti*) du vers 39 est insuffisamment préparée. Dans le distique perdu, la déesse devait être interpellée. Quant au sens, c'était probablement celui-ci : tu n'as eu à pâtir ni de ton inconduite ni de ta mésalliance.

Le distique 37-38 fait une rallonge inattendue à ce qui précède, et une rallonge nouvelle est constituée par 39-40. Le morceau reproduit ci-dessus manque donc de dessin général, et l'impression de décousu devient criante si on le remet dans son contexte. Cela me fait soupçonner que Properce avait écrit non *spectauit*, mais *spectarit*. Le *et* du vers 37 coordonnait ainsi *spectarit* avec *dicat*, non *turba* avec *Sileni*.

2.33.11.

- 11 Ah quotiens quernis laesisti frondibus ora,
Mansisti stabulis abdita, pasta, tuis !

Changée en vache, Io a dû faire bien des repas peu succulents pour une princesse ; mais est-il intéressant d'en supputer le nombre (*quotiens*) ? sont-ce des menus fâcheux qui justifient l'interjection de pitié *ah* ? Évidemment, dans la pensée du poète, *quotiens* et *ah* portent sur le second vers, qui touche une misère

morale ; que de fois la pauvre Io s'est cachée dans son étable, pour y ruminer sans témoins !

Donc *mansisti* marque une proposition principale, *laesisti* une proposition subordonnée. Donc il convient de lire *laesisti*<*ut*>. Que de fois, *après ton grossier repas*, tu as ruminé en cachette ! La conjecture est hardie à mes yeux, car aucune circonstance particulière ne paraît expliquer l'omission de *ut* ; pourtant elle me semble s'imposer.

2,34,8.

Hospes in hospitium Menelao uenit adulter,
 8 Colchis et ignotum *nonne* secuta uirum est ?
 Lynceus, tune meam potuisti, perfide, curam
 Tangere? *non*<*n*>*e* tu<*a*>*e*¹ tum cecidere manus ?

Le *nonne* du vers 8 est doublement choquant. D'abord, la coordination indique que le vers 8, comme le vers 7, doit être affirmatif et non interrogatif. Ensuite, l'interrogation par *nonne*, justifiée au vers 10 comme l'interrogation par *tune* au vers 9, serait un vain artifice de style au vers 8. On peut bien dire sur le ton du scandale *As-tu bien fait cela ?* mais non *Médée a-t-elle bien fait cela ?*

Comme le second *nonne*, donné intégralement par FLDV, est altéré dans N (*non e-*), il me paraît évident que le premier vient d'une correction marginale qui visait l'autre et qui a été fourvoyée. Burman écrivait *sponte* ; la ressemblance avec *nonne* est insuffisante pour expliquer la méprise. Bährens a écrit *nocte* ; cela va bien graphiquement, mais qu'importe que Médée ait profité de l'heure pour s'éclipser au premier moment ? ce qui touche le poète, c'est qu'elle s'est embarquée avec l'aventurier étranger. Je lis avec Rossberg *naue*.

2.34.16.

Te dominum *admitto* rebus amice meis.

Le couple FL donne *amitto*. Concluons qu'il faut supposer

1. N a ~ 7 *ue* = *non et ue*.

dans l'archétype et restituer dans le texte l'épel *ammitto*, conforme à la doctrine d'Alcuin (Manuel § 941).

2,34,19-20.

*Ipse meas solus, quod (q; F) nil est (uille est L) aemulor umbras,
Stultus, quod (quid DV) stulto saepe timore tremo.*

Les deux *quod* donnent des sens d'une rare platitude. Je pense qu'il faut lire *qua nil est* (non seulement il n'y a personne, mais il n'y a rien, ce qui fait gradation) et *quo stulto* (ici la gradation va de l'*aemulatio* au *timor* ; dans *stultus quo stulto* on a une variation de la tournure bien connue *stultitiam, qua stultitia*, où la répétition du substantif n'est pas plate).

Qua, et non *ubi* ; en passant là où il n'y a rien. C'est en marchant, en effet, qu'on peut voir l'ombre varier et en prendre peur.

Les deux fautes *quod* sont probablement connexes ; on peut d'ailleurs expliquer chacune d'elles par plusieurs procès distincts.

2,34,31.

31 *Tu satius memorem Musis imitere Philitam
Et non inflatis omnia (l. inflati somnia) Callimachi.*

Suspect est *satius* dit pour *potius*. Suspect est *Musis*, qui, même si on corrige un autre mot, semble devoir être difficile à construire ici ; *memorem* au contraire paraît pouvoir comporter des constructions aisées. J'estime donc qu'il faut prendre pour base la correction de Birt, *tu suavis memorem lusos*. Elle n'est pourtant qu'à moitié satisfaisante, car les fautes qu'elle suppose s'expliquent mal. Pourquoi *suavis*, mot bien clair et bien connu, aurait-il été altéré ? pourquoi aurait-il perdu son premier *u* (F a *sautius* ; l'*u* se retrouve ici après l'*a*, mais la classification des mss. rend peu croyable que cet *u* vienne d'un peu loin) ? Et d'autre part, pourquoi *lusos* a-t-il été altéré ? pourquoi si bizarrement changé en *Musis* ?

Je modifierais donc ainsi la conjecture de Birt : *Tu saui memo-*

rem et *lusus imitere Philitam*. *Sauī*, pour les copistes, avait l'air d'un barbarisme ; il a donc pu et dû être altéré par arrangement volontaire. Quant à *memorem et lusus*, ces mots seront devenus MEMORETLVSVS par saut de E à E, puis un insérend^{em} aura été par erreur substitué à ETL, ce qui donnait *memorem usus*. Comme le vers devenait inscandable, le retoucheur de *sauī* a retouché aussi *usus* ; il en a fait *musis* sous la suggestion particulière du mot *carmina* (vers 28), et sous la suggestion générale d'un contexte qui ne parlait que de poésie.

Dans l'archétype, la conjecture *musis* devait être en marge. De là vient que le mot figure dans N à la place de la corruption dont il provient (après *memorem*), tandis que FL et DV le transportent en place indue (avant *memorem*).

2,34,39-40.

Non Amphiareae prosint tibi fata quadrigae
Aut Capanei magno (om. FLDV) grata ruina Ioui.

N a *amphiareae*, ce qui est probablement sans intérêt. On est à peu près d'accord pour rétablir une forme de l'adjectif *Amphiareus*, mais on ne sait que faire de *Non* au point de vue métrique. J'imagine que la correction doit être à peu près ceci :

Amphiareae ibi non prosint tibi fata quadrigae.

Le distique compose l'apodose (franchement irrationnelle) d'une longue protase. A cette protase, dans ma pensée, renvoie le mot additionnel *ibi* ; ce renvoi atténue le vice logique, car il empêche le lecteur de perdre le fil.

Un accident matériel aurait endommagé les deux vers à égale distance des initiales. Dans le premier, un lecteur aurait réussi à déchiffrer *non* et aurait écrit son déchiffrement dans la marge de gauche. Dans le second, un copiste nouveau, auteur d'un ancêtre de N, aurait déchiffré *magno* ; un autre, auteur d'un ancêtre de FLDV, n'aurait pu y parvenir.

Ou bien *magno* serait-il purement conjectural ? On a, à la même place du vers, *magno* 30 et 34, *magno* 46, ici le mot est assez oiseux (un mot comme *laeso* aurait plus d'intérêt).

2,34,91.

- Haec quoque perfecto ludebat Iasone Varro,
 Varro Locadi<a>e (lire Leuc-) maxima flamma suae;
 Haec quoque lasciui cantarunt scripta Catulli,
 Lesbia quis ipsa notior est Helena;
 Haec etiam docti confessa est pagina Calui
 Cum caneret miserae funera Quintiliae;
 91 Et modo formosa *quam multa* liquoride (lire Lycor-) Gallus
 Mortuus « inferna uulnera lauit aqua ».

Ce que j'ai mis entre « » est, semble-t-il, imité d'un texte de Gallus; étant mort, c'est dans l'eau des enfers qu'il est dit avoir baigné les plaies de son cœur d'amant. Cela n'était pas obscur pour des contemporains qui lisaient Gallus lui-même, et qui saisissaient aisément l'allusion. Mais, pour eux comme pour nous, *quam multa* devait, s'il existait déjà, être inintelligible. Comme nous, ils devaient chercher, sans succès, à rattacher à quelque chose le double ablatif *formosa Lycoride*. Comme nous enfin ils devaient trouver la pensée incohérente, car, après avoir affirmé que l'amour a été chanté par Varron Atacinus, par Catulle, par Calvus, le poète aurait parlé de Gallus sans savoir dire que lui aussi était un chanteur de l'amour.

Concluons que le texte est altéré. Le siège de la faute saute d'ailleurs aux yeux; c'est *quam multa*.

Dès la Renaissance on a lu *qui* au lieu de *quam*. Cette correction me paraît évidente, sauf que je préférerais l'épel *quei*. La diphtongue archaïque aurait été lue *a*, soit par lapsus, soit par arrangement conscient (voir plus loin), et le doublement de l'*m*, dans *quamulta* comporterait plus d'une explication (j'en citerai une ci-dessous). *Qui* ou *quei* suffit à rétablir l'unité de la pensée, car la coordination *confessa est pagina Calui... et qui... Gallus* fait de Gallus un second sujet du verbe *confiteor*.

Quant à *multa*, la correction doit s'inspirer du *Inusta* auquel avait songé Bährens, et que le détestable principe du choix empêche Hosius de rappeler. Il faut de toute nécessité un participe qui se construise avec *uulnera* d'une part, d'autre part avec cet énigmatique ablatif double *formosa Lycoride*, actuellement suspendu en l'air. Je propose *inlata*. Par saut de *a* à *a* (Manuei

§ 443) *inlata* sera devenu *inla*. D'où *inl^{at}a* après intervention du correcteur. Si l'^a a été lu^u (les erreurs de déchiffrement sont particulièrement fréquentes dans les surcharges, § 1352), et s'il était placé un peu trop à gauche (*in^ul^a*), un nouveau copiste n'a pu comprendre que *multa*. — L'*m* qui devait remplacer *in* a pu d'abord être suscite. En ce cas, *queiin^{multa}* a pu aboutir aisément à un rhabillage voulu *quam multa*, avec deux *m*.

3,2,4.

Saxa, Cit<ha>eronis Thebas agitata per artem
4 Sponte sua *in numeri* membra coisse ferunt.

Leçon de N ; F a *imineri* = *immineri*, ce qui donne le même compte de jambages. Avec L et DV, on corrige *in muri* ; sous cette forme, la correction implique une faute inexplicable.

Lisons donc *in moeri* et supposons dans l'archétype *in^{mu}meri*. Bien comprise, la leçon du correcteur a donné le *in muri* de L, DV. Mal comprise, elle a donné avec perte d'un jambage *innumeri*. Et celui-ci, mal analysé, a donné *immineri*.

3,2,11.

Nec mea *Phæacias* aequant pomaria siluas.

L'*a* étant notoirement long, on lit *Phaeacas*, d'un prétendu Φάιχας pour Φάιχξ ou d'un prétendu *Phaeacus* analogue à *opacus*, *meracus*, et formé comme *herous*. Il me paraît plus naturel de lire *Phaeacis*. Un copiste aura écrit *-cas* par suggestion de *siluas*, d'autant plus aisément que la rime en fin d'hémistiche est courante entre substantif et épithète. Un correcteur ayant rétabli l'*i*, *Phaacias* a été mal compris. — Properce aurait-il dit au génitif pluriel *Phaeacium* ? Je ne sais ; Virgile dit substantivement *Phaeacum*, qui calque Φαίχων, Én. 3,291. A l'accusatif pluriel de sens adjectif, Properce n'a pas dit *Phaeacās* ; latinisant la forme, a-t-il pu employer une autre désinence que celle de *feracīs*, *felicīs* ? cf. *uelocīs* 3,14,5.

3,2,14.

Je ne suis pas riche, dit le poète, mais j'ai pour moi ma poésie :

Non operosa rigat Martius ante (*on lit* Marcius antra) liquor.
 At (Ac L, Vt DV) Musae comitis (-ti FL; l. -tes) et carmina cara legenti,
 14 Defessa choris Calliopea meis.

Au vers 14 manque le monosyllabe initial (FLDV restituent *Et*). Une telle omission est chose insolite et qui ne se produit guère directement (Manuel § 559). A priori, il doit y avoir connexion avec une autre faute, et justement nous trouvons au vers 12 *ante* pour *antra*. Cette autre faute est d'ailleurs aisée à expliquer : les vers 12-13 avaient été fondus en un par saut vertical du -ra l- à -ra l-, groupe qui dans tous deux suit la 25^e lettre ; lors du rétablissement, le premier des deux -ra a été négligé, et le résidu *ant* a été complété au hasard en *ante*. Le *At* du vers 13, altéré dans L et DV, était de l'écriture d'un correcteur (Manuel § 1352).

Le saut vertical avait fait disparaître le vers 13 presque tout entier. Il a donc fallu le rétablir ; c'est lors de ce rétablissement que le monosyllabe initial du vers 14 a eu chance de disparaître. Ce qui implique que ce monosyllabe devait être *At*, comme celui par lequel commence le vers 13 ; l'élimination d'un des deux *At* repose sur le même principe que l'élimination d'une des deux syllabes -ra dans 12-13.

En fait le mot *At*, que l'étude de la faute primordiale suggère ainsi mécaniquement, convient pour le sens beaucoup mieux que le *Et* généralement accepté (*Nec Bährens*). *Et* en effet suppose une coordination boiteuse (*Musae et carmina et Calliopea*), où le second terme diffère trop du premier et du troisième. L'anaphore de *At*, au contraire, réduit les termes à deux, 1^o *Musae et carmina*, 2^o *Calliopea*, termes logiquement analogues puisque *Calliopea* est une des *Musae*.

L'exemple me paraît intéressant pour la méthode, puisque une hypothèse de correction y est formulée d'après une analyse de faute, avant que les besoins du sens ou du style entrent en considération.

3,5,35.

Cur seros uersare boues et flamma Boon.

Rothstein a vu la vraie correction : *it* ($i = e$, voir 1,7,16) avec le génitif de *Bootes*. Mais *boon* cache *Booti*, non *Bootae* ; *Booti* avait été employé par Cicéron (Priscien 6,63). Properce d'ailleurs avait pratiqué les *Aratea*, comme le prouve sa méprise sur la prosodie de *Vergiliae* (Manuel § 264).

Au lieu de *flamma boon*, DV ont *plaustra bootes*, conjecture manifestement provoquée par la faute *et* (*boues et plaustra*). — La conjecture *plaustra* se retrouve dans FL sous forme altérée : *flamma palustra*. Cela indique que *plaustra* avait été inscrit en marge du modèle commun. Un nouveau copiste, qui scandait sans comprendre, crut que la correction visait l'inscandable *boon*, et il arrangea *plaustra* en un trisyllabe.

DV, naturellement, ont dû remplacer *seros* par *serus*. Le même *serus* se retrouve dans FL ; c'est la preuve qu'il y avait eu collation d'une source apparentée à DV, et que par conséquent le *plaustra* arrangé en *palustra* ne provenait pas d'une conjecture indépendante.

3,6,9.

9 Si cā (= causa) incomptis uidisti flere capillis ?
Illius ex oculis multa cadebat aqua ?

N, d'après Hosius p. iv, a *Si ēa*, l'*e* corrigé d'un *c* ; FLDV ont *Sicut eam*, arrangement métrique qui suppose que le tilde a été attribué au *c* (*Sic̃ a = Sicut a*) ou dédoublé (*Sic̃ ā = Sicut am*). D'après cette leçon visiblement interpolée on lit *Sicine* ou *Sicin eam*, mais comment l'*e* aurait-il disparu dans N ? et d'ailleurs, pourquoi, au rebours de ce que requiert l'usage normal, le poète aurait-il employé le pronom de renvoi *eam* à la première place, le démonstratif absolu *Illius* à la seconde ?

Butler, comme Phillimore, écrit *Sic, ut eam...* et il traduit « did her tears fall even so when you beheld her weep ? » Cette hypothèse place le pronom de renvoi dans une subordonnée, ce

qui le rendrait acceptable. Mais à quel terme de comparaison (*sic*, even so) le poète ferait-il allusion? Et si l'esclave affirme l'essentiel, le larmolement et les cheveux épars, s'il ne lui est donc plus posé qu'une question, n'est-il pas ridicule de l'interroger sur le débit des glandes lacrimales (*multa aqua*)?

Lisons donc *Sic illam*. La faute peut s'expliquer par le procès suivant : 2° *Siciliā* par méprise psychologique, 2° *Siciltā* par erreur optique (commise sur une correction, Manuel § 1352 ; pour *t = i*, voir 1.1,7), 3° *Sic̄* (*sicut*) *ā* par fausse interprétation, 4° *Si cā* par arrangement métrique, analogue à l'arrangement métrique *Sicut eam* des autres manuscrits.

3.6.30.

Cincta funesto lanea uitta (uita N) uiro (lire toro).

1. Il s'agit d'une *uitta* magique, fabriquée, ainsi que l'indique Rothstein, avec des lambeaux de drap mortuaire non consommés par le bûcher. Grammaticalement, *uitta* serait considéré comme l'objet interne de *cingere*, comme dans *cingere cingulum*. Ce second point me paraît inadmissible.

Je ne doute pas qu'il ne faille lire *Tincta*, roussie. Cf. le passage d'Ovide cité par Rothstein lui-même (Ibis 231) : *Membraque uinxerunt* (ceci indique la façon d'employer une *uitta*) *tinctis rubigine pannis A male deserto quos rapuere rogo*. *Tincta* est construit de la façon la plus libre avec l'ablatif double *funesto toro*, c'est-à-dire avec ce qu'on devrait appeler un ablatif absolu. La faute supposée est des plus légères ; une majuscule initiale a été mal lue.

La faute *uiro* pour *toro*, vainement contestée par Butler, se retrouve 2,9,16. Dans les deux passages elle est liée à la suggestion d'un mot commençant par *ui* (*uitta uiro*, *uiduo Deidamia toro*).

11. Au lieu de *Cincta*, qui fait le vers faux, N^{corr}, FL et DV ont *Cinctaque*. Le *que* ainsi ajouté ne peut inspirer aucune confiance ; *Cincta* <et> irait tout aussi bien et peut-être mieux (*Et lecta...*, *Et strigis...*, *Tincta et funesto*). La disparition d'un *que* serait gratuite ; celle d'un *et* s'expliquerait bien devant

F-, à cause de la ressemblance graphique. Dans le doute, les éditeurs feront bien d'imprimer *que* en italiques.

3,6,41.

- 41 Quod nisi et (Quid mihi si FLDV) tanto felix concordia bello
Extiterit, per me, Lygdame, liber eris.

Nul doute que, dans la lectio difficilior, *-si et* ne soit *si e*. Or *si*, séparé de *Quod*, par une syllabe intermédiaire, doit être indépendant de ce *quod*.

Je pense donc que *nisi* est *uis si*. *Quod uis*, ce qui est, à ma connaissance, l'objet précis de tes désirs : le poète sait que l'esclave de Cynthie rêve d'être affranchi. Aussi a-t-il fait allusion à cette envie dès le premier distique : *Sic tibi sint dominae, Lygdame, dempta iuga*.

La fausse lecture *nisi* pour *uissi* a probablement été suggérée par le *Quod* précédent. Cela d'autant plus aisément que, dans le modèle, *u* et *n* devaient être difficiles à distinguer. Il se peut d'ailleurs qu'un *uissi* en un mot, pris pour un participe à épél archaïque, ait été directement rajeuni en *uisi* (puis lu *nisi*) : cf. 2,26,20 *uissa* (ou *iussa*?) pour *uisa* ; 2,13,46.

3,7,43.

Quod si contentus patrio boue uerteret agros...

Quel est le sujet ? Ulysse d'après le contexte ; le jeune Pétus d'après l'intention évidente du poète. L'obscurité de la forme est intolérable.

Je pense que Properce avait écrit *si hic*. Par saut de 1 à 1, on aura eu *sic*. Plus tard, *sic contentus* aura été arrangé. Ou bien un copiste aura écrit *si ic* (voir 2,2,4) et un autre rayé simplement le barbarisme.

3,7,50.

Non tulit haec Paetus, stridorem audire procellae
Et duro teneras laedere fune manus,

Sed chio (*lire thyio?*) thalamo (cal- *FL*) aut Oricia (*estropié dans*
 50 Et *fultum* pluma (*furtum* prima *F*) uersicolore caput.
 [*les mss.*] terebintho

Le jeune Paetus n'était pas préparé aux brutalités du naufrage; il avait toujours couché dans un lit de luxe et sur un oreiller de luxe. Tel est évidemment le sens, mais l'idée essentielle, *toujours*, se trouve inexprimée. Je conjecture donc que *fultum* doit être corrigé en *suetum*. Le mot est construit avec l'ablatif, comme il est courant pour *assuetus*; je vois aussi un ablatif dans le *suetus ciuilibus armis* de Lucain 1,325. — La « pauvreté » toute relative de Pétus (vers 46) n'empêche pas que sa mère l'ait élevé en enfant gâté. Et Pétus possède un domaine rural (*agros* 43) qui vient de son père (*patrio boue*); ce domaine comprend la maison familiale (*suos penates* 45). Ses *tenerae manus* (48) ne sont pas d'un garçon pauvre au sens moderne. Le fait même qu'un poète ait chanté sa mort est une présomption d'aisance. Et ce n'est pas pour un homme de rien que Propertius imagine un tombeau visible de la mer (27).

S et *f* s'échangent en minuscule, *e* et *l* en capitale; la corruption supposée ne peut donc être antique et directe. On supposera un intermédiaire, *suitum* ou *suctum* par exemple, dont *fultum* serait l'arrangement conscient.

3,9,21.

Au lieu de *recepi*, *N* a *recepti*. Il en était probablement de même de l'archétype; lire *recepti*.

3,10,25.

Tibia nocturnis succumbat rauca choreis
 Et sint nequitiae libera uerba tuae.
 25 *Dulcia ingratos adimant conuiuia somnos,*
Publica uicinae perstrepet aura uiae.

1. *Conuiuia*, bizarre comme sujet de *adimant somnos*, est d'ailleurs oiseux après le vers 21, *Sit mensae ratio, neque inter pocula currat*. Comme l'a vu Broukhusius, il faut ici *conuicia*;

les *dulcia conuicia* sont le joyeux vacarme des voix, à commencer par celle de l'héroïne de la fête, voix mentionnée par le vers 24. C'est ce vacarme qui se fera entendre dans la rue, vers 26. — La faute *conuiuia* a été suggérée au copiste par le vers 21 ; *conuicia* d'ailleurs lui paraissait obscur.

II. FL et DV, pour le mètre, insèrent après *Dulcia* un *que* oiseux et dont rien, s'il était authentique, ne motiverait l'omission dans N. La correction *conuicia* établissant un lien logique entre 25 et 24, je lirais bien plutôt *Dulcia* <ita> ; *ita* a disparu dans l'archétype par saut de -a i- à -a i-.

III. *Ita* appelle après lui soit des subjonctifs, comme ceux de tout le contexte, soit plutôt des futurs, comme le *perstrepet* de 26. Au lieu donc de lire *pertrepat* dans 26 d'après le *adimant* de 25, nous pouvons lire au contraire *adiment* dans 25 d'après le *perstrepet* de 26 ; ce sera supposer une faute beaucoup plus naturelle. Et le sens paraît meilleur. Les folies dites par la jeune femme entretiendront l'animation générale *et le bruit de celle-ci se fera entendre au dehors* ; voilà un résultat qui peint à l'esprit toute la scène joyeuse, mais qui, n'ayant rien de désirable en soi, ne doit pas être énoncé sous forme d'ordre ou de souhait.

Les trois fautes ont une connexité. En supprimant le lien logique entre 24 et 25, la chute de *ita* a facilité l'altération de *conuicia*. Cette altération a augmenté le décousu né de la chute de *ita*, et par suite, comme cette même chute, facilité le changement analogique de *adiment* en *adimant*.

3,11,53.

Il s'agit de Cléopâtre :

53 *Brachia spectauī sacris admorsa colubris*
 Et trahere occultum membra soporis iter.
 « Non hoc, Roma, *fui[t]* tanto tibi ciue uerēda »
 Dixit.

Au vers 55, *fuit* pour *fui* présente un redoublement banal du *t* de *tanto*, à moins que -it ne vienne de EI. Au vers 53, il me paraît évident que *spectauī* doit être corrigé en *spectauit* ; c'est Cléopâtre qui constate sur elle-même les progrès du venin ; au lieu d'un *t* superflu, les mss. présentent ici le déficit d'un *t*.

Concluons qu'il y a eu correction fourvoyée. Le *t* de *-uit* aurait dû être exponctué ou gratté au vers 55, il l'a été par erreur au vers 53.

3,11,64.

Coclitis (Colcl-^uN) adscisus (abc- L, absc- F; l. abscissos) testatur
[semita pontes
64 *Et* cui cognomen coruus habere dedit.

Non-sens. On change *Et* en *Est*, d'après Puccius; je ne vois pas que le sens gagne beaucoup, et la faute supposée est extrêmement invraisemblable (qu'on n'argue pas des *est* remplacés par *et* dans quelques passages; sur ceux-là, voir 4,6,60).

Il me paraît conforme à la méthode de supposer entre 63 et 64 deux vers perdus, consacrés chacun à un héros de la vieille histoire.

3,12,18.

Quid faciet nullo munita puella timore,
48 Cum sit luxuriae Roma magistra *tuae*?

Depuis la Renaissance on corrige *suae*. Le mot serait oiseux, et la faute supposée ne s'expliquerait ni par une ressemblance d'écriture ni par une suggestion du contexte. Je pense qu'il faut lire *uiae*; cf. 3,13,4 *Luxuriae nimium libera facta uia est*. Le substantif a été évincé par un banal pronom (Manuel § 884) qui présente les mêmes jambages (cf. 3,14,30 *uia*, devenu dans les mss. récents *nia*, *tria*, *tua*; 4,6,18 *tuto* F pour *uia*); les copistes sont d'ailleurs accoutumés à voir des symétries comme serait celle de *luxuriae... tuae*, substantif médian et possessif final.

En l'absence du mari, la jeune femme n'est protégée par rien qui effraie les galants. Et cela, quand pour la galanterie Rome est une maîtresse de méthode (et que ses exemples valent une *ars amatoria*).

3,13,39.

Dans les temps anciens, on faisait l'amour sans façon. On se couvrait d'une peau de faon, on se couchait dans l'herbe, un pin

ombrageait le lit d'amour ; on n'avait pas encore fait un crime de voir les déesses dans leur nudité,

39 Corniger atque *dei* uacuam pastoris in aulam
Dux aries saturas ipse reduxit oues.

On ne voit pas de quel *dieu* il serait question ici ; Apollon a gardé des bœufs ou des cavales, non des brebis. Et *dei* peut avoir été suggéré par le *deas* qui termine le vers 38. Mais que lire à la place ? Le *sui* de Heinsius n'a pu devenir *dei* ; il est d'ailleurs ridiculement oiseux, puisque un *alieni* ne serait pas concevable.

Reduxit est un parfait encadré, dans les vers voisins, de plusieurs imparfaits. Ces imparfaits marquent des habitudes ; *reduxit* au contraire s'applique à un fait évidemment occasionnel, ce qui n'est pas dit et devrait l'être. Au lieu de *DEI* je lis donc *OLIM* au sens de « parfois ». Ce sens rare a, de concert avec la suggestion du *deas* qui termine le vers précédent, provoqué une erreur de déchiffrement *DE* pour *OL*, — erreur qui, naturellement, a entraîné la suppression volontaire de l'*M* finale.

3,13,42.

42 Dique deaeque omnes, quibus est tutela per agros,
Praebabant *uestris* uerba benigna focis.

Rien ne prépare la seconde personne, rien ne paraît la légitimer après coup. Il me paraît indiqué de remplacer *uestris* par *nostris* (*ūris* par *n̄ris*) ; « nos » foyers, ce sont les foyers humains.

3,13,65.

Ille furor patriae *fuit utilis*, ille parenti.

Il s'agit des fureurs de Cassandre. Comme l'a vu Bährens, le sens requiert *uilis fuit*, mais il convient d'écrire plutôt *ueilis*

fuit. La corruption de VEILIS en VTILIS était presque fatale, et presque fatalement elle devait entraîner l'interversion des deux mots.

3,15,6.

Vt mihi praetexti pudor est [ⁱ]elatus amictus (amicus NF)
 Et data libertas noscere amoris iter,
 Illa rudes animos per noctes conscia (cosc- N) primas
 6 Inbuit *heu* nullis capta Lycinna datis.
 Tertius <h>aut multo minus est cum ducitur annus;
 Vix memini nobis uerba coisse decem.

Heu est inintelligible, soit qu'on le joigne à *Inbuit*, soit qu'avec Rothstein on le joigne à *nullis*¹. Une autre difficulté du distique 5-6, c'est le ton trop explicite de l'aveu. Si sa jalouse maîtresse (comme *illa* le donne à penser) connaît bien ses relations avec Lycinna, le poète a trop l'air de prétendre la renseigner (si elle ignorait quelque chose, il serait imprudent d'en dire si long).

Ces deux observations m'ont conduit à une conclusion qu'on aura le droit de juger d'abord paradoxale ; c'est que *heu*, par une voie plus ou moins compliquée, doit provenir d'un vulgaire *ut*. La conjonction restituée, il n'y a pas de proposition directe avant le vers 7 ; le distique 5-6, comme le précédent, fait partie d'une protase, et l'aveu sur Lycinna est là énoncé incidemment, sur le ton d'aisance qui convient pour désarmer la jalousie de la maîtresse à l'égard de la pauvre esclave ; le *heu* malencontreux ayant disparu, toute indication ayant trait à un sentiment quelconque se trouve exclu du distique, qui n'est plus qu'une énumération discrète de circonstances atténuantes en faveur de Lycinna ; elle a été en secret (*conscia*) et gratis (*nullis datis*) l'initiatrice d'un novice encore presque enfant, qui n'aurait pas (cela semble sous-entendu) osé aspirer aux faveurs de la maîtresse elle-

1. Rothstein : « der Ausruf *heu nullis capta datis* erinnert an die Opfer, die der Dichter später bringen musste, nachdem sich aus jenen bescheidenen und versteckten Anfängen ein stadtbekanntes Verhältnis zu einer gefeierten Schönheit entwickelt hatte. » En autres termes, *heu* constituerait la plus maladroite des allusions, si l'explication qu'on en donne en en forçant le sens n'était beaucoup trop subtile.

même. Nul doute que la substitution de *ut* à *heu* n'améliore très sensiblement le passage, qui devient beaucoup plus clair et pour le sens et pour la forme grammaticale.

Mais, si le texte original avait *ut*, comment les mss. ont-ils *heu* ? il y a là comme un défi aux vraisemblances ordinaires. Notons pourtant que l'*h* de *heu* peut avoir été ajoutée après coup, et que, dans EV, on retrouve, d'une part, une lettre qui figure dans VT, d'autre part une lettre analogue de forme à l'élément T qui termine le même mot et aussi le mot précédent IMBVI. Ces remarques indiquent qu'une explication n'est pas impossible.

Voici ce qu'il est naturel de supposer. Au commencement du vers, INBVI^TVTNVLLIS aura été réduit à INBVI^TNVLLIS par saut de T à T, puis un correcteur aura rétabli non VT, mais TV (INBVI^TTVNVLLIS), et la surcharge aura été lue de travers, ainsi qu'il arrive si souvent aux surcharges (Manuel § 1352). Elle aura été d'autant plus aisément mal lue que le nouveau copiste a dû décomposer la leçon placée en dessous non en INBVI TNVLLIS, mais en INBVI NVLLIS, et par conséquent chercher pour la surcharge un commencement vocalique. Dans cette hypothèse, *heu* a remplacé le groupe *t + u*, mais non pas le mot *ut*. De sorte qu'en définitive le principe de banalité croissante ne s'est pas trouvé violé, et que le caractère paradoxal de la correction proposée n'est qu'une pure apparence. — Voir un autre *heu* apocryphe 4,1,40.

3,15,11.

Après un distique perdu (il ne semble pas qu'on puisse, avec Otto, insérer ici 45-46 ; sur les transpositions de vers, voir 2,16, 11 et 3,18,29).

11

Testis erit Dirce, *tam* uero crimine saeua,
Nycteos Antiopen accubuisse Lyco.

Rothstein : « Die Beschuldigung der Dirke gegen Antiope war *ebenso* wahr, *wie* die der Geliebten gegen Lycinna, d. h. gar nicht wahr. » Le *ebenso* de Rothstein, que j'ai souligné, a pour corrélatif un *wie* ; de même il faudrait que le *tam* qu'il traduit eût pour corrélatif un *quam*. *Tam* isolé semble ne pouvoir expri-

mer valablement qu'une nuance exclamative quelconque, et, si je ne me trompe, un *ebenso wahr* qui serait dit absolument devrait se traduire en latin par *non uerius* et non par *tam uerum*. De là vient que Franz voulait changer *uero* en *uano*.

Au surplus, même avec le sens subtil que veut Rothstein, *tam uero* ne va pas. Properce nie les amours d'Antiope avec Lycus; il ne nie pas ses propres amours avec Lycinna, et la confession qu'il vient d'en faire ôte à son *tam* tout crédit.

Conclusion, *tam* est corrompu. Je ne vois pas de correction qui puisse se justifier graphiquement; un *iam* ou un *tum*, par exemple, ne saurait convenir ici. Je propose donc une conjecture d'un type plus hardi, *uel*. Le mot aura été omis devant *uero* par saut de *ue-* à *ue-*. Après quoi un correcteur préoccupé surtout du mètre aura inséré la première cheville venue, celle que lui suggérerait la présence d'un adjectif. Correction analogue ci-dessus 2,26,57.

Dircé serait cruelle *même si* ce qu'elle impute à Antiope était vrai; voilà ce que dit Properce, et voilà précisément ce qu'il devait dire, puisque c'est contre une accusation vraie qu'il essaie de protéger Lycinna.

3.15,33.

Ac (At FL) ueluti, magnos cum ponunt aequora motus
Eurus sub (*lire ubi*) aduerso desinit ire Not^[h]o (in aduersos...
[notos FLDV],

- 33 Litore *sic tacito* sonitus rarescit harenae,
Sic (Si FLDV) cadit inflexo lapsa puella genu.

Le premier *sic* est évidemment fautif. *Tacito* ne vaut pas mieux; il n'y a silence ni pendant le fort du vacarme, ni quand le vacarme *rarescit*. Il est donc vain de s'attaquer au seul *sic*, dont on a fait *si*, *sub*, *et in*, *que in*, et dont on aurait pu faire *iam* ou *mox*. Ce qu'il faut corriger, c'est tout le groupe tétrasyllabique *sic tacito*.

Je propose *pacato*. Le mot aura été d'abord estropié (par exemple, si le premier *a* était ouvert¹, en *pictato*), puis, tant bien que mal, arrangé. Dans l'arrangement, il y a eu influence du *Sic* du vers 34; peut-être fourvoiement d'une correction, puisque ce *Sic* est estropié dans les mss. secondaires.

1. Voir ci-dessus 2,1,11 *a* — *u*.

3,16,9.

Peccaram semel et totum sum *portus* in annum.

Les mss. autres que N et les éditions ont *pulsus*, qui, s'il eût été la vraie leçon, n'aurait guère pu devenir *portus*. Je proposais comme une conjecture nouvelle *postus*, abandonné, délaissé, quand je me suis aperçu que j'avais été devancé par Phillimore, que Hosius ne daigne pas citer. La forme insolite prêtait à altération en quelque sorte a priori, et les ligatures *st*, *rt* étaient aisées à confondre ; Plaute, *Amph.* 510 *fustis* et *furtis* pour *si istis* ; Lucain 1,593 *ferto* pour *festo* ; inversement Plaute, *Men.* 411 *moste* ; Horace, c. 1,10,8 *fusto* ; 3,29,51 *incestos* ; Ståre, *Silves* 1,4,112 *aste*. *Ponere* au sens de « quitter » (*ponere uestem, magistratum*) ne se dit guère d'une personne, mais la tournure peut être familière (ma maîtresse m'a *planté là*), ou d'argot érotique (elle m'a *lâché*).

3,16,15-20.

- Nec tamen est quisquam sacros qui laedat amantes ;
 Scironis media si<c> (sci- N) licet ire uia.
 Quisquis amator erit, Scythicis licet ambulet oris ;
 Nemo adeo ut noceat barbarus esse uolet.
 15 Luna ministrat iter, demonstrant astra salebras,
 Ipse Amor accensas percudit (L. praec-) ante faces.
 Saeua canum rabies morsus auertit biantis ;
 Huic generi quouis tempore tuta uia est.
 19 *Sanguine tam paruo quis enim spargatur amantis*
Improbis? exclusis fit comes ipsa Venus.
 Quod si certa meos sequerentur funera casus,
 Talis mors pretio uel sit emenda mihi.

Le poète est mandé à Tibur par une lettre inattendue de sa maîtresse. C'est la nuit ; il s'effraie d'abord du trajet à faire dans les ténèbres, puis se rassure en songeant qu'il y a un Dieu, comme on dit, pour les amoureux. Un brigand comme Sciron, un sauvage scythe le laisserait tranquille poursuivre son chemin la lune et les étoiles éclairent ses pas, l'Amour en personne l'escorte une torche à la main ; s'il rencontre un chien enragé, le

chien s'écarte : à toute heure est sûre sa route. Ce qui revient à dire, en style sensé et prosaïque, que, quand un amant va à un rendez-vous, le bonheur le rend hardi. Rien de commun, c'est de toute évidence, entre cet heureux amant et celui, l'*exclusus*, à qui la porte de sa belle est fermée. Pas même l'attitude ; car l'un marche allègrement, l'autre stationne avec dépit devant la *ianua* close ; s'il est poète, il versifie faute de mieux en l'honneur de ce visage de bois, ou s' imagine que Vénus se tient à ses côtés et s'emploie à le rassurer (*fit comes ipsa Venus*, est-il dit avec propriété au vers 20, et non pas *it comes*, suivant une conjecture malencontreuse !). Les deux tableaux sont d'une disparate criante ; comment, après avoir longuement développé le premier, Properce ne s'est-il pas aperçu qu'il passait de l'un à l'autre sans dire gare et qu'il traitait le second de façon trop sommaire ? Comment n'a-t-il pas senti la monotonie des tournures *ipse Amor*, *ipsa Venus* ? S'est-il, par distraction, cru *exclusus* au milieu d'un bonheur qu'il est prêt à payer de la vie (vers 22) ? Enfin, sauf *exclusis*, n'a-t-il pas vu que le distique ne contient rien qui ne soit une redite ?

On a essayé de corriger *exclusis* (en *ecce suis* par exemple), mais *exclusis* est un mot trop spécial, en quelque sorte trop technique, pour n'être pas le mot original. *Exclusis*, d'ailleurs, est, comme on l'a vu, confirmé par le choix du verbe *fit*. Et le problème posé par le distique 19-20 ne peut être résolu par la simple modification d'un mot.

Ce distique est très probablement de Properce (*Sanguine tam paruo* rappelle 1,17,8, *Haecine parua meam funus harena teget* ?) Il n'y a pas à songer à une citation tirée d'un autre contexte, bien que (témoin Tibulle 1.2,27) l'immunité providentielle des amants ait pu être un lieu commun de la poésie érotique.

J'imagine que, primitivement, les vers 15-18 n'existaient pas. Le poète avait traité en quatre vers seulement (11-14) la question du danger des attaques nocturnes ; puis, dans deux nouveaux vers (19-20), il invoquait l'expérience nécessairement fréquente, des *exclusi*. La série des vers 11-14 et 19-22 formait alors un tout très cohérent, comme il convient à la première inspiration, mais non parfait de forme. La mention des *exclusi* y était insuffisamment préparée, et le *amantis* du vers 19 rappelait trop le *amantes* de 11 et le *amator* de 13.

Dans une édition ou une copie postérieure (voir 4,4,17), Propertius aura senti ces défauts et condamné le distique 19-20 pour le remplacer par 15-18. L'*ipsa Venus* qui tient compagnie aux *exclusi* aura ainsi cédé la place, avec avantage, à l'*ipse Amor* qui éclaire la route de Tibur. En même temps, comme il arrive aisément quand un auteur se retouche à distance, le poète aura laissé dévier l'idée, s'amusant à montrer les chiens enragés aussi sentimentaux que les malfaiteurs. Dans ces conditions, le *enim* du vers 19 était plein de logique dans la version ancienne ; dans la version nouvelle, il avait disparu avec tout le distique.

3,18,5-8.

- 5 *Hic ubi mortales, dexter cum quaereret urbes,*
Cymbala Thebano concrepuere deo ;
7 *At nunc inuisae magno cum crimine Baiae* (Bacche N¹),
Quis deus in uestra constitit hostis aqua ?
His pressus...

1. Pour le vers 5, j'ai admis la ponctuation de Vahlen (d'habitude, on préponctue *mortales*). Au vers 7-8, j'ai supprimé les parenthèses entre lesquelles on enferme d'ordinaire ce distique. De cette façon, le sens me paraît devenir très clair.

Le « dieu thébain » n'est pas du tout Bacchus ; ainsi que l'a vu Ellis, c'est Hercule, mentionné au vers 4 comme auteur de la chaussée qui séparait le Lucrin de la mer. Hercule, vainqueur de Géryon, longe en revenant d'Espagne la côte de Campanie ; il y célèbre un triomphe à la romaine (Servius, Aen. 7,662) ; sa *pompa triumphi* chemine évidemment sur la chaussée divine. Il aborde les villes en dieu bienveillant, *dexter* ; c'est pourquoi les mortels l'accueillent par un joyeux bruit de cymbales. A *dexter*, que met en relief sa position en tête d'incise, s'oppose le *hostis* du vers 8 ; c'est maintenant quelque divinité ennemie qui réside à Baïes. L'antithèse, marquée par *At*, est des plus nettes ; les parenthèses indûment ajoutées par tant d'éditeurs empêchent de la saisir. Les quatre vers 5-8 ont par elle une cohésion parfaite ; le groupe des quatre vers commence par un *Hic* qui est repris au vers 9, *Hic pressus*¹. Car le *His* des mss. n'est pas

1. La netteté une fois acquise au groupe 5-8, il devient impossible de le faire suivre des vers 29-30, selon une idée qui était venue à Bährens.

défendable, et la correction de Guiet s'impose avec plus de force que jamais. Sur la faute, voir 2,16,27.

La construction transitive de *concrepare* est peu connue. De là dans FL et DV la fausse correction *mortalis* pour *mortales* ; du sujet de *concrepuere* ces mss. font le sujet de *quaereret*, ce qui est absurde. De cette sottise vient la fausse ponctuation des modernes, qui lient *mortalis* à *urbes* et forcent le mot à devenir synonyme de *humanas*. Et la prétendue construction *mortalis urbis*, ôtant à *dexter* la place d'honneur que le poète lui avait donnée à bon droit, a contribué à faire méconnaître l'antithèse *dexter... hostis*. — *Mortalis* entendu comme sujet de *quaereret* avait le même inconvénient. De là dans DV (et dans L?) la destruction de l'antithèse ; *dexter* y devient *dextra*, qui a été accepté bien à tort par Postgate et Bährens. DV changent aussi en *Ac* le *At*, expression qui commentait l'antithèse détruite.

II. *Quaereret* est bizarre ; on attendrait *uiseret*, d'autant plus que la vraie identification du « dieu thébain », et le témoignage de Servius sur la pacifique *pompa* d'Hercule, excluent absolument le sens de « conquérir », fût-ce par la magie des thyrses. Je soupçonne qu'en effet le poète avait écrit *cum uiseret*. Cela a pu devenir aisément *cum uireret* par méprise graphique, puis par arrangement conscient *cum quireret*, puis par nouvel arrangement *cum quaereret*. On sait avec quelle facilité s'échangent parfois la préposition *cum* et le préfixe *con-*. L'arrangeur qui a ajouté un *q* est peut-être le même qui en a supprimé un 1,1,12.

3,18,24.

Scandenda est troci publica cymba senis.

FL et DV ont *torti*. Avec F^{corr}V^{corr} on lit *torui*, mais comment *u* serait-il devenu *c* ou *t*, et à quoi tiendrait, dans N, le déplacement de l'*r* ? Je propose *t<a>etri* ; cf. Juvénal 3,265 *Iam sedet in ripa taetrum-que nouicius horret Porthmea* (PII ont *teatrum*).

On supposera ESTTRI, par saut de T à T, puis plus tard, dans l'archétype de nos mss. actuels, *est t'etri*, avec un *e* ressemblant à *o* et un *t* ressemblant à *c* (sur les erreurs dans la lecture des

surcharges, voir Manuel § 1352). Déchiffrée avec grave méprise sur l'ordre (*tr^{eti}i*), la correction a donné *troci*. Avec une moindre méprise sur l'ordre (*te^{ri}i*), elle a donné *torti*. Pour $o = e$, cf. 4,3,51.

3,18,29-30.

*Hic olim ignaros luctus populauit Achiuos,
Atridae magno cum stetit alter amor.*

I. *Alter amor* est l'amour d'Agamemnon pour Chryséis (il avait d'abord aimé Argynnus, pièce 3,7). Ce n'est pas à Agamemnon que cet amour a coûté cher, c'est à ses troupes (Iliade 1,10 ss. : ἐλέγοντο δὲ καὶ Οὔνεκα τὸν Χρύσην ἡ-τίμασεν ἀρη-τῆρα Ἀτρεΐδης) ; *Atridae* par conséquent ne peut être qu'un génitif. Mais comment le lecteur comprendra-t-il cela, s'il ne trouve ailleurs un datif à construire avec *stetit*? Il faut un datif à tout prix ; nous sommes donc conduits nécessairement à corriger en *quis* (ou *queis*) le *cum* donné par les mss. au vers 30 ; ce *cum*, d'ailleurs, était bien peu satisfaisant, car il exprimait la simultanéité d'un fait avec lui-même. — *Quis stetit* sera devenu *qui stetit*, puis *qui* aura été arrangé au petit bonheur.

II. La correction *quis* donne un sens au distique pris en soi et isolément, mais le rôle qu'il joue dans l'élegie sur le jeune Marcellus reste inintelligible. Bährens, avec peu de vraisemblance, proposait de le transporter après le vers 8 ; il a été dit plus haut pourquoi cette idée n'est même plus soutenable (une transposition à 20 lignes de distance était quelque peu suspecte a priori, car on en concevait difficilement le mécanisme). M. Housman transporte le distique après 4,6,64 (692 vers plus bas), M. Butler après 2,6,16 (1936 vers plus haut) ; c'est renoncer d'avance à toute chance d'une explication quelconque de la faute. Car d'ordinaire un vers ou un très petit groupe de vers, étant omis, se rétablit dans la marge supérieure ou dans la marge inférieure, selon qu'il appartient à la première moitié de la page ou à la seconde ; la demi-page marque donc à peu près le maximum d'étendue d'un déplacement normal (voir 2,16,11 des exemples admissibles¹). Si en fait il y a eu transposition, la vraie place de 29-30 ne peut

1. Pour 4,4,18, j'admets ci-dessous une insertion à 26 lignes de la vraie place.

être cherchée que dans la région finale de l'élegie 18 ou (si l'idée permettait cette hypothèse) dans la région initiale de l'élegie 19.

J'estime que cette vraie place est avant 25. Petits et grands, expose le poète, vont tous à la mort : tous ont à faire le fatal voyage, tous à affronter Cerbère et Charon (21-24). *Exemple, les Grecs d'autrefois, décimés en surprise* (ignaros) *parce qu'Agamemnon aimait Chryséïs* (29-30). Tel se blottit par prudence derrière le fer et le bronze, mais la Mort tire de l'abri cette tête cachée. La beauté n'a pas exempté Nirée, ni la force Achille, ni la richesse Crésus (27-28).

Crésus, pense Properce, ou le jeune Marcellus, car ce qui dans la mort du jeune Marcellus l'avait frappé, c'était l'inutilité de sa richesse (19-20 : *Attalicas supera uestes, atque omnia magnis Gemmea sint ludis, ignibus ista dabis*). La mention du riche monarque lydien met donc fin au développement sans actualité qui était comme une digression : elle ramène l'auteur à son héros, si bien que de l'antique Crésus il saute brusquement au cadavre encore non enseveli. J'entends que du vers 28 il saute au distique 31-32, le distique 29-30 étant maintenant écarté, et écarté fort utilement.

Dans le distique transposé, le lecteur devra attacher une importance particulière au mot *ignaros*. L'idée de la surprise est suggérée à Properce par l'idée qui domine tout ici, celle d'un très jeune homme enlevé soudain ; à son tour elle suggère une idée nouvelle, celle de la prudence déjouée : puis le vain abri de fer et de bronze fait songer aux supériorités qui ne protègent pas. Tel est l'enchaînement logique qui lie entre eux les trois distiques 29-30, 25-26, 27-28, et qu'avait rompu l'erreur d'un copiste. En rectifiant l'erreur, on a un ordre excellent, sinon peut-être un texte excellent.

III. Car le texte, remis en ordre, garde des défauts. Bizarre et impropre est *luctus*, dit pour *mors* ou pour *morbis*. Bizarre et impropre est *Hic*, comme le serait *talis* ; on ne voit guère en effet quelle ressemblance ou symétrie on peut établir entre la mort d'un jeune prince et l'épidémie qui décime une armée (*hic* n'est pas suspect prosodiquement ; c'est la seule quantité connue de Properce, qui en a six autres exemples).

Je ne toucherai pas à *luctus* ; Properce a bien des impropriétés.

tés analogues, comme *funus* dit pour cadavre et *rogus* pour sépulture¹. Et l'inexactitude comporte ici quelque excuse, car l'élégie a été improvisée. Elle est forcément postérieure à la mort de Marcellus. En même temps elle est antérieure à ses obsèques, car le corps n'a pas encore été apporté de Baïes à Rome (*huc*, vers 32), et l'ombre du défunt erre encore sur le Lucrin (*Errat et in uestro spiritus ille lacu*, vers 40).

En revanche, je voudrais corriger *Hic* en *Sic*, qui, étant maintenant précédé des quatre vers 21-24, servira à passer du général au particulier et pourra se traduire « par exemple ». Tout homme doit mourir; *c'est ainsi que* la désolation a surpris les Grecs devant Troie. — Les majuscules initiales donnent lieu à de fréquentes erreurs de lecture (Manuel § 803); il se peut d'ailleurs que l'*S* de *Sic* ait été simplement omise, comme aux vers 1-2 le *C* de *Clausus* et l'*F* de *Fumida* (voir Hosius p. iv), comme aussi les initiales de 2,3,24-25, et que l'*H* de nos mss. ait été ajoutée de chic. Enfin, le distique 29-30 provenant probablement d'un rétablissement marginal (je dis probablement, car, après tout, l'omission primitive aurait pu porter non sur 29-30, mais sur 25-28), il est à noter que les altérations de *Sic* au vers 29 et de *quis* au vers 30 ont porté, comme il arrive si souvent, sur l'écriture d'un correcteur (Manuel § 1352).

3,18,32.

At tibi, nauta, pias hominum qui traicis umbras,
32 Huc animae portent corpus inane tuae.

Le poète demande que de Baïes on apporte à Rome (*Huc*) le cadavre du jeune Marcellus. A Rome il recevra la sépulture; alors son *umbra*, cessant d'errer sur le lac (vers 40), sera confiée au nocher spécial (voir 4,7,59) des élus, ce qui permet de dire que c'est pour le nocher (*tibi*) qu'on apporte le corps. Quant à l'*anima*, qui n'est pas l'*umbra*, elle n'est plus là; elle est montée au ciel comme celle de l'ancien Marcellus et celle de César (vers 33-34).

1. *Funus harena teget* 1,17,8, *obserat herbosos...* *rogos* 4,11,8.

Le corps est donc *animae inane*. Les mss. ajoutent *tuae* ; c'est un possessif absurde, puisqu'ici la seconde personne est le nocher et non pas le défunt. On corrige d'ordinaire *suae* ; c'est supposer une faute des plus invraisemblables ; c'est introduire par conjecture un mot oiseux (*suae* ne peut être utile, puisque *alienae* donnerait un non-sens). C'est aussi fermer les yeux sur une autre tare du texte, l'omission du sujet de *portent* ; le mot qu'a évincé *tuae* ne peut être qu'une désignation plurielle de personnes humaines.

Qui en effet portera le corps du jeune prince ? Le corps de Tibère fut porté de Misène à Rome par les soldats (Suétone, Tib. 75). Le lit funèbre de César fut porté par des *magistratus* et des *honoribus functi* (Suét., diuus Iul. 84). Mais l'exemple qui peut le mieux nous mettre sur la voie est celui d'Auguste (Suét., Aug. 100). De Nole à Bovilles son corps fut porté par les *decurions* locaux, qui profitaient des nuits à cause des chaleurs d'août ; à Bovilles les chevaliers romains succédèrent aux *decurions* en attendant les sénateurs, qui eurent leur tour. Il est probable que le jeune Marcellus, lui aussi, pesa sur les épaules des notables municipaux et des notables romains. Pour lui aussi il dut y avoir un *crescendo* honorifique, de sorte que la diversité des rangs interdisait au poète tout terme spécial, du type de *decuriones* ou d'*equites* par exemple. Il a dû fatalement recourir à un mot de sens général et vague ; je propose *bonei* « l'élite ». Et j'explique la faute ainsi : INANEBONEI, par saut de NE à NE, est devenu INANEI, et l'i final a été lu T et complété au hasard en TVAE.

3.20,13.

Tu quoque, qui aestiuos spatiosius exigis ignes,
Phoebe, moraturae contrahe lucis iter ;
13 Nox mihi prima uenit, primae date tempora noctis ;
Longius in primo, Luna, morare (-ate N) toro.

La faute *morate* pour *morare* est due à la suggestion du *date* précédent. Ce *date* lui-même est-il plus correct ?

On ne voit pas à qui s'adresserait un impératif pluriel. Le poète vient d'enjoindre au soleil de se hâter ; il va enjoindre à la lune d'être lente ; il n'y a place que pour un impératif singulier,

comme était *contrahe* et comme va être *morare*. Donc *date* doit être lu *da* ; la seconde syllabe n'est qu'une répétition accidentelle du *te* de *tempora*.

Un doublement fortuit, voilà ce qui a engendré plus loin un barbarisme : le procès doit être noté, car il n'est pas courant.

3,22,3

Dindymus et sacra fabricata *inuenta* ¹ Cybele (*lire* Cybebe).

Il s'agit d'une idole mentionnée par Apollonius, et qui était faite d'un énorme tronc de vigne. Nul doute que Haupt n'ait vu juste quant à l'essentiel ; il remplace *inuenta* par *e uite*. Seulement la correction est violente.

Je pense qu'il faut la modifier et lire *in ueite* ; l'épel archaïque, étant méconnu, a provoqué un arrangement conscient. Et la proposition *in* a chance d'être plus exacte que le *e* de Haupt. La statue est polie plutôt que sculptée (ἑξῆς, dit Apollonius) ; le bloc de bois conserve sa forme générale et les traits du visage, marqués superficiellement, sont *in ligno* plutôt que *e ligno*. Le souci de la vraisemblance littéraire aboutit ainsi à fournir un renseignement archéologique.

3,22,6.

Si te forte iuua<n>t Helles Athamantidos urbes

6

Et desiderio, Tulle, mouere meo.

Et coordonne deux idées contradictoires, le souci de visiter l'Orient et le regret de l'ami resté à Rome. On corrige donc *Et* en *Nec*. Or ce changement est extrêmement violent ; de plus il est inutile, car il ne procure pas un sens qui puisse satisfaire. D'abord, avec *Et* ou avec *Nec*, le distique forme une protase sans apodose ; cela pourrait être accepté dans tel texte traditionnel, mais devient franchement intolérable dès qu'il y a retouche.

¹ 1. Sans intérêt est la variante graphique *iuuenta* (F et DV), à laquelle M. Richmond a essayé de faire un sort.

Ensuite, *Nec* établit entre l'Orient et la personne du poète une antithèse suspecte; l'antithèse requise ici serait celle qui domine la pièce entière, et qui oppose à l'Orient non pas Properce, mais Rome et l'Italie.

D'où je conclus que le vers 6 est intact en lui-même, mais qu'avant lui il est tombé deux vers. Le sens devait être à peu près celui-ci: « Si tu es sensible aux attraites des villes de l'Helléspont, < et plus généralement à ceux de tous les pays exotiques (voir la suite), sache reconnaître aussi les charmes du pays natal > et regretter l'ami dont tu es loin. »

3,22,28.

At(Ac DV) non (nunc N) squamoso labuntur lamb-FLDV uentre cerastae,
28 Italia portentis nec fuit un<d>a nous.

Les corrections *furit*, *fluit* ne se recommandent ni par la propriété du terme supposé authentique, ni par la vraisemblance de l'altération¹. Le vrai mot à restituer est *scatet* ou *scatit*; il aura été mutilé en *scat* par saut de *t* à *t*. Ensuite *scat*, peut-être écrit par un *a* ouvert (voir 2,1,11), aura été arrangé en *fuit*; ou bien (ceci supposerait *scatit* et non *scatet*), le copiste aura eu sous les yeux à peu près *scut*^u, et il aura cru voir *cut* corrigé en *uit*, ce qui entraînait l'arrangement de *s* en *f*.

3,23,15.

Le poète parle des tablettes où lui-même et sa maîtresse inscrivaient sur la cire leurs messages d'amour :

Forsitan haec illis fuerint mandata tabellis
« Irascor quoniam es, lente, moratus heri;
An tibi nescio quae uisa est formosior? an tu
Non bona de nobis (bonis FL) crimina ficta iacis? »
15 Aut dixi « uenies hodie, cessauimus (lire -bimus) una;
Hospitium tota nocte parauit amor ».

On corrige *dixi* en *dixit*, mais sans aucune vraisemblance.

1. L'omission du *d* dans *unda* est plus explicable que celle de *l'* dans *fluit*, de *l'r* dans *furit*. L'omission d'un tilde est fréquente dans Properce; *unda* sera donc devenu *uda*, d'où *una* par substitution d'insérende.

D'abord, *dixit* est inutile; *Aut* suffit parfaitement à introduire une nouvelle citation. Ensuite, *dixit* serait peu heureusement choisi quand il s'agit d'un message écrit, et le *fuert* de 11 ferait attendre plutôt *dixerit*. La faute *dixi* pour *dixit* serait d'ailleurs d'un type rare; la troisième personne évince les autres plus souvent qu'elle n'est évincée par elles. Enfin le futur *uenies* s'explique mal (les humanistes avaient conjecturé *uenias*), d'autant plus mal qu'avec *dixit*, et sans un *si*, il exprimerait une demande, alors que le futur voisin *cessabimus* exprime une promesse.

Je pense qu'il faut lire *Aut « dic si uenies hodie »*, fais-moi savoir si tu seras plus empressé *hodie* qu'*heri* (vers 12). *Si uenies*, dans une correspondance intime, serait dit pour *uenturusne sis*, ce qui n'a rien que de très plausible (cf. d'ailleurs 2,34.33; 3,3, 40); *dic* serait mieux en soi que le prétendu *dixit*, car qui demande réponse ne sait si la réponse sera écrite ou orale. La confusion toute phonétique de *c + s* avec *x* est à la vérité une faute rare, mais non sans exemples (Manuel §§ 1061, 1282); cf. la confusion de *c + u* avec *qu* (§ 662; voir ci-dessus 2,3,45).

4.1.

Cette pièce de 150 vers est, de beaucoup, la plus longue de toutes. Elle est d'une composition monstrueuse. Il me semble qu'elle se décompose tout naturellement en deux pièces, ayant chacune son unité. Non pas 1-70 et 71-150, comme beaucoup l'ont cru jadis, mais 1-60 et 61-150.

Dans la première pièce, le poète s'extasie sur le développement surprenant de cette grandeur romaine qui est née de rien. Avant l'arrivée d'Énée, Rome était une campagne nue. Plus tard, la *casa Romuli* a servi de palais à deux rois jumeaux. Point de théâtres, point de pompeux cortèges. C'est pour des guerres au bâton que Romulus a eu le triomphe. Lointaines paraissaient alors Bovilles et Fidènes, populeuse paraissait Gabies, puissante paraissait Albe. Qu'a été Rome alors? rien qu'un nom; mais elle a sucé un lait nourrissant. Comme Énée a bien fait d'apporter ici les pénates! ses vaisseaux ont apporté ici les Décus, les Brutus, les Césars, la résurrection prédite de Troie. Oh oui, la louve a été bonne nourrice! si faible que soit ma voix, elle ser-

vira tout entière à célébrer ma patrie. — Dans cette intention de chanter Rome, Properce ne met rien de personnel; l'enthousiasme patriotique parle seul en lui.

Toute personnelle, au contraire, est la seconde pièce. Ce n'est plus le patriote romain qui parle, c'est l'homme de lettres provincial : Ennius a son genre, j'entends avoir le mien. Je veux que l'Ombrie soit fière d'avoir produit le nouveau Callimaque; mon talent sera la gloire d'Assise. Aide-moi de tes vœux, Rome, car c'est à ton profit que mon monument se dresse; je vais rédiger tes *Aïtix* (*Sacra diesque canam et cognomina prisca locorum*); voilà vers quel but va s'efforcer ma monture... — En autres termes, quelqu'un comme Mécène, renonçant à commander à Properce une *Énéide* (pièce 2,1), s'est rabattu sur une commande de *Fastes*. et le poète feint de se rendre à l'invite (plusieurs pièces du livre attestent d'ailleurs un essai loyal). Mais tout de suite, il se fait plaisamment interrompre et déconseiller par un astrologue, qui garde la parole pendant quarante distiques et ne la lui rend pas. — Tu ferais pitié, lui dit l'astrologue; aie confiance en moi, car je suis d'une vieille lignée astrologique et je n'ai pas dégénéré; j'ai prédit exactement la mort des deux jumeaux d'une telle; j'ai donné la recette sacrée pour hâter l'accouchement d'une autre; je ne suis pas comme ce Calchas, qui, n'étant pas astrologue, a envoyé les Grecs au naufrage; la preuve de ma science, c'est que je vais te dire tout ton passé... Apollon t'a poussé à la poésie et détourné de l'éloquence; écris donc des élégies et donne le ton à d'autres poètes érotiques. Ta destinée est de batailler avec les Amours et de vivre à la merci d'une fille.

On ne peut méconnaître la dissemblance des deux inspirations. Si on n'en a pas tiré la conséquence légitime, c'est qu'on a été trompé par la ressemblance de deux groupes de vers placés l'un tout à la fin de la première pièce, l'autre presque au début de la seconde. Ce sont d'une part 58-60 (*Ei mihi, quod nostro est paruus in ore sonus! Sed tamen exiguo quodcumque e pectore riui Fluxerit, hoc patriae seruiet omne meae*), d'autre part 67-68 (*Roma, faue, tibi surgit opus, date candida, ciues, Omina...*). Qu'on y regarde bien, on verra que ces deux morceaux sont en réalité disparates. *Patriae seruiet*, dans l'un, implique sûrement une intention; *tibi surgit*, dans l'autre, ne marque que l'idée

d'un profit offert. Dans le premier morceau, le poète ne demande rien à Rome, à qui il dévoue sa poésie ; dans l'autre, il sollicite de Rome une bienveillance (*Roma, faue*), attendu qu'il travaille non pour elle (sauf par ricochet) mais pour lui-même et pour l'Ombrie. Dans le premier morceau tout est modeste (*paruus sonus, exiguo pectore*, sans compter le *coner* du vers 37) ; dans l'autre le poète se donne de l'importance (*surgit opus*) ; il occupe de lui les hommes (*dote candida omina*) et les dieux mêmes (*inceptis dextera cantet ausis*). Il n'y a donc pas continuation d'un morceau à l'autre. L'homme qui parle a cessé d'être le même homme, parce que d'un opuscule il a passé à un autre.

L'annonce d'un poème d'Agriz était pour le poète un pur badinage. Aussi a-t-il soin de faire parodier par son interlocuteur ses propres paroles, celles où il promet de donner la gloire à son pays natal. La parodie est évidente en tout état de cause ; elle devient particulièrement mordante quand on a dûment séparé les deux pièces. Car alors l'Ombrie est mise en avant dès la phrase initiale de la seconde pièce :

Ennius hirsuta cingat (gingat *N*) sua dicta corona,
 Mi folia ex hederâ porrige, Bacche, tua,
Vt nostris tumefacta superbiat Vmbria libris,
Vmbria Romani patria Callimachi.

Les mots parodiés par l'astrologue sont, à la vérité, seulement ceux du second distique. Mais, pour saisir le sens de la parodie et son rôle dans la composition, il convient de négliger la lettre et de s'attacher à l'esprit.

4,1,8.

Tarpetius (*lire -ei*us)-que pater nuda de rupe tonabat

8

Et Tiberis nostris aduena *hubus* (ou *tutus*) erat.

Pour le *t = i* de *Tarpetius*, voir 1,1,7.

1. Quels que soient le texte exact et le sens précis du vers 8, il me paraît évident qu'il y a lacune. Qu'en effet le Capitole ait été alors une roche nue, que d'autre part le Tibre ait paru alors un fleuve étranger, ce sont deux idées sans affinité logique, et

qui n'ont pu être groupées dans un distique élégiaque. Que peut-il bien manquer ? j'imagine, à titre d'exemple :

*Arta alio spectans moenia colle procul.
Lympha peregrinis skatebris Aniena cadebat,*

ce qui fournira une transition convenable de la première idée à la seconde.

11. Quoi qu'il en soit de ce type de supplément, ni le *bubus* de N ni le *tutus* de FLDV ne donnent pour le vers 8 un sens acceptable, et on ne voit pas d'ailleurs comment *tutus* aurait pu sortir de *bubus* ou *bubus* de *tutus*. Je conjecture donc que Properce avait écrit *Tuscus* (cf. Virgile, Géorg. 1,499) et que, par un saut de *us* à *us*, *aduena tuscus* était devenu dans l'archétype *ad uenatus*. Cette leçon étant donnée, *aduēnā* était aisé à reconnaître par la métrique, mais *tus* était inintelligible et inscandable. De ce résidu *tus*, N a tiré par conjecture un trochée accordable avec *nostris*, et l'ancêtre commun de FLDV a tiré de même un trochée accordable avec *Tiberis*.

4,1,10.

Quod (Quo FLDV) gradibus domus ista Remi se sustulit, olim
10 Vnus erat fratrum *maxima regna focus*.

Je ne vois aucune raison de toucher au *Quod* du vers 9 (Quo des mss. autres que N) : si la « maison de Rémus » était précédée d'un escalier, c'est qu'elle était le palais des deux rois. Quant au vers 10, il ne me paraît pas imaginable qu'il soit intact.

Properce n'a pu entendre que le foyer unique de la *casa Romuli* constituait un grand royaume ; si les deux frères ont la qualité royale, c'est qu'ils ont une autorité hors de chez eux. Le sens requis est que la *casa Romuli* était l'habitation royale ; c'est je pense ce qu'a compris Rothstein, qui a choisi pour s'exprimer la tournure la plus obscure (*regna* hier in einer ungewöhnlichen Bedeutung, die der Zusammenhang verlangt). Mais, si les mss. ont *regna* et que le sens veuille *regia*, qui ne voit que *regia* est le vrai texte, que *regna* en est l'altération ? *Regna*, d'ailleurs, est suspect pour une raison accessoire. Ce pluriel, qui en principe peut supplanter son singulier, ne le peut guère ici, à

cause de *Vnus*. Properce aurait l'air de se livrer à une plaisanterie arithmétique : 1 foyer suffisait pour 2 royaumes (ou 2 palais).

Si *regna* cache *regia*, il est clair que *maxima regna* doit être remplacé par *regia magna*. Hypothèse moins hardie qu'il ne semble au premier abord. Car (point capital pour qui a l'habitude d'analyser de près la genèse des fautes) la correction *magna* fait réapparaître précisément cette finale *-gna* que la correction *regia* élimine. Le procès à supposer est le suivant : *regia magna* devient *regna magna* par anticipation amorcée (Manuel §§ 479-480); puis *magna* disparaît par saut de *-gna* à *-gna* et, après collation du modèle, est rétabli en marge; enfin le *magna* marginal, dont la place n'est pas indiquée, est arrangé en une forme dactylique et inséré devant *regna*.

On objectera peut-être, en faveur de *maxima regna*, le *maxima dona* de 2,13,26, *Quos ego Persephona maxima dona feram*. La ressemblance des deux passages est certes plus grande sur le papier si on conserve *maxima regna*, mais remarquons d'abord que l'identité d'inspiration subsiste si on lit *regia magna*; les trois livres du poète constituent pour Proserpine un don extrêmement grand, la *casa* constitue pour les deux rois un palais assez grand. Ensuite, remarquons que le pluriel *maxima dona* cadre bien avec *tres libelli*, tandis qu'avec *unus focus* le pluriel *maxima regna* cadre moins bien que le singulier *regia magna*. Et enfin soucions-nous de ce qui intéresse le fond de l'idée. Dans la pièce 2,13, l'orgueil du poète légitime *maxima*, superlatif; or ce superlatif est bel et bien ridicule à propos de la *casa*, qui a pu être pour des rois une demeure suffisante, ou plus que suffisante, mais non pas une demeure immense. En remplaçant *maxima* par *magna*, on rétablit une chose qui a son prix, la justesse du ton.

4,1,19-20.

19 Nulli cura fuit externos quaerere diuos,
Cum tremeret patrio pendula turba sacro,
Annuaque accenso celebrare Parilia faeno,
Qualia nunc curto lustra nouantur equo.

Passage inextricable pour la forme, *nulli cura fuit quaerere* ne pouvant être coordonné avec *annuaque celebrare*; inextricable pour l'enchaînement des idées, un « feu de la saint Jean »

ne pouvant être mis en comparaison, par un *qualia*, avec un sacrifice de cheval ; contenant enfin une absurdité apparente, car le *nunc* du vers 20 semble dire que le feu des Parilia n'est plus en usage, ce que contredit formellement, sans parler d'autres témoignages (cf. Properce lui-même 4, 4, 78), l'affirmation nullement équivoque d'Ovide dans les Fastes. Aussi n'aboutit-on à rien par des corrections de détail comme *Annua at* au vers 17 ou *celebrante* au vers 19. Et je n'hésite pas à croire à une perte de vers.

Restituer ces vers serait évidemment chimérique, mais est-il impossible de deviner quelque chose de leur contenu ? quelques indices peuvent nous guider. *Accenso faeno*, par exemple, ne suffit certainement pas à caractériser le feu des Parilia ; le rite essentiel était de sauter trois fois par dessus les flammes (Ovide, Fastes 4, 727), et cela devait être plus ou moins complètement indiqué.

Le vers 20, *Qualia nunc...*, implique comparaison entre deux modes de purification d'ancienneté inégale, tous deux en usage le jour des Parilia, 21 avril, et dont le plus récent emploie le sang de cheval (Ovide 4, 733), tandis que le plus ancien doit être celui qui emploie la cendre des veaux extraits de leur mère quelques jours avant la fête (Ovide 4, 637-640). Le sang de cheval provenant, selon toute apparence, de l'*October equus* immolé six mois plus tôt, le 15 octobre, au Champ de Mars, c'est-à-dire hors de l'enceinte de Servius, on comprend que les anciens aient songé, pour l'origine du rite, à une date relativement récente ; et il est curieux qu'Ovide, qui au vers 4, 733 énumère trois *suffimina* (sang de cheval, cendre de veaux, extrait de fèves), omette précisément le premier au vers 725, comme s'il le sentait indépendant des deux autres. De ces observations, il résulte que les vers perdus devaient viser soit les deux *suffimina* anciens (extraits de fèves, cendre de veaux) soit plutôt celui d'entre eux qui, comme le sang de l'*October equus*, était d'origine animale.

Bref, il est permis de se figurer le dessin général de notre passage à peu près de la façon suivante :

- | | |
|----|--|
| | Nulli cura fuit externos quaerere diuos, |
| | Cum tremeret patrio pendula turba sacro. |
| 19 | Annua quae accenso celebrare Parilia faeno |
| | < Pro ludis habuit terque salire super, |
| | Fordarum nuper uilulis suffita crematis, > |
| 20 | Qualia nunc curto lustra nouantur equo. |

4,1,43.

Cum pater in nati *tremidus* ceruice pependit.

Leçon de F seul. Son jumeau L, ses congénères DV, enfin le ms. ordinairement supérieur à tous ont *trepidus*, qu'on accepte sur la double garantie de la classification et de l'autorité propre à N. Il est certes bien commode de se fier à ces critères généraux, qui dans chaque passage dispensent d'un effort particulier d'attention et de jugement ; si commode, que c'en est scientifiquement immoral. Pour ma part, je tiens pour tout à fait probable que *tremidus* était la leçon de l'archétype, celle de l'ancêtre commun de FLDV, celle du modèle spécial de FL, et que c'est par trois corrections concordantes et distinctes que *trepidus*, conjecture infiniment facile, a passé dans N, dans DV et dans L ; voir 4,6,60, note.

Tremidus, c'est *tremulus*, comme l'ont vu les humanistes italiens. Et *tremulus* convient ici mieux que *trepidus*. Il s'agit du vieil Anchise, qui tremble de décrépitude ; le poète doit le représenter comme infirme, non comme éperdu.

Rien de plus contraire que *trepidus* au récit virgilien, où Anchise, loin de se cramponner fiévreusement au cou de son fils, veut d'abord mourir avec sa patrie, et n'accepte le moyen de vivre que sur la foi d'un signe envoyé par les dieux. Peu importe, à vrai dire, le désaccord avec Virgile, car le vers 44, *Et uerita est umeros urere flamma pios*, vient d'une source autre que l'Énéide. Mais le moqueur *trepidus* ne semble conciliable avec aucune forme de tradition, et il jure avec le sentiment certain du poète. Properce n'a pu railler, même innocemment, le père d'Énée et l'ancêtre des Jules ; encore moins le héros vénérable et saint dont les mains pures de carnage ont porté les Pénales et sauvé l'avenir même de Rome. Le rôle religieux et romain d'Anchise ne peut pas ne pas être présent à l'esprit du poète, et il l'est en effet ici 39-42 : *Huc melius profugos misisti Troia Penates* ; *Heu* [lire avec Bährens *Huc*¹] *quali uecta est*

1. Il est probable qu'un copiste avait sauté d'un *Huc* initial à l'autre. La faute de lecture *Heu* pour *Huc* a, dans ce cas, été commise sur une surcharge, ce qui l'a facilitée (Manuel § 1352. Voir un autre *hen* apocryphe 3.43.6.

Dardana puppis aue ! Iam bene spondebant tunc omina, quod nihil illam Laeserat abiegni uenter apertus equi ; et 48 : Felix terra tuos cepit, Iule, deos).

Properce n'a pu écrire que *tremulus*.

4,1,101.

Idem ego, cum Cinaræ traheret Lucina dolores

Et facerent uteri pondera lenta moram,

101 « Iunonis *facite* uotum inpetrabile » dixi.

Illa parit ; libris est data palma meis.

Le *facito* de Lachmann ne vaut rien ; puisqu'il s'agit d'aboutir vite, un impératif futur serait à contresens. La vieille intervention *uotum facite*, déjà suspecte en soi comme intervention, ne vaut rien non plus : à quelles personnes s'adresserait le pluriel ? Je me demande s'il ne faut pas lire *faciet*, dans le sens absolu qui est fréquent en style médical : « fera l'affaire ». Cf. 3,1,20 *Non faciet capiti dura corona meo* et la note de Rothstein. *Faciet* aurait perdu son *t*, soit par mélecture de la ligature *et*, soit à la suite d'une mécoupure (*facie tuo tum*) ; ensuite *faciet* aurait donné lieu à un fourvoiement. — *Faciet* intransitif varie utilement le *facerent* transitif du vers précédent.

4,1,106.

Hoc neque arenosum Libyæ (-bio F) Iouis explicat antrum,

Aut (At FLDV) sibi commissos fibra locuta deos,

Aut si quis motas cornicis senserit alas,

106 *Vmbrane quæ* magicis mortua prodit aquis.

On lit *Vmbrae quæ*, et en effet l'*n* fautive de *Vmbrane* ne peut être que la mélecture d'un *u*. FLDV ont l'ordre *Vmbræque ne* ; cela semble indiquer que l'archétype avait *ue* en surcharge ; de fait, l'hypothèse d'une surcharge rend bien compte de la mélecture (Manuel § 1352). Mais, si *ue* était en surcharge, il n'y a pas de raison de supposer que ce mot soit traditionnel ; pourquoi un *ue* aurait-il été omis entre *-a* et *quæ* ? La leçon la plus ancienne que nous puissions atteindre n'est pas *Vmbræ quæ* ; c'est *Vmbræquæ* (ou *Vmbræque*).

C'est à nous de restituer ce qui manque pour le mètre, sans nous soucier des tentatives antérieures à la création de la méthode. Je n'hésite pas à proposer *Vmbra*<que> *que* (ou *Vmbra*<que> *que*). La faute initiale est des plus courantes. La consécution fantaisiste des conjonctions, *neque... aut... aut*, est moins défectueuse si le quatrième terme est *que* que s'il est *ue*; de même ordre en effet sont *neque* et *que*, tandis que *neque* et *ue* sont d'ordre disparate; on peut exprimer la même chose autrement, en disant que *neque... aut... aut... que* est une série fermée, tandis que *neque... aut... aut... ue* serait une série ouverte.

4.2.3.4.

Tuscius ego Tuscis orior, nec paenitet inter

Pr<o>elia Volsanios (-anos F) deseruisse focos.

Propertius a-t-il fait dire à Vertumne *Tuscis orior*, sans préposition? cela serait possible; encore semble-t-il qu'*orior* construit ainsi exprime la filiation ou la descendance plutôt que la provenance géographique. Il semble moins admissible que Propertius ait allongé *ego*; de là les vieilles corrections <et> *Tuscis*, <a> *Tuscis*. La seconde (pour *a* omis, voir 1.8,22) me paraît appuyée par un indice indirect.

Au vers 4, en effet, *Volsanios* est pour *Volsinios*. D'où peut bien venir l'*a* fautif? on remarquera qu'il se trouve sensiblement au-dessous de la place même où manquerait dans le vers 3 la préposition. *Tuscusego* fait 9 lettres et *Preliauols* 10; si on suppose par jambages de minuscules, selon le mode de comptage indiqué Manuel § 1499, à partir de l'alignement des minuscules secondes, *uscus ego* et *relia uols* représentent 15 et 14 unités. Après la place de l'*a* présumé manquant et l'*a* fautif, les deux vers présentent des groupes très ressemblants (*tu, ni*). Il est donc extrêmement probable qu'il y a eu fourvoiement vertical d'une correction.

4.3.51.

Nam mihi quo Poenis te (tibi FLDV) purpura fulgeat ostris,
Crystallusque meas (tuas FLDV) ornet aquosa manus?

Loin de toi, dit à son mari la femme délaissée, que me servent

ma belle pourpre et ma belle bague ? Tel est le sens qui semble naturel, si on commence par rejeter comme indigne d'examen la variante *tibi* des mss. interpolés. Et comment en effet, si la vraie leçon était *tibi*, aurait-elle pu devenir *te* dans N ?

Le problème est de corriger la *lectio difficilior*, non pas la variante de pacotille. On peut le faire, d'ailleurs, sans recourir à des hypothèses passe-partout comme le *nunc* de Housman. Une indication précieuse, en effet, est fournie par *ostris*, pluriel rarissime. Je lis *tot* ; on aura eu *poenist* pour *poenistot* (Manuel § 443), puis *poenist^{tot}* aura été mal compris (§ 1357) et l'o mal lu parce qu'il n'était pas de l'écriture du copiste (§ 1352) ; la confusion de *o*, *e* est d'ailleurs fréquente dans N : 3,1,29 *Deiphebum*, 3,13,7 *Tires*, 3,14,33 *feres* pour *fores*... ; cf. 2,22,48 ; 3,18,24 ; 4,5,20.

Tot ostris a un sens on ne peut plus précis. La pourpre de la jeune femme brille de beaucoup d'*ostra*, c'est-à-dire de beaucoup de teintures successives. Le nombre des teintures importe (Sénèque, nq. 1,3,13). Et il s'agit ici d'une couleur de fantaisie, obtenue par de savantes superpositions de couleurs (voir Besnier dans Saglio, Dict. des antiquités, *purpura*, p. 774 a). Cf. par exemple Tibulle 3,8,16 : *cui mollia caris Vellera det sucis bis madefacta Tyros*.

4,4,14.15.

ubi nunc est curia saepta,

14

Bellicus ex illo fonte bibebat equus.

Hinc Tarpeia (-ela N) deae fontem libauit (= *libare solita est*).

Plusieurs difficultés apparaissent à la simple lecture de ce passage. La répétition *fonte*, *fontem* est choquante. *Hinc* n'a pas de sens déterminé, et on ignore de quelle *dea* il s'agit, double indice qui suggère tout de suite l'idée d'une lacune (et par conséquent d'une distance à mettre entre *fonte* et *fontem*).

L'hypothèse d'une lacune se renforce, si on considère que rien dans la pièce n'annonce la porte livrée par Tarpeja (87 : *prodiderat portaeque fidem patriamque iacentem*), ni la bizarre qualité de gardienne du Capitole attribuée à Tarpeja (94 : *o uigil*) et connue par d'autres auteurs (voir Rothstein sur le vers 15), ni le sentier dangereux décrit dans le distique 49-50, et où Tarpeja

s'écorche les bras aux épines (28 : *hirsutis brachia secta rubis* ; cf. *duce* 93, qui est une nouvelle allusion au sentier). Si les vers perdus se terminaient par une mention de la porte, ou du sentier, ou de l'un ou de l'autre, le *Hinc* du vers 15 avait avant leur chute un sens clair.

Combien les copistes ont-ils sauté de vers ? un distique pouvait suffire à exprimer le nécessaire, comme en fait foi l'essai suivant :

*Virgo Vestalis custos erat addita portae,
Semita qua summo culmine ducta cadit.*

4.4.17.18.

*Et satis una malae potuit mors esse puellae
Quae uoluit flammis fallere, Vesta, tuas ?*

Si une chose peut être évidente en matière philologique, c'est bien l'impossibilité de conserver ce distique à la place que les mss. lui donnent. Il y est parfaitement inintelligible ; le lecteur peut deviner (tout juste) que Tarpéja est vestale, mais non pressentir quels reproches elle va mériter. Si d'ailleurs ce lecteur est supposé renseigné d'avance sur la légende de Tarpéja, il devra être confondu d'étonnement de rencontrer une banale mention du crime envers Vesta, sans aucune allusion à ce qui fait le crime particulièrement odieux, — fût-on un dévot de Vesta, — la trahison de la patrie. Au surplus, le distique interrompt le récit de la façon la plus malencontreuse, si bien que, dès qu'on le supprime, on est émerveillé de voir le texte se suivre si bien (Tarpéja, son urne sur la tête, descend à la fontaine [15-16] ; elle voit les évolutions du beau Tatius, et de saisissement elle laisse tomber l'urne qu'elle tient maintenant dans ses mains [19-20]).

Broukhuyzen a transporté le distique 74 vers plus loin, Housman 68 vers plus loin seulement, mais c'est encore trop, car il n'est pas de fourvoiement marginal qui puisse s'expliquer à une pareille distance (voir 3,18,29). Et on gagne peu de chose au déplacement ; après que la vestale a livré Rome à l'ennemi, qui sera capable de ne s'intéresser qu'au feu éteint et d'oublier la trahison ?

Au lieu de chercher en tâtonnant une place plus raisonnable,
Properce.

examinons bien le distique en lui-même. La trahison n'y figurant pas, le distique implique qu'elle n'est pas commise encore, que par conséquent le châtiment n'a pas eu lieu, que Tarpéja est toujours vivante, et qu'enfin *potuit mors* doit de toute nécessité être mis au futur : *poterit mors*. Donc le distique doit être rendu au grand monologue où Tarpéja médite son crime. C'est Tarpéja elle-même qui réfléchit sur le châtiment qu'elle va encourir, et qui se demande si « une seule mort » ne sera pas trop peu. C'est elle qui, évitant de regarder en face son vrai crime, essaie de croire qu'elle ne pèche qu'envers la déesse (remarquer que toute conscience de la perfidie et de la bassesse est soigneusement exclue du monologue, car *proditā* au vers 36 peut se traduire « livrée » aussi bien que « trahie » ; la prise de Rome par le Sabin est censée ne pas différer d'un coup d'État au profit d'un *tyrannus* national). De fait, si on place le distique 17-18 après 43-44, les deux distiques seront en parfaite harmonie, tant pour le contenu que pour le sentiment (et pour les temps, le *poterit* à restituer cadrant avec *factura*) :

- 43 Quantum ego sum Ausoniis crimen *factura* puellis,
Improba uirgineo lecta ministra foco !
17 Et satis una malae *poterit* mors esse puellae
Q ae uoluit flammās fallere, Vesta, tuas ?

Il semblerait que le problème est résolu, et que, pour avoir le vrai texte de Properce il suffit d'insérer 17-18 entre 44 et 45. Mais n'allons pas trop vite ! autant en effet la liaison se fait bien avec ce qui précède, autant elle se fait mal avec le distique qui suit :

- 45 *Pallados* extinctos si quis mirabitur ignes,
Ignoscat ; lacrimis spargitur ara meis.

On ne voit pas pourquoi « les flammes de Vesta » (vers 18) deviennent subitement « les feux de Pallas ». Sans doute il n'y a pas contradiction, car Pallas, sous la forme du *Palladium*, habite le temple de Vesta ; mais il est inadmissible que le poète, voulant marquer une identité, emploie la formule qui conviendrait à une antithèse. — Autre difficulté, et non moins grave, le sentiment jure avec le sentiment : dans 17-18 Tarpéja craint un châtiment effroyable (*satis una mors...* ?) et se juge sévèrement

elle-même (*malae puellae*), tandis que dans 45-46 elle escompte le pardon (*ignoscat*) et plaide une excuse mensongère (ce sont ses larmes qui ont éteint le feu sacré)¹.

Concluons que le distique 17-18 a été écrit pour suivre 43-44, mais non pour précéder 45-46. Ce qui revient à dire que 17-18 et 45-46 sont deux rédactions destinées à occuper la même place, entre 44 et 47, et que l'une des deux a été composée pour être substituée à l'autre. Nos mss. dérivent d'un ancêtre où figurait la rédaction 45-46, et où, après comparaison d'un autre exemplaire, la rédaction 17-18 a été inscrite 26 vers avant la place qui lui convenait en réalité, dans la marge supérieure qui précédait le vers 19. Voir ci-dessus 3, 18, 29.

Des deux rédactions, laquelle doit être présumée la plus ancienne ? a priori, celle que les mss. donnent hors de la vraie place et qui provient d'une confrontation ; un exemplaire du commerce aura été annoté d'après un exemplaire de bibliothèque. Un examen a posteriori semble conduire au même résultat ; 17-18, on l'a vu, sont pénétrés du même sentiment que 43-44 et doivent procéder d'une même inspiration ; le sentiment change dans 45-46, qui viendraient d'une retouche. Avec la suite du monologue, où Tarpéja apostrophe Tatius sans le nommer (*Cras, ut rumor ait, tota pugnabitur urbe ; Tu cape spinosi rorida terga iugi*), ni l'une ni l'autre rédaction n'ont un lien proprement dit. Toutefois le décousu est moindre quand on passe de 17-18 à 47 que quand on y passe de 45-46, attendu que la future criminelle est alors conséquente avec elle-même, se déclarant coupable (*malae*), mais passant outre avec une belle inconscience, et n'affaiblissant pas son caractère tragique par un misérable essai d'excuse ; ici encore, ce doit être la retouche qui a rompu l'unité d'inspiration. Ou je me trompe fort, ou Properce a gâté son œuvre en prétendant la perfectionner.

Quel motif a-t-il eu pour remanier la rédaction primitive ? probablement un malaise logique, le même qui, à la lecture des vers 17-18, nous fait nous récrier sur la définition anodine don-

1. L'image est déjà dans Cicéron, Font. 47 : comme Tarpéja, le défenseur de Fontéjus est à court d'arguments sérieux. Mais Cicéron n'a que le tort de faire de l'esprit ; sa vestale, d'ailleurs, ne quitte pas le foyer confié à sa garde. Tarpéja, qui court les champs, n'arrose pas de pleurs ce qu'elle a abandonné et qui, elle le sait très bien, meurt justement de l'abandon.

née du crime de Tarpéja, alors qu'il est dit qu'il doit la conduire à une expiation terrible.

Peut-être aussi Properce a-t-il cru que la question *satis una mors...*, rationnelle s'il est parlé de la trahison, cessait de le paraître quand on ne mentionnait que l'abandon du feu sacré (cet abandon, en effet, était traditionnellement puni d'une mort affreuse sans doute, mais non doublée en quelque sorte par des tortures). S'il a cédé à ce second scrupule, il méconnaissait lui-même une heureuse trouvaille de son génie naturel, qui était de faire avouer à Tarpéja, dans l'évaluation de la peine encourue, la gravité du crime qu'elle essaie d'atténuer. Il est décidément dangereux de se relire en critique, quand on a écrit en collaboration avec le dieu intérieur.

À côté du poète et du vrai poète, il y a dans Properce ce qu'il appelle le « Callimaque latin », c'est-à-dire le pédant ingénieux. Ce second personnage, lors de la retouche, a trouvé un détail heureux ; il a substitué Pallas à son hôtesse Vesta, déjà nommée au vers 36 et qui revient au vers 69. La variation a son prix comme variation, et surtout *Pallados ignes*, qui est si neuf, remplace avec avantage la désignation courante. L'habileté de retouche éclate aussi dans le *si quis mirabitur*, qui est un miracle d'hypocrisie pour *ubi uulgo audient*. Properce, lui non plus, n'a pas gardé son « feu sacré », mais il lui reste la facture.

Si Properce s'est retouché à distance, ce peut être en vue d'une nouvelle édition de son livre IV et dernier. Il aurait donc publié lui-même l'édition première, et rien de son œuvre ne serait posthume ; cf. ci-dessous 2,9,13-14 et 3,16,15-20. Toutefois une autre hypothèse est possible. Des copies isolées de chaque élégie ont pu circuler, à l'usage de ses amis et de ses protecteurs, avant qu'un groupe d'élégies fût réuni en un *liber*. Mécène, par exemple, devait recevoir au fur et à mesure les preuves de la bonne volonté du poète à s'essayer dans la poésie archéologico-patriotique. Une double rédaction peut donc s'expliquer par une retouche antérieure à la publication proprement dite, et représenter la différence soit entre une copie primitive et l'édition première, soit même entre deux copies provisoires.

4.4.32.

32 Ignes castrorum et Tatiae praetoria turmae
 Et famosa oculis arma *Sabina* meis,
 O utinam ad uestros sedeam captiua penates,
 Dum captiua mei conspicer esse Tati.

Vers obscur, d'où la mauvaise conjecture *formosa* pour *famosa* dans DV ; le ridicule *formosa* supposerait que les armes, la nuit, dans un camp lointain, sont visibles en détail ; et ce n'est pas *famosa* qui peut être suspect. L'amoureuse Tarpéja pense à la gloire que va procurer aux armes ennemies sa trahison, et par conséquent sa passion. Cette passion est appelée ici *oculi mei*, parce qu'elle est née du regard ; cf. 3,24,2 *Falsa est ista tuae, mulier, fiducia formae, Olim oculis nimium facta superba* meis. Quelque chose d'essentiel manque, l'expression de l'idée de l'avenir ; cf. 43 *Quantum ego sum Ausoniis crimen factura puellis*. Il y a donc faute.

Or, le mot suspect est l'oiseux et plus qu'oiseux *Sabina*, qui, outre qu'il ôte au *Tatiae* du vers précédent ce qu'il a de personnel et de pathétique, montre la trahison toute nue.

Donc le *sabina* des mss. doit être l'altération d'un *futura*. Un copiste aura lu *satura* par erreur graphique (voir 2,1,11), puis un correcteur aura substitué *sabina* en s'inspirant de la pièce même (vers 12 : *Stabant Romano pila Sabina foro* ; ici, *Sabina* n'est pas dans la bouche de Tarpéja). En relisant le vers devenu intelligible, on verra clairement que *arma* signifie « force armée », non pas « traits » ou « armures ». Comme *castrorum*, comme *praetoria turmae*, *arma* évoque l'idée d'une collectivité humaine ; de là *uestros penates* au vers 33. Réflexion qui rend encore plus risible le *formosa* de DV, accepté par Bährens et Butler.

4.4.55.

55 *Sic, hospes, pariamne* (var. *patiare*, *patrianus* tua regina sub aula ?
 Dos tibi non humilis prodita Roma uenit.
 Si minus, a^ut (var. *at*, *ac*) raptae ne (var. *non*) sint impune Sabinae ;
 Me rape...

Monologue de Tarpéja, qui apostrophe le beau Sabin absent.

Pariam, aux yeux de certains critiques, est un peu vif dans la bouche d'une Vestale qui n'a encore failli qu'en pensée; pourtant il faut bien se garder d'escamoter ce mot scabreux. C'est lui, et non *regina*, qui reçoit l'affixe interrogatif *-ne* c'est lui, par conséquent, qui porte la force de l'interrogation. Tarpéja ne demande pas simplement « *serai-je* reine? », mais bien « *aurai-je* des enfants *étant* reine? ». Elle envisage l'avenir des années à l'avance, longue perspective qui ôte l'indécence de l'imagination.

Ce qui est vraiment choquant dans *pariamne* est d'ordre grammatical et non moral; l'expression ne contient aucun élément de signification impérative ou optative, et par là semble inconciliable avec le *raptae ne sint* du vers 57 et le *Me rape* de 58. L'antithèse est si fortement marquée par *Si minus at*, qu'elle requiert dans les idées un minimum de symétrie qui fait évidemment défaut.

Il faut donc corriger. Or les mots suspects sont l'inintelligible *Sic* et l'oiseux *hospes* (un vocatif est inutile, *Tatius* étant apostrophé depuis le *Tu* du vers 48). Je propose *Sit rata spes* (l'*s impura* ne fait nulle difficulté; cf. 48 *Tu cape spinosi*), qui par saut d'un *a* à l'autre a pu donner *Sitraspes*, ou par saut d'un *t* à l'autre *Sitaspes*, puis subir un arrangement conscient. Et je ponctue :

Sit rata spes! — *pariamne tua regina sub aula?*
Dos tibi non humilis prodita Roma uenit; —
Si minus... (c'est-à-dire : *si rata spes non est*).

L'antithèse annoncée par *Si minus* porte ainsi sur la petite exclamation initiale, non sur la parenthèse; c'est à un *sit* que répond un *ne sint*. Et la question parenthétique *pariamne...*, qui dans le texte des mss. n'est préparée par rien, devient un simple développement du rêve qu'exprime *spes* et de l'inquiétude qu'implique la tournure *sit rata*.

4.4.94.

A duce Tarpeio (*lire -a*) mons est cognomen adeptus;
 94 O uigil, iniustae (*lire -te*) praemia sortis habes.

Sortis a été expliqué, mais est inexplicable. *Vigil* est aussi peu préparé que possible et semble être en l'air. Je pense qu'il

faut lire *fortis* et mettre ce mot en rapport logique avec l'autre : *praemia fortis < uigilis > habes* « tu as reçu la récompense d'un *uigil* héroïque ». Les à peu près grammaticaux sont fréquents dans Properce.

4.5,2.

Et tua quod *non* sentiat umbra sitim.

FLDV, N^{corr} complètent *non < uis >* : Burman remplaçait *non* par *nolis*. L'inconvénient de ces deux conjectures, c'est que, par un étrange dédoublement de personnalité, la défunte elle-même aurait en partage la volonté et son ombre la soif. C'est ce qu'avaient senti probablement les auteurs des conjectures *quod nunc es* et *quam meruit*. — Ni avec *non uis*, ni avec *nolis*, d'ailleurs, on ne voit pourquoi la faute supposée se serait produite.

Je propose *non < tu >* ; « puisses-tu, maintenant que tu es une ombre, souffrir de cette soif que tu as ignorée de ton vivant ! » La faute s'expliquerait par un saut de *tu* à *tu* (*nontumbra*) imparfaitement réparé (Manuel § 1338).

4.5,19-20.

Cornicum immeritas eruit ungue genas,
Consuluitque striges nostro de sanguine, et in me
Hippomenes (l. -manes) fetae semina legit equae.

- 19 *Exorabat* opus uerbis, *ceu blanda perure*
Saxosamque *ferat sedula culpa* uiam :
« Si te Eoa... » (*Discours de 42 vers.*)

1. Ce qui suit *ceu* ne peut être rendu lisible que par des moyens héroïques ; comme il s'agit d'une comparaison, le choix des corrections de détail n'intéresse qu'indirectement la composition de la pièce. Plus grave, au point de vue du sens général, est la faute contenue dans *Exorabat*. Des conjectures comme *Exercebat*, *Exterebrabat* n'avancent à rien, car elles laissent le vers 19 sans lien logique avec les trois vers qui précèdent.

La *lena* a employé contre le poète, ou au moins contre ses intérêts, des substances magiques. Elle va prononcer contre ces mêmes intérêts un long discours. Les deux actes sont évidemment

connexes ; il y a donc quelque chose de logiquement bon dans la mauvaise correction des *deteriores*, *Exornabat*, car, tant bien que mal, elle exprime une connexité.

Le sens ne peut être que : Elle activait, elle secondait, elle favorisait... Je propose *Et celerabat*, qu'un saut de *e* à *e* a pu réduire à *ETCERABAT*, et qui sous cette forme aura été arrangé. Avec *Et celerabat* on a un sens aussi satisfaisant que le comporte l'état du texte. Car, ne l'oublions pas, avant le vers 16 (*Cornicum...*) il y a une lacune manifeste ; c'est ce qu'a reconnu Bährens. Nous ignorons donc comment était introduite l'idée de l'opération magique, celle que le vers 19 appelle *opus*.

II. Si avec Jacob on lit *gutta* pour *culpa* et avec Rossberg *forat* pour *ferat*, on sera amené logiquement à accepter pour *blanda perure* la conjecture de Palmer, *blatta papyrum*. J'écrirais toutefois *papyron* (ou $\pi\alpha\pi\rho\rho\upsilon\nu$?) avec flexion grecque ; ce serait être moins loin du *perure* traditionnel. La langue, en effet, devait être encore hésitante ; le *papyre* de Catulle 35,2 est ambigu ; il se peut même qu'il soit plutôt grec, car la forme vraiment latine semble avoir été le neutre, *papyrum* ; les autres exemples du mot sont tous postérieurs à Properce.

Bien entendu, la faute *ferat* pour *forat* peut seule venir d'un lapsus direct et inconscient (voir 4,3,51). Les autres fautes à supposer sont des arrangements volontaires de barbarismes, comme seraient (par exemple) *blana*, *paruron*, *cupa*. — Si $\pi\alpha\pi\rho\rho\upsilon\nu$ était tracé en lettres grecques, le changement du second π en *r* peut venir d'une transcription méconnue, un *pe* latin ayant été pris pour un *rho*. — *Culpa* appartient au vocabulaire religieux, Manuel § 1095.

4,5,34.

Fac similes (*lire similes*) *puros sideris esse dies*.

On lit d'après Béroalde *Isidis*, correction dont le fond ne fait aucun doute. Quant à la forme, ce que la tradition indique est *Isidos* (sur *e* = *o*, voir 4,3,51). *Purossider-is* représente *purosidos* (dédoublément de *sisi*) plus *is* marginal (le commencement omis de *Isidos*) ; *sideris* est fait de *-sidos* plus *is* et *puros* est *puro-* consciemment arrangé pour s'accorder avec *dies*. *Isidos*, comme

Athamantidos, *Boebeidos* et autres (Hosius p. 186 col. 2) ; Hertzberg, qui conserve *sideris*, remarque justement que la forme propriétienne serait en *-dos* et non en *-dis*.

Au lieu de *similes puros*, FL ont *puros* seul, D a *puros* suivi d'un grattage, V a *similes* sur grattage, puis *puros*. Au lieu de *dies* FL, D et probablement V ont *deos*.

4,5,64.

His animus (-mis *F, DV* ; lire -mum) nostrae dum uersat Acanthis amicae,
64 Per tenues ossa sunt numerata cutes.

L'allongement de *ossa* est inquiétant ; plus inquiétant peut-être est le pluriel injustifié *cutes*. Injustifié et pis encore, car ce pluriel fantaisiste détone à côté de *ossa*, dont la propriété est accentuée par la présence de *numerata*. Autre difficulté, on croirait qu'il s'agit de la peau et des os d'Acanthis ; or il s'agit du poète, consumé par un désespoir d'amour. Tentante est donc en soi la conjecture de Jacob, qui rétablit à la fois le mètre, la latinité et la clarté : *Per tenuem ossa <mihi> sunt numerata cutem*. La chute de *mihi* s'expliquerait par un saut mal réparé de *s* à *s* (*ossunt* arrangé conjecturalement en *ossa sunt*). Moins explicable serait la faute *tenues... cutes* pour *tenuem... cutem* ; quand le copiste écrit *His animus* pour -mum, il commet un lapsus dû à la suggestion ; voir 2,16,27.

Gardant donc le *<mihi>* de Jacob, je propose à l'examen l'hypothèse *Per tenue... cutis*, à travers « le mince de ma peau » (pour *i=e*, voir 1,7,16). Ce genre de tournure est rare (ce qui ôte de la vraisemblance à la correction, mais en ajoute à l'altération supposée). Il est plus ancien que Properce (Salluste, Jug. 48,3 *aliisque generibus arborum quae humiarido atque harenoso gignuntur*) ; Tite-Live et surtout Tacite en ont beaucoup usé. Horace, sat. 2,3,201 : *Rectum animi seruas*. Dans Properce même, cf. *maris in tantum uento iactamur* 3,5,11 ; *omnia... rerum* 3,9,7.

4,5,70.

Horruit argenti percula (lire perg-) curua foco.

On lit *curta*, qui est loin de donner un sens clair. Cette con-

jecture était d'ailleurs comme condamnée par le vers 75, où se retrouve le même adjectif : *Sit tumulus lenae curto uetus amphora collo.*

Je pense qu'il faut lire tout bonnement *parua* (cf. inversement *parui* à lire *curui*, ci-dessus 1,20,29). Un *p* aura été lu *c*, puis *carua* arrangé. Pour l'allitération *pergula parua*, cf. par exemple *limina linque* 4,9,54 ; *composuere Cures* 4,9,74 ; *sanguine sicca suo* 4,10,12 ; *urgeat urna* 4,11,28.

4,6,59-60.

At (Et N¹) *pater Idalio (ital- N) miratur Caesar ab astro :*
Sum deus ; est (et D) nostri sanguinis ista fides.

César semble se prouver sa propre divinité par la victoire d'Auguste ; c'est une idée bien subtile, surtout pour un défunt qui réside dans une étoile et qui pourrait tirer de là une preuve directe. Mais admettons l'idée subtile ; elle est contredite par ce qui suit. Ce qui suit, en effet, indique un doute sur la filiation, doute enfin levé par la victoire ; or le *Sum deus* de César (comme le *pater* du poète) n'a de sens que si la filiation est parfaitement certaine. — La contradiction logique est d'ailleurs inséparable d'une contradiction du sentiment ; *Sum deus* implique que César se fait modeste à côté d'Auguste, tandis que *est nostri sanguinis ista fides* est un certificat d'égalité donné par un supérieur à un inférieur. — Enfin, toute contradiction laissée de côté, la dualité de l'argumentation est choquante en soi, parce que la gradation y est à rebours. Si la bataille d'Actium a été dite probante en faveur de César, qui y est étranger, il est ridicule de se demander ensuite si elle est probante en faveur du vainqueur lui-même.

Plus on réfléchit sur le second vers, et plus on voit nettement qu'il est nécessaire de se rallier à la belle correction de Bährens, *Tu meus*. Elle rétablit l'unité de la pensée et du sentiment ; en même temps elle ramène la flatterie à la mesure qui était raisonnable pour le temps. On aurait choqué Auguste lui-même, si par avance on l'avait adulé sans discrétion et sans goût, à la façon d'un Néron ou d'un Domitien. — La correction *Tu meus* donne à *ista* sa relation normale avec la seconde personne : « *Ta victoire garantit que tu es mon sang.* »

Il est vrai que la conjecture de Bährens semble d'abord inacceptable par une raison de méthode. La double faute qu'elle suppose s'explique mal ; pourquoi un *d* a-t-il été ajouté dans le groupe TVMEVS ? pourquoi le *T* initial a-t-il été changé en une *S* ? De cette objection vient probablement le conservatisme de Rothstein et de Hosius ; de Butler aussi, qui traduit sans prendre conscience de l'absurdité du vers 60.

La difficulté de méthode ne paraîtra plus insoluble, si on examine de près le vers 59. Là en effet le *miratur* des manuscrits a bien l'air d'une faute pour *miratus*, comme l'avaient pensé les humanistes italiens ; exemples analogues Manuel § 1153. Une correction *s* a donc pu être inscrite dans la marge de gauche et, par fourvoiement, donner l'initiale du *Sum* de 60 ; elle était probablement tout à côté du *T* qu'elle a évincé. Il s'agit d'un fourvoiement de date au plus tôt carolingienne, car la faute primitive, *r* pour *s*, suppose les formes de l'écriture minuscule. Au moment où le fourvoiement s'est produit, le texte devait être *Tum deus*.

Un autre fourvoiement, plus ancien (il suppose un texte où les mots n'étaient pas encore séparés) expliquera le *d* parasite. N en effet a *t* pour *d* dans *italio*. Supposons, dans un ms. en capitale, ITALIO et en marge (un peu trop bas) un D, sans signe de renvoi, un copiste a pu croire qu'il devinait la destination de ce D et changer TVMEVS en *Tum deus*. Ces mots fournissent un sens capable de satisfaire un copiste ; *Tum deus* est précisément la conjecture de Lachmann. Elle est plausible, après *miratur*, si on considère isolément le vers 60 ; le vice ne s'en révèle que par la comparaison avec le *At pater... miratur Caesar* de 59, où *Tum* ne cadre bien ni avec *At* ni avec le présent. — Si l'hypothèse est exacte, l'archétype avait nécessairement *italio* comme N ; le *idalio* de FLDV est conjectural et constitue une leçon « vraie », mais non « authentique » (Manuel § 1623), venant d'un ancêtre commun des quatre manuscrits. Il va de soi qu'un copiste du xv^e siècle ne devait pas conserver le barbarisme *italio*. L'adjectif *Idalius*, qui par sa ressemblance avec le nom de l'Italie frappe tous les enfants, était bien connu en soi par divers poètes. Et en particulier, si l'auteur de la conjecture *Idalio... astro* était un Florentin, il pouvait l'avoir lu dans le beau manuscrit de Pétrarque contenant Claudien, leur prétendu compatriote à tous

deux (voir le Claudien de Birt p. II). Là il trouvait, au commencement d'une pièce (Fescennins à Honorius 4,1, = 14,1) :

Attollens thalamis *Idalium iubar*
Dilectus Veneri nascitur Hesperus.

Ici, laissons un instant la critique pour examiner un détail d'interprétation. L'*Idalium astrum* de Properce est, suivant Rothstein et Butler, la comète qui, peu après la divinisation de César, se montra pendant sept jours. Cela est inadmissible; quand le dieu César regardait la bataille d'Actium, son observatoire céleste ne pouvait plus être un astre temporaire, qui avait disparu depuis bien des années. Où la convention poétique pouvait-elle logiquement le placer, sinon dans l'astre où sa lointaine aïeule Vénus avait dû lui offrir une hospitalité toute naturelle? *Idalius* d'ailleurs est évidemment équivalent à *Venerius* et ne peut se dire que de ce qui a un lien avec Vénus en personne. Donc la planète, « l'étoile du soir », est ce qu'a en vue Properce aussi bien que Claudien, et *Idalius* a exactement la même valeur dans les deux poètes. Remarquer la différence avec l'expression de Virgile (Buc. 9,47), qui, lui, a en vue la comète : *Dionaei* (non pas *Dionaeum*) *processit Caesaris astrum*.

Cela dit, reprenons la critique du texte. Au lieu de *est*, donné par N et par FLV, D a *et* (DV ont ensuite *uestri* et non *nostrum*). Est-ce là un simple lapsus? Ne nous hâtons pas de juger d'après la grande maîtresse d'erreur, la « classification ». *Et* en effet ressemble beaucoup à une *lectio difficilior* digne de confiance. D'abord, *et* ne sort guère de *est* par lapsus direct (*et* peut sortir de *est* par insérende substitué, Manuel § 1353; exemple 2,12,17 et faute analogue 2,30,29; cf. ci-dessus 3,11,64). Ensuite, *et* a un sens excellent si on accepte la correction de Bährens (aussi Bährens lui-même a-t-il imprimé *et*), tandis que *est* recevrait de sa place, initiale dans la proposition, une emphase que ne justifient ni la leçon des mss. ni la correction. En troisième lieu, une corruption de *est* en *et* ne serait nullement suggérée par le contexte inintelligible de D (*Sum deus est uestri sanguinis ista fides*). Quatrièmement, la corruption inverse de *et* en *est*, non par erreur inconsciente, mais avec réflexion et avec volonté, semble découler logiquement de la faute ancienne, *Sum deus* pour *Tu meus*; *Sum* et *est* en effet se font pendant l'un à l'autre (noter

que *Sum*, supposé authentique, serait emphatique tout comme *est* et équivaldrait à *Sum tandem*; par là se justifierait l'ordre insolite *Sum deus*¹.

Concluons que la « classification » est ici en défaut, comme il arrive souvent dans les passages difficiles où ses indications pourraient être précieuses. Il est probable que l'archétype et certaines copies immédiates avaient la vieille leçon *et* et la conjecture *est* superposées, que divers copistes ont ensuite opéré la substitution sans scrupule, qu'un enfin des copistes s'en est tenu à la variante primitive.

4,7,23.

23 . At *mihi* non oculis quisquam inclamauit *euntis* ;
Vnum impetrassem te reuocante diem.

Inclamauit manquant de régime, *oculis* a été changé en *oculos* dans N^{corr} et dans FLDV. Née d'une faute, cette variante est manifestement sans valeur a priori. On ne voit pas d'ailleurs ce que pourrait signifier *inclamare oculos* à une personne mourante. L'accusatif à rétablir doit être *me* (l'E aura été lu 1 dans un ancêtre en capitale, puis *mi*, selon l'usage des copistes, développé en *mihi*). *Me* restitué, il saute aux yeux que *oculis... euntis* représente deux ablatifs en accord. Certains ont construit le génitif *euntis* avec le datif *mihi*. C'est la règle de Sganarelle : *concordat in generi, numerum et casus*. *Euntis* d'ailleurs n'exprime aucune idée satisfaisante.

Dans l'écriture tardive qu'attestent les fautes des mss. de Properce, *unt* est peu différent de *mic*. Donc il est infiniment probable que *euntis* représente *amicis*; il n'y a de différence sérieuse que pour la lettre initiale (encore trouve-t-on plus d'une confusion entre *e* et *a* (voir 2,29,39). « De tous ceux qui ont fait la cérémonie de l'appel funèbre, pas un ne jetait sur moi un regard ami. » Cf. ci-dessus 1,8,22 la conjecture *amica*.

1. Je vois après coup, sur le facsimilé de la collection de Leyde, que dans 39 le copiste de N avait écrit *Et* et non *At*; Hosius ne mentionne pas cette importante leçon. *Et* a tout l'air d'être le fourvoiement d'une correction destinée au vers 60; il y a là un second témoignage qui vient appuyer la leçon de D. — Leçon isolée et pourtant valable, comme sont isolées et valables une correction de F 2,9,26, une leçon de F 4,1,43.

4.7.64.

- Andromedeque et Hypermestre sine fraude maritae
 64 *Narrant historiae pectora nota suae* ;
 Haec... *queritur* liure catenis
 Brachia, nec meritas frigida saxa manus ;
 Narrat Hypermestre magnum ausas esse sorores,
 In scelus hoc animum non ualuisse suum.

Il vient d'être dit qu'il y a un triage des âmes élues ou réprouvées. D'un côté, sur les eaux fatales, naviguent les adultères, une Clytemnestre, une Pasiphaé. De l'autre côté une barque couronnée emporte les femmes fidèles, là où la brise caresse les roses et où résonnent flûtes et cymbales. La région bienheureuse a l'air d'être caractérisée aussi par les *récits* d'Hypermestre et d'Andromède, *Narrant* ; leur voix est-elle donc comme un troisième instrument de musique ? quand la défunte Cynthie va à son tour leur conter son histoire, est-ce à un timbre de voix que s'intéresseront le poète et son lecteur ? *Narrant*, d'ailleurs, manque d'un régime plausible ; on gagne peu de chose à remplacer *pectora* par les conjectures audacieuses *tempora*, *pignora*, *foedera*, *uulnera*. Et *Narrant* pourrait bien devoir son origine aux diverses suggestions du *queritur* et du *Narrat* de 65 et 67, du *historiae* qui lui est contigu dans 64. De tout cela je conclus qu'il faut lire *Errant*. Un copiste a négligé de déchiffrer exactement la majuscule enjolivée ; du *rrant* qui en était séparé par un petit blanc, et qui seul était nettement lisible, il a fait *Narrant* par un procédé de divination instinctive. Ou bien la majuscule était-elle en blanc ? voir 2,3,25.

Errant n'a pas besoin de régime, et il donne un bon sens. La région bienheureuse est le promenoir des âmes élues ; à quoi tueraient-elles l'éternité, si elles n'en trompaient l'ennui par leurs allées et venues ? Elles n'ont pas de séjour défini (*Nulli certa domus*, Énéide 6,673). De même, dans les *Lugentes campi* qu'habitent les grandes amoureuses, Didon *Errabat silua in magna* (6,451).

Les deux héroïnes sont qualifiées par deux appositions, d'abord *sine fraude maritae*, ensuite ce qui suit *narrant* ; voir 2,8,14

Andromède et Hypermestre sont deux âmes (*pectora*) connues

(*nota*) pour une légende (*historiae*) que qualifie « *suae* » ; cf. 1,16,2 *Ianua Tarpeiae nota pudicitiae*. Au lieu de *suae*, je propose *piae* ; l'erreur de lecture ne porte guère que sur un jambage unique, car le second jambage du *p* et l'*i* donnent ensemble l'aspect d'un *u*. Cf. 3,13,56 *tuo* FLDV pour *pio*.

4,8,28.

Multato (-lctato DV ; lire Mutato) *uoluit* castra mouere toro.

On corrige *uolui*, et en effet le sens exige la première personne. Comme l'addition du *t* final ne s'explique guère, il est probable qu'il y a eu erreur de lecture dans un ms. ancêtre qui portait VOLVEI.

4,8,78.

Colla caue inflectas ad summum obliqua theatrum
78 Aut lectica tuae *sudet* aperta morae.

Si *sudet* était intelligible, il ferait contresens. Car, que la litière s'arrête tout à fait ou se ralentisse seulement (la *mora* du poète exclut l'hypothèse d'une vitesse normale), il y a pour les porteurs soulagement relatif et, au moins au bout d'un instant, diminution de sueur. Et non seulement *sudet* et *morae* sont contradictoires, mais *sudet* et *aperta* sont bizarrement assemblés, la manœuvre des rideaux n'ayant aucune connexité avec la fatigue ou l'effort des porteurs.

La correction en faveur aujourd'hui est le *se det* de Gruter. Elle satisfait beaucoup au premier abord. Elle va bien avec *aperta* (sauf qu'on attendrait plutôt *apertam*), et assez bien avec le datif *tuae morae*. Mais, à la réflexion, j'ai senti à l'accepter une répugnance invincible, parce qu'une corruption de *se det* (ou de *sedet*) en *sudet* est inexplicable. C'est pourquoi je voudrais rappeler l'attention sur une autre vieille conjecture, le *sidat* de Palmérius ou Le Paulmier, — et la rajeunir s'il se peut.

Celle-ci me paraît bien supérieure à celle de Gruter. Elle est aussi d'un érudit, mais elle semble être d'un poète, car elle fait image ; l'amante jalouse, d'avance et à distance, voit au milieu

de la foule la litière de sa rivale se poser à terre pour son désespoir. *Sidat* est impersonnel, comme il convient pour atteindre l'amant seul; *se det*, mal à propos, prendrait à partie la dame inconnue et hypothétique. *Se det* ne ferait que doubler *aperta*; *sidat* le complète, car, en un même moment, la litière s'abaisse et les rideaux s'ouvrent. *Se det* appellerait un accusatif; le nominatif *aperta* est précisément ce qu'appelle l'intransitif *sidat*. Avec *sidat* enfin *tuæ moræ* a son maximum d'énergie, car, si la *mora* du poète coïncide avec l'arrêt de la litière, Cynthie pourra, de loin, mesurer la durée de l'entretien criminel. — *Sidere*, dit d'un objet inanimé, est rare chez la plupart des poètes classiques; or Properce fait exception; il en a plusieurs exemples.

Mais, m'objectera-t-on, *sidat* a-t-il, mieux que *se det*, pu être corrompu en *sudet*? *Sidat* lui-même, non certes, mais qui nous garantit, ou même nous autorise à supposer, que Properce ait écrit le mot ainsi? Supposons SEIDAT, et la faute s'expliquera sans peine. Un copiste aura cru avoir sous les yeux SYDAT, après quoi la comparaison de *caue inflectas* aura fait corriger l'indicatif en subjonctif¹.

4,10,27.

27 *εE* Veii ueteres, et uos tum regna fuistis,
Et uestro posita est aurea sella foro...

F a *E* sans *a* souscrit; L et DV ont *Et*. On a proposé *O, Heu*, et en effet ce qui semble requis est une interjection. La corruption en *E* n'indique guère laquelle, car cet *E* peut être une simple anticipation du vers suivant. Mais un indice me paraît fourni par l'*a* souscrit, figuré ici par *ε*. Cet appendice peut-il avoir une autre origine qu'une correction *a*, qui aura été ajoutée à la faute *E* (substituende inséré)? Ainsi, de par la tradition, il y a présomption que la leçon vraie est l'interjection *A*.

Cette présomption est d'ailleurs plausible à tous égards. D'après Hosius, Properce emploie *A!* en moyenne tous les 167 vers; s'il y a un exemple de plus, ce sera en moyenne tous les 160 vers. *A* précède un vocatif ici comme dans *A Neptune* 2,16,4, *A*

1. *Sīdo*, pour un * *sīdo* formé comme *gigno* et *τίθημι*, n'a jamais eu de vraie diphtongue, mais les contemporains d'Auguste ne voyaient pas de différence entre ce *sīdo* et un *dīco*, *deico*, formé comme *λείπω*.

nimum faciles... puellae 2,21,15, *a miser* Horace, c. 1,27,18, *A uirgo infelix* Virgile, ecl. 6,47. Enfin le ton mélancolique est justifié quand le poète constate l'anéantissement total d'un peuple.

Bährens avait démêlé la vérité ; ses successeurs passent sa trouvaille sous silence.

4,10,43-44.

Virtomane (ou -ni ; *l.* -domari) ; genus hic Rheno iactabat ab ipso,

Mobilis erecti (effecti *FLDV* ; *l.* euectis) fundere caesa (*l.* g-) rotis.

43 Illi uirgatis (nigr- *F*) iaculantis ab agmina (-ne *FLDV*) braxis (brut- *L*)
Torquis ab incisa decidit unca (*mica F*) gula (*gyla N*).

43. *Ab agmina* (dont les mss. autres que *N* font *ab agmine*), c'est évidemment *ob agmina* ; le chef gaulois, sur son char rapide et en dardant ses *gaesa*, défile sur le front des bataillons ennemis. C'est au cours de cet exercice que le général romain l'atteint à la gorge et que son collier tombe. Nul doute qu'il ne faille garder une forme du verbe *iaculari*, et il faut résolument écarter le *maculanti* incorporé dans la trop jolie conjecture de Schrader.

Iaculantis, toutefois, est inconciliable avec *Illi*. Je propose donc <ut> uirgatis iaculatur (*ut*, emprunté à la conjecture de Postgate ; ce mot a pu tomber aisément devant *ui-*). Après la chute de *ut*, *iaculatur* a pu devenir *iaculatis* par suggestion du *uirgatis* précédent, puis *iaculatis* être arrangé en -*antis* par raison métrique.

44. Je m'étonne qu'on ait si longtemps supporté *unca* (Paley seul semble s'être inquiété de ce mot bizarre). Si le collier était « crochu », et par conséquent raide, il ne tomberait pas si facilement ; le « crochet » formé par la partie supérieure le maintiendrait en place. Il glisse à terre, donc le poète le conçoit comme flexible et dénué de résistance (il faut supposer, naturellement, que le coup qui a ouvert la gorge a en même temps rompu le collier). Au lieu de *unca*, lisons *ansa*, la courbe pendante formée sur la poitrine par la partie antérieure du collier. L'a initial aura été lu *u*, puis *unsa* arrangé. — Si l'hypothèse est vraie, elle fait disparaître un exemple de *torquis* nominatif, et aussi un exemple du genre féminin.

Ansa me paraît bien convenir pour l'image. Que voit l'œil en effet ? cessant d'être soutenue d'un côté, l'*ansa*, seule visible pour le regard, « tombe », c'est-à-dire devient verticale et rectiligne, puis ce qui la formait glisse, en entraînant la partie cachée derrière le cou. Elle tombe à partir de l'endroit où le coup a entamé et le collier et la gorge : *ab incisa gula*. Rien de tout cela ne peut échapper aux spectateurs, dont l'attention a été stimulée et par les mouvements extraordinaires du guerrier et par ses braies vergetées d'or. Et l'art du poète est d'avoir escamoté ici le vainqueur, qui passe inaperçu tant son exploit est rapide.

4.11.8.

Vota mouent superos ; ubi *portitor* aera recepit,
8 Obserat herbosos lurida *porta* rogos.

Les *rogi* sont les sépultures ; cf. 3,7,10 *cognatos inter humare rogos*. Ils sont *herbosi* parce que l'herbe les recouvre : le *umbrosos* des mss. interpolés DV est une variante sans valeur aucune. L'idée générale est celle-ci : une fois Charon payé, [l'ombre cesse d'errer, et par conséquent] la sépulture est définitivement close. C'est ce que disent peut-être les vers 1-2 : *Desine, Paule, meum lacrimis urgere sepulcrum ; Panditur ad nullas ianua nigra preces ;* toutefois *ianua* a chance d'être ici non la porte de la chapelle funéraire, mais la porte d'entrée du monde infernal ; en ce cas, *ianua* vaudrait *porta*.

Ce mot *porta* figure dans le vers 8, mais il y est inintelligible. D'une *porta* on peut dire *obseratur*, mais non *obserat*. Et on ne voit pas la grande Barrière d'en bas se promenant sur les routes romaines pour fermer le long de leurs bords les tombes nouvelles. La même porte, d'ailleurs, n'est pas à la fois *nigra* et *lurida*. Concluons que *porta* est fautif ; peut-être l'auteur de l'erreur avait-il dans la mémoire le *ianua* du vers 8. En tout cas, *porta* peut avoir subi la suggestion matérielle du *portitor* placé juste au-dessus ; devant *port-* il y a dans les deux vers treize lettres communes, plus *mnptuuu* dans le premier et *abdhrrs* dans le second. Sur la suggestion verticale, voir Manuel §§ 570-572.

Je propose *Parca*. La Parque est *lurida* comme dans Horace

Orcus (c. 3,4,74), comme dans Silius la mort qui ouvre une gueule noire (13,560).

4,11,97.

97 Et bene habet ; numquam mater lubrigia (lubrica FLDV) sumptum ;
Venit in exequias tota caterua meas.

On lit d'ordinaire *mater lugubria sumpsit* ; Bährens a songé à *matri lugubria sumpta* ; les deux conjectures font violence à la tradition. Ni l'une ni l'autre, d'ailleurs, ne donnent un sens rigoureux : à la lettre ce serait « je n'ai jamais porté le deuil une fois mère », et non, comme le veut le contexte, « en qualité de mère ». Lire *matris lugubria sumpta*, jamais je n'ai porté le deuil de mère. *Mater* pour *matris* est une faute qu'on vient de rencontrer au vers 77 et qui d'ailleurs s'explique aisément (*matr* tildé pour *mats* tildé).

Lubrigia, qui de l'avis de tous est pour *lugubria*, s'explique par un *lubria* (d'où le *lubrica* des mss. autres que N ?) avec *gu* (Manuel §§ 443, 1410). *Sumptum* pour *sumpta* suppose un intermédiaire *sumptam*, écho de *numquam* dans la dictée intérieure (§ 487).

Au vers 97, FL ont *nunquam* < *nunquam* > et DV *nunquam* < *unquam* >. Ce sont les traces d'un arrangement provoqué par la forme *lubrica*, qui faussait le vers.

LE PREMIER DIVORCE DE HENRI VIII

ET LE SCHISME D'ANGLETERRE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

LE PREMIER
DIVORCE DE HENRI VIII

ET LE SCHISME D'ANGLETERRE

FRAGMENT D'UNE CHRONIQUE ANONYME EN LATIN

PUBLIÉ AVEC

UNE INTRODUCTION, UNE TRADUCTION FRANÇAISE ET DES NOTES

PAR

CH. BÉMONT

DIRECTEUR ADJOINT A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS 6^e

1917

Téléphone Gobelins 28-20.

Cet ouvrage forme le fascicule n° 224 de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

DEUX CENT VINGT ET UNIÈME FASCICULE

LE PREMIER DIVORCE DE HENRI VIII ET LE SCHISME D'ANGLETERRE

FRAGMENT D'UNE CHRONIQUE ANONYME EN LATIN

PUBLIÉ AVEC UNE INTRODUCTION
UNE TRADUCTION FRANÇAISE ET DES NOTES

PAR

Ch. BÉMONT

DIRECTEUR ADJOINT A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORE CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALACOAIS

1917

A LA MÉMOIRE
DE MES ÉLÈVES TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR
POUR LA PATRIE, LE DROIT ET LA LIBERTÉ
(1914-1916)

CHRONIQUE LATINE SUR LE PREMIER DIVORCE DE HENRI VIII

INTRODUCTION

La Chronique latine qui est publiée dans le présent fascicule est tirée d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, n° 6051 du fonds latin ; il portait autrefois le n° $\frac{9985}{5}$ de la Bibliothèque du roi et provient de la Bibliothèque de Colbert où il était conservé sous le n° 3236¹.

C'est un manuscrit sur papier. Il mesure 0^m32^c sur 0^m25^c ; il compte 52 feuillets, plus une double feuille de garde au commencement et à la fin. Il comprend trois parties ou groupes de documents qui ont dû exister séparément pendant un certain temps. En tête vient notre chronique, qui occupe les folios 1-28 ; l'usure et les taches au recto du premier de ces feuillets et au verso du dernier montrent qu'à l'origine ce fragment n'était pas protégé par une reliure. La même observation s'applique au premier feuillet du second fragment (fol. 29). Celui-ci, qui contient trois lettres de l'évêque de Winchester, Stephen Gardiner,

1. Nous ne savons rien sur la provenance de ce manuscrit. Il est ainsi décrit dans le catalogue Colbert :

« 3236. Vita Henrici VIII, regis Angliæ. Cujusdam epistola proluxa de statu religionis et reipublicæ in Anglia.

« Jacobi Gretseri epistola hortatoria ad quemdam Anglum, ut aggrediatur scribere vitam Mariæ, Scotorum reginæ, scripta 19 augusti 1612.

« Littera P. Roberti Arnerberii, Scoti, ad Johannem Stuartum, de Anna Danica, Anglorum regina ».

Cette notice a passé presque sans changement dans le Catalogue de 1742.

se termine avec le fol. 48 v°. Enfin les quatre feuillets écrits qui complètent le volume ont été ajoutés après coup : le papier est un peu plus grand et il a été plié comme s'il avait été expédié sous enveloppe.

La reliure, sous laquelle se trouvent aujourd'hui réunis ces trois fragments assez disparates, doit avoir été exécutée dans la seconde moitié du xvii^e siècle. Elle est faite d'une simple peau de parchemin ; ce parchemin, assez grossier et écrit d'un seul côté, contient un acte de vente rédigé en français et qui a été mutilé par le couteau du relieur. La couverture de parchemin a été renforcée d'onglets en papier provenant d'un billet de décès ainsi conçu : « Vous estes priez d'assister au Conuoy, seruice & enterrement de deffuncte honorable femme Henriette Chastelain, viuante vefue en premieres Nopces de feu Jean Picart, marchand libraire, bourgeois de Paris¹ : Et au iour de son deceds, vefue d'honorable homme Estienne Bourdon, aussi marchand libraire papetier Iuré, Dizinier de son quartier & bourgeois de Paris : Decedée en la maison de Monsieur Picart son fils, rué des Sept Voyes ; Qui se fera Vendredy quatrieme iour de Novembre 1661 a dix heures du matin en l'Eglise S. Hilaire du Mont², sa paroisse & lieu de sa Sepulture ; Où les Dames se trouueront, s'il leur plaist. »

Tel qu'il est aujourd'hui constitué, le manuscrit comprend, ai-je dit, trois parties distinctes. Je laisse de côté pour le moment la première, sur laquelle j'aurai à revenir en détail. Sur les deux autres, de brèves indications suffiront.

Les lettres de l'évêque Gardiner sont au nombre de trois. La première (fol. 30-46) est adressée à l'archevêque de Cantorbéry ; elle est en anglais, émaillée de nombreuses citations latines et d'une citation de Grégoire de Nazianze en grec ; elle traite uniquement de questions théologiques. Elle débute par les mots : « After my humble commendacions to your grace, I have recei-

1. Jean Picart, fils de Jean I, est marqué comme exerçant la profession de libraire en 1632 dans le *Catalogue chronologique des libraires... de Paris...* par Lottin, 1789, c. II, p. 24. Sur les Chastelain, Lottin donne des renseignements nombreux pendant tout le xvii^e siècle.

2. Petite paroisse voisine de Sainte-Genève, et dépendant de Saint-Marcel. De l'église « il subsiste encore quelques restes », dit l'abbé Lebeuf, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, t. I 1876, p. 129-131.

ved your letters of the fyrst of July and I am glad to understand by the same that my letters... » Je n'ai pas réussi à savoir si elle a été publiée¹.

La seconde lettre (fol. 46 v et 47) est adressée, le 14 octobre, au Lord Protecteur (Somerset) ; elle débute par les mots : « After my most humble commendations to your good grace with thanks that yt hath pleased you to be content to heare from me... ». Ce n'est qu'une copie imparfaite d'une lettre qui a été publiée intégralement par John Foxe le Martyrologue², ainsi que la troisième (fol. 48), écrite « out of the Flete » et commençant par cette phrase : « After my most humble commendations to your good grace. This day I received your grace's letters with many sentences in them whereof in some I take much comferte, and specially for the sendinge of a physician³ ». L'une et l'autre sont rédigées entièrement en anglais ; elles sont incomplètes, écrites d'une main anglaise, rapide et négligée. On sait que Gardiner fut incarcéré dans la prison de Fleet le 25 septembre 1547 et qu'il y resta jusqu'à la proclamation de l'amnistie (24 décembre)⁴ ; la lettre écrite « hors de la prison de Fleet » est donc postérieure à cette dernière date.

Les quatre derniers feuillets sont d'une écriture allemande en caractères latins, mais où la voyelle *u* est toujours surmontée d'un accent, afin qu'on ne puisse la confondre avec la consonne *n*. On y lit deux lettres latines. La première (fol. 49) est du savant jésuite Jacques Gretser, datée d'Ingolstadt, le 19 août 1612, et envoyée à un correspondant inconnu⁵. Gretser l'encourage dans un dessein qu'il avait formé d'écrire une vie de Marie Stuart où l'on pourra, dit-il, réfuter les « mensonges » de Buchanan, et il lui signale, dans les papiers d'un certain « D. Turneius », un bref

1. Il y est fait allusion dans plusieurs lettres de Gardiner au Lord Protecteur ; voir entre autres celle du 10 juin 1547 dans les *Acts and monuments* de John Foxe ; nouvelle édition par le Rév. Cattley, tome VI (1838), p. 41.

2. *Acts and monuments*, t. VI, p. 42-46.

3. *Ibid.*, p. 140-142.

4. *Dictionary of national biography*, au mot Gardiner.

5. Le titre de cette lettre dans notre manuscrit est ainsi conçu : *Jacobus Gretserus, ad Johannem Stuartum, priorem in monasterio Ratisbonae*. Les mots en italiques ont été ensuite biffés parce qu'ils appartiennent en réalité au titre de la lettre suivante.

traité (« commentariolus ») manuscrit sur cette reine. Il lui annonce en même temps qu'il a reçu récemment de Pologne une lettre d'un jésuite écossais, le Père Robert Abercromby, sur la reine actuelle d'Angleterre et d'Écosse (Anne de Danemark) et il lui en envoie une copie. Dans cette lettre, datée de Braunsberg en Prusse (septembre 1608) le Père Robert raconte à John Stuart, prieur du monastère bénédictin de Ratisbonne, comment la reine, princesse élevée dans la religion luthérienne, fut, à partir de l'année 1600 environ, amenée à se rapprocher de la religion catholique.

Ces deux lettres (celle du P. Gretser et celle du P. Abercromby) sont connues depuis longtemps; elles ont été publiées d'après notre manuscrit 6051 pour la première fois en Danemark en 1795¹, puis dans l'*Histoire de l'Église catholique en Écosse* par Alfons Bellesheim²; comme elles ne touchent pas notre sujet, il n'y a pas lieu d'y insister davantage³.

Je reviens maintenant, pour ne plus m'en écarter, à la Chronique latine sur le premier divorce de Henri VIII.

Elle est écrite d'une main élégante, très lisible, presque sans ratures. C'est l'œuvre non de l'auteur, mais d'un copiste professionnel. Une lacune qu'on remarque au folio 11 v confirme à cet égard l'impression que donne la seule vue du manuscrit. Après avoir rappelé le double serment imposé par Henri VIII à ses sujets qui devaient jurer de l'admettre comme chef suprême de l'Église et de reconnaître comme son héritier présomptif l'enfant à naître d'Anne Boleyn, l'auteur continue en ces termes : « si quis recusasset jurare, perduellionis reus foret. Facta scilicet jam erat illa in qua Morum et Roffensem capi posse nemo dubitabat ». Un espace est resté blanc pour un mot signifiant sans doute que

1. Par Nyerup dans *Nye samlinger til den danske historie*, t. I, 2^e partie, Copenhague, 1795.

2. *Geschichte der katholischen Kirche in Schottland*, t. II (1883), p. 433-435. Cf. *Stimmen aus Maria Laach*, 1888, p. 492 et *English historical Review*, 1888, p. 795-798. Ce dernier article est mentionné par A.-O. Meyer, *Clemens VIII und Jacob I von England*, mémoire qui a paru dans les *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*, t. VII (1904), fasc. 2, p. 268-306.

3. Sur le P. Abercromby, voir l'article qui lui est consacré dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, par les Pères de Backer et Sommervogel; en outre l'ouvrage du P. Forbes-Leith, *Narratives of the scottish Catholics*, en particulier p. 266.

ce double serment était un piège où devaient se faire prendre Th. More et Fisher, évêque de Rochester ; ce mot (je suppose que c'est *retis*), l'auteur, qui est un bon latiniste, ne l'eût évidemment pas omis ; il est probable que le copiste n'a pas su le lire sur la rédaction originale. Il y a encore d'autres blancs laissés par le copiste, peut-être parce que l'auteur ignorait ou avait oublié un nom ou une date au moment où il écrivait.

Le manuscrit s'arrête en pleine page, au milieu d'une phrase inachevée, et il restait encore quatre feuillets blancs. L'original était-il aussi incomplet ou le copiste, pour une raison qui nous est inconnue, a-t-il été forcé d'interrompre son travail ?

L'époque à laquelle il a été exécuté doit se placer entre deux dates : celle de 1556-1557 où, comme je le montrerai plus loin, a été rédigée la Chronique latine, et celle de 1582, date où notre manuscrit a été saisi chez le libraire William Carter. Ce dernier fait résulte d'une mention écrite au verso du fol. 28 : *Vita Henrici 8ⁱ founde in Willm. Carters house 17 julii 1582*. Ce Carter a donné en quelque sorte sa signature en écrivant en tête de la Chronique : *This booke was founde in my house amongst doctor Har[]writinges. Willm Carter*.

Carter nous est connu¹. C'était un imprimeur qui, sous le règne du plus soupçonneux des souverains, la reine Élisabeth, sut organiser à Londres une presse clandestine pour imprimer des livres catholiques. Cette presse fut découverte en 1579 par la police de l'évêque Aylmer², ce qui n'empêcha pas Carter, un peu plus tard, d'imprimer un traité de Gregory Martin sur le schisme, où le Conseil privé voulut voir une exhortation à traiter la reine « comme Judith avait traité Holopherne ». Dénoncé par R. Topcliffe, le fameux « dépisteur de prêtres »³, il fut enfermé à la Tour de Londres⁴ et pendu à Tyburn le 11 janvier 1584.

Notre manuscrit a donc été saisi en pleine officine catholique :

1. Sa biographie est dans Gillow, *Bibliographical dictionary of the english Catholics*, t. I (1885), p. 444, et dans *Dict. nat. biogr.*

2. Aylmer annonce le fait dans une lettre à Burghley du 30 déc. 1579.

3. Sa biographie est dans *Dict. nat. biogr.*

4. Dans les *Tower Bills* publiés par le P. Pollen pour la *Catholic Record Society*, *Miscellanea*, t. III (1906), p. 15-16, se trouve la mention suivante : « Christmas 1583. . . . William Carter. Item, for the dyett and charges of William Carter beginninge the 29 sept. 1583, amountinge the vth of January then next followinge, being 14 wicks at 13 sh. 4d. ye wicke, for hymself 9 l. 6 sh. 7 d. ; one keaper at 5 sh. the wicke, 3 l. 10 sh. »

la Chronique latine qu'il contient est l'œuvre d'un adversaire déterminé de Henri VIII et du schisme d'Angleterre.

Le titre placé en tête du manuscrit et reproduit dans les catalogues : *Vie d'Henry VIII roy d'Angleterre*, a été tracé par une main française qui s'est contentée d'ailleurs de traduire une mention du dernier feuillet : *Vita Henrici 8ⁱ*. Il est inexact. L'auteur commence en effet son récit à l'année 1528, au moment où se posa pour la première fois, et comme en secret, la question du divorce; il s'arrête à la mort de Catherine d'Aragon (7 janvier 1536). Ce n'est donc ni une biographie de Henri VIII ni une histoire de son règne, mais un exposé des événements qui aboutirent au premier divorce de Henri VIII et au schisme.

Cet exposé est assez remarquable, par la forme d'ailleurs plutôt que par le fond. L'auteur, qui écrit en latin, était certainement un esprit cultivé: sa phrase est souple, élégante, rapide; le vocabulaire qu'il emploie est varié, avec une recherche des mots rares qui n'a rien cependant de trop pédantesque. D'autre part, les citations qu'on rencontre çà et là dans son texte sont puisées dans la Bible, plutôt que dans les auteurs païens. Il savait sans doute le grec, mais il n'en fait pas étalage: il emploie un seul mot grec, que le copiste a peut-être estropié¹. C'est un cicéronien modéré et il n'échappe pas au travers commun aux puristes de la Renaissance qui empruntaient bravement au latin plus ou moins classique les équivalents dont ils avaient besoin pour exprimer des idées ou définir des institutions étrangères à l'antiquité: il traduit *lord* par *regulus*, *lady* par *heroïna*, *saint* par *divus*, *shelling* par *sestercius*, et ce n'est pas, semble-t-il, sans quelque hésitation qu'il conserve certains termes du latin médiéval tels que *Parlamentum* ou *Curia augmentationis*. Ayant à exposer le système monétaire usité dans le royaume, il s'excuse d'en être réduit à recourir au mot technique *pound*, dont cependant le latin classique lui fournissait un équivalent correct: « *pondo* (nam haec vox, quamvis alias parum latina, obtinuit) duodecim uncias continebat ». Ces fausses élégances, qu'un moderne latiniste ne peut guère éviter, ne nuisent pas du tout à l'intelligence des choses. On pardonnera plus difficilement à notre

1. Ἀνδρῶς, sans doute pour ἀνδρῶτος; p. 61.

auteur un certain abus des jeux de mots. Il rappelle avec complaisance celui qu'affectionnait un moine nommé Barnes qui, parlant de Wolsey, feignait de se tromper (« *pulchra simulatione* ») en appelant cardinales ses affections charnelles¹. Ailleurs, c'est à son propre compte qu'il faut imputer d'autres calembours : il jongle avec les mots « auguste » et cour des « *Augmentations* »²; il se donne le plaisir facile de bafouer une sorte de « curé » laïque improvisé par Henri VIII, qui n'avait « cure » de ses ouailles³. Il joue avec les mots *mora* et *Roma* au sujet des retards apportés par Rome à la remise d'une réponse, que le roi désirait favorable, sur la question du divorce. Encore ces taches, peu nombreuses, ne sont-elles pas trop déplaisantes ; c'est un genre d'esprit qui a toujours fleuri dans la littérature latine des classes de rhétorique médiévales et modernes.

Le plan de la Chronique n'est pas compliqué : l'auteur suit assez exactement l'ordre chronologique des événements, sauf vers la fin où, parlant des maux causés par les altérations successives des monnaies, il s'excuse lui-même de brouiller l'ordre des temps. Il dépasse en effet le cadre qu'il paraît s'être tracé tout d'abord, en exposant jusque sous le règne d'Édouard VI, où elle atteignit à son point le plus aigu, la crise économique produite par une monnaie de plus en plus dépréciée. La partie essentielle pour lui et sur laquelle il veut retenir l'attention du lecteur, c'est la destruction des monastères. Elle se présente à son imagination sous la forme d'une tragi-comédie ou, comme il dit, d'une « comédie hagiographique » ; l'élément comique est fourni par les prétextes ridicules dont le roi et son ministre Th. Cromwell s'arment contre les moines, et mis en action par les bouffons qui leur servent d'instruments. A ce point de vue, on peut noter des scènes qui ne manquent pas de saveur ; par exemple celle du meunier battu par sa femme et du prédicateur chassé de sa chaire par les répliques véhémentes et les menaces de la meunière, est vraiment plaisante par endroits. Quant à l'élément tragique, on sait de reste quelles sanguinaires violences le roi et son ministre exercèrent contre ceux qui refusaient de s'incliner devant l'Acte

1. « *Pro carnalibus affectionibus cardinales affectiones vocabat* » (p. 76).

2. « *Ut se quoque augustiorem declararet, Augmentationis curiam instituit* » (p. 93).

3. « *Translata ad illum animarum cura, de quibus tamen non curabat* » (*ibid.*).

de Suprématie, et tout le monde connaît la triste fin du vieil évêque de Rochester, John Fisher, l'héroïsme souriant de Sir Thomas More en face d'un ministre tentateur et du bourreau, l'horrible supplice infligé aux Chartreux. Ce drame, l'auteur le divise, suivant le type classique, en cinq actes. Acte I^{er} : prédications mensongères et bouffonnes ; la meunière de Sutton et le sermonneur impudent que la mégère met en fuite. Acte II : la prétendue idole adorée par les Gallois sous le nom de Delvagadar et les tours grotesques qu'on lui fait jouer ; elle est conduite à Londres par autorité de justice, dénoncée et condamnée pour crime de superstition. Acte III : réfutation par un théologien nommé Forrest des calomnies déversées chaque jour sur la tête des catholiques restés fidèles à leur foi ; Forrest est arrêté et envoyé au bûcher avec Delvagadar. Acte IV : suppression des monastères. Acte V : abolition du clergé régulier ; la destruction des collèges, des hôpitaux, des chanteries finit par provoquer le soulèvement dit du Pèlerinage de grâce (1536). Des concessions opportunes arrêtent ce mouvement qui avait effrayé Henri VIII ; mais le roi ne tient aucune des promesses faites en son nom et il frappe les fauteurs de la révolte avec d'autant plus de cruauté que sa terreur avait été plus vive. Il profite de sa victoire pour fermer les dernières maisons religieuses et s'emparer de leurs biens. Il y emploie trois instruments : la loi, la fourberie, la contrainte morale ; un exemple de fourberie est fourni par le cas de l'abbé de Glastonbury qui, trompé par un ami de Cromwell et trahi par un de ses propres serviteurs, fut condamné à mort après un simulacre de jugement et exécuté aussitôt après.

A coup sûr, ces divisions sont d'une rhétorique assez enfantine et superflue. Du moins la suite des faits se déroule avec aisance et logique. Après sa « comédie hagiographique », il expose le bouleversement économique produit par la suppression des monastères, la dilapidation des biens ravis au clergé régulier, l'affaiblissement progressif des espèces monétaires. A la fin, il revient à l'objet propre de sa chronique en racontant les dernières années passées par la ci-devant reine Catherine, d'abord à Buckden, puis à Kimbolton où la mort vint l'enlever enfin à ses bonnes œuvres et à ses larmes.

Cet écrivain distingué était un esprit plutôt médiocre : les jugements qu'il porte sur les hommes et sur les événements sont

superficiels. Il y avait chez Henri VIII autre chose que l'appétit des plaisirs charnels et la soif de l'argent ; Thomas Cromwell n'était pas seulement un ruffian satanique. Notre chroniqueur est aussi un pamphlétaire ; il déteste l'œuvre accomplie par le roi et, dans son ministre, il exècre l'exécuteur de ses plus basses œuvres ; sa haine, sans ménagements, s'exprime aussi sans nuances. De même Wolsey méritait mieux que l'éloge banal qu'en fait notre auteur : il vante la résignation du ministre disgracié, son affabilité, sa charité toute chrétienne. Il n'a guère vu en lui que la victime de Henri VIII, et le roi nous devient d'autant plus odieux que le cardinal, sa victime, nous paraît plus innocente. Le procédé est connu et trop facile. D'autre part, reconnaissons-le en toute équité, il est si difficile, aujourd'hui encore, de porter sur ces hommes un jugement équitable, établi sur des faits certains et bien proportionnés, qu'on peut pardonner à un contemporain la brièveté de sa vue, à un catholique l'évident parti pris qui a guidé sa plume dans le récit des événements qui ont conduit l'Angleterre au protestantisme. Après tout, la physionomie de Henri VIII, telle qu'on se la représente après la lecture de la Chronique, n'y est point faussée. Certains traits sont grossis, même jusqu'à la caricature. Les historiens modernes, plus abondamment renseignés, font à ce roi meilleure justice, avec des considérants plus nuancés ; leur condamnation n'est guère moins sévère. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, l'œuvre de notre chroniqueur aura toujours ce mérite de nous apporter le témoignage d'un contemporain.

Ce contemporain n'a pas vu ni retenu beaucoup de choses ; mais il les a bien vues. Quand il craint qu'on mette en doute les faits qu'il rapporte, il donne ses références. Il raconte (p. 63) qu'un chien vint lécher le sang et la graisse qui avaient suinté du cercueil où l'on avait placé le corps de Henri VIII pour le transporter de Londres à Windsor ; comme il avait résumé auparavant un sermon de Frère Peto menaçant le roi du sort d'Achab, on aurait pu lui reprocher d'avoir imaginé cette anecdote pour la faire cadrer avec le récit de la Bible ; mais il tient à ce qu'on sache qu'il n'invente rien. Il pose lui-même la question : D'où avez-vous appris cela ? et il répond : Je tiens le fait de William Consel, qui était présent et qui eut peine à écarter le chien avec sa canne. Sur l'arrivée de Sir Thomas More à la Tour, sur les entrevues qu'il eut avec

Cromwell, sur ses derniers entretiens avec sa fille, notre auteur tient sans doute ses renseignements de la famille elle-même ; car il a connu le mari de l'une des petites-filles de l'ex-chancelier, James Basset. Il parle de lui (p. 68) dans les termes de la plus chaleureuse admiration : « ce jeune homme incomparable, comblé de tous les dons de l'esprit et du corps » ; c'est par lui, sans doute, ou par sa jeune femme, qu'il connut les traités philosophiques écrits en prison par More. « Ces traités », dit-il, « j'en ai vu la plus grande partie au moment où les bonnes feuilles sortaient de l'imprimerie par les soins et aux frais de la très noble et savante femme que Basset vient d'épouser » (p. 68). Il fait aussi allusion à d'autres ouvrages où il s'est documenté, en particulier au traité de Fisher, évêque de Rochester, sur le divorce, qui était resté manuscrit, mais dont des copies nombreuses avaient déjà circulé avant que ce fût devenu un crime capital de le posséder chez soi ou de le lire (p. 67).

L'époque à laquelle fut composée la Chronique latine peut être déterminée avec une suffisante précision. L'auteur écrit sous le règne de Marie Tudor et de Philippe d'Espagne, dont le mariage fut célébré le 25 juillet 1554. Il fait de ces époux un éloge dithyrambique ; il attend d'eux, avec la restauration de la vraie foi, le salut de l'Angleterre. Plus loin, il termine un portrait (fort désobligeant) de l'archevêque de Cantorbéry, Cranmer, en disant que ce prélat versatile « n'eût pas plus de doctrine certaine qu'un chien, jusqu'à son dernier souffle qu'il vient d'exhaler récemment à Oxford dans les flammes » (p. 57) ; or Cranmer périt sur le bûcher le 21 mars 1556 (n. st.). J'ai signalé plus haut le passage où notre auteur parle des traités philosophiques publiés par la petite-fille de More, qui venait d'épouser James Basset ; j'ignore la date de ce mariage, mais je ne puis m'empêcher de penser que, dans ce passage, il est fait allusion à l'édition des œuvres anglaises de Sir Thomas More parue en avril 1557. Enfin, tandis qu'il a bien soin de rappeler que, si les Chartreux furent les premiers religieux dispersés par Henri VIII, ils furent aussi les premiers rétablis par Marie, il paraît ne pas savoir encore, quand il écrit, que Frère Peto, l'auteur du sermon où figure Achab, roi de Judas, « dont les chiens ont léché le sang », fut nommé cardinal le 14 juin 1557, car il n'eût pas manqué de faire au moins allusion à un fait aussi glorieux pour l'humble franciscain qui avait osé braver

la colère de Henri VIII. C'est donc en mai ou en juin de l'année 1557 que notre auteur écrivait sa Chronique latine.

Cette Chronique est anonyme. L'auteur était-il laïc, religieux ou prêtre ? Il déplore amèrement les persécutions dirigées contre les franciscains, les chartreux, les bénédictins : mais son chagrin, son irritation, proviennent, semble-t-il, de causes générales, et l'on n'aperçoit pas qu'il porte à aucun de ces ordres religieux un intérêt particulier. Les citations tirées des livres saints que l'on rencontre dans sa Chronique pourraient faire croire qu'il était prêtre, si l'on ne savait qu'il y avait au xvi^e siècle beaucoup de laïcs versés dans la connaissance des Écritures et de la théologie, témoin ce Thomas More pour lequel notre auteur professe une vive admiration. D'autre part, l'élégance de son style conviendrait parfaitement à un prêtre, car pendant la première moitié du xvi^e siècle, plus d'un membre du clergé anglais aurait pu figurer avec honneur dans le rang des cicéroniens.

Le titre de la Chronique fournit une précieuse indication authentiquée, si l'on peut ainsi parler, par ce William Carter dont il a été question plus haut : « Ce livre fut trouvé chez moi parmi les écrits du docteur Har[] ». Comment faut-il compléter ce nom, mutilé aujourd'hui par une déchirure ? Il y a deux solutions possibles et je crois bien qu'il n'y en a que deux : on peut hésiter entre Nicolas Harpsfield et Thomas Harding, tous deux docteurs, tous deux prêtres catholiques, tous deux engagés dans de vives controverses contre les protestants sous le règne de Marie Tudor. En faveur de qui le débat doit-il être tranché ?

Sans paraître se douter qu'il y ait un problème, l'oratorien Joachim Le Grand se prononce pour Harding. Dans son *Histoire du divorce de Henri VIII*, il dit avoir vu à la Bibliothèque du roi une « Histoire du divorce présentée à Philippe et à Marie » et il ajoute : « que je crois avoir été écrite par Thomas Harding ». Il y renvoie formellement dans deux endroits du tome I^{er} ; d'abord p. 254 : « Il [c'est-à-dire Harding] dit que le comte de Wilchire ayant rendu compte au roy de quelques conversations qu'il avoit eues avec Cranmer..., Henry commanda au comte de luy amener ce docteur [Cranmer], et s'en alla en même temps voir un combat de bêtes ; que ce fut là qu'il nomma Cranmer archevêque de Cantorbéry » ; et à la page suivante : « Voicy ce que dit Harding : le matin que Cranmer devoit estre sacré, il appella quelques-uns

de ses amis, du nombre desquels estoit Goodrick, qui depuis a esté évesque d'Ely, et leur dit : Je vous appelle pour estre temoins du serment que je vais prester. » Le texte d'où Le Grand a tiré ces citations était écrit en latin ; car, dans sa *Défense de Sanderus* qui fait suite à son *Histoire du Divorce*, il en reproduit, assez exactement en somme, tout un long récit dans sa langue originale (tome II, p. 109-111) ; c'est celui sur lequel Sanders s'était appuyé quand il racontait l'indigne subterfuge employé par Henri VIII pour convaincre son chapelain, Rowland Lee, qu'il pouvait légitimement bénir en secret son union avec Anne Boleyn. Or ces trois passages se lisent en effet dans notre Chronique (voir plus loin, page 58). Sans doute Le Grand ne nous fournit pas la preuve matérielle que le manuscrit consulté par lui est bien celui qui est conservé à la Bibliothèque nationale sous le n° 6051 du fonds latin ; mais il est difficile de croire qu'il en soit autrement : nous connaissons assez bien les manuscrits conservés dans la Bibliothèque du roi au XVIII^e siècle pour affirmer qu'aucun autre ne contenait une Vie de Henri VIII roi d'Angleterre ni une Histoire de son premier divorce.

On peut se demander si la mutilation qui a enlevé les dernières lettres du nom existait déjà au temps où Le Grand vit le manuscrit. Il est malaisé de se prononcer aujourd'hui sur ce point ; l'indication fournie par le Catalogue des manuscrits de 1742 est trop sommaire et Le Grand lui-même dit seulement : « je crois » que l'*Histoire du divorce* a « esté écrite par Thomas Harding » ; il ne l'affirme pas. D'ailleurs, qu'il ait lu ce nom en toutes lettres ou qu'il l'ait complété par voie de conjecture, il ne pouvait guère mettre en doute cette attribution. Thomas Harding était assez connu même en France au XVII^e siècle. On savait, au moins en gros, qu'après avoir été en faveur auprès de Henri VIII et avoir combattu pour la réforme protestante sous Édouard VI, il était revenu au catholicisme, qu'il avait été chapelain et confesseur de Gardiner, évêque de Winchester (1555), et qu'il resta fidèle à l'ancienne foi restaurée par Marie Tudor, même après la mort de celle-ci ; qu'après l'avènement d'Élisabeth il s'était réfugié à Louvain où il était mort en 1572, sans avoir cessé de lutter contre le protestantisme triomphant en Angleterre ; sa polémique contre son ancien condisciple d'Oxford, John Jewel, avait eu un grand retentissement dans toute l'Europe théologique. Qu'un

chaud partisan de Marie Tudor raconte les causes et les conséquences du divorce de Henri VIII de manière à faire considérer cet acte comme aussi odieux ou ridicule qu'illégal, quoi de plus vraisemblable ?

De Harpsfield, que savait-on au contraire ? Qu'il avait publié des Dialogues contre les adversaires du Souverain Pontife, sur la vie monastique, les saints et les images sacrées ¹, une *Histoire de l'Église d'Angleterre* divisée en quinze centuries à l'imitation des Centuriateurs de Magdebourg ². Nous sommes mieux renseignés aujourd'hui sur cet écrivain et sur son œuvre ; c'est le moment d'en parler.

Nicolas Harpsfield fut un légiste et un humaniste. Il naquit à Londres vers 1519. Avec son frère aîné John, il étudia au collège de Wykeham (Winchester), puis à New College (Oxford), où il devint fellow (1535). En 1544, nous le voyons principal du collège de Whitehall (Oxford), que fréquentaient les étudiants en droit civil, puis chargé d'enseigner le grec à l'Université (1546). Les changements apportés au dogme et à l'organisation de l'Église par Édouard VI le décidèrent à s'éloigner : il alla résider pendant un temps à Louvain. Il en revint sous le règne de Marie et, avec son frère John, qui était devenu archidiacre de Londres et doyen de Norwich, il déploya beaucoup de zèle pour le rétablissement du catholicisme. Il fut docteur en droit, juge à la cour des Arches, archidiacre de Cantorbéry (1554) où il remplaça Edmond Cranmer, frère de l'archevêque et prêtre marié. Il s'employa aussi avec ardeur, avec cruauté même, dit-on ³, à réprimer l'hérésie. Sous Élisabeth, ayant refusé de se plier aux prescriptions du « Prayer book » et aux ordres de la reine, il fut enfermé à la Tour et il y demeura jusqu'à sa mort (18 déc. 1575) ⁴. C'est là qu'il écrivit ses *Dialogi sex* et son *Historia anglicana ecclesiastica*, puis d'autres ouvrages dont il n'y a pas lieu de parler ici. Le seul d'ail-

1. *Dialogi sex contra summi pontificatus, monasticæ vitæ, sanctorum, sacrarum imaginum oppugnatores et pseudo-martyres*. Anvers 1566.

2. *Historia anglicana ecclesiastica a primis gentis susceptæ fidei incunabulis ad nostra fere tempora deducta et in quindecim centurias distributa*. Douai, 1622.

3. C'est Foxe qui l'accuse de cruauté *Acts and monuments*, t. VIII, p. 253.

4. Cette date a été établie dans un article de *The Academy* du 15 avril 1876, p. 360.

leurs qui le recommande vraiment est le traité qu'il composa sur le prétendu divorce de Henri VIII.

Ce traité a été écrit en pleine contre-réforme, vers la fin du règne de Marie ; une époque plus précise sera indiquée tout à l'heure. L'avènement d'Élisabeth et, sans doute aussi, la captivité de l'auteur, en empêchèrent la publication. Plusieurs copies manuscrites en circulèrent ; on en possède aujourd'hui quatre ; une d'elles, qui fut saisie par Topcliffe, a servi de base à l'édition donnée par Nicholas Pocock en 1878¹.

Le traité est divisé en trois livres. Dans le premier, Harpsfield n'a fait (il le déclare lui-même) que résumer la véhémence réplique, encore inédite, de l'évêque de Rochester, John Fisher, aux arguments qu'on avait présentés pour établir la nullité du premier mariage de Henri VIII². Dans le second livre, Harpsfield reprend la discussion pour son propre compte. Les théologiens qu'il entreprend de réfuter sont Gilles de Bellemère, « Marcus Mantua », maître Wakefield et l'auteur anonyme d'un dialogue en anglais sur le *Miroir de la Vérité*. Ce choix ne laisse pas d'être hétéroclite : Gilles de Bellemère est un canoniste français du xiv^e siècle ; successivement évêque de Lavaur (1383), du Puy en Velay (1390), enfin d'Avignon (1392-1407), il écrivit des *Consilia* et des *Decisiones* longtemps appréciés³. — « Marcus Mantua » est un jurisconsulte italien, appelé en réalité, paraît-il, Benavidius ou Benavides ; il était né le 29 novembre 1489 à Padoue et il y mourut le 2 avril 1582⁴. Il est l'auteur d'un épitomé des hommes illustres qui ont écrit ou enseigné le droit dans les universités⁵,

1. *A Treatise on the pretended divorce between Henry VIII and Catherine of Aragon*, by Nicholas Harpsfield, archdeacon of Canterbury. Camden Society, 2^e série, tome XXI, 1878. Le manuscrit reproduit par Pocock avait d'abord été étudié par lui dans *The Academy*, 1876, 17 et 24 juin. Dans ce long compte rendu, Pocock avait constaté les ressemblances qui existent entre le traité anglais et la chronique latine utilisée par Joachim Le Grand ; mais il s'était laissé troubler par l'attribution de cette chronique à Thomas Harding.

2. Un des plus récents biographes de Fisher, le P. Van Ortoy, qui a comparé le texte manuscrit de Fisher avec le texte imprimé de Harpsfield, déclare que le résumé de ce dernier est fidèle, qu'il n'a rien ajouté de son cru.

3. Voir Tardif, *Sources du droit canonique*, p. 203. Les œuvres de Bellemère venaient de paraître à Lyon (1548).

4. *Nouvelle biographie générale*.

5. *Epitome virorum illustrium qui vel scripserunt vel jurisprudentiam docuerunt in scholis* 1533. On lui doit encore un *Dialogus de Concilio* (1561).

et il y fait précisément l'éloge de Bellemère. — Robert Wakefield était un humaniste qui, après avoir enseigné à Tubingue, à Paris, à Louvain, était devenu chapelain du roi d'Angleterre. Protégé par Sir Thomas Boleyn (le père d'Anne), il fut chanoine de Christ Church à Oxford (1532) et mourut à Londres le 8 octobre 1537¹. Dès le 6 juillet 1527, Wakefield écrivait au roi pour lui déclarer qu'il se rangeait résolument de son côté dans l'affaire du divorce et, en effet, l'année suivante, parut de lui un traité qu'il intitule bizarrement *Kotser* et où il prouve que l'Église interdit absolument le mariage d'un homme avec sa belle-sœur veuve, quand le premier mariage de celle-ci a été consommé. Quant au *Miroir de la Vérité*², c'est un dialogue supposé entre un prêtre et un jurisconsulte ; les deux interlocuteurs finissent par tomber d'accord sur un point, à savoir que le procès en divorce ne pouvait être plaidé hors du royaume ; « c'est pourquoi le roi et son Parlement doivent insister auprès des deux métropolitains pour qu'ils mettent promptement fin à l'affaire ; ils devaient prendre en considération plutôt le repos de la conscience de Sa Grâce et celui du royaume que les subtilités de la loi du Pape ; car, par la loi de Dieu, ils sont obligés d'obéir à leur prince. » Le Dialogue offre cet intérêt de placer la question du divorce sur le terrain politique et de préparer les voies à l'Acte de Suprématie. Le roi d'ailleurs en eut connaissance avant qu'il eût été mis en vente, si bien qu'on a pu croire qu'il en était l'auteur, tout autant que de l'*Assertio septem sacramentorum*.

A la réfutation de ces traités, Harpsfield ajoute un « Discours historique sur le Divorce », qui achève le livre II et remplit tout le livre III. Il y analyse un grand nombre de documents officiels qu'il consulta, dit-on, quand il était en faveur sous le règne de Marie Tudor³. Il termine par le mariage de Henri VIII avec Anne Boleyn et par le récit, souvent piquant, des infortunes qui troublèrent les unions subséquentes de Henri VIII.

Si maintenant on compare le traité en anglais de Harpsfield

1. *Dict. Nat. Biogr.*

2. *A glasse of the truthe* 2^e édit. parue en septembre 1532. Publié par Nicholas Pocock, *Records of the Reformation*, t. II, p. 385.

3. Le dossier utilisé par Harpsfield se retrouve dans le ms. du British Museum, Arundel n° 152, où le P. Van Ortroy a pris la *Vie du bienheureux John Fisher*.

sur le Divorce prétendu et la Chronique latine de notre auteur anonyme, on y trouve nombre de passages identiques. Un rapide coup d'œil sur l'édition que nous donnons plus loin permet de mesurer l'importance des emprunts que l'un des deux textes a faits à l'autre. Le passage qui permet de conclure que la Chronique latine a été composée en 1537 se retrouve en propres termes dans le Divorce prétendu. Les deux rédactions appartiennent donc à la même époque, et elles ont nécessairement le même auteur. Si en effet la Chronique latine devait être attribuée à Harding, il faudrait admettre ou que celui-ci, abandonnant sa tragi-comédie presque achevée, la remit lui-même à Harpsfield en l'autorisant à en tirer tout le parti qui lui conviendrait, ou que Harpsfield pillât effrontément l'œuvre d'un confrère. On conviendra que ces deux hypothèses sont également inadmissibles. Un acte de piraterie littéraire n'eût pu passer inaperçu et, connu, il eût soulevé les plus véhémentes et légitimes protestations. C'est donc bien Harpsfield qui est aussi l'auteur de la Chronique latine, et Le Grand s'est trompé.

Cette solution, qui logiquement s'impose, est satisfaisante en outre au point de vue moral. La lecture de la Chronique latine donne cette impression qu'elle a été écrite par un catholique resté toujours fidèle à l'Église romaine ; c'est le cas de Harpsfield. La foi de Harding avait été, on l'a vu, plutôt chancelante. Il ne fut pas le seul à changer d'opinion et Cranmer, pour ne mentionner que le plus illustre des renégats, donna l'exemple de palinodies bien plus surprenantes encore ; tout de même, il faudrait attribuer à Harding un degré d'impudence rare pour admettre que, quatre ans après la mort d'Édouard VI qu'il avait servi, il ait entrepris d'accabler sous le poids du ridicule et des invectives toute l'œuvre de la réforme henricienne.

Si la comparaison des deux récits permet de constater de fréquentes ressemblances, il arrive cependant aussi qu'ils présentent les choses différemment. C'est ce qui arrive en particulier pour ce qui concerne Wolsey et Cranmer. Au sujet des premières négociations entamées par Henri VIII à l'effet d'obtenir de Rome la nullité de son mariage avec Catherine d'Aragon, la Chronique latine s'exprime à peu près en ces termes : Des ambassadeurs sont envoyés ; Wolsey lui-même part pour la France afin d'arrêter les conditions d'une paix

durable, de sonder les dispositions de François I^{er} dans l'affaire du divorce, et, si elle réussissait, de conclure peut-être une alliance avec les Français. Quelques jours lui suffirent pour arranger les choses comme il le désirait en France et il revint annonçant que tout allait bien, qu'on approuvait le divorce, que l'idée d'une alliance anglo-française ne déplaisait pas. Cependant Stephen Gardiner, secrétaire du roi, est envoyé vers Rome avec Francis Bryan pour exposer au pape Clément VII la cause du roi et le trouble de sa conscience, et pour le prier de révoquer la bulle concédée autrefois par le pape Jules II pour le mariage du prince Henri avec Catherine d'Aragon. Après plusieurs mois de stériles négociations, il fallut bien reconnaître que le pape et les cardinaux étaient hostiles à l'idée du divorce. On obtint cependant l'envoi du cardinal Campeggio chargé de connaître de toute l'affaire, de concert avec Wolsey son collègue. — Dans le Divorce prétendu, on lit tout autre chose : après avoir commencé par résister aux sollicitations de Wolsey qu'appuyait Longland, évêque de Lincoln, le roi finit par céder ; comme si le divorce était déjà un fait acquis, il tomba d'accord avec Wolsey qu'on demanderait pour lui la main de la sœur du roi de France, veuve du duc d'Alençon. Cependant rien ne fut décidé pour le moment. Peu après, le cardinal fut envoyé auprès du roi de France que l'on disait bien disposé en faveur du mariage de sa sœur. La reine Catherine, ayant eu vent de ces négociations, montra tant de douleur que le roi s'en émut ; il lui donna l'assurance que les négociations engagées tendaient uniquement à la recherche de la vérité, et il fit prier le pape d'envoyer en Angleterre un cardinal muni de pleins pouvoirs pour décider sur cette délicate matière. Le pape envoya le cardinal Campeggio auquel il associa Wolsey. — Quant à la mission de Campeggio, semblable quant au fond dans les deux récits, elle est présentée sous une forme très différente ; l'auteur du Divorce prétendu donne d'ailleurs des détails beaucoup plus abondants que la Chronique. D'après lui, c'est vraiment Wolsey qui fut l'auteur : il dit : le pilier du procès en divorce, engagé malgré les répugnances du roi, et il nous montre ce dernier réconfortant la reine qui, dès le début, lui avait prédit les malheurs qui allaient fondre sur elle. Ces scrupules de Henri VIII, l'auteur de la Chronique paraît les ignorer ; tout en blâmant le rôle joué dans cette affaire par le car-

dinal, il ne se réjouit cependant pas de la disgrâce où tomba Wolsey ; c'est au contraire un vif sentiment de sympathie pour le ministre déchu qu'il veut éveiller dans l'esprit du lecteur.

Sur les débuts de Cranmer, la divergence entre les deux récits prend le caractère très net d'une contradiction. La Chronique mentionne le mariage contracté par lui, avant qu'il eût été ordonné prêtre, avec une fille d'auberge ; c'est après la mort de cette femme que Cranmer entra dans les ordres. En cela, rien que de parfaitement régulier en droit strict. Dans son traité sur le Divorce prétendu, Harpsfield, qu'afflige le mariage « incestueux » de tant de prêtres et de religieux, rappelle avec horreur l'exemple donné par cet archevêque de Cantorbéry : « il fut marié au temps de Henri VIII, mais il tint sa femme sous clé ; il lui arriva même de la faire voyager avec lui dans un grand coffre plein de trous pour qu'elle pût respirer. Un jour, le feu prit au palais archiépiscopal. Dieu ! Quel tapage il fit et quels soins il prit de ce précieux coffre, criant qu'il y avait là des documents qu'il estimait plus que tous les trésors du monde » ; et Harpsfield ajoute : « Voilà ce que j'ai appris de la bouche même d'un gentleman qui était présent et qui connaissait bien tout ce sacré mystère. » De ce conte ridicule, on ne saurait trouver la moindre trace dans la Chronique latine.

Pour expliquer ces contradictions sous la plume du même auteur, on peut imaginer que Harpsfield aura d'abord formé le projet d'écrire en latin une histoire tragi-comique du divorce ; dans ce drame, les faits devaient occuper naturellement la première place ; il suffisait de les bien choisir, afin d'exciter chez le lecteur des sentiments de haine et de mépris pour l'œuvre néfaste de Henri VIII. Cette première rédaction, écrite de verve, il l'interrompit après le touchant récit de la mort de la reine Catherine. Pourquoi ? Sans doute parce qu'au cours de son travail, il crut utile de le refaire sur un plan et dans un but tout différents ; maintenant il se proposait de prouver que le mariage contracté par Henri VIII avec Catherine était absolument légal, que Catherine, veuve du prince Arthur, était arrivée vierge au lit de son second époux, que leur union était donc indissoluble, qu'en épousant Anne Boleyn du vivant de Catherine, Henri VIII, après avoir commis le péché d'adultère, encourait l'accusation de bigamie. Pour établir cette démonstration, les scènes burlesques, les

invectives, les larmes n'étaient plus des moyens appropriés ; il fallait s'entourer d'un imposant appareil d'érudition, entasser les textes, multiplier les témoignages. C'est ainsi qu'il se félicite d'avoir eu communication d'une lettre inédite où Reginald Pole, le futur cardinal, expliquait les raisons pour lesquelles il avait refusé la tiare pontificale. Il connut de même la correspondance secrète adressée au roi par Stephen Gardiner et Sir Francis Bryan envoyés à Rome pour l'affaire du divorce. Parfois il ne prend pas la peine de critiquer la valeur de son information : ainsi quand il rapporte le récit du gentleman anonyme qui connaissait le mystère du coffre où l'archevêque Cranmer tenait sa femme enfermée. On peut croire que ces renseignements nouveaux ont conduit Harpsfield à compléter ou à modifier dans son traité dogmatique en anglais ce qu'il avait déjà dit dans sa tragi-comédie en latin.

J'ai signalé plus haut les mérites littéraires de la Chronique latine ; on n'en retrouve plus l'équivalent dans le traité anglais, ni l'élégance voulue et parfois puérile, ni la sobriété un peu tendue, ni l'intérêt dramatique. Dira-t-on que ces deux manières supposent deux auteurs différents ? N'accordera-t-on pas plutôt volontiers qu'un même auteur ne pouvait pas employer le même style, soit pour intéresser son lecteur ou frapper son imagination, soit pour établir avec toutes les ressources de la dialectique une thèse de droit canon ardemment controversée ? Le juriste ne songe plus à montrer son esprit et à plaire, mais à ranger ses arguments en bon ordre, à les répéter au besoin jusqu'à satiété pour emporter la conviction du lecteur. Quand il veut faire œuvre littéraire, notre écrivain emploie la langue qui, au *xvi^e* siècle, était celle des gens cultivés, le latin. Il prend moins de peine quand il écrit dans sa langue maternelle une œuvre de controverse. Le même homme a donc bien pu, à quelques mois d'intervalle, composer cette Chronique latine, rapide et vivante quoique dans une langue morte, puis ce lourd et prolixe traité sur le Divorce prétendu de Henri VIII et de la reine Catherine. Dans ce traité, il a inséré, en les traduisant en anglais, des passages nombreux et importants de son œuvre latine qu'il avait laissée inachevée. Il n'avait pas besoin d'avertir le lecteur des emprunts qu'il se faisait à lui-même, tandis qu'un autre auteur, Thomas Harding par exemple, eût été coupable de garder le silence en copiant le travail d'autrui.

Les emprunts à la Chronique latine occupent à peine la sixième partie du traité sur le Divorce prétendu ; le reste est inédit. Ceci ne veut pas dire qu'il puisse nous apprendre rien de bien nouveau. Tant de documents relatifs au premier divorce de Henri VIII ont vu le jour depuis Harpsfield et même depuis que son traité sur le Divorce a été publié ; les *Letters and papers* édités par MM. Brewer et Gairdner¹ ont fait connaître une si prodigieuse quantité de noms et de faits, qu'on ne peut guère espérer de faire sur ce sujet des trouvailles importantes. La contribution que nous y apportons aujourd'hui est fort modeste ; peut-être cependant jugera-t-on qu'elle n'est pas méprisables. Ce qui étonnera sans doute, c'est que notre manuscrit ait échappé pendant si longtemps à l'attention des historiens² ; le seul qui fasse exception est le P. Joachim Le Grand, si c'est bien, comme je le crois, notre manuscrit qu'il a consulté dans la Bibliothèque du roi ; mais le peu qu'il en dit n'était pas de nature à faire penser que ce texte inédit contenait sur un des événements les plus notables de l'histoire d'Angleterre le témoignage d'un contemporain, d'un adversaire déclaré de la politique religieuse inaugurée par Henri VIII.

Dans la présente édition, le texte de la Chronique latine a été reproduit aussi fidèlement que possible. J'ai dit plus haut que la lecture du manuscrit ne présente pas de sérieuses difficultés. Je noterai seulement la particularité suivante : le copiste n'a pas su quel système suivre pour reproduire les diphtongues *ae* et *oe* du latin. Quelquefois, il conserve les graphies du latin classique ; rarement il substitue à cette diphtongue un *e* simple, suivant l'usage constamment observé dans les manuscrits du *xiii*^e siècle à la fin du *xvi*^e ; le plus souvent, il emploie un *e* cédillé, comme ce fut assez fréquemment le cas au *xi*^e et au *xii*^e siècle³. Ainsi, à

1. Brewer n'a pas analysé les documents publiés par Le Grand dans son *Histoire du Divorce*. N. Pocock se demande pourquoi, dans ses *Records of the Reformation*, t. I, p. 10. Lui-même, il n'a pas osé les rééditer parce qu'il les a trouvés trop incorrects.

2. Les érudits qui ont publié d'après le ms. 6031 les lettres du P. Gretser et du P. Abercromby paraissent n'avoir attaché aucune importance à la Chronique ; ils n'y font aucune allusion.

3. On retrouve encore l'*e* cédillé dans des ouvrages imprimés au *xvi*^e siècle, par exemple dans le *De schismate anglicano* de Sanders, mentionné plus loin page 39 ; cf. p. 58, note 4.

la première ligne, il écrit « *salutis humane etatis annus* ; et seize lignes plus loin : « *tristis tam male mutate reip. status.* » Il lui arrive de suivre dans une même phrase trois systèmes différents, d'écrire : « *Annæ Bullonæ, velut legitime regine* », d'utiliser l'e cédillé là où il n'a que faire : « *Roffensis Interim, edito libello...* » ; « *edicto.. cautum fuit* » ; et ces exemples sont empruntés à un seul paragraphe (fol. 9 v). J'ai cru qu'il était sans intérêt de suivre le copiste dans ses caprices orthographiques et j'ai adopté partout les formes usitées par les écrivains latins de l'époque classique. Aux paragraphes, j'ai ajouté des titres et des dates qui permettent de se mieux retrouver dans le récit. J'ai enfin reproduit en note, au bas des pages, les passages du Divorce prétendu qui sont empruntés à la Chronique latine ; on pourra de cette manière apprécier exactement la nature des changements apportés par l'auteur à sa seconde rédaction. Pour faciliter l'intelligence du texte, j'en ai donné une traduction française munie des mêmes titres que les paragraphes latins et c'est à cette traduction que les notes explicatives ont été ajoutées. Je ne me suis pas d'ailleurs imposé l'obligation de tout traduire. De propos délibéré, j'ai supprimé certains développements de rhétorique pure, abrégé certains détails sans utilité pour l'histoire ; mais je n'ai rien supprimé qui eût besoin d'être précisé ou commenté.

*
* *

Il a paru nécessaire de compléter la présente Introduction en indiquant les sources et les principaux ouvrages relatifs aux faits racontés dans notre Chronique, c'est-à-dire au premier divorce de Henri VIII, à la suppression du clergé régulier et au schisme.

I. SOURCES. — Elles peuvent se grouper en deux parties comprenant l'une les documents d'archives, l'autre les récits des contemporains.

A. *Documents d'archives.* — J'entends par là surtout les papiers d'État et, en premier lieu, les actes émanés du pouvoir souverain.

Notons tout d'abord les *Acta et Fœdera* de Thomas Rymer ; c'est dans le tome XIV de l'édition originale et dans le tome VI de l'édition de La Haye que se trouvent les actes relatifs à la période

étudiée ici. On y trouve en particulier les pièces déclarant la nullité du mariage contracté par Henri VIII avec Catherine d'Aragon et ceux par lesquels le roi se fait reconnaître comme le chef de l'Église d'Angleterre.

Les statuts sont des actes émanés du pouvoir législatif qui était exercé par le roi et le Parlement ; ils sont considérés comme ayant un effet perpétuel. Les ordonnances sont des actes du pouvoir administratif résidant essentiellement dans le roi et son Conseil ; leur effet en est plutôt temporaire. Sous Henri VIII, les ordonnances prirent souvent le nom de proclamations ; par elles, le roi manifestait sa volonté en toute matière politique et administrative, temporaire ou perpétuelle ; un statut de la 31^e année du roi (1540) leur conféra une autorité égale à celle d'un acte du Parlement. Les statuts, ordonnances et proclamations sont donc les actes de l'autorité souveraine, laquelle agissait souvent sans contrôle. Les recueils de statuts sont nombreux ; l'édition la plus autorisée est celle qui a été donnée sous les auspices de l'ancienne Record Commission. Quant aux proclamations, la Société des Antiquaires de Londres en possède une riche collection, qui a été reproduite en fac-similé¹ ; le volume qui les contient ne dépasse pas l'année 1558.

L'œuvre ministérielle, accomplie par le ou par les secrétaires d'état², se renferme pour nous dans les *State Papers*. Ces papiers d'état sont conservés soit dans le State Paper Office, qui fut organisé seulement en 1578, soit dans des dépôts privés, dont le plus considérable constitue les belles archives de la famille Salisbury à Hatfield, soit au British Museum qui, par voie de dons ou d'achats, s'est enrichi d'un grand nombre de papiers d'État. Pour ce dernier établissement, il suffit de renvoyer aux Catalogues imprimés. Les dépôts qui appartiennent encore à des particuliers sont inventoriés par la Commission des manuscrits historiques³.

1. *Tudor proclamations. Fac-similes of proclamations of Henry VIII, Edward VI and Philip and Mary*. Oxford, 1897. Le nombre des documents reproduits s'élève à 131.

2. C'est Thomas Cromwell qui a fait de l'office de secrétaire un office politique ; il fut nommé secrétaire en 1539 et alors il était seul. Après sa mort (1540), il y eut deux secrétaires. Le titre même de secrétaire d'État n'apparaît que sous le règne d'Élisabeth.

3. On trouvera une analyse assez détaillée des deux séries (in-4^o et in-8^o) de ces publications dans le catalogue de librairie placé à la fin de la plupart des volumes qui forment la série des *Calendars*.

Je ne m'occuperai pour le moment que des papiers conservés au State Paper Office. Une commission ayant été nommée le 10 juin 1825 pour imprimer et publier les papiers d'État de Henri VIII et de ses trois enfants, Robert Lemon fut chargé de cette entreprise, à tout le moins fort prématurée; il prépara pour l'impression onze volumes qui parurent par les soins de son fils Robert II¹. On avait eu l'imprudence de commencer l'impression des papiers avant d'avoir procédé à l'inventaire du fonds entier; aussi n'a-t-on pas tardé à constater dans le recueil de Lemon de graves et nombreuses lacunes². Quand le State Paper Office, perdant son indépendance, passa sous la direction du Maître des rôles (1854)³, on prit le parti, seul raisonnable et pratique, d'entreprendre, au lieu d'une publication intégrale, des inventaires ou *Calendars*. C'est un autre Robert Lemon (le troisième du nom), qui en donna le tome I en 1856; ce volume qui est le premier de la série *Domestic*, ne commence qu'avec l'avènement d'Édouard VI.

Le State Paper Office comprend autant de sections qu'il y eut de secrétaires d'État, et ceux-ci sont au nombre de cinq: Intérieur (*Domestic*), Affaires étrangères (*Foreign*), Colonies (*Colonial*), plus deux secrétaires pour l'Écosse et pour l'Irlande. En ce qui concerne le règne de Henri VIII, les deux séries *Domestic* et *Foreign* ont été fondues ensemble, comme dans la publication de Lemon, qu'il s'agissait de recommencer sur un plan nouveau et surtout de compléter. De là cette belle série de volumes connue sous le titre de *Letters and Papers*⁴. On y trouve l'analyse de toutes les pièces conservées dans le fonds des papiers d'État du P. Record Office, des pièces considérées comme telles qui se trouvent au British Museum et dans d'autres dépôts publics de l'Angleterre,

1. *State papers during the reign of Henry VIII*. Londres, 11 vol. in-4°, 1830-1852. Le tome I (1830) contient: 1° la correspondance du roi et de Wolsey de 1518 à 1530 (202 lettres); 2° la correspondance du roi avec ses ministres, de 1530 à 1547 (266 lettres); les tomes VI à XI contiennent la correspondance avec les puissances étrangères; signalons en particulier le tome VIII (1849), qui comprend celle des années 1527-1537.

2. N. Pocock (*Records of the Reformation*, t. I, 1870, p. vii) soupçonne Lemon d'avoir écarté tout simplement les documents d'une lecture trop difficile.

3. Le transfert des papiers d'État au P. Record Office eut lieu en 1861.

4. *Letters and Papers, foreign and domestic, of the reign of Henry VIII preserved in the P. Record Office, the British Museum and elsewhere in England*.

enfin des documents de même caractère qui ont déjà été imprimés dans des recueils tels que celui de Rymer ou que l'*Archæologia*, dans des publications comme celles de Fiddes¹, de Strype², d'Ellis³, de Lodge⁴ etc. Ces analyses sont placées dans un ordre strictement chronologique, tel du moins qu'il a été possible de le déterminer, les papiers d'État sous le règne de Henri VIII étant le plus souvent non datés. Les données chronologiques ont été empruntées à des sources variées d'information ; mais le premier éditeur des *Letters and Papers*, Brewer, a dépouillé et intercalé dans son *Calendar* toutes celles qu'ont pu lui fournir les actes donnés sous le sceau privé de la royauté (*Privy seals*) et ceux qui ont été revêtus du « signet » (*Signed bills*), ainsi que maintes pièces comptables ; comme ils sont exactement datés et que d'ailleurs ils touchent à tout, étant la manifestation d'une volonté royale chaque jour plus envahissante et dominatrice, ils complètent utilement les papiers d'État proprement dits.

Les quatre volumes publiés par Brewer sont du plus grand mérite. Ils ont un grave défaut : chargé de la période 1509-1530, l'éditeur avait distribué ses matériaux en quatre parties à laquelle devaient répondre autant de volumes ; mais, comme le nombre des documents n'a fait que croître d'année en année, il en fut réduit à faire des subdivisions représentées par autant de tomes. Ainsi les volumes II (1515-1518) et III (1519-1523) sont divisés en deux tomes ; le volume IV n'en compte pas moins de quatre : d'abord une introduction historique de 672 pages, puis le *Calendar* contenant 3538 pages avec 6803 numéros, plus 273 en appendice ; l'index forme à lui seul un demi-volume de 330 pages⁵. Volumes peu maniables et peu faciles à consulter, où de plus l'archiviste cède un peu trop la place à l'érudit, désireux de dire le dernier mot sur une des parties les plus complexes de l'histoire d'Angleterre et sur la personnalité d'un des souverains qu'il est le plus malaisé de bien comprendre et de juger avec équité.

Avec James Gairdner, le champ de l'analyse s'est encore élargi :

1. Richard Fiddes, *Life of cardinal Wolsey* (1724).

2. Voir plus loin p. 42.

3. *Original letters* (Camden Society, 1^{re} série, tome XXIII, 1844).

4. Edmond Lodge, *Illustrations of British history, biography and manners* (1791).

5. L'introduction au tome IV, jointe à celles des tomes II et III, a été publiée à part par J. Gairdner sous le titre : *The reign of Henry VIII* (1884).

il ne s'enferme pas, comme Brewer, dans les archives et les bibliothèques anglaises ; il met à contribution aussi celles du dehors ; c'est ainsi qu'il donne la substance des dépêches expédiées à Charles-Quint par son ambassadeur en Angleterre, Eustache Chapuys, dépêches qui sont conservées aux archives impériales de Vienne. A la fin de chaque mois, il dresse une liste des concessions (ou *grants*) faites par la royauté à titre perpétuel ; à partir du tome XIII, il y ajoute l'analyse des registres tenus par la Cour des Augmentations des revenus de la couronne, montrant ainsi en quelles mains ont passé les biens ravis au clergé régulier et comment s'est formée une nouvelle noblesse de propriétaires fonciers dévoués à la dynastie révolutionnaire des Tudors. C'est un admirable instrument de travail. Sur tous les objets que touche notre chroniqueur : négociations pour le premier divorce de Henri VIII, action exercée par Wolsey, par Cromwell, par Cranmer, dissolution des monastères, destruction des images saintes, crise économique, les *Letters and Papers* fournissent les documents les plus abondants et les plus sûrs. Les matériaux sont à pied-d'œuvre ; il ne reste qu'à les utiliser.

Les relations de l'Angleterre avec l'Espagne dans le premier tiers du xvi^e siècle ont une telle importance que les archives de la couronne d'Espagne sont une source d'information de premier ordre. Le *Calendar* des archives royales de Simancas a été exécuté avec une louable activité d'abord par Bergenroth¹, puis par don Pascual de Gayangos. C'est à ce dernier que l'on doit les tomes III et IV (1525-1538), qui intéressent le plus directement notre sujet.

Mais enfin, pourrait-on demander : les analyses des documents admis dans les *Calendars* sont-elles fidèles ; peut-on les utiliser sans avoir besoin à l'ordinaire de recourir aux documents originaux ? Le travail offrait des difficultés nombreuses : chacun sait que la lecture des textes écrits au xvi^e siècle est souvent difficile ; en outre la langue n'en est pas toujours très intelligible : l'espagnol des documents de Simancas, le français des dépêches rédigées par Chapuys ménagent de désagréables

1. *Calendar of letters, dispatches... relating to the negociations between England and Spain*, t. II (1866), 1509-1525 ; supplément aux tomes I et II (1868). C'est dans ce supplément que Bergenroth put éditer une série de documents relatifs à la reine Catherine avant et après son mariage avec Henri VIII.

surprises à leur interprète. Un certain nombre de passages sont chiffrés ; la transcription des dépêches en clair mérite-t-elle toute confiance ? Gayangos a montré que les clercs de la chancellerie de Bruxelles chargés de ces transcriptions pour les dépêches rédigées en espagnol ne se sont pas toujours bien acquittés de leur tâche. D'autre part, le savant biographe d'Anne Boleyn, Paul Friedmann¹, qui a étudié de près la correspondance de Chapuys, constate que les copies prises à Vienne même par Froude ne sont pas toujours fidèles et qu'on a plus d'une fois mal compris la langue, d'ailleurs obscure et incorrecte, de cet ambassadeur. Il convient donc d'employer les *Calendars* avec une certaine circonspection, mais seulement dans la mesure où l'érudit est tenu de tout contrôler.

Il serait étonnant que les archives du Vatican n'eussent pas conservé de documents importants sur la question du divorce et du schisme ; mais pendant fort longtemps les recherches y ont été difficiles, sinon même entièrement interdites. Il s'y trouve cependant une série de pièces d'une importance capitale : c'est la correspondance du cardinal Lorenzo Campeggio, légat envoyé par le pape pour se prononcer, de concert avec Wolsey, sur la prétendue nullité du mariage contracté par Henri VIII avec Catherine d'Aragon. Or, l'on sait qu'après un an de séjour à Londres (8 octobre 1528-5 octobre 1529), le légat partit sans avoir rien décidé. Ses dépêches sont néanmoins un document précieux qui nous fait connaître, d'une part le caractère indécis de la diplomatie pontificale, et de l'autre l'attitude très décidée que le Saint-Siège prétendait garder sur le point de droit, en particulier sur la validité de la dispense accordée par Jules II pour autoriser le mariage (26 décembre 1503). Pendant longtemps, cette correspondance n'a été connue que par le résumé très insuffisant des *Annales ecclesiastici*². Puis les archives du Vatican s'entre-bâillèrent pour quelques rares privilégiés : le Dr Hugo Lammer³, le P. Theiner⁴ ; encore n'ont-ils utilisé que des copies exécutées

1. *Anne Boleyn, a chapter of english history* (1884). L'ouvrage a été traduit en français.

2. T. XXXII de l'édition de Lucques.

3. *Monumenta Vaticana historiam ecclesiasticam sæculi XVI illustrantia, ex tabulis S. Sedis apostolicæ secretis*. Fribourg-en-Bade, 1861. Sur les 242 documents publiés dans ce volume, il y a neuf lettres de Campeggio.

4. *Vetera monumenta Hibernorum et Scotorum historiam illustrantia*

souvent avec négligence. Enfin le P. Ehses a retrouvé les originaux et les a reproduits avec un soin méticuleux¹. Il a surtout revu de très près les transcriptions des passages chiffrés. Son livre est désormais le seul qui fasse autorité ; en ce qui touche la légation de Campeggio, il est définitif.

La politique religieuse poursuivie par Henri VIII de 1530 à 1540 occupe dans notre Chronique une place trop considérable pour qu'on ne lui accorde pas aussi une attention spéciale dans la bibliographie des sources. Le principal instrument dont il se servit fut Thomas Cromwell, surnommé non sans raison le « Marteau des Moines ».

Ce n'est pas ici le lieu de retracer les origines, demeurées encore fort obscures, du fameux ministre. Serviteur, louche peut-être, de Wolsey, il paraît avoir su tirer sa propre fortune de la disgrâce même du Cardinal. En fait, il fut un des agents les plus actifs du divorce et de la persécution religieuse. Non point par fanatisme ; le côté moral et religieux de la Réforme l'intéressait peu. Politique réaliste, il se proposait avant tout d'affranchir l'autorité royale du joug de l'Église romaine. Sa Bible, on l'a déjà dit, c'était le *Prince* de Machiavel qu'il signalait à R. Pole comme « le meilleur livre qui eût été écrit ». Homme d'action, il a relativement peu écrit. Sa correspondance personnelle recueillie et éditée avec autant de soin que de critique par M. Roger B. Merriman², n'est pas volumineuse ; elle n'en est pas moins un document très précieux.

Les moyens employés par le roi et son ministre pour faire pression sur la papauté et pour fortifier le pouvoir souverain ont été la suppression des annates, la dissolution des maisons religieuses et la confiscation de leurs biens.

Les annates sont la contribution que devait payer à Rome le nouveau détenteur de tout bénéfice ecclésiastique ; elle était égale ou supposée égale à une année du revenu produit par ce

1216-1547. Rome, 1864. Dans ce recueil, la correspondance entre Henri VIII et Clément VII à propos du divorce débute par la lettre du roi félicitant le pape d'avoir recouvré sa liberté après le sac de Rome (7 janvier 1528) ; elle se termine par la sentence d'excommunication du 23 mars 1534.

1. *Römische Dokumente zur Geschichte der Ehescheidung Heinrichs VIII von England, 1517-1534*, Paderborn, 1893 (*Quellen und Forschungen*, publ. p. la Gœrres-Gesellschaft).

2. *Life and letters of Thomas Cromwell*. Oxford, 1902. 2 vol. in-8°.

bénéfice. Depuis son établissement définitif à la fin du XIII^e siècle, cette contribution fit sortir chaque année d'Angleterre des sommes importantes et souleva de vives réclamations qui furent portées, d'ailleurs sans résultat, soit devant le Parlement, soit devant les conciles de Constance et de Bâle. Dans sa lutte avec le Pape au sujet du divorce, c'est par elle que Henri VIII essaya de peser sur les résolutions du Saint-Siège. Déjà en janvier 1532 (23 Hen. VIII) le Parlement approuva un Acte « concernant l'interdiction du paiement des annates au Siège de Rome » ; mais il n'y était encore question que des « premiers fruits » payés par les archevêchés et les évêchés, ainsi que de toute somme donnée pour l'obtention du pallium, des bulles de confirmation, etc. Les bénéficiaires inférieurs à l'évêque n'étaient pas touchés. Cet Acte, qui n'était encore qu'une demi-mesure, fut ratifié par le roi le 25 juillet 1532 ; puis, quand tout espoir d'entente avec Rome se fut évanoui, un second Acte passé en janvier 1534 (25 Hen. VIII) déclara illégal tout paiement fait en cour de Rome sous aucun prétexte. Il ne profita pas d'ailleurs au clergé, car un troisième Acte (1535, 26 Hen. VIII) attribua les « premiers fruits » au roi et à ses héritiers. Ces « premiers fruits » devaient être acquittés par tous les « archevêchés, évêchés, abbayes, monastères, prieurés, collèges, hôpitaux, archidiaconés et doyennés, prévôtés, prébendes, cures, chanteries, libres chapelles et toute autre dignité, bénéfice, office ou promotion spirituelle dans le royaume ». A cet effet, des commissaires furent nommés dans chaque diocèse pour faire le relevé de tous les bénéfices et établir à l'aide de tous les documents possibles, l'exact revenu de chacun d'eux. Les rapports de chaque commission diocésaine forment ce qu'on appelle au P. Record Office le *Valor ecclesiasticus* ; c'est un texte fort important, qu'on pourrait appeler le Domesday-book de l'Angleterre ecclésiastique. Il a été publié par les soins de l'ancienne Record Commission¹. Quelle garantie présente le travail des commissaires et que vaut l'édition ?

Poussé avec une grande rapidité, le travail a été accompli en quatre mois². C'est peu pour une opération qui portait sur toute

1. *Valor ecclesiasticus of king Henry VIII*, publ. p. Caley. 6 vol. fol., 1818-1825.

2. Voir la correspondance échangée à ce sujet dans les *Letters and Papers*.

l'Angleterre et le Pays de Galles. On n'y constate pas néanmoins de graves lacunes. Les déclarations ont-elles été sincères et complètes ? On peut en douter ; cependant les commissaires ne manquaient pas d'éléments de contrôle, et la terreur inspirée par Cromwell a sans doute réduit dans de fortes proportions le nombre des déclarations fausses. On peut donc tenir pour vraisemblable qu'elles représentent assez exactement la valeur des biens possédés par l'Église. Quant à l'édition, elle est généralement fidèle¹.

La suppression des monastères fut une entreprise encore plus fructueuse que celle des annates. Elle était aussi plus révolutionnaire ; mais elle ne fut pas improvisée. Tout d'abord les esprits y avaient été préparés par le sourd travail de la Réforme généralement hostile, en ses débuts, à l'institution monastique. Dans l'île d'*Utopie*, More ne fit aucune place aux couvents d'hommes et de femmes, puisque tout homme y devait travailler et procréer. Il y eut d'ailleurs au xvi^e siècle toute une littérature anti-monacale, une propagande par le livre, le pamphlet, la chanson ou ballade, dont on retrouve quelques échantillons dans deux recueils : d'abord celui qui fut formé par Thomas Percy, évêque de Dromore en Irlande ($\frac{1}{2}$ 1811) et qu'on appelle le « Manuscrit in-folio de l'évêque Percy »² ; puis les « Ballades tirées des manuscrits », où l'on trouve un réchauffé de la littérature satirique contre les mœurs des prêtres et des moines³. Sans doute il est facile d'affaiblir l'autorité de leur témoignage, de prétendre que cette littérature ne donne pas une peinture vraie des mœurs monastiques, qu'elle en est plutôt la caricature⁴ ; mais on ne saurait la négliger, d'autant moins que les banales accusations de paresse et de vice qui traînent dans la plupart de

1. Voir Alex. Savine : *English monasteries on the eve of the dissolution*, dans *Oxford studies in social and legal history*, publ. p. P. Vinogradoff. Oxford, 1909.

2. *Bishop Percy's Fol. ms. Ballades and romances*, publ. p. Hales et Furnivall, 4 vol., 1867-1868.

3. *Ballades from mss.* Tome I : *Ballades on the condition of England in Henry VIII's and Edward VI reigns*, publ. p. Furnivall (*The Ballad Society* 1867-1870).

4. Voir : *The eve of the Reformation* 1900 et *Henry VIII and the English monasteries* 1906, par Mgr Aidan Gasquet. Les ouvrages de Mgr (aujourd'hui Cardinal) Gasquet, doivent être consultés avec précaution. Cf. G.-G. Coulton, *Medieval Studies* (2^e édit., 1915).

ces écrits se retrouvent, comme autant d'arguments empoisonnés, dans les rapports des enquêteurs nommés par Th. Cromwell.

Sous le prétexte, vrai ou supposé, de s'assurer comment avait été accueilli dans les monastères l'Acte de Suprématie, Henri VIII nomma Cromwell vicaire général (janvier 1535), avec mission de visiter les églises et maisons conventuelles du royaume. La visite des églises était, comme on sait, un des devoirs des évêques et au xvi^e siècle les meilleurs prélats n'y faillirent point. En cette même année 1535, Cranmer procéda à la visite de son diocèse. Mais, pour la première fois, la visite était confiée à un laïc ! Cromwell à son tour délégua ses pouvoirs à des hommes expéditifs et sans scrupules : Richard Layton, Th. Leigh, John Ap Rice. Leurs instructions leur ordonnaient de rechercher les biens possédés par les monastères (supposés très riches), les actes immoraux et les faits de superstition qui avaient dû s'y accomplir ; elles laissaient entendre le sens dans lequel ils devaient conclure¹. Nous connaissons la manière dont la visite fut effectuée par deux sortes de documents : d'abord la correspondance échangée entre le ministre et ses agents² ; puis les rapports officiels de ces derniers ou *Comperta*, à l'aide desquels fut rédigé le *Compendium compertorum* ou « Livre noir », véritable réquisitoire partial et incomplet dirigé contre les monastères³, source impure où furent puisés les arguments mis en avant dans l'Acte de 1536 (27 Hen. VIII) qui attribua au roi toutes les maisons religieuses ayant un revenu annuel moindre de 200 £.

Aux témoignages produits par Layton et Leigh, on peut en opposer d'autres. Nous avons en effet le texte de quelques visites antérieures à celle de 1536, par exemple pour le diocèse de Norwich⁴ ; elles donnent une grande impression de sincérité ; les évêques constatent de nombreuses irrégularités, mais peu de vices ou de crimes. Après que l'Acte de suppression eut été voté, une Commission fut instituée (24 avril 1536) pour faire dans chaque comté une enquête minutieuse sur la situation des monastères

1. W. A. J. Archbold, *The Somerset religious houses* (1891), p. 4.

2. *Three chapters of letters relating to the suppression of monasteries*, publ. p. Th. Wright (Camden Society, 4^{re} série, tome XXVI, 1843).

3. Les *Comperta* relatifs aux monastères du Norfolk ont été publiés par Aug. Jessopp dans le *Norfolk antiquarian miscellany*, t. II, 1883.

4. *Visitations of the diocese of Norwich 1492-1532*, publ. p. Aug. Jessopp, (Camden Society, 2^e série, tome XI.III, 1888).

désormais condamnés ; elle se composait de gens notables du comté. Plusieurs de leurs lettres et rapports ont été publiés parmi les *Original letters* d'Henry Ellis et analysés par J. Gairdner au tome X des *Letters and Papers* ; ils sont d'ordinaire favorables aux moines !

La suppression des petits monastères ne fut pas bien accueillie. Il y eut même dans les comtés du Nord une insurrection véritable, connue sous le nom de *Pilgrimage of grace*. Elle fut réprimée cruellement et l'ardeur des destructeurs s'en accrut. Ils régnèrent désormais par la terreur. Une deuxième visite par Layton et Leigh fut ordonnée (1537-1538). Les agents de Cromwell surent décider les chefs de plusieurs maisons, même des plus importantes, à abdiquer (« surrender ») entre les mains du roi ; aussi put-on plus facilement faire passer l'Acte qui supprimait le reste des monastères (19 mai 1539) et, cette fois, il n'y eut plus la moindre résistance ¹. En 1540, les monastères étaient tous vides, la plupart de leurs sanctuaires ruinés, leurs trésors expédiés à la cour et dilapidés, leurs livres dispersés. Quant aux immeubles, ils devenaient la propriété du roi et un tribunal, la « Court of the augmentations of the revenues of the Crown » fut institué pour administrer ces nouveaux revenus.

D'autres actes eurent pour but de poursuivre et de combattre la superstition : tableaux sacrés, images miraculeuses, reliques des saints. Le plus extraordinaire, celui qui caractérise le mieux les procédés d'un gouvernement respectueux en apparence des formes légales, mais sournoisement fanatique, est le procès intenté aux restes mortels de Thomas Becket. Depuis le xir^e siècle, la tombe du saint avait été un lieu de pèlerinage très fréquenté ; elle avait été enrichie des dons les plus précieux. Mais la mémoire de l'homme qui avait osé affronter les ordres et la colère de Henri II devait être odieuse à Henri VIII et à son ministre. Le 24 avril 1538, le saint fut cité à comparaître devant le roi ². Un mois après, il fut condamné par contumace ! La sentence est datée de Londres le 11 juin ³ et l'ordre d'exécuter donné le 11 août.

1. Beaucoup d'actes de « surrender » ont été analysés dans les *Letters and Papers*.

2. Voir toute la procédure dans *Letters and Papers*, t. XIII, 2^e partie, n^o 133.

3. Voir les *Tudor proclamations* 1897, fol. 22.

Aussitôt la tombe du saint fut démolie et le trésor pillé ; puis, le 19 août, les reliques furent brûlées et les cendres dispersées¹. L'injure faite à la majesté royale en la personne de Henri II était vengée ; mais grand fut le scandale dans toute la chrétienté. Henri VIII lui-même en éprouva quelque émotion.

B. *Sources narratives*. — L'historiographie anglaise au xvi^e siècle n'a pas été écrite par des historiens ; elle n'est faite que par des chroniqueurs ou des annalistes tout imbus encore de la méthode médiévale, qui vise à noter les faits dans leur juxtaposition chronologique plutôt qu'à montrer leur enchaînement nécessaire.

Le plus considérable de ces chroniqueurs est Edward Hall. Il était né à Londres vers la fin du xv^e siècle et fut sous-shériff de la Cité en 1535, puis juge à l'un des deux tribunaux ou « *competers* » du shériff. Serviteur dévoué de la royauté, de ce que J. R. Green appelait la « *New Monarchy* », il fut membre du Parlement en 1539 et soutint les théories les plus favorables à la suprématie royale. En 1541, il fut un des commissaires chargés de faire enquête sur les violations du statut des six Articles et, à ce titre, il reçut la confession d'une martyre de la foi protestante, Anne Askew (1546) ; il mourut peu de temps après Henri VIII (1547). Hall composa une chronique dont la rédaction première s'arrête à la vingt-quatrième année du roi (1532). Comme l'indique le titre de la version originale², c'est un exposé historique « sur l'Union des deux nobles et illustres familles de Lancastre et d'York ». Il est divisé en huit livres. Les sept premiers racontent toute l'histoire du xv^e siècle, de l'avènement de Henri IV à la mort de Henri VII ; ils n'ont pas de valeur originale. Le huitième livre est au contraire une source très copieuse et très intéressante pour les vingt-quatre premières années de Henri VIII. Après 1532, ce n'est plus qu'un récit fragmentaire, où sans doute l'imprimeur, Richard Grafton, a interpolé plus d'une note de son cru. « Dans les derniers temps de sa vie », dit Grafton, Hall « n'a pas été aussi consciencieux qu'il l'avait été auparavant. » La première édition de sa chronique parut en 1548 par les soins de Grafton ;

1. Voir le P. Morris : *The relics of St Thomas of Canterbury*, 1888.

2. *The union of the tow noble and illustre famelies of Lancastre and Yorke* (1548).

elle fut bientôt suivie d'une seconde plus complète (1550) ; mais Marie Tudor fit condamner (1555) un livre qui était plutôt pénible pour la mémoire de sa mère Catherine d'Aragon ; aussi les exemplaires de ces deux éditions sont-ils devenus très rares. La réimpression dirigée par Henry Ellis ¹ en reproduit la substance.

Hall est l'historiographe attitré des grandes actions accomplies par Henri VIII, parmi lesquelles ne figurent pas seulement les affaires notables de la politique tant étrangère qu'intérieure, mais encore et surtout les cérémonies officielles. On sait combien le roi, dans sa vanité pédantesque, aimait à se donner en spectacle aux courtisans et au peuple ; nul mieux que Hall ne nous le montre sur la scène et dans le décor où il voulait faire resplendir sa majesté. Il eut des renseignements très minutieux sur ce qui se passait à la cour, chez le roi et ses ministres, et il les reproduit avec complaisance. Il exprime les sentiments des classes moyennes, fortement attachées à la dynastie, pénétrées d'une révérence presque superstitieuse pour l'autorité royale, résignées par avance à subir la volonté du souverain, même en ce qu'elle pouvait avoir d'arbitraire, même en ce qu'elle troublait leur foi religieuse. Si la personne royale est sacrée, c'est sur les ministres que retombe le mécontentement populaire ; Hall montre en effet comment grandit l'irritation contre Wolsey. Enfin il décrit la foule et ses changeantes humeurs avec une vivacité qu'on a pu qualifier d'admirable. Mais il ne faut pas perdre de vue que Hall est un historiographe officiel, que son témoignage est tout d'abord et quand même favorable à la personne du souverain et à ses actions. J. Gairdner met en relief un exemple, caractéristique en effet, de cette partialité intrépide : il s'agit de l'époque où Henri VIII épousa Anne Boleyn. L'enfant né de leur union (celle qui devait être la reine Élisabeth) naquit le 7 septembre 1533 ; Hall affirme que le mariage eut lieu le jour de saint Erkenwald (14 novembre 1532) ; l'enfant serait donc né dans le onzième mois du mariage. Mais il se trouve que cette date est impossible, et qu'il faut la placer au jour de saint Paul (25 janvier), ce qui reporte la conception d'Élisabeth plusieurs semaines avant le mariage. Hall a été mal informé ou bien, entre plusieurs dates

1. Edward Hall, *Chronicle containing the history of Englan l... to the end of the reign of Henry VIII*. Nouvelle édition par Henry Ellis, 1809.

BÉMONT. — *Chronique du divorce*.

qu'on lui avait fournies, il a choisi celle qui convenait le mieux pour légitimer la naissance de l'enfant destinée à porter un jour la couronne. Autre détail, moins important sans doute, mais encore assez caractéristique : à la nouvelle de la mort de Catherine d'Aragon (7 janvier 1536), la reine Anne, dit Hall, « porta le jaune en signe de deuil ». En réalité, c'est le roi lui-même qui, le lendemain de la mort de sa première femme, de celle qui lui avait donné six enfants, s'habilla tout de jaune, des pieds à la tête, avec un bouquet de plumes blanches à son bonnet jaune, et il dansa comme s'il était fou de joie.

Il faut donc lire Hall avec précaution ; mais sans oublier néanmoins qu'il était placé en un lieu où il a pu savoir beaucoup de choses sur le roi, sur la cour et sur la ville ; qu'enfin il écrivit peu de temps après les événements accomplis.

Comme Hall, Richard Grafton était de Londres. Il appartenait à la compagnie des « Grocers » ; mais il se fit imprimeur afin de contribuer à répandre les idées de la Réforme en Angleterre. Sa première œuvre fut une édition de la Bible en anglais (1537) ; il en offrit un exemplaire à Cranmer (13 août) et six à Cromwell (28 août) ; une proclamation royale (1540) ordonna à chaque paroisse d'en acheter un exemplaire. Plus tard, c'est lui encore qui donna la première édition du « Prayer book » (1549). D'autre part, il imprima aussi des livres d'histoire : d'abord la première édition de la chronique rimée de Hardyng, laquelle s'arrête en 1461 et qu'il continua jusqu'en 1543 « d'après les plus croyables et authentiques auteurs », dit-il lui-même. On a vu qu'il éditait la chronique de Hall en 1548 et qu'il y intercala, surtout vers la fin, un certain nombre d'additions. Elles sont pour la plupart de médiocre intérêt. Après s'être retiré des affaires comme imprimeur, il voulut écrire à son tour et publia successivement un *Abrégé des Chroniques d'Angleterre*¹, un *Manuel des Chroniques d'Angleterre*², enfin une chronique universelle allant de la création du monde à l'avènement d'Élisabeth³. Tout ce qui, dans ces œuvres, est antérieur au xvi^e siècle est compilation pure. Quand il rapporte

1. *An abridgement of the chronicles of England* (1563).

2. *A manuell of the Chronicles of Englande from the creation of the worlde to this yere of our Lord 1565*.

3. *A chronicle at large, or meere History of the affayres of Englande and kings of the same* (1568).

des événements contemporains, son témoignage est de mince valeur. Nulle part, il ne dépasse le niveau des simples annalistes. John Stow l'accuse en outre d'être un plagiaire.

Stow était qualifié pour critiquer ses devanciers, car il fut un des érudits les plus curieux, les plus instruits et les plus honnêtes de son temps. Né à Londres en 1525, il se fit recevoir dans la Compagnie des Tailleurs d'habits en 1547 et tint boutique pendant une trentaine d'années. Ses gains paraissent avoir été assez honnêtes pour lui permettre d'acheter de nombreux livres et manuscrits. Ses goûts le portaient de préférence vers l'astrologie, la théologie et la poésie ; il fut amené à s'occuper d'histoire d'abord par sa querelle avec Grafton puis, par l'aide qu'il fournit à Mathieu Parker, archevêque de Cantorbéry, pour ses éditions des vieilles chroniques latines écrites à l'abbaye de Saint-Alban : les *Flores historiarum*, Mathieu de Paris et Thomas de Walsingham. Quand la Société des Antiquaires fut fondée par Mathieu Parker (vers 1572), Stow en fut membre et par là il se trouva en relation avec tout ce que Londres contenait alors d'érudits de mérite : Lambarde, Savile, Camden, Holinshed, etc. Il mourut en 1605, âgé de 80 ans.

Ses œuvres historiques sont des compilations d'assez mince valeur, utiles aujourd'hui surtout pour les nombreuses indications bibliographiques qu'on y trouve disséminées. Ce fut d'abord un *Sommaire des Chroniques anglaises*¹, établi sur le type des Annales de Londres dont le cadre était fourni par les listes annuelles des baillis maires et shériffs de la Cité (1565) ; puis les *Chroniques ou Annales d'Angleterre* (1580)². Chacun de ces ouvrages eut, du vivant même de Stow, plusieurs éditions. Mais le titre qui le recommande réellement à l'estime et à la reconnaissance de la postérité est son *Tableau de Londres*³, paru pour la première fois en 1598 et qui contient une mine de renseignements précieux pour l'his-

1. *Summarie of englyshe chronicles* (In aedibus T. Marchi, Londres, 1565).

2. *The chronicles of England from Brute to this present yeare of Christ 1580*. L'édition de 1592 a pour titre : *The Annales of England... from the first inhabitation untill... 1592*.

3. *A survey of London, conteyning the originall antiquity, increase, moderne estate and description of that city, written in the year 1598*. La plus récente et la meilleure édition a été donnée par M. Charles Lethbridge Kingsford sous le titre : *A survey of London reprinted from the text of 1603* (Oxford, 2 vol., 1908).

toire de la ville et de ses monuments. Il permet d'illustrer d'une façon pittoresque plusieurs passages de notre Chronique.

Parmi les chroniques relatives à l'histoire de Londres au ^{xvi}^e siècle, trois doivent être signalées.

Les deux premières sont anonymes. C'est d'abord une brève chronique des maires de la Cité depuis 1500 avec quelques indications sur les événements qui se sont accomplis pendant leur année de magistrature ¹. Ces notes deviennent plus abondantes à partir de 1532, année où s'arrête en fait la Chronique de Hall; l'auteur parle sur un ton d'ailleurs tout à fait impersonnel des persécutions suscitées par l'Acte de suprématie et la dissolution des monastères, des destructions d'églises et de chapelles, etc.

Ce n'est pas sans surprise qu'on retrouve la même monotonie dans la Chronique des franciscains de Londres (1189-1556) ². Quoiquel'auteur soit un franciscain, c'est à peine s'il parle des affaires religieuses; il n'a pas un mot ni sur le divorce de Catherine d'Aragon, ni sur la dissolution des monastères; il note la mort de Thomas Cromwell (1540), sans y ajouter la moindre réflexion. C'est à croire vraiment que la lettre par laquelle les franciscains de Londres déclarent s'en remettre au roi, convaincus que leur ordre ne réalisait plus la perfection de la vie chrétienne, exprime des sentiments sincères et non contraints.

D'une tout autre portée est la Chronique d'Angleterre rédigée par Charles Wriothesley ³. Né en 1508, celui-ci était cousin de Thomas Wriothesley, qui fut secrétaire de Henri VIII et devint plus tard (1547) comte de Southampton. Son père, qui avait aussi le prénom de Thomas, fut « principal roi d'armes de la jarretière » de 1505 à 1553 et il le fit entrer au service du protocole. Il fut à son tour « Windsor herald » depuis 1534. Ces fonctions, sa parenté avec le comte de Southampton, les fonctions qu'il exerça auprès du chancelier Audley, qui succéda à Thomas More, auprès de Lord Saint-John, intendant de la maison du roi, le mirent en situation de bien connaître ce qui se passa dans la Cité et à la

1. *A London chronicle during the reigns of Henry VII and Henry VIII*, publ. p. Clarence Hoper (Camden Miscellany, t. IV, 1^{re} série, tome LXXIII, 1859).

2. *Chronicle of the Grey friars of London*, publ. p. J. C. Nichols (Camden Society, 1^{re} série, tome LIII, 1852).

3. Publ. p. W. D. Hamilton (Camden Society, 2^e série, tomes XI et XX, 1875 et 1877).

Cour. Il paraît avoir eu les opinions de sa place : il pensait comme il fallait penser dans l'entourage de la royauté. Ainsi que Hall, il se rangeait volontiers derrière Henri VIII dans sa lutte contre le papisme, dans ses efforts pour abolir les « images superstitieuses » et fonder une église vraiment nationale ; mais il ne fut jamais un fanatique. Le mouvement radical qui entraîna le parti protestant vers Édouard VI le scandalisa ; il vit avec faveur le retour à l'ancien régime sous Marie Tudor ; mais il s'effraya des violences avec lesquelles fut menée la réaction. Il finit par se retirer dans la vie privée, ce qui explique le caractère incolore de sa Chronique dans les dernières années.

Cette Chronique qui, comme celle des franciscains, commence au premier maire de Londres (1189), n'est d'abord qu'une compilation sans valeur ; c'est à partir de 1520 seulement que Wriothesley devient un témoin direct et original des événements ; encore sa vue est-elle un peu courte ; il voit surtout ce que font le roi, ses femmes (Anne Boleyn et Anne de Clèves), ses ministres (Cranmer et Cromwell). Anne Boleyn lui doit beaucoup ; au moment de sa disgrâce et de son procès, ses ennemis l'avaient accusée d'avoir altéré la constitution physique et morale du roi ; Wriothesley la justifie en montrant que, dès 1537, Henri VIII souffrait déjà des ulcères aux jambes dont il devait mourir. Enfin, comme Hall encore, il représente un état d'âme intéressant à connaître : celui d'un Anglais d'un rang un peu au-dessus de la moyenne, fidèle à la royauté et d'opinions conservatrices ; « comprendre son caractère », a dit S. R. Gardiner ¹, « c'est avoir la clé de l'histoire politique de la Réforme en Angleterre ».

II. OUVRAGES DIVERS. — En tête de cette section, je placerai la volumineuse compilation de John Foxe, qui est un incomparable recueil de documents, mais aussi un acte de foi autant qu'un pamphlet.

Foxe naquit au comté de Lincoln (1516) et fit ses études à Oxford ; fellow, il protesta contre le célibat des prêtres et résigna son titre avec cinq de ses compagnons (1545). Précepteur des enfants de Henry Howard, comte de Surrey, qui avait été décapité le 19 janvier 1547, il resta pendant cinq ans avec eux, mais

1. *Revue historique*, t. I, p. 294.

fut congédié après le retour des catholiques au pouvoir sous Marie Tudor. Il s'enfuit alors aux Pays-Bas, puis à Strasbourg. Là il fit imprimer un traité en latin sur les persécutions dirigées contre les Réformateurs en Europe depuis Wycliffe. C'est la première ébauche de ses *Acts and Monuments*, mais qui ne dépasse pas l'année 1500¹. De Strasbourg, il se rendit à Francfort, d'où il fut expulsé en même temps que John Knox, puis à Bâle où il entra au service d'un imprimeur, Jean Herbst, plus connu sous le nom gréco-latin d'Oporinus. C'est alors qu'il entreprit une histoire générale des persécutions dirigées contre les protestants jusqu'à la fin du règne de Marie. La première partie, relative à l'Angleterre, est son œuvre² ; la seconde, réservée aux persécutions du continent, fut entreprise par Henri Pantaleone de Zurich. L'avènement d'Élisabeth lui rouvrit les portes de sa patrie. Il se fit alors ordonner prêtre (25 janvier 1560) par un de ses compagnons d'exil devenu évêque de Londres, Edmond Grindall. Il se mit ensuite avec ardeur à préparer une édition anglaise de ses *Commentaires*, en utilisant de nombreux manuscrits, entre autres les papiers de Cranmer, et il les fit imprimer chez Day³. De cette officine sortirent (20 mars 1563) les *Acts and Monuments*, titre emprunté à un livre qui avait paru trois ans auparavant à Genève : *Actiones et monimenta martyrum* (1560).

L'ouvrage eut un succès considérable auprès des protestants ; chez les autres, il souleva les polémiques les plus passionnées. Nicolas Harpsfield, qui s'y trouvait attaqué avec véhémence, répliqua sous le nom de son ami Alan Cope⁴. Foxe lui-même en donna trois nouvelles éditions⁵. Entre temps, il trouvait encore

1. *Commentarii rerum in ecclesia gestarum a persecutione Wiclevi usque ad hanc ætatem*. La dédicace au duc de Wurtemberg est du 31 août 1554.

2. *Rerum in ecclesia gestarum quæ postremis et periculosissimis temporibus evenerunt maximarumque persecutionum ac sanctorum Dei martyrum..... commentarii*. Bâle, chez Oporinus (août 1559). Cf. Charles Martin, *Les protestants anglais réfugiés à Genève au temps de Calvin, 1555-1560* (Genève, 1915), *passim*.

3. Le même jour où chez Oporinus paraissait à Bâle la seconde partie des *Commentarii*.

4. *Dialogi sex* (1566).

5. En 1570, 1576 et 1583. Cinq autres éditions ont paru depuis la mort de Foxe ; la meilleure est celle de Cattle (8 vol., 1837-1846) : *The Acts and monuments of John Foxe. A new and complete edition with a preliminary dissertation by the Rev. George Townsend. Edited by the Rev. Stephen Reed Cattle*. Par malheur, ni cette édition, ni aucune des précédentes n'est munie d'un bon index. La table des matières est tout à fait insuffisante.

le loisir de publier de nombreux ouvrages, tout en entretenant une active correspondance avec les ennemis du papisme. Il mourut enfin, après de longues souffrances, en avril 1587.

Que vaut cette énorme compilation ? Ce qu'on vient d'en dire permet de s'en faire une idée. Foxe l'a commencée loin de l'Angleterre, en recueillant ses souvenirs et ceux de ses amis, comme lui exilés en Allemagne ; il y ajouta plus tard des documents écrits provenant pour la plupart des martyrs eux-mêmes ou de leur famille. Il paraît avoir tout pris, tout mis, sans critique bien entendu, car il est un hagiographe qu'anime la haine du papisme. Aussi son œuvre a-t-elle été vivement combattue, même chez les Protestants¹. Cependant il faudrait se garder de la rejeter en bloc. S'il y a de l'ivraie, on y trouve aussi beaucoup de bon grain. Quand on y regarde de près, tel récit, qu'on serait tenté d'écarter parce qu'il paraît invraisemblable, est reconnu exact. On a dit par exemple qu'Anne Askew, martyrisée en 1546, n'avait pu, comme le raconte Foxe, être d'abord torturée par le Chancelier lui-même parce que, dit Lingard, l'acte était illégal ; or Nichols, qui a comparé et discuté les témoignages, est beaucoup moins affirmatif que Lingard.

Foxe n'a pas versé toutes ses notes dans son livre ; ses papiers renferment encore beaucoup d'inédit. Ils ont été exploités par J. G. Nichols qui en a tiré la matière d'un intéressant recueil de récits sur la Réforme² ; notons-y seulement deux longs écrits relatifs à l'archevêque Cranmer : l'un « la Vie et la Mort de l'archevêque » par deux auteurs anonymes (p. 218-233) ; l'autre « Anecdotes et caractères de l'archevêque » par le secrétaire de Cranmer, Ralph Morice (p. 234-272). Non seulement ce recueil complète les *Acts and monuments*, mais il les corrige, car Nichols a fait œuvre de critique. Il ne se contente pas de rapporter des témoignages, il les compare et s'efforce d'en dégager l'exacte vérité. Avec lui, l'historien se substitue à l'hagiographe.

Un correctif nécessaire à Foxe est fourni par plusieurs écrivains catholiques. Le premier et le plus instructif, Nicolas Sanders, écrivit à Madrid (1576) un livre *De schismate anglicano* qui, après

1. Voir en particulier *Six letters on Foxe's Acts and monuments*, par Samuel Roffey Maitland (the British Magazine, 1837-1849).

2. *Narratives of the days of the Reformation, chiefly from the mss. of John Foxe the martyriologist*, 1839.

sa mort, fut édité avec une continuation (livre III, 1568-1585) due à un autre prêtre catholique dont la plume est particulièrement violente et injurieuse ¹. Puis le P. Ribadeneira, jésuite, qui avait connu Sanders et collaboré avec lui, ajouta un appendice au quatrième livre. Pour être équitable envers Sanders, il faut d'abord le distinguer de ses continuateurs, puis être capable d'étudier sans passion l'histoire de ces temps. La plupart des historiens anglais, entraînés par leurs préjugés, ont été injustes envers un homme qui, certes, eut lui aussi ses préjugés et qui a pu se tromper, mais qui est cependant un témoin honnête et direct des événements. Quant au P. Ribadeneira ², il a peu ajouté à Sanders pour le règne de Henri VIII ; il a cependant utilisé certaines anecdotes fournies par des chroniqueurs espagnols qui avaient habité l'Angleterre.

Une réplique à Sanders parut peu de temps après l'*Histoire* du P. Ribadeneira ; c'est un écrit anonyme intitulé *Anti-Sanderus*. L'auteur, qui se désigne seulement par les initiales A.L. dans son épître dédicatoire, a inséré dans sa réfutation quelques-unes des pièces fondamentales du procès en divorce : la dispense du pape Jules II (25 décembre 1503), la bulle de Clément VII « de secundis nuptiis contrahendis constante nullitate primi matrimonii » ; enfin le texte des consultations juridiques favorables au divorce, que Henri VIII avait réussi à obtenir des universités d'Orléans, de Paris, d'Angers, de Bourges, de Bologne, de Padoue et de Toulouse.

De Sanders-Ribadeneira procède l'*Histoire ecclésiastique de la Révolution d'Angleterre* par Girolamo Pollini, Florentin « de l'ordre des frères prêcheurs de la province de Toscane et profès au couvent de Sainte-Marie-Nouvelle à Florence » ³ ; mais il ajoute fort peu de chose à ses deux sources.

L'œuvre de Sanders, qui est écrite en latin, a été traduite au moins deux fois en français : la première par un anonyme qui se dissimule sous les initiales I. R. A. C. ⁴ ; la seconde fois par

1. *Doctissimi viri Nicolai Sanderi De origine ac progressu schismatis anglicani liber*. Cologne, 1585. — *Nicolai Sanderi De origine et progressu schismatis anglicani libri tres, aucti par Ed. Rishtonum*. Rome, 1586.

2. *Historia ecclesiastica del scisma del regno de Inghilterra*. Madrid, 1588.

3. *Storia ecclesiastica della Rivoluzione d'Inghilterra*. Florence, 1591.

4. *Les trois livres de Nicolas Sanders touchant l'origine et progrès du schisme d'Angleterre* (1587).

Maucroix, chanoine de Reims (1676) ¹. A ce moment, les esprits étaient surexcités sur le continent par la pensée que la couronne d'Angleterre allait peut-être passer prochainement sur la tête d'un papiste ; aussi en Angleterre le parti protestant jugea-t-il nécessaire de faire une réponse au livre du catholique Sanders. Il avait d'ailleurs sous la main l'homme le mieux qualifié pour cette œuvre qui demandait à la fois une solide érudition historique et l'art du polémiste : Gilbert Burnet, alors chapelain de Charles II et qui devait être plus tard évêque de Salisbury. Burnet se mit aussitôt au travail et, trois ans après la traduction de Maucroix, il publiait le tome I^{er} de son *Histoire de la Réforme en Angleterre*, qui contient les règnes de Henri VIII, d'Édouard VI et de Marie Tudor ². Le volume fut accueilli avec un succès très vif et très mérité ; non seulement il est écrit avec talent, mais il contient bon nombre de pièces justificatives. Ces pièces ont été réunies avec une louable impartialité, car on y rencontre plus d'un document qui contredit les allégations mêmes de l'auteur. C'est qu'il les voyait avec des yeux prévenus et qu'ils ont pour nous un autre sens.

G. Burnet avait attaqué vivement l'ouvrage de Sanders. Une réplique ne tarda pas à lui être donnée par l'oratorien Joachim Le Grand, dont il a déjà été question plus haut. En 1688, Le Grand publia une *Histoire du divorce* avec des « Preuves » ³, que lui avait fournies, disait-il, Thévenot, garde de la Bibliothèque du roi. Ces preuves, qu'on pourrait retrouver dans le fonds Béthune à la Bibliothèque nationale, assurent à l'ouvrage de Le Grand une valeur durable, bien qu'elles aient été publiées avec des fautes nombreuses. On a vu plus haut que Le Grand a eu sous les yeux le manuscrit de notre Chronique ⁴.

Peu de temps après Burnet, un pasteur, John Strype († 1737),

1. *Histoire du schisme d'Angleterre* de Sanderus (1676).

2. *The history of the Reformation of the church of England*, t. I, 1679. Cf. T. E. S. Clarke et miss H. C. Foxcroft : *A life of Gilbert Burnet, bishop of Salisbury* (1907), p. 150.

3. *Histoire du divorce de Henri VIII, roy d'Angleterre, et de Catherine d'Aragon, avec la Défense de Sanderus, la Réfutation des deux premiers livres de l'Histoire de la Réformation de M. Burnet et les Preuves*.

4. La publication de Le Grand suscita une polémique littéraire où Thevenot fut pris à partie (Lettre de Burnet à Thevenot et lettre de Le Grand à Burnet). Nous n'avons pas à en parler ici.

commença ses *Annales de la Réforme*¹, bientôt suivies de ses *Mémoires ecclésiastiques*² où sont racontés les trois règnes de Henri VIII, d'Édouard VI et de Marie Tudor. Chaque livre ou chapitre en outre est divisé en deux sections : la première consacrée au récit des événements, la seconde composée de documents, aussi variés que nombreux. Enfin Strype a composé un assez grand nombre de biographies très sérieusement étudiées, concernant des personnages notables surtout au point de vue de l'histoire religieuse. Mentionnons seulement ici celle de Cranmer, les autres appartiennent plutôt au règne d'Élisabeth. Toutes ces œuvres valent surtout par la riche documentation qu'elles contiennent. Strype n'avait aucun talent de composition ni de style ; c'était un esprit borné, terre à terre, mais honnête et extrêmement consciencieux. Ses livres³ sont une mine de renseignements précieux pour l'histoire religieuse au xvi^e siècle.

G. Burnet et Strype sont des protestants ; ils écrivent pour la plus grande gloire de leur Église. Le point de vue catholique fut représenté par Charles Dodd. Né dans le comté de Lancastre (1672), c'est à Douai qu'il vécut et travailla, mais c'est en Angleterre qu'il rédigea son principal ouvrage : son *Histoire de l'Église*⁴, et qu'il la fit imprimer. Le duc de Norfolk et d'autres seigneurs catholiques en firent les frais. Dodd mourut peu de temps après en avoir vu la fin (27 février 1743). Après lui, plusieurs érudits firent des recherches pour compléter et continuer son œuvre ; un seul aboutit : c'est Mark Aloysius Tierney (1793-1862) qui réédita l'ouvrage, devenu très rare, de Dodd⁵, en y ajoutant de nombreux suppléments ; le tome V et dernier se termine avec l'année 1625. Enfin n'oublions pas la grande *Histoire d'Angleterre* par le catholique John Lingard (1773-1851)⁶.

1. *Annals of the Reformation*, 4 vol. fol., 1709-1731, 4^e édit. en 4 volumes divisés en 7 tomes. Oxford, 1824.

2. *Ecclesiastical Memorials relating chiefly to religion and the reformation of it*. 2 vol. fol., 1711-1733, nouv. édit. en 6 vol. in-8°. Oxford, 1822.

3. L'édition d'Oxford compte 27 volumes parus de 1812 à 1828 ; il y a un volume de tables par Lawrence.

4. *Church history 1500-1688*. 3 vol. fol., 1737-1742.

5. *Church history of England, chiefly with regard to Catholics*. 5 vol., 1839-1863.

6. *The history of England from the invasion of the Romans to the accession of William and Mary in 1688*. Le tome V, qui contient les règnes de Henri VIII, d'Édouard VI et de Marie Tudor, parut en 1820.

On peut arrêter ici cet exposé bibliographique. Les ouvrages qu'on vient d'énumérer se recommandent surtout par la masse des informations nouvelles qu'ils contiennent. Depuis lors, de remarquables tentatives ont été faites pour donner un tableau complet de la Réforme anglaise au *xvi^e* siècle. Mentionnons seulement l'*Histoire de l'Église d'Angleterre au XIV^e siècle* par le chanoine anglican Robert W. Dixon (1833-1900)¹, les deux ouvrages de James Gairdner, dont le premier fait partie de l'Histoire de cette même Église par divers collaborateurs sous la direction de MM. Stephen et Hunt²; dans le second, l'auteur a condensé en quatre volumes les résultats de sa longue familiarité avec les documents³. Enfin une importance particulière doit être accordée à l'étude, exécutée à l'aide d'un grand nombre de pièces d'archives, sur le *Pèlerinage de grâce*, par deux sœurs, Madeleine-Hope et Ruth Dodds⁴.

1. *History of the Church of England from the abolition of roman jurisdiction* tomes I-IV, Oxford, 1878-1891; les tomes V et VI, comprenant les années 1558 à 1570 ont paru après la mort de l'auteur, en 1906).

2. *A history of the english Church*. Tome IV : *The english Church in the sixteenth century, 1509-1558*, Londres, 1902.

3. *Lollardy and the Reformation in England* (Londres, 1908-1913).

4. *The Pilgrimage of grace 1536-1537, and the Exeter conspiracy 1538* (2 volumes, Cambridge, 1915).

LE PREMIER DIVORCE DE HENRI VIII

TEXTE LATIN ¹

*Henri VIII en la 20^e année de son règne ; ses vices*².— Agebatur igitur³ salutis humanae annus milles[imus] quingentesimus vigesimus octavus, ab inchoato in Anglia Henrici octavi imperio plus minus vigesimus, cum florentissimus ille et omnium illius aetatis mortalium iuditio laudatissimus rex a satis moderato et quieto imperio, quod in suos subditos diu exercuerat, ad asperam et prae fractam tyrannidem degenerare, et ab aucupio, ferarumque venatu, in quibus studiis juventutem suam innoxie consumpserat, ad divortia, et uxorum suarum caedes, ad exhereditationem liberorum, civiumque optimorum velut viscerum suorum lacerationem, sacrorum denique templorum ac monasteriorum prophanationem, et ad tollendam omnium ante se regum plebeiorumque memoriam testamentaque rescindenda, hinc luxu hinc avaritia instigantibus, animum subito appellere est visus⁴.

Tristis certe et luctuosus tam male mutatae reipublicae status fuit, nec jocunda adhuc illarum rerum recordatio. Sed maximum

1. Le texte est précédé de la note manuscrite dont il a été question plus haut, pages 5 et 11.

2. En tête de chacune des divisions du récit j'ajoute une brève analyse qui sera répétée au même endroit dans la traduction française.

3. Ce mot *igitur* donnerait à penser qu'il manque quelque chose en tête de notre manuscrit, si, vingt et une lignes plus bas, l'auteur ne disait lui-même que c'est bien ici le début (*exordium*) de sa chronique.

4. Harpsfield, *Divorce*, p. 285 : « For the king, I find him chiefly in four points after this divorce wonderfully changed and altered to the worse : 1^o that is in sensual flesh and fleshly carnality ; 2 in schism and heresy ; 3 in cruelty and 4 in covetousness. »

illis temporibus fortunae crimen fuit, quae non statim hominem e medio tollendum curavit, quando ex anteacta adhuc vita gloriam potius quam a retroactis sceleribus infamiam et inexpiabile odium apud posteros invenire potuisset. Vidimus et nos aliquando in hunc regem ignoti authoris tetrasticon, quod in exordio hujus operis ascribere libuit, ut non solum in lacrimis nostris natere, sed suis etiam pedibus ingredi tam tristis discat historia. Tetrasticon hujusmodi fuit :

Rubrae albaeque rosae lis hoc sub rege quiescit ;
 Pulsa uxore tamen lis aliunde venit.
 Quam bene viceno posuisset sceptrum sub an[no] ! ¹
 Transisset regnum tunc sine labe suum.

Sed voluptatum tandem illarum quae a consecrandis feris et avibus capi solent satur Henricus, maxime vero corpore, quod ille vastum et humano majus habebat, tam obeso et stupido jam facto ut commode se commovere non posset, vergente etiam ad senium aetate (nam reges fere, ut serius quam alii homines sapiunt, ita citius ob intemperantiam senescunt) ad alia [fol. 1 v] libidinum irritamenta quibus pigrum et elumbe animal domi suae sedens aut cubans etiam in lecto, potansve aut aliud quidpiam per otium agens, se ipsum explere posset, vertendum sibi vidit. His cogitationibus facile se immiscuit nocens animi libido, et infrenis toto corpore pruritus, quem mollities et luxus regalis in dies sic promovebat, ut non solum avaritia et rapina, cognata senibus mala, pro more suo, sed supra modum omnem, in illo jam crescere, verum etiam perdita quaedam et furiosa luxuria, cujus impetus in illa aetate languidior et debiliior esse solebat, in hoc rege alacriores vires resumere quasque jam primum virescere coeperit.

Catherine d'Aragon ; ses vertus, ses enfants ; la reine Marie.
 — Erat adhuc illi viginti annorum uxor Catherina, Ferdinandi, Castellae Arragoniaeque regis, filia, et Caroli Caesaris amita, eximia mulier forma, viro suo aetate par, genere etiam longe superior, sed (quae vera laus heroïnarum est) tanta pietate in Deum, charitate in maritum, tanta in omnes comitate praedita, ut numen caeleste in terris sit existimata, nempe qua illis temporibus nihil mortale sub sole sanctius, aut divinius fuit repertum. Ex hac

1. Ici et plusieurs fois encore plus loin, j'ai suppléé entre crochets plusieurs lettres enlevées par l'usure de la tranche.

uxore rex duos suscepit liberos; eorum alter tam improvise fato praeoccupatus fuit, ut multi mortales addubitarint an sine baptismo de vita excesserit. Nomen tamen Henrico inditum, sive ut nomine prodito infortunium caelaretur, sive quia obstetrices, priusquam anima exci[de]ret, infanti in fasciis baptizato nomen paternum indiderunt. Quod mihi magis credere libido est. Altera proles (si phas licitumque mihi est tantum sydus in opere tenebricoso suo nomine designare), Maria, maternae virtutis quam paterni regni successionem clarius, propitii Dei certissimum in terris donum, illis temporibus ad regni gubernaculum accita, quando nec boni ullam spem, nec mali ullum metum, nec cives remp[ublicam] ullam, nec ecclesiastici ullam certam religionem habere se existimabant. Da veniam, regina, unica restauratae patriae salus, tali matri similior quam patri, si tantam claritatis tuae lucem reveritus, in thecam se retro dedit calamus [fol. 2].

Erat hic quoque tuis et Philippi, viri tui, laudibus aliquis locus, sed tam uberem materiam invalida reformidat oratio. Et tamen, o Philippe, regum omnium augustissime et optime, penes quem tot regnorum regimen et ampliatae in terris virtutis laudes, providentia numinis esse voluit, teque item, o Maria, huic operi invoco; nam ad cuius mortalium favorem implorandum recurrere potius debet historia, quam vestrum, qui non minorem ad praedicandas virtutes vestras quam alii ad suggillanda crimina sua, materiam scribendi suppeditastis? Et alii quidem principes hominibus nati; vos duo ad sedandam periculosissimi temporis tempestatem divinitus potius dati quam nati existimandi estis. Oportet enim Dei providentiae, non fortuitis nascendi casibus, tantum bonum referre acceptum. Sed erit alias, quando in lubrico currentis historiae, quasi de via ad vestrum numen salutandum, sermonem ad vos flectemus, o reges. Nunc ad scelerati illius schismatis, quod ecclesiae et reipub[licae] statum penissime pessundedit, caput eruendum, causasque et exordia, simul progressus et finem tanti mali declarandum, nostra festinat oratio.

Anne Boleyn. Elle refuse d'être la maîtresse du roi qui, pour l'épouser, songe à répudier sa femme. — Henrico igitur sic, uti ante diximus, ex animi corporisque pigritia adfecto, multae variaeque voluptatum species; sed nulla acrius animum percellerat quam impotens amor quo in Annam Bullonam, aulici familii puellam, ferebatur. Erat Bullona honorifico inter Anglos loco nata,

virenti adhuc aetate, et facie admodum honesta; tum etiam (quae non postrema esse solet conciliandi amoris] illecebra) fidibus ludere, saltareque, latine et gallice loqui didicerat. Quibus rebus cum esset vehementer regiis affectibus commendata, periclitabatur scilicet aliquando aut aliquid impudice pati, aut periculose negare. Introducta igitur ad regem, remotis arbitris, cum ad rem illicitam postularetur, in genua se provolvens, « Puto », inquit, « rex, te per jocum ac mei tentandi, non tui maculandi causa haec verba facere. Scio te nihil minus quam de istiusmodi scelere, quod Deo et reginae nos odiosos redd[eret], cogitare [fol. 2 v]; me, si per petulantiam pudicitiae tuae vitium adferre consentirem, merito comburendam fore; itaque ut te de eadem re me denuo compellendi et me respondendi tibi labore in perpetuum levem, quaeso te (etiam si tu joco dicas) serio tamen atque ex animo a me responsum in bonam partem accipias. Vitae ego hujus potius quam pudicitiae despondium faciam, o rex! Virginitatis meae florem marito (quicumque is futurus est) semel consecravi. Huic, quoniam aliam dotem quam adferam non habeo, indelibatam servabo ». — Ad haec, rex: « Si marito », inquit, « tam obstinate[te] servas, salva res est; nondum spes mihi in totum periit » — Cui illa: « Ego », inquit, « optime rex, cujusmodi hoc verbum sit quod dicas, non satis intelligo. Hoc scio: uxor tua esse non possum neque dignam me puto; scortum esse non volo, quia scortationem rem me indignam judico. » Hoc verbo cum rex magis incenderetur, neque tamen potiundae ex furtivo concubitu voluptatis spes ulla superesset, omnem scilicet conatum alio transferebat ut, repudiata Catherina, cujus illum jam antea taedere caeperat, Anniam matrimonio sibi adjungeret. Obstabat hinc Caesaris metus, ne ad injuriam amitae vindicandam se commoveret; hinc Gallorum infida pax; popularium etiam suorum incertae voluntates timebantur. Dei ultima cura fuit. Sed amor pericula diu non expendit.

Prétexte du divorce : le mariage de Catherine avec Arthur, frère aîné de Henri VIII. — Deerat adhuc huic divortio aliquis speciosus praetextus. Illum facile regi suppeditavit ¹ non de recta conscientia natus, sed de intemperanti libidine procreatus scrupulus; nimirum quia, postquam viginti jam annos cum Catherina

1. Ms. *suppeditabant*.

vixisset et liberos ex illa suscepisset, nunc scilicet primum in mentem subito illi venerat fuisse illam aliquando Arthuro fratri natu majori (si ambo adolevisset) desponsam uxorem, non posse suam esse, quae fratris fuisset, ne quidem, quamvis frater absque liberis, nempe puer quatuordecim annos natus, et, ne illam cognosceret, diligenter a patre custoditus, obiisset. Communicata igitur hac re primum cum Joanne Loglando, episcopo Lincolnensi, qui a confessionibus regi fuit, post etiam cum Thoma Wolseio, cardinali, cujus arbitrio res omnes sub rege gerebantur, aliis etiam magni nominis theologis in Consilium adhibitis, maxime qui specimen dederant velle se nulla unquam in re regiae voluntati adversari, serio jam de divortio agi et disputari coeptum est [fol. 3]¹.

Missions du cardinal Wolsey en France, de Gardiner et de Bryan à Rome. — Mittuntur legati. Cardinalis ipse in Galliam cum magna pompa profectus, ut pacis quae² fieri posset stabiles conditiones firmaret, in negotio divortii animum Fra[n]cisci regis palpitaret, spem faceret, si procederet divortium, fore ut Anglus cum Gallo fortasse affinitatem conjungeret. Nam hoc cardinalis (cum esset factionis Gallicae, et Caesarianis infensor, neque adhuc quantopere rex in Bullonam deperiret persentisceret) omnibus modis ut fieret satagebat, non praevidens inde sibi malum interitum impendere. Rebus intra aliquot dies ex sententia in Gallia compositis, regreditur cardinalis, renuntians omnia ibi tuta, probari divortium, non displicere affinitatem; sed affinitatis mentionem rex aliorsum accepit quam cardinalis volebat³.

1. Harpsfield, *Divorce*, p. 175 : « The beginning then of all this broil... proceeded from cardinal Wollseye, who first by himself or by John Langlond, bishop of Lincolne and the king's confessor, put this scruple and doubt in his head. »

2. Ms. *Quam*.

3. Harpsfield, *Divorce*, p. 184 : « The king was now fallen into so deep love with the Lady Anne Bulleyn, that the cardinall was certainly persuaded that, if the divorce should take effect, the king would surely marry with her, which marriage the cardinall could in no wise fancy, and minded by all means possible to avert the king from it... This I find in the cardinall's own letters, which he sent to the king's agents at Rome and to the pope himself, that he most earnestly travelled to have the said divorce with all speed and celerity set forth, and to stay the advocacy of the said cause that it should not devolve from himself and his colleague to the court of Rome, and that he made his full account that the said delay and advoca-

Interim Stephanus Gardinerus, regius secretarius, vir incomparabili ingenio et litteratura, malae legationis minister, bonus futurus (cum ipse a malitia omni longissime abesset), cum Francisco Briano Romam protendit, ut apud Clementem septimum causam et conscientiam regiam exponeret, bullam dispensationis, quam Julius secundus olim concesserat, quoquo modo revocandam curaret, et, si uspiam Romae venalis esset sententia, nullis sumptibus parceret. Consumptis inaniter in eo negotio aliquot mensibus, cum papae et cardinalium animos a divorcio illo vehementer aversos, et omnem suffragiorum molem in contrarias partes inclinare videret, impetrato prius ut Campegius cardinalis legatus in Angliam veniret et simul cum Voulseio collega causam omnem ibi cognosceret, valedixit papae et cardinalibus, palam renuntians, nisi regis sui ratio apud illos haberetur, fore ut magnum inde damnum ad curiam Romanam propediem veniret.

Le légat Campeggio à Londres (1528-1529). — Campegius, quamvis diu multumque illam profectionem detractaret, idque ob causas specie honestas, nam praeterquam quod podagram domesticum malum circumferebat, omnia etiam foris aut hoste aut peste occupabantur, ita sane ut plus centum millibus hominum illa aestate Genevae, Florentii, Farrariae, Mantuae et Parmae interierint [fol. 3 v]; tandem tamen, ut regi gratificaretur, fortassis etiam metuens, ne (si secus fecerit) amissione episcopatus Sarr[isberiensis] mulctaretur, navigio in Marsilium, post etiam in Angliam pervenit.

Fiunt citationes (quas vocant) et, cardinalibus Londini apud Fratres Carmelitas pro tribunali sedentibus, rex et regina iudicio utique sistuntur. Ibi regi sua autoritas, qua assertum fuit ut nemo contra illum loqui, reginae causae aequitas quam pauci tueriaudebant, suffragabatur. Victoria tamen neutrobi adjudicata, sed in medio, velut direptui exposita, pendebat, penes illum tandem futura quicumque auctoritate et viribus plus valeret. Nam,

tion would turn to his utter undoing, as in short space after it did. Now, inasmuch as we have mention made of the king's and cardinall's letters sent to the forenamed ambassadors, and withal sometime to Stephen Gardiner that was afterwards bishop of Winchester, and Sir Francis Bryan, knight..., I think it convenient... to unfold some part of the said letters. »

cum statutus sententiae dicendae dies venisset, et forum hinc iudicorum clamoribus, hinc popularium studiis in diversam partem faventibus perstreperet, Campegius, facto silentio, quaesivit : « quota hora », respondentibus : « undecima », — « Ergo », inquit, « fefellit nos tempus ; jam serum est ulterius progredi ; ab hac deinceps hora usque in aliquot adhuc menses non est moris in Romana curia sententiam ferre, quia feriae sunt » ; simulque notariis quaedam immurmurans quae illi chartis accipiebant, solvit iudicium. Alii aliud, prout cujusque studium erat, dicebant. Charolus, Suffolciae dux, ut gratiam apud regem suum (velut injuriam illi factam aegre ferens) iniiret, cardinalibus palam in os militari modestia dixisse fertur : « Nunquam post orbem conditum vestri ordinis quisquam bonam rem hactenus apportavit in Angliam. Si rex essem, in exilium juberem vos ambos statim exportari ¹. » Quod verbum juramento etiam strenuissimo firmavit, veritus fortassis ne injurato sibi parum crederetur, qui juratus toties creditores suos fefellisset. Campegius, collectis sarcinis, dum iter maturat in Italiam, a quaestoribus regiis excussus, ne quid thesauri non sui asportaret, naufragium in sicco, priusquam ad littus pervenit, fecit.

Disgrâce et mort de Wolsey (1530). — Wulsei, cancellariatu dejectus, magnum illum Thomam Morum susceptorem habuit ; reliquas fortunas illaesas tenuit ; Askeriam tamen relegatus est ubi, postquam biennium vixisset, neque interim Wintoniam invisere sineretur, Eboracum tandem jussus est ire. Sed cum ibi quoque contra quam sperabatur, non solum in suavissimo otio, sed in maxima etiam omnium ordinum [*fol. 4*] gratia victurus videretur, nam liberalitate et, resarciendo inter discordantes, amicitia facile, etiam in tumultu, illo itinere multorum animos sibi adjunxerat, nolens rex ut ex offensione sua voluptatem aut ex mali-

1. Harpsfield, *Divorce*, p. 183 : « Campegius swore, on his honour and faith, that he bare to the church of Rome, that the course of the courts there is at the end of July to suspend all matters until the fourth day of October and that all judgments given in the mean season were void. Wherefore he required the king to bear with him until that day (before the which they could sit no more), trusting that then they should make an end to the king's contentation The which answer did gravely offend the noblemen, and the duke of Suffolk, giving a great clappe on the table with his hand, did swear that there was never cardinall that did good in England, and forthwith departed in great anger with the residue of the nobility. »

fic[io] a se excogitato beneficium quisquam mortalium caperet, Cawodi jam (quod septem miliaribus ab Eboraco distabat) comorantem, et de hiis quae ad intronizationem (ut vocant) sequenti dominica, magna pompa et sumptu faciendam attinebant, cum suis agentem (immisso comite Northumbriae qui perduellionis interpellaret) revocavit. Deducendi cardinalem negocium Gulielmo Kingestono, turris Londinensis praefecto, demandatum est. Sub tali duce quem in locum duceretur, ipse facile conjectare posset, quamvis nemo indicasset. Erat jam prima hyems, cum delicatus senex et ab animi aegrimonia fractus, ex via parum comoda et nocturno itinere quod arripere cogebatur, in febrem et laxam alvum incidit, quae ne sisti aliquando aut curari posset, Augustinus, intimus cardinali medicus, abreptus, et in turrim praemissus est. Fatalis cardinali ad moriendum locus Leycestria fuit. Ibi christiano more confessus inunctusque et viatico extremo probe communitus, postquam valedixisset astantibus et salutem ex se regi dici mandasset, hoc ultimum verbum eloquutus : « Bonum est. Sperare in Domino esset, ut opinor, melius¹ quam sperare in principibus », obdormivit ipso divi Andreae pervigilio, anno Domini [1530]². Rex omni thesauro, sive quem ipse cardinalis haberet, sive quem collegio cardinalitio (quod Oxoniae locarat) donasset, in fiscum comportato, archiepiscopatum Eboracensem Edouardo Leo, Wintoniensem [episcopatum] Stephano Gardinero contulit.

Un artisan du divorce : Thomas Cromwell. — Hoc homicidio tam pulchre exaudito, restabat Gulielmus' Warramus, archiepiscopus Cantuariensis, Angliae primas, homo tam rustice refractarius et morosus, ut majorem jus aequumque faciendi quam libidinem regiam explendi, rationem semper habuisset. Hoc vivente, neque defectio a romana ecclesia, neque divortium pro-

1. Les mots *Esset, ut opinor, melius* ont été écrits dans la marge.

2. Harpsfield, *Divorce*, p. 289, dit seulement, au sujet de la disgrâce et de la mort de Wolsey : « But the king's high favour, wherein he had so many years continued, ere that year went about wherein this hot suit was commenced, he utterly lost, and ran into the king's extreme displeasure and indignation (being spoiled of his authority and dignity of the Lord Chancellorship and cast into a praemunire), was at length arrested and commandment given that he should be brought to London. And being thus arrested in Yorkshire and being in his journey towards London, either from sickness or feebleness or (that is most likely) for grief of mind, he died in the way. »

cedere posse videbatur. Itaque quoquo pacto tale impedimentum a foribus fuit amoliendum.

Intimus jam regi a consiliis, quasique in regno secundus erat Cromwellus, Wimblingtoni sordido toro natus, hominis carbonarii filius, ut ferebatur, spurius. Caeterum ipse Chartesei sub Wixo hero artem levigandorum et [fol. 4 v] detondendorum pannorum edoctus, priusquam servitutem serviisset, herum fugiens, Bostoniam venit; ibi, inita alia vivendi ratione, et multis locis circumferendi indulgentias venales gratia peragratis, majores in animo concipiens, latrociniis insuper et sacrilegiis (de quibus gloriari solebat) nobilitatus, Roma etiam jam recens reversus (quo se profectum fuisse dicere solebat non videndi sed laedendi causa), datis duci Norfolciae aliquot aureis nummis ut tale monstrum regi commendatum haberet, facile scilicet aditum impetravit ad illas res cum rege gerendas, quas omnes boni refugiebant; et, cum omnes res honestas odisset, nihil tamen aequae ac literas et academias. De¹ quibus, si quando mentio fiebat, sperare dicebat se brevi effecturum ut rana editissimas Oxoniae Cantabrigiaeque turres uno saltu superaret. Talis cum esset, neque ignotus regi (nam, si quando pictis chartis ludebatur, et illa charta quae nebulonis effigiem haberet ad manus regis venisset, se Cromwellum habere solebat dicere), tamen illius auspicio omnia in regno gerenda fuerunt, et quem turpissimum esse sciebat proximum sibi esse voluit; postea etiam ad comparandam sceleri auctoritatem, indito novo nomine, vicegerentem suum ad res ecclesiasticas, hoc est ad pessundandam Christi ecclesiam scribi jussit, dato illi in omnibus synodis primario ante archiepiscopos et episcopos omnes loco.

Interea Elisabetha Bartona, caenobii Sanctae Sepulturae in Cantuaria monacha, cum Bocking Masteroque, et aliquot aliis religiosis quos illa hipocrisi sua dementasse arguebatur², per urbem tracti, suspensi et eviscerati, primum documentum hominibus dederunt nemini tutum fore contra nuptias quas rex cum Bullona moliebatur vel mutire modo. Summa criminis illorum haec fuit: Bartona illis narrarat non posse se animum inducere ut Annae velut legitimae reginae honorem deferret; Henricum

1. Ms. *Di*.

2. Ms. *arguebatur*.

adeo projectum qui, vivente uxore, aliam clanculum duxisset, se animo praesagire cassandas aliquando illas nuptias, et regni successionem penes Mariam fore. Hos sermones quia miscuissent, re omni ad parlamentum cum odiosa dictorum exaggeratione relata, publica sententia (cui ipsi non interfuerunt) et indicta causa, sunt condemnati.

Warham, archevêque de Cantorbéry; sa mort (1532); son esprit de prophétie. — Spargebantur rumores Warramum huic crimini perduellionis affinem, nisi ille celatam voluisset, hipocrisin puellae diu ante detegi potuisse [fol. 5]; Bockingum et alios sceleris conscios Warramo intimos; quendam etiam ex illis sacellanum illi fuisse; mille mortes tam ingrato seni, perduellionis etiam reo, non satis esse. Quibus rumoribus ut fides haberetur effecit Crumwellus, multos admonens, caverent ab omni convictu et congressu cum Warramo, imminere illi ultimum infortunium; de genere mortis nimis anxia superstitione a quibusdam papistis adhuc deliberari, quia scilicet christus Domini est, et scriptum ferunt: *nolite tangere christos meos*¹, non expendentes quod alibi scribitur: *non est servus major domino suo*². « Certe », aiebat ille, « si rex me audire voluerit, non alia morte quam qua magister suus Christus, peribit; et, cum sit archiepiscopus, in sublimiori trabe pendens, calcibus suis benedictionem toti orbi impartiet; quo etiam fato alios omnes ejusdem ordinis mitratos³ periisse nimis cupio⁴. » Quod verbum ex animo a Cromwello dictum nemo dubitabat. Caeterum alterum horum consequi jam necesse videbant: ut aut moerore aut laqueo Warramum conficerent, aut, si vitae avidus senex moram voluisset redimere, paratae erant conditiones morte deteriores, nimirum ut pro divortio sententiam ferret, papam anathemate percuteret et obedientiae quam sedi apostolicae jurasset renunciaret; quod ille, recta conscientia fretus, recusavit facere. Sed dierum simul ac dolorum ex afflicta patria et

1. *Paralipomènes*, I, ch. xvi, v. 22.

2. Évangile selon saint Jean, ch. xiii, v. 16.

3. Ms. *Mitratos*.

4. Harpsfield, *Divorce*, p. 178: « And Cromwell, that after the fall of the cardinal grew in high estimation and credit with the king, scornfully and spitefully said that, if the king would be ruled by him because he was an archbishop, he should be hanged on high that he might with his heels bless all the world. »

tam male perturbata republica plenus, paulo post moritur, anno Domini 1532¹ [mense] Augusti 22°.

Habuisse illum prophetiae spiritum multi mortales crediderunt. Nam, plus viginti annis quam vel minima scintilla tanti incendii (quo Anglia nostris temporibus conflagravit) promicabat, in summa adhuc rerum tranquillitate praedicere solebat, imminere tempestatem qualem post Christum natum Anglia prius non habuisset, nec, nisi veniente Antechristo, iterum esset habitura. Proinde ad insultus illius temporis ferendos, et ad repellendam infidelitatem (quae contra ecclesiam dimicaret) se compa[ra]rent admonuit. Sed et nepoti suo, Gulielmo Warramo, ordinis aurati equiti, praedixit, se mortuo, si qui succederet Thomas diceretur, refugeret illum velut Satanae primogenitum, illum (quicumque is foret), [fol. 5 v] non minus aliquando cladis et dedecoris ecclesiae ex scelere et haeresi allaturum quam divus Thomas gloriae ex sanguine suo et sanctitate attulisset. Hujus vaticinii poena triginta annos postea, quia in authorem non potuit, in nepotem custodiae traditum et infortuniis mulctatum (Somersetto quaestiones agente) expendebatur².

Thomas Cranmer. — Venerat his temporibus in lucem reipublicae obscurus theologus, Thomas Cranmerus, Cantabrigiae inter literarum studiosos educatus; sed, dum a scholis ad ollas oculos deflecteret, in petulantem puellam (quae ad intersignium Delphini jentacula pueris vendebat) exarsit, quam etiam in uxorem duxit. Illa post aliquot menses ad villam Yvonis mortua,

1. Ms. 1534.

2. Harpsfield, *Divorce*, p. 478 : « twenty years before any manner of conjecture rose of any such perilous world imminent as followed after his death, he [Warham] would to his familiar friends and kinsfolk report that there hung over England such miserable calamity and wretchedness as since Christ his birth it never suffered the like, nor yet should suffer again until the coming of Antichrist; yea, he charged upon his blessing the right worshipful Sir William Warham, knight, his nephew and godson, being then a young gentleman and waiting upon him in his chamber, that if ever after his death any should succeed in that see called Thomas, he should in no wise serve him or seek his favour or acquaintance. For there shall, saith he, one of that name shortly enjoy this see that shall as much by his vicious living as wicked heresies dishonour, waste and destroy the same, and the whole Church of England, as ever the blessed bishop and martyr saint Thomas did before beautify, bless, adorn and honour the same. This I have heard not long since of the mouth of the said Sir William, who yet liveth.

ad sacros praesbiterii ordines proreptus ille, fit domesticus sacellanus apud Thomam Bullonum, Wilcestriae¹ comitem, cujus filiam rex tam perditam jam adamabat, ut animam suam deperditam, quam illam amissam maluit. Cranmerus, captato aliquando tempore loquendi cum comite, mirari se dicebat in quem finem rex tam diu nuptias differret, praesertim cum nihil magnae rei jam superesset quod illi posset esse in mora. Ad hoc verbum reprimens se comes, « immo », inquit, « est quaedam magna res quam tu palam et nominatim modo es elocutus » — « Ego », dicebat ille, « sum elocutus quod nuptiis adferret moram. Quaeso, quid illud est ? » — « Atque », inquit comes, « jam secundo dixisti, incautus tamen et inscius, ac more eorum qui in somniis dicunt, neque quid dicant sentiunt ipsi » — « Non assequor » inquit, « optime here, quid dicas », — « Credo » inquit ille ; « non enim adhuc, homo obliviosus, meminisse potes[te] mentionem bis fecisse de mora, aut, si meministi, nescis, tantus theologus, servatis eisdem literis, sic ordinem illarum invertere ut in mora Roma inveniatur ! » — « Oh » dicebat ille, « certe pudet me tarditatis meae, qui tamdiu fungus fui neque deprehendere hunc nodum quivi, qui pueros in scholis non facile effugisset. Sed habe me excusatum, si de illa inversa Roma divinare non potui, qui neque de perversa illa altera Roma magnopere curare vellem, si rex essem ; sed, repudiata sterili illa Catherina quae fratris uxor fuit, aliam inconsulta Roma sine mora ducerem [fol. 6], neque magis in hac re Romani episcopi oraculum scitarer quam Alexandrini, quando utrique aequum, hoc est nullum, jus est [in] Anglia. Nunc contra fit, maximo principum damno et injuria, et dum mora in Roma quaeritur, libertas regni amittitur, et precario regnatur². »

1. Ms. *Essexie*. Le mot est exponctué et la correction donnée dans la marge.

2. Harpsfield, *Divorce*, p. 289 : « He was a scholar and student in the University of Cambridge ; and there, being cast in love with a wanton maid at the sign of the Dolphin, that was wont to sell young scholars their breakfasts, married her. It chanced not long after that she died, and then became he a priest and afterwards chaplain to Thomas, earl of Wiltshire, father to the Lady Anne Bulleyne, at that time that the king went about to make a divorce with queen Katherine ; of the which matter the earl had oft talk with the said Cranmer, who was very forward to help forth the said divorcee, and found much fault with the king that he delayed the matter so long. To whom the earl answered that all the stay was to see if the king could possibly win the pope's aid and favour to pronounce a sentence definitive for

Comes ubi eadem regi retulisset, Cranmerus statim in maxima gratia apud illum flagravît, et, quia neminem ad omnem nutum obsequentiorem sibi fore sperabat, postridie, dum oblectandi animi causa ursos canibus agitados spectaret et Cranmerus spectaculo intervenisset, accitum ad se jubet archiepiscopum Cantuariensem fieri. Malum hoc presagium plerisque mortalibus visum in palaestria jam et inter ursos rotatos designari episcopos, qui soliti non fuissent, nisi peracta prius re divina, de consensu episcoporum et aliorum gravissimorum virorum magno delectu prius habito, creari¹. Cranmerus, comportatis maxima cum celeritate a romana curia deplomatis, mane illius diei quo consecrandus fuit, vocatis aliquot ex amicis, inter quos Goodrikus postea Eliensis episcopus fuit, « Vos », inquit, « testes invoco quamvis obedientiam sedi Apostolicæ palam hodie juro, tamen injuratus esse volo, neque fidem cum absentibus servare,

the said divorce, much fearing the event of matters if he should put away his former wife without his consent. « Why », said Cranmer, « is this all the stay? Surely, if I were king, I would with all speed reject this barren Katherine and take another, and never tarry for any advice to come from Rome; neither would I more regard the pope's judgment and censure in this matter than the bishop's of Alexandria; for as great [p. 290] authority hath the one as the other in England. And while the king thus hangeth upon the pope's answer as upon a divine oracle, he seemeth to make himself and his realm as slaves to the pope and to hang all upon his will and pleasure. »

1. Harpsfield, *Divorce*, p. 290: « When the king understood by the earl the great towardness of Cranmer to advance so much his desired purpose, little caring whether it were by wright or wrong, and done by lawful authority or no, he thought him a very meet man to serve his turn, and began daily more and more to be advised by him, being desirous to advance him to some high dignity ecclesiastical, that he might the better work his purpose by him. And shortly after, Doctor Warham being dead, he bestowed upon him the archbishopric of Canterbury..... You have now heard that the king gave him the said archbishopric, and you see withal to what end and purpose. But yet it is to be observed when, and where, and after what sort it was given him. Whereas then, in the bestowing of such high rooms, good kings and princes were wont to have grave and mature deliberation with the bishops and their council, and there, after devout prayers made unto God to direct their choice, to appoint such as the consent of the most part of the best concurred withal, king Henry took no other counsel but his will and pleasure and his disordinate affection to the setting forth of his divorce. And thereupon accordingly (being at a bear-baiting and Cranmer also), called the said Cranmer unto him, and there told him that he gave him the archbishopric of Canterbury, which thing being heard abroad was an heavy boding to good and wise men of some great and civil mishap hanging upon the Church and realm of England. »

sed fucum praesentibus facere cogito, et hanc meam protestationem in scripto a notario referri rogo imperoque »¹.

A talibus principiis homo inconstantissimus simul et stolidissimus, totius jam Angliae primas futurus, unctionem inaugurationemque pontificiam auspicatus, similem utique vitae suae tenorem et finem habuit. Idem velle et nolle, simulare et dissimulare, dicere et negare, divina humanaque omnia perjuriis et juramentis illudere, nec ullam certam fidei doctrinam magis quam canis, usque ad extremum illum halitum² quem in ignem nuper Oxoniae ex[s]afflavit tenere³.

Les Universités consultées sur la question du divorce. — Rex accessione talis praesulis ad factionem suam validiorem se jam factum ratus, convocato procerum plebeiorumque concilio (parlamentum vocant) ne annatae deinceps Romanae ecclesiae solvantur, neu appellationes a litibus contestatis eo fierent, lege promulgata cavit. Papa tali infortunio multatus ex poenitentia facti sui eo perPELLI posse sperabatur, uti sententiam pro rege ferendo, legem contra se ipsum in Anglia latam redimeret. Sed apud Clementem, quamvis per Franciscum, Gallorum regem, cujus ope Anglus utebatur, condiciones tales ferebantur, plus tamen illo tempore valuit jus alienum quam commodum proprium tuendi ratio [fol. 6 v]. Itaque, quamvis jam nihil bonae spei in tam mala causa a romana curia affulgeret, hinc, quia Gallus, cum papa Avenione locutus, frigidius regis ex amore delirantis causam

1. Harpsfield, *Divorce*, p. 291 : « When he [Cranmer] should be consecrated archbishop by the pope's bulls, he took (according to the use of the Church) his oath of due obedience to the see apostolic. But before he took the said oath, early in the morning, he called to him certain of his friends and among other Master Goodricke, that was afterward bishop of Elye, and said to them : « Sirs, bear me witness that, albeit I shall swear this day to be obedient to the apostolic siege of Rome, yet I shall swear but with my outward lips, and not with my inward heart and mind, neither do I intend to keep promise with the pope that is absent, but to blind and bleare the eyes of the people here present ». And this his protestation he required might be doubtless to his perpetual shame enacted and registered. »

2. Ms. *habitum*.

3. Harpsfield, *Divorce*, p. 293 : « Only this I will tell you, that in all his life he never shewed [p. 294] more inconsistency and mutability, nor more dangerous to his soul, that at his very end, . . . ; and, as he entered his first preferment (as you have heard) with develish dissimulation, so he ended his wretched life in the same. This, loe, is the pillar of this divorce. »

jam agebat, hinc quia (ut Henricus calumniari solebat) Carolus contra ipsum auro et gratia Romae pugnabat, seu (quod magis credo) quia papa, recta conscientia fretus, legitimum matrimonium resolvere nephas sibi existimabat, rex tamen a conatu desistere non voluit. Sed, missis qui Oxoniae Ca'n]tabrigiaeque disputationes ridiculas¹ inirent, aliquot levioris² notae theologos pro se facientes pinguibus sacerdotiis oneravit. Kirchamum vero et Roperum et alios graviores theologos contra sentientes infortuniis, Holimannum etiam carceribus mulctavit. Impetravit tamen, quamvis bonis omnibus reclamantibus, ut literae publicis sigillis, ex utraque achadimia consignatae conscriberentur, quibus pro divortio decerneret³. Sed et ad exterarum achadimiarum mittebantur articuli pro parte regia facientes, quibus, prout aliquis ex corrupta theologia mercinarius doctor subscribebat, ita quinque aut decem, interdum etiam viginti coronatis donabatur. Negotium vero talibus ossis jejunos pascendi theologos Paresiis Bekinsawlo; Lovanii Leo est demandatum; aliis alibi. Hoc pacto rex suffragia theologorum (velut quidpiam rei venalis in foro) promercatus, facile etiam deplomata ab achademiis de ea re (pecuniis intervenientibus) impetravit⁴. Quae ille penes se servans

1. Ms. *ridiculis*.

2. Ms. *leviores*.

3. Harpsfield, *Divorce*, p. 202 : « It is not unknown what a number of learned men and virtuous preachers openly spake against the said divorce, what a number of learned men did publicly in the universities stand with the queen's marriage, as Doctor Kirkham, Doctor Roper, Doctor Holyman, Master Moreman, Master Bayne, with divers other, of the which men and their doings many things might be here inferred worthy of observation and immortal remembrance. »

4. Il a été dit plus haut p. 121 que, dans son *Histoire du divorce d'Henri VIII*, Joachim Le Grand a transcrit tout un long récit de notre chroniqueur dans sa langue originale. Le Grand s'exprime en ces termes : « L'Histoire manuscrite du divorce représentée à Philippe et à Marie et que j'ay citée assez souvent, dit la même chose que Sanderus. Voicy le passage. » Vient alors la transcription, presque littérale, sauf au début et à la fin du long passage qui va suivre. Les premiers mots ont été un peu arrangés : « Impetratis igitur Academiarum sententiis, Londini, apud aedes Eboracenses (Albam Aulanti vocant... ». La parenthèse désobligeante sur les femmes et le secret (« nam, si duae foeminae fuissent,... ») a été supprimée. L'orthographe a été un peu rajeunie. Pour le reste, la copie de Le Grand est identique à la rédaction de notre chroniqueur. L'extrait se termine à la fin du paragraphe suivant par les mots : « Nulla tibi fraude erit quod facis. Quibus rebus confirmatus. Rolandes nuptias celebravit. »

Quant à Nicolas Sanders, voici comment il a arrangé son modèle, qui n'est autre que notre Chronique (*De origine ac progressu schismatis anglici*)

Londini, apud aedes Eboracenses quas Wulseius construxerat (nunc Albam Aulam vocant), in editissima camera quae parte occidentali supereminet, praesentibus Norrisio Hennagioque, ex heroïnis vero sola Barckleia, nobili matrona (nam, si duae feminae fuissent, caelari res non potuisse putabatur), nuptias illas fatales cum Anna Bullona clam aliis mortalibus celebrari fecit.

Mariage secret du roi avec Anne Boleyn 25 janvier 1533. — Sacrificus ad eam rem fuit Rolandus, postea Lichefeldensis episcopus, cui rex ante narraverat causam suam jam tandem Romae praevaluisse, habere se indultam a romano pontifice facultatem ducendi aliam uxorem, occulte tamen et sine arbitris faciendum, ne forte fieret tumultus. Rolandus, cum primum audivit, credendum ratus, quia regibus mentiri non erat honorificum, tamen, ubi ad rem ventum est [*fol. 7*] et omnia parata vidit, animo fluctuans, regem adiit : « Spero », inquit, « majestatem tuam habere Apostolicum singraphum, quo tibi, ut has nuptias contrahere, mihi, ut sponsiones a vobis accipere et matrimonio conjungere possim, sit indultum ». Annuente rege, vertit se ad altare, velut ad vestes sacerdotales induendas ; sed animus in periculo presenti defixus timorem exuere non potuit. Ad regem iterum igitur accedens : « Omnium », inquit, « nostrum interest, o rex, ut singraphum palam legatur ; alioquin omnes excommunicati sumus, ego majoribus etiam censuris illaqueatus, qui, nullis bannis editis, in loco etiam prophano, divortio nondum promulgato, secundas nuptias inter vos celebro ». In quem rex blande intuitus : « Itan », inquit, « Rolande, suspectae homo fidei apud

libri tres ; édit. 1586, p. 90-91 : « Rolandus ergo quidam tunc presbyter quem postea rex propter hoc obsequium in episcopum Lichefeldensem cooptavit, accersitur, ac rem divinam facere jubetur. Ei rex narrat sententiam Romae jam tandem secundum se pronunciatam esse, factamque sibi esse potestatem novam uxorem ducendi. Rolandus reges non solere mentiri arbitratus, primum siluit ; mox, religione tactus « Spero », inquit « majestatem tuam habere diploma pontificium ». Annuente rege, vertit se ad altare ; cum ecce, adhuc dubius et timens ne quid illicitum committeret, « Omnino », inquit, « sacri canones postulant, nostraque valde interest ut literae Pontificis palam legantur et promulgentur ». Tum rex habere quidem se literas affirmat, sed reclusas esse in secretiore loco, nec ab alio praeterquam a se afferri posse : parum autem decere ut eo tempore (nec enim adhuc illuxerat) solus prodiret. Acquiescit Rolandus, atque ita completis caeremoniis, Henrico secundam uxorem tradit, prima non solum vivente, sed etiam per nullam omnino auctoritatem in ullo hactenus judicio ecclesiastico vel specie tenus interpositam, repudiata. »

te sum, qui et vitam meam ex diutina conversatione noris, et arcana modo in confessione audieris? Aut tam porro rerum mearum incurium putas, ut, nisi tuta viderem omnia, tantam rem cum meo vestroque periculo adirem? Habeo enim vero singraphum, sed diligenter in loco utique secreto, quo nemo facile, me absente, intromitti e[s]t solitus adservatum, quod, si presens sit, metu et periculo nos omnes liberaret. Caeterum alias videbis ipse; nunc, si albescente die ex hiis aedibus praeter morem meum quaesitum prodirem, fabulas scilicet ex suspicione tota in aula suscitarem. Sed tu in mea fide et pollicitis age quod coepisti; in me (si quid credis) recipio. Nulla tibi fraude erit quod facis. » Quibus verbis cum esset utcumque delinitus, re divina et caeremoniis nuptialibus de more peractis, osculo insuper et anulo infelix matrimonium firmavit ¹.

1. En marge et d'une autre main : « Woe be to him that causethe good well and well good ». — Harpsfield, *Divorce*, p. 234 : « The which marriage was secretly made at Whitehall very early before day, none being present but Mr. Norris and Mr. Hennage of the Privy Chamber, and the Lady Barkeley, with Mr. Rowland, the king's chaplain, that was afterward made bishop of Coventry and Lichfield. To whom the king told that now he had gotten of the pope a lycence to marry [p. 235] another wife, and yet to avoid business and tumult the thing must be done (quoth the king) very secretly; and thereupon a time and place was appointed to the said Master Rowland to solemnize the same marriage. At which time Mr. Rowland being come accordingly and seeing all things ready for celebration of mass and to solemnize the marriage, being in a great dump and staggering, came to the king and said : « Sir, I trust you have the pope's lycence, both that you may marry and that I may join you together in marriage. » — « What else » quoth the king — Upon this he turned to the altar and revested himself; but yet not so satisfied and troubled in mind, he cometh eftsoones to the king and saith : « This matter toucheth us all very nighe, and therefore it is expedient that the lycence be read before us all, or else we run all (and I am more deep than any other) into excommunication in marrying your grace without any baynes asking, and in a place unhallowed, and no divorce as yet promulged of the first matrimony. » — The king, looking, upon him very amiably : « Why, master Rowland », quoth he, « think you me a man of so small faith and credit, you, I say, that do well know my life passed and even now have heard my confession? Or think you me a man of so small and slender fore sight and consideration of my affairs that unless all things were safe and sure, I would enterprize the matter? I have truly a lycence, but it is reposed in another surer place whereto no man resorteth but myself, which, if it were seen, should discharge us all. But if I should, now that it waxeth towards day, fetch it, and be seen so early abroad, there would rise a rumour and talk thereof other than were convenient. Goe forth in God's name, and to that which appertaineth to you, I will take upon me all other danger. » — Whereupon he went to mass and celebrated also all ceremonies belonging to marriage. »

Couronnement d'Anne Boleyn (1^{er} juin 1533). — Hoc pacto rerum potita, fortunam suam diutius caelari Anna non voluit; sed, facto ex incertis rumoribus paulatim emanantibus experimento quo pacto populus nuptias illas ferre posset, ubi intellexit neminem ad turbas faciendas commovere se, sed dolorem (si qua esset) silentio ubique devorari, reginam illico se declarari et in die pentecostes (qui incidit in anno Domini 15[33]) apud Westmonasterium coronari se fecit. Catherinam, non jam amplius reginam, sed Arthuri relictam appellari placuit [fol. 7 v]. Mariae etiam, quae princeps Walliae ante fuisset dicta, aliud nomen quaerendum fuit.

Quid tali marito crudelius? Quid inclementius tali patre, quid homine illo insanius? Ut haberet quam per nephas occideret, legitimam uxorem quam habuit contra phas repudiavit. Exhereditavit filiam, incertus an alteram susceperet sobolem. Ut honestum mariti nomen diffugeret, horribili incesti crimine se et stirpem regiam maculavit. Vix mihimet persuadeo me verisimilia de rege scribere, ita non cum recto solum honestoque, sed cum natura etiam pugnant. Sed inter privatos generis sui parietes se efferata continuit crudelitas? Minime. Immo duodeviginti annorum quam moreretur spatio in subditos saevienti illi nullus mensis transivit ἀνίστατο. Certabant in uno homine duae sceleratae sorores, libido et saevitia, nec tamen alterutras vincere potuerunt, nec vinci. Erat siquidem sicut seminis proprii ex libidine perstillantis (instar salacis equi qui ad occursum equarum semper inhiat) minime parcus, ita alieni sanguinis fundendi, quicumque in ardore nepharii coitus ad impediendum intervenisset, mire prodigus. Testes sunt Roffensis et Morus, tot Chartusiani, tot abbates, tot domestici, tot exteri utriusque sexus homines, sacerdotes et laici, ut bella in dies gessisse cum bonis, non legibus vindicasse malos, videri posset. Volui mortuo parcere; sed interest vivorum ut crimina suggillatione non careant, ne trahantur in exemplum apud posteros quae non habuerunt reprehensionem apud majores.

Protestations contre le divorce; les franciscains de l'Observance: Peto et Elstow. — Primam novis nuptiis molestiam ex concione Grenwichi habita attulit humilis ex ordine fratrum Observantium concionator Petous, homo publicae salutis magis quam propriae vitae curiosus. Is ex occasione historiam illam Regum [libro] tercio narrabat, quo pacto Dominus spiritum mendatii posuisset

in ore prophetarum Achab, qui, speciosa potius quam vera prophetantes, eo regem perpulissent ut contra Galaad pugnaret [fol. 8]. Ubi sagitta percussus cum interiisset, Samariam usque ad sepulturam inde praetervectus, sanguinem de cur[ru] perstillabat, quem canes, ultionis divinae ministri, lingebant ¹. Solus Michaeas, quia veras praedictiones edebat, in carcere interim tenebatur, aquas angustiae et tribulationis panem manducans ². Postea, velut explicans parabolam, « Ego », inquit, « rex, sum tibi ille Michaeas, quem tu odisti, quia vera prophetavi tibi : et, quamvis sciam me panem tribulationis manducaturum, tamen quod Dominus in corde meo posuit id loquar » : simulque multis et liberis verbis ab incestuosis nuptiis regem dehortabatur : « Concionatores », inquit, « tui sunt quadringenti illi prophetae Achab in quibus Dominus spiritum mendatii posuit ³. Tu saltem vide ne, si Achab esse pergas, cujus sanguinem canes lingebant, similem vitae exitum (quod omen Deus a te avertat !) aliquando invenias » ⁴. Hoc verbum quo

1. *Livre des Rois*, I. III, ch. xxii, v. 23, 35 et 38 : « Ecce dedit Dominus spiritum mendacii in ore omnium prophetarum tuorum... Et rex Israel stabat in curru suo contra Syros et mortuus est vespere : fluebat autem sanguis plagae in sinum currus... et linxerunt canes sanguinem ejus. »

2. *Ibid.*, v. 27 : « Mittite virum istum in carcerem et sustentate eum pane tribulationis et aqua angustiae. »

3. *Ibid.*, v. 6 et 8 : « Congregavit ergo rex Israel [Achab] prophetas quadringentos circiter viros et ait ad eos... Et ait rex Israel ad Josaphat : Remansit vir unus per quem possumus interrogare Dominum : sed ego odi eum, quia non prophetat mihi bonum, sed malum : Michaeas, filius Jemla ».

4. Harpsfield, *Divorce*, p. 202 : « There was then among the Observant friars at Greenwich a man of good house and family, called Peto, who had relinquished the brittle, bright, blazing lustre of the world to serve God devoutly [p. 203] and entirely in the said house : which Peto, having more regard to the health of the king's soul and the public wealth of the realm than to the safeguard of his own body, having occasion in a sermon he made to entreat of king Achab, said : « this king Achab would needs give ear to the false prophets, which did circumvent and deceive him, and would not hearken to God's own prophet Mycheas, whom he pained and pinched with hard diet and straight imprisonment » : which story he accommodating to his purpose did tell the king to his face : « Sir, I am the Micheas that you deadly hate for prophceyng and telling you the troth ; and, albeit I know that I shall be fed with the bread of tribulation, yet that which God putteth in my heart I will frankly speak ». Whereupon with many persuasions he dehorted the king from the divorce. Among other things, « Your preachers » quoth he « resemble the 400 preachers of Achab, in whose mouths God had put a lying spirit. But I beseech your grace to take good heed least, if you will needs follow Achab in his doings, you incur his unhappy end also, and that the dogs lick your blood as they did his, which thing God forbid. »

spiritu protulerit, non est humani iudicii pronunciare, sed quod illum non fefellit vaticinium, id vero rei exitus post comprobavit. Nam, si hic quoque (quamvis non suo loco, tamen dum rem memoria teneo), quid Henrico multos retr[o] annos ad sepulturam elato acciderit, licet expendere. In ipso itinere quo a Londino Windesorium usque funus deportabatur, prima nocte inter ruinas monasterii Sion, quod ipse diruerat, constitit. Ibi plumbeo scrinio (quo corpus cla[u]debatur) ex succussatione currus, fissio et perstillanti totum ecclesiae pavementum sanguine adipeque et sanie inundabat. Mane adsunt pollinctores ¹ et plumbarii ut reficiant fissuram, inter quorum pedes irreptus ex improvise canis, deprehensus est (horresco referrens) pavementum quod sanguine regio cruentabatur, lingere. — Unde hoc rescivisti, inquis, rogas? — Gulielmus Consellus ² qui tam tristi spectaculo interfuit et vix baculo canem potuit abigere, ipse mihi narravit; illum et pollinctores perconteris licet ³. Ego fidem meam non interpono, rem a fide dignis auditam eloquor. Legant haec flagitiosi reges qui post nos venturi sunt et, si similia agant, similes vindictas se post effugere [non] sperent.

Sed ut intermissam historiae seriem aliquando repetamus, rex, hoc convitio e sacro loco percussus, suam iram dissimulatam, nec tamen Petoum inultum esse voluit [*fol. 8 v*]. Dominica quae insecuta est proxima, quae fuit in Ramis Palmarum, Currantum (qui ad pingua sacerdotia libenter currebat) rex in Petoum incitabat. Is e sacro loco Petoum canem, convitiatorem, hipocritam,

1. Ms. *poliunctores* (ici et encore une fois plus loin).

2. En marge : *Wm Consell*.

3. Harpsfield, *Divorce*, p. 203 : « What moved this father to speak these words God knoweth ; but that so it came to pass, a very strange event did afterwards show. For, at what time his dead corpse was carried from London to Windsor there to be interred, it rested the first night at the monastery of Syon, which the king had suppressed ; at which time, were it for the jogging and shaking of the chariot or for any other secret cause, the coffin of lead, wherein his dead corpse was put, being riven and cloven, all the pavement of the church was with the fat and the corrupt putrified blood dropped out of the said corpse foulie embrued. Early in the morning those that had the charge of the dressing, coffining and embalming of the body, with the plumbers, repaired thither to reform that mishappe, and loe suddenly was there found among their legs a dog lapping and licking up the king's blood as it chanced to king Achab before specified. This chance one [p. 204] William Consel reported, saying he was there present and with much ado drave away the said dog. »

mendicum. fratrem casearium, rebellem item et perduellem vocitabat. et multa congerebat, ex scripturis doctus magistratum rem sacrosanctam esse, non maledicendum regibus quos Deus in sublimitate posuisset. Insuper et in ipso dicendi calore Petoum, velut jam prostratum et triumphatum, quamvis absentem, etiam allocutus (nam ad provinciale ordinis sui consilium quod tunc Cantuariæ agebatur profectum esse audierat) « te » inquit, « Petoe, qui, ut regibus maledicas, Michaeam te ipsum facis, te appello, tu hanc scripturam mihi explica, tu hanc nucem enuclea. Ubi es? Ubi delitescis, Michaea? Ecquid sentiistis, auditores? Michaeas nusquam hic est; in pedes videlicet seipsum coniecit quia vim nostram perferre non potest, credo quia recantationem alicubi meditatur¹ ».

Haec et ejus generis alia, dum satis pueriliter garriret, Elstous, ejusdem sodalitiî monachus, e cruciferario quod pulpito imminabat, Currantum excipiens : « Abiit enimvero, o bone, abiit », inquit, « Michaeas, non metu tui, sed necessitate negotiî quod imponebatur abductus. Cras hic iterum aderit. Interim ego alius Michaeas tibi adsum cum capitis hujus periculo staturus hiis quae ille docuit et ex sacris literis eadem comprobaturus. Ad quod certamen ante aequos judices provoco te ex quadringentis illis prophetis in quibus Dominus spiritum mendatiî posuit ». Unum haec dicentem vix compresserunt. Rex, nimia ira percitus, consiliariis innuit utrumque Michaeam quam primum e conspectu suo amolirentur, unde nec nomina eorum iterum audiri possint². Postero igitur diē vocatis, cum post multas minas et reprehensiones Essexiae comes dixisset dignos esse qui in sacco probe ligato praecipites agerentur in Tamesin, subridens Elstous : « mini-

1. Harpsfield, *Divorce*, p. 204: « The king being thus openly touched out of the pulpit, though he were wonderfully exasperated, yet he digested and dissembled the matter, providing, notwithstanding, the next Sunday, which was Palm Sunday, that one of his chapelains, called Courrant, should prettily play home the said friar Peto, who was in the mean season gone to a provincial chapter of the said Observants, then kept at Canterbury. But, lord, what a stir that Currante made against that poor friar, being absent, and what nicknames he gave him ! At length, as though he had now full conquered him, he began to triumph and insult upon him, crying out : « Where is Miser and Micher Micheas ? where does he now micher ? He is run away, for that he would not hear what should be said unto him. Belike, he is somewhere lurking and musing with himself by what means he may honestly recant. »

2. Ms. *possunt*.

tare », inquit, « ista purpuratis; nostra qui undecumque sive terra sive aqua ad Deum tantumdem viae esse scimus, utra eamus via parum interest » [fol. 9] ¹.

Haec dicentes in exilium jussi sunt ire; non ipsi solum sed ejusdem sodalitii alii omnes Observantes, quia scilicet Micheae similes omnes essent. neque regi prophetarent. Caeterum in illis castigandis hac moderatione aequitatis fortuna utebatur: sicut, gliscente sub Henrico schismate, primi omnium regno sunt exacti, ita, sub Philippo et Maria, haerese et schismate e[x]plosis, primi utique revocati et aedibus suis Grenwichi (quae viginti quatuor annos vacuae stetissent) sunt restituti ².

Reginald Pole. — Rex cujus nuptiis duo fraterculi, tantillae scilicet bestiae, quasque hominum mendicabula, tantam molestiam jam attulissent, conjecturam inde faciens majores turbas facile concitari posse, si, qui autoritate et viribus in regno pollerent aut opibus etiam praecellerent se aliquando regi opponerent, statuit popularium animos explorare, sperans neminem fore

1. Harpsfield, *Divorce*, p. 204: « There was at that time among other in the roodelofte adjoining to the pulpit a reverend grave virtuous friar and father, called Elstowe, who, being much offended with this great Golias, bragge, answered out of this said roodelofte: « Forsooth » quoth he, « Micheas is gone abroad, not for any fear of you but for the affairs of our house, and to-morrow will he return. In the mean season, loe, I will be another Micheas, and do offer myself, upon the loss and peril of my life, to avouch and prove by the holy Scripture all that he hath said, and to offer myself to stand against you being one of the 400 false prophets before any indifferent judge ». Many other things he would have then spoken, and much ado there was to stay him. At the hearing of this, the king was cast into a great choler, and in a great heat commanded that these friars should be conveyed thither where he should never hear more of them. After a day or two, they were called before the Counsell and after many rebukes and threats, a nobleman told them that they deserved to be thrust into a sack and to be thrown and drowned in the Thames [p. 205]; whereat friar Elstowe, smiling: « Make these threats » (saith he) « to the courtiers, for as for us we make little accompt, knowing right well that the way lieth as open to heaven by water as by land ». Of this sermon and answer myself have heard the said father Elstowe report. »

2. Harpsfield, *Divorce*, p. 205: « In fine they were banished; neither they two only, but all Observants also, because they were of the very selfsame judgment and could not find in their hearts to smooth and flatter the king with his false prophets. But see the providence of God: for, as they were the first that at the commencement of the schism were banished and exiled, so, the same being pacified by our gracious king and queen, they were the first of all other that were called home and restored after twenty four years to their old and dear habitation. »

quem non aut muneribus aut metu flecteret. Erat tunc temporis in maxima ubique veneratione et gratia Reginaldus Polus, qui, regio Anglorum sanguine prognatus, ad nobilitatem generis virtutis etiam et literarum commendationem (velut auctuarium) adjecerat, ita sane ut generis dignitas (quae sola fere laus in principibus viris esse solet) in Polo secundum laudis locum obtinuerit. *Nam illustrior est gloria ex virtute parta, quam a parentibus relicta*¹. Et hanc tuam, velut ex te ipso natam, jure vocare potes; altera fortunae manu tibi objecta (quamlibet illam vendicas) tota aliena est. Hunc Polum si rex ad se pertrahere potuisset, partes suas jam potiores, quasique dimidium bellum debellatum putabat. Sed major conscientiae et constantiae vis in illo fuit quam ut animus, in recti consyderatione intentus, ulla suadela potuerit de loco suo dimoveri. Frustra igitur, cum rex illum diu sollicitasset, permisit tandem uti ad transmarinas partes ingenii cultum capiendi gratia se conferret. Post aliquot vero annos, ubi a Clemente septimo cardinalem factum et in Gallias propinquas legatum venisse audisset, vindictae jam ex iracundia cupidus [fol. 9 v] mittit qui omnibus modis cum Francisco agerent uti, prodito jure hospitii (quod ethneci semper sacrosanctum habuissent), legatum pontificium ad se transmitteret; sicarios etiam qui ex insidiis in itinere occiderent disposuit. Sed Polus, re comperta, subduxit se ipsum, divina haud dubio Providentia, ad restaurandam aliquando ecclesiam, cujus foeda facies tunc esse coeperat, servatus².

Les victimes du divorce : Fisher et More. — Thomas Morus, cujus laudes nec satis decantare, nec egregia facta nisi procul et a tergo imitari hactenus quispiam potuit, cum regem jam nova consilia iniisse videret, quorum ille adjutor esse noluit, cancellariatu (qui summus regni magistratus est) sese abdicat. Sufficitur Audleius, juriū regni peritissimus, justitiae etiam in litibus

1. Cette phrase a été écrite en grands caractères, pour attirer l'attention du lecteur. Elle ne paraît pas être une citation d'un auteur de l'antiquité; peut-être est-elle empruntée à un traité de politique composé au temps de la Renaissance. La même observation s'applique aux deux phrases de la page suivante qui ont été aussi imprimées en italiques.

2. Harpsfield, *Divorce*, p. 205... « The lord Cardinall Poole... who, seeing that the king was fully bent to go through his divorce, and not liking the same, and therefore loth to be a meddler therein, procured licence to go beyond the seas » (*la suite est tout à fait différente*).

judicandis satis tenax, caeterum regiae insaniae nimius adjutor, praesertim in publicatione malarum legum ; quibus excogitandis Crumwellus inventionem ex malitia, scribendis Audleius ex arte formam, rex vero et dubii procures ex assensu suo vitam et auctoritatem conferebant.

Roffensis interim, edito libello quem in axiomata digesserat, plus valere praeceptum Deut[e]ronomicum, velut legale, ad fratrem ducendam, quam prohibitionem Leviticam, quae mere caeremonialis fuisset, ad rescindendum cum fratriis matrimonium, validissimis argumentis edocuit. Sed, quia contra regem faciebant, edicto statim sub poena capitis cautum fuit ne quid Roffensis aut Thomae Mori vendentium legentiumve manibus distraheretur. Caeterum libellum illum axiomatum, cum tot inde exemplaria furtim evolarint ut interesse non sit verisimile, nondum typis excussum esse nimis miror ¹; certe in illo genere argumentorum nihil facile pari ingenio et facundia scriptum invenias. Venit interim regi in mentem, ad res quas moliebatur stabiliendas simulque ad exquirendas suorum voluntates quae nutare videbantur, plurimum habere momenti, si subditos adegisset uti in Annae Bullonae velut legitimae reginae nomen jurarent, prolem quam ex illa susciperet pro principe ac regni herede haberent [*fol. 10*].

Pudet referre quam levi momento quanta hominum turba ad hoc faciendum se juramento obstrinxerit, quamvis unius cujusque eorum conscientia reclamabat. *Sed quo non impellit timidam et inermem multitudinem armata regum potentia?* Qui, sive, aequum sive iniquum imperant, facile qui pareant inveniunt. *Quo magis legitima debent esse illorum imperia, in quorum scilicet terga non solum a se patrati, sed aliis etiam imperati sceleris poena expendetur!* Delata est igitur Roffensi itidem et Moro dura haec conditio, uti exitialibus nuptiis subscriberent, matrique et proli fidelitatem sponderent ; id si non facerent, ad ulteriora ferenda se ipsos pararent. Sed illi certam conscientiam sequi,

1. De ce livre de Fisher, Harpsfield *Divorce*, p. 23 parle en ces termes : « With the answer of the reverend father in God, John, bishop of Rochester, a martyr, made to the said latin book printed in England for the maintenance of the censures of the universities, which we have compendiously gathered out of a book made by him in latin and never yet printed, as far as we know. »

quam turpi juramento vitam debere malentes, in custodia positi sunt sub Walsingamo, Turris Londini praefecto.

Is, pro foribus de more consistens ut captivos reciperet, simul ac vidit ab armatis Morum duci, quem in privata fortuna socium, in summis honoribus amicum sibi fuisset expertus, prae miseratione scilicet tam indignae fortunae, in acerbissimas lacrimas affatim est resolutus. Cui Morus : « Itan, Walsingame, veterem sodalem et familiarem tuum qui hospitandi causa ad te jam venit, tristis quasique invitus hospitio accipis ? Nam quid ego tandem sum de te promeritus ut neque venientem (prout solebas) comiter hodie salutare, neque aequis oculis aspicere sustineas ? Si quid negotii est quamobrem non vacet operam in praesentia veteri amico dare, ecce abeo, potius quam molestus sim tibi. Sin istiusmodi nihil est, saltem te in adventu nostro hilarem et lubentem praebe. En tibi viginti bonos angelatos (simulque crumenam ostendit) ; donec isti durare volunt, ne parce sump-
tui, sed fac nobis lautos apparatus. Ubi thesaurus iste absumptus fuerit, tum me velut inutilem hospitem qui amplius non sit solvendo, de foribus tuis mendicatum scilicet alicubi extrude. » Haec dicens, velut canis in caveam illam ducebatur ubi aliquot menses conclusus ac de morte, bonorumque et malorum finibus, et de animae immortalitate multa secum philosophatus, quia charte¹ ac atramenti usus negabatur [*fol. 10 v*], per ruderes et carbones ad amicos legenda transmittit, quorum magnam partem nuper folibus impressorum excussam vidimus, ope et impensis nobilissimae simul ac doctissimae feminae [Mariae]², Thomae Mori ex filia neptis, quam incomparabilis ille juvenis³ Jacobus Bassettus, omnibus animi et corporis dotibus cumulatissimus, nuper in uxorem duxit.

Coeperat jam agi parricidale illud et inauspicatum parlamentum quod rex a tertio die novembris anno regni sui xxi in sex retro annos, totidem menses, et dies undecim⁴ per diversas pro-
rogationes protraxerat.

Tantae molis erat Romanam tollere gentem.

1. Ms. *charti*.

2. Le nom est en blanc dans le ms.

3. Ms. *juvinis*.

4. Ms. *undecem*.

Quaeris tam longae consultationis quis tandem exitus? Idem qui sub Ulisse longae navigationis fuit, cujus socii post tantos errores hoc demum sunt consequuti, ut ex hominibus in porcos abierint. Porro in nostris hominibus multo etiam clarius usu venit. Nam post diutinam illam de nova religione et novo ecclesiae capite constituendo theomachiam, hoc demum membra Belial suis Circaeis incantationibus effecerunt ut multi inter nos mortales de statu et dignitate humanae mentis in efferatissimas bestias (sub obsequium creatoris sui flecti et cicurari adhuc nescias) degenerarunt. Non est praesentis instituti omnes fidei et bonarum morum clades illo parlamento acceptas memorare. Sit satis insigniora quaedam rerum capita ostendisse, ex quibus cordatus lector caetera conjectare posset, velut *ex ungue leonem*.

Praeclarus igitur partus tam longae consultationis (in qua damnatus est Christus) fuit haeresis, schisma, sectae innumerales, desertio a sede apostolica, monstrosus ecclesiae caput rex, blasphemiae, prophanatio altarium, ex[s]ufflatio sacramentorum, abominatio desolationis a Daniele praedictae, id est imago Crucifixi sublata, et insignia regis cum cane et angue in sancto depicta, vastities et solitudo monasteriorum, extincta hospitalitas, pauperes ubique fame strangulati [fol. 11], fures aulici rapinis et sacrilegiis ditati; nam exhereditatio liberorum, divortia, actus in uxorias cervices ensis¹, privata quasique domestica mala fuerunt, quorum tamen dolor ad omnes bonos pertinebat. Sed quale illud fuit spectaculum videre quotidie omnes ubique malos impunitos, bonos omnes periculo proximos, patriae expilatores haberi in pretio, conservatores in crucem tolli, iterum in aula saltare Herodiadem, iterum decollari in carcere Joannem, Baltazar in vasis templi bibere, immo pedere et cacare, Hiesabel prophetas prosequi, Julianum profitentium virginitatem ventres dissecare, et si non ordeo, quod ille fecit, certe inedia et inanitionibus implere, omnes ecclesiae thesauros comportari in fiscum, illum tamen vacuum permanere, victoria ubique partas esse, non illum populum victorem plorare atque egere!² Nec scholis interim, achademiis, aut zenodochiis est parcitum. Ipsae urnae mortuorum effossae et qui mille annos requiem in dormitione habuissent, jam subito de asylo sepulturae eruti

1. Ms. *enses*.

2. Cette fin du développement paraît altérée.

fuerunt; divi insuper aliquot, quia regiis ante quadringentos annos progressibus olim obstitissent, sumpto prius de cineribus illorum supplicio. de caelo deturbati; Anna Ascuā, mulier palam meretrix et haeretica, nomine prius in calendario scripto, intra divos, nullo authore, relata, publicis etiam letaniis alicubi exorata ab illis qui nullos divos censuerunt exorandos.

Sed quis tandem erit finis, si omnia mala persequar quae unus venter nobis parturiit, quem, opinor, infelices vermes jamdudum excavarunt? Utinam tam facile sensus malorum abeat quam authores ipsi divina ultione percussi ita evanuerunt, ut nihil sui praeter infamiam post se reliquerint! Nam hoc eloquio nobilitandi sunt post mortem, qui nec vita digni fuerunt, dum viverent, per quos videlicet nulla scintilla christianitatis in ecclesia hodie vixisset, si pares malitiae vires, aut viribus par tempus habuissent. Sed Dominus, misertus pusilli gregis, abbreviavit dies illos, alioqui salva non fieret omnis caro. Verum ego ad seriem narrationis redeo.

L'Acte de suprématie (1534) et la loi de succession au trône. — Cum nihil jam rex, ecclesiae caput futurus, aequè invisum haberet atque [fol. 11 v] homines ecclesiasticos, in quos tale imperium exercere decrevisset quale ciconia Aesopica in ranas exercuisset, ut ipsos statim in initio aliquo infortunio percuteret, contra probationes testamentorum et mortuaria pluralitatesque et locationes beneficiorum primas leges condidit; quae tamen hujusmodi erant, ut si de recti honestique zelo, non de exacerbato fellei cordis odio fuissent profectae, nihil scilicet in ipsis erat quod quis magnopere reprehendere posset. Sed qui leges etiam bonas ex malitia scribunt, vituperium potius ex animi corruptela, quam laudem ex utili[tate] facti sui incurrunt.

Ista velut praeludia fuerunt ad illud alterum, non ausim dicere legitimum parlamentum, sed Herodis Pilatique et Caiphae consessum¹, qui incidit in xxv^m annum Henrici octavi; in quo episcopi, quos Christus voluisset regere ecclesiam quam acquivisset suo sanguine, regimen et gubernaculum ecclesiae regi cesserunt, in verbo sacerdotii promittentes se nullos canones, ne apostolicos quidem, sanctionesve aut decreta provincialia, nisi de regis licentia promulgaturos, nec congressus, quem (*sic*) Paulus post quatuordecim annos Hierosolimis, alii apostoli alibi cele-

1. Ms. *consessum*, corrigé ensuite en *concessum*.

brasse[nt] habituros; omnia penes regem esse, illum utrumque gladium habere, utramque paginam implere, baptizare etiam et sacrificare, si vellet, quod post Oziam¹ (quem Dominus lepra percussit) nemo regum hactenus fecisset². Sed et altera lege statim cautum ut omnes jurarent nullum regni heredem fore nisi quem Bullona peperisset. Si quis recusasset jurare, perduellionis reus foret.

Supplice de John Fisher (22 juin 1535). — Facta scilicet jam erat [retis]³ illa in qua Morum et Roffensem capi posse nemo dubitabat. Roffensis prior venit. Is nonagenarius jam senex, corpore sic annis et inedia exhausto ut vix quinque dies in vita superesse post putaretur, a tribunali ad publicum lanienam protractus, securi percussus est [] mensis in anno Domini []⁴. Maturandi vero hujus homicidii et tollendi tanta cum festinantia innocentissimi martyris occasio inde arripiebatur, quod papa cardinalitium galerum illi misisset [fol. 12]; quo facto rex iratus dixisse fertur: « At ego videro qui galerum habet, caput cui galerum superinducat ne diu habeat. »

Supplice de Thomas More (6 juillet 1535). — Crumwellus interea cum multa benevolentiae simulatione ad Morum accedens, egregiam erga illum regis voluntatem praedicat, qui servatum scilicet ipsum voluisset. Ideoque cum delirus ille Roffensis (cujus carnes jam aves lacerassent) ad supplicium postularetur, rex Moro velut indutias quasdam dedisset, ut saltem spatium cogitandi haberet, neque per insanum nimis scrupulosae conscientiae praecipitium se ipsum perditum iret, neve amicos et liberos moerore et turpissima morte sua [a]liquando afficeret, famamve suam perduellionis crimine imperpetuum macularet. « Nam, ne ignarus », inquit « in leges nostras pecces, noris promulgata jam lege (capitis etiam periculo hiis qui non paruerint proposito) decretum esse, ut in nomen Annae reginae successionisque regiae

1. Ms. *Oniam*.

2. *Paralipomènes*, l. II, ch. xxvi, v. 16 et 19: « Sedecim annorum erat Ozias cum regnare coepisset et quinquaginta duobus annis regnavit in Jerusalem... Cum roboratus esset, elevatum est cor ejus in interitum suum, et neglexit Dominum Deum suum; ingressusque templum Domini, adolere voluit incensum super altare thymiamatis... Iratusque Ozias, tenens in manu thuribulum ut adoleret incensum, minabatur sacerdotibus; statimque orta est lepra in fronte ejus coram sacerdotibus in domo Domini super altare thymiamatis. »

3. Mot suppléé par conjecture. Un blanc au ms.

4. Deux mots en blanc au ms.

ex illa procreandae ab omnibus juratur. Et quamvis (dum tu in luce reipublicae versabaris) talis lex nulla fuit, nunc tamen est, neque in alia spe res tuae nituntur, nisi ut, legi et regi parendo, gratiam, aut contradicendo, praesentem mortem invenias. Nec moveat te quod in prolem ex Catherina susceptam aliquando jurasti. Rex, quem theologi nostrates caput ecclesiae esse jamdudum deprehenderunt, poterit dispensare ut juratum injuratum sit. » — Cui ille : « An rex simul cum imperio sacerdotio etiam fungi possit, ipse viderit ; ego dispensationem hujusmodi, non petam, ultro etiam delatam non accipiam. Caeterum, si licet homini captivo unam rem abs te percontari ? » — « Licet », ait ille, « quidvis rogare, ne parce » — « Ergo », inquit Morus, « quaeso te, hoc mihi responde : Ecquid interesse putatis, hominem quis manu sua occidat, an legem condant qua occidatur homo ? » — « At mitte », inquit Crumwellus, « istas philosophicationes quae prodesse tibi non possunt ; muta potius mentem tuam, et habe tui liberorumque tuorum curam : hoc ut facias, per amicitiam etiam atque etiam rogo. Rex id ipsum vehementer cupit, et, si parueris, amplissimos insuper honores cum bona gratia sua tibi offerret. Quare, age, te ipsum respice, o More, honorificas condiciones accipe et dic palam ut ego, regem adiens, illi renuntiem te mutasse animum [fol. 12 v]. Quod ego nuntium lubens apportem, ille laetus audiet¹. Dic igitur (nam velut hesitabundus visus est Crumwellus stare) ; ecquid jubes me ire et tui mutati primum nuntium regi adferre ? » — « I enimvero, te obsecro », inquit, « et renuntia regi me mutasse animum. Nam, priusquam veneras, decretum mihi erat tonsorem accersere qui barbam mihi raderet ; nunc, quando ex te intelligo caput totum in periculo versari, facile barbae radendae curam depono ».

Crumwellus delusum se ratus quid regi retulerit incertum. Sed Morus postero die in judicium Westmonasterii protractus, ex illo ipso loco, in quo ipse jus aequum toties dixisset, iniquo jure condemnatus, ipso translationis divi Thomae, cognominis sibi martyris, die est trucidatus. Caput conto ad pontem Londini impositu[m] crudelitatis regiae monumentum diu post fuit.

Erat in tumultuaria hominum frequentia quae ad hoc triste spectaculum convenerat, ex filiabus Thomae Mori una, quae genibus patriis inhaerens, quoad lacrimae sinebant, rogabat

1. Ms. *audeat*.

patrem ut sibi ipsi parceret, et cum rege conveniret; nam vita, quamvis jam condemnato, spondebatur, si ante ictum resipuisset. Ille ex occurso et pietate filiae perculsus, simulque occulta naturae vi ablati, velut animo labescere est visus; recollegit tamen se et in amplexum filiae ruens, hoc solum dixit: « Desine, filia mea Ena, patrem tuum tentare »; et aversus flevit amarissime, ita sane ut singultus (quos reprimere nitebatur) quasi sub imo pectore luctantes exaudirentur ab astantibus. Legatus Venetorum, qui et ipse spectaculo, sed procul, interfuit, ubi Morum vestes sibi recingentem et lictores circumfusus vidit, manus in coelum cum indignatione tollens, dixit scilicet: « Oh, bone Deus, tantus vir vult mori pro papa; profecto papa non vult mori pro illo. » Nec plura locutus retieuit.

Hoc fato defunctus est vir omnium illius aetatis mortalium sine compare et rivale laudatissimus et innocentissimus, cujus similis ma[1]lem esse et pendere in aculeo quam talis rex esse et sedere in solio. Corpus occisi in rheda neglectim impositum, ac si mortui canis cadaver fuisset, et in Turrim comportatum, honore tamen sepulchri et vindicta post mortem non caruit [fol. 13]. Sed ante ipsum sacelli limen sic defossum fuit ut regina ipsa, Rochfordus et Crumwellus atque alii fere omnes quicumque caedis machinandae¹ authores vel adjuutores fuissent, merito supplicio post affecti, ac per idem limen praetervecti, in sepulchrum Thomae Mori perstillantes, quendam velut expiationis sanguinem illi depluerunt², et poenam mortuo dederunt cui vivo fecissent injuriam.

Supplique des Chartreux (4 mai 1535). — Strictus per hanc occasionem Henrici gladius et pontificio primum, post etiam patricio sanguine illitus, nunquam deinceps, quoad vixit rex, in vaginam iterum recondi potuit, sed continuatis velut caedibus per bonorum simul ac malorum cervices indiscriminatim grassabatur. Et ne ad patrandum caedem aliquando deesset materia, scribendis quotidie injustis et sanguinariis legibus nulla dabatur intermissio. Jamque (quod caput omnium malorum erat futurum) rex se supremum ecclesiae caput scribi imperat, nihil retardatus illo scrupulo, quod Christus ascensurus ad patrem ecclesiam suam Petro, non Tiberio, sacerdotibus tradidisset, non

1. Ms. *machenandi*.

2. Ms. *depluerent*.

regibus, in quibus quadringentos post Christum passum annos, extra Constantinum unum, vix alius modice christianus rex extitisset. quum interim apostoli ecclesiam fundaverint et rexerint, reges christiani in hiis quae ad Deum Pontifici semper paruerint, fascesque et gladium pastorali baculo submiserint. Abstineo exemplis, historiam contexens, non doctrinam (more profitentium in scholis) enarrans; alioquin ab Abrahamo ipso ad Saulum usque, ad Davidem, et ad regem omnium sapientissimum Salomonem; ab Alexandro qui Jaddo infulato armatus occurrisset et principem adorasset sacerdotem; denique post Christum natum a Constantino, Valenti[ni]ano, Theodosioque qui sacerdoti excommunicanti¹ paruiisset, neque cum proceribus prius convivari voluit, quam absolutionem ab eo qui indixerat impetrasset; ab innumeris insuper aliis, qui omnes sacerdoti primas detulissent; neque quisquam eorum tam impie arrogans fuisset ut se ecclesiae caput profiteretur, ad nostra usque tempora descendissem. Caeterum lege illa sanguinaria quae per tot bonorum cervices t[r]ansitura erat, ita jam promulgata ut quicumque regem ecclesiae caput non agnosceret, huic caput supra humeros amplius [fol. 13 v] non consisteret. Reperti sunt diversis in locis plus quam octuaginta monachi Carthusiani, qui omnes, partim exilio partim gladio sublatis, vacuas domos et opima praedia regi avaro reliquerunt.

Fuit inter illos vir primarius Raynoldus, ordinis Carthusianorum in Schena prior; is una cum aliis ad supplicii locum (Tiburnum vocant) productus, dum illi in crucem tollebantur, et scisso repente fune semivivi dimittebantur, moxque perfosso ventre, eorum ilia (ipsis videntibus) in ignem mittebantur, concionem duarum horarum habuit, tanta presentia animi et conscientia, ut solus ipse securus esse, lictores et omnes qui astabant, in periculo versari et velut animo deficere² viderentur. Novissimus ad lanienam Raynoldus venit (nam hic honos illi a lictore, sicut Ulissi olim à Poliphemo est habitus)³. In hujus conspectu, dum viscera sua et pudenda ignibus diu torrebantur, lictor, immisso

1. Ms. *excommunicati*.

2. Ms. *difficere*.

3. Harpsfield, *Divorce*, p. 300: "Only they got that benefit that Poliphemus promised to Ulysses, that is that he would be so gracious and favourable to him that he would spare him and eat him last of his fellows."

tandem sub laevum pectus brachio, rogat : « Sentiisti, senex, ubi nunc versatur manus ? » — « O », inquit, « cor humanum tetigisti » ; eoque lente avulso acerbissima morte gloriosus martyr defunctus est. Videor mihi non nostri temporis historiam, sed Phalaridis res gestas narrare.

Leroi attaque la superstition dans l'Église. Ses aboyeurs : Barnes, Brown et Barlow. — Rex, qui jam primatum in ecclesia gerebat, hoc commodi se inde consequutum intellexit, si decem simul uxores voluisset, si caedes, sacrilegia, spoliationes et mille faedas injurias in Deum et homines exercuisset, neminem fore qui reprehenderet, neminem se habere in terris judicem aut superiorem. Qua persuasione incredibile quantum sibi licere, non in vivos solum sed mortuos etiam existimabat. Mittit igitur concionatores suos quasi feciales qui divis aliquot. sub specie¹ publicae injuriae vindicandae, bellum denuntiarent. Praecipui in illis concionatoribus fuerunt Barnessus, Brownus et Barlous, ordinis divi Augustini fratres apostatae, inter quos² Barlous animal potius amphebion erat qui per omnes religiosorum ordines, ad episcopatum, post etiam ad uxorem decurrens, nullo certo nec ordine nec nomine nec colore teneri voluit : [fol. 14] nec solum toties cucullatus, sed, uxore a servis vitiata, toties etiam cuculus est creditus ; et, cum esset Sancti Davidis episcopus, Davus ab omnibus est dictus, nam quia Davum moribus magis referebat quam Davidem. In illum Barkleus, ejusdem sodalitiî fraterculus, sed pie religiosus et eo nomine Barlei dissimillimus, hoc carmine lusit, quod latinis auribus donare non potui, Britannicis volui.

Dave dan, Dave hir, Dave fryer, Dave, Dave,
Monke Dave, Dave prior, Bishop smelsmock³, Dave lyer.
Christ never sawe me yf ever I sawe suche a Dave.

Barnessus (nam et hunc nosse opere precium est, quanquam fere qui unum norit omnes norit), homo lepide lascivus, omnium ordinum satis fratercaliter derisor, quo nomine multis combibonibus suis olim Cantabrigiae graciosus, post etiam sacrae theologiae professor est factus, quamvis micam sani

1. Ms. *speciae*.

2. Ms. *in quia*.

3. Harpsfield emploie cette même expression au sujet de Cranmer : « This pernicious prelate, as in Cambridge he began with the flesh, so afterward also (being once inured) he still smelt of the smock » (*Divorce*, p. 290).

theologi non haberet, in concionando tamen maledicentiam usurpabat, quae res in vulgo interdum plausibilis, maxime si quis in potentes dixerit: quod Barnessus sedulo faciebat, ex professo cardinalem Woulseium saepe numero perstringens, dum pulchra scilicet erroris simulatione pro carnalibus affectionibus cardinales affectiones vocabat. Sic dum amico (quem creditor in jus vocabat) patrocinari voluit, neque ut actionem debiti in gratiam scilicet suam remitteret ullis precibus impetrare posset, consensu repente pulpito, docuit non licere homini Christiano alterum in jus trahere, huic retinctorum doctrinae staturum se et ex sacris literis comprobaturum. Sed ante praefectum academiae vocatus, fassus est crimen et publice (satis cum pudore) coactus est recantare, ni fecisset comburendus. Hoc periculo defunctus, aliquot postea annos se continuit, donec gliscente tandem schismate, rabulis omnibus quicumque ecclesiae res bene compositas perturbare possent, non impunitas, sed praemium etiam est propositum. Tunc se iterum commovit Barnessus, nec prius cessavit turbellas dare, quam se (cum bono bonorum omnium favore) in favillas vertisset [*fol. 14 v*].

Brownus, Crumwello intime familiaris, concionator strenuus, sed serus potator, tam procul ab omni malitia mala abfuit, ut, potius quam lites cum nobilitate iniret, si jussissent, alcoranum pro evangelico, Judam Iscariotam pro Christo depraedicaret. Hic parasitatione sua tandem obtinuit ut archiepiscopus Dublinensis in Hibernia foret, successor videlicet Alani, qui a Garreto, comite Kildariae, (nam inimicitias inter se exercebant) comprehensus, quamvis in genua prolapsus veniam supplex rogaret, gladio per caput et cranium usque ad cervices impacto, miserabili morte, nec minus odioso exemplo, est interceptus. Comes ipse una cum quinque avunculis collecta manu ex citeriore Hibernia diu rebellabant, donec pulchris pollicitis introducti ut regiae fidei se dederent, Londini adducti sunt, ubi extremo et merito supplicio sunt affecti. Illo die Garretorum nomen internecone quasi deletum fuisset, ni unus eorum, fraude Leonardi Grai reguli (ut rex suspicabatur), Romam fugisset. Utcunque fuit, Leonardus ipse, postquam armis pacatam Hiberniam reddidisset, hanc gratiam invenit: in Angliam rediens, quasi fugere conscius, securi est percussus. Caeterum Brownus (ut hujus tam sacrosancti scilicet patris vitam aliqua ex parte

cognoscas), quia sub Henrico sacerdotum matrimonia adhuc prohibebantur, pactus cum quodam ex famulis cui pulchra erat uxor ut quasi per vices se quoque oblectaret, plus duodecim annis (ut fertur) in adulterio vixit, multis interim liberis (sed dubio patre) susceptis. Ubi vero sub Edwardo in omnibus fere momentis quicquid libuit licuit, tum Brownus, jusso famulo ut aliam uxorem sibi quaereret, ipse pellicem pro legitima uxore deinceps habuit, et liberos qui famuli sui antea habiti fuissent, jam suos dici, et nobiles tanquam patre archiepiscopo natos declarari imperat.

Talibus membris rex, ecclesiae caput, pro concionatoribus utebatur, quos sobrius opilio ad concionandum inter porcos non facile admisisset. Caeterum illi, edocti a Crumwello ut a modicis principiis ad majora rerum molimina viam paulatim aperirent, et ut primum bellum mortuis indicerent, qui rebellare non solent, e suggestu [*fol. 15*] ad populum vociferantur, esse quoddam caecorum spectrorum genus Angliae (*Blind-bugge* appellabant), quae in templis probe seratis adservarentur et in aureis urnis, facula ante ipsos dies noctesque (quamvis nihil operis agerent) accensa, cubarent, quae multos etiam mortales spe alicujus boni ab illis exorandi ad se allicerent, neque quemquam tamen juvarent, sed omnes pauperiores dimitterent. Nam semper, aiebant, aut aurum, aut argentum, jaspidemve, aut tunicam, aut pallium post se relinquere coguntur, interdum etiam lardum¹ aut caseum, quem otiosus sacrificulus edit, et illos ipsos qui donassent deridet, quia tam munifici scilicet in ipsum fuissent, parvipendentes quod uxor illius et liberi domi interim fortiter esurirent; stultum esse sanitatem aut vitam a mortuis petere, quam ipsi sibi tribuere non valuerunt, neque, cum maxime inclamantur, posse per tantum intervallum exaudiri, maxime si tempestas fuerit, aut vehemens ventus flaverit, ideoque preces ad illorum sepulchra fusas in aere depelli, priusquam eo perveniant quo destinabantur. Proinde sapienter agerent, neque sese amplius inani labore consumerent aut aridis ossibus tam facile pingues offas donarent, quas a vicinis suis fortasse mutuo accipere non possent cum vellent.

Un prêche à Sutton ; le prédicateur royal et la meunière. — Sit hic velut primus actus comoediae agiomachiae (sic enim

1. Ms. *lardam*.

vocare posses) quam artifices ipsi, prout cujusque illorum ingenium et ardor erat, ita variis mentiendi blasphemandique floribus exornabant; unde factum ut alicubi inter scurras et sui similes clarum plausum emeruerint. Caeterum ad villam Suttoni (quae septem milliariis a Londino distat) quidam ex illis satis turbidum habuit auditorium. Nam mulier ibi in media concione assurgens: « Domine concionator », dicebat, « si verum est, quod narras, illos qui mortem degustarunt aliis non largiri vitam, quomodo consentaneum est ut Christus vitam nobis largiatur quem olim mortuum esse ferunt? Et, si venti preces nostras intercipiunt, sic uti recta non ascendant, praestiterit non orare, praesertim in mensibus hiemalibus, quando perpetui flant venti et valide ingruunt tempestates? Ergo maritus meus multam operam ludit, qui hos triginta perpetuos annos ad molam sedens justos orationum modios nullo non die effundit, quae tamen exaudiri non potuerunt propter rotarum aquarumque ruinas, si tu verum narras, quod ego non arbitror [*fol. 15 v.*]. Sed magis credo te haeticum esse, ad quem comburendum fasciculum lignorum tam libenter apportarem quam cupam cervisiae potarem in validissima siti. Sed, apage, nebulo, e pulpito, nisi infortunium malis. Nos parrocho nostro fidem habemus magis quam tibi, fratri caseareo. Is nos saepe numero docuit quod sancti cum Deo vivunt, et quod Deus est deus vivorum et non mortuorum. Immo eatum meum domi concionantem potius quam te audiam, si non adferas meliorem theologiam ». Simulque multa hujusmodi in illum congerebat, aliquot ex vicinis mulieribus idem jam acroasitantibus; unde tantus strepitus cum risu in populo excitatus est ut ille coactus sit, dimissa concione, velut per posticum se ipsum subducere. Ad vicecomitem tamen qui non procul habitabat re delata, effecit ut maritus mulieris accerteretur. Quo graviter primum increpato quod uxorem suam meliores mores non docuisset, vicecomes imperat ut de caetero uxoris linguam compescat scilicet. Cui ille, serio etiam: « Equidem, domine, rem arduam et difficilem injungis mihi. Nescio an vos, nobiles, domi vestrae hoc praestare potestis. Caeterum ego nimis timeo, si uxoris linguae frenum pararem imittere, ne manus illius in caput meum armarem, et tale aliquid mihi lucri facerem quale ex hesternâ rixa adhuc circumfero ». Simulque tuberculum in capite ostendit ovo gallinaceo paulo minus. Vice-

comes subridens : « attamen memor sis », inquit, « quid dixi » ; simulque hominem demisit. Concionator, ubi mulieris ingenium audivit, simulque mariti plagam cum sua contumelia comparavit, humanius secum actum videns, aequiori jam animo rem tulit, lucri etiam loco deputans, quod sine luculento infortunio mulierum manus effugisset. Sed fabula a tam pulchris prohemii coepta nullo pacto deserenda fuit. Parant igitur se concionatores ad proximas fabulae partes peragendas.

Une prétendue idole galloise : Delvagadar et le Franciscaïn John Forrest. — Erat tum temporis in barbaro et incomposito Walliae populo hominis imago quaedam colossea, quam male feriat rustici sic fabricassent, ut in ventriculo imaginis quispiam velut in equo Trojano delitescens oculos vitreos (qui in capite haerebant) circumageret, imaginem etiam ipsam hiare, linguam exerere, voces quasdam subobscuras et responsa per fistulas edere, interdum etiam ructare et pedere compelleret [fol. 16]. Nomen vero imagini indiderunt Delvagadaro. Huic dum circumferebatur pueri ludibundi poma et cerasa aut aliud quidpiam dabant quibus ille, velut gratias agens, adnutabat, abnutabatve, aut alias gesticulationes humanis similes edebat, ita sane ut crassiores quidam in populo, spectaculo adhibiti, rem ex composito geri vix olfacerent ; quorum simplicitate dum alii nasutiores abutuntur, quae quasi ad augendam alterius dementiam per jocum cominisci potest, ea confingit. Si ex armento quidpiam periisset, pisaeve aut fabae parce provenissent, aut si gallina cassis ovis incubasset, Delvagadarum scilicet illi familiae iratum, et aliquo munere propitiandum clamabant. Si cervisiam acescere¹, si pultem a cacabo ustulato olere, felemve abortum² facere contigisset, non sine Delvagadari numine gestum dicebatur. Proinde puellae, si commodum maritum et sui amantem vellent, huic corulos³ deferrent ; pueri si in cunis clamassent, ille ad fores stare nunciabatur nates illis perstricturus, nisi tacerent. Nam hujusmodi fere terculamentis nutrices puerilem aetatem, sive nox, imbuunt ; et erat jam plane Delvagadarus apud illos velut lar familiaris, aut lemurum Wallicorum unus : Rumor inde crebrescens concionatores clam esse non diu potuit, qui, Londi-

1. Ms. *acessere*.

2. Ms. *obortum*.

3. Ms. *corrollos*.

Pium usque ridiculum¹ monstrum evocantes, ad crucem Divi nauli, dum concio habebatur, sisti fecerunt, immisso in ventrem artifice qui omnem illam aurium oculorumque ro[ta]tionem, exlinguationem, nutus, crepitus, gesticulationes, universum denique praestigium explicaret. In quod spectaculum multi Londinenses lubentius inhiabant, quam concionatori ascultabant, quamvis ille sapientibus omnibus monstro ipso monstrosior sit visus. Nam, facto tandem silentio : « En hic videtis », inquit, « auditores, ex divis wallicis unum, quem videlicet illi colunt cuique sacrificant, peregrinationes et vota illi facientes, in nomen etiam illius jurantes ; vitam denique ac salutem non aliunde petunt quam ab eo. Sed et sua omnia in hujus monstri tutela jam diu posuerunt, non pueri solum et mulieres, sed viri etiam atque sacerdotes ipsi et episcopi, ut accepi saltem », quod verbum ideo inseruit ut calumniae actionem declinaret, cum re vera a nemine alio quam a se ipso accepisset [*fol. 16 v*].

Ubi talibus hiperbolis diu lusisset, et extra meras mentiteses (quae usitata scilicet figura dictionis inter illius temporis concionatores fuit) nullam fere sententiam dixisset, velut defessus, cum muto monstro et absentibus Wallis litigando, ad auditorium conversus : « Attamen, vos », inquit, « o Londinenses, non debetis adversari et execrari gentem wallicam, tanquam vobis ullo superstitionis idolatriaeve genere deteriorem, neque hoc monstri tantopere horrere, quasi similia hic in media urbe et in ecclesiis vestris ubique² prostant ? Sunt enimvero inter vos multi Delvagadari : est in ecclesiis vestris Christopherus quidam colos-seus, huic monstro non absimilis ; est Martinus cum dimidiato pallio, quos tanto tempore miror nondum cariosos esse ; est Laurentius cum craticula, Catherina cum rota ; et alibi Petrus compedes gestat, alibi Dunstanus diabulum velut per nares forcipe tenens visitur, quem Johannes Schornus captivum³ in ocrea conclusit ; Rochus relecto crure morbum ostentat opinor gallicum, quem tamen vos lingitis ; et, cum Dunstanum invisitis, tam nullum discrimen in porrigendo munere facitis ut multi addubitarint diabulone an Dunstano lucernam obtuleritis ; certe utrique aequae solatium a lucerna accensa accipiunt ; et interim

1. Ms. *rediculum*.

2. Ms. *virique*.

3. Ms. *captivus*.

tamen non erubescitis hanc dementiam, adorationem et peregrinationem religionis ergo vocare. Spoliantes vos ipsos et infelicem truncum auro, argentove exornatis ¹, tam stolidi ut pigra et putrida ossicula in auro adhuc recondi sinatis, ipsi interdum vix stramentum in quod capita vestra reclinetis habentes. Quare, agite, et idolomaniam istam aliquando deserentes, ditescite potius vobisque et liberis vestris prospicite, si sapitis. » Haec secundi actus praecipua capita fuerunt ; sequitur tertius.

Quem finem talia praeludia habitura forent, quamvis omnes facile providerent, pauci probarent, tamen, quia ad regem (cui adversari capitale erat) ex hac semente multa messis proventura erat, metu videlicet illius sese omnes comprimebant. Solus Forestus vitam suam [quam] religionis causam periclitari maluit. Is populum caverent porro admonuit ab hiis concionatoribus qui, ut venerabiles divorum imagines tollerent, res natura diversissimas (idola nimirum), cum ipsis compararent [*fol. 17*], « quod » (aiebat ille) perinde est ac si quis mosaica prodigia cum egiptiacis, apostolorum miracula cum Simonis magici imposturis conferat, aut Lazari resuscitationem a Deo factam suggillet, quia mulier pithonissa Samuelem in spiritum nequam suscitasset², misericordiamve omnem in supplices et afflictos condemnet, quia Saul in Agag pinguissimo misericordiam, Deo offenso, collocasset³. Caeterum Delvagadari • inquit ille, « fabula res in totum puerilis est, in qua consutanda ut nemo sanus laborem ponere, ita in defendenda nemo nisi stultus operam vult perdere. Esto : alicubi nutrices ad pueros territandos nomen illius usurparunt ; alii⁴ etiam, ad simpliciores illudendos, voces aut gesticulationes, velut ab ipso expressas, effllexerunt⁵ ; nihil hoc magis ad religionis causam laedendam attinet quam horologium ad septentrionalem ecclesiae Paulinae portam, quod, pro arbitrio aedilis, loquitur quotidie, manum protendit, lunae senium ostendit, cancrum etiam et arietem (animalia pro idolis⁶ inter

1. Ms. *exornetis*.

2. *Rois*, l. I, ch. xxviii, v. 7 : Est mulier pythonem-habens in Endor... Dixitque ei [Saül] mulier : « Quem suscitabo tibi ? » qui ait . « Samuelem mihi suscita. »

3. *Rois*, l. I, ch. xv, v. 32 : Dixitque Samuel : « adducite ad me Agag, regem Amalec. » Et allatus est Agag pinguissimus et tremens.

4. Ms. *alibi*.

5. Ms. *efflaxerit*.

6. Ms. *jodolis*.

gentes habita) in auro effigiatos habet. Quin etiam duo lignei milites cum bonis malleis ad discrimina horarum nolam fortiter percutientes ibi visunt[ur], quos pueri saepe numero et idiotae pro veris acceperunt, neque tamen concionatorum aliquis illorum errorem velut idolomaniam detestatus. O tempora, o mores », exclamavit, « si tolli placet quicquid stulti homines pro idolo abuti possunt, tollamus solem de mundo, astra de caelo. Sin in hominibus non in rebus vitium est illos ad sanio rem mentem corrigere, non cum larvis luctari concionatorum erat. Delvagadarus ipse certe (si ad sesquihoram duntaxat Deus illi humanum sensum daret) nihil sat scio in orbe terrarum aequè derideret atque illorum insaniam qui de tali fungo tantum fumum tollunt, quanquam ulterius progressi palam etiam divoru[m] reliquias projiciendas docuerunt. Si quo rogitas, in cloacas respondebunt, et sterquilinea. Nimirum, si istos audimus, calvaria¹ Petri et Pauli qui, cum sederit Filius hominis, sedebant² ipsi; cineres Stephani, quem³ Apostuli cum plausu et pompa sepelierunt; Elizei etiam ossa, quorum contactu⁴ mortuus suscitatus est; et Mosi corpus quem Deus manibus suis sepelivit, requiem in dormitione illi pollicitus; hii, inquam, omnes effodientur, velut asini cadaveris projiciendi, et qui sanguinem pro Christo fuderunt, iterum ossa canibus rodenda dabunt [fol. 17 v]. Sed interim nullius mortalium casum aequè misereor ac Josephi ab Aramathia, quem humanitatis Christo Servatori ante mille quingentos annos exhibitae inmeritas poenas nostra jam aetate daturum esse, si tales concionatores recipitis, nimis verisimile est. Is (si Hierosolimis mors ipsum praeoccupasset) monumentum sibi ex saxo effoderat, in quo tamen non est humatus; sed, Christo a Judaeis crucifixo, quodam humanitatis officio sepulchrum suum illi cessit, et, quamvis post triduum⁵ vacuum iterum recipere posset, tamen repetere noluit quod Christo semel donasset, nephas fortasse ratus conditorium illud humanae carnis putrefactione aliquando imbuere, quod Christus gloriosae mortis privilegio et resurrectionis misterio sacrasset. Itaque longinquam jam potius peregrinationem⁶ animo concipiens, simulque mortis suae et sepul-

1. Ms. *calvearia*.

2. Ms. *sedabant*.

3. Ms. *quo*.

4. Ms. *contractu*.

5. Ms. *tridium*.

6. Ms. *perigrinationem*; de même, plus loin, *perigrinus* et *perigrinorum*.

turæ locum Christo insolitum remittens. illius haud dubia providentia, in hanc insulam Britanniae applicuit et ad occidentalem Glastoniensis coenobii¹ plagam. quamvis peregrinus, honorificum sepulchrum invenit de quo jam periclitatur ejici, si illos rabulas audire vultis, qui, quia humanæ carnis resurrectionem non magis futuram credunt quam caninae. ideoque utriusque parem rationem post mortem habent. Non sic Abraham, qui terram in sepulturam peregrinorum emit, ubi Saram uxorem suam sepeliret ; non sic Jacob, non Joseph, qui, in senectute bona morituri. de ossibus suis condendis diligenter mandarunt. Idem patriarchæ omnes, idem prophetae, omnes denique gentes et nationes fecerunt. Saduceos solos excipio, de quorum videlicet genere sunt concionatores isti, qui nihil hominis post mortem superesse putant, ideoque nec animæ Deo commendandæ, nec corporis condendi curam mihi agere videntur, nimirum quia apud illos similis est mors hominum ac jumentorum : quæ verba dum ipsi jumentorum more exponunt, sensum quoque jumento quam homine digniorem auditorum animis ingerunt ».

Tali aceto perfusi concionatores, cum nec argumenta adversarii repellere, nec contumeliam ferré vellent, rem omnem cum multa exaggeratione criminationum regi deferunt. Is comprehendi hominem imperat, nec multo post velut seditionis manifestariæ et superstitionis authorem, magiæ insuper reum, una cum Delvagadaro, cujus imposturis favisse arguebatur, ad palum ligari et comburi jubet [fol. 18]. Ridiculum simul et miserabile spectaculum hominem desertum, et mutum truncum in supplicio simul ple[ctere]², qui nec in judicio simul respondere nec in peccati consilio pariter esse possent : sed rex, penes quem³ fuit hominem occidere et truncum conficere, nullum sodalitatis in poena inferenda discrimen agebat, neque quem impetisset magnopere jam curabat, dummodo vindicta procederet. Claudatur hic (si placeat) tertius comoediæ actus, qui tamen aliquid tragici admixtum habuit, sic ut deinceps tragicomoedia dici debeat.

Suppression des monastères et confiscation de leurs biens. — Segniter admodum, parumque ex regis honore fiscive sui commodos hactenus procedere videbatur, reputantibus multis consensum

1. M. *cenibus*.

2. Fin de ligne rongée. Trois ou quatre lettres ont disparu.

3. Ms. *idem*.

popularem ad spoliandos divos per concionatores exequi, indeque suspitione etiam exorta regem a populi sententia adeo pendere ut, nisi illorum consensus intervenisset, non auderet scilicet ecclesiae thesaurum diripere, quod parum honorificum videbatur, praesertim regi, qui caput ecclesiae esset, ideoque intrepide ad expilandas ecclesias ipsum grassari addecebat. Compendiariam igitur viam et magis honorificam jam excogitat. Mittit, una cum concionatoribus qui aures popularium inaniis opplerent, quaestores insuper suos, qui thesauri ecclesiastici archas et scrinia inanirent et quicquid erat uspiam vasorum aureorum aut argenteorum lapidumve pretiosarum¹, aut divitis ornamenti, praesertim in ecclesiis cathedralibus et monasteriis, id totum in fiscum transmitterent et, sicubi peregrinationes et sepulturae divorum fuissent, ibi non solum dona auferrent, sed ossa insuper et cineres comburerent, structuras etiam sepulchrorum funditus delerent, instar silvestris apri qui non sat habet mel sugere, nisi apes etiam pedibus prote-rat et alvearia subvertat. Quantas divitias ex hoc sacrilegio fiscus combiberit, nec justa aestimatione librare nec, si juste aestimatum audiret, credere facile quisquam vellet. Rex universum spoliū animo olim diligenter metatus dixisse fertur: « duplo plus quam residuus regni mei thesaurus est ». Sed est apud Anglos vulgare dictum (si nummus argenteus in terram lapsus inveniri non potest): « illic nummus ex calice fuit conflatus »; adeo semper creditum nulli hominum bono aut usui fore, si qui[d] rei sacrae in profanos usus convertisset, id quod, si uspiam alias, hoc certo tempore usu venit. Nam fiscus tanto sacri thesauri auctuario locupletatus, non sensim sed subito ita exhaustus fertur, ut prius effluxisse quam fluere sit animadversus. Nolo Danaïdum doliis, reticulis, aut aquis cribratis² comparare. Est una et simplex veritatis facies quam exprimam: hominum fraude male collectum divina vindicta ad nihil est redactum.

Profanation des tombeaux des saints. — Sed quibus interim divi-vim fecerint in Anglia (quanquam humana temeritas spiritibus divinis damnum dare non potest) id melius novit Ille qui sanguinem sanctorum suorum olim vindicabit, et nomina in numero tenet [fol. 18 v]. Magis famigerati, quos diversis locis vel e sepulchris deturbatos, vel ignibus illo tempore assumptos meminisse possum,

1. Ms. *pretiosorum*.

2. Ms. *cribratis*.

fuerunt : Albanus¹ protomartir, sed presbiter, Angliae, Erkinwaldus, Suithunus, Berinus, Remigius et Hugo ambo Lincolnenses², Dunstanus, Thomas Bekettus archiepiscopus Cantuariensis, Augustinus Anglorum episcopus, Brimstanus, Grimbaldus abbas Hidensis Wintoniae, Cuthbertus, Richardus Cicestrensis, Edmundus et Edwardus confessores, Edwardus item, Edmundus et Oswaldus martyres, Ivo, Neotus, Cedda patricius, Edburga et Brigitta monialis. Nam Josephus ab Arimathia, diruta testitudine templi Glastoniensis quae capiti illius iminebat, nullo alii supplicio est affectus nisi quia, si quando pluit, ossa fortassis in u[r]na natant. Sed haec quota pars illorum in quos servitum est ! Fuit sane Anglia terra martyrum fertilis, et ex eo usque tempore quo Simon apostolus evangelium in hac insula praedicavit. Author est Nicephorus. Nunquam deinceps fides ullis persecutoribus extinguere potuit, quamvis Cerditius³ tyrannus magnos aggeres martyrum olim hic sustulerit. Nam circiter unum miliarium a Guilfordo oppido visitur adhuc mons editissimus in vetustissimisronicis dictus mons marty[rum] in Anglia, tertius locus sanctitatis in tota christianitate. Ibi Cerditius christianos omnes a se debellatos ratus, monticulum illis imposuit, memoriam utique illorum et professionem sepultam putans ; sed semen est sanguis christianorum ; in terra projectus crescit et ex uno fidei grano demortuo multa rediviva suppullulant. Ille monticulus regiis praedatoribus intactus mansit, sive quoniam non meminissent martyres ibi dormire, sive etiam quia nihil auri cum illis defossum putabatur. Nam saevitia interdum ibi vires suas remittit ubi avaritia praedam inveniri posse desperat.

Erat haec (si quis rem omnem animo expendat) talis reliquiarum laniatio qualis immanis Turca a militibus suis fieri prohibuisset, neque corpora solum inter nos olim condita, sed aliunde etiam ab Helena et Constantino et aliis piis hominibus elata, fragmenta etiam vivificae crucis, ipsiusque adeo Christi sanguis, in monasterio Hales diu religiose asservatus⁴ neglectim in plateas aut in caenum projectus est, vulgato rumore quod anatis sanguis fuisset. Caeterum ex tantis opibus nulla argenti mica projecta

1. Ms. *Albinus*.

2. Ms. *Lincolnensis*.

3. Ms. *Serditius*.

4. Ms. *asservatos*.

pauperive homini, aut in alios pios usus erogata, rex tamen pulchra spheristeria et theatra aurata in quibus galli gallinatii praeliarentur. condebat, vivaria etiam in arabiles colonorum fundos extendebat, et deterioris monetae pecuniam percutiebat quotidie. Hiis beneficiis Deum hominemque sibi demerebatur. Haec generatim quarti actus capita esse poterint.

Superest postremus fabulae actus, in quo novum facinus moluntur, immortalis utique odio et anathemate dignum [*fol. 19*].

Stabant ¹ adhuc in Anglia monasteria, collegia, et zenodochia, anachoretarumque et heremitarum aedes, cellae ² insuper, et quas grangias vocabant, numero plus quam octies mille, non unius aetatis sed omnium ante nos saeculorum opus. In illis precationes et himni antelucani, ritu apostolico, canebantur, pauperum et peregrinorum cura agebatur, scholae aperiebantur. Et erant in universum monasteria, saltem bene instituta, virtutis et lite[ra]rum seminaria et asyla pauperum. Ita enim locatores monasteriorum in testamentis suis mandarant et magni redditus praedia in illos usus comparabant. Rex omnia simul animo invadit. Nihil illum movit, quod divinus cultus intermitteretur, quod refrigeria mortuorum, et vivorum solatia interceperentur, quod quamvis scriptum sit, quod testamentum hominis mortui nemo violet ³; ipse jam omnium mortuorum testamenta violaret. Sat fuit quod utilitas suasit, sic visum capiti ecclesiae, cui omnis jam religio exosa, omnes religiosi suspecti. Sed hic iterum opus fuit opera concionatorum, ad fingendas ⁴ criminationes contra religiosos, quibus populus placari posset.

Illi in pulpitem quasi pros[c]enium prorumpentes, in cucullatos feruntur; illos ipocritas vocant, impostores, incurvicervices, pigros ventres, otiosos fucos, plantationes quas pater coelestis non plantasset, mussitatores nocturnarum precum, quas ideo fortassis non exaudiri putabant quia Dominus tunc dormiebat scilicet, creaturas papae, non Dei, et quicquid maledici rabulae potuerunt excogitare. Ad hujus fabulae partem agendam, Cranmerus in crucem Divi Pauli venit. Is plus e dignitate sua ratus, si omnem rem aperte (prout futura erat) explanasset ⁵, dixit

1. Ms. *stant*.

2. Ms. *sellae*.

3. Ms. *qui testamentum hominis mortui nemo violat*.

4. Ms. *fingenda*.

5. Ms. *explanasset*.

palam regi in animo esse delere monasteria et prioratus et id genus alias superstitionis officinas, quorum tanta turba jam esset, ut (nisi illis subversis) respublica stare diutius non posset; caeterum regem pientissimum non sui commodi sed publicae utilitatis gratia hoc facturum. « Nam quoniam », aiebat. « rex hactenus (necessitate ita exigente) vectigalibus vos saepe numero gravavit, decretum jam illi est redditibus monasteriorum fisci inopiae ita consulere ut quantalibet pecuniarum summa opus habuerit, nulum deinceps teruntium a vobis exigere velit¹ ». Hac suadela multi creduli mortales facile deliniti fuerunt, sed peritiores, qui et archiepiscopi vanitatem et regis morbum² nosce[ba]nt, quem [fol. 19 v] videlicet non sitis sed idropissis pecuniaria jam vorabat, nullam tam pulchris pollicitis fidem habendam censuerunt. Injectus est post unum et alterum diem in parlamentum libellus, quo postulabatur uti minuta monasteria, quorum provenus tricentas libras annui redditus non excederet, regi adjudicaret. Hoc facile impetratum, subscribentibus etiam majorum coenobiorum abbatibus. Nam et ipsi locum adhuc in parlamento post episcopos proximum habebant.

Le pèlerinage de grâce (1536-1537). — Lincolnenses, re audita, statim ad arma convolarunt, clamantes non passuros se uti monasteria deriperentur. Nam, quia rudes³, sibi et liberis certum exitium imminere praevidebant. Primum igitur apud Ludam castramenta, et inde Cornutum Castellum usque, cum tumultuario⁴ milite progredientes, Rainessum, Lincolnensis dioeceseos cancellarium, in ipso itinere trucidant. Author caedis faciendae sacerdos quem Rainessus ad publicam poenitentiam paulo ante adeg erat; is, ut vindictam reposceret, rudi et incompositae mul-

1. Harpsfield, *Divorce*, p. 292 : « This prelate [Cranmer], when the king went about to suppress the monasteries, was his chief instrument and worker. And, to bring the people asleep and cause them to have better contentation that (as it was doubted) would not patiently and quietly bear the suppression (as it proved afterward by the rebellion of Lincolnshire and Yorkshire), came and preached at Paule's Crosse, and, to sweet the people's ears with pleasant words, told them, among other things, that they had no cause to be grieved with the eversion of the abbeyes, but should rather be very glad thereof, for the singular benefit that should redound to the whole realm thereby. »

2. Ms. *morbus*.

3. Ms. *rudi*.

4. Ms. *tumultuaria*.

titudini persuadet ad monasteriorum excidium venisse cancellarium, a quo tamen vir innocentissimus vehementer abhorrebat. Rex interim Windesorii agebat, et multo metu et trepidatione erat enim sicut, concitata adversus se plebe, timidissimus, ita in eandem semel prostratam, supra quam credi potest, crudelis et inexorabilis, tam suspiciosus etiam et ad vindictam praeceps ut sacerdotem et lanium nū[n]dinarum die, in villa Windesorii simul inequitantes, qui Lincolnenses nominassent duntaxat, nullo alio crimine, indicta etiam causa, in crucem prius subtolli fecit, quam equi illorum stabulari possent. Et quamvis incertus cui videret, exercitum jam in Lincolnenses conscribit, cum interim Eboracenses nunciantur in armis esse. Hoc nuntio rex ita attonitus fertur ut parum abfuerit a concacando se ipsum. Crumwello certe et aliis intimis dixit, modo bellum¹ componi posset, se nullas pacis conditiones recusaturum. Sed illi omnia prius experiri, quam faedam pactionem cum subditis inire monuerunt.

Erat hinc Eboracensium magna potentia, illinc regionum militum incertae admodum voluntates, qui ituros se ex mandato regio dicebant², caeterum contra populares et contribulos suos pro religione et ecclesiae immunitate arma moventes nullam pugnam pugnuros [fol. 20]. Ea de re certior factus comes Salopiensis, simulque quo victoriam verisimile erat inclinare, si ad manus veniretur, praevidens, carpento in militiam invectus (nam pedibus ingredi aetate et viribus fractus non valuit) primores Eboracensium ad colloquium evocat, prolatoque regis singrapho, quo omnibus qui se commovissent impunitas dabatur si ab incepto desisterent, vix multo negotio, pollicitis etiam, quae rex nunquam implevit, interpositis, impetravit ut, armis depositis, domum suam unusquisque repeteret.

Pace hoc modo parta, rex Askuum³ (qui primus concitandae seditionis author extitisset) scilicet per simulationem amicitiae, torque aurea donavit, et in honore velut unum ex primariis fere cum consiliariis habuit. Hac tam insolita humanitatis fiducia alii factionis principes plecti fuerunt ut ipsi quoque Londinum velut aliquo honore afficiendi venirent, quos omnes rex extremo supplicio affecit. In illis fuerunt Darceus,

1. Ms. *libellum*.

2. Ms. *decebant*.

3. Ms. *Asknam*.

Lumleius et Husseius reguli, Perseus, Constableius, Bowmarus, et Bigottus, militiae auratae equites, Askuus ipse et Macerellus Bernensis abbas, Bowmari uxor et monachi omnes, quotquot aliquo donativo milites Eboracenses fuissent prosecuti, quamvis inviti hoc egissent, et more puerorum qui milvis saepe numero donarunt, quod tenere non potuerunt.

Norfolciae dux Eboracum profectus, quaestione habita, innumeram hominum multitudinem qui fidem et indulgentiam a rege paulo ante donatam, nequicquam jam implorabant, suspendi fecit, et, quamvis asperrima jam hiemps saeviret, faciem tamen rerum intuentibus visus est autumnus esse, ita in arborum ramis, instar pomorum, homines pensiles sublimes haerebant, ruinam in capita itinerantium minitantes. Rex, cujus ingenium semper erat a victoria ad saevitiam non ad misericordiam flecti, religiosos omnes, quicumque in Anglia, Hibernia aut Wallia fuissent, aedibus suis statim extrudit, praedia et opes invadit, data facultate uti stiva (si vellent) et ligone victum sibi pararent. Caeterum habitum religionis gestare prohibebat omnino. Et cum de essentialibus (ut vocant) professionis monasticae sermo illi cum consiliariis aliquando incidisset, decernentibus quibusdam ut, quamvis possessionibus exuti, vota tamen et habitum servarent, rex illam curam sibi remitterent jussit. « Nam, si vulgaria », inquit, « illa intelligitis, paupertatem, castitatem, et obedientiam, a pauper[ta]te recte jam prospectum est illis, quibus praeter esuritionem [fol. 20 v] et nuditatem nihil fere aliud rei superest. Porro paupertas ipsa castitatis optima custos esse fertur, quod animus inedia debilitatus, non facile ad lasciviam (instar fornicantis Sodomae, quam saturitas panis perdidit) dilabi solet. Et quod ad tertium essentielle attinet, nisi ego illos ferro isto tam obediens mihi reddidero quam abbates flagello reddebant, frustra gladium gessero ».

Hoc pacto rex omnibus regni sui monasteriis (velut triplici jure) potitus est, lege videlicet, proditione, aut deditio. Nam exiliora illa tricentas¹ libras non excedentia, decreto parlamenti illi donata fuisse prius retulimus. Pinguiora aliquot, puta Glas-tonia, Reddingium, Colcestria et Wooburna, abbatibus ipsis incerto perduellionis crimine mactatis, regii juris esse fereban-

1. Le mot *tricentas* a été exponctué. En marge : 200 l.

tur. Reliqui abbates, vi et metu introducti, voluntariam scilicet deditionem fecerunt; ni fecissent, usque ad mortem involuntariam mulctandi.

Le procès et le supplice de Richard Whiting, abbé de Glastonbury (novembre 1539). — Sed Glastoniensis (nomen Whitingo fuit) nimis lamentabilis mors fuit. Is Londinum (ut calumniam in illum devolverent) evocatus, ita objecta crimina diluebat, ut se expostulantibus satisfecisse et iudicio absolutum existimaret. Et, Glastoniam repetens, itineris comitem habuit Pollardum, Crumwello charum et machinandae caedis nobilium ministrum; hujus consortium nec ambiebat abbas, nec respirare est ausus. Caeterum in diversorio, dum Pollardus, posita mensa, lavare cum abbate (velut indignitatem suam excusans) detractaret, abbas tam importunam civilitatem suspectam habens, « obsecro te », inquit, « domine Pollarde, si collega mihi es datus, lava et accumbe; sin ego captivus sum, indica saltem, ut locum captivo congrue tutiorem capessam, neque fortuna et conditione mea aliquid majus praesumam. Si horum nihil est, tum, ubi pransus fueris, a me recedas malim, dum ego reliquum iter arbitratu meo per liberius otium conficio. Sum enim (prout vides) homo senex admodum et valetudinarius; tu contra juvenis et vegetus, qui plus itineris uno die obire potes quam ego solida septimana ». Pollardus bono animo esse jubet, neque mali quicquam suspicari; se aetati et virtuti tantum deferre ut nec simul lavare nec accumbere (nisi illo jubente) velit; caeterum itineris comitem honoris sui gratia ab hiis qui rerum potirentur, designatum, nec deserere illum velle, prius quam Glastoniam usque incolumem deduxisset [*fol. 21*].

¶ Erat in comitatu Thomas Hornus, quem abbas a puero educasset, heri sui proditor; is in itinere consolabatur¹ abbatem, multis juramentis confirmans, se praesente, nihil mali ad ipsum venturum, diris omnibus caput proprium devovens, si secus evenisset.

Ita ad aedes Glastonienses deducunt abbatem qui, cum in triclinium venisset, insolitam rerum faciem mirabatur. Erat enim ibi quasi forum judiciale et iudices pro tribunali sedentes. Ipse vero, propius² accedens, aliquando velut animi incertus pende-

1. Ms. *consulabatur*.

2. Ms. *proprius*.

bat, reusne an iudex illi cognitioni interesset. Sed innuentibus aliis ut in loco reis designato staret, aversus ad populum requisivit ubi Hornus esset. Renuntiante quodam ex famulis abiisse illum circiter duo millia passuum priusquam urbi appropinquasset, « ergo » inquit ille, « me prodidit, et ego innocens pereor ; causam tamen meam simul et hanc animam Deo commendo ». Statimque duodecim hominibus reum esse de more acclamantibus, in vertice prealti montis (Torrurum vocant) in eculeum sublatus est ¹. Caput amputatum in foro Glastoniensi erigebatur, in quo aliquot annos retro examen apum mel confecisse certa res est ; quo praesagio noscitur.

Sed et alii insuper abbates monachique, quamlibet levi suspicionem tacti, Ingrammus etiam, sacerdos Reddingensis, et Ruggus, opinione sanctitatis ante mortem clarus, prius fere trucidati quam iudicati eodem tempore perierunt. Causam mortis illorum numerumve aut nomina a me ne require, lector. Nemo tam facile scribere quam illi hominem occidere potuerunt.

Sed sit hic (si placet), saltem, dum fessus respiro, tragoediae hujus finis, quam caudatam posse dici quidam me admonuit, quia scilicet quamvis in quinque actus jam transierit, tamen caudam malorum post se trahit, intra cujus ambitum non nos solum, sed posterius etiam nostri, in mille retro annos (si tot supersunt) impliciti tenebimur. Nam quicquid est insolitae miseriae quo hoc tempore gravamur, id nulli alii rei, quam excidio monasteriorum acceptum referre poterimus.

Conséquences économiques de la suppression des monastères. La vie chère. — Penuria rerum venalium, charistia annonae, cessatio piscationis in mari, arationis in terra, silvarum eradicationis et vastities, tot quotidie pauperes incenes et impransi, imo fame necati, tot jam templa sine sacrificio, tot camini ² sine fumo, tum subitarii isti nobiles, qui de spoliis coenobiorum orti a spoliando orbe manus non possunt continere [*fol. 21 v*], morum denique corruptela, haeresis schismata, ignorantia et infidelitas plus quam Turcica, non aliunde quam ab hoc fonte emanarunt.

Opere precium erit a parvis etiam rebus hominum illius temporis magnam insaniam aestimare. In Adventu quotannis ante

1. Harpsfield, *Divorce*, p. 300-301 : « Richard Whiting, abbot of Glassenbury, that was hanged on the Torr Hill beside his monastery. »

2. Ms. *canini*.

Natalicias, si quando non plura sedecem ovis gallinaceis uno denario vendebantur, tantae scilicet charistiae culpam in monachos conferebant, quod illi, ovorum multos modios tunc comparantes, nundinationem illorum difficiliorem fecissent. Itaque dicebant, si monasteria nulla essent, aequiore precio comparari illa posse. Eadem fere de piscibus querimonia fuit. Caeterum longe secus se rem habere eventus comprobavit. Nam post foedam illam monasteriorum stragem, non ovorum solum et piscium, sed omnium utique rerum venalium precium quadruplo quam antea increvit¹. Nec obscura est causa, si audire vacat: antea piscatores qui longam peregrinationem inierant, non ad Islandiam solum Norvegiamve, sed ad ipsos interdum antipodes, si quando piscibus onusta navigia retulissent, parata illis in monasteriis erat pecunia, neque unquam in tam malignas nundinas inciderunt, quin lucrum abunde facerent, ita ut quaestus gratia laborem et periculum levius ferrent. Sed postquam coenobiis solitudo venit, neque ulla deinceps hospitalitas, familiave ibi ali coepit, nisi quae pastori uni et cani sufficeret. Sed et prohibitis insuper diebus omnia passim coeperunt comedi (libertate nimirum evangelica prodita); piscatoribus statim perpetuae feriae indictae fuerunt, neque magis illorum quisquam ex piscibus islandicis quam ex ramis indicis victum sibi parari posse sperabat. Haec scilicet causa miram piscium raritatem, porro raritas charistiam introduxit. Nec solum beneficio maris interim caruimus, sed terrae insuper et aeris munera, armenta videlicet et pennata omnia (vix ipsis quae ad semen conservandum² sufficerent relictis) voracitate plusquam canina absumpsimus.

La cour de l'augmentation des revenus du roi ; dilapidation des

1. Harpsfield, *Divorce*, p. 299: « Yet were there some ignorant people that would talk, and some fond foolish preachers that would preach, before the suppression of the said abbeyes, eggs then being at twelve or more a penny, and fish at a very reasonable price, that the religious people by reason of their fasting in Advent and at other times made there victuals dear. But since, we have been fain and glad to buy three or four eggs a penny and to pay three times or four times so much for fish as we did before; yea I have credibly heard that our sea and our waters in many places have not so plentifully yielded fish as they did before. Whereby is it come to pass that, where before there dwelt many a good yeoman able to do the king and the realm good service, there is nobody now dwelling but a shepherd with his dog, but by suppression of the abbeyes? »

2. Ms. *conservandam*.

biens enlevés aux églises. — Rex interim monasteriis potitus (quorum redditibus fiscus fuisset adauctus), ut se quoque augustiorem declararet ¹, Augmentationis curiam (sic enim vocant) autoritate utique parlamenti instituit, ubi omnium receptionum caenobitarum rationes ² constarent et, callido usus consilio, ut (si penes se unum tot spolia, ex hoste Christo capta, remanerent) monachi aliquando reposcerent, partiendam cum aliis praedam, censuit [*fol.* 22]. Itaque alia donavit, sed indignis³; nam hoc summo opere caverat. Symbarbus, quia in assando porcello palato regis placuisset, collegio Divi Edmundi apud Sarum una cum rectoriis aliquot, translata etiam ad illum (quamvis laïcus esset) animarum cura, de quibus tamen non curabat, donatus est. Miloni Partrigio (qui postea suspendio interceptus est) magna illa fabrica in coemiterio Divi Pauli Londini, una cum campanis et plumbo donata est, quia aleator fuisset et naufragium (quod rapinis ecclesiae resarciendum erat) fecisset. Sed infinita talia fuerunt, et interim rex liberalis videri voluit ⁴ qui Christum spoliavit ut locupletaret Belial. Alia praedia (publica auctione indicta) hiis quicunque comparare vellent, vendidit, nonnulla etiam commutavit, nemine ex nobilitate auso contradicere, si quae sua et progenitorum suorum plus sexcentis annis fuissent, ea jam rex, permutatione habita, voluisset auferre. Sed ingentes praediorum redditus fuerunt quibus rex ipse (ut ferebatur) fraude ministrorum, qui in curia Augmentationis rebus propriis augendis operam dedissent, spoliatus est. Hoc certe constat fuisse ibi maximam turbam hominum, quorum summae opes (quando eo venirent) fuissent eorum atramentorium cum theca et calamis, qui tamen, postquam duos annos ibi durassent, cum quovis equite aurato, quidam etiam illorum cum magnis regulis et comitibus, opibus et terrarum proventibus certare potuerunt, rege intererea, sive quia tam stolidus fuisset ut olfacere non posset, sive etiam tam incuriosus ut nollet, ad ea quae fiebant connivente.

Caeterum laboriosi illi agricolae et pauperes fundorum cultores (quorum operibus respublica nititur) nulla unquam plaga aequae percussi fuerunt atque hoc tempore, quando fundos suos, quos

1. Ms. *declararet.*

2. Ms. *rationis.*

3. Ms. *indiginis.*

4. Ms. *velit.*

ab abbatibus olim, aut gratis accipere, aut uno caponum ¹ pari redimere consuevissent, nunc, postquam ad laicos res pervenit, centum libris alicubi licitari coguntur, tanta inaequalitate ut, nisi ipsi annonas et reliquas ruris opes carius solito vendant, nunquam damnum reparare. seque et liberos alere possent. Ita factum est ut, dum sua quisque commoda certatim effert, in publicam orbis utilitatem et mutuum inter se vivendi consortium omnes peccent [fol. 22 v].

Sensus hujus mali ad omnes aequae jam pervenit; caeterum poena (opinor) in eos potissimum expendetur, qui ex luxuria et cupiditate sua primam tantae charistiae et fami populari occasionem dederunt.

La fausse monnaie et la ruine du commerce. — Accessit ad miseriae et calamitatis publicae cumulum deterioratio pecuniae, quae tamen non statim et velut uno simul impetu se infudit, sed sensim, quasque per diversa incrementa et interpositis aliquot annorum curriculis, eo tandem increvit, ut mole tanti mali jam tota prematur respublica: ita sane ut, nisi quod fraude malorum hominum peccatum est id boni principes cum suo damno propediem corrigant, non solum contractus cum finitimis gentibus (qui praecipuus societatis humanae nervus² est), sed privata etiam inter nos ipsos commercia jam tolli oportebit. Cogor, dum hujus mali causam explico, rerum gestarum ordinem confundere. Dividendi monetam in Anglia una ratio plus mille annis duraverat, et interim pondo (nam haec vox, quamvis alias parum latina, obtinuit) duodecem uncias continebat: ex illis vero duodecem una duntaxat uncia vilioris metalli materia fuit (dilutum vocant); reliquae undecem purissimum et excoctissimum aurum erant: porro dilutum ideo additum ferunt ut argentum fusile³ redderetur, et impressiones characterum reciperet quod alias non fieret. Sed cum rex infelix illud bellum quo Bononia magno Gallorum dedecore sed majori Anglorum damno capta est, moliretur, novam cudendi rationem in maximam popularium suorum fraudem invenit. Nam ad unum pondo faciendo tres jam uncias diluti cum novem unciis puri argenti miscebat. Hoc furtum, si privati generis homo fecisset, lex illum velut perduellionem pu-

1. Ms. caporum.

2. Ms. nervuus.

3. Ms. fucile.

niret ; sed, quando rex author est fraudis, in illum lex nihil scilicet juris habet. Suavitate hujus lucri provocatus, non prius destitit a deterioranda pecunia, quam sex unciae argenti, cum totidem unciiis stanni cuprique miscerentur. Eratque jam velut aequale temperamentum, cum rex moriens filium adhuc impubere in illorum tutela reliquit, qui per diversos deteriorationum gradus eo tandem redegerunt¹ ut ad singulas uncias legitimi argenti [fol. 23] undecem uncias cupri infunderent, ipsi undecies suspendio digni. Qua adulteratione ad tantam vilitatem² redegerunt ut pecuniae contactum non aliter quam leprae multi refugerent, et sestercius³, quem illi primum pro duodecem nummis argenteis populo obtrudebant, revera unum nummum non valebat ; sed, scobe argentea in superficie perfusus, intus vilioris materiae ex cupro et stanno conflatae despicabilis massa fuit. Et interim illorum (qui ex hoc latrocinio ditescere voluerunt) non tam avariciam perfidiamque quam summam insaniam admirari libet, sperantium ab exteris tantam vini oleique mensuram, a suis etiam tot annonae modios pro aeneo denario se accepturos quot pro argenteo soliti fuissent accipere. Nimirum, si caput ecclesiae jussisset, statim aes in argentum, simiam in leonem, scarabeum in aquilam mutatum iri oportebat. Nam qui pridem pro Christo Antechristum, pro fide infidelitatem, pro veritate mendacium, pro sacramentis sacrilegium, pro sacris literis suos progressus in mundum introduxissent, facile scilicet idolum argenteum pro argento (caligantibus hominum oculis et loculis) ingerere possent. Non tamen casu aliquo ad hanc fraudem faciendam duo reges impulsu fuisse putandi sunt ; sed, posteaquam ambo horribile schisma in ecclesia suscitassent, et puram evangelicae fidei doctrinam suis edictis, legibus, minis et gladiis adulterassent, necesse scilicet erat pecuniae vitiationem statim consequi ; alias vera non inveniretur illa Isaiae prophet[i]a : *Argentum vestrum versum est in scoriam, principes vestri facti sunt infideles*⁴.

La reine Catherine à Buckden et à Kimbolton ; sa dernière maladie et sa mort (7 janvier 1536). — Sed Catherina, quam rex (uti

1. Ms. *redigerunt* ; de même encore vingt mots plus loin.

2. Ms. *utilitatem*.

3. Ms. *testernus*.

4. Isaïe, ch. II, v. 22 et 23 : « Argentum tuum versum est in scoriam ; vinum tuum mixtum est aqua ; principes tui infideles, socii furum. »

ante diximus) repudiarat, Bugdeniae in aedibus episcopi Lincolniensis velut viduam vitam agens, in summa abstinencia et orationibus dies noctesque tota versabatur, nisi si quando per vices et animi recreandi causa, aliqua talis opera facienda fuit qualem Dorcas¹ olim fecisset, tunc enim et pedissequas ad opus vocabat et operantibus praeibat ipsa, lucrum maximum deputans, si se ipsam aliqua saltem pretiosae rei familiaris parte fraudasset quam ecclesiae donaret. Est Bugdeniae camera (quaecumque illam vocare phas est) fenestram habens, per quam in suppositum sacellum, dum res divina agitur, prospectum petere solebant [*fol. 23 v*]². Ad hanc fenestram regina biennio solido, quoad ibi vixit, maximam diei noctisque partem, remotis arbitris, genua flectens et cubitis in saxum suppositum innitens, multa verba effudit, quae cujusmodi fuerint, nemo mortalium scire potuit. Sed est qui videt in occulto. Pedissiquae tamen quae res heriles curiosius observabant, illa³ digressa, saepe numero adnotarant saxa sub pulvinis jacentia (nam pulvina, opinor, dum oraret, ipsa subtraxerat) non aliter permaduisse quam si recenti imbre fuissent perfusa; unde facile intellectum illam in lacrimis ibidem excubare solitam, ut divinae ultionis meritissimas plagas a toto genere humano averteret. Ad hoc igitur saxum, cui tamdiu assuevisset, et in aedibus

1. *Actes des Apôtres*, ch. ix, v. 36-39: « In Joppe autem fuit quaedam discipula, nomine Tabitha, quae interpretata dicitur Dorcas. Haec erat plena operibus bonis et eleemosynis quas faciebat... Factum est autem in diebus illis ut infirmata moreretur... Et cum advenisset [Petrus]... circumsteterunt illum omnes viduae flentes et ostendentes ei tunicas et vestes quas faciebat illis Dorcas. »

2. Harpsfield, *Divorce*, p. 200. « Before she departed at Kimbolton, she had lye two years at Bugden, passing her solitary life in much prayer, great alms, and abstinence. And when she was not this way occupied, then was she and her gentlewomen working with their own hands something wrought in needlework costly and artificially, which she intended to the honour of God to bestow upon some churches. There was in the same house of Bugden a chamber with a window that had a prospect into the chapel, out of the which she might hear divine service. In this chamber she enclosed herself sequestered from all other company a great part of the day and night, and upon her knees used to pray at the said window leaning upon the stones of the same. There was some of her gentlewomen which did curiously mark and observe all her doings, who reported that oftentimes they found the said stones so wet after her departure as though it had rained upon them. It was credibly thought that in the time of her prayer she removed the cushions that ordinary lay in the same window and that the said stones were imbrued with the tears of her devout eyes. »

3. Ms. *illi*.

longa cum consuetudine sibi notis, quas etiam lacrimans et tristitiam aetatis suae referens toties perambulasset, consenescere et mori decreverat, tali tuguriolo et successivis flendi, orandique horis felicior se jam arbitrata, quam solio olim et splendidissimo regii luxus apparatu. Sed rex, ubi audisset illam aequabili animi tenore in adversa fortuna uti, voluit aliquam molestiam illi dare. Jubet igitur ut ad Kimmoltonum, quod quinque miliaribus aberat et incommodius hospicium habebat, hyematura cum familia transiret. Illa, simul ac regis mariti voluntatem audivit, quamvis animum gerebat ab illa profectione vehementer adversum, paruit tamen. Sed in aegritudinem (quae illi ultima futura erat) incidens, simul ac desperatam salutem suam vidit, Benefoldum, honestissimae integerrimaeque vitae hominem, penes quem familiae suae gubernandae et omnes rationes subducendi moderamen, rege ita decernente, diu stetisset, ad se evocans...¹.

1. Inachevé. Quatre feuillets laissés en blanc.

LE PREMIER DIVORCE DE HENRI VIII

TRADUCTION FRANÇAISE

Henri VIII en la vingtième année de son règne ; ses vices. — On était en l'an de grâce 1528, en la vingtième année du règne de Henri VIII¹. Ce prince, jusqu'alors si brillant et si digne de louanges, s'abandonne au plaisir. Fatigué par la chasse, devenu d'ailleurs obèse au point de pouvoir à peine se mouvoir, commençant à vieillir, il recherche d'excitantes voluptés ; en même temps qu'un prurit sans frein tourmente son corps, croissent en lui l'avidité et l'esprit de rapine, défauts ordinaires aux vieillards ; la luxure, que l'âge atténue d'ordinaire, reprend en lui de nouvelles forces et il semble renaître dans une seconde jeunesse.

Catherine d'Aragon ; ses vertus ; ses enfants. La reine Marie. — Il avait, vingt ans auparavant², épousé Catherine, fille de Ferdinand, roi de Castille et d'Aragon, tante de l'empereur Charles-Quint. Elle était belle. Elle avait le même âge que son époux³. Elle lui était bien supérieure par l'illustration de sa race ; mais sa piété, son amour pour son mari, ses manières affables la faisaient prendre pour un ange du ciel sur la terre. Elle donna au roi deux enfants : un fils qui reçut à sa naissance le nom de Henri, mais qui vécut si peu que beaucoup crurent

1. Henri VIII ayant commencé de régner le 22 avril 1509, la vingtième année de son règne commença le 22 avril 1528.

2. Henri, né le 28 juin 1491, fut fiancé le 25 juin 1503 avec la princesse Catherine, veuve de son frère aîné Arthur ; il l'épousa le 11 juin 1509, trois semaines après son avènement au trône. Henri n'avait pas encore tout à fait 18 ans.

3. Catherine, née le 15 ou 16 décembre 1485, avait près de six ans de plus que son mari.

qu'il était mort sans baptême¹, et une fille², plus célèbre pour avoir hérité des vertus de sa mère que du pouvoir de son père, Marie, que la grâce divine a fait monter sur le trône³ à un moment où les bons n'avaient plus d'espoir, ni les méchants plus de crainte, les citoyens plus de libre gouvernement, les ecclésiastiques plus de religion certaine ; c'est sous son invocation, ainsi que sous celle de son mari, Philippe d'Espagne⁴, que l'auteur place son ouvrage.

Anne Boleyn. Elle refuse d'être la maîtresse du roi qui, pour l'épouser, songe à répudier sa femme. — De toutes les voluptés auxquelles s'adonnait Henri VIII, aucune n'exerça sur ses sens de plus grand empire que son amour pour une jeune fille de sa cour, Anne Boleyn. Sa famille occupait en Angleterre un rang honorable⁵ ; elle était dans la fleur de son âge⁶ ; son maintien était fort décent ; elle avait appris à jouer du luth, à danser, à parler latin et français. Ces talents avaient inspiré au roi un violent amour pour elle⁷ ; et elle dut craindre soit pour sa pudeur

1. Henri, fils aîné de Henri VIII, naquit le 1^{er} janvier 1511 (voy. Froude, *History of England from the fall of Wolsey*, t. I, p. 119). Un tournoi fut ordonné le 12 février pour célébrer cette naissance (Brewer, *Letters and papers*, t. I, n° 1491). Nous connaissons au moins deux des serviteurs qui devaient composer sa maison : Thomas Courdray, « sergent at arms » (nommé le 14 février, *ibid.*, n° 1493), et Henry Knight, « clerk of the signet » (nommé le 19 février, *ibid.*, n° 1513) ; mais le prince était déjà mort la veille (Froude, *loc. cit.*). Il n'y a aucune trace de son baptême dans les *Letters and papers*.

2. Marie Tudor naquit le 18 février 1516 (*Letters and papers*, t. II, n° 1556) et fut baptisée deux jours après (*ibid.*, n° 1573).

3. Elle commença de régner le 6 juillet 1553.

4. Le mariage de Marie d'Angleterre et de Philippe d'Espagne fut célébré à Winchester le 25 juillet 1554.

5. Le bisaïeul d'Anne Boleyn, Sir Geoffrey, fut lord-maire de Londres en 1437. Le fils de Sir Geoffrey, William, épousa une fille de Thomas Butler, comte d'Ormond en Irlande ; de ce mariage naquit un fils, Thomas, qui épousa une fille de Thomas Howard, comte de Surrey (*Dictionary of national biography*). Cette famille, bien que sortie de la roture, était donc fort honorable.

6. Anne Boleyn naquit en 1507 selon Camden (*Annals of queen Elizabeth*, introduction). Paul Friedmann (*Anne Boleyn*, app. A) la fait naître un peu plus tôt, en 1503 ou 1504.

7. Il est difficile de dire à quel moment commença ce violent amour ; mais c'est en 1525 que Sir Thomas, le frère d'Anne, fut créé par Henri VIII vicomte Rochford (*Letters and papers*, t. IV, introd., p. cxxlvi). D'autre part, les lettres d'amour adressées par le roi à Anne Boleyn sont datées

si elle cédait, soit pour sa vie si elle refusait. Introduite près du roi, sans témoins, elle répondit à des propositions deshonnêtes que, sans doute, il voulait plaisanter et lui faire subir une épreuve : « Je ferai plutôt le sacrifice de ma vie que de mon honneur, ô roi, et c'est à mon mari (quel qu'il soit) que j'ai consacré la fleur de ma virginité. Je la lui garde intacte, n'ayant point d'autre dot à lui apporter. Je ne puis être votre femme et n'en suis pas digne, mais je ne veux pas être une courtisane. » Ces paroles ne firent qu'attiser l'incendie dans le cœur du roi et, ne pouvant rien espérer d'amours clandestines, il prit la résolution de répudier Catherine, dont il commençait d'ailleurs à se fatiguer, et d'épouser Anne¹. Ce qui le retenait encore, c'était d'une part la crainte de l'empereur, qui voudrait venger l'injure faite à sa tante, d'autre part l'incertitude de la paix avec la France, enfin l'opinion de son peuple. La crainte de Dieu fut son moindre souci.

Prétexte du divorce : le mariage de Catherine avec le prince Arthur, frère aîné de Henri VIII. — Quant au prétexte pour divorcer, il le trouva dans un scrupule que lui inspira sa passion désordonnée : il avait jusqu'ici vécu pendant vingt ans avec Catherine et il en avait eu des enfants²; il s'avisa subitement qu'elle avait été la femme de son frère aîné, Arthur³, et que par conséquent elle n'avait pu légalement contracter mariage avec le frère du défunt; on savait cependant qu'elle n'avait pas eu commerce avec lui, adolescent de quatorze ans, et que son père (Henri VII) l'avait d'ailleurs soigneusement écarté du lit de sa femme⁴. Le roi eut à ce sujet des conférences d'abord avec John Longland, évêque de Lincoln⁵,

par Brewer de l'année 1527; c'est même par ces lettres que débutent dans son inventaire les mentions d'Anne Boleyn (*Letters and papers*, t. IV, n^{os} 3318, 3321, 3325, 3326).

1. C'est seulement au printemps de l'année 1527 qu'on rencontre dans les textes la première mention du divorce. Voir Paul Friedmann, *Anne Boleyn*, t. I, p. 50.

2. Voir Froude, *loc. cit.*

3. Arthur, fils aîné de Henri VII, était né le 19 septembre 1486; il épousa Catherine le 14 novembre 1501; il avait donc alors quinze ans et trois mois et mourut le 2 avril 1502 (*Dict. nat. biogr.*).

4. On peut voir sur ce point les détails, parfois répugnants, de l'enquête faite en 1529, dans *Letters and papers*, t. IV, 4^e partie, n^{os} 3774, 3791, etc.

5. John Longland fut sacré évêque de Lincoln le 5 mai 1521; il était depuis quelque temps déjà confesseur de Henri VIII (*Dict. nat. biogr.*).

son confesseur, puis avec son principal ministre, le cardinal Wolsey ; il prit aussi l'avis de théologiens de grand renom, mais résignés d'avance à ne pas faire opposition à la volonté royale.

Missions du cardinal Wolsey en France, de Gardiner et de Bryan à Rome. — L'affaire du divorce commence donc par les actes et par la parole. On négocie. Wolsey lui-même part pour la France en grande pompe¹. Il se propose d'y conclure une paix durable ; il sondera les dispositions du roi François I^{er} dans l'affaire du divorce, avec l'espoir d'obtenir l'alliance de la France ; il était en effet pour le parti français, hostile aux Impériaux, et ne pressentait pas encore le violent amour du roi pour Anne Boleyn ; il ne prévoyait pas non plus la catastrophe qui le menaçait. Quelques jours lui suffisent pour arranger les affaires en France selon son désir² ; au retour il annonce que tout va bien, qu'on approuve le divorce, qu'on ne repousse pas l'idée d'une alliance. Mais le roi reçut des nouvelles de l'alliance par une autre voie que le cardinal ne le voulait.

Cependant Stephen Gardiner, secrétaire du roi, se rend à Rome avec Francis Bryan³ pour exposer l'affaire à Clément VII. et le trouble qu'elle avait jeté dans la conscience royale, pour faire annuler la bulle de dispense concédée autrefois par le pape Jules II et, s'il y avait à Rome une sentence favorable à vendre, pour l'acheter à tout prix⁴. Il consume vainement plusieurs mois dans ces négociations⁵ : il voit que le pape et les cardinaux sont nettement opposés au divorce, que la masse des opinions se porte tout entière du côté opposé : il obtient seulement que le cardinal Campeggio⁶ soit envoyé comme légat en Angleterre pour y

1. Juillet 1527. Voir *Letters and papers*, t. IV, nos 3216, 3311, 3337, etc.

2. Le traité d'Amiens fut signé le 18 août. *Ibid.*, nos 3342, 3356.

3. Voir dans *Letters and papers* les instructions de Sir Fr. Bryan et de Peter Vanne, envoyés par Henri VIII auprès du roi de France, puis du pape, nov. 1528 (t. IV, nos 4977-8) et l'ordre donné à Stephen Gardiner, le 21 janvier 1529, de se rendre en toute hâte auprès du pape nos 5188, 5195. Bryan et Gardiner revinrent ensemble ; ils arrivèrent à Londres le 22 juin 1529 (n° 5712).

4. Allusion à la remarque prêtée par Salluste à Jugurtha « omnia Romae venalia esse » ; on la retrouve fréquemment dans les écrivains du Moyen Age.

5. *Letters and Papers*, t. IV, nos 3938, 3954, 4003, 4007, 4167, 4271, etc.,

6. *Ibid.*, n° 4379. Ajouter les nombreux documents relatifs à Campeggio dans Ehses, *Römische Dokumente*, par exemple, p. 10, 19, etc. La bulle pour Campeggio et Wolsey est *ibid.*, p. 28.

connaître de toute la cause de concert avec Wolsey comme collègue, puis il prend congé du pape et des cardinaux¹, leur annonçant que de grands maux fondraient sur le Saint-Siège si les intérêts de son maître ne triomphaient pas auprès d'eux.

Le légat Campeggio à Londres (1528-1529). — Campeggio refusa longtemps et à plusieurs reprises de partir : il avait la goutte, disait-il ; il rencontrerait en chemin, la guerre et la peste² ; celle-ci ne venait-elle pas, cet été même, de faire périr plus de cent mille personnes à Gênes, à Florence, à Ferrare, à Mantoue, à Parme ? Cependant, désireux d'être agréable au roi, craignant peut-être aussi de perdre son évêché de Salisbury³, il s'embarqua pour Marseille⁴, puis pour l'Angleterre.

Des citations sont lancées⁵. Devant les cardinaux siégeant à Londres dans le couvent des frères du Carmel⁶, paraissent le roi et la reine. En faveur du roi plaide son autorité contre laquelle personne n'ose parler ; en faveur de la reine, la justice de sa cause, que peu de gens osent défendre⁷. Quant à la victoire, elle resta incertaine, parce que, le jour où devait être prononcée la sentence, Campeggio, sous prétexte qu'il était légalement trop tard, que les vacances judiciaires étaient déjà commencées à Rome et qu'elles devaient durer plusieurs mois, renvoya le jugement à la future rentrée des tribunaux⁸. Puis, il rassembla ses bagages et partit pour l'Italie. En route, il fut arrêté par les agents du fisc royal, qui voulaient savoir s'il n'emportait pas d'autre argent que le sien, et il fit naufrage à terre avant même d'avoir atteint le bord de la mer⁹.

1. Campeggio annonce le retour de Gardiner à Londres le 24 juin 1529.

2. Le sac de Rome eut lieu le 6 mai 1527. Sur la peste qui sévit en 1528, voir Guichardin, *Histoire de Florence*, l. 18 et 19 ; Muratori, *Annali d'Italia*, t. X, 1, p. 294, etc.

3. Lorenzo Campeggio avait été nommé évêque de Salisbury en 1524 (Stubbs, *Registrum sacrum anglicanum*).

4. Campeggio quitta Corneto le 22 juillet 1528, passa par Nice et Lyon (août) ; il arriva à Paris le 14 septembre et à Londres le 17 octobre (Ehse, *Römische Dokumente*, p. xxx).

5. En mai 1529 (*Letters and papers*, t. IV, nos 5613, 5694-5).

6. Situé tout près du Parlement (*ibid.*, n° 5613). Il faut relire dans le *Henry VIII* de Shakespeare la célèbre scène du procès.

7. Sur le procès de divorce, qui fut plaidé en juin 1529, voir les lettres de Campeggio (*Letters and papers*, t. IV, nos 5713, 5732).

8. L'affaire fut renvoyée par Campeggio à une autre session le 23 juillet.

9. Campeggio quitta Londres le 3 octobre 1529 (*Letters and papers*,

Disgrâce et mort de Wolsey (1530). — Quant à Wolsey, il fut obligé de se démettre de son office de chancelier¹, où lui succéda le grand Thomas More². Il conserva d'abord le reste de sa fortune ; mais, relégué à Esher³, il y vécut deux ans sans pouvoir aller même à Winchester, [dont le roi venait de lui donner l'évêché], puis il reçut l'ordre de se retirer à York. Là il rencontra non seulement le plus doux repos, mais l'accueil le plus cordial chez les gens de toute condition, qui l'aimaient pour sa libéralité, pour l'art avec lequel il savait apaiser les discordes. Il était à Cawood (localité située à sept milles d'York) et y réglait avec les siens les détails de son introduction qui devait avoir lieu en grande pompe, le dimanche suivant⁴, lorsque le roi, mécontent de voir qu'on pût tirer un plaisir d'une offense qu'il avait infligée, un bienfait d'un méfait qu'il avait voulu commettre, le rappela ; le comte de Northumberland alla lui notifier qu'il était accusé de haute trahison⁵. Le soin de ramener le cardinal fut confié à William Kingston, gouverneur de la Tour de Londres ; ce nom seul suffisait à indiquer l'endroit où on le conduisait. On était au commencement de l'hiver ; le vieillard, dont la santé était délicate et l'esprit angoissé par le souci, fatigué par des chemins en mauvais état et par ce voyage qu'il fut contraint d'effectuer la nuit, prit la fièvre et la dysenterie. La maladie ne put être ni arrêtée ni guérie parce que le médecin particulier du cardinal, Augustin⁶, fut arrêté et envoyé à la Tour avant lui. C'est à Leicester que mourut le cardinal. Là, après s'être confessé, avoir reçu avec une grande piété l'extrême-onction et le viatique, il fit ses adieux à ceux

t. IV, n° 5995). Il fut arrêté pendant un temps à Douvres (n° 6003, *in fine* ; n° 6016, lettre du roi au cardinal expliquant les raisons pour lesquelles on a visité ses bagages). Campeggio put s'embarquer enfin le 26 octobre (n° 6050).

1. Le 19 octobre 1529 (*Letters ad papers*, t. IV, n° 6025).

2. Le 25 octobre.

3. Au comté de Surrey. Wolsey y possédait un château qu'il avait fait reconstruire. Le manoir dépendait de l'évêché de Winchester. Wolsey ne resta guère plus de six mois à Esher. Il avait, en 1528, succédé à R. Fox comme évêque de Winchester.

4. Le 7 novembre 1530.

5. Le 4 novembre.

6. « Augustin de Augustinis était un Vénitien. Il est à peu près certain qu'il trahit le cardinal et que son arrestation fut un coup monté à l'avance » (*Letters and Papers*, t. IV, n° 6763).

qui l'entouraient et les pria de saluer le roi de sa part. Ses derniers mots furent : « Il vaut mieux mettre son espoir en Dieu que dans les princes » ; puis il s'endormit la veille de la Saint-André¹.

Après avoir mis la main sur les biens laissés par le cardinal et sur ceux qu'il avait donnés au collège cardinalice fondé par lui à Oxford, le roi conféra l'archevêché d'York à Edward Lee² et l'évêché de Winchester à Stephen Gardiner³.

Un artisan du divorce : Thomas Cromwell. — On s'était élégamment débarrassé de Wolsey. Restait William Warham⁴, archevêque de Cantorbéry et primat d'Angleterre, homme d'un caractère rude, rétif et chagrin, ami de la justice, et nullement disposé à céder aux caprices du roi. Lui vivant, ni schisme ni divorce n'était à craindre. Il fallait donc l'écarter à tout prix. Le roi avait alors un conseiller intime, qui occupait pour ainsi dire la seconde place dans le royaume : Cromwell. Celui-ci était né à Wimbledon, dans une basse condition : fils bâtard d'un charbonnier, paraît-il⁵. Il apprit le métier de drapier chez un patron de Chertsey nommé Wix, mais avant d'avoir terminé son apprentissage, il s'enfuit et se rendit à Boston. Là, changeant de métier, il se fit placier en indulgences⁶ et se signala en outre par des vols et des sacrilèges dont il se vantait volontiers⁷. Revenu de Rome, où il était allé, disait-il, non pour voir mais pour nuire, il obtint à prix d'argent la recommandation du duc de Norfolk⁸ et parvint facilement à traiter avec le roi cette sorte d'affaires qui répugne aux gens de bien. Il avait en aversion toute chose honorable,

1. Le 29 novembre 1530.

2. Le 10 décembre 1531.

3. Le 3 décembre 1531.

4. Warham, évêque de Londres en 1502, était devenu archevêque de Cantorbéry en 1503; il avait alors un peu plus de cinquante ans.

5. On ne sait rien de certain sur les origines de Thomas Cromwell; voir Merriman : *Life and letters of Thomas Cromwell*, introd., p. 1-3, et Ch. Kingsford, *Two London chronicles* (Camden Miscellany, t. XII, 1910), p. 15.

6. Allusion à une histoire contée par Foxe (*Acts and Monuments*), et qui montre Cromwell s'associant avec un certain Geoffroy Chambers, envoyé à Rome par la ville de Boston à l'effet d'obtenir du pape certaines indulgences pour la guilde de Notre-Dame en l'église de Saint-Botolph.

7. Foxe dit encore que Cromwell se vanta devant Cranmer des scélératesses qu'il avait commises en Italie.

8. Thomas Howard, troisième duc de Norfolk (1473-1534). Il fut l'ennemi déclaré de Wolsey.

mais surtout les lettres et les universités. A propos de celles-ci il disait que bientôt sans doute il aurait le plaisir de voir une grenouille franchir d'un saut les tours les plus élevées d'Oxford et de Cambridge. Voilà l'homme : le roi le connaissait bien : quand on jouait aux cartes, s'il avait un valet, il disait qu'il avait Cromwell. Il voulut néanmoins le tenir près de lui, lui conféra un titre nouveau, celui de vicaire général pour les affaires ecclésiastiques¹, et lui donna dans tous les synodes le premier rang, avant les archevêques et les évêques.

Cependant Elisabeth Barton, religieuse au monastère du Saint-Sépulcre de Canterbury², Edward Bocking et Richard Masters, avec plusieurs autres religieux qu'elle était accusée d'avoir, rendus fous par ses visions hypocrites, furent suppliciés à Londres³. Elle leur avait raconté qu'elle ne pouvait supporter l'idée de considérer Anne comme reine légitime, que Henri avait été rejeté par Dieu pour avoir épousé en secret une autre femme du vivant de la première, que ce mariage serait un jour annulé et que Marie succéderait à la couronne. La chose, envenimée par d'odieuses exagérations, fut déférée au Parlement et, sans avoir été entendus, ils furent condamnés comme criminels de haute trahison⁴.

Warham, archevêque de Cantorbéry; sa mort (1532); son esprit de prophétie. — On répandit le bruit que Warham était

1. En janvier 1535.

2. Elisabeth Barton, servante chez Thomas Cobb, qui était intendant des domaines possédés par l'archevêque de Cantorbéry à Court-the-Street, hameau situé entre Aldington et Limpe, eut en 1525 des visions. La Vierge lui apparut dans la chapelle du hameau, qui devint promptement un lieu de pèlerinage très fréquenté. Le curé d'Aldington était alors Richard Masters. Edward Bocking fit partie de la commission nommée par l'archevêque de Cantorbéry, W. Warham, pour examiner le cas de la voyante, considérée bientôt comme une prophétesse. C'est sans doute sur les conseils de Bocking qu'elle entra au couvent des dames bénédictines du Saint-Sépulcre près de Cantorbéry (voir D. Cheney, *The holy maid of Kent*, dans *Transactions of the r. hist. Society*, 1904, p. 107-129). Les visions de la « Vierge de Kent » sont résumées dans une lettre anonyme adressée en 1533 à Th. Cromwell et publiée par Th. Wright : *Three chapters of letters relating to the suppression of monasteries* (Camden Society, 1^{re} série, t. XXVI). C'est en septembre 1533 que Bocking, Masters et Elisabeth Barton furent arrêtés.

3. Le 20 avril 1534.

4. Le bill d'« attainder », lu pour la troisième fois le 6 mars 1534, fut approuvé par le roi le 21 mars. Sur le procès d'Elisabeth Barton et de ses « complices », voir Cheney, *loc. cit.*, p. 118, et l'abbé Gasquet : *Henry VIII and the english monasteries* (1906), p. 40 et suiv.

leur complice : il connaissait depuis longtemps, disait-on, l'hypocrisie d'Élisabeth, mais il l'avait dissimulée : d'ailleurs, Bocking et les autres criminels étaient ses amis ; un d'eux avait été son chapelain. Ce vieillard, ce traître, méritait donc mille morts. Pour donner plus de créance à ces rumeurs, Cromwell invita les gens à se tenir à l'écart de Warham, qu'attendait le dernier supplice. Certains papistes alléguaient bien qu'il était l'oint du Seigneur et qu'il a été écrit : « Ne touchez point aux oints du Seigneur » ; mais ils oubliaient qu'il a été aussi écrit : « L'esclave n'est pas plus grand que son maître ». « Certes », disait-il, « si le roi veut bien m'écouter, il ne périra pas d'une autre mort que celle du Christ, son maître ; comme il est archevêque, nous le suspendrons plus haut pour qu'il puisse donner avec ses pieds la bénédiction au monde entier. C'est le sort qui attend, je l'espère, tous les mitrés de son espèce. » Warham ne pouvait échapper qu'en se prononçant en faveur du divorce et en frappant le pape d'anathème. Sa conscience s'y refusa. Plein de jours et d'afflictions, il mourut à temps, le 22 août 1532. Bien des gens ont cru qu'il avait le don de prophétie, car, plus de vingt ans auparavant, en pleine paix, il disait qu'une tempête était prochaine, telle qu'on n'en avait pas encore vu en Angleterre depuis la naissance du Christ, et qu'on n'en verrait point jusqu'à la venue de l'Antéchrist. A son neveu William Warham, chevalier, il prédit que si, après sa mort, on lui donnait un successeur appelé Thomas¹, il faudrait s'en éloigner comme du fils aîné de Satan ; qu'il apporterait à l'Église autant de calamité et de honte que saint Thomas lui avait attiré de gloire par son martyre. Trente ans plus tard, en effet, le châtement auquel avait échappé l'oncle frappa le neveu : il fut arrêté sous le protectorat de Somerset et accablé de maux.

Thomas Cranmer. — Vers ce temps commença à percer un obscur théologien, Thomas Cranmer. Étant étudiant à Cambridge², il s'était épris d'une fille libertine qui tenait une pension à l'enseigne du Dauphin, et il l'avait épousée. Elle mourut quelques mois³ après à Saint-Ives. Devenu prêtre, il fut chapelain de Thomas Boleyn, comte de Wiltshire, dont la fille était aimée avec tant de passion par le roi. Un jour, dans une conver-

1. Allusion à Thomas Cranmer.

2. Cranmer prit ses degrés de B. A. en 1512 et de M. A. en 1515.

3. En 1516 ?

sation avec le comte, Cranmer demanda pourquoi le roi tardait tant à se remarier : il n'avait qu'à répudier Catherine, qui avait été la femme de son frère et qui était maintenant vieille et stérile¹, et à en épouser tout de suite une autre, sans s'inquiéter de Rome. On n'a pas plus à consulter l'oracle de l'évêque de Rome que de celui d'Alexandrie car ils ont juste autant de droit l'un que l'autre en Angleterre. Se laisser imposer des attermoiements par Rome, c'est compromettre les libertés du royaume, c'est régner à titre précaire. — Ces paroles rapportées au roi le disposèrent aussitôt en faveur de Cranmer. Le surlendemain, on donnait devant lui un combat entre des ours et des chiens. Cranmer assistait aussi au spectacle. Le roi l'appelle auprès de lui et le nomme archevêque de Cantorbéry². Mauvais présage que de voir ainsi désigner des évêques au cirque et au milieu des ours de manège, tandis qu'à l'ordinaire ils étaient créés après un service divin, avec le consentement d'évêques et d'autres graves personnages choisis avec soin. Après avoir fait venir en toute hâte ses bulles de Rome, Cranmer, le matin même du jour où il allait être consacré, fit venir plusieurs de ses amis, parmi lesquels Goodrich³, qui fut plus tard évêque d'Ely, et leur annonça que, s'il allait prêter le serment d'obéissance au siège apostolique, c'était un pur semblant, car en réalité il ne voulait pas tenir sa parole à des absents ; et il fit consigner cette protestation dans un acte notarié⁴. Tels furent les débuts d'un homme qui devait être le primat le plus changeant et le plus déraisonnable de toute l'Angleterre, qui passa toute sa vie à vouloir et à ne plus vouloir, à paraître et à disparaître, à dire oui puis non, à jurer et à se parjurer, à chan-

1. Née en 1485, Catherine avait quarante-huit ans au moment du divorce.

2. Cranmer fut nommé archevêque de Canterbury en janvier 1533, au retour d'une ambassade auprès de l'empereur. La bulle qui confirma cette nomination est du 21 février. Cranmer fut consacré le 30 mars. Le récit de notre auteur est une pure légende.

3. Thomas Goodrich était chapelain de Henri VIII ; il avait été consulté sur la légalité du mariage avec Catherine d'Aragon. Il fut évêque d'Ely en 1534 et mourut vingt ans après, en 1554.

4. La protestation de Cranmer eut lieu quatre jours avant sa consécration (*Letters and papers*, t. VI, p. 291). Il déclara qu'il n'entendait pas s'engager à rien faire qui pût aller contre les intérêts du roi et du royaume, ni limiter sa liberté dans les résolutions à prendre pour la réforme de la religion chrétienne et le gouvernement de l'Église d'Angleterre.

ger de foi religieuse jusqu'à son dernier souffle, qu'il vient d'exhaler dans les flammes à Oxford¹.

Les Universités consultées sur la question du divorce. — Confiant dans l'avantage que l'accession d'un tel prélat donnait à son parti, le roi fit voter par son parlement des lois portant qu'à l'avenir les annates ne seraient plus payées au Saint-Siège² et prohibant les appels en Cour de Rome³. Il espérait que le pape, frappé d'un tel coup, finirait par céder; mais Clément VII, malgré l'entremise officieuse de François I^{er}, fut à ce moment le défenseur du droit plus que de son intérêt propre. Il n'y avait donc plus rien à espérer du côté de Rome, soit parce que les Français, après les conférences d'Avignon, s'étaient refroidis pour la cause du roi, soit parce que Charles-Quint le combattait à Rome par l'argent et l'intrigue, soit plutôt (et c'est ce que je crois pour ma part), parce que le pape estimait criminel de dissoudre un mariage légitime.

Le roi n'en persista pas moins dans ses efforts; il envoya à Oxford et à Cambridge des émissaires chargés de plaider sa cause; quelques théologiens médiocres se prononcèrent pour lui: il les récompensa par de grasses prébendes. D'autres, tels que Kirkham et Roper, théologiens de poids, se déclarèrent contre: ils furent persécutés; Holyman⁴ fut mis en prison. Malgré la protestation de tous les gens de bien, le roi obtint de chacune des deux universités une déclaration publique et authentique en faveur du divorce. Il fit consulter de même les universités étrangères; les théologiens mercenaires qui souscrivirent les articles proposés reçurent cinq ou dix, parfois même vingt couronnes. Le soin d'engraisser les théologiens faméliques fut confié pour Paris à Bekensall⁵, pour Louvain à Lee⁶. A prix d'argent, il acquit des

1. Cranmer fut brûlé à Oxford le 21 mars 1556.

2. Le Parlement supprima les annates conditionnellement en 1532 et définitivement en 1534.

3. Par un statut de 1534.

4. John Holyman, moine à l'abbaye de Notre-Dame de Reading, prêcha et écrivit en faveur de la validité du second mariage de Catherine d'Aragon. Il mourut en 1558 étant évêque de Bristol où il avait été nommé par la reine Marie (*D. N. B.*).

5. John Bekensall ou Bekensau était en 1529 étudiant à Paris; le roi lui accorda des gratifications sur sa bourse (*Letters and papers*, t. X, p. 748, 749).

6. Il s'agit d'Édouard Lee, le futur archevêque d'York.

sentences favorables qu'il serra soigneusement à Londres près de lui.

Mariage secret du roi avec Anne Boleyn (25 janvier 1533). — Alors il fut procédé à son fatal mariage avec Anne Boleyn¹. La chose se fit en secret, dans l'hôtel d'York, que Wolsey avait fait construire (on l'appelle aujourd'hui Whitehall), dans une chambre haute qui fait saillie sur la face occidentale. Étaient présents : Norris² et Hennage³ et parmi les ladies, une seule dame, Lady Berkeley⁴ (car, deux femmes n'auraient pas été capables de garder le secret). L'officiant fut Rowland Lee⁵, plus tard évêque de Lichfield. Le roi lui avait d'abord narré qu'il avait gagné son procès à Rome, qu'il avait reçu du pape l'autorisation d'épouser une autre femme, mais en secret et sans témoin, par crainte de troubles. Rowland le crut, persuadé qu'un roi ne saurait mentir ; puis, quand tout fut prêt, il hésita, demandant lecture de la pièce officielle envoyée par le pape. « Avez-vous donc », dit le roi, « si peu de confiance en moi, dont vous connaissez la vie, et que vous avez entendu en confession ? Cette pièce, je l'ai ; elle est en lieu sûr. Vous la verrez vous-même. Mais dépêchons, le jour va luire et si l'on me voit sortir d'ici, on l'en glosera dans toute la Cour. » Tranquillisé par ces paroles, Rowland acheva la cérémonie du mariage⁶.

Couronnement d'Anne Boleyn (1^{er} juin 1533). — Cela fait, Anne voulut que son bonheur fût connu ; pour sonder les dispositions du public, on commença par répandre de légères rumeurs ; puis, quand on vit que personne ne bougerait, elle se fit proclamer reine et couronner à Westminster. Catherine cessa d'être appelée reine ; elle ne fut plus que la veuve du prince Arthur⁷. Pour Marie, qui avait eu jusqu'alors⁸ le titre de Princesse de Galles, il fallut en chercher un autre.

1. Le 25 janvier 1533.

2. Henry Norris était « esquire for the Body ». Il mourut en 1536.

3. Thomas Hennage ou Heneage était « gentleman of the Chamber ». Il mourut en 1533 (*Dict. Nat. Biogr.*).

4. Lady Anne Savage, seconde femme de Sir Thomas Berkeley (*Letters and papers*, t. IV, n° 708).

5. Rowland Lee ou Legh fut élu évêque de Coventry-Lichfield le 18 décembre 1533 et consacré le 19 avril 1534. Il mourut en 1543 (*Dict. Nat. Biogr.*).

6. En marge, d'une autre main : *Woe be to him that causethe good well and well good.*

7. Plus exactement : princesse douairière de Galles.

8. Depuis 1525.

J'ai peine à croire moi-même que les faits que je rapporte de ce roi sont vraisemblables, tant ils sont contraires non seulement à l'honnêteté, mais à la nature. Deux sœurs scélérates se disputaient cet homme : la luxure et la cruauté. On peut dire que, pendant les dix-huit années qui ont précédé sa mort, il n'y eut pas un mois où n'ait coulé le sang d'un de ses serviteurs : témoins l'évêque de Rochester, Th. More, tant de chartreux, d'abbés, de prêtres et de laïques, de gens de son entourage et du dehors qu'il a traités en ennemis et sacrifiés. Il est mort : j'aurais voulu l'épargner ; mais il importe aux vivants de flétrir le crime, afin qu'à l'avenir on ne le prenne pas pour modèle.

Protestations contre le divorce ; les franciscains de l'Observance : Peto et Elstow. — Le premier trouble apporté à ce mariage vint d'un sermon prononcé à Greenwich par un humble frère de l'Observance, frère Peto¹. Prenant pour texte l'histoire rapportée au livre III des Rois, il avait raconté comment Dieu avait mis l'esprit de mensonge dans la bouche des prophètes d'Achab : ceux-ci, par leurs belles promesses, avaient poussé le roi à combattre Galaad : mais il était mort, percé d'une flèche et son corps avait été porté à Samarie pour y être enseveli : les chiens, ministres de la vengeance divine, avaient léché le sang qui dégouttait de son char. Cependant Michée qui, seul, avait prophétisé vrai, était en prison, buvant l'eau d'angoisse et mangeant le pain de tribulation. Expliquant cette parabole : « O roi », s'écria-t-il, « je suis pour vous ce Michée que vous haïssez parce qu'il prophétise la vérité. Je sais que je mangerai le pain de la tribulation, je dirai cependant ce que Dieu m'a mis dans la bouche ». Et il s'efforça longuement et librement de détourner le roi d'un mariage incestueux. « Vos prédicateurs », dit-il, « sont les quatre cents prophètes d'Achab dans lesquels Dieu a mis l'esprit de mensonge. Si vous continuez comme Achab, les chiens viendront un jour lécher votre sang ». Cette prophétie s'accomplit à la lettre, car, comme on transportait de Londres à Windsor la dépouille mortelle du roi, le cercueil, secoué par les cahots de la route, se fendit ; dans les ruines du monastère de Sion où il fut déposé pendant la nuit, le sang, la graisse et la sanie coulèrent sur le pavement : au matin,

1. Sur cet épisode, voir *Letters and papers*, t. V, n° 941 ; *Calend. state papers. Venetian*, t. IV, n° 670 ; *Stow, Annals* édit. 1631, fol. 566.

vinrent des ensevelisseurs et des plombiers pour réparer les fentes du cercueil ; or un chien, se glissant entre leurs jambes, vint lécher le sang répandu sur le pavement. Comment connaissez-vous ce détail, me dira-t-on ? Par William Consell, qui assistait à ce lugubre spectacle et qui avec son bâton eut grand peine à écarter le chien ; c'est lui qui me l'a raconté ; on peut l'interroger, lui et les ouvriers présents.

Reprenons le fil de notre histoire. Irrité par le blâme qui lui avait été infligé du haut de la chaire, le roi dissimula un temps sa colère, mais sans oublier sa vengeance. Le dimanche suivant, qui était le jour des Rameaux ¹, il lâcha contre Peto un de ses chapelains, Carrant ², toujours à l'affût des grosses prébendes. En chaire, Carrant attaqua Peto, le traitant de chien, d'insulteur, d'hypocrite, de frocard mangeur de fromage, de traître. Il avait lu dans les Écritures que le souverain est une personne sacro-sainte, qu'il ne fallait pas mal parler des rois que Dieu avait placés si haut. Puis, s'attaquant à Peto lui-même, qu'il savait être parti pour un synode de son ordre tenu à Cantorbéry, il le provoqua : « Où es-tu, Michée, où te caches-tu ? L'avez-vous entendu, mes frères ? Non, Michée n'est pas ici. Il est sans doute prosterné quelque part, terrassé par nos arguments, préparant de plates excuses ». Mais un autre moine franciscain, Elstow, monté sur le jubé à l'endroit où se dressait la croix, prit Carrant à partie : « Oui, Michée est absent, non qu'il ait eu peur de toi, mais parce qu'une affaire urgente l'appelait ailleurs. Il sera ici demain. En attendant, me voici, autre Michée ; la même peine m'attend, mais je prouverai, Bible en main, la vérité de tout ce qu'il a enseigné. Je t'appelle devant des juges équitables, toi qui es un des quatre cents prophètes en qui Dieu a mis l'esprit de mensonge. » On eut quelque peine à faire taire cet audacieux. Le roi exaspéré ordonna qu'on chassât au plus tôt les deux Michées de sa présence. Le lendemain le comte d'Essex ³ les fit paraître devant lui. « Vous mériteriez, dit-il, d'être liés dans un sac et jetés dans la Tamise » ; à quoi Elstow répondit en souriant : « Ces menaces sont bonnes pour des courtisans ; pour nous qui savons qu'on va vers Dieu

1. Le 6 avril 1533. Cette date est d'ailleurs controversée.

2. Stow l'appelle Curwin. Hugues Curwin ou Curwen fut chanoine de Hereford (1541), archevêque de Dublin (1555), évêque d'Oxford (1567).

3. Henri Bouchier, deuxième comte d'Essex, mort en 1539.

par terre aussi bien que par eau, que nous importe le chemin ? » On les exila, et avec eux tous les frères de l'Observance. La fortune en les châtiant les traita d'ailleurs avec justice : quand le schisme commença sous Henri VIII, ils furent les premiers chassés du royaume ; sous Philippe et Marie, quand l'hérésie et le schisme eurent été rejetés, ils furent rappelés les premiers et rétablis dans leur monastère de Greenwich, qui était demeuré vide pendant vingt-quatre ans.

Reginald Pole. — Ainsi, deux pauvres frères mendiants, deux misérables bestioles, avaient pu causer au roi un gros ennui ; que ne pouvait-il craindre, si des hommes considérables par leur autorité personnelle ou par leurs richesses se mettaient à lui faire de l'opposition ? Il voulut donc sonder les dispositions du peuple, dans l'esprit de gagner les gens par les présents ou par la terreur. Il y avait alors un homme qui jouissait partout de la plus grande considération ; c'était Reginald Pole. A l'illustration de la naissance (il était de sang royal¹), il avait ajouté l'éclat de la vertu et de la distinction littéraire. Le roi pensait que sa cause serait plus d'à moitié gagnée s'il attirait Pole dans son parti ; ses efforts furent vains. Il finit par l'autoriser à se rendre sur le continent pour continuer ses études². Plusieurs années après, Pole fut fait cardinal par Clément VII³ et envoyé comme légat en Angleterre⁴. Il dut s'arrêter en France. Pour se venger, le roi fit solliciter François I^{er} de lui livrer son hôte⁵ ; des assassins furent même disposés pour le tuer en route ; mais Pole, averti, put se retirer à temps, réservé sans doute par la Providence pour restaurer un jour l'Église dont la face commençait à devenir repoussante.

Les victimes du divorce : Fisher et More. — Thomas More, quand il vit le roi prendre des résolutions qu'il désapprouvait, se démit de ses fonctions de chancelier⁶. Il eut pour successeur

1. La mère de Pole, Marguerite, comtesse de Salisbury, était en effet fille du duc de Clarence, frère du roi Édouard IV.

2. En janvier 1532.

3. Le 22 décembre 1536.

4. En février 1537.

5. Il y a sans doute ici confusion entre deux faits : 1^o le refus par François I^{er} de recevoir Pole comme légat, ensuite de quoi Pole dut se retirer en territoire neutre, à Cambrai ; 2^o la requête présentée à la reine de Hongrie, régente des Pays-Bas, la priant, si Pole entrait sur le territoire de l'empire, de le faire arrêter et de le livrer au roi d'Angleterre.

6. Le 16 mai 1532.

Audley, savant jurisconsulte, et juge assez ferme, mais résolu à aider le roi dans ses projets insensés, surtout par l'application de lois mauvaises. Ces lois, c'est Cromwell qui en avait l'idée ; Audley leur donnait la forme juridique ; le roi et quelques grands personnages douteux, par leur assentiment, leur conféraient la vie et l'autorité.

Cependant l'évêque de Rochester avait écrit un traité¹, où les arguments les plus forts tendaient à prouver que, dans le cas d'un frère qui veut épouser sa belle-sœur, il faut obéir plutôt à l'injonction du *Deutéronome* qu'à la défense formulée par le *Lévitique*². Le roi, dont ce traité condamnait le divorce, fit défendre, sous peine de mort, de vendre ou de communiquer aucun des ouvrages écrits par Fisher ou par More. Le livre de Fisher ne fut donc pas imprimé, mais il en circula sous le manteau tant d'exemplaires que cela importa peu ; quant aux arguments, on ne saurait rien trouver de plus ingénieux, de plus éloquent. Puis, le roi imagina d'imposer à ses sujets un serment³ par lequel ils reconnaissaient Anne Boleyn comme reine légitime et son enfant comme héritier du trône. J'ai honte de dire avec quelle facilité nombre de gens consentirent à le prêter malgré les protestations de leur conscience ; mais comment une foule sans armes saurait-elle résister au pouvoir armé des rois ? Fisher et More furent donc placés dans cette dure condition : ou de souscrire à la légitimité du mariage d'Anne Boleyn, de jurer fidélité à la mère et à son enfant, ou de s'attendre aux pires extrémités. Ils aimèrent mieux sauver leur conscience que de sauver leur vie par un serment honteux, et ils furent mis sous la garde de Walsingham⁴, lieutenant de la Tour de Londres.

Celui-ci se tenait, suivant l'usage, devant la porte, pour recevoir les prisonniers. Quand il vit, conduit par des hommes d'armes,

1. Le traité de Fisher, évêque de Rochester, sur le Divorce, est intitulé : *Matrimonii cujusdam... brevis apologia* ; il forme le livre I du traité de Harpsfield sur le « Divorce prétendu » (dom Bède Camm, *Lives of the english martyrs declared blessed by Pope Leo XIII*, t. I, 1904, p. 121).

2. Le *Lévitique*, ch. XVIII, v. 16, dit : « Vous n'aurez pas de commerce avec la femme de votre frère », et le *Deutéronome*, ch. XXV, v. 5 : « Lorsque deux frères demeurent ensemble et que l'un d'eux sera mort sans enfants, la femme du mort n'en épousera point d'autre que le frère de son mari. »

3. *Statutes of the realm*, t. III, 25^e année de Henri VIII, ch. XXII. Voir dans la *Vie du bienheureux martyr Jean Fisher*, publiée par le P. Van Ortoy (1893, le ch. XVII : « De iuramento successionis regiae ex Anna Bolenia confirmandae proposito omnibus », p. 271 et suiv.

4. Sir Edmond Walsingham, nommé lieutenant de la Tour vers 1525 resta dans cet office jusqu'à la mort de Henri VIII (*Dict. Nat. Biogr.*)

Th. More, dont il avait été le compagnon quand ils n'étaient rien encore, et l'ami, quand More était au faite des honneurs, il versa des larmes amères. « Hé quoi », lui dit More, « est-ce ainsi que tu reçois un vieil ami qui vient loger chez toi ? Tu ne me salues pas ; ta mine est lugubre ! Si tu n'as pas le temps pour t'occuper de moi en ce moment, je vais m'en aller ; je ne veux pas t'ennuyer. Ce n'est pas cela ? Alors fais-moi bon visage. Voici vingt bons angelots (et il les tira de sa bourse) ; tant qu'ils dureront, ne regarde pas à la dépense, traite-moi comme un prince. Quand la bourse sera vide, mets-moi à la porte comme un locataire insolvable et j'irai mendier mon pain. » Cependant on le menait comme un chien dans ce caveau où il resta enfermé pendant plusieurs mois. Il y médita sur la mort, sur le bien et le mal, sur l'immortalité de l'âme ; comme on lui avait interdit l'usage du papier et de l'encre, il écrivit avec du charbon ces pensées que nous avons pu lire dernièrement, imprimées en partie par les soins et aux frais d'une noble et docte femme, petite-fille de More, qui vient d'épouser cet incomparable James Basset en qui resplendissent toutes les grâces de l'esprit et du corps ¹.

1. Voir l'édition des œuvres anglaises de More : *The workes of Sir Thomas More, knyght, ... wrytten by him in englysh tonge* (Londres, avril 1537). On y trouve (p. 1350) : *An exposition of a parte of the Passion of Our Saviour Jesus Christe made in latin by Syr Thomas More, knight, ... translated into englishe by maystres Mary Basset, one of the gentlewomen of the queenes maiesties privie chaumber and nece to the sayde Syr Thomas More*. Une note de l'imprimeur au « Gentle reader » nous dit que cette Marie Basset était « daughter to Wiliam Roper, esquier, and Margarette hys wyfe daughter to the sayde Syr Thomas More ». Il y a en outre à la suite, plusieurs lettres de More écrites « with a cole » ; à la dernière (p. 1437) est ajoutée cette mention : « he wrote with a cole a letter to his daughter, maystresse Rooper, and sente it to her, whiche was the laste thyng that ever he wrote ». Quant à James Basset, c'était un beau-fils d'Arthur Plantagenet, Lord Lisle ; il fut élevé à l'abbaye de Reading, où il était en 1534 (dom Bede Camm, *Lives of the english martyrs declared blessed by Pope Leo XIII*, t. I, p. 360-361). Il fut un des procureurs chargés de représenter Stephen Gardiner, lors du procès qui lui fut intenté en 1532. En tête d'une de ses dépositions, il est présenté dans les termes suivants : « James Basset, gentleman, servant to the bishop of Winchester, with whom he had continued 12 years, of the age of 24 years or thereabouts » Foxe, *Acts and monuments*, édit. Cattle, t. VI, p. 231. En 1533, il était à Bruxelles. La correspondance qu'il eut alors avec le comte de Devonshire a été analysée dans le *Calendar. Domestic*, t. I, p. 63-73. Dans le *Calendar. Venice*, t. VI, 3^e partie, n° 1146, est analysée une lettre de Michel Surian, ambassadeur de Venise auprès du roi Philippe, au doge et au sénat : Surian y mentionne l'arrivée de don Juan de Aiala, suivi de

Il y avait déjà six années, autant de mois et onze jours que le roi traînait, après l'avoir prorogé plusieurs fois, son funeste parlement, assemblé le 3 novembre 1530¹, tant était difficile l'entreprise de détruire Rome² ! Je n'entreprendrai pas d'en rappeler tous les actes destructeurs des bonnes mœurs et de la religion ; je me contenterai d'en indiquer les principaux. Ils suffiront au lecteur sensé qui saura bien reconnaître le lion à ses griffes. Le beau résultat de ces longues délibérations, d'où sortit la condamnation du Christ, fut l'hérésie, le schisme, des sectes innombrables, le roi, chef monstrueux de l'Église, les autels profanés, les sacrements sans force, l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel, c'est-à-dire l'image de Jésus crucifié enlevée, les emblèmes royaux peints dans les saints lieux avec le chien et le serpent, le désert fait dans les monastères, les œuvres d'assistance abolies, les pauvres affamés, les bandits de cour enrichis par la rapine et le sacrilège. Si l'on vit des enfants déshérités³, de nouveaux divorces prononcés⁴, des reines envoyées à l'échafaud⁵, ce sont des malheurs privés et pour ainsi dire domestiques, dont souffrirent cependant tous les gens de bien ; mais quel spectacle donnaient chaque jour les méchants impunis, les bons exposés au péril, les voleurs honorés, les défenseurs du pays mis à la potence, les trésors des églises dévolus au fisc qui néanmoins reste toujours à sec, et le peuple, dont les victoires avaient autrefois conquis tant de richesses, réduit maintenant aux larmes et à la misère ! Les écoles, les universités, les hôpitaux ne sont pas épargnés ; les

« master Basset », l'Anglais qui fut envoyé par la reine Marie « per dar l'avviso certo al serenissimo re del suo esser grvida ». D'après notre auteur, James Basset doit avoir épousé Marie dans le temps où paraissait l'édition des œuvres anglaises de More.

1. En réalité, ce Parlement, assemblé pour la première fois le 4 novembre 1529, fut dissous le 4 avril 1536 (Parry, *The Parliaments and Councils of England*, 1839, p. 201 et 203).

2. Notre auteur a ici altéré à dessein le vers de Virgile : *Tantae molis erat romanam condere gentem* !

3. Après la naissance d'Élisabeth (1534), Marie Tudor fut déclarée bâtarde et la succession de Henri VIII promise aux enfants d'Anne Boleyn. Après le supplice d'Anne Boleyn, un nouvel acte de succession écarta du trône aussi bien la fille d'Anne que celle de Catherine d'Aragon ; la couronne devait passer aux enfants de Jeanne Seymour (1536).

4. Henri VIII épousa Anne de Clèves le 6 janvier 1540 et divorça en juillet de la même année.

5. Anne Boleyn, seconde femme de Henri VIII, fut décapitée le 19 mai 1536, et Catherine Howard, sa cinquième femme, le 13 février 1542.

tombes des morts sont violées, et ceux-là qui, pendant un millier d'années, avaient dormi dans le repos sont arrachés subitement à l'asile de la sépulture : des saints qui, quatre cents ans auparavant, avaient fait opposition aux progrès de la tyrannie royale, sont chassés du ciel; mais d'abord on avait persécuté leurs cendres¹. Une femme connue pour ses mauvaises mœurs et ses opinions hérétiques, Anne Askew², est mise au rang des saints et honorée en certains endroits de prières publiques par des gens qui n'admettaient pas le culte des saints. Revenons à notre récit.

L'Acte de suprématie et la loi de succession au trône. — Sur le point de se déclarer chef de l'Église, le roi ne haïssait rien tant que les gens d'Église, sur lesquels il voulait régner comme, chez Esope, la cigogne sur les grenouilles : il commença par faire contre les testaments, contre la pluralité des bénéfices, des lois où il n'y aurait eu rien à reprendre si elles avaient été inspirées par le sentiment du bien et non par la haine et l'envie. Ce fut le pré-lude de cet autre Parlement qui fut assemblé en la vingt-cinquième année de Henri VIII³ ; là, les évêques que le Christ avait destinés à diriger l'Église acquise par son sang, abandonnèrent au roi le gouvernement de l'Église⁴, en promettant de ne plus promulguer sans l'autorisation royale ni canons, fussent-ils venus du siège apostolique, ni décrets émanés des conciles provinciaux, de ne plus tenir de synodes, malgré l'exemple donné par saint Paul à Jérusalem, quatorze ans après la mort du Christ, et par les apôtres ailleurs. Ainsi le roi avait tous les pouvoirs, il était armé des deux glaives ; il eût pu, s'il l'eût voulu, baptiser et sacrifier⁵, ce qu'aucun roi n'avait osé faire depuis Ozias, que Dieu frappa de la lèpre. Puis une autre loi enjoignit à tous de reconnaître, sous la foi du serment, pour héritier, l'enfant à naître d'Anne Boleyn⁶ : le refus de prêter ce serment serait puni de mort.

1. Allusion au procès fait aux reliques de Thomas Becket ; voir plus haut, p. 31.

2. Sur Anne Askew, brûlée pour crime d'hérésie à Smithfield, le 16 juillet 1546, voir *Diet. Nat. Biogr.*

3. Le Parlement de la vingt-cinquième année, assemblé le 15 juin 1534, fut en réalité la dernière session de celui qui avait été élu en 1529.

4. Le 31 mars et le 2 juin 1534, le clergé des deux provinces, assemblé dans ses convocations, abjura la suprématie pontificale [Wilkins, *Concilia*, t. III, p. 769].

5. Non point ; car, si le roi s'était fait donner sous réserve le « jus jurisdictionis », il ne s'était pas arrogé le « jus ordinis ».

6. *Statutes of the realm*, 25 Hen. VIII, ch. xxii [1534].

Supplice de John Fisher (22 juin 1535). — Le piège était donc dressé où devaient tomber l'évêque de Rochester et Th. More. Le tour de Fisher vint le premier. Il était nonagénaire¹, épuisé par les ans et par les privations ; on ne lui donnait pas cinq jours encore à vivre ; il fut traîné du tribunal au bourreau et frappé de la hache. Pourquoi tant de hâte ? C'est parce que le pape lui avait envoyé le chapeau de cardinal² ; à cette nouvelle, le roi, dans un accès de colère, avait dit : « Il a le chapeau ? Eh bien, il n'aura pas longtemps de tête pour le porter. J'en fais mon affaire³. »

Supplice de Thomas More (6 juillet 1535). — Cependant Cromwell va trouver More ; en apparence il est plein de bonnes intentions ; il assure que le roi est bien disposé envers lui, qu'il veut lui sauver la vie ; tandis que ce vieux fou de Fisher était réclamé pour le supplice (les corbeaux allaient bientôt déjà dévorer sa chair⁴), le roi consentait à donner au prisonnier le temps de la réflexion : More n'allait pas se perdre par de vains scrupules de conscience, il penserait à ses amis, à ses enfants, qu'il ne voudrait pas affliger par la honte de sa mort, à sa réputation qu'il ne voudrait pas ruiner à jamais par un crime de haute trahison. « Sachez », lui dit-il, « qu'une loi récente ordonne à toute personne, sous peine de mort, de reconnaître par serment Anne pour reine et son enfant à venir pour légitime héritier de la couronne ; cette loi n'existait pas quand vous étiez aux affaires ; elle existe maintenant ; lui obéir est votre unique planche de salut ! Désobéir à la loi et au roi, c'est la mort immédiate. Et ne vous inquiétez pas du serment que vous avez prêté pour l'enfant de Catherine. Le roi, que nos théologiens ont déjà proclamé le chef de l'Église, pourra vous relever de votre serment. » More répondit : « Le roi peut-il exercer à la fois l'empire et le sacerdoce ? A lui d'en décider ; pour moi je ne demanderai pas cette dispense et, si on me la donne, je ne l'accepterai pas. Mais sera-t-il permis à un prisonnier de poser une question ? » — « Demandez tout ce qu'il vous

1. Chiffre très exagéré. Le P. Bridgett (*Vie du bienheureux Jean Fisher*, trad. par l'abbé Cardon, 1890, p. 6) pense que Fisher naquit en 1468 ou 1469 ; il aurait donc eu moins de soixante-dix ans le jour de sa mort.

2. Fisher fut créé cardinal par le pape Paul III le 20 mai 1535.

3. C'est à peu près ce qu'on lit dans une lettre de Chapuys à l'empereur, du 16 juin 1535 (*Letters and papers*, t. VIII, n° 76).

4. Le supplice de Fisher eut lieu le 22 juin 1535.

plaira. » — « Hé bien », répondit More, « quand on peut tuer un homme de sa main, pensez-vous qu'il soit bien utile de faire une loi pour cela ? » — « Cessez d'épiloguer », répliqua Cromwell, « pensez plutôt à vous et à vos enfants ; par amitié pour vous, je vous en prie. Le roi le désire ardemment ; votre obéissance vous assure, avec sa grâce, les plus grands honneurs. Acceptez ces conditions honorables, et faites que, revenu auprès du roi, je puisse lui annoncer votre changement d'opinion » ; puis, debout et comme hésitant : « Dois-je lui dire que vous avez changé d'idée ? » — « Allez donc », lui dit More, « et dites au roi que j'ai changé d'idée : avant votre arrivée, je voulais faire venir le barbier pour me raser ; maintenant, si ma tête doit tomber, comme vous me le donnez à entendre, je n'ai plus besoin du barbier. » Cromwell était joué ; on ignore ce qu'il alla dire au roi ; mais le lendemain More fut traduit devant les juges à Westminster¹ et condamné par un jugement inique, du haut de ce même siège d'où il avait autrefois prononcé tant de justes sentences ; puis, le jour de la translation de saint Thomas, le martyr dont il portait le nom, il fut décapité². Sa tête, mise au bout d'une perche au pont de Londres, fut pendant longtemps un monument de la cruauté royale.

Dans la foule qui vint contempler ce triste spectacle, se trouvait une des filles de More. Celle-ci s'était jetée aux genoux de son père³ ; elle l'avait supplié de sauver sa vie, d'accepter les conditions du roi. Ébranlé un moment, More avait fini par se reprendre et, dans les bras de sa fille, il avait prononcé ces seuls mots : « Cesse, mon enfant, de tenter ton père » ; puis, se détournant, il avait pleuré amèrement. L'ambassadeur vénitien, qui assista de loin au supplice, vit More quitter ses vêtements, entouré par les valets du bourreau ; levant les bras au ciel : « Dieu ! » s'écria-t-il, « un tel homme a voulu mourir pour le pape ; le pape ne veut sûrement pas mourir pour lui » ; puis il se tut.

Ainsi mourut l'homme le plus honorable et le plus innocent que ces temps aient connu, celui auquel j'aimerais le mieux ressembler,

1. Le 4^{er} juillet 1535.

2. More fut décapité le 6 juillet ; la fête de la translation de saint Thomas Becket est le 7 juillet.

3. Notre auteur l'appelle Ena, peut-être Elisabeth, seconde fille de More.

dussé-je être pendu, plutôt que d'être un roi et assis sur un trône comme celui-là. — Le corps, jeté sur un tombereau, comme le cadavre d'un chien mort, fut porté à la Tour, où cependant il eut un tombeau et, peu après, sa vengeance. Ce tombeau fut en effet creusé devant la porte de la chapelle¹, et c'est sur le seuil même de cette porte que passèrent les cadavres de la reine², de Rochford³ et de Cromwell⁴, de presque tous ceux qui avaient contribué au supplice de More, et qui périrent à leur tour, frappés d'un juste châtiment ; leur sang coula sur sa tombe en manière d'expiation.

Supplice des Chartreux (4 mai 1535). — Le glaive tiré dans cette occasion par Henri, et que teignit le sang d'abord d'un prélat, puis d'un patricien, ne devait plus, jusqu'à la mort du roi, être remis au fourreau. L'Acte sanguinaire de suprématie frappa de nombreuses têtes. On arrêta en divers lieux plus de quatre-vingts chartreux qui en disparaissant, les uns de mort naturelle, les autres après avoir été envoyés au supplice, laissèrent leurs maisons vides et de riches dépouilles dont le roi s'empara avidement. Dans le nombre fut un homme du premier rang : Reynold, prieur de la chartreuse de Sheen⁵. On le conduisit à Tyburn avec plusieurs autres. Ils furent d'abord pendus ; puis on coupa la corde avant qu'ils fussent tout à fait morts, on leur ouvrit le ventre d'où l'on arracha les entrailles qui furent jetées au feu. Lui, pendant ce temps, il harangua les assistants deux heures durant, avec une si grande présence d'esprit et une telle hauteur de sentiments, qu'on eût dit que lui seul était en sécurité, les bourreaux et le public en péril ou en défaillance. Reynold fut amené le dernier. On lui arracha vivant les entrailles et les parties génitales qui furent jetées au feu et brûlées à petit feu ; puis le bourreau faisant pénétrer son bras dans le flanc gauche, lui demanda : « As-tu senti, vieux, où est ma main ? » — « Oh », répondit-il, « tu as touché le cœur. » Le cœur fut arraché lente-

1. Chapelle de Saint-Pierre in *Vincula*, dans la Tour de Londres.

2. Anne Boleyn.

3. George Boleyn, vicomte Rochford, frère d'Anne ; il fut décapité le 17 mai 1536, deux jours avant sa sœur.

4. Thomas Cromwell fut décapité le 28 juillet 1540.

5. Richard Reynold, chartreux à West Sheen, aujourd'hui Richmond, fut supplicié avec quatre autres chartreux le 4 mai 1535 (dom Bède Camm, *Lives of the english martyrs*, t. I, p. 27-36).

ment et le glorieux martyr succomba enfin à la plus cruelle des morts¹. Est-ce une histoire du temps de Phalaris que je raconte, ou de notre temps ?

Le roi attaque la superstition dans l'Église. Ses aboyeurs : Barlow, Barnes et Brown. — Le roi exerçait maintenant son droit de suprématie dans l'Église ; s'il lui plaisait d'épouser dix femmes, de multiplier les meurtres, les sacrilèges, les spoliations, les pires injustices envers Dieu et les hommes, il savait qu'il n'avait plus à craindre le blâme de personne, qu'il n'avait à redouter sur la terre ni juge ni supérieur. Aussi quelle ne fut pas son audace, à l'égard non seulement des vivants, mais des morts ! Donc il envoie ses sermonneurs, sorte de hérauts d'armes chargés de déclarer la guerre aux saints, sous couleur de venger le peuple abusé. Les plus fameux furent Barnes, Browne et Barlow, frères apostats de l'ordre de saint Augustin. Barlow² était une espèce d'amphibie qui arriva à l'épiscopat après avoir passé par tous les ordres religieux, puis échoua dans le mariage, sans avoir pu se tenir dans un rang, un nom ou un habit. Après avoir changé souvent de froc, il fut aussi souvent trompé par sa femme, que des serviteurs avaient corrompue et, comme il était devenu évêque de Saint-David, tout le monde l'appelait Dave parce que, par ses mœurs, il ressemblait plus à l'esclave Davus qu'au roi David. Un moine du même habit, Barclay, d'ailleurs homme pieux et fort différent de notre Barlow, fit sur lui une épigramme que je n'ai pu mettre en latin, mais que j'ai voulu accommoder pour des oreilles anglaises. La voici :

Dave dan, Dave hir, Dave fryer, Dave dave,
 Monke dave, Dave prior, bishop smelsmock, Dave lyer,
 Crist never sawe me, yf ever I sawe such a Dave³.
 Parlons aussi de Barnes⁴, bien qu'en fait de pareilles gens,

1. Comparez le récit fait par un autre chartreux, le P. Maurice Chauncy, qui devint en 1537 prieur de la Chartreuse restaurée de Sheen : *Historia aliquot nostri saeculi martyrum* (Mayence, 1550).

2. William Barlow fut en 1536 nommé évêque d'abord de Saint-Asaph, puis de Saint-David en Galles ; transféré sur le siège de Bath et Wells en 1548, il émigra sous Marie, rentra sous Élisabeth et mourut en 1569.

3. « Dave, moine, prieur, évêque, renifleur de cotillons et menteur. Que Christ me damne à jamais, si j'ai jamais vu un pareil Dave ».

4. Robert Barnes, chanoine augustin à Cambridge, puis à Londres, fut employé à plusieurs missions auprès des protestants d'Allemagne ; il fut brûlé comme hérétique le 30 juillet 1540.

quand on en connaît un, on les connait tous : c'était un homme délicieusement folâtre, qui criblait tous les moines de plaisanteries fort monacales : aussi était-il devenu autrefois à Cambridge très populaire auprès de ses compagnons de beuverie ; puis il enseigna la théologie, sans posséder un grain de saine théologie, mais il assaisonnait ses leçons de médisances, ce qui plaît parfois à la foule, surtout si l'on s'attaque aux puissants. Barnes s'en donnait à cœur joie ; souvent il avait pris à partie le cardinal Wolsey pour ses affections charnelles qu'il aimait à qualifier de cardinales. Il voulut un jour s'entremettre pour un ami poursuivi en justice par un créancier ; mais, ses prières étant restées vaines, il monta en chaire, enseigna qu'il n'était pas permis à un chrétien d'en citer un autre en justice et se fit fort d'appuyer cette doctrine de textes tirés de l'Écriture. Traduit devant le chancelier de l'Université, il avoua son erreur et fut obligé de se rétracter, sous peine du feu. Après cette équipée, il se tint coi pendant quelques années. Puis, voici que le schisme montre le bout de l'oreille ; les braillards qui veulent jeter le désordre dans l'Église sont assurés, non seulement de l'impunité, mais d'une bonne récompense. Notre homme s'agita de nouveau et ne cessa de semer le trouble que le jour où, aux applaudissements de tous les gens de bien, son corps eût été réduit en cendres sur le bûcher.

Quant à Browne¹, intime ami de Cromwell, c'était un habile orateur, mais aussi un noctambule et un ivrogne, point méchant d'ailleurs : loin de chercher noise aux gens en place, il eût plutôt, si on le lui avait ordonné, prêché le Coran au lieu de l'Évangile, Judas Iscariote au lieu du Christ. A force de platitudes, il réussit à se faire nommer archevêque de Dublin, où il succéda à Allen, qui venait d'être odieusement assassiné par Garret, comte de Kildare. Le comte et cinq de ses oncles, à la tête de gens levés dans l'Irlande citérieure, étaient restés longtemps en état de rébellion ; puis ils s'étaient laissé leurrer par de belles promesses ; attirés à Londres, ils y trouvèrent

1. George Browne, provincial de l'ordre des Augustins, fut nommé au siège de Dublin, vacant après l'assassinat de l'archevêque Allen lors de l'insurrection de Kildare 1534. Chassé de son siège sous la reine Marie, il mourut en 1536. John Bale, évêque d'Ossory, qui subit les mêmes vicissitudes que Browne, a tracé de ce dernier un portrait dont certaines lignes rappellent la caricature tracée par notre auteur *Dict. Nat. Biogr.*

le dernier supplice, qu'ils méritaient. Le nom des Garret eût disparu ce jour-là si l'un d'eux n'avait réussi à s'enfuir à Rome, par la trahison, croyait le roi, de Lord Léonard Grey¹. Quoi qu'il en soit, ce dernier, après avoir réussi à pacifier l'Irlande, était revenu en Angleterre ; en récompense de ses services, il fut mis à mort comme complice de la fuite du jeune Garret. Mais revenons à Brown, ce respectable prélat dont il est bon de connaître la vie. Sous Henri VIII, le mariage des prêtres était encore prohibé ; il traita donc avec un de ses serviteurs, marié à une jolie femme, pour la posséder à tour de rôle, et il vécut ainsi plus de douze ans, dit-on, en adultère ; beaucoup d'enfants naquirent, mais on ne sait de quel père. Quand, sous Édouard VI, on eut le droit de faire à peu près tout ce qu'on voulait, Browne ordonna à son camarade de chercher une autre femme, épousa sa maîtresse, fit reconnaître comme siens les enfants de l'autre et les fit déclarer tous nobles, comme nés d'un père archevêque.

Voilà les orateurs dont se servit le roi, chef de l'Église ; un pâtre avisé ne les aurait pas pris pour parler à ses cochons ; mais ils reçoivent les instructions de Cromwell et, pour se faire la main, ils commencent par s'attaquer aux morts, qui ne résistent guère. Ils vont donc dénoncer avec de grands éclats de voix la présence dans certaines églises de spectres aveugles appelés *Blindbugge* ; on les tenait, disait-on, sous clé dans des chasses dorées, devant lesquelles brûlaient des lampes nuit et jour ; ils attiraient beaucoup de gens qui espéraient par leur intercession obtenir quelque bien, mais qu'on renvoyait ensuite après avoir pris leur argent. Car toujours, disaient nos sermonneurs, il faut laisser en partant de l'or ou de l'argent, des pierres précieuses, des vêtements ou de riches étoffes, au besoin, du lard ou du fromage dont se nourrit le prétraillon fainéant ; et celui-ci, par-dessus le marché, se moque de la naïveté du pauvre homme qui le traite si magnifiquement, pendant que sa femme et ses enfants crèvent de faim. Et quelle sottise d'aller demander la santé ou la vie à des morts qui n'avaient pas su l'obtenir pour eux-mêmes ! Enfin, ils sont loin, comment pourraient-ils entendre les prières qu'on leur adresse, surtout si le vent souffle en tempête ?

1. Léonard Grey fut nommé vicomte Grane en 1535 ; député gouverneur d'Irlande, il fut accusé de favoriser le parti des Fitzgerald, condamné à mort et décapité à Londres le 28 juillet 1541 *Dict. Nat. Biogr.*

Un prêche à Sutton ; le prédicateur royal et la meunière. — Tel fut, pour ainsi dire, le premier acte de cette comédie hagiomachique (si l'on peut forger un mot pareil), que les auteurs, chacun selon son génie particulier, surent orner des fleurs variées du mensonge et du blasphème ; ils recueillaient parfois des applaudissements parmi les bouffons de leur espèce. Il arriva cependant qu'à Sutton, ville située à sept milles de Londres¹, un de ces pitres trouva un auditoire peu endurant. Au milieu du sermon, une femme prit la parole : « Monsieur le prédicateur », lui dit-elle, « si, comme vous le dites, les morts ne sauraient donner la vie aux autres, comment le Christ a-t-il pu nous donner la vie après sa mort ? Si les vents peuvent intercepter nos prières et les empêcher de parvenir à leur adresse, faudra-t-il ne plus prier, surtout en hiver, au temps des grands vents et des tempêtes ? A vous en croire, mon mari perd sa peine, lui qui, depuis trente ans, assis près de la meule de son moulin, verse presque chaque jour de pleins boisseaux de prières qui n'ont pu être entendues à cause du bruit des roues et de l'eau tombant sur les palettes ? Non, vous êtes un hérétique et je porterais un fagot à votre bûcher avec plus de plaisir que je ne boirais un bon verre de cervoise un jour de grande chaleur. Allons, vaurien, descendez de votre chaire, ou gare les coups ! Nous croyons notre curé plutôt qu'à vous : il nous a dit souvent que les saints vivent avec Dieu et que Dieu est le dieu des vivants et non des morts. J'écouterai les discours de mon chat plutôt que les vôtres, si vous ne nous servez pas de meilleure théologie. » Elle en dégoisa tant, soutenue par plusieurs de ses voisines, et il y eut un tel bruit de rires et de cris dans l'assistance, que le malheureux dut interrompre son sermon et s'enfuir par une porte de derrière. Il alla se plaindre au shériff, qui demeurait non loin de là ; on fit venir le mari ; le shériff commença par lui reprocher d'avoir laissé sa femme prendre de si mauvaises manières et lui enjoignit de réprimer sa langue. « Ce sera bien difficile », lui répondit le mari ; « je ne sais si, vous autres nobles, vous y réussissez dans vos ménages. Pour moi, si j'essayais de mettre à ma femme un bâillon, j'attraperais des horions, comme cela m'est arrivé, pas plus tard qu'hier », et il montra une bosse, grosse comme un œuf de poule,

1. Sutton, ou « The Dean's », au comté de Middlesex, non loin de Brentford.

qu'il avait à la tête. « Bon, bon », dit le shériff en souriant ; « mais rappelez-vous ce que j'ai dit », et il le renvoya. En voyant l'état du mari, le prédicateur s'estima heureux d'avoir échappé, en somme, à si bon compte, aux griffes des commères ; mais la pièce ne devait pas finir là, et les sermonneurs préparèrent de nouvelles scènes.

Une prétendue idole galloise : Delvagadar et le franciscain John Forrest. — Il y avait alors dans le pays sauvage et turbulent de Galles une image colossale fabriquée par des paysans en un jour de malicieuse gaieté : un loustic, caché dans son ventre, comme dans le cheval de Troie, pouvait lui faire rouler les yeux, ouvrir la bouche, tirer la langue, prononcer des paroles incohérentes et donner des réponses, ou même l'obligeait à roter et à péter. On lui avait donné le nom de Delvagadar¹. Quand on promenait ce monstre, les gamins s'amusaient à lui jeter des pommes ou des cerises et, lui, il branlait la tête pour dire non ou merci, enfin faisait des gestes tout semblables à ceux des humains. Il imitait si bien la nature, que certains lourdeaux le prenaient pour un être vivant, et les malins de rire d'autant plus de leur naïveté. Si une bête venait à mourir dans le troupeau, si les pois ou les fèves poussaient mal, si une poule couvait un œuf vide, ils criaient que Delvagadar avait jeté un sort sur la maison et qu'il fallait l'apaiser par quelque cadeau. Si la cervoise aigrissait, si la bouillie brûlait dans la marmite, si la chatte avortait, c'était la faute à Delvagadar. Les filles qui voulaient un bon mari, lui tressaient des couronnes ; aux enfants qui pleuraient dans leur berceau, on disait qu'il était derrière la porte et qu'il allait venir leur donner la fessée. Delvagadar était comme le lare familial des Gallois, un de leurs démons. Le bruit en vint aux oreilles des sermonneurs qui firent conduire à Londres le grotesque animal. Là, à la Croix de Saint-Paul², pendant le ser-

1. *Letters and papers*, t. XIII, nos 694, 863, 864 ; cf. Gairdner, *Lollardy*, t. II, p. 146. Au sujet de cette prétendue idole, qu'il appelle Darvel Gatheren, et du P. John Forrest, Foxe *Acts and monuments*, t. V, p. 180 ajoute ce détail « which the Welshmen much worshipped and had a prophecy amongst them, that this image should set a whole forrest on fire ; which prophecy took effect, for he set this Forrest on fire and consumeth him to nothing ».

2. La Croix de saint Paul était en réalité une chaire à prêcher en forme de croix aux quatre branches égales et surmontées d'un toit. Elle se trou-

mon, on lui fit exécuter tous ses tours, à la grande joie des assistants. Quand on eut obtenu, non sans peine, le silence : « Voilà », s'écria le prédicateur, « un des saints gallois que ces rustres prient et pour lequel ils font dire des messes ; ils vont vers lui en pèlerinage ; ils jurent par son nom ; c'est de lui seul qu'ils attendent la vie et la santé ; c'est leur ange gardien. Ce n'est pas seulement les femmes et les enfants qui croient en lui, mais aussi des hommes, des prêtres, même des évêques, du moins me l'a-t-on affirmé » (ce qui d'ailleurs était un mensonge ; mais le mensonge était un procédé oratoire fort commun chez les sermonneurs de ce temps-là) ; puis, comme accablé par la lutte qu'il venait de soutenir contre un monstre muet et des Gallois absents, il se tourna vers son auditoire : « Et cependant vous autres, gens de Londres », dit-il, « il ne vous appartient pas de vous moquer des Gallois. N'avez-vous pas vos superstitions, vos idoles ? Les Delvagadars ne manquent pas dans vos rues ni dans vos églises. Je sais un certain Christophe, colosse qui n'est pas moins ridicule que celui-ci ; un Martin qui coupe son manteau par la moitié. On s'étonne que, depuis le temps, ils ne soient pas encore vermoulus. Et n'avez-vous pas Laurent avec son gril, Catherine avec sa roue ; ici Pierre enchaîné, là Dunstan qu'un diable tient par le nez avec des tenailles, le diable que John Shorn en prison a enfermé dans une jambière ? Roch, découvrant sa cuisse, montre sa plaie qui est, je pense, le mal français. Et vous baisez cette plaie. Et, quand vous allumez un cierge devant Dunstan, est-ce à lui ou au diable que vous l'offrez ? Toutes ces sottises, ces adorations, ces pèlerinages, vous appelez cela de la religion ! Vous vous dépouillez vous-mêmes pour couvrir d'or et d'argent un misérable morceau de bois ; vous enfermez pieusement dans des reliquaires d'or des osselets à moitié pourris et il ne vous reste seulement pas un oreiller de paille pour y reposer votre tête. Hé donc, renoncez à cette idolâtrie ; si vous n'êtes pas des sots,

vait sur la place (churchyard) qui longeait le côté septentrional de la cathédrale, dans l'angle formé par le mur du transept et par celui de l'abside.— Voir W. Sparrow Simpson, *Chapters in the history of Old Saint-Pauls* (Londres, 1881) ; le chap. ix est consacré à l'histoire de la Croix de saint Paul. Cf. par le même : *Saint-Paul's cathedral library. A catalogue of bibles, rituals and rare books. Works relating to London... including a large collection of St Paul's Cross sermon* (Londres, 1893) ; le plus ancien de ces sermons est de 1550.

enrichissez-vous et pensez à vous et à vos enfants. » Telles furent les principales scènes du second acte ; passons au troisième.

À quoi devaient aboutir ces préludes, tout le monde le prévoyait, peu de gens l'approuvaient ; mais la crainte du roi, à la volonté de qui c'était un crime capital de faire opposition, opprimait tous les cœurs. Seul Forrest¹ préféra risquer sa vie plutôt que de compromettre la cause de la religion. Il mit les gens en garde contre ces prédicateurs qui, pour faire supprimer les images vénérables des saints, les comparaient à des idoles. « C'est comme si », disait-il, « on mettait sur le même rang les prodiges exécutés par Moïse et ceux des Égyptiens, les miracles opérés par les apôtres et les impostures de Simon le Magicien, ou bien si l'on flétrissait la résurrection de Lazare, qui fut l'œuvre de Dieu lui-même, sous prétexte qu'une pythonisse fit apparaître Samuel sous la forme d'un mauvais esprit, ou si l'on blâmait tout sentiment de pitié envers les suppliants et les affligés, sous prétexte que Saül avait offensé Dieu en épargnant le gras Agag. L'histoire de Delvagadar est un conte de bonnes femmes qu'il serait vain de vouloir répéter et sot de vouloir défendre. Des nourrices ont pu se servir de son nom pour faire peur aux enfants ; des malins ont pu le faire parler et gesticuler pour tromper les nigauds. Ces plaisanteries n'ont rien à voir avec la religion, pas plus que le jacquemard du portail septentrional de Saint-Paul, qui parle, étend la main, montre les phases de la lune, porte les images dorées de l'écrevisse et du bélier, animaux que le peuple regarde comme des idoles. On y voit même deux chevaliers en bois qui, armés de bons marteaux, frappent bravement la cloche pour faire sonner les heures ; il est arrivé plus d'une fois que des enfants, des imbéciles les ont pris pour des êtres vivants. Et cependant nul de ces sermonneurs n'a dénoncé leur erreur comme un acte d'idolâtrie. S'il faut détruire tout ce que les hommes ont pris pour des idoles, enlevons le soleil du monde, les astres du ciel. Mais, si la faute est dans les hommes et non dans les choses, le devoir des sermonneurs était de les instruire au lieu de s'attaquer à des fantômes. Si Dieu donnait à Delvagadar seulement une heure de

1. John Forest ou Forrest, moine franciscain de l'Observance de Greenwich ; confesseur de la reine Catherine d'Aragon, il se déclara contre la suprématie royale et fut brûlé comme hérétique à Smithfield le 22 mai 1538 (*Dict. Nat. Biogr.* . Cf. Fleuley, *Sir town chronicles*, p. 199).

vie, il ne trouverait lui-même rien de plus fou que la folie de ces gens qui font sortir tant de fumée d'un si pauvre lumignon. Ils ont dit tout haut qu'il fallait jeter les reliques des saints : — où, demandez-vous ? — A l'égout, sur le fumier, vous répondront-ils. — Ainsi donc, s'il faut les en croire, les crânes de saint Pierre et de saint Paul qui, lorsque s'asseyait le Fils de l'homme, s'asseyaient à son côté, les cendres de saint Étienne, que les apôtres ensevelirent avec pompe, les ossements d'Élisée, dont le contact a ressuscité un mort, le corps de Moïse, que Dieu ensevelit de sa propre main, lui promettant qu'il trouverait enfin les repos dans le sommeil, tous, dis-je, seront déterrés et jetés à la voirie, et ceux qui ont versé leur sang pour le Christ, donneront leurs os à ronger aux chiens ! Mais le sort le plus misérable est celui de Joseph d'Arimathie. Si vous croyez ces sermonneurs, il ne tardera guère à subir le châtiment de l'affection qu'il témoigna, il y a quinze siècles, à notre Sauveur. Il s'était fait édifier à Jérusalem un tombeau de pierre, mais il n'y fut pas enseveli. Lorsque, en effet, le Christ eut été mis en croix par les Juifs, il lui céda bien ce tombeau ; mais quand, au bout de trois jours, celui-ci eut été trouvé vide, Joseph ne voulut pas reprendre ce qu'il avait donné au Christ. Il partit donc au loin et, par un décret non douteux de la Providence, il aborda en notre île de Bretagne ; enfin, à l'ouest du monastère de Glastonbury, il trouva, lui, étranger, la tombe glorieuse d'où il risque d'être expulsé si vous voulez écouter ces braillards. La résurrection de la chair, ils n'y croient d'ailleurs pas plus pour les hommes que pour les chiens... »¹.

Honteux et confondus, les sermonneurs vont conter la chose au roi, en l'envenimant. Le roi fait arrêter Forrest ; peu de temps après, on l'accuse de sédition manifeste, de superstition, de sorcellerie, et on l'envoie au bûcher avec Delvagadar, dont on prétendit qu'il favorisait les impostures. Pitoyable et ridicule spectacle que de voir infliger un semblable supplice en même temps à un homme isolé et à un morceau de bois muet qui n'avaient pu ni répondre ensemble en justice ni commettre ensemble le même péché ; mais le roi, qui pouvait tuer un homme et détruire un morceau de bois, ne faisait aucune différence entre les compa-

1. J'ai cru inutile de traduire la fin de cette interminable dissertation.

gnons qu'il voulait punir et s'inquiétait peu de celui à qui il s'attaquait pourvu qu'il pût se venger. Arrêtons ici, s'il vous plaît, le troisième acte de la comédie, qui commence à tourner au tragique.

Suppression des monastères et confiscation de leurs biens. — L'affaire semblait jusque là marcher très lentement, sans rapporter d'honneur au roi ni de profit à son trésor. Beaucoup pensaient qu'on voulait, au moyen des prédicateurs, obtenir le consentement populaire à la spoliation des saints ; on soupçonnait que le roi dépendait tellement de l'opinion publique que, sans ce consentement, il n'oserait point, par exemple, en s'emparant des biens du clergé, commettre un acte peu honorable pour un roi qui était le chef de l'Église. Il importait donc qu'il entreprît hardiment de dépouiller lui-même les églises. Aussi imagina-t-il un moyen plus expéditif et plus profitable : avec les prédicateurs, chargés de remplir de billevesées les oreilles du peuple, il envoie ses gens de finance pour vider les trésors des églises, les coffres et les armoires, attribuer au fisc les vases d'or et d'argent, les pierres précieuses, les riches ornements, surtout dans les cathédrales et dans les monastères, enlever les offrandes aux lieux de pèlerinage et aux tombeaux des saints ; mais en outre brûler les cendres, détruire les fondements même des tombeaux, comme le sanglier qui, non content de lécher le miel, écrase les abeilles et renverse les ruches. Combien ce sacrilège a-t-il pu rapporter au trésor ? Il serait difficile d'en faire le compte exact, et, si l'on nous donnait un chiffre vrai, d'y croire. Après avoir estimé dans son esprit le produit de cette grande spoliation, le roi dit un jour : « Le trésor de mon royaume est plus que doublé. » Il y a chez les Anglais un proverbe : quand on ne peut retrouver une pièce d'argent qui a roulé à terre, on dit : « elle a été frappée en métal de calice » ; c'est dire que le bien mal acquis ne profite jamais. Et en effet, le Trésor, enrichi d'un tel afflux de richesses, se trouva subitement épuisé. C'était le tonneau des Danaïdes. Ce que l'homme avait acquis par la fraude fut réduit à rien par la vengeance divine.

Profanation des tombeaux des saints. — Quels saints furent alors violentés en Angleterre (si l'on peut dire que l'homme puisse faire violence aux esprits divins), Celui-là le sait qui, un jour, vengera le sang de ses saints et qui enregistra le nom des

malfaiteurs. Parmi les plus célèbres qui ont été chassés de leurs tombeaux ou consumés par le feu, je rappellerai le prêtre Alban¹, protomartyr de l'Angleterre, Erkenwald², Swithun³, Bérinus⁴, Remi⁵ et Hugues⁶, tous deux évêques de Lincoln, Dunstan⁷, Thomas Becket⁸, archevêques de Cantorbéry, Augustin évêque des Angles⁹, Brinstan¹⁰, Grimbaldus abbé de Hyde¹¹, Cuthbert¹², Richard de Chichester¹³, les confesseurs Edmond¹⁴ et Édouard¹⁵, les martyrs Édouard¹⁶, Edmond et Oswald¹⁷, Ywy¹⁸, Neot¹⁹, le patrice Cedda²⁰, les religieuses Edburge²¹ et Brigitte²².

1. Saint Alban, prêtre breton, martyrisé le 22 juin d'une année inconnue.

2. Erkenwald ou Earconvald, évêque de Londres, consacré en 675, mort le 30 avril 693.

3. Swithun, évêque de Winchester, consacré en 852, mort le 2 juillet 862.

4. Birinus, évêque de Dorchester, consacré en 634, mort le 3 décembre 650.

5. Rémi, dernier évêque de Dorchester, consacré en 1067, transféré à Lincoln en 1085, mort le 7 mai 1092.

6. Hugues d'Avallon, évêque de Lincoln, consacré en 1186, mort le 17 novembre 1200, canonisé le 17 février 1220.

7. Dunstan, abbé de Glastonbury, évêque de Worcester 957, puis de Londres 959, enfin archevêque de Cantorbéry 960, mort le 19 mai 988.

8. Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, consacré en 1162, mort le 29 décembre 1170.

9. Augustin, premier évêque ou archevêque de Cantorbéry 597, mort le 26 mai 604.

10. Birstan ou Birnstan ou Beornstan, évêque de Winchester, consacré en 931, mort le 4 novembre 934.

11. Grimbald, premier abbé du monastère de Hyde à Winchester, mort le 8 juillet 903.

12. Sans doute Cuthbert, évêque de Hereford (736), archevêque de Cantorbéry 740, mort le 26 octobre 758.

13. Richard de Wych, évêque de Chichester, consacré en 1245, mort le 3 avril 1253, canonisé en 1262.

14. Edmond, roi d'Est-Anglie (855), martyrisé le 20 novembre 870.

15. Édouard le Confesseur, roi de Wessex (1042), mort le 5 janvier 1066.

16. Édouard le Martyr, roi de Wessex (975), mort le 18 mars 978.

17. Oswald, roi de Northumbrie (634), mort le 6 août 642.

18. Ywy, disciple de saint Cuthbert, mort le 8 octobre 700.

19. Neot, moine à Glastonbury, mort vers la fin du x^e siècle (Asser, *Life of king Alfred*, édit. Stevenson, 1904, p. 297).

20. Peut-être Cedd ou Chad, évêque des Saxons de l'Est, mort vers 665; mais alors il faudrait, dans le texte, lire *presbyter* au lieu de *patricius*.

21. Il y a au moins trois saintes de ce nom : Edburge de Winchester, morte en 960; Edburge d'Aylesbury morte vers 620; Edburge de Minster-in-Thenet, morte en 731.

22. Brigitte, abbesse de Kildare en Irlande, morte le 1^{er} février 523.

Quant à Joseph d'Arimathie, on détruisit à Glastonbury le toit qui abritait sa tête : la belle affaire : s'il pleut, ses os nageront dans la châsse, et voilà tout. Le nombre de ceux qui ont été persécutés montre à quel point l'Angleterre a été fertile en martyrs, depuis le temps où l'apôtre Simon¹ est venu, au dire de Nicéphore, y prêcher l'évangile. Jamais depuis lors la foi n'a pu être étouffée par les persécutions, malgré les monceaux de martyrs entassés autrefois par le tyran Cerdic. On montre à environ un mille de Guildford une colline très élevée : les plus anciennes chroniques l'appellent le Mont des Martyrs. Parmi les lieux saints de la chrétienté tout entière, il occupe le troisième rang. Cerdic, persuadé qu'il avait anéanti les chrétiens, éleva sur leurs cadavres ce monticule, où il croyait ensevelir en même temps leur souvenir et leur foi. Mais le sang des chrétiens est une semence ; elle croît quand on la répand sur la terre ; d'un seul grain de foi naissent plus tard de riches moissons. Ce monticule n'a pas été touché par les déprédateurs royaux ; avaient-ils oublié que là dorment des martyrs, ou pensaient-ils qu'il n'y avait pas d'or enterré ?

Résumons-nous : la fureur de destruction fut telle que le Turc féroce l'eût interdite à ses soldats ; et ce n'est pas seulement les corps des martyrs morts chez nous qui furent profanés, mais de saintes reliques apportées par Hélène², Constantin, d'autres pieuses personnes encore : ce sont des fragments de la vraie croix ; c'est le sang même du Christ qui, après avoir été longtemps conservé dans le monastère de Hales, fut jeté dans la

1. Simon, apôtre, qui subit le martyre avec Jude, le 28 octobre de l'an 28. Une Histoire de l'Église en dix-huit livres compilée dans la première moitié du xiv^e siècle par un médiocre chroniqueur byzantin, Nicéphore Calliste le Xanthopoulos, rapporte seulement au livre II, chap. 40, que Simon Zelotès (autrement dit le Chananéen), évangélisa les Iles Britanniques : τῆς Βρεταννικῆς νήσου εὐαγγελισάμενος. Notre auteur a-t-il eu le texte grec sous les yeux ou n'en connut-il qu'une traduction latine ? Les Bollandistes *Acta sanctorum*, octobre, tome XII, p. 424 regardent à juste titre comme fabuleuse l'évangélisation de la Bretagne par Simon l'apôtre : ils ne citent d'ailleurs pas Nicéphore, mais Dorothée, qui fut évêque de Tyr, martyrisé sous Julien vers le milieu du iv^e siècle, et ils n'accordent à ce qu'ils appellent la *Pseudo-Dorothei lucubratio* aucune valeur. Sur Nicéphore, voir Krumbacher, *Geschichte der Byzantinischen Literatur*, 2^e édit., p. 291-292.

2. Hélène, mère de Constantin, passait pour être la fille du breton Coilus ou Coel, roi de Colchester (J. Bale, *Scriptorum illustrium Majoris Britanniae Catalogus*, 1539, p. 31). Des historiens modernes ont accueilli cette fable : Dodd, *Church history*, t. I, p. 5 ; Collier, *Ecclesiastical history*, t. I, 1840, p. 57.

rue avec les ordures, parce que, disait-on, c'était du sang de canard¹. D'ailleurs, de tant de richesses, pas une parcelle d'argent ne fut donnée aux pauvres ni employée à de pieux usages ; mais le roi faisait construire des théâtres et des cirques tout dorés pour y donner des combats de coq, agrandissait ses viviers en empiétant sur les terres cultivées par les paysans, et frappait chaque jour une monnaie plus dépréciée. Voilà les bienfaits par lesquels il prétendait mériter la grâce de Dieu et des hommes ; voilà les scènes principales du quatrième acte.

Reste le dernier, où s'accomplit un nouveau forfait, le plus odieux de tous.

Il y avait encore en Angleterre des monastères, des collèges, des hôpitaux, des cellules où vivaient des anachorètes et des ermites, des granges², comme on les appelle, au nombre de plus de huit mille, œuvre des siècles qui nous ont précédés. Là on récitait des prières ; on chantait des hymnes avant le jour, d'après les rites apostoliques ; on prenait soin des pauvres et des pèlerins ; on ouvrait des écoles. En général les monastères, du moins ceux qui étaient bien tenus, étaient des foyers pour la vertu et pour les lettres, des asiles pour les malheureux. Ainsi l'avaient ordonné dans leurs testaments les bienfaiteurs des monastères et c'est pour cet usage qu'ils leur avaient donné de grands biens. Le roi décide de mettre d'un coup la main sur tout cela. Que lui importe d'interrompre le culte divin, d'intercepter le soulagement des vivants et des morts, de violer la volonté de tous les défunts ? Il y voit son avantage ; cela seul lui suffit, car le chef de l'Église exècre la religion et tous ceux qui la servent lui sont suspects. Les sermonneurs reparaissent alors pour forger contre les religieux des accusations capables d'engourdir la conscience publique. En chaire, ils attaquent furieusement les moines, les traitant d'hypocrites, d'imposteurs, de têtes de bois, de paresseux gras à lard, de frelons oisifs ; de plantations que le Père céleste n'avait pas plantées, de marmonneurs de prières nocturnes, à l'effet desquels ils ne croyaient peut-être pas eux-mêmes parce que, la nuit, le Seigneur dormait, de créatures du pape et non de Dieu, enfin de toutes les épithètes que pouvaient imaginer de sinistres braillards. Pour

1. Voir page 132, note 4. Hales était une abbaye du comté de Gloucester.

2. Les granges étaient des dépendances rurales de certains monastères ; mais ici il est plutôt question des chanteries.

diriger cette partie du drame. Cranmer vint à la Croix de Saint-Paul¹ ; convaincu qu'il valait mieux dire nettement les choses, il annonça que le roi avait résolu de détruire les monastères, les prieurés et toutes les autres officines de la superstition, dont le nombre infini était un danger pour l'État ; d'ailleurs il y cherchait non son propre avantage mais l'intérêt de tous. « Jusqu'ici », disait-il, « pressé par la nécessité, le roi vous a souvent accablés d'impôts ; les revenus des monastères vont maintenant lui permettre de remédier à la pénurie du Trésor ; quelles que soient les sommes dont il aura besoin à l'avenir, il ne vous demandera plus un penny². » Ces belles paroles persuadèrent facilement les gens crédules ; les autres, qui connaissaient l'esprit chimérique du prélat et la maladie du roi, cette soif d'argent qui tournait chez lui à l'hydropisie, n'eurent aucune confiance dans ces promesses. Un jour ou deux après, on présenta au Parlement un bill tendant à mettre à la disposition du roi les monastères qui avaient moins de 200 livres de revenu annuel³. Cela fut accordé sans peine, avec l'approbation même des abbés des grands monastères, qui avaient encore leur place au Parlement après les évêques⁴.

1. Voir plus haut, p. 124, note 2.

2. La session du Parlement qui vota l'Acte supprimant les petits monastères, fut ouverte le 4 février 1536.

3. Dans une dépêche de Chapuys à l'empereur, 10 février 1536 (*Letters and papers*, t. X, n° 282), il est dit que, le 4 du même mois, commença la session du Parlement. Pour l'instruction des membres de ce Parlement, on avait fait imprimer et publier plusieurs ouvrages où l'on attaquait les images, l'adoration des saints, la croyance au Purgatoire ; sur ces points aussi les prédicateurs avaient reçu l'ordre d'enseigner le peuple. Cet ordre s'étendit également aux prélats. Déjà, le dimanche précédent (3 février) l'archevêque de Cantorbéry avait joué son rôle sur la *grande place* [en français dans le texte] devant la façade de la cathédrale : des deux heures que dura son sermon, une et demie furent employées à des blasphèmes contre Sa Sainteté et contre ses prédécesseurs.

4. Foxe (*Acts and monuments*, tome V, p. 397), résume comme suit quelques-unes des destructions d'idoles ordonnées par Cromwell : « An old rotten stocke, called the roode of grace, wherein a man should stand inclosed, with an hundred wyers within the roode, to make the image goggle with the eies, to nod with his head... till this idolatrous forgerie at last, by Cromwell's meanes, was disclosed and the image, with all his engines, showed openly at Paule's Crosse and there torne in pieces by the people. The like was done to the blood of Hayles, which in like manner by Cromwell was brought to Paules Crosse and there proved to be the blood of a ducke... What would I speak of Darvel Gatheren, of the rood of Chester, of Thomas Becket, of Our Lady of Walsingham... ? » Cité par Simpson, *History of old St Paul's*, p. 170.

Le Pèlerinage de grâce (1536-1537). — A cette nouvelle, les gens du comté de Lincoln prennent les armes¹; ils ne souffriront pas, s'écriaient-ils, la destruction des monastères. Ces gens simples prévoyaient que ce serait leur perte pour eux et leurs enfants. Ils marchent en désordre d'abord vers Louth, puis vers Horncastle², massacrent en passant John Raynes³, chancelier du chapitre de Lincoln. L'auteur de cet assassinat fut un prêtre que Raynes avait condamné peu de temps auparavant à faire pénitence publique et qui, pour se venger, fit croire à la foule, ce qui était absolument faux, que Raynes était venu pour détruire les monastères. Cependant le roi était à Windsor, tremblant de peur : timide à l'excès en présence du soulèvement populaire, il fut, après la répression, d'une cruauté inexorable. Un jour de marché, arrivèrent à Windsor, chevauchant de compagnie, un prêtre et un boucher; ils eurent le malheur de prononcer le nom de Lincoln, sans plus : il les fit pendre avant même que leurs chevaux eussent été menés à l'écurie. Sans savoir à quoi se résoudre, il envoya des troupes vers le comté de Lincoln; mais dans le même temps on lui annonça un soulèvement dans celui d'York⁴. Le roi fut si effrayé de cette nouvelle qu'il faillit se conchier lui-même. Il dit à Cromwell et à ses autres intimes qu'il était prêt à faire n'importe quelle condition pour avoir la paix, mais ils lui donnèrent le conseil de tout tenter plutôt que de traiter avec des sujets rebelles. Il y avait d'un côté les grands seigneurs du Yorkshire, de l'autre les soldats, dont les intentions étaient incertaines; ils disaient qu'ils marcheraient si le roi leur en donnait l'ordre⁵, mais qu'ils ne livreraient pas bataille à leurs compatriotes, à des gens qui luttèrent pour la religion et pour l'immunité de l'Eglise. Le comte de Shrewsbury⁶ connaissait ces disposi-

1. Cette insurrection est connue sous le nom de Pèlerinage de grâce. Voir *The Pilgrimage of grace, 1536-1537, and the Exeter conspiracy 1538*, par Madeleine-Hope Dodds et Ruth Dodds, 2 vol., 1915.

2. Ils arrivèrent à Louth et à Horncastle (deux localités du comté d'York), le 2 octobre 1536 (Dodds, t. I, p. 92 et 104).

3. La mort de John Raynes (4 octobre) est rapportée tout au long dans *Letters and papers*, t. XI, p. 237-238, 321-323; cf. Dodds, t. I, p. 101.

4. Le soulèvement commença le 1^{er} octobre dans le comté de Lincoln et le 10 dans celui d'York (Dodds, t. I, p. 141, 148).

5. La lettre est du 13 octobre (*Ibid.*, t. I, p. 171).

6. George Talbot, quatrième comte Shrewsbury, mort le 26 juillet 1538, âgé de 70 ans.

tions : il prévoyait de quel côté pencherait la victoire, si l'on en venait aux mains. Il se fit donc porter à l'armée en voiture, car l'âge et la maladie l'empêchaient d'aller à pied¹, et il invita les principaux chefs à une conférence². Là il leur communiqua la proclamation par laquelle le roi promettait l'amnistie³ à tous les insurgés qui abandonneraient l'entreprise ; puis, non sans peine, après de longs pourparlers et en faisant des promesses que le roi ne tint jamais, il obtint d'eux de poser les armes et de rentrer chacun chez soi.

La paix faite, le roi, feignant des sentiments d'amitié pour Aske, le premier fauteur de la sédition⁴, lui fit présent d'un collier d'or⁵ et le traita comme un de ses principaux conseillers. Les autres chefs, gagnés par ces marques insolites de bienveillance, vinrent eux aussi à Londres : ils furent envoyés au supplice. Dans le nombre furent les lords Darcy⁶, Lumley⁷ et Hussey⁸, les chevaliers Percy⁹, Constable¹⁰, Bulmer¹¹ et Bigot¹², Aske lui-même¹³ et Mackerell, abbé de Barlings¹⁴, Lady Bul-

1. Dodds, t. I, p. 118.

2. Conférence de Doncaster, le 26 octobre (*Ibid.*, t. I, p. 260).

3. Le 2 novembre (*Ibid.*, t. I, p. 273).

4. Robert Aske fut le chef de l'insurrection dans le comté d'York. Dodds, *passim*).

5. Le même détail est fourni par une Chronique espagnole (cf. Dodds, t. II, 436).

6. Thomas, Lord Darcy, fut mis à la Tour de Londres le 7 avril 1537 (*Ibid.*, t. II, p. 186, jugé à Westminster le 15 mai (*Ibid.*, p. 193, reconnu coupable de haute trahison et décapité à Tower Hill le 30 juin (*Ibid.*, p. 195).

7. Ce n'est pas Lord John Lumley, mais son fils George qui fut mis à mort le 2 juin (*Ibid.*, t. II, p. 185, 199 et 216). Il avait bien trempé dans le complot, mais il se tira d'affaire en donnant à Cromwell la forte somme.

8. Lord John Hussey fut arrêté en même temps que Lord Darcy (*Ibid.*, t. II, p. 195). Le roi voulut qu'il fût décapité à Lincoln ; l'exécution eut lieu sans doute en juillet (p. 197).

9. Sir Thomas Percy était un frère d'Henry Algernon, sixième comte de Northumberland. Il fut exécuté avec George Lumley et Sir Francis Bigod le 2 juin 1537 (*Ibid.*, p. 216).

10. Sir Robert Constable, condamné à mort à Westminster (*Ibid.*, p. 206), fut pendu à Hull en juin 1537.

11. Sir John Bulmer fut exécuté à Tyburn le 25 mai (*Ibid.*, p. 214).

12. Sir Francis Bigod, on vient de le dire, fut exécuté le 2 juin (*Ibid.*, p. 216).

13. Robert Aske, arrêté le 7 avril et mis à la Tour (*Ibid.*, p. 207), fut condamné le 11 mai (p. 208). Le roi lui fit grâce du supplice des traîtres et il fut pendu à York le 12 juillet (p. 222-225).

14. Mathieu Mackerell fut condamné par la cour de Lincoln le 26 mars (*Ibid.*, p. 153) et mis à mort aussitôt après.

mer ¹ et tous les moines qui avaient donné quelque chose aux soldats du Yorkshire ; ils avaient fait cela bien malgré eux et comme les enfants qui abandonnent aux oiseaux de proie ce qu'ils n'ont pu garder dans la main.

Le duc de Norfolk ² se rendit à York ; après enquête, il fit pendre un grand nombre de gens qui invoquaient en vain l'amnistie promise par le roi ³. On était alors en plein hiver et cependant on eût pu se croire en automne, tant les arbres étaient chargés de ces étranges fruits qui, suspendus au haut des branches, menaçaient de tomber sur la tête des passants. Le roi, que la victoire rendait toujours cruel et non miséricordieux, chassa aussitôt tous les religieux de leurs maisons en Angleterre, en Irlande et en Galles et s'empara de leurs biens, leur laissant pour vivre leurs bras et leurs outils. Il leur défendit même de porter les vêtements de leur ordre. Discutant un jour avec plusieurs de ses conseillers sur les points essentiels de la profession monastique, comme certains étaient d'avis qu'après les avoir dépouillés de leurs richesses on pouvait bien les laisser pratiquer leurs vœux et garder leur habit, le roi s'y refusa. « Si vous voulez parler », leur dit-il, « des vœux généraux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, la pauvreté les a bien pourvus, puisqu'elle leur a tout pris, sauf la faim et le dénûment. D'ailleurs la pauvreté est la plus sûre gardienne de la chasteté ; qui a le ventre creux ne se livre pas à la débauche. Quant au troisième point, si cette épée ne les rend pas aussi obéissants envers moi que le fouet les rendait obéissants envers leurs abbés, ce n'est pas la peine d'en avoir une au côté. »

Voilà comment le roi s'empara de tous les monastères de son royaume : par la loi, la trahison et la reddition. Nous avons dit plus haut que les monastères possédant moins de 200 livres de revenu lui furent donnés par un vote du Parlement. Plusieurs riches monastères, tels que Glastonbury, Reading, Colchester et

1. Lady Marguerite, femme de Sir John Bulmer, fut brûlée à Smithfield le même jour que son mari fut exécuté, le 25 mai (Dodds, t. II, p. 215).

2. Thomas Howard, troisième duc de Norfolk de sa maison. Président du Conseil du Nord d'avril 1537 à octobre 1538, il déploya la plus grande férocité dans la répression du soulèvement, sans doute pour faire oublier qu'il avait paru un moment avoir de la sympathie pour les pèlerins.

3. La mission de Norfolk dans le Nord forme le chapitre XVIII de l'ouvrage des demoiselles Dodds.

Woburn, furent confisqués au profit du roi après la mort de leurs abbés condamnés pour un crime incertain de haute trahison. Les autres abbés, gagnés par la force et la peur, abandonnèrent volontairement au roi leurs monastères ; sinon, c'était la mort, dont ils ne voulaient pas.

Le procès et le supplice de Richard Whiting, abbé de Glastonbury (nov. 1539). — L'abbé de Glastonbury (il s'appelait Whiting) eut une fin lamentable¹. Il avait été cité à Londres pour se défendre contre diverses accusations ; il y avait répondu avec tant d'habileté qu'on le croyait hors d'affaire. Il regagna donc Glastonbury, accompagné par Pollard, qui était ami de Cromwell et l'aidait à machiner la ruine des grands. L'abbé n'aimait guère ce compagnon, mais il n'osa pas le refuser. A l'auberge, tandis que Pollard, après diner, refusait de se laver avec l'abbé, comme s'il en était indigne, l'abbé, qui n'augurait rien de bon de cet excès de politesse, lui dit : « Messire Pollard, si vous m'avez été donné pour collègue, lavez-vous les mains et allez vous coucher ; si je suis votre prisonnier, dites-le, je me tiendrai à la place qui sied à un homme dans cette condition ; sinon, je vous prierai, après le déjeuner, de me quitter et de me laisser terminer mon voyage à ma fantaisie. Je suis, comme vous le voyez, vieux et mal portant, vous êtes jeune et plein de santé ; vous irez plus loin en un jour que moi dans toute une semaine. » Pollard le rassure ; il sait les égards que l'on doit à l'âge et à la vertu ; s'il l'accompagne, c'est pour lui faire honneur et par ordre de ses chefs ; il ne le quittera pas avant de l'avoir conduit sain et sauf à Glastonbury. Dans la suite de l'abbé, se trouvait Thomas Horn, que l'abbé avait élevé depuis l'enfance et qui trahit son maître. Pendant la route, en effet, Horn consolait l'abbé, protestant par serment que, lui présent, il ne lui arriverait aucun mal ; il en répondait sur sa tête. On arrive enfin au monastère de Glastonbury. Au réfectoire, l'abbé trouve une étrange réunion : c'était un tribunal et des juges. Il s'approche, incertain s'il allait jouer le rôle d'un accusé ou d'un juré.

1. Sur le procès et la mort de Richard Whiting, voir Hearne, *History and antiquities of Glastonbury* 1722, p. 30. Il raconte ces événements d'après deux sources différentes, distinctes aussi de notre auteur. Cf. *Letters and papers*, t. XIV, 2^e partie, nos 399 et 531 et l'abbé Aidan Gasquet, *The last abbot of Glastonbury and his companions* 1895.

Les autres lui indiquent la sellette des accusés où il doit aller s'asseoir. Il se tourne vers l'assistance et demande où était Horn ; un de ses serviteurs lui apprend que Horn a quitté le cortège à deux milles environ de la ville. « Hé bien », dit-il, « il m'a trahi et je meurs innocent. Je recommande à Dieu ma cause et ma vie. » Aussitôt douze jurés le déclarent coupable et il est pendu au sommet d'une colline élevée qu'on appelle Torre Hill¹. Sa tête coupée est ensuite exposée sur la place de Glastonbury là où, quelques années auparavant, un essaim d'abeilles avait fabriqué du miel. Mais on ignore le sens de ce présage.

D'autres abbés, d'autres moines, périrent dans le même temps sous le coup de légers soupçons ; et aussi un prêtre de Reading, Ingram, et Rugg, qui de son vivant déjà passait pour un saint². Leur mort fut d'ailleurs plus un meurtre qu'une exécution judiciaire. Les motifs, le nombre, les noms de tant de victimes, ne me les demande pas, lecteur. Il était plus facile à ces gens-là de tuer un homme qu'à moi de le raconter.

J'arrête ici, à bout de forces, cette tragédie qu'on peut bien dire coupée puisque, derrière ses cinq actes, elle traîne une queue de malheurs qui nous balayera, et non pas nous seulement, mais notre postérité pendant dix siècles, s'il en reste encore autant avant la fin du monde. Car aux maux extraordinaires que nous endurons aujourd'hui, nous ne pouvons attribuer d'autre cause que la destruction des monastères.

Conséquences économiques de la suppression des monastères. La vie chère. — La pénurie des marchandises, la cherté des vivres, l'abandon de la pêche et de l'agriculture, la destruction des forêts, tant de pauvres affamés, d'églises sans culte, de cheminées sans feu, tant de nobles qui, nés hier des dépouilles des monastères, convoitent les dépouilles du monde entier, enfin la corruption des mœurs, l'hérésie schismatique, l'ignorance et l'infidélité plus que turques n'ont pas d'autre origine.

De petits faits montreront la démente de ces gens-là. Chaque année, au temps de l'Avent qui précède Noël, s'il arrivait qu'il fallût payer jusqu'à un shilling pour seize œufs de poule, on ren-

1. L'exécution eut lieu le 15 novembre 1539.

2. L'abbé de Reading, Hugues Faringdon, fut exécuté le 15 novembre 1539 avec deux de ses moines : John Eynon et John Rugg (Hurry, *Reading abbey*, 1901, p. 52).

dait responsables d'une aussi grande cherté les moines qui, disait-on, accaparaient les œufs sur le marché ; si donc on supprimait les couvents, les œufs seraient moins chers. Mêmes plaintes à propos du poisson. Combien ce calcul était faux, l'événement le prouva, car, après la ruine des monastères, le prix non seulement des œufs et du poisson mais de toutes les marchandises quadrupla. Et pourquoi ? L'explication est bien simple : autrefois, les pêcheurs entreprenaient de longs voyages ; ils allaient en Islande, en Norvège, jusqu'aux antipodes. Revenus avec des navires chargés de poissons, ils vendaient leur marchandise aux monastères et toujours à des prix suffisamment rémunérateurs. Mais, dans les monastères vides, il n'y eut plus personne à nourrir, sinon un pâtre et son chien. En outre, aux jours maigres, on se mit à manger de tout, ce qui infligea aux pêcheurs un chômage perpétuel et l'on ne trouva pas plus de poissons d'Islande à acheter que de fruits de l'Inde. Marchandise rare, donc chère. Ce n'est pas seulement la mer dont les bienfaits vinrent à nous manquer, mais ceux aussi de la terre et de l'air, car le bétail, les oiseaux furent consommés avec une voracité telle qu'on en laissa à peine assez pour la reproduction des espèces¹.

La Cour de l'augmentation des revenus du roi ; dilapidation des biens enlevés aux églises. — Le roi cependant, après avoir mis la main sur les monastères dont les revenus auraient dû enrichir le Trésor, pour se rendre, lui aussi, plus auguste, institua, à la demande il est vrai du Parlement, une Cour des augmentations² où seraient dressés les comptes de toutes les recettes provenant des monastères ; puis, pour empêcher les moines de réclamer un jour, s'il les gardait pour lui, les dépouilles enlevées à Christ vaincu, il résolut de partager cette proie avec d'autres. Il en gratifia donc certains favoris, mais en ayant bien soin de choisir les moins dignes : à Symbarbus dont les grillades de porc avaient flatté sa gourmandise, il donna le collège de Saint-Edmond à Salisbury, avec plusieurs cures, bien qu'il fût un simple laïc et que la cure des âmes fût son moindre souci ; à

1. Sur la cherté de la vie on trouve d'intéressants documents dans *Select cases in the Star Chamber*, publ. p. I. S. Leadam Selden Society, t. II, 1911, p. XL-XLI, XLVII-XLIX, 224, etc.).

2. Cette Cour fut constituée en 1536, après la suppression des petits monastères ; elle connaissait de toutes les causes concernant l'augmentation des revenus de la couronne.

Miles Partridge (qui plus tard fut pendu) il donna une tour dans le cimetière de Saint-Paul, à Londres, avec les cloches et le plomb, que ce joueur émérite avait gagnés aux dés¹. Les cas de ce genre sont infinis et le roi prit des airs de libéralité en dépouillant Christ pour enrichir Belial. Certains domaines, mis en vente aux enchères, furent vendus au premier venu, d'autres échangés, et il ne se trouva personne parmi les nobles pour oser résister si le roi voulait par voie d'échange s'emparer de biens qui leur appartenaient, à eux et à leurs ancêtres, depuis plus de six cents ans. Mais il y eut d'immenses revenus immobiliers dont le roi lui-même, disait-on, fut dépouillé par la faute de ses ministres, qui profitèrent de la Cour des augmentations pour s'enrichir. Du moins est-il sûr que beaucoup de gens trouvèrent de grandes richesses au fond de leur encrier; deux ans passés dans cette Cour leur suffirent pour acquérir des biens fonciers aussi considérables que ceux des chevaliers ou même des principaux lords et des comtes; le roi cependant, soit par stupidité, soit par insouciance, laissa faire.

Quant aux ouvriers des champs, aux petits cultivateurs, dont le travail est le fondement même de l'État, ils n'ont jamais souffert de plus cruels maux que maintenant. Autrefois, ils tenaient leurs champs des abbés, soit gratis, soit pour une redevance d'une paire de chapons; à présent leurs propriétaires laïcs les obligent à payer des fermages qui, en quelques endroits, sont montés à 100 livres. Ils sont bien obligés de vendre plus cher leurs récoltes, s'ils veulent pouvoir faire des réparations et se nourrir eux et leurs enfants. Cette poursuite exclusive de l'intérêt particulier est un crime contre le bien général et la solidarité humaine. Le contre-coup de ce mal s'est fait sentir également à tout le monde. Le châtiment doit en retomber, je pense, sur ceux-là surtout qui, par leur appétit de luxe et leur cupidité, sont la cause première de cette cherté et de cette famine.

La fausse monnaie et la ruine du commerce. — Pour comble de misère, la monnaie fut altérée, non pas tout d'un coup, mais

1. Voir *Chronicle of the Greyfriars*, publ. p. J. G. Nichols (Camden Society, 1852), p. 73. Sir Miles Partridge, partisan du Protecteur Somerset, fut victime des ennemis qui avaient renversé le Protecteur. Il fut décapité à Londres le 26 février 1552 (Strype, *Ecclesiastical Memorials*, t. II, 1^{re} partie, p. 495 et 2^e partie, p. 347).

peu à peu dans le cours de plusieurs années. Ce mal pèse d'un poids si lourd sur l'État que, si de bons souverains n'apportent, même à leur détriment, un prompt remède aux fautes des méchants, il n'y aura plus moyen de traiter avec les nations voisines, ce qui est le principal ressort des sociétés humaines, ni même d'établir entre nous autres des rapports commerciaux réguliers. Pour expliquer la cause de ce mal, je suis obligé de brouiller l'ordre des faits. Dans le système monétaire en vigueur en Angleterre pendant plus de dix siècles, la livre contenait douze onces ; de ces douze onces, une seule était de métal sans valeur, ou alliage, les onze autres de métal absolument pur. L'alliage fut ajouté, dit-on, pour faciliter la fusion de l'argent et la frappe des empreintes. Quand le roi entreprit cette guerre malheureuse où Boulogne fut prise, à la honte des Français mais au grand détriment des Anglais, il imagina un système nouveau et très préjudiciable pour son peuple ; car il fit mélanger trois onces d'alliage avec neuf onces d'argent fin. Ce qui, chez un particulier, aurait été un vol puni de mort, est permis à un roi. Enchanté par les profits de cette opération, le nôtre continua d'altérer sa monnaie, si bien qu'à six onces d'argent fin furent mélangées six onces de cuivre et d'étain¹. Cette sorte d'équilibre fut rompue après la mort du roi ; son fils mineur fut placé sous la tutelle de gens qui, par une série d'altérations, finirent par ajouter onze onces de cuivre à chaque once d'argent fin, méritant ainsi onze fois la corde. Ces altérations avilirent à ce point la monnaie qu'on en évita le contact comme celui de la lèpre. La livre qu'ils forçaient de prendre pour douze onces d'argent n'en valait

1. Sur l'altération des monnaies pendant les dernières années du règne de Henri VIII, Ruding *Annals of the coinage of Great Britain*, t. I, 1840 donne des renseignements plus précis et plus sûrs. Pour l'année 1543 p. 309 : « une livre d'or à 23 carats de fin et 1 carat d'alliage fut frappée à raison de 28 livres 16 sh. en espèces... Une livre d'argent à 10 onces de fin et 2 onces d'alliage fut frappée à raison de 48 sh... » — Pour l'année 1544 : année de la prise de Boulogne par les Anglais (p. 310) : « le titre du métal monnayé fut encore réduit... ; l'argent fut ramené à six onces de fin et 6 onces d'alliage et l'on frappa 48 sh. à la livre... » — Pour l'année 1545 : « l'argent fut ramené à 4 onces de fin et 8 d'alliage... l'émission de cette monnaie occasionna, dit-on, de grands murmures... » La monnaie se trouva réduite au plus bas degré de métal fin qui eût jamais déshonoré la monnaie anglaise, excepté une petite quantité de monnaie d'argent frappée dans la 5^e année d'Édouard VI. » — Pour 1550 p. 320 : « la livre d'argent à 3 onces de fin et 9 d'alliage fut frappée à raison de 72 sh. de 12 pence... »

en réalité plus qu'une. Le shilling était une vile masse de cuivre et d'étain avec une mince couche d'argent. Admirez la sottise, non moins que l'avarice et la perfidie de ces gens qui voulaient s'enrichir par le produit de ce larcin : ils espéraient que les étrangers vendraient la même quantité d'huile et de vin, que nos paysans donneraient autant de muids de grains, pour ce shilling de cuivre que pour l'ancienne pièce d'argent. Sans doute, le chef de l'Église n'avait qu'à parler pour que le cuivre se changeât aussitôt en argent, le singe en lion, l'escarbot en aigle ! Ce n'est pas cependant le hasard qui amena deux rois à commettre cette fraude : après avoir suscité dans l'Église un schisme horrible, après avoir par leurs décrets, leurs lois, leurs menaces, leurs supplices, altéré la pure doctrine de la foi évangélique, ils devaient finir tous deux par fausser la monnaie, afin que fût accomplie cette prophétie d'Isaïe : « Votre argent s'est changé en scorie ; vos princes sont devenus infidèles ».

La reine Catherine à Buckden et à Kimbolton ; sa dernière maladie et sa mort (7 janvier 1536). — Quant à Catherine que le roi, nous l'avons dit plus haut, avait répudiée, elle menait à Buckden¹, dans une maison appartenant à l'évêque de Lincoln, la vie d'une veuve, livrée à l'abstinence, à la prière, nuit et jour, à moins que, de temps en temps et pour se récréer, elle n'entreprit un travail pareil à celui qu'exécutait autrefois Dorcas ; elle se mettait alors à l'œuvre avec ses servantes, toujours en tête des travailleuses, estimant qu'elle avait fait le meilleur gain quand elle s'était dérobé à elle-même un objet précieux pour le donner à l'Église. A Buckden, il est une chambre (si on peut l'appeler ainsi) avec une fenêtre d'où le regard pouvait, pendant l'office divin, pénétrer dans la chapelle située à l'étage inférieur. A cette fenêtre, la reine, pendant deux années entières, passa la plus grande partie de ses jours et de ses nuits, seule, agenouillée, les coudes appuyés sur la pierre ; elle y prononça bien des paroles qu'aucune oreille humaine n'entendit ; mais il y a Celui qui voit dans les ténèbres. Les servantes, qui observaient curieusement toutes les actions de leur maîtresse derrière son dos, remarquèrent souvent que la pierre que recouvraient les coussins (elle les enlevait sans doute pendant

1. Buckden, comté de Huntingdon. Paroisse donnée aux évêques de Lincoln par le dernier abbé d'Ely. Catherine y fut transportée en août 1533.

qu'elle priaient) était mouillée comme si elle eût été arrosée par une pluie récente. Elle avait donc veillé dans les larmes pour détourner du genre humain les représailles divines. C'est près de cette pierre accoutumée, c'est dans cette demeure familière qu'elle avait tant de fois parcourue en pleurant et en se rappelant son triste passé, qu'elle avait résolu de vieillir et de mourir, s'estimant plus heureuse sous cet humble toit, dans l'alternance des larmes et de la prière, qu'elle ne l'avait été jadis sur le trône et entourée de tout l'appareil de la royauté. Mais le roi, quand il apprit avec quelle égalité d'âme elle supportait l'adversité, voulut lui infliger un nouveau chagrin. Il lui ordonna donc d'aller passer l'hiver, avec ses gens, à Kimbolton¹, qui était à cinq milles de là et qui offrait moins de ressources pour y demeurer. Dès qu'elle apprit le désir exprimé par son mari, elle obéit aussitôt, malgré sa peine. Mais elle tomba malade². Sentant la fin approcher, elle fit venir Bedingfield³, homme d'une vie honnête et pure, que le roi lui avait donné pour gouverner sa maison et tenir ses comptes....

1. Catherine fut transférée à Kimbolton vers la fin d'avril 1534.

2. En décembre 1535. Elle reçut la visite de Chapuys, l'ambassadeur de Charles-Quint, du 1^{er} au 4 janvier 1536, et mourut le 7 janvier.

3. Sir Edmond Bedingfield ou Benifield fut l'intendant (steward) ou plutôt le geôlier de Catherine à Kimbolton. Dans une lettre datée du 31 déc. 1535, il annonce à Cromwell que la reine « Lady dowager » est « yn grete dawnger of lyffe »; dans une seconde (7 janvier), Sir Edmond et Sir Edward Chamberleyn annoncent au même la mort de la reine (*State papers* tome I, 2^e partie, p. 451); ces deux lettres ont été reproduites par Flügel, *Neuenglisches Lesebuch*, tome I, p. 255, 256.

ERRATUM

Page 125, lignes 21-22, il faut lire : là Dunstan qui tient le diable par le nez. Les biographes de saint Dunstan racontent qu'en effet le diable ayant un jour essayé de le tenter alors qu'il travaillait à sa forge, Dunstan le saisit brusquement par le nez avec ses tenailles rougies au feu. Voir les *Memorials of saint Dunstan, archbishop of Canterbury*, publ. p. W. Stubbs, collection du maître des rôles, 1874, p. 85, 174, 262.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES, DE LIEUX ET DE MATIÈRES

Abercromby (le P. Robert), jésuite écossais, 4 et n. 3.

Abraham, 74, 83.

Achab, roi d'Israël ; ses faux prophètes, sa mort, 62, 110.

Acte de suprématie, 30.

Agag, roi des Amalécites, 81 n. 3, 126.

Alban (saint), protomartyr de Bretagne, 83, 129.

Alexandre-le-Grand, 74.

Alexandrie (patriarch d'), 55, 107.

Allen, archevêque de Dublin, assassiné par le comte de Kildare, 76, 121.

Amiens, traité du 18 août 1527, 101 n. 2.

Annates supprimées, 27, 57, 108.

Anne de Danemark, reine d'Angleterre ; sa conversion au catholicisme, 4 et n. 2.

Antéchrist, 93.

Ap Rice (John), agent de Th. Cromwell, 30.

Arthur, frère aîné de Henri VIII ; sa naissance, son mariage avec Catherine d'Aragon, sa mort, 100 n. 3.

Aske (Robert), un des chefs des insurgés en 1536 ; traîtreusement mis à mort par ordre de Henri VIII, 89, 134 n. 4 et 13.

Askew (Anne), hérétique, 39, 70, 116.

Audley, chancelier d'Angleterre après Th. More, 36, 66, 113.

Birstan, évêque de Winchester, 83, 129 n. 10.

Augustin, médecin de Wolsey, mis à la Tour de Londres, 51, 103 n. 6.

Augustin (saint), évêque des Angles, 83, 129 n. 9.

Avignon ; entrevue entre François I^{er} et Clément VII, 57, 108.

Aylmer, évêque de Londres, 5.

Bale (John), évêque d'Ossory, 121 n. 1, 130 n. 2.

Balthazar, roi chaldéen, 69.

Barclay, frère augustin ; vers satiriques qu'il fait contre Barlow, 73, 120.

Barlings. Voir Mackerell (Mathieu), abbé de.

Barlow (William), frère augustin, puis évêque successivement de Saint-Asaph, de Saint-David et de Bath-Wells, 73, 120.

Barnes (Robert), frère augustin, 7, 120 ; ses plaisanteries et son impudence ; agent de Th. Cromwell, 76, 121.

Basset (James), gentilhomme au service de John Fisher, évêque de

Winchester, 114 n. 1; époux d'une petite-fille de Th. More, 40, 68, 144 n. 1.

Basset (Marie), petite-fille de Th. More, dame d'honneur de la reine Marie, femme de James Basset, 40, 68 n. 1.

Bayne, théologien hostile au divorce de Henri VIII, 58 n. 3.

Becket (Thomas), archevêque de Cantorbéry, 85, 129 n. 8; procès fait à ses reliques et destruction de sa tombe, 31, 106.

Bekensu John, chargé par Henri VIII d'acheter à Paris les voix de théologiens favorables au divorce, 58, 108.

Belial, nom du diable, 69, 93.

Benifield (Sir Edmond), géolier de Catherine d'Aragon, 97, 142 n. 3.

Bergenroth (G. A.), éditeur du *Calendar of state papers, Spain*, 25.

Berkeley (Lady), témoin du mariage secret de Henri VIII avec Anne Boleyn, 59, 60 n. 1, 109.

Bigot (Sir Francis), 89, 134, n. 12.

Birinus, évêque de Dorchester, 85, 129 n. 4.

Blindbugge, idoles catholiques, 77, 122.

Bocking (Édouard), 52; complice de Warham, archevêque de Cantorbéry, 52, 53, 105 n. 2.

Boleyn Anne : ses ancêtres, sa naissance, 99 n. 3 et 6; elle refuse d'être la maîtresse du roi, 47, 100; son mariage secret avec Henri VIII, 33, 59, 109; son couronnement à Westminster, 61, 109; reconnue comme reine légitime, 67, 113; décapitée, 115 n. 5.

Boleyn (George), frère d'Anne, vicomte Rochford; décapité, 73, 119.

Boleyn Thomas, père d'Anne, comte de Wiltshire, 11; il prend Cranmer pour chapelain et le recommande au roi, 55, 106.

Boston, ville où Th. Cromwell fait son apprentissage, 52, 104.

Boulogne-sur-Mer, prise par Henri VIII, 94, 140.

Bourchier (Henri), comte d'Essex, 64, 111 n. 3.

Bourdon (Étienne), marchand libraire à Paris et dizenier de son quartier, 2.

Brewer (J. S.), éditeur des *Letters and papers*, 24.

Brigitte (sainte), abbesse de Kildare, 85, 129 n. 22.

Browne (George), familier de Th. Cromwell, archevêque de Dublin, épouse une de ses maîtresses, 76, 121.

Bryan (Francis); sa mission à Rome avec Stephen Gardiner, 17, 49, 101.

Buchanan George : ses men songes, 3.

Buckden, séjour de Catherine d'Aragon, 96, 141.

Bulmer (Sir John), 89, 134 n. 11.

Bulmer (Lady Marguerite), 89, 136 n. 1.

Burnet (Gilbert), historien, 41.

Caïphas, pontife, 70.

Calendar of state papers, Spain, publ. p. Bergenroth et Gayangos, 24.

Cambridge; théologiens favorables au divorce, 58, 108.

Campeggio (Lorenzo), cardinal, évêque de Salisbury; légat du pape en Angleterre, 17, 49, 101; sa correspondance, 26; renvoie à une autre session l'affaire du divorce, 50, 102; vexations qu'on lui fait subir avant sa sortie d'Angleterre, 50, 102.

Cantorbéry, 52, 64, 111; abbaye du Saint-Sépulchre où fut nonne Elisabeth Barton, 52, 105; archevêques, voir Becket, Cranmer, Warham; archidiacre, voir Harpsfield (John).

Carter (William); son imprimerie

clandestine à Londres; il est pendu à Tyburn, 3, 41.

Catherine d'Aragon, tante de Charles-Quint, 45, 98; son mariage avec le prince Arthur, puis avec Henri VIII, 18, 55; son divorce, 61, 109; séjourne à Buckden et meurt à Kimbolton, 8, 96, 141.

Catherine (sainte), 80, 125.

Cawood, résidence de Wolsey après sa disgrâce, 51, 103

Cedda patricius, 85, 129 n. 20.

Cerdic; il massacre les chrétiens, 85, 130.

Chapuys (Eustache), ambassadeur de Charles-Quint en Angleterre; ses dépêches, 25; visite Catherine d'Aragon à Kimbolton, 142 n. 2.

Charles-Quint, 38, 108.

Chartreux exilés par Henri VIII et rétablis par Marie Tudor, 8, 40, 112, 119; prieur de l'ordre de Sheen, voir Reynold.

Chastelain (Henriette); billet de faire part de son décès, 2.

Cherté de la vie après la suppression des monastères, 91, 137.

Chichester, évêque de; voir Richard de Wych.

Christophe (saint), 80, 125.

Circé, 69.

Clément VII, pape, 47, 57, 101, 112; nomme Reginald Pole cardinal, 66, 108.

Colchester, abbaye supprimée, 89, 136.

Compendium compertorum, 30.

Consel (William), 9, 62, 111.

Constable (Sir Robert), 89, 134.

Constantin, empereur romain, 74, 85, 130.

Cour des augmentations des revenus du roi, 31, 93, 138 n. 2.

Cranmer (Edmond), frère de Thomas, 13.

Cranmer (Thomas); son origine obscure; ses débuts, son mariage

BÉMONT. — *Chronique du divorce.*

avec une fille d'auberge, 18, 54, 106; légende de sa femme enfermée dans un coffre, 18; chapelain de Sir Thomas Boleyn, qui le recommande au roi, 55, 106; nommé archevêque de Cantorbéry et consacré, il refuse le serment d'obéissance au Saint-Siège, 57, 107; sermon qu'il prononce à la Croix de Saint-Paul contre les monastères, 86, 132; son caractère, 57, 107; son supplice, 57, 108 n. 1; ses biographies, 39.

Cromwell (Thomas), 7, 9, 25; sa basse origine et ses années d'apprentissage, son voyage à Rome; au retour il achète les faveurs du duc de Norfolk; son aversion contre les universités, 52, 104; secrétaire de Henri VIII, 22 n. 2; nommé par le roi vicaire-général, 30; essaie en vain de gagner Th. More à la cause de Henri VIII, 72, 117; mesures qu'il prend pour la suppression des monastères, 77; ses aboyeurs: voir Barlow, Barnes, Brown; ses agents: voir Ap Rice, Layton et Leigh; son supplice, 36, 73, 119; sa correspondance, 27.

Currant, chapelain de Henri VIII, son sermon contre le frère Peto, 63, 111.

Cuthbert (saint), archevêque de Cantorbéry, 85, 129 n. 12.

Danaïdes, 84, 128.

Daniel, prophète, 69.

Darcy Lord, mis à mort, 88, 134 n. 6.

Dave, nom d'esclave donné au frère augustin Barlow, 75, 120.

David, roi d'Israël, 74.

Delvagadar, prétendue idole galloise, 79, 81, 124; transférée à Londres, jugée et condamnée au feu, 80, 83, 125, 127.

Dixon (R. W.), historien, 43.

Dodd (Charles), historien, 42.

Dodds (Madeleine et Ruth), historiens, 43.

Dorcas, veuve charitable, 96 et n. 1, 141.

Dorothée, évêque de Tyr et chroniqueur, 130 n. 1.

Dublin; archevêques : voir Allen, Brown.

Dunstan (saint), archevêque de Cantorbéry, 80, 85, 125, 129 n. 7, 142.

Edburge (sainte), 85, 129, n. 24.

Edmond (saint), roi d'Est-Anglie, 85, 129 n. 14.

Édouard le Confesseur, 85, 129 n. 15.

Édouard le Martyr, 85, 129 n. 16.

Édouard VI, fils et successeur de Henri VIII, 7.

Ehses (le Père), éditeur des *Römische Dokumente*, 27.

Élisabeth, fille de Henri VIII, 5, 14; date de sa naissance, 33.

Élisée, prophète, 82, 127.

Elstow, moine franciscain de l'Observance; défend le Fr. Peto contre les injures de Currant, chapelain de Henri VIII; menacé d'être jeté à l'eau; banni d'Angleterre, puis rapplé, 64, 111.

Ely. Voir Thomas Goodrich, évêque d'.

Erkenwald, martyr, 85, 129 n. 2.

Esher, résidence de Wolsey, 50, 103.

Ésope; fable de la cigogne et des grenouilles, 70, 116.

Essex. Voir Bouchier (Henri), comte d'.

Étienne (saint), 82.

Ferrare, ville d'Italie visitée par la peste, 49, 102.

Fisher (John), évêque de Rochester; son traité contre le premier divorce de Henri VIII, 67, 113 n. 1; créé cardinal, il est condamné à

mort et exécuté, 8, 71, 117 n. 1.

Fleet, prison de Londres où est enfermé Gardiner, évêque de Winchester, 3.

Florence, ville d'Italie visitée par la peste, 49, 102.

Forrest (John), franciscain, proteste contre la destruction des images saintes, 79, 126; arrêté et mis à mort avec l'idole Delvagadar, 83, 127.

Foxe (John), martyrologue; ses *Acts and monuments*, 37.

François I^{er}, roi de France, 17, 48, 57, 66, 100, 101, 112.

Gairdner (James), historien, 43; éditeur des *Letters and papers*, 24. Galaad, contrée à l'est du Jourdain, 62.

Galles; population barbare et superstitieuse, 79, 80, 124, 136.

Gardiner (Stephen), secrétaire de Henri VIII, il est envoyé en mission à Rome, 17, 49, 101; évêque de Winchester, 51, 104; prisonnier à la prison de Fleet, 3; ses lettres à l'archevêque de Cantorbéry et au Protecteur Somerset, 1, 2, 3.

Garret, comte de Kildare; il se soulève, se rend à merci et est décapité, 76, 121.

Gayangos (Pascual de), éditeur du *Calendar of state papers, Spain*, 25.

Genève, visitée par la peste, 49, 102.

Gilles de Bellemère, canoniste français, 14.

Glastonbury, monastère fondé par Joseph d'Armathie, 83, 127; il est supprimé, 89, 136; le dernier abbé, Richard Whiting est mis à mort, 8, 90, 136.

Goodrich (Thomas), évêque d'Ely, 12, 56, 107 n. 3.

Grafton (Richard), imprimeur et chroniqueur, 32, 34.

Granges ou chanteries, 131.

Greenwich; sermon que le Fr. Peto

y prononce contre le divorce, 61, 110; monastère franciscain supprimé puis rétabli, 65, 112.

Gretser (Jacques), jésuite, 3.

Grey (Léonard), pacifie l'Irlande et est mis à mort par ordre de Henri VIII, 76, 122.

Grimbald, abbé de Hyde à Winchester, 85, 129 n. 11.

Guildford, tumulus élevé sur les cadavres des chrétiens massacrés par Cerdic, 85, 130.

Hales, monastère où l'on conservait du sang du Christ, 85, 131.

Hall (Edward), chroniqueur, 32.

Harpsfield (John), frère de Nicolas, archidiacre de Londres et doyen de Norwich, 13.

Harpsfield (Nicolas); son traité contre le premier divorce de Henri VIII; auteur de la chronique latine du divorce, 13-18.

Hélène (sainte), fille de Coel roi de Colchester, mère de l'empereur Constantin, 85, 130 n. 2.

Hennage (Thomas), gentilhomme de la Chambre de Henri VIII, témoin du mariage secret du roi avec Anne Boleyn, 59, 60 n. 1, 109.

Henri, fils de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, 99 n. 1.

Henri VIII: les débuts de son règne sont brillants, mais ses vices se développent à partir de la 20^e année, 44, 98; épouse Catherine d'Aragon, enfants qu'il a d'elle, 45, 46, 99 n. 1, 2; scrupules tardifs sur la validité de ce mariage, 47, 100; son amour pour Anne Boleyn qui refuse d'être sa maîtresse et dont il veut faire sa femme, 46, 99; négociations conduites à Rome en vue du divorce, 48, 101; consultations qu'il sollicite des théologiens sur la validité de son premier mariage, 57, 108; son mariage secret avec Anne Boleyn, 59, 109;

Élisabeth Barton refuse d'en reconnaître la validité, 52, 105; prend Th. Cromwell pour principal conseiller, 52, 104; nomme Th. Cranmer archevêque de Cantorbéry, 56, 107; accusée à tort Charles-Quint d'intriguer à Rome contre lui, 58, 108; supprime les annates, 28, 57, 108, et les monastères, dont il s'attribue les dépouilles, 29, 83, 86, 89, 128, 131; se fait reconnaître comme chef suprême de l'Église d'Angleterre, 70, 116; joie que lui procure la nouvelle de la mort de Catherine d'Aragon, 34; son cadavre transporté de Londres à Windsor est, en route, déposé à Sion; ce qui lui arrive, 63, 116; caractère du roi: sa lâcheté, sa fourberie et sa cruauté, 88, 133.

Hérode, roi des Juifs, 70.

Hérodiade, 69.

Holyman (John), théologien hostile à Henri VIII, 58, 108.

Horn (Thomas), familier de Richard Whiting, abbé de Glastonbury, qu'il trahit, 89, 136.

Horncastle, 87, 133.

Howard (Thomas), duc de Norfolk; recommande Cromwell à Henri VIII, 52, 104; cruauté avec laquelle il réprime le pèlerinage de grâce, 89, 136 n. 2.

Hugues d'Avallon, évêque de Lincoln, 85, 129 n. 6.

Hussey (Lord), mis à mort, 89, 134 n. 8.

Hyde. Voir Grimbald, abbé de.

Ingram, prêtre de Reading, 91, 137.

Irlande; révolte du comte de Kildare, réprimée par Léonard Grey, 76, 121, 122.

Islande, fréquentée par les pêcheurs anglais, 92, 138.

Jacob, patriarche, 83.

Jean-Baptiste (saint) ; sa décollation, 69.

Jésus-Christ ; son tombeau, 82 ; son sang conservé à Hales, 85, 131, 132 n. 4.

Jessopp (Aug.), éditeur des *Visitations of the diocese of Norwich*, 30.

Jewell (John), 12.

Jézabel, 69.

Joad, grand-prêtre, 74.

Joseph d'Arimathie ; cède son tombeau au Christ, 82, 117 ; vient en Bretagne où il fonde le monastère de Glastonbury, 83, 127 ; sa tombe détruite sous Henri VIII, 85, 130.

Joseph, patriarche, 83.

Judas Iscariote, 76, 121.

Jules II, bulle qu'il délivre pour le mariage du prince Henri avec Catherine d'Aragon, 17, 26, 101.

Julien, empereur, 69.

Kildare. Voir Garret, comte de.

Kimbolton, château où meurt Catherine d'Aragon, 97, 142.

Kingston (William), gardien de la Tour de Londres, 51, 103.

Kirkham, théologien hostile au divorce, 50, 108.

Lammer (Hugo), éditeur des *Monumenta Vaticana*, 26.

Laurent (saint), 80, 125.

Layton (Richard), nommé par Th. Cromwell, visiteur des monastères, 30, 31.

Lazare ; sa résurrection, 81, 126.

Lee (Édouard), chargé d'acheter les voix des théologiens de Louvain favorables au divorce, 58, 108 ; archevêque d'York, 51, 104 n. 2.

Lee (Rowland), ses scrupules avant de bénir l'union secrète de Henri VIII avec Anne Boleyn, 12, 59, 109 ; évêque de Lichfield, 109 n. 5.

Leicester, ville où meurt le cardinal Wolsey, 51, 103.

Leigh (Thomas), visiteur des monastères nommé par Th. Cromwell, 30, 31.

Lemon (Robert), éditeur des *State papers*, 23.

Letters and papers, publ. par Brewer et Gairdner, 24.

Lincoln. Évêques : voir Hugues d'Avallon, Longland, Remi ; chancelier du chapitre : voir Raynes. Soulèvement dans le comté (Pèlerinage de grâce), 87, 133.

Lingard (John), historien, 42.

Londres. Cathédrale de Saint-Paul ; l'horloge du portail septentrional, 81, 126 ; la Croix de Saint-Paul, 86, 124 n. 2, 132 ; le cimetière, 93, 139 ; le couvent du Mont-Carmel où est plaidé le procès en divorce, 49, 102 ; le palais d'York ou White Hall, où est célébré le mariage secret de Henri VIII avec Anne Boleyn, 59, 109 ; la Tour : voir William Kingston et Edmond Walsingham, gardiens ; chroniques de Londres, 36.

Longland (John), évêque de Lincoln, 17, 100 n. 5 ; consulté par Henri VIII sur la validité de son mariage avec Catherine, 48, 100.

Louth, ville du comté d'York, 87, 133.

Louvain ; théologiens de l'Université soudoyés en faveur du divorce, 58, 108.

Lumley (George), mis à mort, 39, 134 n. 7.

Machiavel. Estime que fait Th. Cromwell du *Prince*, 27.

Mackerell (Mathieu), abbé de Barlings, 134 n. 14.

Mantoue, ville d'Italie visitée par la peste, 49, 102.

Marcus Mantua, glossateur italien, 14.

Marie Stuart ; sa biographie, 3.

Marie Tudor, fille de Henri VIII,

10, 12, 99 n. 2; déshéritée par son père, 61, 109, 105 n. 3; reine d'Angleterre, 65, 112; femme de Philippe d'Espagne, 46, 99; sa dame d'honneur : voir Marie Basset.

Martin (saint), 80, 125.

Martin (Gregory); son traité sur le schisme, 5.

Masters (Richard), curé d'Aldington, 52, 105 n. 2.

Merriman (Roger), éditeur des lettres de Th. Cromwell, 27.

Michée, prophète, 62, 64, 110.

Moïse, 82; enseveli par Dieu lui-même, 127.

Monastères; leur suppression, 31, 86, 89, 128.

Monnaies; leur altération par Henri VIII et par Édouard VI, 94, 139, 140 n. 1.

More (Thomas); son *Utopie*, 29; successeur de Wolsey comme chancelier, 50, 103; il donne sa démission, 66, 112; arrêté et conduit à la Tour, 9, 68, 114; son entrevue avec Th. Cromwell, dont il repousse les suggestions, 71, 117, avec sa fille dont il repousse les prières, 73, 118; traités philosophiques qu'il écrit avec du charbon, ayant été mis au secret, 10, 68, 114; condamné à mort et exécuté, 72, 118; enseveli à la Tour, 73, 119. Sa fille : voir Marguerite; son gendre : voir William Roper; sa petite-fille : voir Marie Basset.

Moreman, théologien hostile au divorce, 58 n. 3.

Neot, moine à Glastonbury, 85, 129 n. 19.

Nicéphore Calliste, le Xanthopoulos, chroniqueur byzantin, 130 n. 1.

Nichols (J.-G.), éditeur de textes sur la Réforme, 39.

Norris (Henri), gentilhomme de la chambre du roi, témoin du mariage

secret de Henri VIII avec Anne Boileyn, 59, 60 n. 1, 109.

Norvège, fréquentée par les pêcheurs anglais, 92, 138.

Oswald, roi de Northumbrie et martyr, 85, 129 n. 17.

Oxford; collège fondé par Wolsey, 13, 51; New College, 13; ville où fut brûlé Th. Cranmer, 10, 57, 108; théologiens de l'Université favorables au divorce, 58, 108.

Ozias, roi de Judas, frappé de la lèpre, 71, 116.

Paris; églises : voir Saint-Hilaire-du-Mont; marchands libraires, rue des Sept-Voies, 2; voir Bourdon (Étienne), Picard (Jean); théologiens de l'Université achetés en faveur du divorce : voir Bekinsau.

Parme, ville d'Italie visitée par la peste, 49, 102.

Partridge (Miles), 93, 139.

Paul (saint); ses reliques, 82, 127.

Pèlerinage de grâce, 8, 31, 87, 133.

Percy (Lord), 84, 134 n. 9.

Percy (Thomas), ses *Ballades and romances*, 29.

Peto, franciscain de l'Observance; son sermon devant Henri VIII à Greenwich, 9, 61, 64, 110; cardinal, 10; il est banni d'Angleterre puis rappelé, 65, 211.

Phalaris, tyran d'Agrigente, 75, 120.

Philippe d'Espagne, époux de Marie Tudor, 10, 63, 99 n. 4.

Picard (Jean), marchand libraire de Paris et son fils, demeurant rue des Sept-Voies, 2.

Pierre (saint); ses reliques, 73, 80, 82, 127.

Pilate (Ponce), 70.

Pole (Reginald), refuse d'appuyer les négociations de Henri VIII pour le divorce; légat en France; sa vie menacée en Flandre par Henri VIII, 66, 112; refuse la tiare pontificale, 19.

Pollard, agent de Th. Cromwell, 90, 136.

Polyphème, 74.

Raynes (John), chancelier du chapitre de Lincoln, massacré par les insurgés, 87, 133.

Reading, abbaye supprimée, 89, 136.

Remi, évêque de Dorchester puis de Lincoln, 85, 129 n. 15.

Reynold (Richard), prieur de la chartreuse de Sheen; son supplice, 74, 119.

Ribadeneira (le P.), continuateur de Sanders, 40.

Richard de Wych, évêque de Chester, 85, 129 n. 13.

Roch (saint), 80, 125.

Rochford, voir Boleyn (Thomas), comte de.

Rome; appels en cour de Rome supprimés, 57, 108 n. 3; l'évêque de Rome ne doit pas avoir plus d'autorité en Angleterre que celui d'Alexandrie, 55; 107.

Roper, théologien hostile au divorce, 58, 108.

Roper (William), gendre de Th. More, 114 n. 1.

Rugg, prêtre mort en odeur de sainteté, 91, 137.

Rymer (Thomas), éditeur des *Acta et fœdera*, 21.

Sadducéens, 83.

Saint-Hilaire-du-Mont, paroisse de Paris voisine de Sainte-Genève, 2.

Saint-Yves, localité où meurt la femme de Th. Cranmer, 55, 106.

Salisbury; le chapitre de Saint-Edmond, 93, 138; évêché donné à Campeggio, 102 n. 3.

Salomon, 74.

Samarie, ville de Judée, 62, 110.

Samuel, prophète; son esprit évoqué par la pythonise d'Endor, 81, 126.

Sanders (Nicolas), historien du schisme d'Angleterre, 39.

Sarah, femme d'Abraham, qui l'ensevelit, 83.

Saül, 74, 81, 126.

Sheen (chartreuse à Richmond), 74, 119.

Shrewsbury: voir Talbot (George), comte de.

Simon, apôtre, évangélise la Bretagne, 85, 130 n. 1.

Simon le Magicien, 81, 126.

Sion, monastère ruiné où reposa le corps de Henri VIII, 63, 110.

Sodome, 89.

Somerset, Lord Protecteur, duc de; lettres que lui adresse Gardiner, évêque de Winchester, 3, 54, 106.

State papers, 22.

Stow (John), chroniqueur, 35.

Strype (John), historien, 41.

Stuart (John), prieur du monastère bénédictin de Ratisbonne, 4.

Stuart. Voir Marie Stuart.

Suffolk (Charles, duc de), 50.

Sutton; lieu de la scène comique entre le prédicateur royal et la meunière, 78, 123.

Swithun (saint), évêque de Winchester, 85, 129 n. 3.

Symbarbus, favori de Henri VIII, 93, 138.

Talbot (George), comte de Shrewsbury, 88, 133 n. 6.

Tamise, 64, 111.

Theiner (le Père), éditeur des *Vetera monumenta*, 26.

Théodose, empereur, 74.

Tibère, empereur, 73.

Tierney (M.-A.), éditeur et continuateur de Dodd, 42.

Topcliffe (R.), le « dépisteur de prêtres », 5, 14.

Torre Hill, lieu où fut supplicié le dernier abbé de Glastonbury, 91, 137.

Troie, le cheval de, 79, 124.

Tudor. Voir Marie.

Tudor proclamations, 22 n. 1.

Turnerus (D.), possesseur d'une vie manuscrite de Marie Stuart. 3.

Tyburn, lieu de supplice à Londres, 3, 74, 119.

Ulysse chez Polyphème, 69, 74.

Valentinien, empereur, 74.

Valor ecclesiasticus of king Henry VIII, 28.

Vanne Peter, envoyé à Rome avec Francis Bryan, 101 n. 3.

Venise ; l'ambassadeur vénitien assiste au supplice de Th. More, 73, 118.

Visitations of the divorce of Norwich, publ. par A. Jessopp, 30.

Wakefield Robert, humaniste anglais, 14 ; auteur d'un pamphlet intitulé *Kotser*, 15.

Walsingham (Edmond), gardien de la Tour de Londres ; accueil qu'il fait à Th. More, 68, 113, n. 4.

Warham William, archevêque de Cantorbéry, 51, 104 ; accusé de complicité avec Élisabeth Barton, il est persécuté par Th. Cromwell et mis à mort ; son esprit de prophétie, 53, 105 ; son neveu William Warham, 54, 106.

Westminster ; Anne Boleyn y est couronnée, 61, 109 ; Th. More y est jugé, 72, 118.

White Hall (ancien hôtel d'York), palais construit par Wolsey, 59, 109.

Whiting (Richard), dernier abbé de Glastonbury ; sa condamnation et sa mort, 90, 91, 136.

Wiltshire. Voir Thomas Boleyn, comte de.

Wimbledon, lieu de naissance de Th. Cromwell, 52, 104.

Winchester, évêque de : voir Birstan, Gardiner (Stephen), Wolsey (Thomas).

Windsor, résidence royale, 9, 88, 133 ; sépulture de Henri VIII, 63.

Wix, drapier de Chertsey chez qui Th. Cromwell fit son apprentissage, 52, 104.

Woburn, abbaye supprimée, 89, 136.

Wolsey (Thomas), archevêque d'York et cardinal ; évêque de Winchester, 103 n. 3 ; Henri VIII le consulte sur la validité de son premier mariage, 48, 102 ; son ambassade en France, 48, 101 ; adjoint au légat Campeggio pour le procès du divorce, 17, 49, 102 ; sa disgrâce ; il est relégué à Esher, puis à York, 50, 103 ; ramené à Londres, il meurt en route, à Leicester, 51, 103 ; plaisanterie que fit sur lui le moine augustin Barnes, 7, 76, 121 ; fonde un collège à Oxford, 51, 104 ; construit à Londres l'hôtel d'York, devenu plus tard Whitehall, 59, 109.

Wriothesley, chroniqueur, 36.

Wright (Th.), éditeur de *Letters relating to monasteries*, 30.

York, archevêques : voir Lee Édouard, Wolsey (Thomas) ; soulèvement dans le comté : voir Pélerinage de grâce ; hôtel construit à Londres par Wolsey : voir Whitehall.

Ywy saint, 85, 129 n. 16.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Introduction.....	1
Chronique du divorce. Texte latin.	44
Chronique du divorce. Traduction française.....	98
Erratum.....	142
Liste alphabétique des noms.....	143

TRAITÉ ENTRE DELPHES ET PELLANA

ÉTUDE DE DROIT GREC

TRAITÉ
ENTRE
DELPHES ET PELLANA

ÉTUDE DE DROIT GREC

PAR

BERNARD HAUSSOULLIER

DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

—
1917

Téléphone Gobelins 28-20.

Cet ouvrage forme le fascicule n° 232 de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

DEUX CENT VINGT-DEUXIÈME FASCICULE

TRAITÉ ENTRE DELPHES ET PELLANA

ÉTUDE DE DROIT GREC

PAR

BERNARD HAUSSOULLIER

DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORE CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

1917

A LA MÉMOIRE

DU GRAND MAÎTRE DES ÉTUDES DE DROIT GREC EN FRANCE

RODOLPHE DARESTE

PRÉFACE

Le nouveau volume que je donne à la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études* est depuis longtemps sur le chantier, puisque c'est en 1910 que m'a été confié le texte de Delphes auquel il est consacré. On verra plus loin comment j'ai bénéficié en 1911, puis en 1913, de nouvelles collations partielles, de nouveaux estampages et photographies. La publication des inscriptions du Delphinion de Milet en 1914 m'a été d'un grand secours en éclairant plusieurs articles et chapitres difficiles du traité de Delphes. Elle m'a encouragé à poursuivre mon étude que j'ai achevée pendant la guerre.

Avant tout, ce livre est la contribution d'un ancien Athénien aux Fouilles de Delphes. Il est convenu et imprimé que les Fouilles de Delphes ont commencé en 1892 et pris fin en 1903, mais cette grande exploration, qui a fait tant d'honneur à la France, au savant qui l'a dirigée, M. Théophile Homolle, et à ses collaborateurs, avait eu son Introduction en quelque sorte, et cette Introduction compte au moins deux pages où se lit aussi le nom d'un ancien Athénien, M. Paul Foucart : la première a été écrite en 1860 et 1861, au temps où M. Foucart était membre de l'École d'Athènes, la seconde en 1880, alors qu'il en était le Directeur. Ayant été chargé de conduire la campagne de 1880, j'étais désireux de témoigner, par ma collaboration, l'intérêt que les anciens n'ont cessé de porter à l'œuvre de leurs camarades plus jeunes. Je remercie plus loin celui

qui m'en a fourni l'occasion et m'a permis ainsi d'affirmer l'esprit de solidarité de l'École.

On ne sera pas surpris que cette étude de droit grec soit dédiée à la mémoire de l'homme éminent qui a, plus et mieux que personne, contribué à remettre le droit grec en honneur. Tous ceux qui ont manié les livres de Rodolphe Dareste ou qui se sont entretenus avec lui ont apprécié l'incomparable netteté de son esprit qui s'était formé moins à l'École qu'au Palais, la pénétration de son regard qui embrassait un domaine si étendu, la sûreté de son jugement toujours solidement fondé. Pour moi, qu'il a honoré de son amitié, j'ai maintes fois regretté de ne pouvoir le consulter sur nombre de points obscurs, et je souhaite que ce livre, où j'ai respectueusement inscrit son nom, ne soit pas indigne d'un tel maître.

La guerre, est-il besoin de le dire ? a retardé l'impression de ce volume. En d'autres temps aussi j'aurais eu recours à d'autres procédés pour reproduire les fragments d'inscription qui servent de base à mon étude, mais je ne voulais pas tarder davantage. Je sais de quelles difficultés a triomphé le maître imprimeur de Mâcon pour mener sa tâche à bien et je me fais un devoir d'ajouter mes remerciements aux éloges que lui a décernés récemment l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Paris, 17 avril 1917.

INTRODUCTION

Les fragments d'inscription qui font l'objet du présent mémoire proviennent de Delphes, où ils ont été découverts au cours des fouilles entreprises par l'École française d'Athènes, sous la direction de M. Th. Homolle, de 1892 à 1903. Ils ont été gracieusement mis à ma disposition par un des épigraphistes qui ont le plus et le mieux travaillé à Delphes. Après avoir tiré des textes nouveaux la matière d'un livre remarquable sur l'administration financière du temple de Delphes ¹, M. Émile Bourguet a vaillamment entrepris et poursuit avec un de ses collègues la publication de tous les résultats épigraphiques des fouilles ². Sa part est déjà considérable et lui fait grand honneur, mais sa tâche est lourde et il m'a demandé de l'aider, se souvenant que je n'étais étranger ni à Delphes, ni aux inscriptions juridiques. Je l'en remercie et ne manquerai pas de dire tout ce que lui doit le présent travail.

En même temps que ses copies qui ont été la base de mon étude, M. Émile Bourguet m'a fourni des renseignements très précis sur l'époque et le lieu de la découverte. J'en extrais ce qui suit :

Sept morceaux d'une plaque de marbre à gros grains, des îles ³, gravée sur les deux faces et dont l'épaisseur varie de 35 à 47 millimètres.

1. *L'administration financière du sanctuaire pythique au IV^e siècle avant J.-C.*, Paris, 1905.

2. Ce collègue est M. Gaston Colin. MM. Bourguet et Colin font partie de la Commission de publication des fouilles de Delphes, qui se réunit au Ministère de l'Instruction publique, depuis le mois de janvier 1909, sous la présidence de M. Max. Collignon.

3. Peut-être du Péloponnèse même, d'après MM. H. Pomtow et Heinrich Bulle.

N° I. — Formé de trois fragments (Inventaire n° 944, trouvé le 6 novembre 1893 dans le Trésor d'Athènes. Inv. n° 1590, formé de deux fragments qui se raccordent exactement, trouvé en mai 1894 dans le Trésor de Siphnos).

N° II. — Formé de deux fragments (Inv. n° 1655, trouvé le 21 juin 1894 au Sud-Ouest du Trésor d'Athènes. Inv. n° 1376, 6 mai 1894, à l'Est du Trésor de Siphnos).

N° III. — (Inv. n° 3922, 27 juin 1896, à quelques mètres à l'Est de l'escalier de la fontaine, sur la terrasse au-dessus du mur polygonal).

N° IV. — (Inv. n° 4413, 23 juillet 1898, au Gymnase, hors de l'enceinte, au coin Nord-Est du mur).

On voit que ces fragments ont été découverts en des endroits très différents ¹. Les exemples ne manquent pas, à Delphes, de pareilles mutilations et dispersions où s'est exercée la sagacité de nos épigraphistes ². Le mauvais état de conservation du marbre, friable et par endroits très usé, et la gravure même leur réservaient cette fois d'autres difficultés.

La hauteur moyenne des lettres est de 5 millimètres. L'omícron est souvent plus petit et n'atteint que 3 millimètres. L'interligne varie de 3 à 4 millimètres.

Il faut noter avec soin la forme des lettres qui, seule, peut fournir un indice chronologique. Le sigma est assez ouvert, de même que l'oméga dont les deux pointes de l'arc descendent souvent plus bas que les barres horizontales ³. Le phi a parfois la haste un peu inclinée, avec la partie horizontale non seulement aplatie, mais presque séparée en deux boucles. Pour le pi, il arrive souvent que la barre transversale ne parte pas tout à fait du haut de la haste de gauche ; la haste de droite descend assez bas. Les deux barres de l'éta sont d'ordinaire très serrées.

En général l'écriture est très serrée. Des tirets séparent les

1. J'engage le lecteur à se reporter au très récent ouvrage de M. Bourguet, *Les ruines de Delphes*, Paris, 1914.

2. Voy. par exemple, les fragments archaïques rapprochés et publiés par M. Colin : *Fouilles de Delphes*. Tome III, *Épigraphie*, Fasc. II, p. 224, note 2.

3. On note la même forme d'oméga dans deux décrets delphiques, du commencement du III^e siècle, rendus en l'honneur de citoyens de Pellana (*Bulletin de correspondance hellénique*, XXIII, 1899, p. 374, l. 2 et 12 et p. 375, l. 5). Sur ces décrets, voy. p. 166 et suiv.

différents paragraphes et nous verrons plus loin qu'en tête des chapitres est gravé d'ordinaire un titre, au nominatif.

De l'examen minutieux des lettres et de la gravure, M. Émile Bourguet conclut qu'« elles indiquent avec une très grande probabilité la première moitié du III^e siècle avant notre ère ». Nul n'est mieux qualifié que lui pour fonder un avis sur de pareils indices.

Pour clore cette Introduction, il me reste à dire le plan du présent mémoire.

L'établissement du texte étant la première et la plus difficile de mes tâches, c'est à la lecture des fragments et à la restitution des lacunes qu'est consacrée toute la *Première partie* ;

Dans la *Deuxième* j'étudierai le texte nouveau qui, si je ne me trompe, se classera au rang des inscriptions juridiques grecques les plus remarquables et les plus riches que nous possédions ;

Dans la *Troisième* je réunirai les renseignements que nous avons aujourd'hui sur les institutions de Pellana d'une part, et de l'autre sur les rapports de Delphes et de Pellana. J'y reprendrai, en terminant, la question de la date du *σύμβολον*.

Une courte *Conclusion* renfermera quelques indications, forcément sommaires et incertaines, sur les sources du droit de Delphes.

Enfin des *Index* faciliteront le maniement d'un livre où se trouvent cités et traduits, souvent corrigés tant de textes juridiques.

PREMIÈRE PARTIE

ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Comme je l'ai dit plus haut, ce sont les copies de M. Émile Bourguet qui ont servi de base à mon travail et je les ai reproduites le plus exactement possible en tête de ce volume ¹. Les estampages et la photographie qu'il y a joints m'ont aidé à les contrôler, rarement à les contester ; ils servent surtout à faire ressortir le mérite du copiste. M. Émile Bourguet m'a rendu un autre service : pendant qu'il était en mission à Delphes, il a pris la peine de reviser, avec un redoublement d'attention, les passages les plus difficiles, de contrôler à son tour mes lectures nouvelles, d'examiner enfin sur le marbre même la possibilité de quelques-unes des restitutions proposées. J'invoquerai plus d'une fois dans la suite les lettres précieuses qu'il m'a adressées de Delphes dans l'été de 1911.

Deux ans plus tard, en 1913, un autre membre de l'École d'Athènes, M. G. Blum, voulait bien enrichir mon dossier d'estampages nouveaux et de photographies, pris à ma demande, et qui m'ont été utiles. Qu'il reçoive ici les remerciements d'un ancien.

L'ordre dans lequel je présente ces fragments m'a été imposé en quelque sorte par leur état de conservation. J'ai attribué le premier rang aux n^{os} 944 et 1390 de l'Inventaire, parce que le n^o 944 me donnait le commencement des lignes de la face A et le n^o 1390 la fin des mêmes lignes, et inversement parce que le

1. Les copies des n^{os} III et IV sont dues à M. Colin.

n° 1590 me donnait le commencement des lignes de la face B et le n° 944 la fin des mêmes lignes. La marge de droite ou de gauche n'est conservée dans aucun autre des fragments. L'hésitation n'était donc pas permise. Les n°s 944 et 1590 m'offraient seuls, sur les deux faces, une double chance de déterminer la longueur des lignes et de fixer approximativement le nombre des lettres contenues dans chacune d'elles : il me fallait la mettre à profit et commencer par eux.

Pour le classement des n°s II, III, IV, je n'ai eu d'autre règle que l'importance décroissante des fragments.

FRAGMENT N° I

Inv. 944 et 1590. Hauteur de 944 : 0,117 ; largeur : 0,148 ; épaisseur : 0,036-0,038. — Hauteur de 1590 : 0,15 ; largeur : 0,21 ; épaisseur : 0,035-0,042. Estampages de Bourguet et de Blum ; photographies de Blum.

A

Le sens général du fragment est très nettement indiqué d'abord par deux titres de chapitre : "Ορκος (l. 7) et Ψαρσορρία (l. 12) ; il s'agit du serment que doivent prêter les juges et les parties, du vote des juges. Admettons comme démontré, pour simplifier nos explications, que les parties (ἀντιδίκου) sont des citoyens de Delphes agissant contre des citoyens de Pellana (d'Achaïe ou inversement. C'est entre les deux cités de Delphes et de Pellana (d'Achaïe) qu'est conclu le traité (σύμβολον) mentionné à la l. 7. Le présent chapitre traite de la procédure devant les tribunaux de l'une et l'autre ville.

L. 2-4. — *Devant qui est portée la demande. Du nombre des juges et de l'importance du tribunal qui varient selon le montant de la demande.*

La restitution proposée est incomplète et incertaine. Il était dit aux l. 1 et 2 où devait se présenter le demandeur, soit à Pellana ([ἐ]ν Πελλάνῳ ἐν [...]), soit à Delphes. A la l. 3 le participe ὑπακούσας s'appliquera difficilement au magistrat qui reçoit la demande ¹, et je ne puis rien tirer du commencement de la

1. Ὑπακούων est le terme consacré pour celui qui entend frapper à une porte et qui l'ouvre (Platon, *Criton*, 43 A ; *Phédon*, 59 E ; pour celui qui répond à l'appel de son nom Aristote, *Ἀθηναίων πολιτεία*, 63, 4 : ὁ δὲ κληθεὶς

ligne. La première lettre, m'écrit M. Bourguet, est plutôt un A qu'un Δ. Ainsi se trouverait exclu le mot [ἀν]δρῶν, auquel aurait pu se rapporter l'adjectif δικαίων τ[ε] καὶ...¹ Le magistrat qui reçoit la demande la renvoie à des tribunaux d'importance différente. Pour la suite nous pouvons nous aider du traité conclu dans la première partie du v^e siècle entre OEantheia et Chaleion : B l. 10 et suiv. Αἱ κ' ἀνδιγάζοντι τοὶ ξενοδίκαί, ἐπομότας ἡελέστο ὁ ξένος ὁπάγων τὰν δίκαν ἐχθρὸς προξένο καὶ φιδίος ξένο ἀριστίνδαν, ἐπὶ μὲν ταῖς μυριαχίαις καὶ πλείον πεντεκαίδεκα ἄνδρας, ἐπὶ ταῖς μειόνοις ἐννέ' ἄνδρας². Les jurés supplémentaires qui sont choisis par le demandeur pour assister les ξενοδίκαί partagés d'opinion sont au nombre de quinze pour les procès d'une mine et plus, de neuf pour les procès de moins d'une mine³. A Delphes et à Pellana, au III^e siècle, nous trouvons onze juges pour les procès de cinq mines et moins, quinze pour les procès de cinq à dix mines et plus. Dans un autre traité du III^e siècle, conclu entre le γένος des Αἰώνταιοι et la ville de Narykà d'une part et les Locriens de l'autre, le nombre des juges est fixé à onze pour les affaires de plus de trente drachmes⁴.

Je laisse en blanc aux l. 3 et 4 la fin du pluriel ἀνδρ- ἀνδρ[ῶν] ou ἀνδρ[ασι].

καὶ ὁπακούσας ; pour la partie qui répondant à l'invitation du héraut fait ou ne fait pas la consignation exigée Συμβολά de Stympalos, *Inscriptiones graecae*, V, 2 (1913, n° 357, l. 59 ; pour le défendeur ou accusé qui se présente au tribunal (Hypéride, III, 2).

1. [Π αρών καὶ ὁπακούσας n'est pas admissible non plus, puisque nous avons à la ligne suivante la forme dialectale [παρ]εόντων.

2. Ch. Michel, *Recueil*, n° 3 ; F. Solmsen, *Inscr. graecae ad illustrandas dialectos selectae*², 1903, n° 35 ; C. D. Buck, *Introduction to the Study of the greek Dialects*, 1910, n° 56. Je n'ai eu entre les mains que le premier tirage de ce dernier livre.

3. Sur le rôle de ces ἐπομόταί, voy. Ad. Wilhelm, *Jahreshefte des österr. archaelog. Institutes*, XIV, 1911, p. 235 et suiv.

Le chiffre de neuf juges se rencontre encore dans un traité de même ordre, conclu au v^e siècle entre deux villes inconnues, dont l'une, à en juger par la forme des lettres et le dialecte, est Chalcis en Eubée ou une colonie de Chalcis Dittenberger-Purgold, *Inschriften von Olympia*, n° 25, l. 7^v. Cf. H. F. Hitzig, *Zeitschrift der Savigny-Stiftung*, Rom. Abt., XXVIII, 1907, p. 232, note 2.

4. Ad. Wilhelm, *Jahreshefte*, XIV, 1911, p. 168, l. 21-22. Sur cette inscription, voy. l'étude approfondie de Nikitsky dans le *Journal du ministère de l'Instruction publique russe* de 1913 [janvier et février, p. 1-48 et 49-100] ; on en trouvera un résumé dans le *Bulletin épigraphique* de P. Roussel (*Revue des études grecques*, 1914, p. 452-453).

L. 4-5. — *Il est interdit aux témoins et parents des parties et aux défenseurs de se présenter devant le magistrat qui reçoit la demande.*

La restitution ne présente pas de difficultés. L'hésitation n'est permise qu'en deux endroits, à la l. 4 où [συμπαρ]εόντων pourrait être admis au lieu du simple [παρ]εόντων que j'ai préféré, et à la l. 5 où j'ai choisi [μηδὲ πατήρ] plutôt que [μηδὲ συγγενής]. J'ai écarté συγγενής, parent par le sang, d'abord parce que le mot est plus long, puis parce que ce terme général est plutôt de la langue courante que de la langue juridique. Les lois grecques préfèrent une énumération à ces termes collectifs, ainsi que nous le voyons dès l'époque de Dracon ¹. Il s'agit ici d'opposer les père et frère du demandeur à ses beau-père et beau-frère. L'énumération est abrégée, mais parfaitement claire, si l'on admet que le mot ἀδελφός est employé pour désigner le frère et le beau-frère (ἀδελφός et γυναικὸς ἀδελφός). L'ordre dans lequel sont énumérés ces trois termes πατήρ, γυναικὸς πατήρ, ἀδελφός rend la chose évidente. D'un degré il est passé à un autre : le beau-père suit immédiatement le père, et le même mot s'applique au frère et au beau-frère ; après les ascendants, les frères.

L. 5 : μηδὲ ὅσοι τοῦ αὐτοῦ ἐγκλή[ματος μετέχοντι]. Le mot ἐγκλημα, dans la langue du droit attique, a le double sens de : acte des griefs et grief ². Nous ne pouvons entendre ici que grief, puisque, comme nous l'allons voir, la procédure est orale.

Pour l'emploi du verbe μετέχειν, cf. Démosthène, *contre Boiotos* XL, 58 : μάρτυρες μὲν εἰσιν οὗτοι, οἷς μηδὲν μέτεστι τοῦ πράγματος, περὶ οὗ ἡ δίκη ἐστίν, ἀντίδικοι δ' οἱ κοινωνοῦντες τῶν πραγμάτων, περὶ ὧν ἂν δικάζηται τις αὐτοῖς.

L. 5-7. — *Au jour fixé par le magistrat qui a reçu la demande, le demandeur montre au magistrat qui introduira*

1. Ch. Michel, *Recueil*, n° 78 ; Dittenberger, *Sylloge* ², n° 52. l. 13-14.

2. Acte des griefs : par exemple, Démosthène, *contre Aphobos* XXIX, 31 : ἔστιν οὖν τοῦ μὲν ἐγκλήματος ἀρχή ; *contre Pantainétos* XXXVII, 22, 23. Cf. *Dikaionomata* Pap. Hal. I, 1913, p. 46, col. II, l. 31 et l. 33 ἐμφανίζετω δὲ ἐν [τῷ] ἐγκλήματι, οὗ ἂν ἐπιλέγηται μέρος. — Grief : Démosthène, *contre Nausimachos* XXXVIII, 2. Cf. Hiller von Gaertringen, *Inscriptionen von Priene*, n° 28, l. 12 : προσφάινοντες τὸ ἐγκλημα. L'inscription est un traité conclu au commencement du II^e siècle entre Milet et Priène. Cf. H. F. Hitzig, *Alt-griechische Staatsverträge über Rechtshilfe*, 1907, p. 22, n° 34.

l'affaire devant le tribunal l'article du traité sur lequel il se fonde.

Pour l'emploi du verbe προλεγέτω, cf. le σύμβολον conclu au 1^{er} siècle avant notre ère entre Sardes et Éphèse, l. 76 et suiv. : ὁ δὲ φάμενος ἀδικεῖσθαι δῆμος προλεγέτω δι[ὰ πρεσ]βείας τῷ ἐγκαλουμένῳ δῆμῳ τὸ ἔγκλημα ¹.

L. 6 : πρὶν κληρώεν ὑπὲρ το[ῦ δικαστηρίου]. Cf. le traité de συμπολιτεία conclu au 1^{er} siècle avant notre ère entre Stiris et Médéon, A l. 32 et suiv. : [κ]ληρώσῃ (ὁ ἱεροταμίης) τὰ δικαστήρια, ἃ κα δὲ κληρώειν, μετὰ τῶν ἀρχόντων ².

L. 7-10. — *Du serment.*

L'article nouveau n'est pas seulement annoncé par un tiret dont l'emploi est constant dans toute l'inscription ; il est précédé d'un titre Ὁρκος. Les deux autres titres conservés dans ce qui nous est parvenu du texte sont également au nominatif : ψαφορορία (I A, l. 12), ξίλητις (I B, l. 8). Dans la loi locrienne relative à la colonie de Naupacte, les différents articles sont numérotés (A, B, Γ, etc.)³ ; dans le traité conclu entre Milet et Priène, on retrouve des titres précédés de la préposition περί, περί δικῶν, par exemple ⁴. Ailleurs, dans une même inscription, par exemple dans le règlement des mystères d'Andanie, les titres sont tantôt au génitif avec ou sans la préposition περί, tantôt au nominatif ⁵.

L. 7 fin : δικαστήρ[ας, que nous devons à la photographie Blum, est certain. D'ailleurs à la l. 12, la copie de Bourguet porte δικαστή que nous compléterons de même en δικαστήρ[ας. La forme δικαστήρ s'est déjà rencontrée à Delphes, dans la loi, plus ancienne,

1. Dittenberger, *Orientis graeci inscr. selectae*, n° 437.

2. Ch. Michel, n° 24 ; Dittenberger, *Sylloge* ², n° 426 ; F. Solmsen, *op. cit.*, n° 37 ; C. D. Buck, *op. cit.*, n° 54.

3. Ch. Michel, n° 285 ; F. Solmsen, n° 34 ; C. D. Buck, n° 55.

4. Hiller von Gaertringen, *Inscriptionen von Priene*, n° 28 I, 6 ; cf. II, A, 30.

5. Ch. Michel, n° 694 ; Dittenberger, *Sylloge* ², n° 653 ; L. Ziehen, *Leges Graecorum sacrae e titulis collectae*, II, 1906, n° 58 ; *Inscr. gr.*, V, 1 (1913), n° 1390. J'ai maintenu, pour plus de commodité, le nom d'Andanie, n'ayant pas ici à prendre parti dans la discussion qu'a de nouveau soulevée Ziehen, p. 175 et suiv. Cf. les titres des Dikaionmata, dans le *Papyrus Halensis* I, p. 45. Nous aurons plus loin l'occasion d'en citer deux, l'un au nominatif, l'autre au génitif.

datée de l'archontat de Kadys¹. On la retrouve dans la loi locrienne relative à la colonie de Naupacte, au commencement du v^e siècle². Elle n'est plus employée dans la suite de notre traité, où se lit constamment *δικαστί*. Il semble qu'en rédigeant, au III^e siècle, ce chapitre du traité, les magistrats de Delphes aient eu sous les yeux des lois et règlements anciens auxquels ils ont emprunté, sans la changer, cette forme archaïque.

L. 8 : νομίμωι χραιμένους ὅρκωι. La restitution n'est pas certaine, mais nous savons combien, dans les traités qu'elles concluaient, les cités grecques tenaient à leur serment légal³. Il est mentionné à Delphes dans le règlement de la phratrie des Labyades et dans un acte d'affranchissement consenti par un Étolien dont la cité était unie à Delphes par une συμβολή : Μέναρχος Μενάνδρου Πλουγονεύς. On lit à la l. 17 : ἐμοσάτω δὲ Μέναρχος ἐναντίον τῶν ἱερέων τὸν νόμιμον ὅρκον παρὰ τὸν Ἀπόλλω⁴.

Serment et sacrifice étaient inséparables et le traité met la fourniture des victimes (ou des parties nécessaires des victimes) à la charge de la ville où le procès a lieu. J'ai restitué [ἱερὰ δὲ] παρεχέτω, parce que le mot ἱερὰ se retrouve à la ligne suivante, mais on peut hésiter entre ἱερὰ et ὅρκια⁵. Ce dernier mot est

1. Fouilles de Delphes, Tome III, Fasc. I (Émile Bourguet), 1911, n° 294, p. 156 et suiv. Δί[κ]ασ[τ]ή[ρας] se trouve à la Col. II, l. 15. Peut-être faut-il aussi restituer dans la même inscription le mot [φο]λ[ακ]τήρ, à la Col. V, l. 17, où je propose de lire : [μὴ ἐπιτρεπέτω ὁ χρειστούλ]ακ[τ]ήρ ἐν[ε]χ[υ]ριάζει [πλ]έον... La loi de Kadys date de la fin du v^e siècle ou des premières années du IV^e (*Ibid.*, p. 156).

2. C. D. Buck, n° 55, l. 33. Cf. κριτήρας dans une inscription archaïque de Mycènes, *Inscr. gr.*, IV (1902), n° 493.

3. Voy. G. Glotz, *Études sociales et juridiques sur l'antiquité grecque*, 1906, p. 103 et *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, s. v. Jusjurandum, p. 749, note 51. Cf. *Dikaionata*, p. 118.

4. Règlement des Labyades : Ch. Michel, n° 995 ; Dittenberger, *Sylloge*², n° 438 ; F. Solmsen, n° 36 ; C. D. Buck, n° 51, D, l. 24-25. — Acte d'affranchissement : *Sammlung der griech. Dialekt-Inschriften*, II, n° 2072. Les deux esclaves affranchis prêtent le même serment que le *manumissor* l. 21 : τὸν αὐτὸν δὲ ὅρκον ὁμοσάντω Ξένων καὶ Πειθόλαος Μενάρχωι. Il va de soi que les engagements pris par les affranchis diffèrent de ceux du maître : par « le même serment » il faut entendre un serment prêté dans les mêmes formes, entre les mêmes mains des mêmes prêtres, sur les chairs des mêmes victimes ἐπὶ τῶν αὐτῶν ἱερῶν, l. 27 du règlement des mystères d'Andanie, sous l'invocation des mêmes divinités.

5. Pour le sens précis de ἱερὰ, voy. P. Stengel, *Opferbräuche der Griechen*, 1910, p. 95 et suiv. Cf. Protz-Ziehen, *Leges Graecorum sacrae*, II, 1, 1906, p. 321.

employé dans le *Papyrus Halensis* I. au chapitre du νόμιμος ὄρκος (col. X, p. 23) :

“Ὁρκ[ος] ν[ό]μιμος. “Ὅταν τις ὀρκιζ[η]ι, ὁμνύ[ω] τω ὀρκιζό[μ]ενος
ἐν τ[ῇ] ἀγορᾷ [ἐ]πὶ τοῖς ὀρκωτηρίοις καὶ αὐτῶν σπέν[δων],
τ[ῇ] δὲ ὀρκία παρεχέτω ὁ ἐπικαλῶν. Ὁμνύτω δὲ Δία Ἥραν
Ποσειδῶν. Ἄλλον δ’ ὄρκον μηδένα ἐξέστω ὁμνύναι μη[δ]ὲ
ὀρκιζέ[σθαι] ἐν μηδὲ γενεᾷν παρίστασθαι ¹.

Prestation et formule du serment exigé des juges. — Les juges prêtent serment en faisant une libation de sang sur les chairs des victimes. Les mots τὸ αἶμα, parfaitement conservés, entraînent la restitution du participe σπένδοντες. Cf. le *Pap. Hal.* I cité plus haut ² et le règlement des mystères d’Andanie, l. 1 et suiv. : ὁ γραμματεὺς τῶν συνέδρων τοὺς γεννηθέντας ἱεροὺς ὀρκιζάτω παραχρῆμα, αἶμα μὴ τις ἄρρωσ[τεῖ], | ἱερῶν καιομένων, αἶμα καὶ οἶνον σπένδοντας, τὸν ὄρκον τὸν ὑπογεγραμμένον. La place manque, dans le texte de Delphes, pour restituer [καὶ οἶνον] après τὸ αἶμα : la libation faite par les juges ne renferme que du sang ³.

La formule du serment ne contient que deux engagements, dont le second seul est entièrement conservé. Le premier manque, mais peut être restitué en toute certitude : le juge s’engage d’abord à juger selon la justice. On trouvera citées par M. Colin, dans le commentaire du serment des Amphictyons, et par M. Glotz, dans son article *Jusjurandum*, de nombreuses formules exprimant cette idée ⁴. J’ai choisi la plus simple et aussi la plus courte. Les deux formules delphiques jusqu’à présent connues, celle de la loi de 380 : δικαζέω τ[ὴν] δίκην ὡς καὶ δικαιοτάτῃ | γινώμην et celle du monument bilingue du n^e siècle : [δικάζω καὶ] ὃ ἂν ἐγώ

1. Sur le sens précis de cette dernière interdiction, voy. dans l’article de J. Brause *Hermes*, XLIX, 1914, *Γορτυνίων ὄρκος νόμιμος*, la note 1 de la p. 106. Il est interdit à celui qui va prêter serment de faire venir ses enfants à côté de lui, pour jurer sur leur tête.

2. Et le commentaire des éditeurs, p. 120.

3. Sur ces usages, voy. P. Stengel, *op. cit.*, p. 19, 21, 30, 84. Cf. le sacrifice et la libation décrits dans Platon, *Kritias*, 120 A et suiv. ; le sacrifice précède le serment que vont prononcer des juges.

4. G. Colin, *Bull. de corr. hellén.*, XXVII, 1903, p. 132 et suiv. G. Glotz, dans le *Dict. des antiq. gr. et rom.*, s. v. III (1899), p. 753. L’article de M. Glotz a été republié, sans notes, dans ses *Études sociales et juridiques*, 1906, p. 99 et suiv.

μάλιστα δὲ [ξω ἀληθὲς] εἶναι sont beaucoup trop longues ¹. De toute façon l'indicatif δικάζεν, où l'on attendrait le futur δικάξεν, doit répondre à l'indicatif ἀποδιδόμεν qui se lit à la fin de la l. 8.

La suite ne présente pas de difficulté. Les juges s'engagent à accorder la parole à chacune des deux parties pour l'estimation (ἐπὶ ταῖς τιμάσει). Aristote, dans la description de la procédure athénienne, a consacré un paragraphe à la *τίμησις* ². Quand il y avait lieu, après le vote des héliastes sur le fond de l'affaire, les parties reprenaient la parole pour proposer une estimation du montant de la condamnation : ἡ δὲ *τίμησις* ἐστίν, ajoute Aristote, πρὸς ἡμίχουν ὕδατος ἐκατέρω ³. C'est sur ce passage qu'est fondée ma restitution de la l. 10 du texte de Delphes : ὑπὸ τ[ὸν αὐτὸν χρόνον]. Pour l'emploi de ὑπὸ avec un accusatif de durée, voir Dittenberger, *Orientalis graeci inscriptiones selectae*, ad 253,4, Un Athénien eût dit : πρὸς τὸ αὐτὸ ὕδωρ.

L. 10-11. — *De l'ordre des plaidoiries.*

Après l'audition des témoins, le demandeur (ὁ ἐπ' αἰγῶν τὰν δίκαν) prend le premier la parole.

Nous avons rencontré les mêmes termes, pour désigner le demandeur, dans le traité locrien du v^e siècle, cité plus haut ⁴. Cf. ὁ αἰγῶν τὰν δίκαν opposé à ὁ ἀγόμενος τὰν δίκαν dans la *συμβολή* de Stymphalos (*Inscr. gr.* V, 2, n° 357, l. 7 et 9), et, dans le serment d'Ítanos (Ch. Michel, n° 1317, l. 24-25) : οὐδὲ δίκαν ἐ[π]αξέ[ω] ξ[ε]νιζά[ν].

L. 11-12. — *Des reproches et réserves contre les témoignages et faux témoignages.*

Aussitôt après les plaidoiries et avant le jugement de l'affaire,

1. Loi de 380 : Ch. Michel, n° 702, l. 3 ; *Griech. Dialekt.-Inscr.*, II, n° 2502. — Monument bilingue, II^e siècle ap. J.-C., *Bull. de corr. hellén.*, 1903, p. 107, B. l. 10-11.

2. *Ἀθην. πολ.*, 69, 2. Voir plus loin Deuxième partie, p. 65.

3. *Ibid.*

4. Dans une inscription locrienne plus ancienne, il faut noter les termes dont on se sert pour désigner le demandeur : ὁ ἐγκαλείμενος τὰν δίκαν. L. 41 et 43 de la loi relative à la colonie de Naupacte : Ch. Michel, n° 285 ; E. S. Roberts, *An Introduction to greek Epigraphy*, I, 1887, n° 231 et p. 346 ; Dittenberger, *Inscr. gr.*, IX, 1 (1897), n° 334 ; C. D. Buck, *Greek Dialects*, 1910, n° 55. Dans son commentaire, p. 88, Dittenberger n'a pas manqué de signaler l'emploi du moyen ἐγκαλείσθαι, plus rare encore que ne le dit Roberts (p. 354).

c'est-à-dire avant le vote, à l'audience même par conséquent, les parties ont le droit de faire des réserves contre les témoignages et faux témoignages. Il en allait de même à Athènes et nous sommes très exactement renseignés sur ce chapitre de la procédure attique par les plaidoyers des orateurs, par l'*Ἀθηναίων πολιτεία* d'Aristote et par les *Lois* de Platon¹. A tous ces textes il faut ajouter maintenant le Papyrus I de Halle qui nous fournit sur l'action en faux témoignage des renseignements non moins précis, mais beaucoup plus détaillés. Faire des réserves contre les témoignages se disait, à Athènes : ἐπισκήπτεσθαι ταῖς μαρτυρίαις², à Alexandrie : ἐπιλαμβάνεσθαι μαρτυρίας ou τῶν μαρτύρων. Le substantif correspondant n'est pas employé dans le Papyrus de Halle; à Athènes, c'est ἐπίσκηψις qui se trouve dans Platon et dans la *Politique* d'Aristote³. A Delphes, nous avons également affaire à un substantif féminin, auquel se rapporte certainement à la l. 11 le comparatif προτέρη, mais, si je ne me trompe, il nous faut admettre un mot nouveau dont nous avons conservé les sept premières lettres à la fin de la l. 13. A cet endroit, après le paragraphe consacré au vote des juges, c'est-à-dire au jugement, commence un nouvel article, séparé du précédent par un tiret, et réglant la procédure à suivre au cas où ne se produit pas tel acte : αἷ ηη μὴ παρισκε. Donc il avait été question du même acte dans un article précédent. La suite des idées nous apprend qu'il ne peut s'agir ici que des réserves contre les témoignages et faux témoignages. Deux cas sont en effet possibles et prévus dans le traité :

1° Des réserves sont faites contre les témoignages (l. 11-12);

2° Il n'est pas fait de réserves contre les témoignages (l. 13-14).

Donc le mot féminin dont nous avons le commencement παρι-σκη- est employé à Delphes pour désigner ces réserves.

Avant de chercher à compléter le mot nouveau, achevons de retrouver la suite des idées en mentionnant dès maintenant l'ar-

1. Sur tous ces textes, voir Deuxième partie, p. 67.

2. Il faut sans doute restituer le même verbe dans le σύμβολον conclu entre Athènes et Trézène à la fin du v^e siècle : *Inscr. gr.* II et III, ed. minor (1913), n° 46, p. 31, fr. a B., l. 7.

3. Platon, *Lois*, 937 B; Aristote, *Polit.*, 1274 B, 7. Sur ce passage de la *Politique*, voy. notre *Conclusion*.

ticle qui commence à la fin de la l. 14 : nous y trouverons la preuve que nous sommes dans la bonne voie. Il y est question du plaideur qui rapporte sa demande au tribunal, qui a recours, ainsi que nous dirions aujourd'hui, à la requête civile : le plaideur ne peut évidemment le faire qu'après avoir gagné le procès en faux témoignage. Donc aux deux cas prévus plus haut s'en ajoute un troisième :

3° Requête civile après condamnation d'un témoin ou faux témoin.

Pour le mot nouveau, je ne vois d'autre complément possible que *πρίσκει*[σις, d'autre explication que celle qui nous est fournie par la glose de Photius : ἵσκειν λέγειν πάλαιον τὸ λεξείδιον ¹. Le mot *πρίσκεισις* serait un terme juridique et désignerait à Delphes l'action de parler contre les témoins et faux témoins. Je ne me dissimule pas que nous ignorons la valeur de la glose de Photius, en ignorant la source. Il se peut, quoi qu'en pense Naber, qu'elle soit simplement une explication du verbe ἵσκειν dans Homère ², mais à coup sûr *πρίσκεισις* est un mot très ancien et nous rencontrerons plus loin d'autres termes de la langue juridique qui ont conservé la même saveur d'archaïsme.

L. 11-12 : ἂ δίκη τελείσθω. Cf. dans le règlement du temple d'Amphiaraios (Ch. Michel, *Recueil*, n° 698 = Dittenberger, *Sylloge* ², n° 389, l. 20) : ἡ δίκη τελείσθω, et, dans le contrat d'Arkésiné (*Inscr. gr.*, XII, 7, n° 67, l. 48, 64, 72) : δίκη τέλος ἔχουσα.

L. 12 : εἰ δέ κα ἄλλῳ ψευδῇ μαρτυρηκώς. La condamnation pour faux témoignage entraîne une conséquence dont le sens nous es donné par les derniers mots du paragraphe : τῷ βουλομένῳ. Il ne peut être question que de l'intervention du premier venu opposé au demandeur. La condamnation ouvre donc une action publique. Pour le verbe dont nous avons le ν final, je restitue [ἐπεξίμε]ν, qui correspond à l'attique ἐπεξέλθειν. Cf. Lysias, XXIII, 14 : ἐπιν σκηψάμενος δὲ τῷ μάρτυρι οὐκ ἐπεξήλθε. — Isée, V, 9 : ἐτελευτήσῃς πρὶ ἐπεξέλθειν οἷς ἐπεσκήψατο τῶν μαρτύρων ³. Enfin l'infinitif dépend

1. *Lexicon*, éd. Naber, 1864, p. 298.

2. Non videtur glossa homerica, dit Naber. Mais voy. Buttmann, *Lexilogus*, 2^e éd. 1825, II, p. 83, s. v. ἵσκειν.

3. Sur l'emploi du verbe ἐπεξέρχεται, voir K. Schodorf, *Beiträge zur genaueren Kenntnis der attischen Gerichtssprache aus den zehn Rednern*, 1905, p. 9; E. Leisi, *Der Zeuge im attischen Recht*, 1908, p. 139. Cf. [Démosthène], *contre Evergos et Mnèsiboulos* XLVII, 5 : καὶ Θεόζημος αὐτοῖς ὡς ἀληθῇ μαρτυρηκόσιν οὐκ ἐπεσκήψατο οὐδ' ἐπεξέρχεται τῶν ψευδομαρτυρίων.

d'un impératif dont la restitution s'impose : ἐξέστω. J'ajoute l'adverbe καί qui n'a pas seulement l'avantage de compléter le nombre présumé des lettres, mais qui ne me semble pas inutile au sens.

L. 12-13. — *Du vote des juges* (ψαροφορία).

La fin du paragraphe, suffisamment conservée, nous aide encore à reconstituer le début. Les mots [ύ]στέρου λέγοντος ὕστερον nous remettent aussitôt en mémoire le passage du ch. 68 de l'Ἀθηναίων πολιτεία, où Aristote décrit les préparatifs du vote des héliastes : ἐπειδὴν δὲ διαψηφίζεσθαι μέλλωσιν οἱ δικασταί, ὁ κῆρυξ... ἀνακηρύττει « ἡ τετροπημένη (scil. ψῆρος) τοῦ πρότερον λέγοντος, ἡ δὲ πλήρης τοῦ ὕστερον λέγοντος ¹ ». A Delphes, comme à Athènes, c'est le demandeur qui prend le premier la parole, le défendeur le second; au lieu de l'adverbe πρότερον, on emploie à Delphes l'adjectif et l'on dit ὁ πρότερος λέγων (cf. I A, l. 10-11 : λεγέτω πρότερος ὁ ἐπάγων τὴν δίχην), ὁ ὕστερος λέγων. L'opposition entre les deux parties ne laisse pas de doute sur la restitution du début : τοὺς δὲ δικαστῆ[ρας ψαροφορεῖν ὑπὲρ τοῦ μὲν προτέρου λέγοντος πρότερον, τοῦ δὲ ὕστέρου λέγοντος ὕστερον. L'hésitation est permise entre les verbes ψαροφορεῖν et φέρειν τὴν ψᾶρον : je me suis décidé pour la restitution la plus courte.

L. 13-14. — *De l'exécution du jugement au cas où il ne se produit pas de réserves contre les témoins.*

Une fois le jugement rendu, le législateur se préoccupe d'en assurer l'exécution. Dans le long chapitre du Papyrus de Halle, consacré au procès en faux témoignage, le recouvrement du montant de la condamnation (ἡ πρᾶξις) est réglé avec soin pour chacun des cas prévus. La même préoccupation ne pouvait manquer de se faire jour dans un σύμβολον, c'est-à-dire dans un traité conclu entre deux cités qui souvent n'étaient pas voisines, telles Delphes et Pellana. L'intérêt de celui qui avait gagné son procès, non moins que le maintien du bon ordre et de l'harmonie entre les deux cités, exigeaient que l'affaire fût terminée au plus vite, par le paiement de la condamnation. M'autorisant d'un passage du n° II B, l. 16 : [...τὴν ἐ]σπραξίν, ἣ δὲ ἐπιστᾶσα ἀρχὰ ἐπιτε-

1. 68, 4.

λείπω κατὰ τὸ σύββολον, je propose de restituer ici : Αἱ δὲ κα μὴ παρίσκει[σις ἤν, τὰν ἔσπραξιν ἐπιτελείω ἃ ἐπιστάσα ἀρχὰ κατὰ τὸ συμβόλον]. Il va de soi que les termes mêmes de la restitution ne peuvent être tenus pour certains, mais le sens général ne me paraît pas douteux.

L. 14-15. — *De la constitution de cautions au cas où l'affaire est rapportée au tribunal après condamnation de témoins ou faux témoins.*

Dès le début du paragraphe nous rencontrons un mot nouveau, qui se retrouve dans une autre partie de l'inscription : ἐπάμφορος. Il est très régulièrement formé du verbe ἐπαμφέρω (ἐπαναφέρω) qu'on lit au n° IV A, l. 4 et que Solon a employé dans un vers ¹. Cf. ἀμράινονται pour ἀναράινονται et le terme delphique ἀμρόνιον (ἀναμρόνιον), dont on a rapproché déjà la forme homérique καμρόνιη (κατὰμρόνιη) ². L'adjectif ἐπάμφορος se rapporte, dans les deux passages du traité, au substantif δίκα : n° II A, l. 5 : ὅσαι ἐπάμφοροι ἔσονται et n° I A, l. 14 : αἱ δὲ κα τις ἐπάμφορο(ν) [π]οιῇται τὴν δίκαν. Je n'hésite pas en effet à corriger ἐπάμφορος en ἐπάμφορο(ν), admettant une faute du lapicide. Non seulement ἐπαμφόρος, au sens actif, s'entendrait mal d'un plaideur qui rapporterait sa demande au tribunal, mais il faut un attribut au substantif τὴν δίκαν et ce ne peut être que l'adjectif ἐπάμφορον. Cf. Démosthène, c. *Béotos* XL, 34 : τὴν δίκαν ταύτην ἀνάδικον ἐποίησεν.

Il nous faut aussi bien rapprocher les deux mots ἐπάμφορος et ἀνάδικος et donner au premier le sens qui est attribué au second par Harpocraton, par exemple, s. v. Ἀναδικάσασθαι : τὸ ἄνωθεν δικάσασθαι οὕτως Ἰσάιος. Ἐντεῦθεν καὶ τὸ ἀνάδικοι κρίσεις, αἱ ἄνωθεν δικαζόμεναι, ὅταν ἀλῶσιν οἱ μάρτυρες ψευδομαρτυρίων. Le passage d'Isée auquel renvoie Harpocraton ne nous a pas été conservé.

Nous sommes assez mal renseignés sur la procédure de l'ἀναδικία à Athènes et la restitution de notre paragraphe demeure

1. Solon, cité par Plutarque (ch. 30 fin), l'emploie avec le sens de rapporter à, attribuer à : Εἰ δὲ πεπόνθατε λυγρὰ δι' ὑμετέρην κακότητα, μή τι θεοῖς τοῦτων μῆνιν ἐπαμφέρετε.

2. Ἀμράινονται, dans la loi de Gortyne, avec le sens d'adopter : Ch. Michel, n° 1333, X, l. 34 ; F. Solmsen, n° 30 ; C. D. Buck, n° 110. — Ἀμρόνιον, dans les statuts de la phratrie des Labyades, Ch. Michel, n° 993 A, l. 48 ; F. Solmsen, n° 36 ; C. D. Buck, n° 51. Ἀμρόνιον désigne l'amende encourue pour tout retard dans l'exécution d'une prescription.

incertaine. Nous y voyons pourtant que Meier et Schœmann avaient raison de conjecturer qu'à Athènes le plaideur qui réclamaient l'ἀναδικία était tenu de fournir une caution¹ : il en allait de même à Delphes où deux cautions sont exigées : [ἐγγύους καταστάντες] αὐτοῦ ἀποσφραγίστους. Reste à retrouver la proposition principale. Le participe entraîne, semble-t-il, la restitution διὰ δόσθαι αὐτόν. Il ne saurait y avoir d'hésitation que sur la proposition circonstancielle qui commence par la préposition ἐν. La première idée qui vienne à l'esprit est celle d'un délai : ἐν [τριάκοντα ἡμέραις]. On peut aussi penser à la formation du tribunal : ἐν [τοῖς αὐτοῖς δικασταῖς]. On admet généralement qu'à Athènes l'action en faux témoignage était portée devant les juges qui avaient rendu le premier jugement². Si l'on adoptait la seconde de nos restitutions, il en résulterait qu'à Delphes et à Pellana les mêmes juges siégeaient une troisième fois pour prononcer sur la requête en rétractation de leur premier jugement. La chose n'est pas impossible, mais nous préférons la fixation d'un délai qui importait davantage aux deux parties.

L. 15-16. — *Obligations des témoins (ἐπάχοι ?)*.

Le paragraphe commence par οἱ. Le mot étant précédé d'un tiret et suivi de l'adverbe δέ, il ne peut y avoir de doute sur la lecture. Cette forme de l'article est faite pour surprendre puisque partout ailleurs on rencontre τοῖ. Le mot qui suit n'est pas certain. L'excellente copie de Bourguet et la photographie de Blum sont pleinement d'accord pour donner οἱ δὲ Γ. ΑΚ Γ., d'où il est impossible de tirer ἐγγυοῖ. Je lirais plutôt ἐ[π]άχοι et j'entendrais les témoins³. Vient un verbe pour lequel on peut hésiter entre ἐχέσθων et ἐπέσθων. La photographie de Blum ne me tire pas

1. *Der attische Process*, éd. Lipsius, 1887, p. 982-983. Cf. P. Gide et E. Caillemier, dans le *Dict. des antiq. gr. et rom.*, s. v. *Anadikia*.

2. E. Leisi, *op. cit.*, p. 124.

3. Cf. Hésychius, s. v. Ἐπάχοι· οἱ μάρτυρες καὶ οἱ ἐπισκοποῦντες τὰς δικαστικὰς ψήφους. Ἐπάχοι, κρίται καὶ οἱ μάρτυρες καὶ οἱ διακρίνοντες. Le mot ἐπάχος s'est rencontré plus d'une fois dans des inscriptions avec le sens de témoin, en dernier lieu dans un fragment de loi de Kymé, découvert et publié par A. Plassart et Ch. Picard (*Bull. de corr. hellén.*, XXXVII, 1913, p. 136-137, l. 8). Voir la note 8 de la page 161 et renvoyer maintenant pour l'inscription de Corcyre à D. Comparetti, *Tabelle testamentarie delle colonie achee di Magna Grecia ed iscrizioni di Tegea, Dodona, Corcyra*, Firenze, 1915, p. 49 et suiv. Aux textes cités par les éditeurs il faut ajouter une inscription, de

d'embarras, et il faut noter que la copie de Bourguet serait plus favorable au second. Après le verbe, la seule lettre certaine est un τ , suivi d'une barre verticale droite dont la moitié supérieure, notée par Bourguet, est très visible sur la photographie. Le tau n'est donc pas la première lettre de l'article ($\tau[\omega]$ ou $\tau[\alpha]$ ou $\tau[\sigma]$ ou $\tau[\chi]$), mais plutôt d'un mot qui commencerait par $\tau[\rho]$. Le plus sage est d'avouer notre impuissance.

Cet essai de restitution terminé, nous pouvons reconnaître la longueur moyenne des lignes, en relevant le nombre de lettres que renferme chacune d'elles. Je laisse de côté les l. 1-4, 15-16 que je n'ai pas pu compléter.

L. 5 : 88 lettres ;

» 6 : 88 ;

» 7 : 91 plus 1 tiret, soit 92 lettres ;

» 8 : 88 plus 1 tiret, soit 89 lettres ;

» 9 : 87 (ou 90, si nous restituons $\delta\iota\chi\alpha\iota\acute{o}\tau\alpha\tau\alpha$, au lieu de $\delta\iota\chi\alpha\iota\omega\varsigma$) ;

» 10 : 88 plus 1 tiret, soit 89 lettres ;

» 11 : 89 plus 1 tiret, soit 90 lettres (ou 89 seulement si nous écrivons $\chi\sigma\acute{\eta}\zeta\omega\nu\tau\iota$ au lieu de $\chi\sigma\acute{\eta}\zeta\omega\nu\tau\iota$. Les deux graphies se rencontrent dans notre texte) ;

» 12 : 87 plus 2 tirets, soit 89 lettres ;

» 13 : 88 plus 1 tiret, soit 89 lettres ;

» 14 : 88 plus 1 tiret, soit 89 lettres.

En somme, le nombre des lettres varie par ligne de 87 à 92 : tel est le résultat que nous permettent de considérer comme acquis ces patients et fastidieux calculs. Hâtons-nous de dire que nous n'en tirerons point parti pour toute la suite, tant les lacunes deviendront larges et, par endroits, les restitutions incertaines.

provenance incertaine, provisoirement classée à Délos : *Inscr. gr.*, XI, 4 (1914), n° 1063, a l. 14, b l. 2 et 29. Des juges d'Érétrie, intervenant comme conciliateurs entre Paros et Naxos, ont rédigé un accord, dont le texte sera porté aux deux cités par les $\epsilon\pi\acute{\iota}\chi\omicron\omicron\iota$ de l'une et de l'autre. Les $\epsilon\pi\acute{\iota}\chi\omicron\omicron\iota$ sont ici les délégués de Paros et de Naxos ; ils ont, après entente préalable, fixé le nombre des juges à fournir par Érétrie et donné leur approbation à l'accord ($\sigma\acute{o}\lambda\lambda\omicron\sigma\iota\varsigma$), évidemment après en avoir *entendu* la lecture. — Dans le sommaire des *Inscr. gr.* 1063, corriger *IG.*, XII, 5, p. 308, n° 128 en p. 38 ; dans le texte de b l. 3, mettre le point en haut avant $\pi\epsilon\tau\iota\omega\nu$ et l'effacer à la l. 4.

B

Si mutilé que soit le texte, on y distingue deux chapitres dont le premier, sensiblement plus maltraité, est aussi plus court ; il traite de la saisie, de l'enlèvement et de la vente (l. 1-8). Nous avons conservé le titre du second, qui est consacré au vol (l. 8-17).

I. — *Enlèvement, vente et saisie* (l. 1-8).

A vrai dire, il ne reste, dans ce premier chapitre, aucun des termes que nous rencontrons à Delphes même, en d'autres textes, pour désigner la saisie et l'enlèvement : ἄγειν, ῥυσιάζειν, συλᾶν, λάφυρον ποιεῖν, ἀποβιάζεσθαι ou ἐγβιάζεσθαι¹. Le verbe ἐξέλεῖν qu'on lit à la l. 2 ([α]: δέ κα ἐξέλε[ι]) n'a pas la valeur juridique de ceux que je viens de citer. Ce qui a pu m'orienter vers une restitution exacte des l. 5 et 6, c'est donc l'impression qui se dégage de quelques mots et de quelques faits : l. 4 πλοίων, navires de commerce ; l. 7-8 τετραπέδων καὶ ἀνδραπέδων, bétail et esclaves ; l. 6 πρίσται, achat contraire au traité puisqu'il expose l'acheteur à des dommages-intérêts (l. 7 τὴν βλάβην ἐφελέτω) ; cf. plus haut l. 5 le verbe ὠνεῖσθαι et la mention d'une amende (ἐπιτίμιον). Si l'on considère que le golfe de Corinthe sépare le territoire de Pellana du continent où s'élevait Delphes, et que la mer a été, en Grèce, le principal théâtre des enlèvements et saisies, si l'on se rappelle que dans le traité entre OEantheia et Chaleion les représailles sont permises sur mer², n'a-t-on pas suffisamment d'indications pour aborder la restitution du paragraphe qui commence à la fin de la l. 5 : ὁ Δελφός τὸν Πέλλανέα [μῆ] ἄ[γέ]τω μῆδὲ ὁ Π[ε]λλανεύς τὸν Δελφόν. La copie, très loyale, de M. Bourguet ne s'oppose à aucune des corrections ou additions tentées.

1. Ch. Michel, n° 291, l. 20 = Dittenberger, *Sylloge*², 295 : εἰ δέ τις κα ἄγῃ ἢ ῥυσιάζῃ ἢ ἀποβιάξαιτο. Décret des Étolieus, de la première partie du II^e siècle, relatif à la fondation des Nikêphoria. — H. Pomtow, *Gött. gel. Anzeigen*, 1913, p. 173, n° 4, décret des Amphictyons, du milieu du III^e siècle, l. 1 et suiv. : ἔαν τις ἀγάγῃ τινα παρὰ ταῦτα ἢ λάφυρον ποιήσῃ κατὰ τούτων τινός. *Ibid.*, l. 8 et suiv. : τῶι ἀγθέντι ἢ συληθέντι [ἢ ἐγβιάσθοντι].

2. L'inscription a déjà été citée plus haut : C. D. Buck, n° 56, l. 3 et suiv. : τὰ ξενικά ἐ[θ] θανά(σ)τας ἡγάγεν ἄσυλον πλάνε(λ) λημένος τὸ κατὰ πόλιν.

La négation *μή* est rendue nécessaire par la seconde partie de la phrase (*μηδὲ ὁ Πελλωναεύς*) et du verbe, très court, nous avons conservé, à la barre médiane près, la première lettre. Je reconnais que l'exacte symétrie des deux parties du paragraphe, non moins que le rapprochement avec des traités milésiens récemment publiés, suggéreraient plutôt la restitution [*μή ὠνείσθω*]. On lit en effet dans la deuxième partie, à la l. 6 : [*εἰ δὲ...*] *πρίσται* et dans le traité conclu entre Milet et Cnossos ¹ :

- μή*
- ὠνείσθω ὁ Κνώσιος τὸν Μιλήσιον *μηδὲ ὁ Μιλήσιος*
 20. τὸν Κνώσιον εἰδὼς ἐλεύθερον ὄντα ὅς ἂν δὲ ἀγο-
 ράσῃ εἰδὼς, σπερέσθω τῆς τιμῆς καὶ τὸ σῶμα ἐ-
 λεύθερον ἔστω· ἐὰν δὲ *μή* εἰδὼς ἀγοράσῃ, ἀπο-
 δοῦς τὸ σῶμα τὴν τιμὴν κομισάσθω ὅσου ἡγόρακεν.

Mais il n'y a certainement pas de place pour le verbe *ὠνείσθω* à la fin de notre l. 5 et au commencement de la l. 6. Les traités milésiens ne vont pas moins nous fournir de précieux traits de lumière.

L'enlèvement du citoyen de Pellana par un Delphien ou réciproquement n'est autorisé que dans un cas : l. 6 *εἰ μή κελεύει...* La restitution, fort embarrassante, m'a été donnée par un des traités milésiens que je viens de mentionner. On lit, dans le traité conclu entre Milet et Phaistos ² :

- Σῶμα*
55. ἐλεύθερον *μή* ὠνείσθω ὁ Μιλήσιος Φαίστιον *μηδ' ὁ Φαίστιος* Μιλή-
 σιον, ἃμ *μή* κελομένου πρίσται· ἂν δὲ κε(λ)ομένου πρίσται, τῆς ἰσωνί-
 ας ἀπολυσάτω· ἂν δὲ *μή* κελομένου πρίσται, ἀπαγέσθω ὁ τε Φαί-
 σιος ἐγ Μιλήτου καὶ ὁ Μιλήσιος ἐκ Φαιστοῦ.

Il ne saurait y avoir de doute sur le sens de *κελομένου* et nous traduirons : « Ni le Milésien n'achètera un homme libre de Phaistos, ni le Phaistien un homme libre de Milet, à moins qu'il ne l'achète à la demande de celui-ci : si l'acheteur agit à la demande de l'acheté, l'acheteur lui rendra sa liberté après remboursement du prix d'achat ; si l'acheteur n'agit pas à la demande de l'acheté, tout Phaistien aura le droit de mettre la main sur ce dernier et de l'enlever de Milet, tout Milésien aura mêmes

1. *Milet*, III, 1914, n° 140 A, p. 308. L'inscription date vraisemblablement du milieu du III^e siècle.

2. *Ibid.*, n° 140 C, p. 308-309, avec le commentaire d'Albert Rehm.

droits à Phaistos. » Le premier éditeur du texte a bien montré comment le Milésien, par exemple, avait intérêt à se faire acheter par un Phaistien. Conduit par des pirates, qui se sont emparés de lui, sur le marché de Phaistos, le Milésien risque d'être emmené en servitude par un acheteur étranger ; s'il demande au contraire à un citoyen de Phaistos de l'acheter, il est assuré de recouvrer sa liberté, grâce au traité qui lie les deux cités de Phaistos et de Milet. L'acheteur Phaistien, de son côté, sait qu'il recouvrera exactement le prix d'achat (ἰσωνίαι) : il rend donc service au citoyen d'une ville amie sans courir aucun risque.

Nous restituerons donc, à la l. 6 du texte de Delphes : εἰ μὴ κελεύοντος. « Ni le Delphien n'enlèvera le Pellanéen, ni le Pellanéen n'enlèvera le Delphien, à moins qu'il ne le fasse à la demande de celui-ci. » Je lis κελεύοντος de préférence à κελεόμενος, cette dernière forme ne se rencontrant pas à Delphes.

L. 6 fin. La seconde partie du paragraphe dont le début est perdu (... ντα πρίχται) commençait soit par la conjonction εἰ, soit par le relatif ὅς. Mais comment restituer le participe à l'accusatif dont nous n'avons que les trois dernières lettres ? J'écarte : [εἰ δὲ μὴ κελεύο]ντα πρίχται — s'il l'achète sans que celui-ci le demande —, parce que la syntaxe exigerait plutôt le génitif (μὴ κελεύοντος) qu'on trouve deux fois dans le traité milésien¹. Nous pouvons chercher alors, soit dans un autre traité milésien, soit dans les décrets amphictyoniques déjà cités en note². Le traité conclu entre Milet et Cnossos nous donne : [εἰ δὲ εἰδῶς ἐλευθήσθρον ἔ]ντα πρίχται — s'il l'achète, sachant qu'il est de condition libre. — A la l. 8 du décret amphictyonique relatif à la sûreté de ceux qui se rendent à l'assemblée des Amphictyons, nous lisons trois

1. C'est également le génitif que l'on trouve dans la loi de Gortyne : C. D. Buck, n° 110, VI, l. 46 et suiv. : Αἱ κ' ἐδ' ὅσοι μινίαντες περα[θεῖ κ]ῆρας ἄλλοπολίτας ὑπ' ἀνάγκας ἐκόμενος κελο[μ]ένο τις λύσεται, ἐπὶ τοῖ ἀλλυσαμένοι ἔμεν, πρίν κ' ἀποδοῖ τὸ ἐπιβάλλον. Αἱ δὲ κα μὲ ὁμολογόντι ἀμπὶ τὰν πλεθὺν ἔ μὲ [κ]ελομέ[ν]ο αὐτῷ [λ]ύσασθαι, τὸν δικαστὰν ἡμύνοντα κρίνεν πορτί τὰ μοιούμενα. Sur le sens de cet article de la loi de Gortyne et sur le caractère de l'obligation exprimée par les mots ὑπ' ἀνάγκας ἐκόμενος, voy. *Inscript. jurid. grecques*, I, p. 468, note 1. Nous avons admis que le Gortynien était tenu de racheter le membre de sa famille, de son hétérie, mais encore fallait-il que ce dernier lui en fit la demande. Il va de soi que le traité conclu entre Milet et Phaistos n'impose aucune obligation aux citoyens des deux villes : ils sont libres d'accéder ou non à la demande que leur adresse le Milésien ou le Phaistien mis en vente.

2. Voy. plus haut, p. 20, note 1.

participes : τῶι ἀχθέντι ἢ συληθέντι [ἢ ἐγ|β]ισθέντι, dont le premier convient à notre l. 6, que nous pourrions compléter ainsi : [εἰ δὲ τὸν ἀχθέ|ντα πρίσται, στερεῖσ[θω] τᾷς τιμ[ᾱ]ς [καὶ... Je préfère la première des deux restitutions proposées, qui me semble plus précise et que confirme encore la même pénalité exprimée en mêmes termes dans le traité milésien et dans le σύμβολον delphique : στερεῖσθω τῆς τιμῆς (voir plus haut, p. 21, l. 21). Pour l'emploi du verbe στερεῖσθαι, cf. encore la loi de Delphes rendue sous l'archontat de Kadys : I, l. 13 : τοῦ τε χρέος στ[α]ρέστω καὶ ποταπο- [τεισά]|τω πεντήκοντα δραχμάς et I, l. 18¹. L'acheteur ne perd pas seulement la somme qu'il a déboursée pour l'achat, mais il doit aussi des dommages-intérêts, dont l'estimation est laissée aux juges.

L. 7. Après l'enlèvement et la vente de l'homme libre, le traité parlait des troupeaux et des esclaves. La présence de la particule δέ après τετραπόδων donne à penser que le mot τετραπόδων commence la phrase et que nous devons le faire précéder d'une ponctuation forte, d'un point en haut. Il n'y a donc pas de place pour le participe συληθέντων.

Je suis plus embarrassé pour combler la lacune entre γινῶντι et τετραπόδων, où il manque environ 22 ou 23 lettres. Peut-être, puisqu'il ne peut être question d'une phrase indépendante, faut-il simplement restituer : κατὰ τοὺς νόμους τᾷς πόλιος². Les dommages-intérêts seront calculés d'après les lois de l'une ou de l'autre cité, Delphes ou Pellana. Le traité n'impose pas de règles spéciales d'estimation : des juges estimeront la valeur des troupeaux et des esclaves. C'est à dessein, semble-t-il, que l'on a employé δικασταί au lieu de τοὶ δικασταί : des juges, c'est-à-dire une délégation du tribunal, procéderont sur place à l'estimation.

L. 1-5. — Au verbe ἄγειν est opposé dans les deux décrets amphictyoniques déjà cités le verbe λάφυρον ποιεῖν :

Inv. n° 1103, l. 1 : [ἐὰν δ]έ τις ἀγάγηι τινὰ παρὰ ταῦτα ἢ λάφυρον π[οιή|σ]ηι κατὰ τούτων τινός³.

Inv. n° 3780, l. 13 : [ἔνα μηδαμοῦ λάφ]υρον γένηται καὶ μηθεὶς ἀγῆται [πα|ρὰ τοὺς νόμους τοὺς Ἀμφικτυονικο]ύς⁴. La copie de Pom-

1. Fouilles de Delphes, III, 1, p. 156 et 157.

2. Cf. Gr. Dialekt-Inscr., III, n° 5075, l. 41 et suiv. ; κατὰ τὸς τᾷς π[ό]λι- λι[ος νόμος] τὸς ἑκατέρῃ χει[μέ]νο[ς] (Traité entre Lato et Olonte).

3. Gött. gel. Anzeigen, 1913, p. 173.

4. Ibid., p. 175.

tow porte λύ]τρον, mais on sait combien dans ces inscriptions delphiques du ^{III}^e siècle l'upsilon, très peu évasé, ou le psi, se confond avec le tau ¹.

Sur les mots λάρυρον et λαρυροπόλιον, je renvoie le lecteur à l'important mémoire d'Ad. Wilhelm, dans les *Jahreshefte des oesterr. archaeol. Instituts*, XIV, 1911, p. 200 et suiv. Ils ne se rencontrent pas dans les l. 1-5 de notre texte, mais ils conviendraient l'un et l'autre, semble-t-il, au cas prévu dans cet article du traité : il s'agit bien d'une course, d'un pillage commis sur mer et aussi de la vente du butin ².

Des l. 1-4, il n'y a que des mots isolés à tirer. Nous ne savons ni quel est le rôle de la caution (ὁ ἔγγυος) mentionnée à la l. 3, ni quel participe passif il faut restituer à la l. 4 devant πλοίων. A la fin de la l. 4, le pluriel féminin [ἄλ.]λας ἑσας se rapporte peut-être au substantif δίκας.

Le court paragraphe conservé aux l. 4-5 promet davantage. Pour la proposition conditionnelle, la copie de Bourguet conduit à restituer : Αἱ δὲ καὶ πρί]χτι ἀγ]μένων — s'il achète quel-qu'un des objets enlevés ³ —. Le verbe ἄγεισθαι peut s'employer pour les choses [χρήματα] ⁴. La tournure est singulièrement elliptique et l'on attendrait plutôt : αἱ δὲ καὶ τι πρίχται τῶν ἀγμένων, mais la place manque, au moins pour τῶν. Le verbe πρίχται me semble imposé par le dernier mot du paragraphe [ὦ]νεῖσθαι. De la proposition principale, nous avons conservé le début : ἀποτινέ]τω ἐπιτίμιον ἕκα[τὸν δραχμῆς]. Cf. II A, l. 21 : [καὶ σῶσ]τρα καὶ ἐπιτίμιον ἀποτι[ν]έτω πεντακκτῆς δραχμῆς]. Pour la fin,

1. Voy. plus haut, n° I A, l. 12, où M. Bourguet avait d'abord lu ΤΕΥΔΗ pour ψευδῆ.

2. Sur les pirates et corsaires au ^{III}^e siècle, voy. W. W. Tarn, *Antigonos Gonatas*, 1913, p. 87-88, et surtout les textes réunis par Ad. Wilhelm, *Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς*, 1914, p. 87. Les Éoliens n'avaient pas meilleure réputation que les Crétois.

3. Le subjonctif πρίχται est aussi régulièrement formé que ἐνίσταται II B, l. 14. Notons cependant la forme ἀντιπρίχται dans un acte d'affranchissement de Delphes, du ^{II}^e siècle : Dittenberger, *Sylloge*², n° 861, l. 10.

4. Il s'emploie généralement pour les personnes. Voy. Bekker, *Anecdota graeca*, p. 206 : ἄγειν καὶ φέρειν, ἀντὶ τοῦ ληστεύειν καὶ ἀρπάζειν ἤγετο μὲν τὰ ἔμφυλα, ἐφύετο δὲ τὰ ἄφυλα. Voyez dans notre texte même. I B, l. 5. Mais ἄγειν peut s'appliquer également aux choses : voy. Ch. Michel, n° 56, l. 36-37 : ἐθέτω τῷ παραγενομένῳ Τηῖον ἐπιλαβεῖσθαι καὶ τῶν στομάτων καὶ χρήματα εἶ τίς κα ἄλλος. (Décret de la cité crétoise des Ἰστρώσιος en faveur de Téos, du ^{II}^e siècle avant notre ère. Cf. Hésychius : ἄγεται φέρεται.

le plus simple est encore de compléter : [καὶ μὴ ἐξέστω αὐτῷ ὧ]ν ἐσθλῶν. Non seulement on fixe l'amende encourue par celui qui a cherché à se rendre acquéreur de quelqu'un des objets enlevés, mais on rappelle qu'il lui est interdit de rien acheter.

II. — *Vol. Constitution de caution* (l. 8-17).

Le titre du chapitre, placé entre deux tirets, est entièrement conservé : Φιλῶτις. Le mot est inconnu et se retrouve, incomplet, à la même place, c'est-à-dire dans un titre de chapitre, au n° II A, l. 13 : là, le sens en est très nettement déterminé par les parties conservées de la l. 14, où on lit et restitue en toute certitude : [ὁ τ]ὶ καὶ τιμαθῆναι ἄξιον εἶμεν τὸ κλέμματα. Les deux chapitres sont consacrés au vol.

Le mot nouveau est à rapprocher de plusieurs textes dont le plus ancien est le fragment de l'Ἀτλαντὶς d'Hellánikos, retrouvé sur un papyrus d'Oxyrhynchus : τ[ὼν] δὲ γίνεσθαι Ἐρμ[ῆς] φιλήτης¹. L'éditeur, A. S. Hunt, a consacré une longue note au mot φιλήτης qu'il a tort de vouloir changer en φιλήτης. Les deux formes nous sont connues, notamment par les gloses d'Hésychius que je me bornerai à citer : φιλήτης· λήστης. — φιλήτης· κλέπτης, λήστης. — φιλήτης· κλέπτης, λήστης.

Pour φιῶτις, nous y voyons la forme delphique du mot φιλήτης plutôt que le génitif d'un substantif féminin φιῶτις que l'on pourrait être tenté d'assimiler à φιλήτης. Nous avons en effet reconnu plus haut que les titres conservés dans notre inscription étaient au nominatif. Φιλῶτις désigne donc un voleur.

Les termes que nous rencontrons dès les premières lignes du paragraphe : ἐπ' αὐτοσώρῳ, ἀπαγέτω, δήτας nous sont bien connus par le droit attique et ne laissent aucun doute sur le sens ni sur la restitution. Le voleur pris en flagrant délit est chargé de liens par celui qui l'a surpris et mené à Delphes devant le Conseil, à l'intérieur du sanctuaire (ἐν τῷ τῶν ἱερῶν) où se tient en permanence la délégation du Conseil. La préposition ἐν, dont les deux premières lettres manquent, se lit en entier sur un des fragments du n° IV, A, l. 3 : ἐν Πυλῶν.

La fin de la l. 9 est plus embarrassante, encore qu'il y soit

1. *The Oxyrhynchus Papyri*, VIII, 1911, n° 1084, p. 72.

certainement question de la constitution d'une caution. J'ai restitué ἐγγυαζέσ[θω] et, puisque le sujet est encore ὁ λαβών, j'entends que celui qui a surpris le voleur se fait constituer une caution, exige une caution du voleur. Ἐγγυῶμαι, au moyen, a d'ordinaire un autre sens, notamment à Athènes et dès le ^v^e siècle, dans Platon, celui de : Je me porte caution, je garantis ¹. Mais la signification que je propose s'est déjà rencontrée, par exemple dans des papyrus de l'époque ptolémaïque, et elle n'a pas échappé à J. Partsch, qui traduit exactement : « ich lasse mir aushändigen ². »

Les derniers mots sont très mal conservés et la copie que je donne est celle que M. Bourguet m'a envoyée de Delphes au mois d'août 1911. Je n'en puis rien tirer de certain. Il n'est pas douteux que les deux premiers mots de la l. 10 (ἐν Δελφοῖς) font encore partie de la phrase, pas douteux non plus que cette fin de phrase a trait à une modalité de la constitution de caution. J'avais d'abord pensé à τῶν οἰκούντων ἐν Δελφοῖς, — qu'il se fasse donner une caution bonne et valable, prise parmi ceux qui résident à Delphes. — La seconde copie de M. Bourguet conduirait plutôt à ποτ[ι]ῶι βω. [ι τῶι] ἐν Δελφοῖς, mais je ne retrouve pas le mot qui manque. Peut-être désigne-t-il un fonctionnaire delphien. J'écarte en effet ποτ[ι] τῶι βω[μῶι τῶι] ἐν Δελφοῖς parce que ces trois derniers mots seraient tout à fait inutiles et feraient répétition.

La procédure suivie à Pellana tient en une ligne, également incomplète où se trouvaient trois verbes. Le deuxième manque ; du premier et du troisième, nous n'avons que le commencement. Le premier comprend d'abord la préposition ἀπο- et, semble-t-il, le verbe τρέχειν. Le verbe ἀποτρέχειν est un de ceux qui reviennent le plus fréquemment dans les actes d'affranchissement avec l'adverbe de lieu οἶς (ἀποτρέχειν οἶς καὶ θέλη) ³ et convient ici : celui qui a pris un voleur en flagrant délit se rendra en hâte auprès des théaroi. J'admets qu'il leur montrera le traité, c'est-

1. Par exemple, *Phédon* 115 D. Cf. L. Beauchet, *Histoire du droit privé de la République athénienne*, IV, 1897, p. 460-461. — J. Partsch, *Griechisches Bürgschaftsrecht*, I, 1909, p. 87.

2. J. Partsch, *ibid.*, p. 93. Pour les papyrus, voy. par exemple *Oxyrhynchus Papyri*, II, 1899, n° 259, l. 4 et suiv. Ce papyrus est du ¹^{er} siècle de notre ère, mais M. Partsch en cite d'autres de l'époque ptolémaïque.

3. Par exemple, Ch. Michel, n° 1402, l. 8. Cf. C. D. Buck, *op. cit.*, § 132, 3.

à-dire les articles du traité sur lesquels il fonde sa plainte : [καὶ ἐνδεικνύτω] τὰ σύββολα. Cf. plus haut, A, l. 6-7 où il ne manque que la première lettre du verbe ἐνδεικνύονται, et le commentaire, p. 9. Enfin il prendra une caution : καὶ τὸν ἔγγυον.. L'article τὸν est employé ici parce qu'il vient d'être parlé de la caution prévue par le traité¹. Le verbe qui semble le mieux convenir aux lettres et traces conservées est ἐ[πι]γρᾶξ[έσθω] ou ἐ[γ]γρᾶξ[έσθω]. Les théaroi inscrivent donc le nom de la caution sur leurs registres.

L. 11-12. Si le voleur ne constitue pas la caution exigée, le Conseil le fera charger de liens et mettre en prison (ἐ[ιργέτω]), jusqu'au jour du jugement. Si c'est l'auteur de l'arrestation (ὁ ἀπάγων) qui est condamné, les magistrats ([τοὶ δὲ ἄρχοντες]) ont le droit, s'ils le veulent, d'exiger de lui une caution. Je donne au moyen ἐγγυασάσθων le même sens qu'à la l. 9. Seulement ἐγγυασάσθων a ici pour régime un verbe à l'infinitif dont il ne reste que les dernières lettres... εἰν αὐτὸν ὃ τί κα τοὶ δικασταὶ γινῶντι. Entendons que celui qui a fait l'arrestation s'engage, en donnant caution, à payer le montant de la condamnation prononcée contre lui par les juges ou à s'en reconnaître le débiteur et restituons : ἐγγυασάσθων, αἱ κα ἁλῶνι, ἐκτε[ίσειν αὐτὸν ἢ ὀφείλ]εἰν αὐτόν.

L. 12-13. Si les magistrats n'exigent pas de caution de celui qui a fait l'arrestation, ils useront à son égard, quand il aura été condamné, des lois concernant les... Le sens n'est pas douteux. Il entraîne et la restitution [αὶ δὲ κα] à la fin de la l. 12 et une correction au commencement de la l. 13 où μὴ ἐγγυωντω doit être considéré comme une faute du lapicide et changé en μὴ ἐγγυῶν(τ)ι. Pour la formule χρῆσθ[ων] περὶ αὐτοῦ τοῖς νόμοις το[ῖς] περὶ τῶν.. cf. II B, l. 17 : κατὰ τὸ σύββολον τὸ περὶ τ[ῶ]ν τὰς δίκας ὀφλόντων. En restituant ici το[ῖς] περὶ τῶν ὀφλόντων nous obtiendrions une ligne un peu longue.

L. 13-14. Un mot domine tout cet article et, bien qu'il n'en reste guère, on m'accordera que l'adjectif ἄξιον et le verbe [κ]αὶ βλάπτων justifient la restitution ἐνέγγυον. Un rapprochement s'impose d'ailleurs avec le décret de Delphes qui règle l'emploi des sommes offertes à la cité par le roi Attale II². Ceux à qui

1. Cf. II A, l. 19 : αὶ δὲ κα μὴ καθιστᾷ[ε] τὸν ἔγγυον ὁ ἔχων. Même emploi de l'article.

2. Dittenberger, *Sylloge*², n° 306, l. 29 et suiv. : οἱ δὲ ὀφ[εί]λοντες δανείσασθαι ποτιγρᾶφέσθουσιν ποτὶ τοὺς κατεστημένους ἐπιμελητὰς ἐπὶ ὑποθήματι ἄγαθῳ ἔστω

ces sommes seront prêtées devront fournir une hypothèque immobilière (ἐπὶ ὑποθήματι ἀγρῶι) et en outre des cautions ; ces mêmes cautions devront se porter garants des gages (οἱ δὲ αὐτοὶ [ἔγ]γυοι καὶ βεβαιωτῆρες ἔστωσαν τῶν ἐνεχύρων). Nous aidant de ce texte qui prévoit une double sûreté, gages et cautions, nous proposerons ici : [αὶ δὲ] κελεύει τὰν βουλάν, καὶ τ[οὶ ἄρχοντες ἄμα] ἔγγυους λαββάνας[ντες κ]αὶ ββαλόντων ἄξιον ἐν[έχυρον. — Si la demande en est faite au Conseil, les magistrats en prenant des cautions feront aussi déposer un gage. — Καταβάλλειν a d'ordinaire le sens de déposer et j'entends ici : faire déposer, m'y croyant autorisé par le contexte. Mais il me faut reconnaître que la première partie de la restitution est incertaine. Les traces de lettres relevées sur la copie de M. Bourguet et sur l'estampage même, avant le verbe κελεύει, sont deux sommets de barres droites convenant mieux à un H, à un N ou à un I. Puis qui adresse la demande ? Il semble qu'on attendrait plutôt :[α] : κελεύει ἃ βουλᾷ — si le Conseil l'exige —. Mais la correction serait trop audacieuse et mieux vaut confesser notre impuissance.

Je renonce également à rien tirer des l. 15-17 où le mot ναῦται est évidemment à rapprocher du mot πλοίων que nous avons lu à la l. 4¹. A la l. 16, il s'agit vraisemblablement d'un avis à donner à un particulier ou à un magistrat par celui qui sait ou qui a vu : εἶδεν ou [συν]εἶδεν καὶ ἐξαγ[γειλάτω.. Cf. II A, l. 24 : ἐξαγγειλά[ντων τῶι δεσπότῃ]. Mais il n'y a rien à tirer de ces mots isolés.

En somme nous avons obtenu pour les l. 5-12 :

L. 5 : 89 lettres plus 1 tiret, soit 90 ;

« 6 : 88 ;

« 7 : 89 ;

« 8 : 87 plus 2 tirets, soit 89 ;

« 9 : 87 plus la place de 2 lettres (?) à la fin de la ligne, soit 89 ;

« 10 : 90 ;

« 11 : 88 ;

« 12 : 89.

δὲ ὁ ἀγρός ἄξιος τοῦ διδομένου ἀργυρίου διπλασίου· δανειζόντω δὲ μὴ ἔλαττον μὲν πέντε, καθιστάντων δὲ καὶ ἐγγύους οἱ δανειζόμενοι· οἱ δὲ αὐτοὶ [ἔγ]γυοι καὶ βεβαιωτῆρες ἔστωσαν τῶν ἐνεχύρων.

1. Πλοῖα désigne aussi bien des navires de commerce que des navires de pirates. Cf. le traité entre Rhodes et Hiérapytna, fin du III^e siècle, Ch. Michel, n° 21, l. 56 et suiv. : καὶ τοὶ μὲν λασταὶ τοὶ ἀλίσκόμενοι καὶ τὰ πλοῖα αὐτῶν παραδιδόσθω Ροδίοις.

FRAGMENT N° II

Inv. 1633 et 1376. Les deux fragments se raccordent. Hauteur maxima des deux fragments raccordés : 0,25 ; larg. max. : 0,235 ; épais. : 0,04 à 0,047. Estampages de Bourguet et de Blum. Photographies de Bourguet (A reproduite en tête du volume), de Blum (B). Estampages et photographies sont très nets.

Le bord de la stèle n'est conservé ni à droite ni à gauche et, dans l'essai de restitution qui suit, je ne me suis pas attaché à obtenir des lignes de la longueur voulue. Je me suis avant tout efforcé de retrouver le sens des différents chapitres et articles.

A

Des l. 1-5 on ne peut tirer que quelques mots.

L. 2. τι (fin de participe ou de subjonctif pluriel) τὸν ἀπὸ [γρ.. ou ἀγα [γόντα.

L. 3 : καθομολογία.

L. 4 : λων εἶμεν δια..

L. 5 : [γεγ]ένηντ[α]· πρ[ό]τερον. Cf. le décret des Étoliens retrouvé à Delphes et récemment publié (*Götting. gel. Anzeigen*, 1913, p. 175, l. 40) : [εἴ τινε](ς) κατὰδικοι γεγένηνται πρότερον ἐν τοῖ[ς] ἱερομνημόνοις...

Pour le reste quelques mots dominent tout le texte et nous permettent d'y reconnaître trois chapitres différents :

I le verbe παραγράφεισθαι (l. 7 et 10) ;

II les mots φιλατία (l. 13), ἀνάγειν (l. 15 et 18), ἀναγωγά (l. 17) ;

III les mots ἐκδεδραχός (l. 23), δεσπότης et σωστρα (l. 25).

Nous avons donc sous les yeux les restes de trois chapitres, d'inégale étendue, relatifs :

I à la procédure d'exception (παραγραφή) ;

II au vol et au recours en garantie (ἀναγωγά) ;

III à la rentrée en possession d'esclaves fugitifs.

I. — *Exception* (παρχαραξά) (l. 7-13).

Il n'est pas sans intérêt de reproduire le texte de Pollux, le seul qui nous donne une définition de la *παρχαραξή*.

VIII, 57. Παρχαραξή δ' ἦν ἡ αὐτή, καὶ παραμαρτυρία, ὅταν τις μὴ εἰσχωρόμενον εἶναι λέγῃ τὴν δίκην, ἢ ὡς ἀφαιμένος, ἢ ὡς τῶν χρόνων ἐξηκόντων ἐν οἷς εἶδει κρίνεσθαι· οἷον οὐκ εἰσχωγγείας, ἀλλὰ παρὰ νόμων, οὐ δημοσίᾳ ἀλλὰ ἰδίᾳ· ἢ ὡς παρὰ τοῦτοις κρίνεσθαι δέον· οἷον οὐκ ἐν Ἀρείῳ πάγῳ, ἀλλ' ἐπὶ Παλλῆαδίῳ. Ἀγραπτος δὲ δίκην ἐκχλεῖτο ἡ ὑπὸ τῆς παρχαραξῆς ἀναιρεθεῖσα καὶ διαγραφείσα. « On présente une exception quand on prétend que l'action n'est pas recevable, soit qu'il y ait eu décharge, soit qu'il y ait prescription. Ou encore, ce n'est pas par voie de dénonciation, mais par une action d'illégalité que devait s'engager la poursuite, pas par une action publique, mais par une simple action. — Ou bien encore la poursuite devait s'engager devant tel tribunal; par exemple, pas devant l'Aréopage, mais au Palladion. — De l'action qui avait été supprimée par l'exception et qui avait été effacée, on disait qu'elle était non inscrite. »

Comme le mot l'indique, le défendeur qui opposait une fin de non-recevoir devait le faire par écrit¹, au bureau du magistrat compétent : l. 7 [π]αρχαραξ[άσθω] ποί τῶν. Le mot qui suit n'est pas conservé mais, dans un texte de ce genre, le terme le plus général est le meilleur et nous pouvons emprunter au n° I A, l. 7 la restitution : ποί τῶν [ἀρχὴν τὴν εἰσάγουσαν τὴν δίκην, auprès du magistrat chargé d'introduire la demande principale.

Dans un premier paragraphe, semble-t-il, il est question d'une fin de non-recevoir opposée en matière civile (l. 7-9); dans un second, d'une *γραφὰ περὶ κοινῶν ἐγκλημάτων* (l. 9-13).

Du premier paragraphe nous ne retiendrons que les mots : [τρι]ῶν ἐτῶν (l. 9). Il est probable que certaines actions, à Delphes, se prescrivait par trois ans. En tout cas, dans le jugement arbitral rendu par les Étoliens entre les villes de Mélitæa et de Péréia, vers la fin du III^e siècle, nous retrouvons deux fois ce même terme : si les gens de Péréia veulent se séparer de

1. Sur la procédure écrite à Delphes, voy. plus loin, Deuxième Partie, p. 55, 75.

ceux de Mélitæa, ils seront tenus de rembourser à leurs prêteurs les intérêts dus pour les trois dernières années, et ils auront pour s'acquitter un délai de trois ans ¹. Nous admettons pareillement même délai dans notre n° II B, l. 21 : [ἐν τρισίν] ἔτσιν ἀρ' οὗ τὸ σύμβολον ἐγένετο.

Le second paragraphe est moins mutilé. Deux mots, aux l. 9 et 10, justifient l'interprétation proposée plus haut : κοινῶ[ν] et γεγράφει. Donnant à κοινῶν le sens de δημοσίων et restituant περὶ κοινῶ[ν ἐγκλημάτων] ², j'admets le cas d'un citoyen poursuivi par une γραφα et prétendant avoir été injustement accusé : Ἀ' τίς κα περὶ κοινῶ[ν ἐγκλημάτων]... ἀντιλέγει ἀδίκως κατ' αὐτοῦ γεγράφει ³. Il peut recourir à la παραγραφα : πα[ρα]-γραφῶ[σθαι] ποί τὴν ἀρχὴν τὴν εἰσάγουσαν τὴν γραφὴν ⁴. S'il gagne ce procès, ni l'accusateur, ni qui que ce soit n'auront le droit de le poursuivre, entendons : sur le chef principal qui a fait l'objet de la γραφα : μ[η] ἐνδίκων εἴμην μήτε τῷ δικαζομένῳ μήτε ἄλλῳ τινι. Cet emploi de ἐνδίκων est connu à Gortyne et à Tégée ⁵. Le verbe ἐνδικάζεσθαι s'est d'ailleurs rencontré à Delphes et dans une inscription des ἌEnianes ⁶.

1. Ch. Michel, n° 22; Dittenberger, *Sylloge*², n° 425, l. 21 et suiv. : ἀποδόντω δὲ οἱ Πηρεῖς τὰς δεκάτας τὰς γινόμενας τοῖς δανεισταῖς, ὥς ὁρεῖλλοντι ἐτέων τριῶν, ἀναβολὰν λαβόντες ἑτη τρία. Dittenberger s'est demandé pourquoi δεκάται : était employé au lieu de τόκοι. Peut-être l'intérêt était-il de 10 % = τόκοι ἐπιδέκατοι. Voy. *Inscript. jurid. grecques*, I, p. 133, note 1.

2. Polybe, XX, 6, 1 oppose les κοινὰ ἐγκλήματα aux ἰδιωτικὰ συμβόλαια. Le passage de Polybe est cité et traduit plus loin, Deuxième partie, p. 105.

3. J'emprunte le verbe ἀντιλέγει à notre n° III B, l. 6. Pour le mouvement de la phrase, cf. la loi de Samos, publiée d'abord par Th. Wiegand et Wilamowitz-Moellendorf dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1904, p. 917, avec traduction et commentaire, en dernier lieu par F. Bleckmann, *Griechische Inschriften zur griechischen Staatenkunde*, Bonn, 1913, n° 59, l. 8 et suiv. : ἐὰν δὲ ἀδίκως ἐξημωσθήαι εἴη, παραγραφῶσθαι καὶ ἡ κοίσις γινέσθω ἐν τῷ πολιτικῷ δικαστηρίῳ, ἐν ἡμέραις εἴκοσι. La loi est du commencement du II^e siècle av. J.-Chr.

4. On notera la forme πα[ρα]-γραφῶσθαι et plus haut παραγραφῶσθαι. La restitution πα[ρα]- est imposée par l'étendue de la lacune.

5. Dans la loi de Gortyne, par exemple, à la fin du chapitre sur l'adoption : XI, l. 19 et suiv. : κρέθηθαι δὲ τοῖδδε ἂν τὰδε τὰ γράμματα ἔγραψε, τὸν δὲ πρόθθα ὅποι τις ἔκει : ἢ ἀμπαντὸς ἢ παρ' ἀμπαντὸς μὲν ἐτ' ἐνδίκων εἴμην. C. D. Buck, n° 110. — Règlement de Tégée, III^e siècle : Ch. Michel, n° 385 ; C. D. Buck, n° 18, l. 33 et suiv. : εἰ δὲ μή, μὴ οἱ ἔστω ἐνδίκων μηδέποθι ἀλλ' ἢ ἐν Τεγέαι. Cf. le règlement tégeate concernant le retour des bannis en 324 : *Inscr. Gr.*, V, 2 (1913), p. xxxvi ; A. Plassart, *Bull. de corr. hellén.*, XXXVIII, 1914, p. 105 l. 36-37 : μηκέτ[ε] ἦνα αὐτοῖ δικάζεσθαι.

6. Delphes : *Griech. Dialekt-Inscr.*, II, n° 1795, l. 7 (II^e siècle) ; ἌEnianes *Ibid.*, II, n° 1432 a, l. 10.

L. 12 : [ποτοφειλέτω δ]ὲ χιλίας δραχμὰς ὁ αἰσχύνων τῷ παθόντι, τὸ δὲ βλάβος. L'accusateur téméraire encourait une amende de mille drachmes, au profit de celui qui avait été victime de son injuste accusation (ὁ παθὼν). Sur cet emploi du verbe αἰσχύνειν, cf. la dernière glose de Suidas : Αἰσχύνει· αἰκίζετα· λυμάνετα, αἰσχρὸς περιέθηκεν, et l'énumération de Pollux, IV, 32 : ψέξει, κακίσαι, αἰσχύναι, καθυβρίσαι. Sur l'amende de mille drachmes à Athènes, voy. Harpocraton s. v. χιλιωθέντα. En sus de l'amende, l'accusateur doit des dommages-intérêts dont l'estimation est laissée aux juges.

La l. 13 est plus embarrassante. Le datif βίαι suit un optatif à la troisième personne du singulier, dont nous n'avons conservé que les trois dernières lettres νοι. Il faut sans doute chercher un composé du verbe μένειν, [ἐμμέ]νοι ou [δικμέ]νοι ([χρσίμενος δικμέ]νοι), mais nous ne sommes pas renseignés sur l'acte de violence qui vaut à l'accusateur une amende supplémentaire de cinquante drachmes ¹.

II. — Vol et recours en garantie (l. 13-23).

Pour la restitution et la signification du mot ζυλκτίας, voir plus haut, p. 25.

Le chapitre distingue deux sortes de vol. Puisque dans le second article il est traité du vol commis ἔξοθεν, il ne peut être question dans le premier que du vol commis [ἐνδοθεν]. Ces deux adverbes ne s'étaient pas encore rencontrés à Delphes, mais sont régulièrement formés de ἔξος et de ἐνδος connus par des inscriptions ².

1. On trouve une amende de 50 drachmes dans la loi de Kadys : *Fouilles de Delphes*, III, 1 (E. Bourguet), n° 294, l. 13 et suiv. : Αἱ δὲ [κα] τις χ]ρή παρ τὰ γεγραμμένα ἢ κοινόν ἢ Εἰδὼν ἀγούριον, τοῦ τε χρεὸς σὺ ἀρίστω καὶ ποταπο[τεισά]-τω πενήκοντα δραχμὰς κατ' τὴν μὲν Φε[χάστα γ' ὅστας κα κίχρη].

2. Ἐξος ἐροῦ, dans un compte des naopes de l'archontat de Kléon, 364 av. J.-Chr., publié par E. Bourguet dans le *Bull. de corr. hellén.*, XXII, 1898, p. 324, l. 43 et p. 324. — Ἐνδος [μ'ένουσα, dans un acte d'affranchissement du II^e siècle : *Griech. Dialekt-Inscr.*, II, n° 1752, l. 4. Ἐνδος est moins fréquent que ἐνδω qu'on rencontre dans le règlement des Labyades, Ch. Michel, n° 995; C. D. Buck, n° 51, D l. 31. Pour l'accentuation de ἔξος [et de ἐνδος], nous sommes renseignés par les grammairiens anciens qui nous apprennent que ces mots étaient barytons chez les Doriens : *Anecd.*

Le vol commis ἐνδοθεν est commis à l'intérieur de la maison ¹. Cf. Ps. Arist. *Probl.*, XXIX, 14 : ἐάν τις ἐξ οἰκίας κλέψῃ, διπλοῦν τῆς ἄξις τοῦ κλέμματος ἀποτίνει. Ce texte et la loi de Solon citée par Démosthène (*c. Timocrate*, 105 : ὁ τι ἄν τις ἀπολέσῃ, ἐάν μὲν αὐτὸ λάβῃ, τὴν διπλασίαν καταδικάζειν, ἐάν δὲ μὴ, τὴν δεκαπλασίαν πρὸς τοῖς ἐπαυτίοις) nous permettent de restituer aux l. 13-14 : [αἷ τις τί κα ἐνδοθεν κλέψῃ, διπλὸν ἀποτεισάτω ὁ τ-]ί κα τιμαθῇ ἄξιον εἶμεν τὸ κλέμμ. Le mot κλέμμ. est bien connu. Nous venons de le lire dans le Pseudo-Aristote et nous le rencontrons à Athènes, dans une loi de Solon (Démosthène, *ibid.*, 113), à Andanie, dans le règlement des mystères (l. 75 et suiv.)², etc.

Le paragraphe consacré au vol commis ἐξοθεν est beaucoup plus long : il s'étend de la l. 14 à la l. 23 et traite exclusivement du recours en garantie. Le verbe et le substantif employés pour désigner cette procédure (ἀνάγειν, ἀναγωγά) nous sont bien connus, notamment par les *Lois* de Platon et par un traité milésien récemment publié. Il ne sera pas sans intérêt de reproduire dès maintenant le texte de Platon qui éclaire le nôtre ; on en trouvera la traduction plus loin dans notre Deuxième partie, à côté du texte et de la traduction du traité milésien.

Platon, *Lois* 915 C, D : ἐάν.. ὡς αὐτοῦ ἐφάπτηται ζῶου καὶ ὄπουον ἢ τινος ἐτέρου τῶν αὐτοῦ χρημάτων, ἀναγέτω μὲν ὁ ἔχων εἰς πρατῆρα ἢ τὸν δόντα ἀξιόχρεών τε καὶ ἔνδικον ἢ τινι τρόπῳ παραδόντα ἄλλῳ κυρίως, εἰς μὲν πολίτην ἢ καὶ μέτοικον τῶν ἐν τῇ πόλει ἡμερῶν τριάκοντα, εἰς δὲ ξενικὴν παραδόσιν πέντε μηνῶν, ἧς μέσος ὁ μὲν ἐν ᾧ τρέπεται θερινὸς ἥλιος εἰς τὰ χειμερινά. Le mot ἀναγωγά est constamment employé par Platon dans les chapitres suivants relatifs à la vente, 916 A et suiv.

Nous retrouvons dans notre traité de Delphes les mêmes termes pour désigner les deux parties : ὁ ἔχων, le détenteur ; ὁ ἐραπτόμενος, celui qui met la main sur la chose détenue, prétendant qu'elle lui appartient.

Le recours en garantie n'est ouvert au détenteur, qui devient le défendeur, qu'à plusieurs conditions, dont la première est la

Oxon., ed. Cramer, II, p. 164 Δ et I, p. 345, *init.* On trouve ἐξο dans un décret des Étoliens, du III^e siècle, retrouvé à Delphes (*Götting. gel. Anzeigen*, 1913, p. 175, l. 41, mais le passage est très mal conservé et la restitution de Pomtow (τῶν ἐξω[θεν] ἐγ(κλημ)άτων) très incertaine.

1. *Ἐνδον τοῦ κλέπτου ὄντος*, dit une loi de Solon que commente Lysias, X *c. Théomnestos*, I, 17.

2. Ch. Michel, n° 694; Dittenberger, *Sylloge*², n° 653.

B. HAUSSOULLIER. *Traité entre Delphes et Pellana.*

constitution d'une caution (l. 13 et suiv.) La suite des idées n'est pas douteuse et nous restituerons : [αὶ δ] ἐ κα ἔξουθεν [χλέψῃ ἢ Δελφοῖς παρὰ Πελλανεὶ ἢ Πελλανεὺς παρὰ Δ]ελφοῖ, ὁ ἔχων ἀναγέτω, τῷ ἐραπτομέν[ωι] ἔγγυον καταστήσ[ας] πρὸ τῶν ἀρχῶν τὴν εἰσάγουσαν τὴν δίκην ἔ]νδικο[ν] καὶ ἄνδρα ἀξιόχρ[ε]ον). ὁ μὲν ἐν Δελφοῖς ἢ Πελλανε[ῦσιν] ἔχει δικαίως πεπύσθαι καὶ κατὰ τοὺς νόμους τῆς πόλεως].

L. 13. Le verbe ἀναγέτω est employé ici sans régime, comme à la l. 13, comme dans Platon (916 B) et dans le traité milésien (140 B, l. 44). Il est employé parfois soit avec le datif (140 B, l. 42), soit plus fréquemment avec la préposition εἰς et l'accusatif¹ : dans ce cas, le datif ou l'accusatif désigne la personne ou la cité à qui l'on a recours, c'est-à-dire le vendeur ou la cité dans laquelle la vente a eu lieu. Mais il va de soi que le détenteur n'a jamais recours au revendeur et nous ne pouvions ponctuer, à la l. 13 : ὁ ἔχων ἀναγέτω τῷ ἐραπτομέν[ωι]. Il faut mettre la virgule après ἀναγέτω et rattacher τῷ ἐραπτομέν[ωι] au verbe καταστήσ[ας] (ἔγγυον) : le détenteur pourra user du recours après avoir constitué une caution en faveur du revendeur. L'emploi du datif avec le verbe κατὰστήσαι (ἔγγυον) est très correct et nous en avons de nombreux exemples².

La l. 16 est embarrassante. J'emprunte l'adjectif [ἔ]νδικο[ν] (capable d'estimer en justice), au texte de Platon 913 D, cité plus haut. Le mot ἄνδρα dont la lecture est certaine semble inutile, puis la pierre porte ἀξιόχρεος. Le second iota, très net sur la photographie et sur les estampages, semble avoir été corrigé en un éta de forme irrégulière ; le sigma final est certain. Or nous attendrions non seulement un singulier, mais la forme ἀξιόχρεων rencontrée au n° I B, l. 9. La faute du lapicide n'est pas douteuse et nous en relèverons une autre à la l. 17 où τὴν ἀγωγὴν doit être manifestement corrigé en τὴν ἀ(να)γωγάν³.

1. Pour l'accusatif, voir le texte des *Lois* cité plus haut et le traité milésien (140 B) que nous citerons plus loin. A la l. 42 de ce traité, on trouve dans la même phrase le datif et l'accusatif : ἀμ μὲν ἀνάγει ὁ ἔχων πρῶτον ἀξιόχρεον ἢ εἰς πόλιν ἐνδικο[ν]. Cf. Bekker, *Anecd. gr.*, I, p. 214, s. v. ἀνάγειν εἰς πρῶτον.

2. Par exemple, Aristophane, *Ecclesiaz.*, 1064 : ἀλλ' ἐγγυητάς σοι καταστήσω δῶο ἀξιόχρεως. Cf. J. Partsch, *op. cit.*, p. 84.

3. Peut-être, dans le *σύμβολον* conclu tout au commencement du iv^e siècle entre Athènes et Trézène *Inscr. gr.*, vol. II et III ed. minor, pars I 1913, J. Kirchner, n° 46 faut-il restituer au fragment c, l. 56 : [ἔ]νδικο[ν] καὶ ἀξιόχρεων].

Pour la fin de la phrase, il faut admettre une ellipse. C'est évidemment le détenteur (ὁ ἔχων) qui affirme, en fournissant caution, que ce qu'il détient (τὸ μὲν ἔχει), il l'a justement acquis, mais il n'y a place nulle part, ni à la l. 15, ni à la l. 16 pour le verbe exprimant l'affirmation. La phrase n'en est pas moins claire et je crois retrouver une ellipse du même genre dans un passage d'Isée, V, 1 : ἐγγυητὴς καταστήσαντος ἢ μὴν παρὰδῶσειν ἡμῖν ταῦτα τὰ μέρη ἀναμνησθήτητα. R. Dareste a eu raison de traduire : « il s'engageait par serment en fournissant cautions à nous transmettre ces deux tiers, sans aucun risque à courir pour nous ». L'emploi de la formule ἢ μὴν implique un serment, dont il n'est pas question dans le traité delphique ; aussi nous bornerons-nous à traduire : « le détenteur pourra user du recours, après avoir affirmé, en fournissant caution, que.. »

L. 17-18. Au commencement de la l. 17, la copie de M. Bourguet porte, entre le sigma et le tau, un demi-trait vertical, comme s'il y avait στω sur la pierre, mais celle-ci est endommagée en cet endroit. La photographie donne σω et ces trois lettres tiennent ici autant de place qu'à la l. 19 où ἔσω est certain. Nous restituerons donc ἐξέ]σω. Α τῶι μὲν qui suit immédiatement s'oppose évidemment [τῶι δε] et les deux articles désignent les deux parties. La première est le revendiquant ; il est libre de refuser (μὴ δεῖξασθαι) le recours en garantie, à une condition dont les termes ne sont pas entièrement conservés, à la condition d'affirmer (εἰπόντι)... Mais comment compléter le mot qui commence par : καθ' ? J'avais d'abord pensé, puisqu'il s'agit d'une affirmation solennelle, à καθ' [ἱερῶν], mais dans le n° I A, l. 9, il est dit : κατὰ τῶν ἱερῶν. Bien que les deux formules puissent avoir eu cours et que l'emploi de l'article dans le n° I A puisse être justifié par le contexte, j'ai préféré une restitution plus simple : καθ' [ὅτι] : il refuse donc le recours en garantie, à la condition de déclarer comment il est dans son droit en mettant la main sur la chose volée, ou sur tels biens du détenteur qui répondront de la chose volée : εἰπόντι καθ' [ὅ τι δικαίως ἐράπειτο]. Sur l'objet de l'affirmation, il ne saurait y avoir de doute. Nous n'avons aucun renseignement sur les formes de la déclaration, mais nous pouvons admettre qu'elles étaient solennelles.

Le détenteur de son côté est libre de faire la preuve, de prouver : [ἀποδείξασθαι ὅτι] ἀνάγκη καθότι πέπαιται, c'est-à-dire que son

recours en garantie est fondé sur son droit de propriété. Peut-être faut-il un autre verbe que ἀποδείξασθαι, un verbe composé dans lequel entrerait la préposition ἀντί.

L. 18-19. Pour que le recours en garantie soit recevable, il faut remplir une autre condition que la constitution d'une caution, à savoir l'observation des délais légaux. Cf. Platon, *Lois*, 915 D (le passage a été cité plus haut) et 916 B : ἐν τὸς ἐκμύηνου ἀναγέτω — ἐν τὸς ἐνιαυτοῦ τὴν ἀναγωγὴν ἐξέστω ποιεῖσθαι.

La restitution de l'article ne présente donc pas de difficulté : αἱ δὲ κα μὴ ἀνάγκη ἐν τῷ χρόνῳ [ι τῷ γεγραμμένῳ] ὁ ἔχων, ἃ ἀναγωγῇ ἀτελῆς καὶ ἄκυρος] εἴστω. Pour ces derniers mots, il me suffira de renvoyer à un acte d'affranchissement delphique (Ch. Michel, n° 1403, l. 23 : ἃ ὦν ἀτελῆς καὶ ἄκυρος εἴστω).

L. 19-22. Le paragraphe, dont nous avons le commencement, mais dont la fin manque, traite du cas où le détenteur ne constitue pas de caution. Ce refus ou cette négligence donne au revendiquant des droits plus étendus. La restitution proposée ne donnera lieu sans doute qu'à une objection, fondée sur le sens très rare que j'y donne au verbe actif ἀποδιδόμεν. Puisque nous rencontrons ce verbe à la l. 22, avec les mots τί ἄλλο pour régime, nous sommes obligé de le restituer plus haut à la l. 19, et avec le même sens, celui de vendre. Nous comprenons donc : si le détenteur ne constitue pas de caution, le revendiquant aura le droit de vendre jusqu'à concurrence de la valeur de la chose [revendiquée] et du dommage [causé]¹ : si cette valeur n'est pas atteinte (αἱ δὲ κα μὴ ᾤ), le détenteur sera tenu du double de la valeur et du dommage, et paiera en outre une amende de cinq cents drachmes.

La dernière partie du paragraphe, dont nous avons le commencement à la l. 22 (αἱ δὲ τί κα ἄλλο ἀποδοῖ, γραφέσθω μὲν τὴν δ[ιπλόαν..] achèvera peut-être de prouver que nous sommes dans la bonne voie : « s'il vend quelque autre chose », c'est-à-dire plus que la valeur de la chose revendiquée et du dommage causé, [le revendiquant] sera poursuivi en paiement du double [de ce qu'il aura

1. Pour la restitution ἐντε κα εὖρη: τὴν ἀξίαν καὶ τὸ βλάβος, cf. le décret de Delphes déjà cité plus haut : Dittenberger, *Sylloge*², n° 306, l. 72 et suiv. : εἰ δὲ πωλείμενα τα ἐνέχυρα μὴ εὖρίσκοι τὸ ἀργύριον ποθ' ὁ ὑπέκειτο τῇ πόλει, πράξι-μοι ἔστωσαν τοῖς ἐπιμεληταῖς αἰεὶ τοῖς ἐνάργοις τοῦ ἐλλείποντος ἀργυρίου αὐτός τε ὁ δανεισάμενος καὶ οἱ γινόμενοι ἔγγυος, τρόποιι ὧι θέλοιεν πράσσειν, καθὼς καὶ τὰλ[λ]α δαμόσια καὶ ποθέρα πράσσονται.

vendu en plus]. Γραφέσθω, qui est à la voix moyenne, ne peut avoir pour sujet que le poursuivant, c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, le détenteur lésé. Il semble donc impossible de donner au verbe ἀποδιδόμεν un autre sens que celui de vendre, sens très rare puisqu'on n'en connaît qu'un exemple, encore contesté, dans Thucydide¹.

A la l. 21 j'ai restitué [καὶ σῶσ]τρα καὶ ἐπιτίμιον, empruntant le mot σῶστρα au chapitre suivant, qui est consacré aux esclaves fugitifs. Σῶστρα désignerait ici les débours et frais faits, à l'occasion du recouvrement d'une chose volée, par le maître de la chose.

La restitution de la fin de la l. 21 et du commencement de la l. 22 est incertaine. Je l'emprunte au n° II B, l. 17 : κατὰ τὸ σῶβρον τὸ περὶ τ[ῶ]ν τὰς δίκας ἐφελόντων.

On trouvera plus loin la traduction de ce chapitre dans la Deuxième partie, où il sera l'objet d'une étude détaillée.

1. VI, 62, 4 : καὶ τὰνδράποδα ἀπέδοσαν, καὶ ἐγένοντο ἐξ αὐτῶν εἴκοσι καὶ ἑκατὸν τάλαντα. Sur le sens, il ne saurait y avoir de doute. Il s'agit de la campagne entreprise à la fin de l'été de 443, sur la côte Nord et à l'intérieur de la Sicile, par l'armée et par la flotte athéniennes ; le butin est vendu, probablement à Catane, et rapporte 120 talents, dit Thucydide, 100 selon Diodore (XIII, 6, 1). Haase a donc raison de traduire : *et captivos vendiderunt*. L'explication tentée par Krüger et Richard Shilleto est inadmissible : « delivered up », « gave up all claim to », entend Shilleto, cité par A. W. Spratt (*Thukydides Book VI*, Cambridge, 1905), p. 270. La suite de la phrase de Thucydide, confirmée par Diodore, montre qu'il ne peut être question que d'une vente. La leçon des mss. n'est pas douteuse non plus : les mss. des deux familles, A, B, C, E, F, G, M sont d'accord pour donner ἀπέδοσαν, que maintiennent la plupart des éditeurs, I. Bekker (ed. minor, 1868), H. Stuart Jones (1900), C. Hude (ed. maior, 1901). Mais Bekker lui-même proposait en note une correction : *malim ἀπέδοντο*; Madvig : *ἀπεδόθησαν* que H. van Herwerden adoptait en 1880 et C. Hude en 1890 (*Libri VI-VIII ad optimos codices denuo collatos*). Je mentionne encore la correction d'Argyriadis : ἀπέλυσαν (voir A. W. Spratt, p. 270). Le mieux est de se résigner à la leçon donnée par tous les mss. et c'est le parti que prend un helléniste compétent, W. Veitch, dans ses *Greek Verbs* (1879 s. v.). L'emploi des voix du verbe ἀποδιδόναι était, dès le v^e siècle, semble-t-il, une des difficultés de la langue attique et les grammairiens postérieurs, Harpocration entre autres, ont relevé dans Antiphon des confusions ou de prétendues confusions, dont nous ne pouvons malheureusement pas juger, n'ayant pas conservé le texte du grand écrivain (voy. Harpocration, s. v. Ἀποδιδόμενοι. Cf. Bekker, *Anecd. gr.*, I, p. 427 s. v.). On sait que le dernier volume des Papyrus d'Oxyrhynchus (XI, 1915) renferme de longs fragments du l. VII de Thucydide, mais on n'a encore rien retrouvé du l. VI. Voir p. 136 et suiv. l'importante étude de MM. Grenfell et Hunt sur le papyrus nouveau, et les conclusions qu'on en peut tirer sur le classement de nos sept mss. de Thucydide.

III. — *Rentrée en possession d'esclaves fugitifs* (l. 23-26).

Les textes déjà connus qui peuvent éclairer ce chapitre du traité de Delphes sont les suivants : deux d'entre eux sont publiés depuis peu.

Platon. *Lois* 914 E : ἀγέτω τὸν ἑαυτοῦ δοῦλον ὁ βουλούμενος, ἐὰν ἔμμερῶν ᾖ. χρησόμενος δ' ὅτι ἂν ἐθέλῃ τῶν ἐπόσα ὅσια· ἀγέτω δὲ καὶ ὑπὲρ ἄλλου τῶν οἰκείων ἢ φίλων τὸν ἀρεστῶτα ἐπὶ σωτηρίᾳ. — « S'il le veut et à la condition d'être en possession de sa raison, le maître peut arrêter et saisir son esclave [fugitif] et lui faire subir tous les traitements autorisés par la loi ; peut l'arrêter et le saisir également, pour le garder, au lieu du maître, toute personne alliée ou amie. »

Stymphalos. Συμβολή entre Stymphalos et une ville inconnue, III^e siècle (*Inscr. gr.*, V, 2 (1913), n° 357, p. 79, l. 151 et suiv.) :

— Εἴ τις φεύγο[ντα ζῶα εἰς τὸν]
 [οἶκον σ]ώσαι ἢ δραπέτας [ἀποδ]-
 [ρ]άσαντας, οὗ κα εὖρωνται, γ[ρ]αψά[ν]-
 [τ]ω τὰ ὀνόματα τοῦ τε σώ[ισα]ντο[ς]
 155. [κ]αὶ [τ]οῦ δραπέτα, ὁ δὲ δεσπότα[ς δι](τω)
 [τοῖς σ]ωμάτεσι προσεία κα[ὶ σῶστρο]-
 [α ἔσσαν] χρόνον ἐ[κ]κομίζει [τοὺς φ]-
 [εύ]γοντας μὴ πλέον γε δεῦν ὁ-
 [βελ]οῖν τὰς ἀμέρας. —

« Quiconque arrête et garde chez lui des animaux échappés ou des esclaves fugitifs doit, où qu'il les ait trouvés, faire inscrire son nom et celui de l'esclave fugitif. — Le maître paiera pour les frais de nourriture des esclaves et autres débours, jusqu'au jour où il retirera les fugitifs, à raison de deux oboles par jour, et pas plus. »

Milet. Traité entre Milet et Héraclée du Latmos, première partie du III^e siècle (*Das Delphinion in Milet*, 1914, n° 150, p. 235, § 11)¹ :

1. Sur la date exacte de ce traité, voy. P. Roussel, *Revue des Études grecques*, 1914, p. 464.

- “Οσα δ’ ἂν οἰκ[η]-
 τικὰ σώματα ἀποδράντα ἐκ Μιλήτου εἰς Ἡράκλειαν ἢ ἐξ Ἡρακλείας
 εἰς Μίλητον ἀναχθῇ[ι]
 πρὸς τοὺς ἐν ἑκατέρῃ τῶν πόλεων ὀροφύλακας ἀπὸ τοῦ ἐνιαυτοῦ τοῦ
 μετὰ στεφ-
 90. νηφόρον Μένανδρον, τοὺς μὲν ἐμ. Μιλήτῳ τὴν ὥνῃν ἔχοντας τοῦ
 τέλους ἐμρυνίξειν
 περὶ τῶν ἀνηγμένων σωμάτων τοῖς πρυτάνεσι καὶ τοῖς ἐιρημένοισι
 ἐπὶ τῇ φυλακῇ ἐν ἡ-
 μέραις δέκα, ἅρ’ ἥς ἂν ἕκαστον ἀναχθῇ, τοὺς δὲ πέμπειν γράμματα
 πρὸς τοὺς ἐν Ἡρα-
 κλείᾳ προστάτας διασφραδύντας τὰ κατὰ μέρος, τοὺς δὲ ἐν Ἡρακλείᾳ
 τὸ ὀροφύλακι-
 κὸν τέλος ἔχοντας δηλοῦν περὶ τούτων τοῖς προστάταις ἐν τῷ ἴσῳ
 χρόνῳ, τοὺς
 95. δὲ γράφειν ὁμοίως ἐπιστολὴν εἰς Μίλητον πρὸς τοὺς πρυτάνεις κα
 τοὺς ἡρημένους ἐπ[ι]
 τῇ φυλακῇ. Τοῖς δὲ κυρίοις τῶν ἀνδραπόδων τῶν ἐξ ἑκατέρας πόλεως
 εἶναι τὴν κο-
 μιθεὶν ἀποδοῦσιν τοῖς ὀροφύλαξιν ἀναγώγιον μὲν τοῦ σώματος θραχμῆς
 ῥοδίως πα-
 λαιῶς δεκαδύο, τροφῆς δὲ ὀβολὸν ἡμέρας ἑκάστης ἕσχατον ἐν μηνὶ
 τεσσαράσιν, ἅρ’ οὗ ἂν
 ἡ ἐπιστολὴ γραφῇ(ι) πρὸς τοὺς ἄρχοντας· εἰ δὲ μὴ, πρόσθετα εἶναι
 τοῖς ὀροφύλαξιν.

« Pour tous les esclaves qui s'étant enfuis de Milet à Héraclée ou d'Héraclée à Milet seront arrêtés et amenés devant les garde-frontières de l'une ou de l'autre ville, à partir de l'année qui suivra le stéphanéphorat de Ménandros, — les fermiers de la douane à Milet devront, dans les dix jours à compter de la livraison aux garde-frontières, signaler les esclaves arrêtés aux prytanes et aux magistrats chargés de la défense du pays; lesdits fonctionnaires adresseront aux prostates d'Héraclée une lettre détaillée; les fermiers de la douane à Héraclée aviseront les prostates dans le même délai et ceux-ci adresseront pareillement une lettre aux prytanes de Milet et aux magistrats chargés de la défense du pays.

« Les maîtres des esclaves de l'une ou de l'autre ville pourront les retirer, à la condition de payer aux garde-frontières

douze drachmes anciennes de Rhodes pour frais d'arrestation, plus une obole par jour pour la nourriture, et ce dans le délai de quatre mois au plus, à partir du jour où la lettre aura été adressée aux fonctionnaires ; faute de quoi les esclaves seront acquis aux garde-frontières. »

Andanie. Règlement des mystères, 1^{er} siècle avant J.-Chr. (*Inscr. gr.*, V, 1, n° 1390, l. 80 et suiv.) :

80. Φύγιμον εἶμεν τοῖς δούλοις. Τοῖς δούλοις φύγιμον ἔστω
τὸ ἱερόν, καθὼς ἂν οἱ ἱεροὶ
81. ἀποδείξωντι τὸν τόπον, καὶ μνηθεῖς ὑποδεχέσθω τοὺς δραπέτας μὴδὲ
σιτοδοτεῖτω μὴδὲ ἔργα παρεχέτω · ὁ δὲ ποιῶν παρὰ τὰ γεγραμ-
82. μένα ὑπόδικος ἔστω τῷ κυρίῳ τῆς τοῦ σώματος ἁξίας διπλάσιας καὶ
ἐπιτιμίου δραχμῶν πεντακοσιῶν, ὁ δὲ ἱερεὺς ἐπικρινέ-
83. τω περὶ τῶν δραπετικῶν, ὅσοι καὶ ἦνται ἐκ τῆς ἀμετέρας πόλεως, καὶ
ὅσους καὶ κατακρίναι, παραδόντω τοῖς κυρίοις · ἂν δὲ μὴ παραδιδῶι
ἑξέσ-
- 84 τω τῷ κυρίῳ ἀποτρέχειν ἔχοντι.

« Lieu de refuge pour les esclaves. Les esclaves pourront trouver un refuge dans la partie du hiéron que désigneront les hiéroï ; que nul ne reçoive les esclaves fugitifs, ne leur donne de la nourriture ou ne leur procure de l'ouvrage ¹. Celui qui agira contrairement à ces prescriptions sera responsable envers le maître pour une somme double de la valeur de l'esclave et une amende de cinq cents drachmes. Le prêtre jugera sur les affaires relatives aux esclaves fugitifs qui seraient de notre ville, et livrera aux maîtres tous ceux qu'il aura condamnés ; s'il ne les livre pas, que le maître ait le droit de les prendre et de les emmener. » Traduction de M. Foucart (*Le Bas et Foucart, Inscr. du Péloponnèse*, p. 173).

Sans nous autoriser du traité de Stymphalos, où l'animal échappé est mentionné avant l'esclave fugitif, nous admettons qu'il n'est question, dans notre chapitre, que de l'esclave à qui seul semblent convenir à la l. 24 les verbes *δήσαντες* et *φυλασσόν-*

1. Le sens donné par M. Foucart aux mots *ἔργα παρέχειν* semble imposé par le contexte, mais on n'en connaît pas d'autre exemple. *Ἐργον παρέχειν* a d'ordinaire une autre signification : celle de causer des ennuis, des embarras par exemple, Aristophane, *Nuées*, 323-324 ; Platon, *Timée*, 39 D).

των. Nous restituerons donc à la l. 23 : [αἱ καὶ τῆς ἀνδράποδον] ἐκδεδρακὸς σ[υ]λλάβηι...

Donc obligation pour celui qui arrête un esclave fugitif de le conduire devant les magistrats compétents de Delphes ou de Pellana ; obligation, pour ceux-ci, de prendre livraison du fugitif, de le charger de liens, de le garder et de donner avis : τοῖ δὲ παρχλαβί]ντες δήσαντες φυλασσόντων καὶ ἐξαγγειλά[ντων]. J'admets que l'avis est donné aux magistrats de la ville intéressée, comme à Milet et à Héraclée. Ceux-ci se chargent-ils de prévenir le maître et de l'inviter à aller retirer son esclave (μετίμεν l. 25) ou bien s'en tiennent-ils à une annonce ou à une affiche ? Nous l'ignorons.

La fin du paragraphe est trop mutilée pour qu'on en puisse tenter la restitution. Il y était parlé du recouvrement des σῶστροα à payer par le maître et du délai laissé à celui-ci : quarante jours, semble-t-il, à compter d'un terme qui n'est pas conservé. Le mot σῶστροα a ici le même sens que dans l'inscription de Stymphalos : ce sont les frais d'arrestation et de séquestre — à Milet ἀναγώγιον —, distincts des frais de nourriture (τροφή, τροφεία). Cf. Platon, *Lois* 914 D : ἐὰν δὲ τὸ μεσεγγυωθὲν θρέμμα ᾗ, τὸν νικηθέντα περὶ αὐτοῦ δίκῃ τὴν τροφὴν ἐκτίνειν τοῖς ἄρχουσι. Ni dans Platon, ni à Stymphalos, ni à Delphes, il n'est prévu d'honnête récompense pour celui qui aura arrêté l'esclave¹.

B

Les difficultés deviennent de plus en plus grandes. Loin d'atteindre un paragraphe entier, nous n'obtiendrons même pas une ligne complète. Et pourtant notre peine ne sera pas perdue : si mutilée que soit cette face, tel terme aussi embarrassant que le mot πρόδικος s'y éclaire d'un jour nouveau, tels détails sur l'or-

1. Cf. le papyrus bien connu n° 10 du Musée du Louvre : Récompense promise pour un esclave fugitif (Letronne-Brunet de Presle-Egger, *Les papyrus grecs du Musée du Louvre*, 1866, p. 177 ; L. Mitteis, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde*, II, Juristischer Teil, I, 1912, p. 275). Le papyrus date du II^e siècle avant notre ère. On y notera l'emploi du verbe ἀνάγειν pour ramener le fugitif.

ganisation des tribunaux d'appel et des tribunaux ordinaires y sont intéressants.

Nous avons, en somme, les restes de trois chapitres :

I. Procédure d'appel (l. 4 à 11-12). Peut-être les l. 4-4 doivent-elles être rattachées à ce chapitre. Il se peut que les mots [τῆ] πόλει et ἡ πόλις se rapportent à la ville choisie pour juger en appel. Le traité, pour désigner Delphes ou Pellana, les nomme d'ordinaire ; pourtant τῆς πόλιος, au n° II B, l. 23 désigne Delphes ou Pellana, peut-être aussi au n° III B, l. 8.

II. Procédure d'exécution (l. 14 à 18-19). Il est fort possible que la procédure d'exécution décrite ici soit celle qui est suivie après jugement rendu par un tribunal d'appel ; mais, pour plus de clarté, nous n'en séparons pas moins les deux chapitres entre lesquels s'ouvre un vide de deux lignes indéchiffrables.

III. Procédure ordinaire : délais. Liquidation du passé : délais (l. 19-25).

La lecture des l. 4-4 que je laisse en dehors du chapitre I donne lieu aux observations suivantes :

L. 4. La copie de M. Bourguet, dont il faut toujours tenir le plus grand compte porte : εἰρη, mais la photographie me donne εἰρη, peut-être : [τῶ πρότερον γεγενημ]ένῃ ᾧ. Cf. n° II A, l. 5, p. 29.

L. 2. Après πόλει, M. Bourguet lit : ε.. Peut-être faut-il restituer ἐξ ἐστῶ δέ..]

I. — Procédure d'appel (l. 4 à 11-12).

Deux mots dominant et éclairent tout le chapitre : ἐπάμφοροι (δίκαι) à la l. 5 et ὁ ἐκκαλέσμενος, à la l. 10, qui autorise deux fois la restitution ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ (l. 8 et 10).

Le mot ἐπάμφορος s'est déjà rencontré au n° IA, l. 14. Voy. plus haut, p. 17 et cf. n° IV A, l. 4 : [ἔσσι δὲ δίκας ἀμφέρουσι.

L. 5 fin. Après les lettres στ, la copie de M. Bourguet et la photographie s'accordent pour donner le reste d'un trait horizontal inférieur qui a pu appartenir à un Δ (δς δ[έσι]?). De toute façon cette troisième lettre n'était pas un T et l'on ne peut penser à ἀστ[ίς, ἀστ[ί] καὶ δίκαι].

L. 6. On peut hésiter entre [ὁ ἀντιγ]ραφεύς et ὁ ἀναγ]ραφεύς et restituer aussi plus simplement [ὁ γ]ραφεύς. Par ἀνελέσθω ἄν κα χρήϊζι (scil. δίκην), j'entends que ce fonctionnaire supprime, détruit l'action. Sur ce sens de ἀνελέσθω, voyez le texte de Pollux cité plus haut, p. 30 : ἄγραπτος δὲ δίκη.. ἡ ὑπὸ τῆς παραγραφῆς ἀναιρεθεῖσα καὶ διαγραφεῖσα, et surtout les inscriptions béotiennes citées et traduites dans les *Inscriptions juridiques grecques* I, p. 276, l. 18 ; p. 303 A, l. 6 ; 306 B, l. 8 : on supprime et détruit contrats et conventions après paiement.

Les actions ainsi rapportées et reçues étaient tantôt remises en jugement devant les tribunaux de la ville, tantôt renvoyées à une ἐκκλητος πόλις. Les l. 6-7 nous auraient fourni quelques renseignements sur le choix entre ces deux tribunaux d'appel. Était-il laissé au demandeur, comme le donneraient à penser les mots [x]ῖ κα χρήϊζι (l. 7) et plus loin (l. 10) ὁ ἐκκαλεσάμενος. Il faut nous résigner à l'ignorer. En tout cas, le choix de la tierce ville n'était pas entièrement laissé au caprice des parties. D'autres inscriptions de Delphes nous apprennent qu'au temps de la domination étolienne on désignait, sans plus, par αἱ πόλεις les villes comprises dans l'empire ou l'alliance étoliens ¹.

L. 8. La première lettre de la ligne est certainement un π. Quelque verbe que l'on restitue, peut-être [μεμ]πόμενος, nous préférons reconnaître dans l'article qui suit le génitif singulier τῷ plutôt que l'accusatif pluriel τὰς. Le mot sous-entendu est δίκη. Opposant ensuite ἐ[ν τῇ ἐκκλησίᾳ] à ἐν τῇ προδίκῳ et sous-entendant pour l'un et l'autre adjectif le substantif πόλις, j'obtiens une précieuse moitié de ligne. Elle me donne en effet un sens nouveau de l'adjectif πρόδικος. Nous connaissions seulement le sens passif : δίκη πρόδικος, une action qui est jugée avant les autres ². Le traité de Delphes nous révèle un sens actif : πρόδικος πόλις, une cité qui juge la première. Si je ne me trompe, il nous faudra reprendre les textes épigraphiques où figure le mot et rechercher notamment si le sens nouveau ne convient pas au passage tant discuté du traité crétois conclu entre Hiérapytna et Priansos. Pour qui sait toutes les difficultés de l'étude de la procédure

1. Gött. gel. Anzeigen, 1913, p. 173, n° 4, l. 2 ; p. 175, l. 42 et 47.

2. Par exemple, dans le règlement de la colonie de Naupacte, au v^e siècle : Ch. Michel, n° 285 ; C. D. Buck, n° 55, l. 32, et dans un décret de la ville ionienne d'Ærae, du iii^e siècle : Ch. Michel, n° 497, l. 2.

d'appel dans le droit grec, ce trait de lumière sera le bienvenu.

L. 9 : ἡ πέλις πρᾶστέσθω νόμοις τοῖς αὐτοῖς. La pierre porte πρᾶστέσθων et nous relèverons encore trois fautes du lapicide dans ce même fragment.

L. 10-11. Au commencement de la ligne, la copie de M. Bourguet porte √ΡΩ Ν. Je ne retrouve, sur la photographie pas plus que sur l'estampage, ni le jambage incliné, ni le rho. Il est parfaitement exact par contre, que le ny est plus éloigné de l'oméga que ne le sont d'ordinaire dans notre inscription deux lettres qui se suivent. La lecture de M. Bourguet aboutirait à un participe [π]ρωόν ou [συρπ]ρωόν qui est contraire au dialecte. Plus loin, [συ]νδικίσωμ correspond aux traces notées par M. Bourguet. Le my de μήτε a été omis par le lapicide.

Nous ne savons pas qui encourait les exclusions rapportées à la l. 11.

L. 12-13. Il n'y a rien à tirer de ces deux lignes fortement endommagées. J'ai ajouté (l. 12) à la copie de M. Bourguet le tiret et la lettre qui suit, mais celle-ci est incertaine. Je n'ai pas gardé, par contre, le ξ que M. Bourguet a noté à la fin, avant les lettres ενεδ; je ne le retrouve ni sur la photographie ni sur l'estampage.

Sur la photographie, au-dessus des deux dernières lettres du groupe ενεδ, je crois voir, dans l'interligne, les deux lettres ες, comme s'il fallait restituer ενες εδ.. Mais la copie de M. Bourguet ne porte aucune indication de ce genre, et mieux vaut se rapporter à son témoignage direct.

II. — Procédure d'exécution (l. 14 à 18-19).

L'interprétation que je propose de la l. 14 est fondée sur la restitution du dernier mot de la ligne : τὸν τοῦ ἀλ[έγτος]. Elle est d'autant plus incertaine qu'on rencontre plus haut (l. 9) le participe [νικ]αθέντος, mais le subjonctif ἀλῶι est employé au n° I A, l. 12. J'admets que la partie gagnante, usant de violence, a enlevé à la partie perdante ce que celle-ci tardait ou se refusait à lui restituer ([τὸν μὲν ἀπο]δοθέντα ἀναίρηται). Le second acte de violence est plus difficile à déterminer : ἢ ἐν τὸν. . . ιον ἐνίσταται. La copie de M. Bourguet que je viens de transcrire conduirait à ἐν

τὴν [ι]ρίαν, mais je distingue mal sur l'estampage et la photographie la barre horizontale : elle me semble légèrement inclinée et conviendrait à un sigma. D'autre part, il y a, je crois, place pour plus d'une lettre entre le ny de τὴν et ladite barre. Je suis ainsi amené à proposer, non sans hésitation [οῦ]ρίαν. La violence consisterait donc à s'installer sur les biens de la partie condamnée qui ne s'est pas encore acquittée¹.

L. 15. La copie de M. Bourguet porte au commencement, sans le moindre signe d'hésitation : αἰωι. L'estampage et la photographie ne me livrent que les deux dernières lettres ; aussi m'abstiendrai-je de tout essai de restitution. Les génitifs qui suivent (αὐτοῦ καὶ τ[ο]ῦ ἡμιολίου) dépendent sans doute de [ὑπόδικος ἔστω] et le datif, dont nous n'avons que la fin, désigne la partie envers qui est tenu l'auteur de la violence. Je propose donc : [ὑπόδικος ἔστω....] ωι αὐτί(κ)α (écrit par le lapicide αὐτιμα) αὐτοῦ καὶ τ[ο]ῦ ἡμιολίου. Par αὐτοῦ il faut entendre un substantif neutre exprimé plus haut dans la partie perdue, très vraisemblablement τὸ βλάβος. L'adverbe αὐτίκα signifie que l'auteur de la violence encourt la condamnation et l'amende, du fait même de la violence et à dater du jour où il l'a commise.

S'il ne s'acquitte pas (μὴ λύσῃται, mot à mot ne se dégage pas), c'est son adversaire qui a gain de cause : κρ[ατῆν τὸν νικαθέντα]. Pour cet emploi de κρατεῖν sans régime, dans le sens de κρατερόν, κάρτεονα εἰμεν², cf. par exemple Démosthène, c. Léocharès XLIV, 62 : ὁ γὰρ νόμος καλεῖται.. κρατεῖν τοὺς ἄρρενας καὶ τοὺς ἐκ τῶν ἀρρένων.

L. 16-17. Il est alors procédé au recouvrement des dommages et amendes ([τὴν ἐ]σπραξίν), par les soins du magistrat en fonctions (ὁ ἐπιστάσας ἀρχή). Cf. dans le traité entre Hiérapytna et Priansos (Ch. Michel, *Recueil*, n° 16), l. 65 : οἱ ἐπιστάμενοι κατ' ἐνιαυτὸν παρ' ἑκατέρου κόσμου et l. 68 : ἀρ' ἧς κα ἀμέρας ἐπιστᾶντι ἐπὶ τὸ ἀρχεῖον.

L. 17-18. La perte du court paragraphe qui commence à τὸν δέ pour finir à κατ' αὐτά nous prive d'un renseignement précieux sur les fonctionnaires de Delphes et de Pellana. Il faut entendre :

1. Cf. la loi de Gortyne, V, 35 et suiv. C. D. Buck, p. 268 : Αἱ δὲ κα δικάσαντος τὸ δικαστᾶ κάρτει ἐνσεῖαι ἢ ἄγει ἢ πέρει, δέκα στατῆρας καταστασεῖ καὶ τὸ κρείος διπλεῖ. Sur ἐνσεῖαι (ἐνσειμι), que je rapproche de ἐνίσταται, voir la note de Buck.

2. Sur ces formes crétoises, cf. C. D. Buck, § 49.2, p. 42.

« procéderont de même (pour le recouvrement) [à Pellana le..., à Delphes le...] du Conseil. » Il est plus sage de ne pas chercher à restituer le mot, peut-être le participe [προεστειμένον], qui précède βουλάς et dont nous avons les trois dernières lettres. Attendons patiemment qu'une inscription inédite, puisée dans le trésor sans fond de Delphes, nous tire d'embarras.

L. 18. Obligation pour celui qui a fait condamner son adversaire de notifier la condamnation aux magistrats de sa propre cité : ὁ δὲ καταδικαζόμενος ἀπαγγεῖλῃ τῶν καταδικῶν τοῖς παρ' ἐκαστέροις ἄρχουσιν].

Quand la condamnation avait été prononcée par une ἐκκλητος πόλις, il fallait évidemment la notifier à Delphes et à Pellana.

III. — *Procédure ordinaire : délais.*

Liquidation du passé : délais (l. 19-25).

Le chapitre comprend deux articles de longueur inégale.

Le premier, dominé par un verbe dont il ne reste que les trois dernières lettres, règle, si ma restitution est exacte, la notification des actions intentées à Delphes ou à Pellana. J'ai restitué le verbe [ἐξγγέλ]λεν, déjà rencontré dans le n° I B, l. 16 et dans le n° II A, l. 24 où il s'agit de magistrats de l'une ou de l'autre ville notifiant aux magistrats de l'autre l'arrestation d'un esclave fugitif. Ici c'est encore par les soins des magistrats que sont notifiées à Pellana les actions intentées à Delphes ou réciproquement.

Le traité ne pouvait manquer de spécifier à quelles époques se faisaient ces notifications. Les relations entre Delphes et Pellana n'étaient pas assez fréquentes, les communications assez faciles pour que le choix de l'époque fût indifférent. L'indication de ces périodes était introduite dans le texte par la préposition περί avec l'accusatif : au temps de telles ou telles fêtes, par exemple.

L. 20. Le premier complément qui vient à l'esprit est [ἐν] π[όλιν]τες τοῦ χρόνου. Cf. Ch. Michel, *Recueil*, n° 34, l. 32-33 : le passage est cité et traduit dans la Deuxième partie. J'entends que s'il y avait des époques fixes pour la notification des actions, il n'y en avait pas pour le jugement. Elles étaient introduites devant le tribunal, aussitôt que notifiées, pendant tout le temps,

pendant toute l'année ; je propose donc de restituer : [εἰσάγειν δὲ διὰ π]αντὸς τοῦ χρόνου.

Le second article qui n'est pas séparé du premier par un tiret, tant le rapport est étroit entre l'un et l'autre, commence au milieu de la l. 20. Noter l. 20 : ἐκκλήματα pour ἐγκλήματα. Le lapicide a été sans doute entraîné par les mots ἐκκαλεσάμενος et ἐκκλήτωι qu'il avait gravés plusieurs fois aux l. 8 et 10, où l'orthographe est irréprochable, et la même faute (si faute il y a) se rencontre dans l'inscription locrienne publiée par Ad. Wilhelm, *Jahresh.*, XIV, 1911, p. 168, l. 21. — L. 22 : εἰς est écrit εὐς.

Pour la restitution, je me suis aidé de deux inscriptions : Ch. Michel, n° 13 (Convention entre Olympos et Ægae, fin du iv^e siècle), l. 10 suiv. : τὰ ἐγκλήματα ὅσ[σ]α ἔον Αἰγαέεσσι καὶ Ὀλυμπηνοῖς πρόσθε τᾷς ὑπολογίας πάντα διαλελύσθαι et Ch. Michel, n° 34, l. 24 et suiv. Le second texte est cité et traduit dans la Deuxième partie. Pour le nombre d'années [ἐν τρισὶν] ἔτεσιν, voy. plus haut, p. 30.

Sur les guerres qui ont si fréquemment troublé et isolé Delphes au cours du iii^e siècle, interrompant la célébration des fêtes et le cours de la justice, voy. les inscriptions récemment publiées par M. Pomtow (*Gött. gel. Anz.*, 1913, p. 173-174). Les décrets des amphictyons se préoccupent exclusivement de la suspension des tribunaux amphictyoniques (*ibid.*, p. 174), mais nous voyons ici que les tribunaux ordinaires de Delphes ne fonctionnaient pas plus régulièrement en temps de guerre. En tout cas, l'administration de la justice n'était plus assurée à Delphes quand les deux tiers des citoyens avaient passé la frontière pour faire campagne. Il faut en effet restituer : αἱ κα μὴ π[ρ]οέμευ γενομένου συμβαίνειν τοῖς πολίταις τὰ]ρ τὸ τρίτον μέρος εἰ(ς) τὴν ὑπερ[ό]ριον στρατεύ[εσθαι...]. L'emploi de l'adjectif ἡ ὑπερόριος (ἡ ὑπερορία à Athènes) nous est bien connu par les inscriptions ¹.

Donc le délai de trois ans prévu dans le traité pour la liquidation du passé peut être prolongé, d'abord si, pour raison de service militaire, les deux tiers des citoyens ont passé la frontière ; en second lieu, si l'une des parties a quitté la ville pour servir à

1. Cf. un décret athénien du v^e siècle : Ch. Michel, n° 73 ; Dittenberger, *Sylloge*², n° 23, l. 5 et suiv. : ἐν δὲ τῇσι ἄλλαισι πόλεσι τοῖσιν αἰσιν Ἀθηναίων ἀρχοῖσι ἐν τῇ ὑπερορίᾳ. Aristote (*Ἀθην. πολ.* 24,3) dit : ὑπερόριοι ἀρχαί.

la guerre ou pour remplir les fonctions d'ambassadeur. Nous restituerons donc : [ἡ τις τῶν ἀντιθέτων ἐκ τῶν πόλεως στρατεύεται ἡ πρεσβ[εύεται]. L'absence d'une des parties n'était pas, dans tous les traités, considérée comme un motif suffisant d'ajournement. Cf. Ch. Michel, n° 34, l. 40-41 ; ce dernier texte est cité et traduit dans la Deuxième partie, p. 102 suiv.

L. 24. Il semble que le délai commence à courir à dater du retour de l'absent : αὐ[τ]ίνε δὲ ἀρχέτω ἀ ἀμέρ[α α]ύτοις [ἀπὸ τῶν καθεόδου..].

L. 25. La copie de M. Bourguet porte ὅλως. La photographie semble autoriser la lecture μεις.

FRAGMENT N° III

Inv. 3922. Haut. : 0,09 ; larg. : 0,08 ; épais. : 0,035. Copie de G. Colin et estampages de Bourguet.

Le simple énoncé des dimensions du fragment suffit à dire l'embarras de l'éditeur qui devra se résigner à une ignorance complète du sujet traité.

A

L. 1. La restitution est empruntée au n° I B, l. 4, 7, 8 et II A, l. 20.

L. 2. Le rapprochement avec le n° I B, l. 7 m'avait donné à penser que ce pluriel neutre (δεληριχά.. ἡ π[ελλωνιχά]) pouvait se rapporter à τετραπόδα καὶ ἀνδράποδα, mais rien n'est plus incertain.

L. 3. Le σύμβολον conclu à la fin du v^e siècle entre Athènes et Trézène (*Inscr. gr.*, vol. II et III ed. minor, pars I (1913), n° 46, i*, p. 31) nous fournit deux restitutions : l. 29 : ὑπερ ἐκ[αττ...], l. 24 : [τῆ]ς ἡμέρας ἐκάττης. Pour le chiffre qui commence par πεντ, la copie de M. Bourguet indique, après le tau, un commencement de barre droite, qui conviendrait à πεντῆ[κοντα]. Sur l'estampage, la barre me paraît légèrement inclinée, mais l'èta reste très possible. Nous avons déjà rencontré plus haut une amende de cinquante drachmes, n° II A, l. 13.

L. 4. Peut-être [τῶν τ]ρίτων ἡμέρων. Sur ce délai de trois jours, cf. le décret de Priène cité et en partie traduit plus loin dans la Deuxième partie, p. 112 (*Inscriptionen von Priene*, n° 10, l. 29 : μηδὲ κρίνωσι ἐν ταῖς τρι[τῶν ἡμέρων]ις).

L. 5. La formule nous est connue par les n° I B, l. 12 et II A, l. 12.

L. 6. Le sujet du verbe ἀπολέτω est sans doute ἄ[... ἀρχά].

D'après la copie de M. Bourguet, la lettre qui suit l'article pourrait être un ε; d'où la restitution empruntée au n° II B, l. 16 : ἀ ἐ[πιστῆτα ἀρχή], mais les traces de l'épsilon sont moins nettes sur l'estampage. Peut-être pourrait-on lire : ἀπολυέτω ἀγ[...]

L. 7 : [ἐν]α[ντί], τὸ δια[κστήριον]..

L. 8. La copie de M. Bourguet porte ἀντιστομ et l'estampage la confirme pleinement. Le second tau n'est pas moins certain que le premier. Nous ne gagnerions pas grand' chose à admettre une faute du lapicide et à lire : [ἐν]αντίο(υ) ὁ μ...

B

L. 2. Peut-être : [ἐμ μὲν Ἡελλάναι ποί τὰν γερουσίαν]?, ἐν δὲ Δελφοῖς [ποί τὰν βουλήν. Je propose γερουσίαν avec beaucoup d'hésitation, me fondant seulement sur la συμβολή déjà citée de Stymphalos (l. 40, par ex.).

L. 3 : τη est la fin de la troisième personne du subjonctif d'un verbe tel que κλέπτω, par exemple.

L. 4 : [ἀμερ]ῶν τριάνοντα.

L. 5. Le verbe φεύγεν ne s'est pas rencontré ailleurs dans notre inscription.

L. 6. C'est à ce passage que j'ai emprunté le verbe [ἀντιλέγει] restitué au n° II A, l. 10.

FRAGMENT N° IV

Inv. n° 4113. Haut. : 0,105 ; larg. : 0,07 ; épais. : 0,042.
Copie de G. Colin et estampages de Bourguet.

A

L. 2 : ἐμ ou ἐν Πελοπο[ννάσῳ].

L. 3. Me fondant sur le n° I B, l. 9 où j'ai lu [εἴ]σω τοῦ ἱεροῦ, à l'intérieur du sanctuaire, j'accentue Πυλᾶν et je serais tenté de restituer : [ὁ τί κα τοῖς ἱερομναμόνοις] εἴσω Πυλᾶν ἄδει, ce que les hiéromnésions auront décidé à l'intérieur des Pyles. Le tiret, noté sur la copie de M. Bourguet, annonce la fin de la phrase ; il est moins net sur l'estampage. Pour l'emploi de ἄδει (de ἕαδα -ἀνδάνειν), cf. la loi delphique votée sous l'archontat de Kadys (*Fouilles de Delphes*, t. III, fasc. I, p. 156) : col. I, l. 1 : ἐδ' ὁ τεθμός [ὁ φαδὼν ἐν] ἀγορᾷ τελείω[ι]. L'inscription est gravée στοιχῆδόν. Cf. τὰ φεφαδηγότα dans la loi locrienne relative à la colonie de Naupacte, plus ancienne encore que la loi de Kadys (Ch. Michel, *Recueil*, n° 285 ; C. D. Buck, n° 55, l. 38).

L. 4-10. Tout le paragraphe suivant est relatif aux actions rapportées pour être remises en jugement et particulièrement aux frais de consignation exigés du demandeur.

Sur les ἐπάμφοροι δίκαι, voy. plus haut, p. 17.

Sur les frais de consignation (παρχαταβάλλον, l. 7 ; [πα]ρβόλ[ιον, l. 10), voy. la Deuxième partie, p. 87.

B

L. 1. Peut-être : [τοῦ δικαστ]ηρίου τοῦ πε[ρί].

L. 2. L'oméga manque sur la copie de M. Bourguet ; je crois le reconnaître sur l'estampage.

L. 4. Le verbe $\mu\lambda\epsilon\iota\nu$ dont la lecture est certaine ne s'est pas rencontré ailleurs dans le traité ¹. La préposition qui précède est incertaine : on peut hésiter entre $[\acute{\alpha}]\gamma[\tau]_{\iota}$ ou $[\acute{\alpha}]\gamma[\varphi]_{\iota}\mu\omicron\lambda\epsilon\iota\nu$; il ne subsiste aucune trace de la lettre qui précède l'iota final de la préposition.

L. 5. Peut-être $[\pi\omicron\iota\ \tau\acute{\alpha}\nu\ \gamma\epsilon\rho\omicron\upsilon\sigma\acute{\iota}\chi\nu\ \text{ou}\ [\pi\omicron\iota\ \tau\acute{\alpha}\nu\ \beta\omicron\upsilon\lambda\acute{\iota}\chi\nu\ \tau\omicron\ \acute{\epsilon}\pi\iota\delta\acute{\epsilon}\kappa\alpha\tau\omicron\nu\ \tau[\acute{\alpha}\varsigma\ \delta\acute{\iota}\kappa\alpha\varsigma]$. Cf. la $\sigma\upsilon\mu\beta\omicron\lambda\acute{\alpha}$ déjà citée de Stymphalos, l. 39 et 40 : $\pi\alpha\rho\chi\alpha\tau\alpha\beta\acute{\alpha}\lambda\lambda[\epsilon\iota\nu\ \pi\omicron\tau\ \tau\acute{\alpha}\nu\ \gamma]\epsilon\rho\omicron\upsilon\sigma[\acute{\iota}\chi\nu\ \tau\omicron\ \acute{\epsilon}\pi\iota\delta\acute{\epsilon}\kappa\alpha\tau\omicron\nu]$. Plus haut, n° IV A, l. 5 on lit $[\tau\omicron\ \pi]\epsilon\nu\tau\eta\kappa\omicron\sigma\tau\omicron\nu\ \tau\acute{\alpha}\varsigma\ \delta[\acute{\iota}\kappa\alpha\varsigma]$.

L. 6 : $[\tau\omicron\nu\ \acute{\epsilon}\lambda\epsilon\upsilon\theta]\epsilon\rho\omicron\nu\ \eta\ \tau\acute{\alpha}\nu\ \acute{\epsilon}\lambda\epsilon\upsilon\theta\acute{\epsilon}\rho[\chi\nu]$.

L. 8. Je lis : $\iota\alpha\varsigma\ \eta\ \nu\alpha\tilde{\omega}\ \sigma\tau\epsilon\ldots\pi$. Entre l'épsilon et le pi du dernier mot il y a place pour deux ou trois lettres.

1. On sait qu'il est fréquemment employé dans la loi de Gortyne avec le sens d'agir en justice, par exemple l, 2 et suiv. : $\tau\omicron\varsigma\ \chi'\ \acute{\epsilon}\lambda\epsilon\upsilon\theta\acute{\epsilon}\rho\omicron\iota\ \acute{\epsilon}\delta\omicron\lambda\omicron\iota\ \mu\acute{\epsilon}\lambda\lambda\epsilon\iota\ \acute{\alpha}\nu\pi\iota\mu\omicron\lambda\acute{\epsilon}\nu,\ \pi\rho\acute{\omicron}\ \delta\acute{\iota}\kappa\alpha\varsigma\ \mu\acute{\epsilon}\ \acute{\alpha}\gamma\epsilon\nu$. Cf. les observations de H. F. Hitzig, *Altgriechische Staatsverträge über Rechtshilfe*, 1907, p. 66, note 9.

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE DU TEXTE

L'état du texte exclut tout projet de commentaire suivi. Non seulement nous ignorons la disposition relative des fragments qui nous ont été conservés et l'ordre dans lequel ils se présentaient, mais il nous est le plus souvent impossible d'établir un lien entre les différents chapitres ou paragraphes qui se suivent sur une même pierre. Notre étude n'est donc pas astreinte à se développer selon l'ordre de succession des fragments. L'ordre logique s'impose et nous grouperons les observations que nous avons à présenter sous les rubriques suivantes :

Chapitre	I : TRIBUNAUX
—	II : REQUÊTE CIVILE ET APPEL
—	III : PROCÉDURE D'EXÉCUTION
—	IV : SUSPENSION DES TRIBUNAUX
—	V : QUELQUES PROCÉDURES PARTICULIÈRES

Le simple énoncé des titres qui précèdent suffit à montrer que nous nous proposons surtout une étude juridique, étude d'institutions de droit public et de droit privé.

Au cours de ces chapitres, qui seront de longueur très inégale, nous nous efforcerons de multiplier les rapprochements avec les textes épigraphiques déjà connus, et nous en traduirons un grand nombre. Plusieurs sont depuis longtemps publiés et gagneront pourtant plus de précision à la lumière des fragments nouveaux ; d'autres ont paru plus récemment et sont encore peu connus. C'est, croyons-nous, rendre service aux études de droit

grec que de réunir le plus de matériaux possible. L'heure n'est pas encore venue d'essayer de larges comparaisons ni de déterminer les grands courants d'influence juridique : courant ionien, courant de la Grande Grèce qui se rattache au courant dorien, courant attique dont on est tenté d'exagérer la force. Il faut savoir se résigner aux recherches patientes et minutieuses.

CHAPITRE PREMIER

TRIBUNAUX.

§ 1. *Judicis postulatio*. — § 2. *Les juges*. — § 3. *L'audience*.
Les témoins. — § 4. *Les plaidoiries*. — § 5. *Le vote*. — § 6.
L'estimation du litige.

§ 1. — *Judicis postulatio*.

Il y avait, à Delphes et à Pellana, plus d'un moyen pour obtenir justice. Nous parlerons plus loin de la procédure sommaire qui consistait à conduire le délinquant devant le Conseil ou le magistrat (ἀπαγωγά ou prise de corps). Le plus souvent celui qui voulait des juges, le demandeur, se présentait devant le magistrat (ἀ ἄρχά, n° I A, l. 6).

Le demandeur est « celui qui intente l'action » (ὁ ἐπ'ἀγων τὰν δίκην, n° I A, l. 10), ou encore « celui qui a subi un tort » (ὁ ἀδικείμενος, n° I A, l. 6), ou encore, quand l'affaire est engagée, « le poursuivant » (ὁ διιχάζόμενος, n° I A, l. 9). La demande était-elle écrite et déposée entre les mains du magistrat ? Dans le tableau très complet qui nous est fourni par le n° I A, il n'y a place pour aucune pièce écrite, aucun dossier et le plus souvent, semble-t-il, la procédure était entièrement orale. Qu'il y eût des actions écrites, cela n'est pas douteux et résulte avec évidence du n° II où nous lisons : A, l. 10 κατ' αὐτοῦ γεγράφθαι et παργραψάσθω ποὶ τὰν ἀρχάν. Au n° II B, l. 10, nous rencontrons un γραφεύς, dont le nom suffit à dire les fonctions. Dans la loi plus ancienne de Kadys, se lit également plusieurs fois le verbe γράφεσθαι¹. La ques-

1. Fouilles de Delphes, III, I, p. 158, Col. V, l. 5 [ἐξ]έστω τοῦ ἀντιτυ[γ]χάνοντος γρ[άψασθαι. Cf. *ibid.*, Col. IV, n° 3469, l. 3 à partir du bas : μὴ ἐξέστω γρ[άψασθαι. Dans la même inscription, le mot κατάγορος (p. 157, Col. II, l. 17) s'applique au dénonciateur.

tion de la distinction des *δίκα* et des *γραφαί* se posera plus loin pour nous à l'occasion des faux témoins.

Le demandeur est tenu de se présenter seul devant le magistrat. Il lui est interdit de se faire assister de ses parents (père ou beau-père, frère ou beau-frère) et de ses témoins. Sont également exclus les témoins de la partie adverse (*ὁ ἀντίδικος*, n° I A, l. 4 et 10) et tous ceux qui sont impliqués dans la demande, dans le grief (*ὅσοι τοῦ αὐτοῦ ἐνκλή[ματος μετέχοντι*, n° I A, l. 5). Cette sage mesure était avant tout destinée à assurer le bon ordre dans l'agora de Delphes, au quartier du bureau des magistrats. Qu'on se rappelle la scène judiciaire représentée sur le bouclier d'Achille et si vivement dépeinte par le poète :

XVIII, 497. *Λαοὶ δ' εἰν ἀγορῇ ἔσαν ἀθρόοι · ἔνθα δὲ νεῖκος
ὠρώρει · δύο δ' ἀνδρες ἐνεΐκεον εἵνεκα ποινῆς
ἀνδρὸς ἀποσθιμένου.*

581. *Ἄμρω δ' ἰέσθην ἐπὶ Ἰστορί πεῖραρ ἐλέσθαι.
Λαοὶ δ' ἀμροτέροισιν ἐπήπυσιν, ἀμφὶς ἄρωγοί.*

Les deux parties sont en présence, accompagnées l'une et l'autre de leurs parents, témoins et amis, qui les soutiennent de leurs cris et acclamations. Pareil désordre, dont se feront facilement une idée tous ceux qui ont assisté dans la Grèce d'aujourd'hui à quelque rixe ou dispute, était d'autant plus grave que les parties opposées, d'après notre traité, étaient un Delphien d'une part, un Pellanéen de l'autre, c'est-à-dire un des nationaux et un étranger. Quand le Pellanéen venait se plaindre, auprès d'un magistrat de Delphes, d'un citoyen de Delphes — ou réciproquement —, il importait d'assurer au demandeur l'exacte administration de la justice que le traité était destiné à garantir. Le bon ordre en était la première condition.

Le magistrat qui a reçu et écouté le demandeur ne constitue pas aussitôt un tribunal. Avant qu'il soit procédé au tirage au sort des juges et, sans doute, après avoir consulté les rôles d'audience, il fixe par ordonnance verbale un jour où le plaignant devra se présenter devant le magistrat qui introduira l'action (I A, l. 6-7, *ποι τὴν ἀρχὴν τὴν εἰσάγουσαν τὴν δίκαν*) et lui montrer ([ἐ]νδεικνύτω), dans le traité même, le texte du grief sur lequel s'appuie la demande. La procédure est donc orale : c'est verba-

lement que le magistrat fixe un jour ; c'est du doigt pour ainsi dire que le demandeur lui montre, sur le texte officiel du traité conservé dans les archives ou gravé sur une stèle, l'article invoqué.

Devons-nous distinguer le magistrat qui a reçu le demandeur et qui dans la partie conservée du texte est désigné par le mot ἀρχά¹ de celui qui introduira l'action ? Si, comme je suis disposé à l'admettre, ils font l'un et l'autre partie du même corps delphien, celui des bouleutes ou membres du Conseil, il se peut que le premier ne soit plus en fonctions au jour qu'il aura fixé lui-même ou simplement ne soit pas de service dans le semestre où tombe ce jour. Le tribunal sera formé et présidé, l'action introduite par le bouleute qui sera de service au jour fixé.

Nous ignorons le délai imposé au demandeur. Le délai le plus court était vraisemblablement de trois jours (n° III A, l. 4)², le plus long, de trente. Nous rencontrerons plus loin ce dernier chiffre qui nous est connu par nombre de textes épigraphiques, de Delphes ou d'ailleurs³. Notons encore, dans la loi de Kadys, un délai de dix jours, mais il s'agit, semble-t-il, d'une action publique donnée sur dénonciation⁴.

1. Cf. ποὶ τοὺς ἀρχούς, dans la loi de Kadys, p. 158, Col. V, l. 4 ; τὸν ἀρχόν, dans le règlement de la colonie de Naupacte : C. D. Buck, n° 55, l. 41 et suiv. : τὸν καλειμένον τὰν δίκαν δόμεν τὸν ἀρχόν, ἐν τριάκοντ' ἀμάραις δόμεν, αἱ κα τριάκοντ' ἀμάραις λείπονται τὰς ἀρχάς.

2. Le règlement de la colonie de Naupacte prévoit un délai plus court encore : *ibid.*, l. 32 et suiv. : τοὺς ἐπιφοίτους ἐν Ναύπακτον τὰν δίκαν πρόδικον ἡαρέσται πό(τ) τοὺς δικαστέρας, ἡαρέσται καὶ δόμεν ἐν Ὀπείντῃ κατὰ φέρος αὐτάμαρον. En fait, il devait être difficile d'obtenir un jugement le jour même de la demande. Entendons, avec C. D. Buck, que les colons sont assurés d'obtenir justice dans le plus court délai possible.

3. Voy. Ad. Wilhelm, *Jahresh. des österr. archaeol. Inst.*, XIV, 1911, p. 229.

4. *Fouilles de Delphes*, III, I, p. 157, Col. II, l. 12 et suiv. : τὰν | δ]ε δίκαν ἀ βουλᾷ δέκα [ἀμερᾶν...] | . ρησει ποιησάτω. J'avais d'abord pensé à une restitution plus complète et, croyant retrouver le mot [πρόδ]ησις dans la Col. VI, p. 159, n° 3634, l. 4 où se lit : ῥήσιος, j'avais été tenté de proposer à la Col. II : [ἐπὶ πρόδ]ήσι. Pour l'emploi de ἐπὶ, cf. le traité de συνοικία, conclu au iv^e siècle entre les Εὐαίμνιοι et les Orchoménien d'Arcadie : *Inscr. gr.*, V, 2, n° 343 A, l. 16 et suiv. : πομπᾷς] δ' ἐπιγενέσθαι δ' ἐ]ὰ τρία μέτεα Ἀρχιδω]ν ἐπὶ ρήσι. Mais, à l'époque où fut rendue la loi de Kadys, un datif en ε: me semble d'autant moins probable qu'on lit à la Col. I, p. 156, l. 9 : παρευρέ[ε].

Dans l'inscription locrienne publiée par Ad. Wilhelm et plus d'une fois citée, on retrouve un délai de dix jours, mais applicable au recouvrement de l'amende : *Jahresh.*, XIV, 1911, p. 168, l. 17 et 18 : Δίκαν τὸν ἀρχοντα δόμεν ἀμερᾶν τριάκοντα...] καὶ ἐκπράξαι θελγ' ἀμερᾶν.

§ 2. — *Les juges.*

La constitution du tribunal a lieu par les soins du magistrat qui introduira l'action. Le nombre des juges varie selon l'importance de la demande, suivant la règle rappelée plus haut :

Pour une demande de moins de 5 mines. . . . 11 juges.

— de 5 à 15 mines. . . . 15 juges.

Les juges sont tirés au sort, comme à Stiris et à Médéon ¹. En Locride, au contraire, au III^e comme au V^e siècle, nous voyons qu'ils étaient élus ἀριστίνδαν ou πλουτίνδαν ². La loi de Kadys nous fournit peut-être un renseignement sur la formation des tribunaux delphiens. A la colonne II, où il est certainement question d'un tribunal, de juges (δικαστῆρες) et de témoins, il reste ce qui suit des l. 6-8 :

ἀνδρας εκατ
 αν εγ δε τούτω
 ς ανδρας ενδε

L'inscription était gravée στοιχηδόν et nous ignorons la largeur de la colonne : il y aurait donc témérité à chercher une restitution complète. On m'accordera pourtant que de ces fragments de lignes on peut sans grand effort tirer la mention de deux opérations successives, la double désignation : 1^o de cent citoyens ; 2^o de onze, pris parmi les cent. Résignons-nous à ignorer par qui et comment sont désignés les cent, peut-être par le Conseil et ἀριστίνδαν, mais admettons que les onze sont tirés au sort :

ἄνδρας εκατ[ὸν ἐλέσται. τὴν βουλ-]
 αν, ἐγ δὲ τούτω[ν τοὺς ἀρχοὺς κλαρώεν δικαστῆρα-]
 ς ἄνδρας ἐνδε[κα.

1. Ch. Michel, n° 24 ; C. D. Buck, n° 54 A, l. 28 et suiv. : συνδ[ι]κῆς δὲ ὁ ἱεροταμίας μετὰ [τῶν ἀρχόντων τὰς δίκας, ἃς [τ]οὶ ἀρχοντες δικάζοντι, καὶ [κ]λαρώσιν τὰ δικαστήρια, ἃ κα δέη κλαρώειν, μετὰ τῶν ἀ[ρ]χόντων. Ce traité de συνπολιτεία n'est pas antérieur à la première partie du III^e siècle avant notre ère.

2. Traité entre Chalcion et Oiantheia ; le passage a été cité plus haut, p. 8. C'est sur cette inscription que se fonde Ad. Wilhelm pour restituer ἀριστίνδαν ou πλουτίνδαν dans le traité conclu entre le γένος des Αἰάντριοι, la ville de Naryka et les Locriens (*Jahresh.*, XIV, 1911, p. 168, l. 21 et suiv. Cf. p. 235 et suiv.), et aussi sur un autre passage du traité par lui publié, l. 26.

Nous ignorons encore dans quelles circonstances les juges delphiens pouvaient se récuser, mais nous noterons à Delphes, dans un fragment d'une loi postérieure à la loi de Kadys, l'emploi du verbe ἐξόμνυμι. On y lit en effet : [δικ]άζητε ἢ ἐξομόσει¹.

Le tribunal n'entre en fonctions qu'après que les juges et les parties ont prêté serment, et ce sont les prescriptions relatives au serment qui suivent immédiatement, dans notre texte, le paragraphe traitant de la comparution du demandeur devant le magistrat qui va présider le tribunal. D'instruction, d'enquête contradictoire, il n'est pas question; elles n'ont lieu ni au jour de la *judicis postulatio*, ni au jour fixé par le magistrat. On m'objectera que le traité ne dit pas tout, que, par exemple, il passe sous silence la citation du défendeur; je le reconnais, mais pouvait-il omettre un moment de la procédure aussi important que l'instruction, si celle-ci avait eu lieu en réalité? N'avons-nous pas vu que les témoins sont exclus de la procédure *in jure*? La *litis contestatio* se place donc au début de la procédure *in judicio*: elle s'ouvre par le serment des parties qui suit le serment des juges.

Le traité ordonne que le serment sera prêté conformément aux lois de l'une ou l'autre ville. Entendons qu'à Pellana le Delphien prêterait serment conformément aux lois de Pellana, et réciproquement. Le traité n'avait donc pas à nommer les magistrats qui recevaient le serment: il se borne à dire que les victimes seront fournies par la ville où se juge le procès.

Suit la formule abrégée du serment, ou plus exactement d'un seul serment, celui que devaient prêter les juges en versant une libation de sang sur les chairs des victimes². Il ne contient que deux engagements, dont le premier est entièrement restitué, mais certain; le second, entièrement conservé, nous fournira sur la procédure à l'audience un renseignement intéressant.

1. *Fouilles de Delphes*, III, I, p. 161, n° 295, l. 10.

2. Formule abrégée, parce que le traité ne mentionne pas les dieux que les juges prenaient à témoin. Les divinités n'étaient pas les mêmes dans les deux villes, et tous les détails de la prestation sont compris dans les mots νόμιμος ὄρκος qui ont été employés plus haut, l. 8.

§ 3. — *L'audience. Les témoins.*

Il va de soi que nous ne pouvons nous attendre à un tableau de l'audience aussi complet et aussi détaillé que celui qui nous est présenté par Aristote dans l'*Ἀθηναίων πολιτεία*; pourtant notre texte nous permet d'en établir sans difficulté les différents moments : Audition des témoins. — Plaidoiries sur le fond. — Réserves contre les témoignages et faux témoignages. — Plaidoiries sur l'estimation du litige. — Vote.

Les témoins (*μαρτυρες*) prêtent-ils serment ? Dans l'article intitulé *ἔρκος*, le serment n'est exigé que des juges et des parties et nous pouvons admettre que, dans les procès prévus par le *σύμβολον*, il ne l'était pas des témoins. Le fait vaut la peine d'être noté. On s'est efforcé de montrer comment, dans le droit grec, la déposition s'était peu à peu dégagée de la cojururation et comment le témoignage s'était sécularisé ¹. Je crains que ce dernier verbe ne fasse illusion et n'induisse en erreur. Il est parfaitement vrai que les Grecs se sont de tout temps, à travers les siècles, déliés des témoins. Les Delphiens du III^e siècle ne font pas exception et nous avons vu qu'ils les écartaient du bureau du magistrat qui recevait la plainte : ils ne voyaient guère en eux que des assistants — les *ἄρωγοί* de l'âge homérique — et leur serment même ne leur inspirait pas de confiance. Mais s'ils renonçaient à l'exiger — encore n'avons-nous pas le droit de prétendre que la règle était générale et s'appliquait à tous les procès, — ils prenaient des mesures pour se défendre des faux témoins. Contre les parjures, ils étaient sans armes et ne pouvaient compter que sur l'intervention des dieux ; contre les faux témoins, ils instituèrent des actions, particulièrement redoutables, nous l'allons voir. Ce n'est plus nécessairement sous la foi d'un serment trop souvent menteur que les témoins déposent, c'est sous la menace des lois mieux armées. Le souci de la bonne justice, rendu plus pressant encore par l'augmentation du nombre des litiges, a seul motivé cette trans-

1. G. Glotz, *Études sociales et juridiques sur l'antiquité grecque*, p. 162 et suiv.

formation, qui — nous le verrons — s'est accomplie de bonne heure à Delphes.

Un passage très mutilé de la loi de Kadys nous montre les témoins assistant à une prestation de serment. Il s'agit d'une action publique, d'une dénonciation faite contre un Delphien ou un étranger qui a contrevenu à ladite loi. On lit à la colonne II, l. 15 et suiv. :

15 .ι καὶ τοὺς δι[κ]αστῆ[ρας]
ς μάρτυρας ἐπ[ὶ] τῷ ο
υ καταγόρου, ἃ [δ]ὲ βουλά...

Je propose de restituer :

[α]ι καὶ τοὺς δι[κ]αστῆ[ρας] καὶ τὸν ὑπόδικον καὶ τοὺ]-
ς μάρτυρας ἐπ[ὶ] τῷ ὁ[ρκῳ] τῷ ἐνθι ὑπὸ το]-
υ καταγόρου, ἃ [δ]ὲ βουλά...

L'accusateur serait tenu d'appuyer sa déclaration d'un serment solennel, qui serait prêté en présence des juges, de l'accusé et des témoins. Mais encore une fois, il s'agit d'une action publique et la restitution est incertaine. Nous aurons plus bas, en étudiant les réserves contre les témoins, l'occasion de citer un autre fragment de la loi de Kadys qui, si mutilé qu'il soit, nous fournira des renseignements plus sûrs.

§ 4. — *Plaidoiries sur le fond.*

Le traité ne règle que la place et l'ordre des plaidoiries. Elles se placent aussitôt après les dépositions, et le demandeur (ὁ ἐπαγων τὰν δίκαν) parle le premier. A la l. 13, il est, comme à Athènes, désigné par les mots ὁ πρότερος λέγων et le défendeur par ὁ ὕστερος λέγων¹. Pour la durée des plaidoiries, dont il n'est pas question, le traité s'en rapporte sans doute aux lois et usages des deux cités contractantes. Notons seulement qu'il ne mentionne pas de réplique (ἄλγοι ὕστεροι) : après les plaidoiries et les réserves contre les témoignages et les faux témoignages, le procès est terminé (ἃ δίκα τελεῖσθω). A Athènes même la réplique n'était pas admise dans toutes les causes et notre traité l'ignore².

1. Le texte d'Aristote, 'Αθην. πολ., 68,4 a été cité plus haut, p. 16.

2. Sur la réplique, voy. Meier-Schömann-Lipsius, *der attische Process*, p. 924. W. Wyse, *the Speeches of Isaeus*, 1904, p. 369. C'est un des nombreux points obscurs de la procédure grecque.

Pour plus de commodité, je renvoie au chapitre suivant les réserves contre les témoignages.

§ 5. — *Vote* (ψηφοφορία).

Les dispositions relatives au vote des juges tiennent en une ligne, dont la concision serait assez embarrassante en vérité, si nous n'avions, pour nous éclairer, le long chapitre très détaillé qu'Aristote a consacré au vote des tribunaux athéniens. Nous avons le droit en effet de rapprocher les deux textes. Peu importe que le tribunal athénien soit formé d'un nombre de juges beaucoup plus considérable que le tribunal delphien ; peu importe encore que le tribunal delphien ne soit pas tiré au sort dans l'ensemble des citoyens, mais seulement dans une certaine catégorie, comme nous avons pu le supposer plus haut. Les deux cités n'en sont pas moins soumises au même régime politique, au régime démocratique, et dans la ligne de notre traité comme dans le chapitre d'Aristote nous retrouverons la double préoccupation démocratique qui tend à assurer le secret du vote et à en faciliter le contrôle.

« Les juges, dit le traité, voteront d'abord sur celui qui a parlé le premier, en second lieu sur celui qui a parlé le second. » Ὑπέρ a certainement le sens de περί, comme plus haut dans la phrase κληρώεν ὑπὲρ τοῦ διακατηρέου (I A, l. 6). Nous désignerons dans la suite les deux parties par le demandeur — c'est lui qui parle le premier — et le défendeur.

Pour bien comprendre ce texte, il faut recourir à la description d'Aristote. Voici, en quelques mots, comment votaient les juges athéniens¹. Les plaidoiries sur le fond une fois terminées, chacun des juges reçoit deux bulletins de vote (ψηφοί) différents, l'un à tige pleine, l'autre à tige perforée. Quand le moment sera venu de déposer l'un ou l'autre dans l'une ou l'autre urne, le juge tiendra le bulletin par la tige entre le pouce et l'index, si bien que nul ne saura lequel des deux bulletins il dépose. Deux urnes, l'une en bronze, l'autre en bois sont placées sur deux tables séparées ou tout au moins sont placées à une certaine

1. Je résume dans la page qui suit le chapitre 68 de l'Ἀθην. πολ.

distance l'une de l'autre. Il va être procédé au vote. Les réserves ont été faites, s'il y a lieu, contre les témoignages, et le héraut annonce : « le bulletin à tige perforée appartient au demandeur (c'est-à-dire, est en faveur du demandeur), le bulletin plein, au défendeur. » Les juges favorables au demandeur déposent donc le bulletin perforé dans l'urne de bronze ; ils jettent l'autre dans l'urne de bois. L'urne de bronze est dite par Aristote (ὁ ἀκυρὸς) κυρίως, l'urne qui décide en quelque sorte, celle qui compte. Aristote dit pareillement que le bulletin déposé dans cette urne est (ἡ ψήφος) κυρίως, le bulletin qui décide. Si le juge est favorable au demandeur, le terme de κυρίως s'applique au bulletin perforé ; si le juge est favorable au défendeur, le terme s'applique au bulletin plein.

Supposons que le tribunal compte 500 héliastes et que 300 d'entre eux aient été favorables au demandeur, 200 au défendeur, l'urne de bronze devra renfermer 300 bulletins perforés, 200 pleins ; l'urne de bois, dont Aristote dit qu'elle est ἀκυρὸς, c'est-à-dire qu'elle ne compte pas et que ses bulletins sont inutilisés et sans valeur, renfermera 300 bulletins pleins, 200 perforés¹.

Le dépouillement du scrutin est décrit par Aristote dans un chapitre suivant² où il est seulement parlé de l'urne de bronze qui est aussitôt vidée. L'urne de bois n'a servi qu'à recueillir les bulletins inutiles. Il importe en effet que le juge restitue les deux bulletins qu'il a reçus à l'audience, qu'il n'en garde aucun dont il pourrait indûment user soit le même jour dans un autre scrutin, soit un autre jour. Aussi bien l'orifice de l'urne de bronze est assez étroit pour qu'on n'y puisse déposer qu'un bulletin à la fois. L'urne de bois qu'Aristote ne décrit pas est ouverte, sans couvercle : on y jette son second bulletin. Ce geste, dont nul des votants ne peut se dispenser, est attentivement surveillé par les commissaires chargés du contrôle des opérations.

1. Notons en passant qu'Aristote ne semble admettre que des tribunaux composés d'un nombre pair d'héliastes, puisqu'il dit, en parlant du compte des voix : ὁποτέρῳ θ' ἂν πλείων γένηται ὁ ἀριθμός, οὗτος νικᾷ. ἂν δὲ ἴσῃ, ὁ ψεύγων (68,1). Le partage égal n'est possible qu'à cette condition. Malheureusement les premières lignes du chapitre, où l'on trouve le chiffre 501, n'ont pu être lues en entier. Cf. *Probl.*, XXIX, 15.

2. 69,1.

Les choses se passaient un peu différemment à Delphes où le contrôle était rendu plus facile. Que chaque juge eût sous la main deux bulletins de vote, cela va de soi : l'un disait oui et acceptait la demande ou la défense : l'autre disait non et la rejetait. Qu'il y eût également deux urnes, c'est ce qui ressort avec évidence du texte du traité, puisque le juge était tenu de voter d'abord sur le demandeur, puis sur le défendeur. A ces deux votes correspondent deux urnes, mais tandis qu'à Athènes une seule compte et est dépouillée, les deux comptent à Delphes : l'une est celle du demandeur (τοῦ προτέρου λέγοντος) et les juges y mettent un bulletin favorable ou défavorable à la demande ; l'autre est celle du défendeur (τοῦ ὑστέρου λέγοντος) et les juges y déposeront le bulletin qui leur reste entre les mains.

Supposons que le tribunal delphien compte 11 membres et que 6 d'entre eux soient favorables à la demande, 5 opposés. L'urne du demandeur devra renfermer 6 bulletins pour et 5 bulletins contre : l'urne du défendeur 5 bulletins pour et 6 contre.

Les deux urnes sont vidées, les deux scrutins dépouillés et la double opération rend le contrôle plus facile, la seconde faisant en quelque sorte la preuve de la première. On comprend fort bien qu'Athènes ait fait l'économie de la seconde, car le dépouillement d'un scrutin auquel ont pris part cinq cents votants est chose longue : à Delphes, où les juges sont très peu nombreux, tout est plus simple, et tous les bulletins de vote sont aussi sûrement repris aux juges.

Aussi bien nous avons l'exemple à Athènes même d'un mode de votation semblable. Le plaidoyer d'Isée sur la succession d'Hagnias et, dans le recueil des œuvres de Démosthène, le plaidoyer contre Macartatos sont à rapprocher l'un et l'autre du texte de Delphes. Dans les procès en revendication de succession, il y avait une urne pour chaque demande, en ne comptant que pour une seule demande toutes celles qui ne s'excluaient pas. Dans un des procès auxquels donna lieu la succession d'Hagnias il n'y eut pas moins de quatre urnes ¹. On désignait chacune d'elles par le nom du demandeur et le mari de Phylo-

1. Contre Macartatos XLIII, 40 : ἀδίσκων τεττάρου τεθνήκοντος κατὰ τὸν νόμον. Cf. Isée, *Sur la succession d'Hagnias* XI, 21 et les observations de Schömann, dans son édition d'Isée (1831), p. 466, de R. Dareste, dans sa traduction (*Les Plaidoyers d'Isée*, 1898), p. 218.

maché dit nettement : « il se trouva quelques voix de plus, 3 ou 4, dans l'urne de Théopompos que dans celle de ma femme ¹. » Quoi qu'on en ait dit ², ce passage ne prouve pas que les juges ne recevaient, dans les procès en revendication de succession, qu'un bulletin de vote qu'ils auraient déposé dans l'urne du demandeur le plus autorisé à leur avis. Avec un seul bulletin il eût été impossible d'assurer le secret du scrutin. N'est-il pas préférable d'admettre que dans l'affaire en question chaque juge n'avait reçu qu'un seul bulletin pour et trois bulletins contre ? Quand Sosithéos, le mari de Phylomaché, dit : *αἱ ψῆφοι ὀλίγαις πάνυ ἐγένοντο πλείους, ἢ τρισὶν ἢ τέτταρσιν, ἐν τῷ Θεοπόμπου καδίσκη* ἢ ἐν τῷ τῆς γυναικὸς, ne faut-il pas entendre *αἱ κύριαι ψῆφοι*, les bulletins pour ? Il me semble que l'exemple de Delphes autorise cette interprétation.

Les procès auxquels donna lieu la succession d'Hagnias furent plaidés dans la première partie du iv^e siècle, à partir de l'année 361/0. Disons-nous qu'au temps d'Aristote, vers la fin du même siècle, le mode de votation fut changé à Athènes ? Mais comment pouvait-il en être autrement qu'en 361/0 quand plusieurs demandeurs revendiquaient la même succession ? Mieux vaut reconnaître que la description d'Aristote, si précise et détaillée qu'elle soit, est encore incomplète, et cette conclusion n'est pas pour nous surprendre.

§ 6. Estimation du litige (τίμασις).

La proclamation du vote ne termine pas l'affaire. Dans le serment qu'il a prêté, le juge s'est engagé à redonner la parole, en vue de la τίμασις, au demandeur et au défendeur, pendant le même laps de temps. La τίμασις ou estimation du litige ne peut prendre place qu'après le vote sur le fond. Ainsi se passaient les choses à Athènes, où les deux parties reprenaient la parole pendant le même laps de temps, très brièvement à coup sûr ³.

1. C. Macartatos, 10. Le texte est cité quelques lignes plus bas.

2. Meier-Schömann-Lipsius, *der attische Process*, p. 942 ; W. Wyse, *The Speeches of Isaeus*, p. 695.

3. Aristote, *Ἀθην. πολ.*, 69, 2 : ἔπειτα πάλιν τιμῶσι, ἂν δέη τιμῆσαι, τὸν αὐτὸν τρόπον ψηφίζόμενοι... Ἡ δὲ τίμησις ἐστὶν πρὸς ἡμίχου ὕδατος ἑκατέρωι. Sur le temps que représente l'écoulement d'un demi-conge d'eau, voy. B. Keil,

Du texte de Delphes nous concluons simplement que le demandeur parlait le premier et que le magistrat qui présidait disposait d'un instrument permettant de mesurer le temps.

A Athènes tout procès ne donnait pas lieu à une estimation ¹. Ici au contraire, dans la plupart des cas visés par le traité, les juges n'avaient guère qu'à fixer des dommages-intérêts. Le relevé suivant le prouvera amplement.

II A, l. 14. Vol. — [Διπλόρον ἀποτεισάτω ὁ τ]ί κα τιμαθῇ ἄξιον εἶμεν τὸ κλέμμα. L'estimation de la valeur de l'objet volé est évidemment faite par les juges.

Nous n'avons pas d'autre exemple de l'emploi du verbe τιμᾶν, et les deux verbes le plus souvent employés pour l'estimation du litige sont διαγνώωναι et γνῶναι.

I B, l. 7-8. Enlèvement. — Τετραπόδων δὲ π(ά)ντων καὶ ἀνδραπόδων τὰν ἄξιαν δικασταὶ διαγνόντων. Sur le sens de δικασταὶ au lieu de τοὶ δικασταί, voy. plus haut, p. 23.

I B, l. 4. — [Το]ὶ δικασταὶ διαγνόντων.

III A, l. 1. — [Τ]ὸ βλάβος δια[γνόντων τοὶ δικασταί].

I B, l. 7. — Τὰν βλάβην ὀφείλετω ἄν κα τοὶ δικασταὶ γν[ῶντι κατὰ τοὺς νόμους τῶς πόλιος].

II A, l. 12. — Τὸ δὲ βλάβος[ς ὁ τί κα γνῶντι τοὶ δικασταί].

IB, l. 12. — Ἐκτε[ίσειν αὐτὸν ἢ ὀφείλ]ειν αὐτὸν ὁ τί κα τοὶ δικασταὶ γνῶντι.

On remarquera que le verbe διαγνώωναι, employé avec τὰν ἄξιαν, l'est également avec τὸ βλάβος, mais moins fréquemment que γνῶναι.

Nous verrons plus loin, en étudiant la procédure d'exécution, que l'estimation du litige et la fixation de dommages-intérêts n'excluaient pas d'autres peines ou amendes prévues par le traité même ou par les lois de l'une ou de l'autre cité.

Anonymus Argentinensis (1902), Beilage II, p. 254; 263. Un conge correspondant à 4 minutes, chacune des deux parties n'aurait disposé que d'une minute. Pour P. S. Photiadis *Περὶ τῆς διαμετρημένης ἡμέρας καὶ τῆς δικαστικῆς κλεψύδρας κατὰ τὴν Ἀριστοτέλους Ἀθηναίων πολιτείαν*, dans l'*Ἀθηνᾶ*, XVI, 1904, p. 33, un demi-conge d'eau correspondait à 2 minutes 1/2.

1. Ainsi qu'il résulte du texte d'Aristote cité plus haut. Point n'est besoin de rappeler la distinction bien connue entre les ἀγῶνες τιμητοὶ et les ἀγῶνες ἀτίμητοι. Harpocraton, s. v. Ἀτίμητος ἀγῶν.

CHAPITRE II

REQUÊTE CIVILE ET APPEL.

§ 1. Παρίσκεισις. *Requête contre témoins et faux témoins.* —
§ 2. Ἐπαμφοροὶ δίκαι. — § 3. Πρόδικος et ἐκκλητος πόλις.
— § 4. Παρηκατοβολή.

On a depuis longtemps reconnu que le principe de l'autorité de la chose jugée, si rigoureusement affirmé par Démosthène dans le plaidoyer contre Leptine, n'excluait à Athènes même ni l'opposition, ni la requête civile, ni l'appel, et que plusieurs voies légales s'ouvraient à qui voulait faire rétracter certains jugements ¹. Il en allait de même à Delphes, où nous sommes surtout renseignés sur une ouverture de requête civile contre des témoins et faux témoins.

§ 1. Παρίσκεισις. *Requête contre témoins et faux témoins.*

J'ai cherché plus haut à déterminer le sens du mot nouveau παρίσκεισις et montré qu'il était l'équivalent du terme attique ἐπίσκηψις, employé — surtout au pluriel — pour désigner les réserves et reproches faits contre les témoins et faux témoins.

Il n'y a pas de doute non plus sur le moment où était signifiée la requête civile contre les témoins et faux témoins : à Delphes comme à Athènes, elle était signifiée à l'audience même, avant le vote. Aristote dit expressément qu'elle ne pouvait l'être une fois que le vote était commencé ². A Alexandrie au contraire on attendait le résultat du vote et la lecture de l'arrêt ;

1. Voy. P. Gide et E. Caillemet, dans le *Dictionn. des Antiquités grecques et romaines*, de Daremberg et Saglio, s. v. Anadikia (1877). — Démosthène, XX, 147 : οἱ νόμοι δ' οὐκ εἴωσι δις πρὸς τὸν αὐτὸν περὶ τῶν αὐτῶν οὔτε δίκας οὔτ' εὐθύνας οὔτε διαδικασίαν οὔτ' ἄλλο τοιοῦτ' οὐδὲν εἶναι.

2. Ἀθην. πολ., 68, 4 : οὐ γὰρ [ἔστιν] ἐπισκηψασθαι ὅταν ἄρῃωνται διαψηφίζεσθαι.

c'est aussitôt après que se produisaient les reproches contre les témoins ¹.

Le traité nouveau de Delphes mentionne d'abord les réserves contre les témoignages. Ainsi, au début du plaidoyer contre Évergus et Mnésiboulos, l'orateur, vantant les lois qui permettent de rouvrir un procès au moyen de l'action en faux témoignage, s'exprime en ces termes : « Si quelqu'un a trompé les juges en produisant des témoins qui attestent des faits faux, ou des sommations qui n'ont pas été faites, ou *des témoignages qui n'ont pas été fournis conformément à la loi*, il ne faut pas que cette manœuvre lui profite ². » Nous ne possédons pas la loi de Delphes relative aux témoins ; pourtant nous trouvons dans la loi plusieurs fois citée de Kadys quelques renseignements intéressants. On lit, sur un fragment sans numéro qui faisait vraisemblablement partie de la col. III (p. 158) :

- 3 Ὅστι[ς].....
 4 πᾶς τὸν τεθμὸν
 5 ἰδῶς ἢ μαρτυρ
 6 δὼς μὴ ἐκραίν[.....'Απ]-
 7 ἑλλων νῖν ὁ Πύθ[ις]
 8 καὐτὸν καὶ [τὸ γένος

Le participe parfait dont nous rencontrons deux fois les dernières lettres (...ιδῶς) peut se restituer avec d'autant plus de certitude que nous en retrouvons la première partie dans un autre fragment (n° 3497, l. 6 : συνε[ιδῶς] ³). Il s'agit sans aucun doute, dans le passage transcrit, du témoin qui dépose contrairement à la loi, soit qu'il dépose sans rien avoir vu des faits de la cause

1. Le texte est cité et traduit plus loin, p. 71.

2. [Démosthène] XLVII, 1 : καλῶς μοι δοκοῦσιν οἱ νόμοι ἔχειν... οἱ ὑπόλοιποι ἀγῶνα ἀποδιδόντες ταῖς δίκαις τῶν ψευδομαρτυρίων, ἐν' εἰ τις μάρτυρας τὰ ψευδῆ μαρτυροῦντας παρασχόμενος ἢ προκλήσεις μὴ γενομένας ἢ μαρτυρίας παρὰ τὸν νόμον μαρτυρηθεῖσας ἐξηπάτησε τοὺς δικαστάς, μηδὲν αὐτῷ πλέον γένηται. Pour l'emploi du verbe ἀποδιδόναι (mot à mot redonner), cf. notre traité de Delphes : IA, l. 9 : [λ]όγον.. ἀποδιδόμεν ἐπὶ ταῖ τιμάσει.

3. Ou συνφειδῶς. Le n° 3497 est à la p. 158. Pour l'emploi de ce verbe, cf. par exemple, les imprécations prononcées par les prêtres et prêtresses de Délos contre ceux qui enlèvent des esclaves de Délos : *Inscr. gr.*, XI, 4 (P. Roussel, 1914), n° 1296 A et B, 8 et suiv. : ὅστι[ς] συνειδῶς μὴ δηλώσει ἐν τοῖς ἀστυνόμοις. L'inscription est du III^e siècle avant notre ère.

([μή συνε]ιδώς ¹), soit que les ayant vus il ne dise pas la vérité ou toute la vérité ([ἤ συνε]ιδώς μή ἐκφαίν[ει τὰν ἀλήθειαν]). La loi le menace de la vengeance d'Apollon Pythien, lui et sa descendance, sans préjudice de l'amende dont il pourra être frappé par les juges en cas de poursuite et de condamnation. Qu'on rapproche les dispositions de l'inscription locrienne publiée par Ad. Wilhelm : τὸ μάρτυρ[α ὃν καὶ τι]ς ἐ[λη] ψευδέα μαρτυρήσαντα, ἐπι[ορκίαι] ἐχέστω καὶ ἀποτεισάτω διπλάαν τὰν δίκαν ². De la formule locrienne nous ne concluons pas que le témoin a prêté serment et s'est parjuré : il est tenu pour parjure.

On pouvait adresser aux témoins d'autres reproches que ceux qui nous sont connus par la loi de Kadys, leur reprocher, par exemple, d'être incapables ou indignes de témoigner, etc. Sur tous ces points nous ne sommes guère renseignés que par les lois athéniennes et il me suffira de renvoyer le lecteur au mémoire de Leisi ³.

On pouvait surtout leur reprocher d'avoir altéré sciemment la vérité : τὰ ψευδῇ μαρτυρηκέναι. C'est surtout contre les faux témoignages qu'est ouverte la requête civile.

La δίκη ψευδομαρτυρίων a donné lieu à de longues discussions et la lumière est loin d'être faite sur ce chapitre qu'éclaircit pourtant nombre de textes athéniens ⁴. Le plus sage sera de nous enfermer d'abord dans le texte de Delphes et d'en tirer tout ce qu'il contient.

1° La παράσκεις ne suspend pas le jugement de l'affaire principale. Elle s'intercale, nous l'avons vu, entre les plaidoiries et le vote, mais ensuite on achève le procès : I A, l. 12 ἐπειτα.. ἡ δίκη τελεσθῶ. L'emploi du comparatif προτέρᾳ appliqué au mot παράσκεις et opposé à l'adverbe ἐπειτα ajoute plus de précision encore à la phrase.

2° La παράσκεις suspend, semble-t-il, l'exécution du jugement

1. Le témoin ne peut déposer que de ce qui est à sa connaissance personnelle. Il lui est interdit de témoigner par ouï-dire, ἀκούειν μαρτυρεῖν. Voy. E. Leisi, *Der Zeuge im attischen Recht*, 1908, p. 95.

2. *Jahresh.*, XIV, 1911, p. 168, l. 19-20. Cf. p. 232.

3. P. 106 et suiv.

4. E. Leisi, p. 120 et suiv. Aux textes athéniens, s'ajoutent aujourd'hui les textes alexandrins, cités et traduits plus loin, et le traité entre Stymphalos et une ville inconnue (*Inscr. gr.*, V, 2 (1913), n° 357, l. 3-14). Malheureusement les premières lignes de cette inscription, qui remonte au IV^e siècle, sont très mal conservées et le sens n'en est pas fixé.

rendu dans l'affaire principale, si la restitution proposée pour le début de la l. 14 est exacte.

3^o La condamnation, dans le procès en faux témoignage, ouvre une action populaire contre le faux témoin (l. 12 : [ἐξέστω... ἐπεξιμε]ν τῷ βουλομένῳ).

4^o La condamnation d'un faux témoin peut avoir pour conséquence la remise en jugement de l'affaire principale.

De toutes ces dispositions la plus remarquable et la plus nouvelle est celle qui ouvre une action populaire contre le témoin condamné pour faux témoignage. Il importe d'en bien préciser le sens. D'abord, puisque l'action populaire ne peut être intentée qu'après la condamnation du faux témoin, ne sommes-nous pas en droit d'affirmer que les réserves contre les faux témoins et que la δίχη ψευδομαρτυρίων appartiennent exclusivement aux deux parties. On a beaucoup discuté sur le caractère de la δίχη ψευδομαρτυρίων athénienne : était-ce une action publique ou γράζη, ou simplement une action civile en dommages-intérêts, ou encore une *actio mixta* ? La controverse n'est pas close ¹. Reconnaissons qu'à Delphes c'est une action civile.

Le traité est muet sur la peine, sur l'amende encourue par le faux témoin. Laissons donc de côté la question de la punition du délit que la loi de Delphes n'envisageait peut-être pas, pour nous en tenir à la menace, suspendue sur le faux témoin, d'une action populaire. Platon, qui s'inspire manifestement des lois athéniennes et qui en aggrave ici la sévérité, va nous aider à comprendre la loi de Delphes. A Athènes, une troisième condamnation pour faux témoignage entraînait l'atimie absolue ² ; Platon, dans ses *Lois*, veut qu'après deux condamnations le coupable ne puisse plus être contraint à déposer en justice ; qu'après trois, il soit incapable de rendre un témoignage et, s'il enfreint cette défense, puisse être dénoncé par toute personne : 937 C ἐὰν δέ τις ἄλφ' ὅς τις ψευδομαρτυρῶν, τοῦτον μηκέτι νόμος ἀναγκάζετω μηδεὶς μαρτυρεῖν, ἐὰν δὲ τρίς, μηκέτ' ἐξέστω τούτῳ μαρτυρεῖν· ἐὰν δὲ τολμήσῃ μαρτυρῆσαι τρίς ἐκλωχώς, ἐνδεικνύτω μὲν πρὸς τὴν ἀρχὴν ὁ βουλόμενος αὐτόν. La loi de Delphes est plus sévère encore, puis-

1. E. Leisi, p. 120-124. La conclusion que l'auteur tire de Andocide I, περὶ τῶν μυστηρίων, 7 et de Lysias XIX, ὑπὲρ τῶν Ἀριστοφάνους χρημάτων, 4 me semble forcée.

2. Voy. Andocide, I, 74 et Leisi, p. 131.

qu'il suffit d'une seule condamnation pour être exposé aux poursuites du premier venu. Entendons que si un Delphien (ou un Pellanéen), condamné une fois pour faux témoignage, veut dans une autre affaire déposer en justice, toute personne aura le droit de le dénoncer et de le poursuivre. En un mot, il suffit, à Delphes, d'une seule condamnation pour encourir l'incapacité de déposer à l'avenir. Je croirais volontiers pour ma part que le délit de faux témoignage n'était pas frappé d'une autre peine à Delphes, au moins dans les procès prévus par le *σύμβολον*.

Il nous sera plus facile, maintenant que ce chapitre du traité a reçu un commencement d'explication, de le rapprocher des textes connus et d'abord du plus récent et du plus détaillé : le règlement d'Alexandrie. Le premier chapitre conservé du *Papyrus Halensis I* est entièrement consacré au faux témoignage et nous citerons à le citer et à le traduire ¹.

- Ψευδομαρτυρίου. (§ 1). Ὁ μαρτυρίας ἐπιλαμβανόμενος ²
25. ἐπιλαμβανέσθω παρὰ γρηῃμα, [εἰ]τιν ἢ γνώσις ἀνα-
γνώσθῃ παρὰ δικάστων ἢ δια[ι]τητῶν ἢ κριτῶν,
ἐπιλαμβανέσθω δὲ πάντων
τῶν αὐτὰ μα[ρ]τυρησάντων καὶ λαβὼν ἀν-
τίγραφα τῆς μαρτυρίας, ἐκ[ὲν] βο[υ]λήται, γραφέ-
30. θω δίκην ἀθλήμερον ἢ τῇ [ἐπὶ] μένῃ ἡμισίῳ
τοῦ τιμήματος τοῦ ἐν τῷ [ἐν] κλήματι ὄντος.
'Εξέστω δὲ καὶ μέρος τῆς μ[α]ρ[τ]υρίας ἐπιλα-
βέσ[θ]αι, ἐμπαλιξέτω δὲ ἐν [τῷ] ἐν κλήματι
οἷ ἂν ἐπιλάβηται μέρος.
35. Ἐὰν δέ τις μὴ εὐρίσκηι τ[οῦς] μαρτυρήσαν-
τας, διδόντω τὸ ἐν κλήμα τῷ π[α]ρ' αὐτοῦ. Τῷ
δὲ παρὰ τὰ γ[ρ]αμμένα ποιοῦντι μὴ εἰσαγώ-
γῃμος ἢ δίκῃ ἔστω.

1. Dikaïomata. *Auszüge aus alexandrinischen Gesetzen und Verordnungen in einem Papyrus des philologischen Seminars der Universität Halle* (Pap. Hal. I, herggbn von der Graeca Halensis, Berlin, 1913, p. 15, Col. II et III. Le papyrus date du milieu du III^e siècle.

2. Xénophon, dans les *Helléniques*, emploie déjà le verbe ἐπιλαμβάνειν avec le même sens : II, 2, 32 : μόνος ἐπελάβετο ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ τοῦ περὶ τῆς ἀποτομῆς τῶν χειρῶν ψήφισματος.

« [Du] faux témoignage. § 1. — Celui qui veut attaquer un faux témoignage l'attaquera aussitôt après la lecture de la sentence rendue par les δικασταί ou les διαιτηταί ou les κριταί.

« Il est tenu d'attaquer tous ceux qui ont fait la même déposition.

« Il a le droit de prendre des copies du témoignage et intentera l'action le jour même, ou le lendemain, en demandant une fois et demie l'estimation du litige, telle qu'elle était fixée dans les conclusions du procès principal.

« Il est permis de n'attaquer qu'une partie du témoignage, mais il faut déclarer dans la demande la partie attaquée.

« Si le demandeur ne trouve pas ceux qui ont fait la déposition, il remettra la [citation] à celui qui a produit les témoins.

« L'action n'est recevable que si l'on se conforme aux présentes dispositions. »

(§ 2). Τὰ δὲ δικαίω[μα]τα τῆ<ς> δίκης,
ἐφ' ἧς ἂν τις μαρτυρίας ἐπιλάβῃ[τα]ι, ἀπὸ μὲν
40. τοῦ δικαστηρίου ἐπιτερέτω ὁ [εἰς] αὐτὸν ἐπὶ
τὴν τοῦ ψευδομαρτυρίου, ἀπ[ὸ] δὲ τῶν δια<ι>τη-
τῶν ὁ παρὰ τοῦ νομοφύλακος καθ(ε)στώς, ἐν οἷς
δὲ κριτηρίοις εἰς<ι> γραμματεῖς, οὗτοι ἐπιτερέ-
τωσαν.

« § 2. — Pour les pièces du procès dans lequel un témoignage aura été attaqué, elles seront apportées pour le procès en faux témoignage : du δικαστήριον par l'εἰσαγωγεὺς, du tribunal des διαιτηταί par celui que le νομοφύλαξ aura commis, et des κριτήρια par les greffiers, s'il en est d'attachés à ces tribunaux.

(§ 3). Ἐὰν δέ τις καταδικασθείσης αὐτοῦ δί-
45. κης ἐπιλαβόμενος τῶν μαρτύρων γράψῃται
δίκην κατὰ τὸ διάγραμμα, ἐν γούους μὲν
παρ' αὐτοῦ λαμβανέτω ὁ πράκτωρ ἢ ὁ ὑπη-
ρέτης παραμονῆς, τὴν δὲ πρᾶξιν
μὴ συντελείτω, ἕως ἄν ἡ τοῦ ψευ-
50. δομαρτυρίου δίκη συντελεσθῇ<ι>,
καὶ ἕκ μὲν ν[ικᾷ] τοὺς μάρτυρας, ἀφείσθω
τῆς καταδίκης [καὶ] αἱ διενγύησις ἄκυρος
ἔστω, [οἱ] δὲ μάρτυρες εἰσπραστέσθωσαν· ἐὰν δὲ
[ἡ] σπῇθῃ, συν[τε]λείτω ὁ πράκτωρ ἢ ὁ ὑ-
55. πηρέτης τὴν π[ρᾶ]ξιν.

« § 3. — Si quelqu'un, après sa condamnation [dans le procès principal], attaque les témoins et intente une action conformément aux règles de la procédure, le *πράκτωρ* ou son aide exigera de lui des cautions qui garantiront sa présence, mais il ne poursuivra pas le recouvrement de la condamnation avant que le procès en faux témoignage ait pris fin.

« Si le demandeur fait condamner les témoins, il sera tenu quitte de la condamnation, l'obligation des cautions sera éteinte et c'est contre les témoins que sera poursuivi le recouvrement.

« Si le demandeur perd son procès, c'est contre lui que le *πράκτωρ* ou son aide poursuivra le recouvrement. »

(§ 4). Ἐάν δέ τις ἀποδ[ι-]
[κ]ασθείσης αὐτῶι [δί]κης ἐπιλάβηται τῶν
μα[ρ]τύρων καὶ γρ[αψ]άμενος δίκην ψευδομαρ-
[τ]υρίου νικήσῃ, οἱ [τ]ε μάρτυρ(ε)ς τὴν κατὰ
δίκην εἰσπραστέσθ[ω]σαν κατὰ τὸ διάγραμ-
μα καὶ ὁ παρασχόμε[ν]ος αὐτοὺς ἀποτινέτω
τῶι νικήσαντι τὸ τε τίμημα τῆς ἀποδίκας-
[τ]θείσης δίκης, ἐρ' ἥς παρέσχετο τοὺς μάρτυρας,
[κ]αὶ τὸ ἐπιδέκτατον ἢ ἐπιπεντεκαίδ[ε]κτατον.

60.

« § 4. — Si, après que le jugement aura été rendu en sa faveur, le défendeur attaque les témoins, leur intente une action en faux témoignage et gagne son procès, c'est contre les témoins que sera poursuivi le recouvrement de l'amende prononcée contre eux conformément aux règles de la procédure, et celui qui aura produit les témoins devra au gagnant le montant de la demande du procès dans lequel il a produit des témoins et qu'il a perdu, plus le dixième ou le quinzième de ladite demande. »

(§ 5). [Ἐ]άν δὲ ἀμρότεροι οἱ ἀντίδικοι ἐπιλάβόμενοι
τῶν μαρτύρων καταδικάζωνται τοῦ
[ψ]ευδομαρτυρίου, οἱ μ[ε]μ[α]ρτυρες τὰς κατα-
δ[ι]κὰς εἰσπραστέσθ[ω]σαν κατὰ τὸ διάγραμμα,
[ἡ] δ' ἐ[κ]εί[ς] ἀρχῆς κρίσις κυρία ἔστω, ἐάν μὴ ἐκκλη-
τος γένηται.

65.

« § 5. — Si les deux parties attaquent les témoins et les font condamner pour faux témoignage, c'est contre les témoins que

sera poursuivi, conformément aux règles de la procédure, le montant des condamnations, mais le jugement rendu dans l'affaire principale aura force de droit, à moins qu'il n'en soit fait appel. »

(§ 6). Ἐξέσ(τ)ω δὲ ἀπολογεῖσθαι <ι> καὶ τῶι
70. παρασχόμενῳ τὸν μάρτυρα.

« § 6. — Celui qui a produit les témoins aura aussi le droit de présenter sa défense. »

(§ 7). Οἱ δὲ τὰς
τῶν ἀποδ(ή)μων ἧ ὑπὲρ ὧν ἄλλοι ἐνόμουν-
ται μαρτυρίας παρασχόμενοι ὑπόδικοι
ἔστωσαν αὐτοὶ τοῦ ψευδομαρτυρίου καὶ
γγραφέσ(θ)ωσαν οἱ ἀντίδικοι τὰς δίκας τοῖς
75. παρασχομένοις αὐτούς. . .

« § 7. — Celui qui produit le témoignage d'absents ou de personnes que d'autres ont à confirmer par serment s'expose lui-même à l'action en faux témoignage, et l'action est intentée par les parties contre quiconque a produit pareils témoignages. »

Les premiers éditeurs du texte l'ont commenté, paragraphe par paragraphe, en en rapprochant soigneusement tous les passages intéressants des *Lois* de Platon et des plaidoyers attiques ; nous y rechercherons seulement ce qui peut nous aider à mieux comprendre le traité de Delphes.

Comme je l'ai déjà dit, les réserves contre les témoignages et les faux témoignages devaient se produire, à Delphes et à Athènes, immédiatement avant le vote des juges : à Alexandrie, aussitôt après que le jugement avait été prononcé. Mais, pas plus à Alexandrie qu'à Athènes, faire des réserves contre un témoin n'était engager un procès contre lui. L'ἐπίσκηψις n'était pas une δίκη et quand Pollux écrit : δίκη ψευδομαρτυρίων, ὃ καὶ ἐπισκήψασθαι ψευδομαρτυρίων ἐλέγετο¹, il faut entendre simplement que d'une part il n'y avait pas de δίκη ψευδομαρτυρίων sans ἐπίσκηψις, de l'autre que l'ἐπίσκηψις était le plus souvent suivie d'une δίκη ψευδομαρτυρίων. Mais nous avons, à Athènes, l'exemple de

1. VIII, 36. Cf. Leisi, p. 125, note 3.

parties renonçant, après reproches faits à l'audience, à l'action en faux témoignage ¹. Le jugement était intervenu qui les avait condamnées ou leur avait donné satisfaction : condamnées, elles avaient pris le temps de la réflexion et du calcul et s'étaient abstenues d'aller plus loin ; gagnantes, pourquoi se seraient-elles exposées aux embarras et aux risques d'un nouveau procès ? A Alexandrie aussi, il fallait, soit le jour même du jugement rendu dans l'affaire principale, soit le lendemain — c'est-à-dire dans le délai de deux jours — compléter par le dépôt d'une plainte (γράφειν) les réserves produites.

En allait-il de même à Delphes et la *πρίσκεσις* servait-elle seulement d'introduction à une action nouvelle contre les faux témoins ? Nous en sommes réduits aux hypothèses, mais la chose est bien probable, d'autant plus qu'à Delphes, comme à Athènes, la *πρίσκεσις* n'interrompait pas le jugement de l'affaire principale. Le plaideur qui avait obtenu gain de cause n'avait-il pas même intérêt à laisser tomber les reproches par lui produits contre un témoin ?

Enfin le Papyrus de Halle confirme, semble-t-il, la restitution que j'avais proposée, sans le connaître, pour la première partie de la l. 14 du traité de Delphes. Puisqu'il est dit que, dans le cas où il ne s'est pas produit de *πρίσκεσις*, le magistrat procède au recouvrement de la condamnation prononcée dans l'affaire principale, c'est qu'en cas de *πρίσκεσις* ledit recouvrement est suspendu. Les choses se passaient ainsi à Alexandrie : l. 48 et suiv. τὴν δὲ πρῶτην μὴ συντελέσω (ὁ πρῶτος) ἕως ἂν ἡ τοῦ ψευδομαρτυροῦ δίκη συντελεσθῇ.

Est-il besoin, en terminant ces premiers emprunts au papyrus nouveau, de noter la profonde différence qui sépare les tribunaux alexandrins des tribunaux delphiens, au III^e siècle avant notre ère. Alexandrie n'est pas seulement une commune riche, aux fonctionnaires multiples ² ; elle est aussi le principal marché du papyrus. Aussi ne serons-nous pas surpris de l'importance de la

1. Les textes de Lysias et d'Isée ont été cités plus haut dans la Première partie, p. 15.

2. Il me suffira de rappeler qu'il y a trois sortes de tribunaux, formés de δικασταί, διατηταί, κριταί (*Dikaïomata*, p. 51 et suiv. G. Glotz, *Journal des Savants*, 1916, p. 24) ; que l'instruction n'est pas faite au moins dans les actions en faux témoignage) par le magistrat qui prendra la présidence du tribunal, mais par des fonctionnaires ou délégués spéciaux (§ 2, que le πρῶτος

procédure écrite (demandes, citations, procès-verbaux d'audience et copies de témoignages, etc.). Le tribunal de Delphes donne au contraire l'impression d'institutions très anciennes, qu'on n'a pas éprouvé le besoin de modifier.

§ 2. Ἐπάμφοροι δίκαι.

La condamnation d'un faux témoin entraînait différentes conséquences dont la plus importante était la faculté, donnée à la partie qui avait obtenu la condamnation, de tout remettre en question, de faire reviser le procès principal. La revision du procès faisait l'objet de plusieurs articles du traité de Delphes, qui sont très mal conservés (I A, l. 14 et suiv.). Les lois athéniennes et le règlement d'Alexandrie nous aideront peut-être à en retrouver le sens.

A Athènes, d'après la définition d'Harpocraton (s. v. ἀναδικάζεσθαι), on entendait par « ἀνάδικοι κρίσεις les affaires remises en jugement après condamnation de témoins pour faux témoignage ¹ ». On sait qu'Harpocraton doit être complété par le scholiaste des *Lois* de Platon ou plus exactement par Théophraste, qui nous apprend que l'ἀναδικία n'avait lieu que lorsque le premier jugement avait été rendu en matière de nationalité, de succession ou de faux témoignage ². Le scholiaste lui-même n'est

παρ, assisté de ses aides, veille à la constitution des cautions, à l'exécution de la condamnation (§ 3). En étudiant plus loin la procédure d'exécution à Delphes (p. 92), nous ne trouverons le nom d'aucun fonctionnaire spécial, ce qui ne veut d'ailleurs pas dire qu'il n'en existait pas.

1. Ἀναδικάζεσθαι τὸ ἄνωθεν δικάζεσθαι οὕτως Ἰσαῖος. Ἐντεῦθεν καὶ τὸ ἀνάδικοι κρίσεις, αἱ ἄνωθεν δικαζόμεναι, ὅταν ἀλώσιν οἱ μάρτυρες ψευδομαρτυρίων. Cf. Hésychius, s. v. Ἀνάδικοι : οὕτως ἐλέγοντο δίκαι εἰς ἀκεραίαν ἐγκαθιστάμεναι, ἥτοι διὰ πολιτικὴν αἰτίαν ἢ τῶν μαρτύρων ἀλόγων ψευδοκατηγόρων.

2. Scholiaste de Platon, *Lois* 937 C (Ed. Fr. Dübner-Didot III, 1873, p. 344) : Ἀνάδικος κρίσις : εἰ ἐάλωσαν ἦτοι πάντες οἱ μάρτυρες ψευδομαρτυρίων ἢ ὑπερχήσεις, ἐκρίνετο ἄνωθεν ἡ δίκη. Οὐκ ἐπὶ πάντων δὲ τῶν ἀγώνων ἐγίνοντο ἀνάδικοι αἱ κρίσεις, ἀλλ' ὥς φησι Θεόφραστος ἐν τῷ Νόμῳ, ἐπὶ μόνῃς ξενίας καὶ ψευδομαρτυρίων καὶ κλήρων. Le texte de Platon est cité par nous quelques lignes plus loin. Il faut distinguer deux parties dans la scholie, d'abord une paraphrase de Platon, d'où nous ne pouvons tirer aucun renseignement positif sur les institutions athéniennes et qui nous induirait même en erreur, puisque nous l'allons voir, il suffit d'un seul faux témoignage à Athènes pour donner lieu à l'ἀναδικία ; puis une citation précieuse (peut-être incomplète) de Théophraste, sur laquelle R. Dareste n'avait pas manqué d'appeler l'attention de ses lecteurs : *La Science du droit en Grèce*, 1893, p. 137 et surtout p. 303.

certainement pas complet et je me borne à renvoyer le lecteur au mémoire déjà cité de Leisi¹. Il me suffira de mettre en lumière un point de la législation athénienne :

La condamnation d'un faux témoin n'entraîne pas nécessairement la remise en jugement, même en matière de succession. Il ne faut pas forcer le texte, maintenant bien connu, d'Isée (*Sur la succession d'Hagnias* XI, 46) : κελεύει... ὁ νόμος, ἐὰν ἀλῶ τις τῶν ψευδομαρτυρίων, πάλιν ἐξ ἀρχῆς εἶναι περὶ αὐτῶν τὰς λήξεις. On en a conclu qu'il suffit d'un seul faux témoignage pour donner lieu à l'ἀναδικία, mais celle-ci n'est pas ordonnée par la loi, obligatoire. Il va de soi que le plaideur qui avait obtenu gain de cause dans la δίκη ψευδομαρτυρίων usait le plus souvent du droit de rouvrir le procès principal, mais encore fallait-il qu'il fit une nouvelle demande, intentât une nouvelle action².

Platon dans les *Lois* fait subir d'importantes modifications aux lois athéniennes.

Lois 937 C D. Ὅπως δ' ἂν μαρτυρίαι ἀλῶσι δίκην, ψευδῇ δοξάντων μαρτυρεῖν καὶ τὴν νίκην τῷ ἐλόντι πεποιημέναι, ἐὰν τῶν τοιούτων ὑπὲρ ἡμῖς μαρτυρίων καταδικασθῶσι τινες, τὴν κατὰ ταύτας ἀλοῦσαν δίκην ἀνάδικον γίγνεσθαι, ἀμφισβήτησιν δ' εἶναι καὶ διαδικασίαν, εἴτε κατὰ ταύτας εἴτε μὴ ἡ δίκη ἐκρίθη, ὁποτέρως δ' ἂν κριθῇ, ταύτη γιγνέσθω τὸ τέλος τῶν ἐμπροσθεν δικῶν.

« Quand des témoins auront été condamnés pour avoir rendu un faux témoignage et avoir assuré ainsi le gain du procès, si la condamnation atteint plus de la moitié des témoins, le procès gagné grâce à ces témoignages sera remis en jugement. — Il y aura lieu à contestation et vote pour déterminer si c'est par lesdits témoignages ou non que le jugement a été obtenu. — La décision des juges, qu'ils se prononcent dans un sens ou dans l'autre, mettra fin au procès principal. »

Platon aggrave doublement la loi athénienne, d'abord en exigeant que, s'il y a plusieurs témoignages, plus de la moitié aient été reconnus faux, tandis qu'à Athènes il suffisait d'un seul. En second lieu les juges auront à déterminer si lesdits témoignages

1. P. 130 et suiv. J'ai déjà eu l'occasion de renvoyer le lecteur à l'article *Anadikia* dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio.

2. Sur le texte d'Isée, voy. W. Wyse, *The Speeches of Isaeus*, 1904, p. 710; Leisi, 1908, p. 134.

ont eu sur le jugement une influence décisive : une ἀμεισβήτησις ou contestation judiciaire s'ouvrira sur ce point et les juges auront à se prononcer par un vote (δικαδικασία) dans un sens ou dans l'autre. Alors seulement les parties sauront si le premier jugement est maintenu ou révisé.

Nous ne serons pas surpris que les choses soient simplifiées dans le règlement d'Alexandrie, où la revision du procès, l'ἀναδικασία ne tient pour ainsi dire aucune place. Trois cas y sont prévus :

1° L'action en faux témoignage est intentée par le défendeur qui a perdu le procès. D'abord elle n'est recevable que si ce dernier constitue des cautions qui garantiront sa présence (ἐγγύους παρὰμνηστῆς). Fait-il condamner les témoins, il obtient remise de sa condamnation, les cautions sont déliées de leurs obligations et les témoins poursuivis en recouvrement de la condamnation. Perd-il son procès, le recouvrement, provisoirement suspendu, du montant de la demande principale, est poursuivi contre lui.

2° L'action est intentée par le défendeur mis hors de cause, après que la demande de la partie adverse a été rejetée. Les témoins sont-ils condamnés, ils doivent (sans doute au fisc) le montant de l'amende prononcée contre eux dans la δίχη ψευδομαρτυρίων. Celui qui les a produits doit au gagnant le montant de la demande du procès principal, plus le dixième ou le quinzième de ladite demande.

3° Les deux parties intentent des actions en faux témoignage et toutes deux font condamner les témoins. Rien n'est changé au jugement rendu dans l'affaire principale, à moins que le perdant ne fasse appel. Le montant des « condamnations » nouvelles, c'est-à-dire des amendes encourues par les faux témoins, est payé par les témoins.

Peu importe, comme l'ont fait remarquer les premiers éditeurs, que le règlement d'Alexandrie n'ait pas prévu tous les cas, celui par exemple où le demandeur, débouté de sa demande, introduit seul une action en faux témoignage¹. Il n'en reste pas moins vraisemblable que les cas cités sont ceux qui devaient se produire le plus fréquemment et que la revision du procès n'était possible qu'après double condamnation : encore fallait-il que le

1. *Dikaionmata*, p. 58, l. 44 et suiv. ; p. 59, l. 55 et suiv.

perdant fit appel. La procédure d'appel à Alexandrie nous est d'ailleurs inconnue et nous reviendrons plus loin sur ce chapitre obscur.

Pour Delphes, un seul point est acquis : le plaideur qui après avoir fait condamner des témoins ou faux témoins veut remettre l'affaire en jugement, mot à mot rapporte l'action (ἐπάμφορον ποιῆται τὸν δίκην) est tenu de constituer deux cautions¹. Il peut s'en tenir à la condamnation obtenue dans le procès contre les témoins : s'il veut aller plus loin, obtenir la revision du premier procès, il lui faut fournir deux cautions honorables qui, en cas de condamnation, garantiront le paiement de la demande principale et de l'amende (*judicatum solvi*).

Le paragraphe suivant² traitait peut-être des obligations des témoins, désignés ici par le mot ἐπάμορι, mais le mot lui-même est de lecture incertaine.

Enfin nous ne pouvons non plus rien tirer de certain de deux lignes trop mutilées du n° II B :

δ. ὅσαι ἐπάμφοροι ἔσσονται (scil. δίκην)

6. [ἐ γ]ραφεὺς (?) ἀνελέσθω³ ἂν καὶ χορήγῃ (scil. δίκην).

1. I A, l. 14-15.

2. *Ibid.*, l. 14 fin et suiv.

3. Le verbe ἀνελίσθαι s'est rencontré, avec un sens très différent, dans une loi d'Érythrées du v^e siècle, relative aux fonctions des greffiers. La loi vaut la peine d'être citée et traduite (Wilamowitz-Moellendorf, *Nordionische Steine*, dans les *Abhandlungen der k. preuss. Akademie der Wissenschaften*, 1909, p. 29 et suiv. du tirage à part).

Ἀπελλίας εἶπεν· (§ 1) ὅσοι ἤδη ἐγραμμάτευσαν ἀπὸ Χαλκίδος ὡς ἐκ[αθ]εν, τούτων μὴ ἐξεῖναι γραμματεῦσαι ἐτι μηδενὶ μηδεμιῇ ἀρ[χ]ῇ, (§ 2) μηδὲ τὸ λοιπὸν γραμματεῦ[εν] ἐξεῖναι μηδενὶ πλέον ἢ ἀπα[ρ]τ[η] αὐτῇ ἀρχῇ· μηδὲ ταμίῃ | πλέον ἢ ἐνὶ μηδὲ δύο τιμαῖς τὸν αὐτόν· (§ 3) ὅς δ' ἄγ γραμματεύσῃ· |¹⁰ ἢ ἀνέλῃται ἢ εἴπῃ· ἢ ἐπιψηφίσ[η] καταρτήσόν τε αὐτόν εἶναι καὶ ἀτιμόν, καὶ ὀφείλῃ αὐτόν ἐκκατὸν στατήρας· ἐκπρηξάντων | δὲ οἱ ἐξετασται ἢ αὐτοὶ ὀφείλ[η] |¹⁰ ὄντων· (§ 4) ἄρχεν δὲ τούτοις μὴνα Ἀ[ρ]εμισιωῶνα ἐπ' ἱεροποιῷ Πόσειδον.

« Proposition d'Apellias. § 1. — Aucun de ceux qui ont été greffiers depuis l'année de Chalkidès ne pourra plus être le greffier d'aucun fonctionnaire. § 2. — A l'avenir personne ne pourra plus être plus d'une fois le greffier d'une même charge ni plus d'une fois le greffier d'un des trésoriers, ni en même temps le greffier de deux magistrats. § 3. — Quiconque aura accepté les fonctions de greffier ou s'en sera chargé de lui-même [contrairement à la présente loi], quiconque aura fait ou mis aux voix une proposition [contraire à la présente loi] sera l'objet d'imprécations et frappé d'atimie et devra cent statères. Les contrôleurs poursuivront le recouvrement de l'amende ou en seront tenus eux-mêmes. § 4. — Les présentes

L'article se rapportait manifestement aux ἐπάμφοροι (δίκασι) qu'il fallait rapporter devant le greffier. Dans quels cas ce fonctionnaire avait-il le droit de supprimer une action, de la détruire? Nous l'ignorons absolument.

§ 3. Πρόδικος et ἔκκλητος πόλις.

Le mot ἐπάμφορος (δίκασι), que nous venons de rencontrer dans le chapitre du faux témoignage, se retrouve dans un autre chapitre qui traite, ainsi que je l'ai prouvé plus haut, de la procédure à suivre en cas d'appel à une tierce ville (ἔκκλητος πόλις). A dire vrai le mot ἔκκλητος ne se lit pas dans la partie conservée du n° II B, mais il m'a semblé qu'on pouvait le restituer en toute certitude aux lignes 10 et 8. On lit en effet à la l. 10, au commencement d'un paragraphe : εἰ δέ κα ἔκκλησεσάμενος ¹ νικάσῃ ἐν τᾷ[... « si celui qui a fait appel gagne son procès dans la ville... », évidemment la ville à laquelle il a fait appel : ἐν τᾷ[... ἔκκλητῳ]. A la l. 8, deux instances sont opposées l'une à l'autre : τας ἐν τᾷ πρόδικῳ καὶ τας ἐν τᾷ[... Les deux substantifs à restituer ou sous-entendre sont d'abord δίκασι puis πόλις ². A πρόδικος πόλις j'ai opposé sans hésiter ἔκκλητος πόλις et

dispositions sont applicables à dater du mois d'Artémision de l'année où Posis est hiérope. »

Au § 4 je me suis efforcé de marquer la distinction que je crois reconnaître entre γραμματεῦσαι et ἀνελίσθαι. Le premier verbe désigne des fonctions conférées et acceptées; le second, des fonctions dont on se charge soi-même, que l'on prend sur soi de remplir, sans qu'elles vous aient été attribuées : dans le premier cas, par exemple, le greffier aura été élu sans qu'on ait tenu compte de la loi; dans le second, le greffier n'aura pas été élu, mais se sera fait accepter par quelque fonctionnaire ou trésorier. Ἀνελίσθαι, dans les baux consentis par les Klytides à Chios, c'est se charger du bail; ὁ ἀνελόμενος, c'est le preneur (Ch. Michel, n° 1359. Cf. *Bull. de corr. hellén.*, XXXVII, 1913, p. 203 et suiv. A. Plassart et Ch. Picard).

Le premier éditeur de la loi d'Érythrées en a bien fait valoir l'intérêt. Elle était destinée à corriger des abus qui ont dû se produire dans plus d'une cité. Les greffiers avaient de bonne heure pris un grand pouvoir. Quand la procédure écrite s'était substituée — s'était ajoutée d'abord — à la procédure orale, on n'avait pas tardé à se défier de ces scribes, de ces bureaux trop puissants et facilement tyranniques.

1. Cf. τοῖς ἐκδικάζουσιν dans l'inscription des Enianes, citée plus loin *Gr. Dialekt-Inscr.*, II, n° 1432, 1^a, l. 10j.

2. Le mot πόλις, qu'il ait été exprimé ou non, est certain. C'est également en toute certitude que j'ai restitué πόλιν à la l. II B 7.

il me faut justifier l'acception nouvelle que j'ai proposée plus haut pour le premier de ces termes.

Le mot *πρόδικος*, comme tant d'autres termes de droit grecs, a plus d'une fois embarrassé les épigraphistes par la variété des significations qu'on lui prête. Écartons le substantif ou plus exactement l'adjectif employé substantivement¹, pour nous en tenir au simple adjectif, car il n'est pas douteux que nous ayons affaire à un adjectif dans le passage cité plus haut. Je crois retrouver cet adjectif dans un traité conclu au III^e siècle entre les cités crétoises de Hiérapytna et de Priansos. Les articles suivants du traité crétois méritent d'être cités en entier et de nouveau traduits (Ch. Michel, n° 16)²:

57. Ὑπὲρ δὲ τῶν προγεγονότων παρ' ἑκατέρου
ἀδικημάτων, ἃς ὧ τὸ κοινοδίκιον ἀπέλιπε χρόνῳ, ποιη-
σάσθων τὰν διεξχωγὰν οἱ σὺν Ἐνίπαντι καὶ Νέωνι κῶσ-
60. μοι ἐν ᾧ κα κοινῇ δόξει δικαστηρίῳ(1) ἀμφοτέρους ταῖς πό-
λεσι ἐπ' αὐτῶν κοσμονῶτων, καὶ τὸς ἐγγύος καταστασάν-
των ὑπὲρ τούτων ἃς κα ἀμέρας ἃ στάλα τεθῆι ἐμ. μη-
63. νί.

« Pour les crimes ou délits antérieurs dont Hiérapytniens et Priansiens se sont rendus coupables, depuis le jour où le tribunal fédéral a suspendu ses audiences, les cōsmes qui ont Énipas et Néon pour présidents procéderont à la liquidation, dans l'année de leurs fonctions, devant le tribunal que les deux cités

1. Hésychius : Πρόδικος συνήγορος. Le mot s'est rencontré dans des auteurs (notamment Xénophon, *Hellén.*, IV, 2,9) et des inscriptions : voy. H. van Herwerden, *Lexicon graecum suppletorium et dialecticum*, 2^e éd. 1910. Il y aurait lieu de reprendre cet article, de le compléter et d'y joindre les textes relatifs aux προδικέοντες (*Gr. Dialekt-Inscr.*, n° 1432 et aux προδικασταί (*Ibid.*, III, n° 3493). Cf. Hitzig, *Zeitschrift der Savigny-Stiftung*, Rom. Abt., 1907, p. 248.

2. Ils ont été traduits une première fois en français par É. Egger, *Études historiques sur les traités publics chez les Grecs et chez les Romains*, 1866, p. 82. Qu'il nous soit permis de rendre hommage, en passant, à cet excellent maître qui a si vaillamment traduit tant de textes épigraphiques. Il eût volontiers professé que « la préface de tout commentaire épigraphique devrait être une traduction intégrale ». Ces mots sont de M. Salomon Reinach dans l'Introduction de son *Traité d'épigraphie grecque*, paru en 1885 (p. xxx) : Émile Egger pensait de même et avait infiniment de mérite à prêcher d'exemple. — A la bibliographie de Ch. Michel, ajouter Fr. Blass, *Gr. Dialekt-Inscr.*, III, 1904, n° 3040.

auront désigné d'un commun accord ; ils fourniront des cautions pour l'exécution de ces prescriptions, dans le délai d'un mois à compter du jour où ladite stèle aura été exposée. »

63. Ὑπὲρ δὲ τῶν ὕστερον ἐγγινομένων ἀδικημάτων προ-
δικῶσι μὲν χρήσθων καθὼς τὸ διάγραμμα ἔχει ὑπὲρ δὲ τῶ
65. δικαστηρίῳ οἱ ἐπιστάμενοι κατ' ἐνιαυτὸν παρ' ἑκατέρῳ
κόσμοι πόλιν σταυέσθων ἄγ κα ἁμφοτέραις ταῖς πόλει[ς]
[δ]όξει. ἐξ ἧς τὸ ἐπικριτήριον ¹ τελει(ι)ται, καὶ ἐγγύος καθιστάν-
των ἄρ' ἧς κα ἁμέρας ἐπιστάντι ἐπὶ τὸ ἀρχεῖον ἐν διμήνῳ,
καὶ διεξαχόντων ταῦτα ἐπ' αὐτῶν κοσμώντων κατὰ τὸ
70. δοχθὲν κοινῇ σύμβολον.

« Pour les crimes ou délits qui seront commis dans la suite, on aura recours à un tribunal de première instance, comme l'exige le règlement. Pour le tribunal [d'appel], les cosmes en charge dans l'année désigneront, après commun accord des deux cités, une ville qui fournira le tribunal d'appel ; ils constitueront des cautions dans le délai de deux mois à compter du jour où ils auront pris possession du bureau des cosmes et liquideront ces procès dans l'année de leurs fonctions, conformément au traité conclu entre les deux cités. »

70. Αἱ δὲ κα μὴ ποιήσωσι οἱ κόσμοι κα-
θὼς γέγραπται, ἀποτεισάτω ἕκαστος αὐτῶν στατήρας
πεντήκοντα, οἱ μὲν Ἱεραπύτνιοι κόσμοι Πριανσίων τῇ πόλει[ι],
οἱ δὲ Πριανσιοὶ κόσμοι Ἱεραπυτνίων τῇ πόλει.

« Si les cosmes ne se conforment pas auxdites prescriptions, chacun d'eux sera tenu d'une amende de cinquante statères : les cosmes de Hiérapytna la devront à la cité de Priansos, les cosmes de Priansos à la cité de Hiérapytna. »

Deux procédures différentes sont instituées pour liquider les procès résultant des crimes ou délits commis ou à commettre par les Hiérapytniens et les Priansiens : l'une pour le passé, l'autre pour l'avenir.

Le passé commence au jour où le tribunal fédéral a cessé de

1. On notera l'emploi du mot ἐπικριτήριον. Le mot δικαστήριον avait été employé à la l. 65 pour désigner le même tribunal d'appel.

siéger et finit au jour où le présent traité a été conclu et rendu exécutoire. Pour tous les crimes ou délits commis dans cette période, une seule juridiction est prévue : les procès seront portés devant une tierce ville que Priansos et Hiérapytna auront désignée d'un commun accord ; ils seront portés par les soins des cosmes de l'une et de l'autre cité, qui sont expressément chargés de procéder à la liquidation.

A l'avenir, c'est-à-dire à dater de la conclusion du traité, la procédure sera différente. Deux degrés de juridiction sont prévus. Du premier il est dit simplement : *προδίκωι μὲν γρήθων καὶ ὁ δὲ διάρχμυα ἔχει*. Le second est le tribunal d'une tierce ville que les cosmes désigneront chaque année, après commun accord des deux cités.

Les mots *προδίκωι γρήθων* ont été entendus de bien des façons. M. Hitzig passe les différentes traductions en revue dans son mémoire ¹. « On procédera à une instruction », traduirait Szanto, autant qu'on peut l'induire de son commentaire ². « On aura recours à un arbitre public », propose Lolling, qui rapproche le texte crétois d'une intéressante inscription des Aénianes que nous aurons à citer plus loin ³. « On emploiera des avocats », avait traduit Egger ⁴. Enfin voici comment s'exprime M. Hitzig lui-même : « A mon avis il faut rapporter la disposition aux cas de contestation entre les deux cités et voir ici aussi dans le *προδίκωι* un représentant de la communauté. C'est la seule explication qui permette de comprendre que les magistrats (et non des particuliers engagés dans un procès) constituent des cautions qui s'engagent envers l'*ἐκκλητικὸς πῶλις* ; pareil cautionnement se rencontre, avec mêmes dispositions, dans d'autres cas ⁵. »

Nous pouvons écarter, sans longue discussion, les traductions vraiment insuffisantes d'Egger et de Szanto. Des avocats, quoi

1. *Altgriech. Staatsverträge über Rechtshilfe*, 1907, p. 52.

2. Emil Szanto, *Das griechische Bürgerrecht*, 1892, p. 90.

3. *Athen. Mittheil.*, IV, 1879, p. 214. M. Ch. Lécrivain traduit également *προδίκωι* par arbitre (*Dictionn. des antiq. gr. et rom.*, s. v. *Προδικοί*).

4. *Op. cit.*, p. 83.

5. *Op. loc. cit.* Dans l'article déjà cité de la *Zeitschr. der Savigny-Stift.* qui est de la même année, mais postérieur au mémoire, M. Hitzig maintient son opinion : « die Annahme, dass es sich hier um eine Vertretung der Parteien, nicht um eine richterliche Tätigkeit handle, scheint mir immer noch die nächstliegende zu sein » (p. 248).

qu'en dise M. Hitzig, ne sont pas des procureurs, et d'autre part il va de soi que tous ces procès comportaient une instruction. Je comprends d'autant moins l'explication donnée par Szanto du mot *πρόδικος* qu'il admet que l'instruction de ces affaires était faite par les cosmes.

L'interprétation de M. Hitzig est fondée sur le sens qu'ont manifestement les mots *προδικέοντες*, *προδικασταί* dans des inscriptions de contrées très différentes : celui de « représentants de la communauté », de délégués de la cité¹. Mais est-il admissible que les deux articles du traité crétois se rapportent uniquement à des contestations entre cités ? Où serait-il donc parlé des différends et procès entre particuliers, qui sont l'objet essentiel des *σύμβολα* ? Comment comprendrait-on, de plus, la mention du *σύμβολον* même à la fin du second article, l. 69-70 ? Je suis heureux de me trouver ici d'accord avec M. J. Partsch : les objections qu'il a présentées avec une très grande netteté contre l'interprétation de M. Hitzig me semblent la ruiner tout à fait².

M. Partsch a également raison de contester la valeur de l'argument tiré des cautions fournies par les cosmes. D'abord où M. Hitzig a-t-il vu que ces cautions sont constituées « gegenüber der πόλις ἑκκλησίας »³ ? La chose était-elle possible ? En tout cas elle est bien invraisemblable et l'explication est infiniment plus simple. Puisque les cosmes sont tenus de veiller d'une part à la liquidation des procès antérieurs au traité, de l'autre au jugement de ceux qui se produiront dans la suite, on exige d'eux des cautions pour leur imposer plus sûrement l'accomplissement de leurs obligations et devoirs. C'est à Hiérapytna que les cosmes de Hiérapytna fourniront des cautions ; à Priansos, les cosmes de Priansos. Un citoyen de Priansos, par exemple, a été volé (le vol, nous le verrons, tient une grande place dans notre *σύμβολον* delphique) par un citoyen de Hiérapytna. Il se présente au bureau des cosmes de Hiérapytna. Ceux-ci refusent-ils d'agir ou tardent-ils (*δισταχέειν... ἐπ' αὐτῶν κοσμώνων*), le Priansien se retourne contre les cautions des cosmes, et

1. Hitzig, *mémoire cité*, p. 52, note 2 et voir plus haut, p. 81, note 1.

2. *Griechisches Bürgerschaftsrecht*, I, 1909, p. 421.

3. Szanto, *op. cit.*, p. 90, note 1, semble admettre aussi que les cautions peuvent être les représentants des cités (*Vertreter der Staaten*), devant l'*ἑκκλησία πᾶσις*. Elles sont seulement des intermédiaires, plus faciles à atteindre qu'un cosme. Voy. J. Partsch, *op. loc. cit.*

les cautions seront tenues de l'amende de cinquante statères à payer aux cosmes de Priansos.

En somme, des traductions citées plus haut nous ne retiendrons que celle de Lolling qui donne à πρόδικος le sens d'*arbitrer*. Nous en rapprocherons aussitôt l'interprétation proposée par M. Partsch qui traduirait : « on aura recours à un tribunal arbitral (Schiedshof) »¹. Lolling fait de πρόδικος un substantif, M. Partsch un adjectif qu'il rapporte vraisemblablement au mot sous-entendu : δικαστήριον. Tous deux me semblent sur la bonne voie, parce qu'ils admettent deux degrés de juridiction : un πρόδικος ou un πρόδικον δικαστήριον, — un ἐπικριτήριον². C'est, à mon avis, le premier pas vers la solution de la difficulté³.

Le texte de Delphes nous permet d'aller plus loin. Πρόδικος (πρόλις) y étant opposé à ἑκκλητικός (ἐκκλης), force nous est de traduire πρόδικος par : qui juge le premier ou la première, qui juge en première instance. Dans le traité crétois, le πρόδικον δικαστήριον est formé de juges de Hiérapytna ou de Priansos, selon que l'affaire est portée aux cosmes de Hiérapytna ou de Priansos.

Aux deux textes de Delphes et de Hiérapytna qui nous ont retenu si longtemps, peut-être faut-il en ajouter un troisième qui provient également de Crète, de Gortyne où je l'ai copié jadis⁴. Si mutilé qu'il soit, on y reconnaît les restes d'un traité entre Gortyne et Cnosos. Dans le paragraphe conservé il est parlé de l'amende encourue par les cosmes et les synèdres s'ils

1. *Op. loc. cit.*

2. Le regretté J. Demargne admet également deux degrés de juridiction (*Bull. de corr. hellén.*, XXVII, 1903, p. 223, mais il ne traduit pas le mot πρόδικος).

3. Hitzig lui-même avait indiqué, sans vouloir la suivre, cette direction (*mém. cité*, p. 52 *in fin.*). Szanto fait erreur en admettant *op. cit.*, p. 90, note 2) que la seule différence entre les deux procédures suivies : 1^o pour les procès antérieurs à la publication du traité, 2^o pour les procès postérieurs, consiste dans la durée des délais fixés pour la clôture de l'instruction par la constitution des cautions. Le délai dans le premier cas est d'un mois, de deux dans le second. La différence est bien plus grave : il y a d'une part un seul degré de juridiction ; de l'autre il peut y en avoir deux. Ainsi s'explique sans difficulté la durée différente du délai pour la constitution des cautions. Elle est plus longue dans le cas où fonctionne le πρόδικον δικαστήριον, parce que le jugement de ce tribunal peut donner satisfaction aux deux parties et que les cautions des cosmes n'auront à intervenir que plus tard, en cas d'appel à l'ἐπικριτήριον.

4. *Bull. de corr. hellén.*, IX, 1885, p. 17, n^o 12 : Fr. Blass, *Griech. Dialekt-Inschr.*, III, 1904, n^o 3917. Cf. Hitzig, *Altgr. Staatsverf.*, p. 28, n^o 42. L'inscription est du II^e siècle.

ne remplissent pas les obligations que leur impose le traité ; le premier venu, à Gortyne comme à Cnosos, a le droit de les poursuivre. On lit et restitue aux lignes 7 et suiv. :

7. [δικαδδῆ]θῆω δὲ ὁ βωλόμε-
8. [νος ἐκκλητον δίκαν κ]ἀπρόδικον κἀπάρ-
9. [βολον γραψάμεν]ος προδέκχτον ὃ τε Γορ-
10. [τύνιος τῶι Κνώσιωι] κῶ Κνώσιος τῶι Γορ-
11. [τύνιωι..]

J'ai complété sur plusieurs points les restitutions proposées par Blass et par M. Hitzig. C'est ce dernier qui a reconnu le mot ἀπάρβολον (δίκαν) et en a fixé le sens par le rapprochement avec une inscription de Corcyre ¹. Il s'agit évidemment d'une action privilégiée, puisqu'elle n'est pas sujette à consignation et que, si j'entends bien les l. 9-10, elle est jugée dans le délai de dix jours, c'est-à-dire dans un délai très court. Il y a plus : il est encore dit de cette action qu'elle est ἀπρόδικος. J'ai restitué [κ]ἀπρόδικον et supposé qu'entre les dernières lettres du mot βωλόμενος et le mot δίκαν il fallait insérer un adjectif pour justifier la conjonction καί dans κἀπρόδικον. Le mot ἐκκλητον m'est venu à l'esprit et j'entends : « Celui qui le voudra aura le droit d'intenter une action qui sera jugée par une tierce ville, *sans passer par un tribunal de première instance, sans être sujette à consignation ». Je ne me dissimule pas l'incertitude de l'explication proposée, mais qu'il me soit permis d'invoquer un argument qui ne me semble pas dépourvu de valeur : conçoit-on qu'une action déposée à Gortyne par un Cnosien contre les cosmes ou les synèdres de Gortyne puisse être jugée par un tribunal Gortynien ? N'y a-t-il pas un intérêt évident à l'introduire aussitôt devant une tierce ville ?

Attendons patiemment de nouvelles inscriptions qui nous permettront d'enrichir la liste, toujours ouverte, des adjectifs formés d'une préposition et du mot δίκη. Delphes nous a donné πρόδικος πόλις, Hypata ἀπρόδικος πόλις avec le sens de ἀπολεγόμενα

1. P. 53, note 2 et p. 59, note 1. Pour l'inscription de Corcyre, voy. *Inscr. jurid. grecques*, II, 1898, n° XXV, p. 126, l. 114-115 ; *Griech. Dialekt-Inschr.*, III, 1888, n° 3206 (Fr. Blass). Cf. *Bull. de corr. hellén.*, XXXI, 1907, p. 79 et B. Laum, *Stiftungen in der griechischen und römischen Antike*, I, 1914, p. 201, note 4.

τοῦ ἐγκλήματος. Ce sont significations nouvelles qu'il faut précieusement recueillir ¹.

§ 4. Παρηκταβολία.

Nous venons de rencontrer, dans une inscription crétoise, une *δίκα ἀπαβολος*, c'est-à-dire une action non sujette à consigna-

1. L'inscription d'Hypata a été publiée en dernier lieu par A. Fick, dans les *Griech. Dialekt-Inschr.*, II, 1883, n° 1432. Elle avait été découverte et publiée pour la première fois par Lolling, dans les *Ath. Mitth.*, IV, 1879, p. 209; encore la copie n'est-elle pas tout entière de la main de Lolling: R. Weil avait seul copié la partie antérieure du texte. Il est regrettable que la pierre n'ait pas été revue à loisir par quelque autre savant, car, de l'avis même de Lolling, les deux copies sont insuffisantes et les restitutions qu'il a proposées s'en écartent parfois sensiblement. Le texte est intéressant et voici ce qu'il en faut retenir. Un procès pendant entre les deux cités voisines d'Érythrées et d'Hypata, et relatif à une délimitation de frontières, a été porté par Érythrées devant une tierce ville. Des deux cités, il est dit que les Érythréens sont *οἱ ἐκδικαζόμενοι* (I^a, l. 10); le verbe employé pour les gens d'Hypata n'est pas conservé: il n'en reste qu'une lettre à la fin de la l. 11.

10. καὶ τοῖς ἐκδικαζομέ-
11. [νοῖς καὶ 'Ο]νομάζωμι καὶ τοῖς ἀ-
12. ΑΙΑΙΜΥ'. Ν καὶ Παρξ-
13. [...]

Fick, qui imprime par erreur *ἐνδικαζομένοις* au lieu de *ἐκδικαζομένοις*, restitue: καὶ τοῖς ἄλλοις. On m'accordera que le mot ἄλλοις n'a pas grand sens et qu'il faut bien plutôt ici un participe: *ἀποδικαζομένοις* ou, si l'on veut un mot plus court: *ἀποδικέουσι*, pour désigner les gens d'Hypata qui ont à se défendre contre les Érythréens. Je ne puis rien tirer de la suite où καὶ suivi d'un nom propre au datif me semble se cacher sous ΑΙΑΙ.

La sentence rendue par les juges est qualifiée de *κρίματα ἀ ἐκριναν*.. *δικασταί* (I^a, l. 5-6. Cf. I^b, l. 4-5: *ἐκριναν οἱ δικασταί*). Plus loin I^b, l. 2 et 8, il faut noter encore l'emploi du verbe *ἐκδικάζω*:

1. Πόλει 'Ερυθραίων καὶ τῷ ἀποδίκω πό-
2. λει 'Υπαταίων περὶ τῆς δίκας ἄς ἐξέ-
3. δίκα[α]σαν..

La sentence a été rendue en faveur d'Hypata qui est mise hors de cause:

8. ἐκέλευσ[αν
9. καταγράψαι τὸ κρίμα, ἀπολελυμέναν
10. εἶμεν τὰμ πόλιν τῶν 'Υπαταίων τῷ
11. ἐγκλήματος..

Lolling aurait pu rapprocher *ἀπόδικος πόλις* de *δίκα ἀπόδικος* qui se rencontre dans une inscription, malheureusement très mutilée, de Corcyre (*Griech. Dialekt-Inschr.*, 3193). On y lit b, l. 3: [τῶν] δίκαν εἶμεν ἀπόδικον et il faut évidemment entendre: l'action sera rejetée, le demandeur sera débouté. Sur les *προδικέοντες* nommés dans l'inscription d'Hypata à côté des juges, voy. Hitzig, *mém. cité*, p. 31-32.

tion. et nous avons supposé qu'il s'agissait d'une action portée devant une tierce ville (ἐκκλητος δίκης). Le traité nouveau nous renseigne peu sur la consignation, au fragment IV A, l'un des plus mutilés, mais ce chapitre du droit grec est si obscur qu'il ne faut refuser aucun secours.

Aux lignes 4 et suiv. il était traité de la consignation en cas d'appel. Le paragraphe commençait, semble-t-il, par les mots : [ὅσοι δὲ δίκας ἀμαρύνοντι], « tous ceux qui rapportent des actions (au magistrat) », pour être de nouveau jugées. On lit à la l. 5 : [τὸ πέντημοστον τῆς δίκας], « le cinquantième de la demande » ; à la l. 7 le verbe : παρακατάβημι ; enfin à la l. 10 les restes d'un adjectif ou d'un substantif apparenté à ce dernier verbe : [πα]ράβολ. De ce mot παράβολον ?) nous rapprocherons aussitôt un texte d'Aristote, cité par Pollux, VIII. 63 : Τὸ δὲ παρακατάβηλον μενον ἐπὶ τῶν ἐρέσεων. ὅπερ οἱ νῦν παραβόλιον καλοῦσι, παράβολον Ἀριστοτέλης λέγει. « Aristote donne à la somme consignée en cas d'appel, connue aujourd'hui sous le nom de παραβόλιον, le nom de παράβολον ¹. » Que la consignation fût d'usage à Delphes, il n'y a pas lieu d'en être surpris.

1. Cf. Phrynichus, éd. Ch. A. Lobeck, 1820, p. 238 ; éd. W. G. Rutherford, 1881, p. 312, CCXIV. — Le mot παραβόλιον s'est rencontré dans [Aristote], *Économiques*, II, 2 et a été restitué par Wilamowitz dans une inscription du I^{er} siècle avant notre ère. Nous pouvons négliger ce dernier texte, très mutilé et très obscur (P. Viereck, *Sermo graecus quo SPQR magistratusque populi romani usque ad Tiberii Caesaris aetatem in scriptis publicis uti sint explicatur*, Göttingen, 1888, p. 9, n° VIII). C'est un rescrit du proconsul d'Asie P. Cornélius Scipion à la ville de Thyateira, de l'an 16 av. J.-C. Il y est question de revenus sacrés ([ἐ]πὶ γὰρ γράμματα) et de fermiers, mais le mot παραβόλιον y est, encore une fois, restitué par Wilamowitz et le sens général très douteux.

Tout autre est le passage, trop peu connu, des *Économiques*. Il mentionne un tyran ou gouverneur de Phocée, du nom d'Aristote, qui avait imaginé pour s'enrichir, le moyen suivant. Le cours de la justice étant, semble-t-il, suspendu et les procès entre citoyens fort nombreux, il constitua un tribunal et fit proclamer que, passé le délai qu'il fixa lui-même, on n'aurait plus le droit de faire juger les procès pendants. 1248 b, 9 et suiv. : τότε δὲ [τὸ] παραβόλιον πολλῶν δικῶν καὶ τὰς ἐκκλητίας μετ' ἐπιταμίῳν ἐφ' αὐτὸν ποιούμενος καὶ παρ' ἐκατέρων ἀρμόριον δι' ἑτέρων λαμβάνων συνήγαγεν οὐκ ὀλίγα γράμματα. Entendons qu'à l'expiration du délai il s'attribue d'abord les sommes consignées pour de nombreux procès, et citons un décret de Samos, restitué par M. Holleaux (*Revue des Études grecques*, X, 1897, p. 24 et suiv. ; Dittenberger, *Orientalis gr. inscr. selectae*, 1903, n° 41). Il est rendu en l'honneur d'un fonctionnaire de la cour des Ptolémées, Straton : ἀποστ[α]σεῖς ὑπὸ τοῦ βασιλέως Πτολεμαίου ἐπὶ τὰς παραβόλας τῶν δικῶν λαμβάνειν l. 4 et suiv.).

Les éditeurs et les lecteurs du recueil des inscriptions de l'Arcadie ont pu croire qu'un long texte juridique de Stymphalos, une *συμβολή*, allait leur fournir enfin sur la consignation des renseignements précis et détaillés. Ayant pris moi-même une grande part à l'établissement de ce texte difficile ¹, dont je poursuivais l'étude en même temps que celle du traité delphique, je me suis acharné à ce chapitre (l. 31 et suiv.). Si médiocre qu'ait été le gain, il importe de ne pas le laisser perdre et de relever quelques faits, peut-être quelques règles de la procédure arcadienne.

1° En temps ordinaire, c'est à la *γερουσία* qu'a lieu la consignation. Le demandeur se présente au bureau de la *γερουσία* et consigne le dixième, c'est-à-dire le dixième du montant de la demande. C'est ce qui semble résulter des l. 39-40 où nous voyons que les demandeurs (*τοὺς τὰς δίκας ἔχοντες*) qui auront recours aux conciliateurs (*συνλύται*) seront tenus, non pas de consigner le dixième au bureau de la *γερουσία*, mais de remettre entre les mains des conciliateurs, au tribunal, un état de leur fortune. Il y a là une dérogation à la procédure ordinaire. Cet article de l'inscription de Stymphalos nous a permis de restituer la l. 5 de notre fragment IV B, où nous avons lu [*πὲρ τὴν βουλῇ*] *τὸ ἐπιδέκαστον τῆς δίκας*. Il s'agit évidemment d'une consignation et le verbe à restituer est *παρκαταβάλλειν* ou un synonyme *ἀποτίνειν*, *καταλείπειν* ². De toute façon, dans la petite ville

M. Holleaux suppose, avec beaucoup de vraisemblance, « que les fonds exigés des plaideurs à titre de *παράβολον* ou de *παρκαταβολή* et retenus par l'État, faisaient retour en tout ou en partie au trésor alexandrin » (*ibid.*, p. 25). Le gouverneur de Phocée suivait la même règle, sans trop distinguer peut-être entre les consignations auxquelles avait droit le fisc et celles qui eussent dû faire retour aux demandeurs. En second lieu il s'approprie *τὰς ἐκκλητους* (scil. *δίκας*) *μετ' ἐπιτιμίων*. Entendons qu'il s'attribue les amendes prononcées par les tribunaux étrangers, auxquels avaient eu recours les plaideurs de Phocée.

Enfin le mot [*π*] *ἀρβολον* s'est rencontré dans un décret du *κοινόν* des Crétois, retrouvé à Anaphé (*Inscr. gr.*, XII, 3, n° 254, l. 25; *Gr. Dialekt-Inscr.*, III, n° 5146) et qui date aussi du III^e siècle. Il y est employé avec le sens de : amende, somme à déposer, à payer. Je préférerais en tout cas *δέκα* [*στατηρας* *π*] *ἀρβολον* à *δέκα* [*τῶλαντα*].

1. *Inscr. gr.*, V, 2, n° 357.

2. *Ibid.* n° 357, l. 25 : *ἐπὶ δὲ τῷ δικαστηρίῳ καταλ[επιπέτ]ω πότ τὴν ἐγθόσδικον δίκαν ἐπιδέ[κ]ατον*.

de Delphes ¹ comme à Stymphalos, le Conseil (βουλᾶ-γερουσία) était étroitement mêlé à l'administration de la justice.

2° Dans certaines affaires, les deux parties sont tenues de consigner le dixième de la demande (l. 57-58 : πα[ρχατα]βᾶλλεσθαι ἀνρ[ε]τέ[ρου]ς) et la non-consignation entraîne pour celle qui ne s'acquitte pas de cette obligation la perte du procès. Le texte est formel et la part faite à la restitution insignifiante.

58. εἰ δ[ὲ] ὁ μὲν παρχαταβ[ά]-

59. [ἦ τὸ] ἐπιδέκατον, ὁ δὲ μὴ παρχαταβᾶλῃ τὸ ἐ[πιδέκατ]ον ὑπακούων,
[ὁ] παρχαταβαλλόμεν[ος]

60. [τὸ ἐ]πιδέκατον νικήτω τὴν δίκαν.

Le mot ὑπακούων a seul besoin d'être expliqué. L'aoriste ὑπακούσας serait plus correct et nous l'avons rencontré plus haut dans notre traité delphique (I A, l. 3). Comprenons ici que les deux parties doivent verser la consignation « dès qu'elles ont entendu ». Or dans les lignes qui précèdent il est parlé à plusieurs reprises de notifications faites par la voix du héraut (53 [α]ρυξάντω. 55 τρις ἐπ[ικαρ]ύξαντες ἀνροτερ.. ²). C'est sans doute à ces proclamations que se rapporte le verbe ὑπακούων. Nous traduirons donc : « si des deux parties l'une verse la consignation du dixième, l'autre ne la verse pas après avoir entendu, celle qui a consigné le dixième gagnera le procès ». L'emploi du participe moyen παρχαταβαλλόμενος est à noter au passage ³. Malheureusement nous ignorons tout du procès : comment il s'est engagé, quelle est la procédure suivie, comment enfin les deux parties sont tenues de consigner, alors que la consignation est généralement à la charge du demandeur ⁴. Le plus sage est sans doute de nous en tenir au texte d'Aristote cité plus haut.

1. Sur le nombre probable des habitants de Delphes, voy. plus loin, p. 110.

2. Comparez par exemple, la proclamation du héraut à Athènes dans les procès en revendication de succession, Démosthène XLIII, *contre Macaratos*, 5 : τοῦ κήρυκος κηρύττοντος, εἴ τις ἀμφισβητεῖν ἢ παρακαταβάλλειν βούλεται τοῦ κλήρου τοῦ Ἀγνίου.

3. Sur l'emploi de παραβάλλομαι avec le sens de παραιθεμαι, cf. les textes cités par Rutherford, *The new Phrynichus*, p. 312.

4. Voy. Meier-Schömann-Lipsius, *der attische Process*, p. 814 et suiv. La question mériterait d'être reprise depuis la publication du traité de Stymphalos et du Papyrus Halensis I. Les commentateurs de ce dernier texte ne l'ont pas suffisamment éclaircie : voy. *Dikaïomata*, p. 60 et suiv. : G. Glotz, *Journal des Savants*, 1916, p. 28 et p. 28.

J'aurai plus loin (ch. IV, § 3, p. 111, note 2) l'occasion de revenir sur ce dernier passage du Papyrus de Halle.

Nous pouvons admettre qu'à Delphes, comme à Athènes, le taux ordinaire de la consignation était du dixième de la valeur de la demande¹. Le taux du cinquantième que nous avons rencontré plus haut (n° IV A l. 5) n'est pas sans exemple non plus : il était d'usage à Athènes dans l'ἀπογραφῆς γραφή², mais nous ignorons encore à quelle action delphique il peut se rapporter.

1. Voyez *Dikaïomata*, p. 60 et 61.

2. L. Beauchet, *Histoire du droit privé de la République athénienne*, III, 1897, p. 421.

CHAPITRE III

PROCÉDURE D'EXÉCUTION.

Il ne suffisait pas, pour se faire rendre justice, d'obtenir un jugement d'un tribunal régulièrement constitué, jugeant et votant dans les formes prescrites par le *σύμβολον*. Il fallait, en dernier lieu, que le traité assurât l'exécution du jugement, c'est-à-dire, dans la plupart des cas, le paiement des dommages-intérêts ou de l'amende (*judicatum solvi*). C'est ce qu'exprime très clairement un article d'un serment crétois, dans le traité conclu entre Lato et Olonte ¹. Les citoyens de Lato prennent l'engagement suivant : [δικας τε καὶ πράξεις διδωσάτω καθώς καὶ συν-θιώμεθ] ², « j'accorderai le droit à la justice et à l'exécution dans les formes prescrites par le traité ». Il en résulte que tout un chapitre du traité était consacré à la procédure d'exécution ou plus vraisemblablement que la procédure à suivre était indiquée à la fin de chaque article, nous allons voir de quelle manière.

Le traité de Delphes ne fait pas exception et voici les rares passages où il est parlé de la poursuite à fin de paiement :

II B, l. 16-17 : ... [τὰν ἔ]σπραξιν, ἃ δὲ ἐπιστάσα ἀρχὴ ἐπιτελείτω
κατὰ τὸ σύμβολον. . .
.....τα κατὰ τὸ σύμβολον τὸ περὶ τ[ῶ]ν τὰς
δικας ἐφλόντων. —

1. *Gr. Dialekt-Inscr.*, III, n° 5075. L'inscription avait été déjà publiée par Boeckh *C.I.G.*, n° 2554 d'après Chishull (*Antiquit. asiaticae*, 1728, p. 133 et suiv.). La pierre, retrouvée à Venise en 1882, a été de nouveau étudiée et le texte publié par D. Comparetti, *Museo italiano di antichità classica*, I, 1885, p. 144 et suiv.

2. Les mots mis entre crochets ne sont plus conservés sur la pierre (Comparetti, *ibid.*, p. 145), mais Chishull les y avait lus. Les termes *δικας* et *πράξεις* se trouvent également rapprochés dans un autre serment crétois, serment de haine prononcé par les Drériens contre les gens de Lyttos (Ch. Michel, n° 23. B, 1 et suiv. ; *Gr. Dialekt-Inscr.*, III, n° 4952) : *δικᾶν δὲ καὶ πραξί[ων] μὴθὲν ἔνορκον ἤμην*, « pour le droit à la justice et à l'exécution, je ne m'engagerai par aucun serment à le leur accorder ».

C'est en m'aidant de ce texte, le plus précis et le plus complet, que j'ai restitué au n° I A, l. 14 : [τὴν ἑσπραξίν ἐπιτελείτω ὁ ἐπιστάσας ἀρχὰ κατὰ τὸ σύμβολον]. Pareillement au n° II A, l. 21-22, j'ai proposé : [κατὰ τὸ σύμβολον τὸ περὶ τῶν...] τῶν.

L'interprétation des mots κατὰ τὸ σύμβολον τὸ περὶ τῶν τὰς δίκας ἐρλούντων ne va pas sans quelque difficulté. On peut entendre ou bien qu'il avait été conclu un traité spécial relatif à ceux qui avaient perdu leur procès, ou plus simplement qu'un des chapitres du σύμβολον unique avait pour titre : δίκας ἐρλούντες. Nous avons relevé plus haut les titres d'article qui ont été conservés et, si gauche que paraisse cette manière de désigner un chapitre, elle est suffisamment claire. Ce petit problème ne se poserait même pas si l'inscription de Delphes était complète, mais σύμβολον spécial ou simple chapitre, nous avons perdu l'un ou l'autre. Aussi ne sera-t-il pas sans intérêt de nous tourner vers une inscription crétoise, très mutilée aussi, mais dont on peut tirer quelques renseignements sur le recouvrement des condamnations.

C'est un traité conclu au III^e siècle entre les deux cités de Lato et de Gortyne ¹. Le début en a été conservé et le premier article est relatif à la πρᾶξις. Les deux cités ont décidé :

...δέκα ἔτε]α σπόνδους ἄγειν

5. [τὰ βεβαδηκότ]α αἰεὶ καὶ τὰ δίκαια δια[φυ-
[λάττοντας ἀλλήλ]οις· τὰ μὲν φανερά πρᾶξι[ι,
[ἐκ δὲ τῶν πραχθέντω]ν ἀποδόμεν, τῶν δὲ ἀρα-
[νέων μὴ ἤμην πρᾶ]ξιν ².

M. Hitzig, résumant ces premières dispositions, y voit d'abord l'interdiction du droit de représailles (συλᾶν) et en rapproche aussitôt deux traités conclus par les Étoliens, l'un avec Mytilène, l'autre avec Kéos ³. Le premier des deux est le plus complet et le plus instructif ⁴. En voici le début :

1. *Bull. de corr. hellén.*, XXVII, 1903, p. 219 et suiv. L'inscription provient des fouilles de J. Demargne à Lato.

2. J'ai complété et modifié sur différents points le texte donné par Demargne. A la l. 5-6, le premier éditeur lisait διὰ λᾶττοντας. La copie porte en effet un trait oblique qui peut être la moitié gauche du premier lambda. Si l'on garde διὰ λᾶττοντας, on pourra restituer : σπόνδους ἄγειν [κατὰ τὰ ...] αἰεὶ καὶ τὰ δίκαια διὰ λᾶττοντας ἀλλήλ]οις.

3. Hitzig, *Altgr. Staatsvertr.*, n. 39, p. 27.

4. Ch. Michel, n° 25 ; *Inscr. gr.*, XII, 2 (1899), n° 15. J'ai introduit dans le texte les corrections proposées par Ad. Wilhelm, *Götting. gel. Anzeig.*,

"Ε]δοξε τοῖς Αἰτωλοῖς· ποτὶ τοὺς Μυτιληναίους
[τ]ὴν φίλιαν τὴν ὑπάρχουσαν διαφυλάσσειν καὶ μηθ[έ-
να ἄγειν Αἰτωλῶν μηδὲ τῶν ἐν Αἰτωλίαι· πολιτευόν-
των πρὸς Μυτιληναί(ο)ς μηδαμῶθεν ὀρμώμενον

5. μήτε ποτ' Ἀμφικτυονικὸν μήτε ποτ' ἄλλο ἐγκλημα
μηθέν· εἰ δέ τις καὶ ῥυσιάζῃ ἢ ἄλλῃ, τὰ μὲν ἐμφανέα ἀν[α-
πράσσειν τὸν στροταγὸν αἰεὶ τὸν ἑναρχον ὄντα
καὶ ἀποδιδόμεν τοῖς Μυτιληναίοις, τῶν δὲ ἀφανέων
καταδικάζοντας τοὺς συνέδρους κατὰ τῶν ἀγόν-

10. των καὶ ῥυσιαζόντων ζαμίαν ἂν καὶ δοκιμάζωντι
[κ]υρίους εἶμεν.

La distinction entre les biens apparents et les biens non appa-
rents et l'emploi du verbe ἀποδόμεν dans le traité crétois ont, je le
crains, trompé M. Hitzig. Il est exact que le décret étolien défend
aux Étoliens d'user de représailles contre les Mytiléniens
(hommes ou biens) : « Si, est-il ajouté, [un Étolien] use de
représailles contre la personne ou les biens [d'un Mytilénien],
les biens apparents [qu'aura saisis l'Étolien] seront recouvrés
par le stratège [étolien] qui sera en charge et restitués par lui
au Mytilénien ; pour les biens non apparents, les synèdres [éto-
liens] auront le droit de condamner ceux qui auront usé de repré-
sailles à une amende dont le montant sera laissé à leur appré-
ciation ¹. » Tout autre est l'article premier du traité crétois :
« On poursuivra le recouvrement sur les biens apparents, et
c'est sur ces biens qu'aura lieu le paiement : on ne recouvrera
pas sur les biens non apparents. » Il est donc bien entendu que
la περὶ αἰς est autorisée, mais qu'elle est limitée aux biens appa-
rents. On devine à quels abus pouvait donner lieu l'exécution

1898, p. 206-207. Voy. aussi le second décret étolien pour les Mytiléniens
Inscr. gr., XII, 2, n° 16), tel que l'a restitué Ad. Wilhelm. *Ἀρχαιολογικὴ*
Ἐφημερίς, 1914, p. 84 et suiv. Sur l'importante série de décrets étoliens,
à laquelle appartiennent les n°s 15 et 16, voy. les observations du même
savant (*loc. cit.*, p. 85-87).

1. Le décret des Étoliens pour Magnésie du Méandre Dittenberger,
*Sylloge*², n° 923 est plus complet et nous y voyons que les synèdres auront
le droit de recouvrer l'amende par eux prononcée et de la remettre aux
victimes de la violence :

14. — τῶν δὲ ἀφανέων τοὺς συνέδρους κατα-
15. δικάζοντας ζαμίαν ἂν καὶ δοκιμάζωντι ὡς τὰ κοινὰ
16. βλαπτόντων καὶ ἐκπράσσοντας τὰς καταδικὰς καὶ ἀποδι-
17. δόντας τοῖς ἀδικουμένοις κυρίοις εἶμεν.

d'un jugement, et ce n'est pas sans raison que les deux cités contractantes règlent tout d'abord cette procédure.

La suite du traité crétois est malheureusement trop mutilée pour qu'on en puisse tenter la restitution. Voici, d'après Demargne, la fin de la l. 8 et la l. 9 :

αὶ δὲ τις ἀδικῆσθαι[ι
.....δικαστῶ]νς ἐλέσθω ὁ ἀδικιόμενος

Je proposerais, au commencement de la l. 9, un verbe tel que *φωνίει*, « si quelqu'un prétend avoir subi un tort », et j'accepterais difficilement [δικαστῶ]νς, mais encore une fois mieux vaut s'abstenir. De quel tort s'agit-il ici ? Peut-être du tort subi lors de la poursuite en recouvrement.

Des lignes qui suivent nous ne retiendrons que deux :

15. [πρ]αττόντων[ν] ὁ κόσμος[ς]
18. ἀποδόντων τ[ῶ]ι ν[ικ]ήσαντι,

d'où il résulte que le cosme était chargé du recouvrement, à la suite du procès mentionné aux l. 8 et 9, et remettait à la partie gagnante le montant de l'amende ou des dommages-intérêts fixé par le jugement ¹.

Pour Delphes, nous avons admis que les condamnations étaient notifiées par la partie gagnante aux « ἄρχοντες » des deux cités, Delphes et Pellana (n° II B, l. 18) ; mais nous avons dit aussi (p. 46) que les détails de la procédure d'exécution nous échappaient. Le délai même est inconnu ² ; il est dit simplement que les poursuites auront lieu conformément au *σύμβολον*, ou encore « conformément aux lois de la cité », ὁ πόλις πρασσέσθω νόμοις τοῖς αὐτ[ῶ]ς. Ces lois, nous les ignorons.

1. L. 25, p. 221, lire probablement : [αὶ δὲ μὴ πρὶ ἑαίεν, ὁ π]ρόδικος ἐστρωσαν...

2. Peut-être trente jours. Cf. J. Demargne, p. 220, l. 17 : [ὁ κόσμος τὰν τριάκοντα ἡμέρας].

CHAPITRE IV

SUSPENSION DES TRIBUNAUX.

§ 1. *A Athènes.* — § 2. *En dehors d'Athènes : Asie Mineure, Thessalie, Béotie.* — § 3. *A Delphes.*

Un paragraphe déjà cité du traité de Delphes nous fournit, sur la suspension des tribunaux en temps de guerre et sur l'ajournement des procès, des renseignements d'autant plus précieux que cette question de droit public est mal connue. Le *Dictionnaire des antiquités* ne l'a pas abordée : dans l'article *Justitium*¹, la Grèce est laissée de côté. Le texte de Delphes nous aidera à combler cette lacune.

J'en donnerai d'abord la traduction :

II B, l. 19-25. « Les instances seront annoncées aux gens de Pellana et aux gens de Delphes au temps de... Elles seront introduites [devant les tribunaux] en tout temps.

§. Pour tous les griefs [antérieurs qui n'ont pas encore été réglés], il sera procédé au règlement dans le délai de trois ans à partir de la conclusion du présent traité, à moins que, une guerre étant survenue, les deux tiers des citoyens ne fassent campagne hors des frontières... ou qu'une des parties ne soit tenue éloignée de la ville par le service militaire ou par une ambassade... : [en ce cas] le délai commencera à courir du jour où sera revenue [ladite partie]... [Tout retard exposerait le...] à une amende de deux mille drachmes. »

(Que le cours de la justice ait été parfois suspendu — plus ou moins complètement — en Grèce, nous le savions déjà de source

1. L'article, paru en 1899, est de M. Édouard Cuq, l'auteur de l'ouvrage classique intitulé : *Les institutions juridiques des Romains*, 2^e édit., I, 1901 ; II, 1908.

sûre, et il ne sera pas sans intérêt de joindre à l'inscription de Delphes les textes qui nous l'apprenaient. Le nombre s'en est accru depuis qu'en 1819 M.-H.-E. Meier énumérait, dans une note, d'une dissertation souvent citée¹, les textes athéniens. Ceux-ci sont les plus nombreux.

§ 1. A Athènes.

v^e SIÈCLE. — 415/4. *Thucydide*, VI, 91, 7. Vers la fin du discours qu'il prononce à Sparte pour engager les Lacédémoniens à occuper et fortifier Décélie, Alcibiade résume en ces termes les dommages principaux qui résulteront pour Athènes de cette opération : καὶ τῆς τοῦ Αἰγυρείου τῶν ἀργυρείων μετὰλλων προσόδου καὶ ὅσα ἀπὸ γῆς καὶ δικαστηρίων νῦν ὠρελοῦνται εὐθὺς ἀποστερήσονται. Le scholiaste, qui avait ce même texte sous les yeux, entend par revenus tirés des tribunaux les amendes : « les Athéniens, ajoute-t-il, allaient en être privés, l'établissement de l'ennemi sur leur territoire ne leur laissant pas le loisir de plaider². » L'explication du scholiaste est à corriger et à compléter. Alcibiade fait, semble-t-il, allusion à la diminution du nombre des procès, actions civiles aussi bien qu'actions publiques, demandes présentées par des citoyens, des étrangers ou des tributaires. De plus l'État athénien ne bénéficiait pas seulement des amendes. Mais la suspension des tribunaux n'est qu'une hypothèse et rien ne la justifie³. On a fait remarquer avec raison⁴ que rien dans Aristophane, par exemple, n'autorise à croire que le cours de la justice ait été interrompu pendant la guerre du Péloponnèse, et le texte suivant d'Isée dit exactement le contraire.

Isée, V (Succession de Dikaiogénès), 7 : ἐπειδὴ δὲ ἐνεῖχαντο τὸν

1. *De bonis damnatorum et fiscalium debitorum*, Berlin, 1819, p. 190, note 110.

2. Schol. ad loc. : ταύτης οὖν τῆς πάσης προσόδου στερήσεισθαι ἔμελλον οἱ Ἀθηναῖοι, πολεμίων αὐτοῖς ὀφειζόμενων ἐν τῇ γῶρᾳ καὶ σπολὴν οὐ παρεχόμενων δικάζεσθαι.

3. Meineke a tort aussi de corriger δικαστηρίων en δικαστευτηρίων que J.-H. Lipsius me semble accepter trop facilement (*Der attische Process*², p. 188, note 119). Nous avons dit que δικαστηρίων était la leçon de l'exemplaire que le scholiaste avait sous les yeux.

4. J.-H. Lipsius, *op. loc. cit.*

B. HAUSSOULLIER. *Traité entre Delphes et Pellana.*

κλήρον, ὁμόσχαντες μὴ παραβήσεσθαι τὰ ὁμολογημένα, ἐκέκμητο ἕκαστος δώδεκα ἔτη ἃ ἔλαχε καὶ ἐν τούτῳ χρόνῳ οὓσων δικῶν οὐδεὶς αὐτῶν ἤξιωσε τὰ πεπραγμένα εἰπεῖν ἀδίκως πεπραχθαι, πρὶν δυστυχησάσης τῆς πόλεως καὶ στάσεως γενομένης Δικαιογένους οὕτως... ἡμεροβήτει ἡμῖν ἅπαντες τοῦ κλήρου. Le partage de succession dont il est parlé ici eut lieu après la mort de Dikaiogénès II, qui était tombé à Cnide en 411 ¹. Comme il n'y a pas de raison de contester le chiffre de douze ans, c'est après le renversement des Trente et le rétablissement de la démocratie, ou plutôt sous l'archontat de Xénainétos (401/0) ², que le client d'Isée fut attaqué et dépossédé. Ses adversaires disposèrent-ils vraiment de douze ans pour faire valoir leurs revendications ? A la vérité, l'expression οὓσων δικῶν (« alors qu'on pouvait plaider ») ne peut s'appliquer ni au régime des Trente (404/3), ni même aux archontats d'Euclide et de Mikon (403-401) ; elle convient au contraire à la plus longue période qui s'étend de 411 à la fin de la guerre du Péloponnèse ³. On pouvait donc plaider pendant la guerre du Péloponnèse, même après l'occupation de Décélie.

Sous les Trente. — *Lysias*, XVII (Δημοσίων ἀδικημάτων). Le grand-père des plaideurs a prêté deux talents à Ératon, fils d'Érasiphon. Sa vie durant, Ératon a régulièrement versé les intérêts et rempli ses obligations. Lui mort, ses fils s'en dispensent : 3 ἐν μὲν οὖν τῷ πολέμῳ, διότι οὐκ ἦσαν δίκαι, οὐ δυνατοὶ ἦμεν παρ' αὐτῶν ἃ ὠρεῖλον πράττεσθαι· ἐπειδὴ δὲ εἰρήνη ἐγένετο, ὅτε περ πρῶτον αἱ ἀστικαὶ δίκαι ἐδικάζοντο, λαχὼν ὁ πατὴρ παντὸς τοῦ συμβολαίου Ἐρασιστράτῃ, ὅσπερ μόνος τῶν ἀδελφῶν ἐπεδήμει, κατεδικάσατο ἐπὶ Ξεναινέτου ἄρχοντος (401/0). Ératon est donc mort tout à fait à la fin de la guerre du Péloponnèse, peu avant la prise d'Athènes par Lysandre et l'établissement des Trente qui suspendirent les tribunaux.

Isocrate, XXI (πρὸς Εὐθύβουν ἀμάρτυρος). Après l'établissement

1. Voyez Isée, V, 6 ; 42. Cf. W. Wyse, *The Speeches of Isaeus*, p. 411-412.

2. Cf. *Lysias*, XVII, 3. Le texte est cité plus bas.

3. Il est surprenant que S.-A. Naber ait proposé de corriger le texte, si clair et — nous l'allons voir — si conforme à l'usage attique, d'Isée. Au lieu de : ἐν τούτῳ χρόνῳ οὓσων δικῶν, il faut lire, dit-il : πολλῶν οὓσων δικῶν, comme on lit, VIII, 4 : πολλῶν δὲ δικῶν ἐν τῇ πόλει γενομένων (*Adnotationes criticae ad Isaei orationes*, *Mnemosyne*, V, 1877, p. 402). Maintenons en toute sûreté οὓσων δικῶν.

des Trente, Nicias, ne se sentant plus en sûreté à Athènes, met ses affaires en ordre et va vivre à la campagne. Entre autres mesures de précaution, il avait déposé trois talents chez son cousin Euthynous, sans témoin, sans contrat. Voulant s'éloigner encore, il réclame son dépôt : Euthynous lui remet deux talents et nie en avoir reçu un troisième. Nicias n'a d'autre ressource que d'aller conter l'affaire à ses familiers et de se plaindre : 7 ἀναστατάως ἐχόντων τῶν ἐν τῇ πόλει καὶ δικῶν οὐκ οὐτῶν τῷ μὲν οὐδὲν πλεόν ἢν ἐγκαλοῦντι, τῷ δὲ οὐδὲν ἢν δέος ἀποστεροῦντι. "Ωστε τὸν μὲν οὐδὲν ἢν θαυμαστόν, ὅτε καὶ οἱ μετὰ μαρτύρων δανεισάμενοι ἐξηρνοῦντο, τότε ἃ μόνος παρὰ μόνου ἔλαβεν ἀποστερήσαι τὸν δ' οὐκ εἰκόσ, ὅτε οὐδ' οἷς δικαίως ὠφείλετο οἷόν τ' ἢν πράττεσθαι, τότε ἀδίκως ἐγκαλοῦντα οἷεσθαι τι λήψεσθαι.

IV^e SIÈCLE. — Après 368. [*Démosthène*] XLV (contre Stéphanos I). Au retour d'une triérarchie, en 368, Apollodoros trouve sa mère mariée à Phormion, qui détenait en outre la grande fortune laissée par Pasion à son fils. Apollodoros eût volontiers plaidé, mais la guerre ayant interrompu le cours des affaires civiles, il intenta contre l'ancien affranchi de son père l'action publique d'outrage : 3 et suiv. πολλ' ἀγανακτήσας καὶ χιλεπῶς ἐνεγκών, δίκην μὲν οὐχ οἷός τ' ἢν ἰδίαν λαχεῖν (οὐ γὰρ ἦσαν ἐν τῷ τότε καιρῷ δίκαι, ἀλλ' ἀνεβλάλλεσθ' ὑμεῖς διὰ τὸν πόλεμον ¹), γραφήν δ' ὁδρεως

1. Les Athéniens n'usaient pas d'un terme spécial pour désigner ces actions remises, sans doute parce que les remises étaient rares. L'adjectif ἀναβόλιμος ne nous est connu que par la glose d'Hésychius : 'Αναβόλιμοι δίκαι, αἱ διὰ περίστασιν εἰς ὑπέρθεσιν ἐμπίπτουσιν, mais des inscriptions thessaliennes, récemment découvertes à Gonnoi par M. A. S. Arvanitopoulos, nous ont fourni deux termes qu'il en faut rapprocher : βόλιμοι δίκαι et βολιμοδικασταί (*Ἀρχαιολογική Ἐφημερίς*, 1914, p. 129 et suiv.). M. Arvanitopoulos, abandonnant la première explication qu'il avait tentée du mot βόλιμοι (δίκαι ἀπό συ. βόλων, p. 130), s'est rallié à celle que nous avions proposée, chacun de notre côté, M. Ad. Wilhelm et moi (Ad. Wilhelm, dans l'*Ἀρχ. Ἐφημ.*, 1912, p. 253 — Bernard Haussoullier, dans une communication à l'Académie des Inscriptions, séance du 2 août 1912, *Comptes rendus*, p. 371 et dans une lettre à M. Arvanitopoulos, *Ἀρχ. Ἐφημ.*, 1914, p. 173). Les βόλιμοι δίκαι sont les actions qui ont été remises διὰ περίστασιν, « par suite des circonstances », comme le dit Hésychius. Elles sont assez nombreuses à Gonnoi, au II^e siècle avant notre ère, pour qu'on l'asse venir à plusieurs reprises des juges étrangers, qu'on désigne plus exactement sous le nom de βολιμοδικασταί.

Aux βόλιμοι δίκαι s'opposent, à Gonnoi, les εὐθεῖαι δίκαι, c'est-à-dire les actions qui sont jugées dès que la demande est formée, dans les délais

γράφονται πρὸς τοὺς θεσμοθέτας αὐτόν. (4) Χρόνου δὲ γιννομένου, καὶ τῆς μὲν γραφῆς ἐκκρουομένης, δικῶν δ' οὐκ εὐσῶν, γίνονται παῖδες ἐκ τοῦ-του τῇ μητρὶ. La guerre dont parle Apollodoros est celle où Athènes était engagée contre les Thébains. La suspension des tribunaux datait peut-être de cette même année 368 où les Athéniens envoyèrent en Thessalie, au secours d'Alexandre de Phères, une escadre de trente vaisseaux et mille hoplites, sous le commandement du stratège Autoklès¹.

En 348. — *Démosthène*, XXXIX (contre Béotos I). Manti-théos, fils légitime de Mantias, conteste à Béotos, fils adoptif, le droit que celui-ci s'est fait reconnaître par les démotés de Thorikos, de porter le nom de Mantithéos. Il insiste sur les inconvénients et les dangers d'une confusion perpétuelle entre les deux frères : (16) καὶ γὰρ νῦν, ὅτ' εἰς Ταμύνας παρήλθον οἱ ἄλλοι, ἐνθάδε τοὺς Χοῶς ἄγων ἀπελείσθη καὶ τοῖς Διονυσίοις καταμείνας ἐχόρευεν, ὥς ἄπαντες ἑωρᾶθ' οἱ ἐπιδηροῦντες. (17) Ἀπελθόντων δ' ἐξ Εὐβοίας τῶν στρατιωτῶν, λιποταξίῳ προτεκλήθη, καὶ γὰρ ταξιαρχῶν τῆς φυλῆς ἡγαραζόμεν κατὰ τουνόματος τοῦ ἑμαυτοῦ πατρόθεν δέχεσθαι τὴν λῆξιν καὶ εἰ μισθὸς ἐπορίσθη τοῖς δικαστηρίοις, εἰσῆγον ἂν δῆλον ὅτι. Il s'agit de la guerre « sans gloire et coûteuse² » que les Athéniens entreprirent inutilement pour recouvrer l'Eubée (349/8).

En somme, l'interruption du cours de la justice à Athènes se présente sous deux aspects : tantôt elle est l'œuvre d'un tyran : tantôt la pénurie du trésor public l'impose à la démocratie même. Si nous nous en tenons à la période classique, les seuls tyrans qui aient suspendu l'action des tribunaux sont les Trente : c'étaient des citoyens athéniens, mais ils n'ont pu se maintenir qu'avec l'appui, les subsides et la garnison des Lacédémoniens³.

ordinaires, sans retard ni remise (cf. Hésychius, s. v. Εὐθὺς où, entre autres significations, est mentionnée celle-ci : παρχρηστικά). Même pour les εὐθεῖαι δίκαι, il arrive qu'on doive faire appel à des juges étrangers (Ἀρχ. Ἐφημ., 1911, p. 134, n° 69, l. 14-15. Cf. p. 130).

Enfin le Papyrus de Halle nous permet d'ajouter un terme à cette série : ἐπεμβολαὶ δίκαι, *Dikaïomata*, l. 139; 150; 155. Sur les circonstances de la remise de ces procès à Alexandrie, voy. plus loin, ch. iv, § 3, p. 111, note 2.

1. Diodore, XV, 71, 4.

2. Démosthène, V, sur la Paix, 3 : πόλεμον ἀδοξόν καὶ ἀπανταρόν.

3. Il suffira de renvoyer aux chap. 35-38 de l'Ἀθηναίων πολιτεία d'Aristote. On sait que Pisistrate et les Pisistratides avaient maintenu les tribunaux athéniens (Thucydide, VI, 53, 6; Aristote, Ἀθην. πολ., 16, 8. A

Pour la démocratie, on comprend qu'elle n'ait eu recours à cette mesure que sous la contrainte de difficultés financières insurmontables. L'administration de la justice n'était pas seulement une des conditions de la vie normale, c'était avant tout un des droits essentiels du citoyen. Quand Aristote donne du citoyen la définition bien connue : « celui qui a sa part du pouvoir délibératif et du pouvoir judiciaire ¹ », il a manifestement Athènes en vue. Pour suspendre l'exercice de ce droit, il fallait, encore une fois, des raisons invincibles. Encore Athènes n'a-t-elle jamais interrompu le cours des actions publiques, mais seulement celui des actions civiles.

On voit maintenant pourquoi nous avons évité de prononcer le mot de *justitium* ; il a le double avantage d'être très simple et très connu, mais ne serait pas exact. M.-H.-E. Meier, qui écrivait en latin, l'a employé dans la dissertation citée plus haut, et après lui Schœmann et Lipsius ², mais qu'on relise dans le *Dictionnaire des antiquités* l'excellent article *Justitium*, dû à M. Édouard Cuq, et l'on comprendra mieux encore comment cette mesure exceptionnelle, décrétée à Rome quand la patrie était en danger, pour faciliter la levée en masse des citoyens, n'a rien de commun avec l'interruption du cours de la justice à Athènes ³. A Rome, c'est une mesure positive ; à Athènes, c'est en quelque sorte une mesure négative que les circonstances imposent. Dès que le *justitium* est décrété à Rome, on ferme le trésor public ; quand on ne plaide plus à Athènes, c'est que le trésor est vide et ne peut fournir le salaire des héliastes. Il est vrai que c'est généralement la guerre qui vide le trésor athénien,

l'autre extrémité de l'histoire d'Athènes en quelque sorte, au temps de Mithridate, en 88, le tyran Athénien, qui était Athénien lui-même, ne supprima pas les tribunaux ; il leur laissait, à vrai dire, peu de liberté, et savait se passer d'eux pour mettre des citoyens à mort, mais les tribunaux fonctionnaient. Voy. Poseidonios, cité par Athénée : *Fragmenta historico-rum graecorum*, III, fr. 41, p. 269 : καὶ ἀκρίτους ἀπολλοῖσι, προσβάσαντας καὶ στρεβλώσας πολλοῖς δὲ καὶ προδοσίᾳ θάνατος ἐπῆγεν, ὥς τοῖς συγᾶσι περὶ καθόδου συνεργούσιν, ὧν οἱ μὲν διὰ τὸν φόβον πρὸ τῆς κρίσεως ἔφευγον, οἱ δ' ἐν τοῖς δικαστηρίοις κατεδικάζοντο, αὐτοὺς τὰς ψήφους φέροντας.

1. *Politique*, III, 1275 b, 18 : ὅ... ἐξουσία κοινωμεῖν ἀρχῆς βουλευτικῆς καὶ κριτικῆς.

2. *Der attische Process* ², p. 188, note 119.

3. Cf. Th. Reinach, *De l'état de siège et des institutions de salut public à Rome, en France et dans les législations étrangères* (Thèse de doctorat en droit), 1885, p. 53 et suiv.

27. Ὅσα δέ ἐστιν (ὕμῃν) πρὸς τοὺς Λεβεδιούς ἢ τοῖς Λεβεδίοις π[ρὸς
 ὕμῃς, ποεῖν ἀμφοτέ-]
 [ρ]ους συνθήκην, γράψασθαι δὲ τὴν συνθήκην, καὶ ἂν τι ἀντιλ[έγεται
 πρὸς τὴν]
 [σ]υνθήκην, ἐπικριθῇ· ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ ἐξακλήνωι· ἐκκλητην [δὲ
 πόλιν ἐλέσθαι]

30. ἀμρότεροι συνωμολόγησαν Μιτυλήνην.

« Quant aux procès que vous avez contre les Lébédiens ou que les Lébédiens ont contre vous, vous ferez entre vous et eux une convention qui sera rédigée par écrit et, s'il y a quelque opposition à cette convention, la décision sera rendue par la ville arbitre dans les six mois. Les deux groupes se sont entendus pour désigner Mitylène comme ville arbitre. »

30. Τὰ μὲν οὖν ἄλλα ὑπ[ε]λαμ-
 βάνομεν ἐπὶ τοιοῦτοις]
 [γ]ράφειν τοὺς συνθηκογράφους, οἷς ἂν ποτε γινώσκωσιν· ἐπεὶ [δὲ
 τοσαῦτα τὸ πλεῖθος ἀκ-]
 οῦομεν εἶναι τὰ συναλλάγματα καὶ τὰ ἐγκλήματα ὥστε, ἂν τῶι [νόμῳ
 διακριθῇ διὰ παν-]
 τὸς τοῦ χρόνου ¹, μηθέναι ἂν δύνασθαι ὑπομῖναι — καὶ γὰρ ἕως τοῦδε
 οὐ δοκεῖ προκοπὴν εἶ-]
 ληφέναι ταῦτα < ἅπερ > οὐδὲ κί συν[θῆ]κε συντετελέσθαι διὰ τὸ
 εἶ[ναι] πολλοῦ ἄκουρα]
 35. εἶναι ὕμῃν τὰ συναλλάγματα — καὶ ἂν προστιθῶνται οἱ τόκοι πα[ρ']
 ἑκάστου ἕτος, μηθενί]
 [δ]υνατὸν εἶναι ἀποτεῖσαι, οἴομεθα δὲ δεῖν, ἂν μὲν ἔχοντες ἀπο[τε]-
 σωσιν οἱ ὀφείλο-]
 ντες, γράφειν τοὺς συνθηκογράφους μὴ πλεῖον διπλασίου ἀπο[δ]οῦναι
 τοῦ χρέους],
 38. ἂν δὲ εἰς δίκην ἐλθόντες ὀφείλωσι, τριπλάσιον.

« Nous admettons que les rédacteurs de la convention la rédigent comme ils l'entendent. Toutefois comme la quantité de ces obligations est telle, paraît-il, que si le jugement s'en faisait d'après la loi, *sans aucune interruption des tribunaux*, personne ne pourrait le supporter — car jusqu'à ce jour le règlement de

1. Je maintiens la ponctuation donnée par Ch. Michel. C'est à tort, semble-t-il, que Dittenberger met la virgule avant διὰ παντός τοῦ χρόνου.

ces affaires n'a guère avancé, ni les contrats n'ont reçu leur exécution, parce que les obligations sont depuis longtemps sans valeur — et que, si les intérêts sont ajoutés chaque année, personne ne pourra payer, nous décidons en conséquence ce qui suit : si les débiteurs consentent à payer, les rédacteurs de la convention écriront qu'il ne sera pas payé d'intérêts au delà du double ; s'ils préfèrent plaider et qu'ils soient reconnus débiteurs, ils paieront le triple. »

38.

(§ 7) Ὅταν δὲ ἡ συνθήκη[η]
ἐπικυρωθῇ, γρά-

ψασθαι τὰς δίκας καὶ ἐγδικάσασθαι ἐν ἐνικυτωῖ. Ὅσοι δ' ἂν μὴ γρά-
ψων[ται ἢ ἐγδικάσων-]

40.

[τα]ῖ ἐν τῷ γεγραμμένῳ χρόνῳ, δικῶν οὐσῶν, μηκέτι εἶναι γρά-
ψασθαι μηδ' [ἐγδικάσασθαι. Ἐὰν δέ τι-]

ς τῶν ὑμετέρων ἢ τῶν Λεβεδίων μὴ ἐπιδημῇ ἐν ταῖς προθεσμίαις,
ἐξ[έστω τῷ δικαζομένῳ προ-]

σκαλέσασθαι ἀπὸ τοῦ ἀρχείου καὶ ἀπὸ τῆς οἰκίας, δηλοῦντα τῷ
[ἄρχοντι ὅτι προσκαλεῖται]

ἢ ἐνικυτίον κ(λ)ητό(ρ)ων δύ[ο] ἀξιό[χ]ρεων. Εἰς δὲ τὸ λοιπὸν καὶ
διδόναι [καὶ λαμβάνειν δίκας κατὰ νό-]

μους εὖς ἂν ὑπολαμβάνοιτε ἴσους ἀμφοτέρους εἶναι.

§ 7. — « Quand la convention aura été ratifiée, les actions seront inscrites et jugées dans l'année. Ceux qui, ayant des actions, ne les auront fait ni inscrire ni juger dans le temps prescrit, si les tribunaux ne sont pas suspendus, ne pourront plus les faire inscrire ni juger.

Si quelqu'un des vôtres ou des Lébédiens se trouve absent pendant le délai dont il s'agit, le demandeur pourra l'assigner soit au lieu où siègent les magistrats, soit à domicile, en justifiant de la formalité devant le magistrat ou en présence de deux recors solvables.

† A l'avenir, vous plaiderez, comme demandeurs ou comme défendeurs, conformément aux lois qui vous paraîtront justes pour les uns comme pour les autres. »

Il faut insister, à la l. 40, sur l'expression δικῶν οὐσῶν et lui donner tout son sens en la rapprochant d'abord des mots ἐκ παντὸς τοῦ χρόνου (l. 32) que nous avons soulignés dans notre

traduction, puis et surtout des orateurs attiques cités plus haut. La signification n'en est pas douteuse. Le roi Antigone ou plus exactement la chancellerie royale, formée en très grande partie de Grecs, prévoit le cas où le cours de la justice sera interrompu à Téos : le cas s'était donc déjà présenté à Téos comme à Lébédos.

Aux noms de Téos et de Lébédos, nous pouvons joindre en Asie Mineure ceux de *Priène* et de *Phocée*. Pour Priène, j'étudierai plus loin, au § 3 du même chapitre, l'inscription sur laquelle je me fonde; pour Phocée, le texte des *Économiques* cité plus haut (p. 88. note 1) nous prouve amplement que, du fait de la guerre, les tribunaux étaient restés longtemps sans y siéger.

THESSALIE. — Voir les inscriptions de *Gonnoi* citées plus haut, p. 99, note 1. Bien que la venue, à Gonnoi, de juges étrangers, notamment de *βελιπεδικασταί*, atteste autant l'impuissance que l'inaction des tribunaux de la cité, il n'est pas téméraire de supposer que l'impuissance même de ces tribunaux aboutissait promptement à la suspension. Les plaideurs défiants renonçaient eux-mêmes à demander des juges à leur cité : force était, à la longue, d'en faire venir de l'étranger.

BÉOTIE. — Fin du III^e siècle et commencement du II^e. Deux textes de Polybe, le premier surtout, nous fournissent le commentaire le plus précis de l'article du traité delphique cité en tête de ce chapitre. Au livre XX, qui se rapporte à l'Olympiade 147, 1 (192 av. J.-C.), Polybe décrit l'état lamentable où en était réduite la Béotie, depuis de longues années déjà. Oublieux de la gloire de leurs ancêtres, de cette *προγονική δόξα* qui pesait lourdement sur tant de cités grecques et qui devait encore leur rendre service ¹, les Béotiens se laissaient aller à la ruine, à l'anéantissement, largement encouragés par des chefs qui trouvaient leur compte à ce désordre. Il faut citer et traduire la première partie du ch. 6 :

XX, 6, 1. Τὰ δὲ κοινὰ τῶν Βοιωτῶν εἰς τοσαύτην παραχρῆγοναι καχεξίαν ὥστε σχεδὸν εἴκοσι καὶ πέντ' ἐτῶν τὸ δίκαιον μὴ διεξήχθαι παρ' αὐτοῖς

1. Voy. Polybe, XX, 5, 4, où l'auteur parle des Béotiens : *βραχέως (δ') αἰθυσματος ἐγκαταλειπομένου τῆς προγονικῆς δόξης* et cf. le mot profond — et toujours vrai — de César aux Athéniens : *Ποσάκις ὑμεῖς ὑπὸ τῶν αὐτῶν ἀπολαυμένους ἢ δόξαν τῶν προγόνων περιστώσει* : Appien, *Bell. civil.*, II, 88.

μήτε περί τῶν ἰδιωτικῶν συμβολαίων μήτε περί τῶν κοινῶν ἐγκλημάτων, (2) ἀλλ' οἱ μὲν φρουρὰς πρξαγγέλλοντες τῶν ἀρχόντων, οἱ δὲ στρατείας κοινάς, ἐξέκοπτον ἀεὶ τὴν δικαιοδοσίαν· ἐνιοὶ δὲ τῶν στρατηγῶν καὶ μισθοδοσίας ἐποιοῦν ἐκ τῶν κοινῶν τοῖς ἀπόροις τῶν ἀνθρώπων. (3) Ἐξ ὧν ἐδιδάχθη τὰ πλήθη τούτοις προσέχειν καὶ τούτοις περιποιεῖν τὰς ἀρχάς, δι' ὧν ἔμελλε τῶν μὲν ἀδικημάτων καὶ τῶν ὀφειλημάτων οὐχ ὑφέξειν δίκας, προσληψέσθαι (δὲ) τῶν κοινῶν αἰεὶ τι διὰ τὴν τῶν ἀρχόντων χάριν.

« La Béotie en était venue à une telle perversion que depuis près de vingt-cinq ans on n'y rendait plus la justice, ni pour les actions fondées sur des contrats particuliers, ni pour les actions publiques; les magistrats s'arrangeaient en effet pour interrompre constamment le cours de la justice, en ordonnant tantôt un service de place, tantôt une sortie en masse. Quelques stratèges même allaient jusqu'à distribuer, sur les deniers publics, un salaire aux citoyens pauvres. La multitude prit ainsi l'habitude de s'attacher à ces hommes et de leur réserver les magistratures; la complaisance de ces chefs la mettait à l'abri de tout procès pour délits et pour dettes et lui assurait de plus de nouvelles parts des deniers publics. »

Quand les Romains eurent fait la paix avec Antiochus, les Béotiens comprirent les dangers d'un pareil état de choses et voulurent y remédier. Polybe, toujours bien informé, consacre aux affaires de Béotie un nouveau chapitre, malheureusement mal conservé et incomplet : XXII, 4, 2 (Ol. 147, 4). Διὸ καὶ τῆς δικαιοδοσίας ἐλκομένης παρ' αὐτοῖς σχεδὸν ἐξ εἴκοσι καὶ πέντ' ἐτῶν, τότε λόγοι διεδίδοντο κατὰ τὰς πόλεις, φασκόντων τινῶν διότι δεῖ γίνεσθαι διέξοδον καὶ συντέλειαν τῶν πρὸς ἀλλήλους ¹. Πολλῆς δὲ περὶ τούτων ἀμυσιβητήσεως ὑπαρχούσης διὰ τὸ πλείους εἶναι τοὺς καχέοντας τῶν εὐπόρων... « Aussi, comme le cours de la justice était suspendu depuis près de vingt-cinq ans, ce fut l'objet de conversations dans les cités : d'aucuns avançaient qu'il fallait en sortir et terminer tous les procès pendants. L'accord était loin de se faire, les partisans du trouble étant plus nombreux que les riches... »

Sur ces entrefaites, le Sénat demanda aux Béotiens de laisser rentrer Zeuxippos et ses partisans qu'ils avaient bannis. C'était installer en Béotie un ami de Rome et compromettre du même

1. Cf. les l. 34-35 du rescrit d'Antigone, citées plus haut, p. 103 : οὐδὲ αἱ συνθήκαι συντελέεσθαι διὰ τὸ ἐκ πολλοῦ ἀκυρά] εἶναι ὑμῖν τὰ συναλλάγματα.

coup les bonnes relations avec le roi de Macédoine. Les Béotiens font diligence et, reprenant d'anciennes accusations déposées contre Zeuxippos, réunissent un tribunal qui le condamne : XXII, 4, 6. Βουλόμενοι κατακηρυχθῆναι τὰς κρίσεις τὰς κατὰ τῶν περὶ τὸν Ζεῦ-ξιππον, ἃς ἦσαν πρότερον αὐτοῖς ἐπιγεγραμμένοι (7) καὶ τούτῳ τῷ πρόπῳ τῶν δικῶν μίαν μὲν αὐτῶν καταδίκασαν ἱεροσυλίας, διότι λεπίσασιν τὴν τοῦ Διὸς τράπεζαν ἀργυρᾶν οὖσαν, μίαν δὲ θανάτου διὰ τὸν Βραχυλλῆου φόνον. « Voulant [prendre les devants] en publiant le jugement des actions qu'ils avaient [reçues et] inscrites précédemment contre Zeuxippos et consorts, [ils réunirent le tribunal] qui les condamna pour sacrilège, pour avoir enlevé le revêtement d'argent de la table de Zeus, et pour meurtre, pour avoir tué Brachyllès. »

Rome, avertie par Zeuxippos lui-même, donna l'ordre aux Étolien et aux Achéens de ramener les bannis en Béotie. Les Achéens s'efforcent de négocier : XXII, 4, 10-11. Οἱ δ' Ἀχαιοὶ τοῦ μὲν (διὰ) στρατοπέδων ποιείσθαι τὴν ἔσθον ἀπέσχον, πρεσβευτὰς δὲ προσχειρίσαντο πέμπειν τοὺς παρὰ κλέστοντας τοὺς Βοιωτοὺς τοῖς λεγομένοις ὑπὸ τῶν Ῥωμαίων πειθαρχεῖν καὶ τὴν δικαιοδοσίαν, καθάπερ καὶ τὴν ἐν αὐτοῖς, οὕτω καὶ τὴν πρὸς αὐτοὺς ἐπὶ τέλος ἀγαγεῖν. Συνέβαινε γὰρ καὶ τὰ πρὸς τοὺτους συναλλάγματα παρέλκεσθαι πολὺν ἤδη χρόνον. « Les Achéens, ne voulant pas recourir aux armes, décidèrent d'envoyer d'abord des ambassadeurs aux Béotiens, pour les engager à obéir aux ordres des Romains, et, puisqu'ils avaient recommencé à rendre la justice entre eux, ils leur demandèrent de mettre également fin aux procès pendants entre Achéens et Béo-tiens. Il y avait en effet longtemps que l'exécution des contrats consentis par les deux peuples était ajournée. »

Les Béotiens promirent, mais ne tinrent pas. Terminons ce tableau de mœurs judiciaires par un dernier trait qui n'est pas déplacé dans le commentaire de notre traité. Las d'attendre le paiement de leurs créances, un certain nombre d'Achéens obtinrent de Philopémen, alors stratège de la ligue, l'autorisation d'user du droit de représailles contre les Béotiens. D'où saisie de troupeaux, conflit armé, menace de guerre ¹. Il est permis de supposer que, si les Achéens avaient préféré d'abord l'envoi d'une

1. Polybe, XXII, 4, 13 : διόπερ ὁ Φιλοποίμην..... ἀπέδωκε τοῖς αἰτουμένοις τὰ ῥύσια κατὰ τῶν Βοιωτῶν; 17 : οἱ τε Μεγαρεῖς ἐπέσχον τὰ ῥύσια. Il est parlé de représailles (ῥύσια) dans un décret delphique, de la fin du III^e siècle, dont on ne saura peut-être gré de citer et de traduire un fragment (Ch. Michel,

ambassade à une expédition militaire, ce n'était pas seulement pour échapper à une guerre, mais avec l'espoir de rétablir des relations normales et des tribunaux, pour aboutir enfin au règlement de tous les procès pendants. Les ambassadeurs achéens ne s'en cachent pas, et ceux de leurs nationaux qui étaient créanciers des Béotiens n'ont pas été étrangers à la rédaction de leurs instructions. Que Béotiens et Achéens fussent liés par un σύμβολον, la chose n'est pas douteuse non plus.

Est-il besoin de dire, à l'honneur d'Athènes, qu'elle n'a jamais connu pareille anarchie ? Fidèle à ses principes et à son idéal, la démocratie athénienne n'est jamais tombée si bas. Elle a dû, à de rares intervalles, suspendre les actions civiles, mais les actions publiques ont toujours suivi leur cours. La Béotie n'a pas pu s'arrêter sur la pente. Notons pourtant que, malgré l'impunité dont ils étaient assurés par la complicité du plus grand nombre,

no 268 ; Dittenberger, *Sylloge*², no 466. Le décret est rendu en l'honneur du Delphien Philistion et de ses descendants. C'est en réalité une transaction : au prix de certains privilèges (exemption de la χορηγία et du ἱερικόν), Philistion donne décharge à la ville. L. 5 et suiv. : ἀπολελύσθαι δὲ τὰν πόλιν ἀπὸ τῶν βυσίων πάντων ὧν ἐπεκάλει Φιλίστιον ὑπὲρ τὰν πόλιν, ἃ προτέτεικεν ὑφ' ὧν ἔρατο (ἡ δὲ) ἐρρουσίσται ὑπὲρ τὰν πόλιν. « La ville sera déchargée de toutes les repréailles que faisait valoir Philistion par droit de recours contre elle, en remboursement des avances par lui faites à ceux par qui il prétendait avoir été saisi aux lieu et place de la ville. » Le texte grec est encore plus gauche qu'obscur. La phrase est embarrassée, le premier ὑπὲρ τὰν πόλιν où le datif τῇ πόλει eût suffi, est plus maladroit qu'incorrect, mais le sens peut être tenu pour certain. Des étrangers, créanciers de Delphes, ont saisi Philistion et se sont fait payer par lui. Philistion se retourne contre la ville, qui transige. Voy. R. Dareste, *Du droit de repréailles principalement chez les anciens Grecs*, dans la *Revue des Études grecques*, II, 1889, p. 305 et suiv. Dareste a montré p. 317 comment l'usage des repréailles s'était perpétué jusqu'à nos jours et comment il se retrouve chez un peuple moderne, les Kabyles. Aux exemples qu'il a cités je me permettrai d'en ajouter un qui n'est peut-être pas déplacé dans le commentaire du décret en l'honneur de Philistion. Je l'emprunte au livre de E. Dejean, *Un prélat indépendant au XVII^e siècle, Nicolas Pavillon*, 1909, p. 97, note 1. Dejean lui-même l'empruntait à un article de M. Joseph Armagnac paru dans la *Revue d'histoire et d'archéologie du Roussillon*, IV, 1903. « La communauté de Caudiès étant trop pauvre pour payer les droits dus à Louis XIV pour son avènement, le commis à la levée de l'impôt trouva plus simple de saisir le cheval d'un paisible habitant de Caudiès qui se trouvait pour ses affaires à Limoux, « au logis où pend l'enseigne le Chapeau Rouge ». Ce fut à ce dernier, Jean Bernard Coste d'el Bouilh, à plaider pour essayer de se faire rembourser par la communauté. » Philistion eût fait de même à Delphes, si la ville n'avait transigé.

les magistrats béotiens voulaient donner une apparence de légalité à leurs mesures révolutionnaires : ils envoyaient des détachements tenir garnison dans des places, ils ordonnaient une expédition en masse ou tout au moins une levée de toutes les classes. Aux plaideurs impatients, aux créanciers bafoués qui se seraient avisés de protester contre la suspension des tribunaux, ils auraient répondu que les citoyens n'étaient pas en nombre.

§ 3. *A Delphes.*

Le σύμβολον nouveau nous fait connaître deux règles concernant la tenue des tribunaux de Delphes ¹.

1° Les tribunaux delphiques ne se réunissent pas quand les deux tiers des citoyens sont retenus par le service militaire hors des frontières ;

2° Les délais prescrits pour la liquidation des procès sont prolongés au cas où l'une des deux parties est absente pour service public, expédition militaire ou ambassade.

Ces deux règles sont également applicables à Pellana.

Pour la première, je laisse de côté toute recherche sur le chiffre de la population libre à Delphes. Les textes sur lesquels s'appuient ceux qui ont abordé ce difficile problème sont peu nombreux et peu probants. Le plus précieux est la loi de Kadys, déjà plusieurs fois citée ². On y lit, dans l'intitulé, qu'elle a été adoptée [ἐν] ἀγορᾷ τελεείω[ι]... [σὺμ ψά]ροις τετρακκτί[α]ις πεντήκοντα τετάρ[οις]. Il va de soi, puisque la loi a été promulguée, que le quorum (les ἔννομοι ψᾶροι) a été atteint ; nous pouvons même affirmer qu'il a été dépassé, mais dans quelle mesure, de combien de voix ? Nous l'ignorons absolument. Gardons la sage

1. Je ne parle, bien entendu, que des tribunaux civils de Delphes, laissant de côté les Amphictyons qui formaient un tribunal et furent si souvent empêchés par les guerres de tenir leurs audiences. Pour le III^e siècle, voy. les décrets amphictyoniques publiés par M. Pomtow *Götting. gel. Anzeigen*, 1913, p. 171, n° 3 et surtout p. 174, n° 6). J'ai pareillement laissé de côté dans ce chapitre le tribunal fédéral crétois (τὸ κοινοδίκιον) mentionné dans une inscription que j'ai étudiée plus haut, p. 81, l. 38 : ἀφ' ὧ τὸ κοινοδίκιον ἀπέλιπε χρόνω. Cf. J. Demargne, *Bull. de corr. hellén.*, XXVII, 1903, p. 225 et Herwerden, *Lexicon graecum*², s. v. κοινοδίκιον.

2. *Fouilles de Delphes* III, I, p. 156, n° 294.

réserve du meilleur juge en pareille matière, M. Bourguet. Il nous inspire d'autant plus de confiance qu'il écarte les rigueurs d'un vain calcul de proportion. Si l'on s'en tenait au rapport connu entre le nombre des citoyens athéniens (20.000) et celui des membres du Conseil (500), le chiffre de la population libre à Delphes, calculé sur le nombre des membres de la βουλή (40), atteindrait 1600. Or M. Bourguet écrit : « Sans pouvoir apporter un argument décisif, je crois qu'on ne se trompera guère en estimant à 700 au plus le nombre des citoyens ¹. » Ajoutons aujourd'hui que les tribunaux institués par le σύμβολον pour juger les procès entre gens de Pellana et de Delphes ne comprennent que 11 ou 15 juges : nous voilà de nouveau bien loin d'Athènes.

Voici qui nous y ramène. L'éphébie existait à Pellana, où elle était peut-être d'institution très ancienne ². On sait qu'à Athènes les éphèbes faisaient pendant deux ans le service de place ; ils ne pouvaient, pendant toute la durée de leur instruction, ester en justice ni comme défendeurs, ni comme demandeurs, sauf pour revendiquer une succession, une épiclère ou un sacerdoce de famille ³. Bien qu'admis dans les dèmes et inscrits sur les listes civiques, avant d'être incorporés dans la milice éphébique, ils n'étaient pas encore des citoyens *optimo jure*. A Pellana, ils ne faisaient pas encore partie de la cité, puisque Pausanias dit expressément : οὐδὲ ἐς τὴν πολιτείαν ἐγγραφεῖναι πρότερον καθέστηκεν οὐδενὶ πρὶν ἢν ἐξηβέωσιν. A Athènes l'inscription sur les listes civiques précédait l'éphébie et l'éphèbe pouvait exercer quelques-uns de ses droits de citoyen : à Pellana, l'inscription suivait l'éphébie et l'éphèbe n'avait pas l'accès des tribunaux.

L'absence pour service public (expédition militaire ou ambassade) est un motif bien connu de remise (ἀναβολή) et il me suffira de renvoyer aux plaidoyers athéniens contre Stéphanos et contre Olympiodoros.

1. *Administration financière du sanctuaire pythique au IV^e siècle avant J.-C.*, p. 44-49. Les lignes citées sont empruntées à la p. 45. Il n'y a absolument rien à tirer du mémoire de W. Buchheim, *Beiträge zur Geschichte des delphischen Staatswesens*, Freiberg, 1898.

2. Pausanias, VII, 27, 5. Voir plus loin, Troisième partie, p. 142.

3. Aristote, *Ἀθην. πολ.* 42, 5 : καὶ δίκην οὕτε διδόναι οὕτε λαμβάνουσιν, ἵνα μὴ προφασίς ᾖ τοῦ ἀπιέναι, πλὴν περὶ κλήρου καὶ ἐπικλήρου, καὶν τι κατὰ τὸ γένος ἱερῶσιν, γένεται.

[Démosthène], XLV (*contre Stéphanos I*), 3 : Ἐγὼ γάρ.. πολλῶν χρημάτων ὑπὸ τοῦ πατρὸς καταλειφθέντων μοι, καὶ ταῦτα Φορμίωνος ἔχοντας, καὶ πρὸς τοῦτοις τὴν μητέρα γήμαντος τὴν ἐμὴν ἀποδημοῦντος ἐμοῦ δημοσίᾳ τριηραρχοῦντος ὑμῖν. La suite a été citée plus haut, p. 99.

[Id.], XLVIII (*contre Olympiodoros*), 24 : Καὶ κατὰ τύχην τινὰ καὶ θαίμονα ὑμεῖς ἐπίεσθητε ὑπὸ τῶν ῥητόρων εἰς Ἀκαρνανίαν στρατιώτας ἐκπέμπειν, καὶ ἔδει καὶ τοῦτον Ὀλυμπιόδωρον στρατεύεσθαι, καὶ ὄψετο μετὰ τῶν ἄλλων στρατεύμενος. Καὶ συνεβεβήκει, ὥς φέρεται ἡμεῖς, αὕτη καλλίστη ἀναβολὴ δημοσίᾳ τοῦτου ἀποδημοῦντος στρατευομένου.

L'expression est consacrée par l'usage, à Athènes : δημοσίᾳ ἀποδημεῖν ; la remise, régulièrement accordée, sauf en cas de doute et d'intrigue ¹.

A Delphes et à Pellana l'affaire est remise *sine die*. Le délai prescrit par le traité partira du jour où la partie absente sera rentrée dans ses foyers ².

1. Il fallait, pour obtenir la remise, que le défendeur prêtât serment (ὕπομῶσθαι δημοσίᾳ). Dans le procès rapporté plus haut (*contre Olympiodoros*, 24), le serment fut prêté par le beau-frère d'Olympiodoros, Kallistratos, qui avait partie liée avec lui : ses adversaires firent opposition sous la foi du serment (ἀνυπομῶσαντο, les juges décidèrent qu'Olympiodoros était absent en vue du procès et non pour un service public et l'archonte raya sa demande du rôle. *C. Olympiodoros*, 25 : ἐπεὶ δὲ ὁ ἐκάλει ὁ ἄρχων εἰς τὸ δικαστήριον ἅπαντας τοὺς ἀμρισβήτοῦντας κατὰ τὸν νόμον, ὑπομῶσάμεθα ἡμεῖς τοῦτον Ὀλυμπιόδωρον δημοσίᾳ ἀπεῖναι στρατευόμενον. Ὑπομῶθέντος δὲ τοῦτου ἀνυπομῶσαντο οἱ ἀντίδικοι, καὶ διαβήλλοντες Ὀλυμπιόδωρον τοῦτον, ὕστεροι ἡμῶν λέγοντες, ἔπεισαν τοὺς δικαστὰς ψηφίσασθαι τῆς δίκης ἐνεῖν ἀπεῖναι τοῦτον καὶ οὐ δημοσίᾳ. 26. Ψηφισαμένων δὲ ταῦτα τῶν δικαστῶν διέγραψεν ὁ ἄρχων Πυθόδοτος κατὰ τὸν νόμον τὴν τοῦτον Ὀλυμπιόδωρου ἀμρισβήτην. Pythodotos était archonte en 343/2.

De l'expression δημοσίᾳ ἀποδημεῖν, on rapprochera : *rei publicae causa abesse* (Ulpien, *Dig.* IV, 6, 38 pr.). Cf. les ordonnances royales, en vigueur à Alexandrie, qui sont citées dans la note suivante.

2. Il faut rapprocher de ces dispositions plusieurs paragraphes du Papyrus de Halle, auxquels nous avons déjà fait allusion plus haut en traitant de la consignment (p. 90). Ils font partie d'un des chapitres les plus obscurs du recueil et l'obscurité tient plus à notre ignorance qu'à l'embaras et à la gaucherie de la rédaction : nous ne savons presque rien des envoyés du roi (οἱ ἀπεσταλμένοι ὑπὸ τοῦ βασιλέως), nous ignorons tout des personnes désignées par les mots οἱ ἐν τῇ ἀποσκευῇ ὄντες (*Dikaïomata*, p. 84). Trois paragraphes nous intéressent particulièrement, §§ 3 ; 5 : 6. On nous permettra de ne pas suivre l'ordre dans lequel ils se présentent et de citer d'abord le plus clair, le § 5 :

Ἐὰν δὲ τινες γραφεμένοι δίκας ἀποστελλωνται ὑπὸ τοῦ βασιλέως πρὸ τοῦ εἰσαγγεῖν αὐτοῖς τὰς δίκας, τα μὲν ἐπιδέκτα ἢ ἐπιπεντεκαθέκτα, ἐὰν βούλωνται, ἀναίρει ἡ

A la dernière ligne du fragment n° II B, l. 25, est mentionnée une amende très élevée, puisqu'elle monte à deux mille drachmes. Elle menace très vraisemblablement ceux qui seront cause d'un retard dans l'exécution, devenue possible, du traité ; un décret de Priène qualifie, sans plus, de *σι αἴτιοι* les fonctionnaires qui se seront rendus coupables de pareil abus et leur inflige une amende de mille drachmes.

Ce décret de Priène, qu'il faut rapprocher des *σύμβολα*¹, assure, entre autres avantages, aux gens de la ville thrace de Maroneia, qui sont établis ou de passage à Priène, une prompte justice. Il est malheureusement mal conservé et je n'en reproduirai que les dernières lignes. Tout Maronite qui a à se plaindre soit d'un Priénien, soit d'un étranger domicilié ou de passage à Priène, doit déclarer devant les magistrats (*ἐπαγγεῖλαι*) le tort qui lui a été fait. L'affaire doit être jugée dans les trois jours (*[ἐν ἡ]μέραις τρισίν. ὅσ[α] τ[ῶν μὴ ἀρεσίμων εἰσί] 2*).

σαν, αἱ δὲ δίκαι ὑπερβολῆμοι ἔστ[ω]σαν, [ἐ]ως ἂν παραγέ[ω]νται [μὴ εἰσαγέ[σθω]-
σα[ν δὲ πρὶν ἢ πάλιν τὰ ἐπιδέκατα] ἢ ἐπιπεντε[καδέκατα θῶσιν οἱ ἄν ὧσιν κεκο]μισμέ-
νοι. — « Toute personne qui, ayant fait inscrire une action, aura reçu une mission du roi avant que son procès soit introduit devant le tribunal, aura le droit de retirer le dixième ou le quinzième [c'est-à-dire la somme qu'elle a consignée] et l'action sera remise et renvoyée à son retour : l'action ne pourra être introduite qu'après que ladite personne aura de nouveau versé le dixième ou le quinzième, qu'elle a repris. » Il n'y a là aucune difficulté : le demandeur s'absente pour le service du roi, il a droit à une remise et son procès, qui n'a pas encore été appelé devant le tribunal, sera plaidé à son retour à Alexandrie.

Aucune difficulté non plus dans le § 6, où il est question d'autres envoyés du roi, qui sont également demandeurs au moment où ils reçoivent l'ordre royal. La restitution du début est trop incertaine pour que je doive la citer, mais il n'y a pas de doute sur les motifs de la remise. Notons seulement à la l. 136 l'emploi d'un verbe différent : *ἕως ἄν ἐπανέλθωσιν* au lieu de *ἕως ἄν παραγέωνται*.

Le § 3 est de rédaction très embarrassée. Il y est encore question de procès remis jusqu'au retour de personnes absentes pour service public, et l'on y apprend que la consignation du dixième ou du quinzième était à la charge *des deux parties*, mais cette dernière règle était-elle générale et s'appliquait-elle à tous les procès?

1. Hiller von Gaertringen, *Inscriptionen von Priene*, 1906, n° 40 : Hitzig, *Allgr. Staatsvertr.*, n° 29, p. 20. L'inscription est du iv^e siècle.

2. L. 24-25. Je ne propose cette restitution de la l. 25, fondée sur Aristote, *Ἀθην. πολ.*, 43, 3, qu'à titre d'indication.

Sur ce délai de trois jours, voy. dans le *σύμβολον* de Delphes, le n° III A, l. 4 et Platon, *Lois*, 914 E : dans les procès en revendication de meubles, le jugement doit être rendu dans les trois jours, *ἐν τῷ τριῶν ἡμερῶν*.

L. 27.

[ἤν δέ τις ἐ-]

[π]αγγείλαντος οἱ τιμοῦχοι μ[ὴ προγράψωσι τὰς δέ-]

κας μηδὲ κρίνωσι ἐν ταῖς τρισὶ [ν ἡμέρα]ις, ἢ [μ μὴ]

30. [τ]ῶν ἀρχείων τι κωλύσει γίνεσθαι [τὰς κρίσ]ε[ις ἐν]

[τ]ῷ χρόνῳ τῷ εἰρημένῳ, ὀφείλειν τοὺς αἰτίσ[υς]

32. δραχμὰς χιλίας.

« Si, après déclaration faite, les magistrats [n'affichent] pas l'affaire et ne la font pas juger dans les trois jours — à moins qu'un collègue ne s'oppose à ce que le jugement ait lieu dans ledit délai —, ceux qui sont responsables seront tenus d'une amende de mille drachmes. »

32.

εἶναι δὲ τοῖς αἰτίοις δικάσ[εσθαι]

καὶ τῷ Μαρωνίτῃ καὶ Πριηνέῳ τῷ βουλομένῳ]

κατομόσαντα κατὰ τὸν νόμον ὡς βλάπτουσι]

33. τῇ πόλιν¹, τὴν δὲ καταδίκην γίνεσθαι τοῦ [Μαρωνί-]τεω².

« Une action contre ceux qui sont responsables sera ouverte au Maronite (c'est-à-dire au demandeur) et au Priénien qui le voudra, à la condition que ce dernier affirme, sous la foi du serment, conformément à la loi, qu'ils portent préjudice à la cité. Le montant de la condamnation appartiendra au Maronite. »

Les lignes 36-37 n'ont pas été restituées par l'éditeur. Je propose avec hésitation de lire :

καὶ ἂν τις ἀφικνῇται Μαρωνιτ[έ]ων, [δίκας μὴ]

ποιούντων Πριηνέω[ν]...

« Si un Maronite arrive (à Priène) en un temps où les gens de Priène ne rendent pas la justice... »

Ce dernier paragraphe vise-t-il une suspension des tribunaux ou plus simplement une vacance due à quelque fête ? Nous l'ignorons. Le texte des paragraphes précédents est plus sûr. Le montant de l'amende, encore qu'il soit moins élevé qu'à Delphes, dit assez combien il importe à Priène que ses magis-

1. On notera cette formule : ὡς βλάπτουσι τῇ πόλιν, qui nous est connue par des décrets étoliens. Dittenberger, *Sylloge*², n° 923, l. 15-16 : ὡς τὰ κοινὰ βλαπτόντων et Ad. Wilhelm, *Arch. Epigr.* 1914, p. 8, l. 6-7 : ὡς τὰ κοινὰ τῶν [Αἰτωλ]ῶν β[λ]άπτον[τας]. Mais les décrets étoliens sont de la dernière partie du III^e s. et l'inscription de Priène nous fournit un exemple beaucoup plus ancien.

B. HAUSSOULLIER, *Traité entre Delphes et Pellana*.

trats observent le délai prescrit pour le jugement des procès. Toutefois le décret reconnaît à un bureau, à un collège le droit d'imposer un ajournement. Quelles raisons pouvait invoquer ce collège ? Voulait-il un supplément d'enquête et d'instruction ? Mais l'affaire n'était pas de sa compétence puisqu'il n'était pas appelé à la juger lui-même. Il est probable qu'il intervenait pour la bonne administration de la justice, dans l'intérêt des plaideurs en instance que retardait encore le tour de faveur accordé au Maronite.

L'action publique est ouverte soit contre les *προϋχοι*, s'ils sont seuls responsables de l'inobservance du délai, soit contre le collège qui les a empêchés de rendre justice. Elle est donnée soit au Maronite, c'est-à-dire au demandeur, soit à un Priénien de bonne volonté, mais c'est au Maronite qu'est attribué, dans l'un ou l'autre cas, le montant de la condamnation.

CHAPITRE V

QUELQUES PROCÉDURES PARTICULIÈRES.

§ 1. *Vol et reciperatio*. — § 2. *Vol manifeste*. Ἀπχωγάζ. — § 3. *Vol non manifeste. Recours en garantie* : Ἀνχωγάζ. — § 4. *Revendication d'esclaves fugitifs*. — § 5. *Vol de deniers publics* : Μαστροὶ et μαστροικὸς νόμος.

§ 1. *Vol et reciperatio*.

Si l'on en excepte le chapitre sur les tribunaux, les chapitres sur le vol sont, dans ce qui nous reste du σύμβολον delphique, les plus complets et les plus détaillés. Deux chapitres portent ce même titre : « Voleur », deux chapitres qui ne se font pas suite l'un à l'autre. Nous avons renoncé, dès le début de ce commentaire, à rechercher quel pouvait être l'ordre des différents titres du traité. L'état des fragments nous imposait cette règle de prudence, et d'autre part l'expérience des inscriptions juridiques nous mettait en garde contre l'hypothèse d'une disposition savamment ordonnée, qui n'est pas dans les habitudes des rédacteurs anciens¹. Nous nous bornerons à dire plus loin dans quelle partie du traité se trouvent les deux chapitres sur le vol et comment ils sont encadrés l'un et l'autre.

Que le vol et par suite la *reciperatio* aient tenu dans les traités de ce genre une très grande place, il n'y a pas lieu d'en être surpris. La *reciperatio* n'est-elle pas l'objet principal des σύμβολα² et la définition de Festus ne leur convient-elle pas ?

1. Voyez les justes observations de R. Dareste sur la composition de certain chapitre des *Lois de Platon*, par exemple (*La Science du droit en Grèce*, p. 87).

2. Harpocraton, s. v. Σύμβολα· τὰς συνθήκας, ἃς ἂν αἱ πόλεις ἀλλήλαις θέμηναι τάττωσι τοῖς πολίταις ὥστε διδόναι καὶ λαμβάνειν τὰ δίκαια. « Conventions con-

*Reciperatio est cum inter populum et reges nationesque et civitates peregrinas lex convenit quomodo per recipiatores reddantur res reciperenturque, resque privatas inter se persequantur*¹. Du texte de Festus il faut rapprocher, comme n'a pas manqué de le faire M. Édouard Cuq², l'article suivant du traité de Rome avec Antiochus de Syrie en 189 : *si quae pecuniae debentur, earum exactio esto ; si quid ablatum est, id conquirendi, cognoscendi repetendique jus esto*³, « les créanciers auront le droit de poursuivre le recouvrement des sommes qui leur sont dues ; pour tout objet mobilier qui a été enlevé, on aura le droit de le rechercher, de faire procéder à l'enquête, de le redemander en justice ». Encore une fois il est très naturel que la procédure de revendication tienne dans le nouveau σύμβολον une grande place.

Le premier chapitre (I B, l. 8 et suiv.) fait suite à des articles relatifs à la saisie (saisie d'hommes libres, de bétail, d'esclaves). Il est lui-même incomplet. En voici la traduction :

« Du vol.

§. — Si quelqu'un est pris en flagrant délit de vol, celui qui l'aura pris le traînera, chargé de liens, à Delphes devant le Conseil à l'intérieur du sanctuaire, et là il se fera constituer une caution solvable devant le ... à Delphes ; — à Pellana, il se rendra aussitôt devant les théares, leur donnera connaissance des articles du traité (en vertu desquels il agit) et fera inscrire le nom de la caution (sur les registres des théares).

§. — Si le voleur ne constitue pas de caution, le Conseil le fera charger de liens et emprisonner.

§. — Dans les trente jours, s'ils le veulent, et si l'auteur de l'arrestation est condamné, les magistrats exigeront de lui, sous caution, l'engagement de payer lui-même le montant de la condamnation prononcée par les juges ou de s'en reconnaître le débiteur.

clues entre des cités pour assurer bonne justice à leurs concitoyens, soit comme défendeurs, soit comme demandeurs. » Cf. la très brève et très heureuse définition de Tite Live : *commercium juris praeibendi repetendique* XLI, 24, 16.

1. Festus, s. v. Cf. les justes observations de Hitzig dans l'article déjà cité : *Zeitschr. der Sav. Stift.*, Rom. Abt., 1907, p. 226.

2. *Institutions juridiques des Romains*, I², 1904, p. 19 ; cf. p. 135-136.

3. Tite Live, XXXVIII, 38, 11-12.

§. — Si les magistrats n'exigent pas de caution, ils useront contre lui des lois concernant [les débiteurs?].

§. — Si le Conseil est saisi d'une demande, les magistrats, en même temps qu'ils prendront des cautions, exigeront le dépôt d'un gage suffisant. »

Le second chapitre (II A, l. 13-23) fait suite à un article sur la *παρχηγραφή*, sorte d'exception et de fin de non recevoir, opposée ici à une action publique. Il est suivi lui-même d'un article sur les esclaves fugitifs : arrestation par un tiers et revendication par le maître. On peut reconnaître un lien entre la revendication d'un objet volé et celle d'un esclave qui s'est enfui ; il est difficile d'en découvrir un entre la *παρχηγραφή* et le vol. Voici la traduction de ce second chapitre :

« Du vol.

§. — Si quelqu'un vole à l'intérieur (d'une maison), il paiera le double du prix d'estimation de l'objet volé.

§. — Si le vol a été commis en dehors (de la maison) par un Delphien chez un homme de Pellana ou par un homme de Pellana chez un Delphien, un recours en garantie est ouvert au détenteur, à la condition qu'il fournisse au revendiquant, devant le magistrat qui introduira l'affaire, une caution qui sera un citoyen capable d'ester en justice et solvable. (Le détenteur affirme qu') il a justement acquis et dans les formes légales ce qu'il possède à Delphes ou à Pellana.

Le revendiquant est libre de ne pas accepter le recours en garantie, à la condition de se dire prêt à reconnaître qu'il est dans son droit en revendiquant ; le détenteur est reçu à prouver que son recours en garantie est fondé sur son droit de propriété.

§. — Si le détenteur n'exerce pas le recours dans les délais prescrits, le recours est nul et sans effet.

§. — Si le détenteur ne fournit pas la caution (exigée), le revendiquant a le droit de vendre jusqu'à concurrence du montant de la valeur (de l'objet revendiqué) et des dommages-intérêts.

Si la vente ne produit pas cette somme, le détenteur devra au revendiquant le double de la valeur et des dommages-intérêts ; il lui paiera en outre, à titre de frais et débours et d'amende, la somme de cinq cents drachmes, conformément au chapitre du traité concernant les...

Si le revendiquant vend au delà (du montant de la valeur et des dommages-intérêts), c'est lui qui sera inscrit comme débiteur du double (du surplus). »

En somme le traité distingue le vol manifeste du vol non manifeste. C'est une distinction très ancienne et très générale et il me suffira de renvoyer le lecteur aux pénétrantes observations de R. Dareste ¹. Ajoutons que Platon, tout pénétré de la législation et des mœurs athéniennes, s'en tient à la peine du double dans ses *Lois*. Il ne sera pas sans intérêt de citer et de traduire le court chapitre qu'il a consacré au vol.

Lois 857 A, B: Κλέπτη δέ, ἐάν τε μέγα ἐάν τε σμικρὸν κλέπτη τις, εἴς αὖ νόμος κείσθω καὶ μία δίκης τιμωρία ἔσμπασσι· τὸ μὲν γὰρ κλαπὲν δὴ ἡρεῶν διπλάσιον πρῶτον ἐκτίνειν, ἐάν ὄφλη τις τὴν τοιαύτην δίκην καὶ ἱκανὴν ἔχη τὴν ἄλλην οὐσίαν ἀποτίνειν ὑπὲρ τὸν κληῖρον, ἐάν δὲ μή, δεδέσθαι ἕως ἄν ἐκτίσῃ ἢ πείσῃ τὸν καταδικασάμενον. Ἐὰν δέ τις ὄφλη κλοπῆς δημοσίᾳ δίκην, πείσας τὴν πόλιν ἢ τὸ κλέμμα ἐκτίσας διπλοῦν ἀπαλλαστέσθω τῶν δεσμῶν.

« Pour le voleur, si grande ou si petite que soit la valeur de l'objet volé, il n'y aura pour tous les cas qu'une loi et qu'une peine en justice : celui qui encourt une condamnation pour vol et qui possède d'ailleurs une fortune suffisante, en dehors de son lot, pour payer, devra la restitution au double ; s'il ne paye pas, il sera mis aux fers jusqu'à ce qu'il ait payé ou transigé avec celui qui l'a fait condamner.

Celui qui encourt une condamnation pour vol dans une action publique ne sera mis en liberté qu'après avoir transigé avec la cité ou payé le double.⁴»

Pour ce dernier paragraphe, j'entends que l'action publique est donnée par Platon contre ceux qui ont commis un vol au préjudice de la cité. C'est en effet la cité qui devra transiger avec le voleur et tel me paraît être le sens des mots ὄφλη ἡ δημοσίᾳ δίκην κλοπῆς.

§ 2. Vol manifeste. Ἀπαγωγά.

L'expression ἐπ' αὐτοφώρῳ, bien connue par l'usage athénien, se retrouve à Delphes (I B, l. 8) et dans le σύμβολον conclu entre

¹ Études d'histoire du droit, 1889, p. 299 et suiv.

Athènes et Trézène¹. Si mutilé que soit ce dernier traité, on a cru y reconnaître qu'il y était aussi question du vol manifeste commis par un esclave : la peine de trente coups de fouet ([μικρο-τιγρού] τῷ τριᾶ[κοντα πληγάζει]) ne convient en effet qu'à un esclave². Il est vrai que la restitution est loin d'être sûre : [δικαζέει] τῷ τριᾶ[κοντα ἡμερῶν], par exemple, ne serait ni moins admissible, ni moins incertain³. En tout cas, dans la partie conservée du traité de Delphes, il n'est parlé que d'hommes libres, citoyens de Delphes ou de Pellana.

Le voleur pris en flagrant délit est d'abord chargé de liens par celui qui l'a pris, puis traîné devant les magistrats, à Delphes devant le Conseil, à Pellana devant les théares⁴. Il n'est remis en liberté que s'il fournit une caution, séance tenante, devant les magistrats.

S'il ne fournit pas de caution, c'est le Conseil de Delphes qui le fait charger de liens et conduire en prison. Puisqu'il est mis aux fers par le Conseil, nous en concluons qu'entre le moment où il a été amené enchaîné devant la Βουλὰ et celui où il a été conduit en prison, il a été dégagé de ses liens et traité en homme libre.

Rien jusque là, ni dans la procédure, ni dans le vocabulaire juridique (ἀπάζειν, δεῖν, εἴργειν) ne nous paraît digne de remarque. Notons pourtant que le texte nouveau fournit un argument de plus aux auteurs du *Procès attique* contre M. J. Partsch⁵. Ce dernier n'admet pas que le cautionnement prenne place dans la procédure athénienne de l'ἀπαγωγὴ quand elle est appliquée aux malfaiteurs (κακοῦργοι). Il ne lui paraît pas vraisemblable que l'inculpé obtienne, moyennant caution, sa mise en liberté jusqu'au jour du jugement. C'est écarter trop vite les passages des orateurs attiques cités par ses devanciers et auxquels il faut joindre maintenant le σύμβολον de Delphes.

1. *Inscr. gr.*, vol. II et III, ed. minor, pars I (1913), n° 46, fragm. n, l. 72: [ἐπ' αὐτῷ] οὐρώρω[ι]

2. Voy. G. Glotz, *Les esclaves et la peine du fouet en droit grec*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1908, p. 571 et suiv.

3. Le délai de trente jours se retrouve au fragment c, l. 57.

4. Sur la *manus injectio* dans l'ancien droit romain, voy. E. Cuq, *ouvr. cité*, I², p. 109, note 5. Cf. *Der attische Process*², p. 776.

5. J. Partsch, *Griechisches Bürgschaftsrecht*, I, p. 381-382. *Der attische Process*², loc. cit.

Remis en liberté ou conduit en prison, le voleur sera jugé dans un délai que nous ignorons. L'issue du procès qui s'engage est si incertaine que le traité prévoit le cas où la condamnation frapperait τὸν ἀπ'α[γόν]τα, c'est-à-dire celui qui a traîné devant les magistrats le prétendu voleur¹.

Si l'auteur de l'arrestation est condamné, il a, semble-t-il, trente jours pour payer l'amende que les juges lui auront infligée. Dans ces trente jours, les magistrats ont le droit, s'ils le veulent, d'exiger de lui une caution *judicatum solvi* ; s'ils n'usent pas de leurs droits, ils lui appliqueront les lois concernant [les débiteurs].

Ainsi la caution *judicio sistendi causa* est exigée du voleur pris en flagrant délit ; la caution *judicatum solvi* ne l'est pas nécessairement de l'auteur de l'arrestation quand c'est lui qui est condamné.

Dans ce dernier cas le traité s'en rapporte aux magistrats de Delphes ou de Pellana. Ceux-ci tiendront compte non seulement du crédit et de la solvabilité du condamné, mais aussi de sa nationalité : le Delphien condamné à Delphes sera plus aisément dispensé de fournir une caution que le Delphien condamné à Pellana. Il va de soi, en tout cas, que les deux cautions *judicio sis-*

1. Citons à ce sujet un article très confus de Suidas, s. v. Ἀμφοροκία· ἐπειδὴν ὁ τε δεικνὼν καὶ ὁ φεύγων ὁμνῶσι, κλοπῆς ἔγκλημά τισιν ἐπιφέροντες. Τοῦτο δὲ πολλάκις ὤφθη μᾶλλον γινόμενον. "Ἐθεντο οὖν Ἀθηναῖοι νόμον κατὰ τῶν ἀπαγόντων εἰς δεσμοτηρίον τινας ἐπὶ δίκῃ κλοπῆς, γιλήας δίδοναι δραχμὰς τοὺς ἀλόντας. Il y a deux parties mal soudées dans cet article. La première, jusqu'au mot ἐπιφέροντες, veut être une définition du mot ἀμφοροκία et nous la pouvons rattacher à d'autres gloses, par exemple Pollux, VIII, 122 ; Bekker, *Anecd. gr.*, 184, 9 ; 311, 23. La seconde partie, relative à τῶν ἀπαγόντων, en cas de vol, mentionne une prétendue loi des Athéniens dont le texte même a été corrigé : Samuel Petit (*Leges atticae*, édit. de P. Wesseling, 1742, p. 638, Toup et Gaisford (dans son édition de Suidas, 1834) maintiennent τοὺς ἀλόντας ; Saumaise (*de modo usurarum*, p. 777) et Kuster (dans son édition de Suidas, 1705) préféreraient : τοὺς μὴ ἀλίσκοντας. Samuel Petit a raison, mais la loi athénienne n'en a pas moins été forgée par un compilateur ignorant. Les mille drachmes, c'est l'amende bien connue à laquelle s'exposait l'accusateur qui n'obtenait pas le cinquième des suffrages, la *poena temerelitis*. Samuel Petit, dans son commentaire de l'article de Suidas, n'a pas manqué de citer le passage bien connu du plaidoyer contre Androtion (Démosthène, XXII, 26 et suiv.). Énumérant les diverses manières de procéder à raison d'un même fait, Démosthène prend le vol pour exemple : ἔρξωσι καὶ σαυτῷ πιστεύει· ἄταρ ἐν γιλήαις δ'ὁ κίνδυνος. C'est manifestement ce passage, ce lieu commun qui a donné naissance à la prétendue loi rapportée par Suidas dans un article incomplet et confus.

tendi causa et judicatum solvi sont des Delphiens, si l'affaire est jugée à Delphes, des Pellanéens, si elle l'est à Pellana.

Nous sommes si mal renseignés sur le cautionnement dans les *σύμβολα* que ces données précises seront les bienvenues¹.

Je terminerai par un simple rapprochement. Que la caution *judicatum solvi* fût pratiquée en dehors d'Athènes, nous le savions depuis longtemps², mais le texte suivant de Nicolas de Damas mérite d'être cité parce qu'il se rapporte à une grande ville du Péloponnèse, voisine de Pellana, Corinthe. Nicolas de Damas raconte comment, au milieu du vi^e siècle, Kypsélos sut s'y rendre populaire, au détriment de la famille des Bacchiadai, en exerçant les fonctions de polémarque.

Fragm. 38, 3 et suiv. : Νόμος καθεστήκει Κορινθίους τοὺς ἐν δικαστηρίῳ ἀλισκομένους ἀπάγεσθαι πρὸς τὸν πολέμαρχον καὶ καθεύργυσθαι τῶν ἐπιτιμίων ἕνεκα, ὧν καὶ αὐτῷ μέρος τι ἦν. Ὁ δὲ οὕτε καθειρξέει τινα πολίτην, οὔτε ἔδωκεν, ἀλλὰ τοὺς μὲν ἀπέλυε δεχόμενος (6) ἐγγυητάς, τῶν δὲ καὶ αὐτὸς ἐγένετο, πᾶσι δὲ ἤρκει τὸ αὐτοῦ μέρος ἕξ ὧν μάλιστα ἐν τῷ πλήθει ἐστέργετο.

Les amendes étaient un des revenus principaux de l'oligarchie des Bacchiadai et c'est pour en mieux assurer le recouvrement que la loi accordait une sorte de prime au polémarque. Kypsélos ne se borne pas à faire remise de sa part ; il introduit ou favorise le cautionnement, il se porte lui-même caution, il fera mentir le proverbe : ἐγγύς, παρὰ δ' ἄτα³.

1. Voy. Hitzig, *Altgr. Staatsvertr.*, p. 57-58. Rappelons que M. Hitzig a proposé le sens de caution pour le mot *προσάτας* dans la loi locrienne relative à la colonie de Naupacte [C. D. Buck, n° 53, Z, l. 34 ; Hitzig, *mém. cité*, p. 50-51]. Les auteurs des *Inscriptions juridiques grecques* avaient envisagé cette interprétation et l'avaient écartée (I, 1891-1894, p. 190). La lumière n'est pas encore faite sur cet article de la loi locrienne, mais je n'en tiens pas moins à signaler l'essai d'explication tenté par M. Hitzig. Il n'a pas manqué d'ailleurs de rappeler les inscriptions béotiennes, du iii^e siècle, où *προσάτας* a certainement le sens de caution [Thespies, *Bull. de corr. hellén.*, XXI, 1897, p. 534 et suiv. et les observations de l'éditeur, G. Colin, p. 564 ; *Inscr. gr.*, VII, 1892, n° 1739 et Bernard Haussoullier, *Revue de philologie*, XXII, 1898, p. 361 et suiv.]. On sait qu'à Delphes *προσάτας* a souvent le même sens que *βεβαιωτής* [*Griech. Dialekt-Inscr.*, IV, 1901, *Wortregister*, s. v.).

2. Lécivain, *Le cautionnement dans le droit grec classique*, extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, 9^e série, VI, 1894, p. 25 du tirage à part ; T. W. Beasley, *Le cautionnement dans l'ancien droit grec*, 143^e fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Études, 1902, p. 59 et suiv.

3. Sur ce proverbe, voy. Lécivain, *art. cité*, p. 27.

§ 3. *Vol non manifeste. Recours en garantie* : Ἀνχωγία.

L'intérêt principal de ce chapitre, où — je le répète — les restitutions tiennent une grande place, réside dans les paragraphes consacrés au recours en garantie.

Cette procédure est mal connue. Ce qu'on a écrit de plus exact et de plus pénétrant sur ce difficile sujet, c'est encore la page de R. Dareste dans son livre de *La Science du droit en Grèce* (1893)¹. Sans parler de quelques phrases dans les orateurs attiques et les lexicographes, il n'avait à sa disposition que deux textes un peu détaillés : le passage des *Lois* de Platon cité plus haut et dont on trouvera ci-dessous la traduction, et quelques lignes d'un papyrus du Musée de Turin, extraites du jugement rendu dans l'affaire d'Hermias. C'est à R. Dareste que revient le mérite d'avoir bien compris et interprété ce dernier texte; pour nous, c'est à la lumière des *Lois* de Platon, du procès d'Hermias et des observations de R. Dareste que nous nous sommes efforcé de lire et de restituer ce chapitre du σύμβολον delphique.

Au commencement du l. XI, Platon traite de la revendication (revendication de meubles, revendication *in libertatem*) et des actions auxquelles elle donne lieu. Le défendeur peut s'y soustraire personnellement par le moyen suivant² :

« Si quelqu'un, s'en prétendant le maître, met la main sur un animal ou un objet quelconque ou quelque chose lui appartenant, le détenteur a le droit de recourir à son vendeur ou à celui qui lui a donné ou cédé de quelque manière que ce soit ladite chose, pourvu que [ce garant] soit solvable et capable d'ester en justice.

« Si le garant est un citoyen ou un métèque résidant dans la ville, le recours aura lieu dans les trente jours; le délai est de cinq mois, si c'est un étranger qui lui a cédé la chose, soit deux mois et demi avant le solstice d'été, deux mois et demi après³. »

1. P. 110-111.

2. Le texte a été cité plus haut, p. 33.

3. Nous avons dû développer la dernière phrase de Platon, où il est dit mot à mot que : le milieu (du délai) sera le moment où le soleil d'été se tourne vers le mauvais temps. Entendons les cinq mois où la navigation est le plus aisée.

Le jugement rendu en 117 av. J.-Chr. dans l'affaire d'Hermias contre Horos et consorts analyse, moyen par moyen, argument par argument, les plaidoyers des avocats des deux parties¹. Celles-ci se disputaient une maison dont Hermias se prétendait propriétaire, qu'Horos et consorts prouvaient avoir achetée. Le seul titre produit par Hermias était une reconnaissance (συγχώρησις, signée par une femme du nom de Lobaïs qui figurait au nombre des neuf vendeurs d'Horos. Lobaïs y déclarait qu'elle n'avait jamais élevé aucune prétention sur la maison. Mais l'avocat d'Horos établit sans peine la mauvaise foi de son adversaire. Voici, sur ce moyen, le résumé de son plaidoyer :

Col. VI, l. 4 et suiv. : καὶ ὄντων τῶν πεπραχότων ἐννέα, καὶ τῶν περὶ τὸν Ὁρόν ἐνοικούντων καὶ κρατούντων τῆς οἰκίας, θέον εἶναι πρότερον κατὰ τούτων τὴν ἐντευξιν δοῦναι, ἵν' οὔτοι ἤτοι προεπισκηψάμενοι τοῖς πεπραχόσιν αὐτοῖς, αὐτοὶ καὶ τὴν πρὸς τὸν Ἑρμίαν κρίσιν ἐγδικήσαντες ἐκστήσωσιν αὐτὸν τῆς πρὸς αὐτοὺς ἀντιδικίας, ἢ παραδόντες τοῖς βεβαιωταῖς τὸν περὶ τῆς βεβαιώσεως λόγον συνστήσωνται².

« Les vendeurs étaient au nombre de neuf ; d'autre part Horos et consorts habitaient et possédaient la maison. C'était donc contre ces derniers qu'il fallait d'abord donner l'action, et alors : *ou bien* Horos et consorts, après avoir commencé par réserver leur droit d'attaquer leurs vendeurs, se seraient présentés ensuite pour défendre à l'action d'Hermias et l'auraient fait débouter de ses prétentions contre eux-mêmes ; *ou bien*, mettant leurs garants en leur lieu et place, auraient invoqué la garantie³. »

Je me suis permis, pour serrer le texte de plus près, d'introduire quelques changements de détail dans la traduction donnée par R. Dareste, mais je me suis bien gardé de toucher au fond, c'est-à-dire à la distinction reconnue par lui des deux formes de recours en garantie : garantie simple et garantie formelle. Dans le premier cas, l'acheteur (ou le détenteur) reste en cause, non sans faire intervenir le garant. Cette intervention est assurée par le moyen de l'ἐπίσκηψις. Ce terme nous est connu par la procédure

1. R. Dareste, *Nouvelles études d'histoire du droit*, II, 1902, p. 214, traduction. La dernière édition du texte se trouve dans L. Mitteis et U. Wilcken, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyrskunde*, II, 2, *Chrestomathie* (L. Mitteis), 1912, n° 31, p. 28 et suiv.

2. Mitteis, p. 36.

3. R. Dareste, p. 223.

athénienne contre les faux témoins. Pour que l'action en faux témoignage soit recevable, à Athènes, il faut qu'elle ait été réservée par l'une ou l'autre partie, ou bien par les deux parties, avant le jugement de l'affaire principale; c'est avant le vote des juges que les deux parties doivent déclarer qu'elles se proposent d'attaquer (ἐπισκήψασθαι) certains témoignages¹. Pareillement, en Égypte, Horos et consorts ont, avant d'ester en justice, le droit de réserver leur recours contre leurs vendeurs. Dans le cas de garantie formelle, l'acheteur (ou le détenteur) se fait mettre hors de cause : le garant prend le fait et cause du garanti.

Le Procès d'Hermias et les *Lois* de Platon ne nous font connaître qu'une des conditions à remplir pour appeler garant. Il faut observer les délais prévus par la loi, c'est-à-dire, d'après Platon, trente jours à partir de la demande, si le garant est un citoyen ou un métèque; cinq mois, s'il est un étranger qui n'a fait que passer. Nous voyons dans le procès d'Hermias que l'ἐπίσκηψις doit précéder la comparation du défendeur en justice, ce qui revient probablement à dire qu'elle doit avoir lieu dans les trente jours qui suivent la demande. A Delphes le recours en garantie n'est admis que s'il est exercé « dans les délais prescrits » (l. 18-19).

Mais le σύμβολον delphique est plus complet. Il faut encore, pour avoir droit d'appeler en garantie, à Delphes et à Pellana :

- 1° que le détenteur fournisse une caution au revendiquant ;
- 2° que le revendiquant accepte le recours en garantie.

Pour la caution, sans tenir compte des restitutions incertaines, voici les faits positifs et sûrs qu'on peut tirer de la partie conservée du texte. D'abord la caution doit être un citoyen capable d'ester en justice et solvable; ensuite c'est au revendiquant qu'elle est fournie par le détenteur. Quelles sont ses obligations? De quoi est-elle tenue? Le droit grec ne nous fournit pas de réponse. Dans le droit athénien, ainsi que l'a constaté M. J. Partsch², on ne trouve aucun exemple d'une caution semblable et le seul texte qui puisse être rapproché du σύμβολον delphique se rapporte à la législation de Zaleukos en matière de revendication. C'est un chapitre de Polybe, qui vaut d'être cité et traduit en

1. Aristote, Ἀθην. πολ., 68, 4 et plus haut p. 66 et suiv.

2. Griech. Burgschaftsrecht, I, 1909, p. 294.

grande partie. La scène se passe dans la Grande Grèce, à Locres ¹ :

XII, 16, 1 et suiv. Νεανίσκων δυεῖν περί τινος οἰκέτου διαφερομένων συνέβαινε παρὰ μὲν τὸν ἕτερον καὶ πλείω χρόνον γεγονέναι τὸν παῖδα, τὸν δ' ἕτερον ἡμέραις δυσὶ πρότερον εἰς τὸν ἀγρὸν ἐλθόντα μὴ παρόντος τοῦ δεσπότου μετὰ βίαις εἰς οἶκον ἀπηχέναι τὸν δοῦλον, κάπειτα τὸν ἕτερον αἰσθόμενον ἐλθεῖν ἐπὶ τὴν οἰκίαν καὶ λαβόντ' ἀπάγειν ἐπὶ τὴν ἀρχὴν καὶ φάναι δεῖν κύριον αὐτὸν εἶναι διδόντα τοὺς ἐγγυητάς · κελεύειν γὰρ τὸν Ζαλευκου νόμον, τοῦτον κρατεῖν τῶν ἀμφισβητούμενων ἕως τῆς κρίσεως παρ' οὗ τὴν ἀγωγὴν συμβαίνει γίνεσθαι.

« Deux jeunes gens se disputaient la possession d'un esclave que l'un d'eux (A) avait détenu chez lui plus longtemps. — L'autre (B), étant parti pour la campagne, y avait séjourné deux jours, et, de force, en l'absence du maître (A) avait emmené l'esclave chez lui. — Informé, le maître (A) se rend à la maison où était l'esclave, le reprend et l'emmène devant le magistrat : « c'est à moi qu'il appartient, dit-il, et je fournis les cautions. » La loi de Zaleukos porte en effet que la possession (provisoire) des choses revendiquées en justice appartient, jusqu'au jugement, à la partie sur laquelle la saisie a eu lieu. »

(δ) Τοῦ δ' ἑτέρου κατὰ τὸν αὐτὸν νόμον παρ' αὐτοῦ φάσκοντος γεγονέναι τὴν ἀγωγὴν — ἐκ γὰρ τῆς οἰκίας τῆς ἐκεῖνου τὸ σῶμα πρὸς τὴν ἀρχὴν ἦκειν ἀπαχόμενον —, τοὺς προκαθημένους ἄρχοντας διαπορούστας ὑπὲρ τοῦ πράγματος ἐπισπάσασθαι καὶ συμμεταδοῦναι τῷ κοσμοπόλει· τὸν δὲ διαστείλασθαι τὸν νόμον, φήσαντα παρὰ τούτων τὴν ἀγωγὴν αἰεὶ γίνεσθαι παρ' οἷς ἂν ἔσχατον ἀδῆριτον ἢ χρόνον τινὰ γεγονὸς τὸ διαμφισβητούμενον.

« L'autre (B), invoquant la même loi, prétendait que la saisie avait eu lieu chez lui ; c'était en effet de la maison de ce dernier que l'esclave avait été amené devant le magistrat. Embarrassés, les magistrats appellent le cosmopolis et le consultent sur le cas. Interprétant la loi ², celui-ci déclara qu'elle entendait par partie saisie celle qui avait détenu en dernier lieu, pendant quelque temps et sans contestation, la chose (aujourd'hui) contestée. »

En d'autres termes le cosmopolis déboute B. qui ne peut invoquer qu'une détention entachée de violence. Il attribue à son adversaire A la possession légale ; encore ce dernier doit-il appuyer

1. R. Dareste, *Nouvelles études d'histoire du droit*, II, p. 16.

2. Cf. Hésychius : Διαστείλατο · διασπρήσατο.

sa demande en réintégration de la constitution des cautions. Par « les cautions », nous entendons les cautions exigées par la loi : Delphes n'en exigeait qu'une, Zaleukos plusieurs.

Mais, si précieux que soit ce texte, si vivant que soit ce tableau, ils ne nous renseignent pas sur les obligations des cautions. M. J. Partsch a très justement invoqué le droit romain et rapproché des cautions de Locres, — ajoutons maintenant : de la caution de Delphes et de Pellana, — les *praedes litis et vindiciarum*.

Les *praedes litis et vindiciarum* ont donné lieu à de longues discussions qui ne sont pas closes ¹. Ces cautions, disent les uns, s'obligent envers l'État ; envers un particulier, disent les autres et il faut bien reconnaître que le texte de Gaius est plutôt en faveur de ceux-ci ². Bornons-nous à dire que la caution, à Delphes et à Pellana, s'engage envers le revendiquant, envers un particulier par conséquent, et apprenons de Gaius ³ qu'elle est tenue de la restitution de la chose litigieuse et des fruits, au cas où la partie adverse obtiendrait gain de cause. Il est très vraisemblable que, dans ce dernier cas, à Delphes et à Pellana, la partie adverse ne recouvrait pas seulement τὰ ἀξιόζον, c'est-à-dire la chose ou la valeur de la chose, mais qu'elle obtenait aussi τὸ βλάβος, c'est-à-dire des dommages-intérêts, ainsi que nous le voyons à la l. 20.

En somme il n'y a pas de recours en garantie possible sans la constitution d'une caution fournie par le détenteur. Cela est tellement vrai que, si le détenteur ne constitue pas de caution (l. 19), le revendiquant est considéré comme ayant gain de cause, sans procès : il a droit à la chose (ou à la valeur de la chose) et à des dommages-intérêts ⁴.

1. Voy. un exposé très sobre et très net de la question dans Éd. Cuq, *Institutions juridiques des Romains*, I², 1904, p. 88 ; plus détaillé dans P. Viard, *Le Praes*, Dijon, 1907 (Thèse de doctorat), p. 29 et suiv.

2. Gaius, IV, 94 : ideo autem appellata est pro praede litis vindiciarum stipulatio, quia in locum praedium successit, qui olim, cum lege agebatur, pro lite et vindiciis, id est pro re et fructibus, a possessore petitori dabatur.

3. Gaius, IV, 16 : postea praetor secundum alterum eorum vindicias dicebat, id est rei et fructuum.

4. La non constitution d'une caution équivaut à un désistement, comme à Stymphalos le non versement de la consignation dans le cas obscur où les deux parties doivent consigner (voy. plus haut p. 90), comme dans le

La restitution de l'article relatif à la procédure d'exécution est incertaine, mais le traité prévoit le cas d'insuffisance des biens, où le revendiquant ne peut recouvrer, après vente (?), le montant de la chose et des dommages-intérêts. Dans ce cas le détenteur doit : 1° le double desdites sommes ; 2° cinq cents drachmes à titre d'amende et de [σῶσ]τῆρ. Nous avons donné à ce dernier mot le sens de frais et débours faits par le revendiquant pour rentrer en possession de la chose.

Un dernier article (l. 22-23) vise les excès et abus commis par le revendiquant lors de l'exécution du détenteur¹. Mais encore une fois le texte de ces passages est trop peu sûr pour nous arrêter longtemps. Retenons seulement que le revendiquant triomphe dans les trois cas suivants :

1° αἱ κα μὴ ἀνάγκη ὁ ἔχων, si une demande en garantie n'est pas formée par le détenteur ;

2° αἱ κα μὴ ἀνάγκη ἐν τῷ χρόνῳ τῷ γεγραμμένῳ, si la demande n'est pas formée dans le délai prescrit ;

3° αἱ κα μὴ κατιστῆ τὸν ἔγγυον, si le détenteur ne fournit pas la caution exigée.

Contre l'ἀναγωγά même, le revendiquant n'est pas désarmé. D'abord il est libre de ne pas l'accepter (μὴ δεῖξασθαι). Qu'est-ce en effet que le recours en garantie ? Un moyen de preuve, mais

traité entre Sardes et Éphèse (Dittenberger, *Orientalis gr. inscr. sel.*, 1903, n° 437, l. 83 et suiv.) la non comparution devant le μεσιτέων δῆμος ou la λαχοῦσα πόλις ; qui représentent les deux instances. "Ἐστὼ κατὰ τὸν [π]αρόντα, est-il dit à la l. 84. Cf. *secundum praesentem judicare*, Cicéron, *Verr.*, II, 47, 44. Le traité est du 1^{er} siècle avant J.-Ch.

Avant de quitter ce difficile sujet, citons un article du Dr Schlossmann : *Praes, vas, vindex* dans la *Zeitschr. für Savigny-St.*, Rom. Abt., XXVI, 1903, p. 283 et suiv. A la fin de son mémoire (p. 312), l'auteur établit un rapprochement entre les inscriptions grecques connues sous le nom de Tables d'Héraclée (*Inscr. juridiques gr.*, I, 1892, n° XII, p. 193 et suiv. ; *Gr. Dialekt-Inscr.*, III, 1898, n° 4629 (Richard Meister ; C. D. Buck, *Gr. Dialects*, 1910, n° 74 (la première table seulement) et le droit romain de la prédiature. Les analogies qu'il constate l'amènent peut-être un peu vite à supposer, presque à admettre que « le droit romain de la prédiature a été emprunté à la procédure grecque et au droit des cités de la Grande Grèce » (p. 314). Mais le rapprochement, que M. P. Viard (*op. cit.*, p. 25) écarte, lui aussi, trop vite, n'en est pas moins intéressant et à noter.

1. Voy. plus haut, p. 94-95 et cf. au n° II B, l. 14 la mention de violences commises par la partie gagnante, p. 44 et 43, note 1.

aussi, dans le cas où le détenteur n'est pas de bonne foi, une exception dilatoire. Et le délai ne peut manquer d'être long, puisque les deux parties sont originaires l'une de Delphes, l'autre de Pellana; et ce long délai peut encore être prolongé, si le garant appelle un autre en sous-garantie. C'est pour échapper aux lenteurs de cette procédure que le revendiquant refuse le recours en garantie. Son refus s'affirme dans une déclaration (ἐπὶ 1. 17) dont les termes ne nous ont pas été conservés; nous connaissons seulement la formule de la très brève réplique de la partie adverse : [ἐτ] ἀνάγκη καθότι πέπαται : « Mon recours en garantie est fondé sur mon droit de propriétaire. » Que se passe-t-il alors ? L'incident est-il jugé sommairement et la demande principale est-elle appelée dans les délais ordinaires ? Nous l'ignorons. Retenons seulement — c'est le fait important et nouveau — la faculté donnée au revendiquant de refuser le recours en garantie.

Au temps où je m'efforçais de restituer ces articles du traité de Delphes, paraissaient les inscriptions découvertes dans le Delphinion de Milet¹. Le n° 140 du précieux recueil m'a été d'un grand secours. Il renferme une série de conventions conclues vers le milieu du III^e siècle entre Milet et des cités crétoises. La convention C m'a déjà fourni une restitution sûre pour notre n° I B, l. 6; la convention B traite de τῆ ἀναγωγῇ et les premières lignes doivent en être traduites.

140 B, l. 40 :

Ἐάν τις Μιλησίων ἐν Γόρτυνι ἢ Γερτυνίων ἐμ. Μιλήτῳι
ἐφάπτηται σώματος ἢ δούλου ἢ ἐλευθέρου, ἃ μὲν ἀνά-
γκη ὁ ἔχων πράτορι ἀξιόχρεωι ἢ εἰς πόλιν ἔνδικον², ἀποδοῦς
τὴν τιμὴν τὴν ἀρχαίαν ἀποδότω τὸ σῶμα ὁ ἐφαψάμεν-
νος· ἂν δὲ μὴ ἀνάγκη, ἀποδότω τὸ σῶμα ὁ ἔχων τῷ ἐφαψα-

45. μένῳ αὐθήμερον.

1. Milet, III, *Das Delphinion in Milet*, 1914. L'éditeur des inscriptions est M. Albert Rehm.

2. Ἐνδικος; a ici un sens différent de celui que nous avons noté plus haut dans Platon, *Lois*, 913 D, dans notre σύμβολον, II A, l. 16 et dans le σύμβολον conclu entre Athènes et Trézène, *Inscr. gr.*, II et III, ed. minor, n° 46, c, l. 56, où il signifiait : capable d'ester en justice. Ici, ἔνδικος πόλις désigne une ville où la vente était autorisée par convention, où elle a eu lieu par conséquent légalement et a pu être transcrite sur les registres de vente.

« Quand un Milésien à Gortyne ou un Gortynien à Milet mettra la main sur un homme, esclave ou libre, — si le détenteur a recours à un vendeur honorable ou bien à une cité où la vente était autorisée (par une convention), le revendiquant restituera l'homme après avoir payé le prix d'achat antérieur; — si le détenteur n'appelle pas garant, il sera tenu de remettre l'homme au revendiquant le jour même. »

Je ne sais pourquoi, sous le vain prétexte d'une contradiction entre les conventions A et C d'une part et B de l'autre ¹, les commentateurs allemands de ce dernier texte se sont ingéniés à le torturer et à le déformer. MM. J. Partsch et Ziebarth ², modifiant la ponctuation adoptée plus haut, rapportent les mots ἀποδοὺς τὴν τιμὴν τὴν ἀρχαίαν au détenteur : d'après eux, le recours en garantie ne suffit pas et il faut de plus que le détenteur paye au revendiquant le prix payé antérieurement par ce dernier ! Je suis d'accord avec M. A. Rehm pour rejeter cette interprétation. En droit, le recours en garantie, s'il est fondé, suffit à assurer au détenteur la propriété de l'homme sur lequel le revendiquant a mis la main : on ne comprendrait pas que, fort de son droit, le détenteur eût une indemnité à payer au revendiquant.

M. A. Rehm a proposé lui-même une interprétation qui repose sur une correction violente et, à mon sens, arbitraire ³. Au lieu de ἀποδοὺς τὴν τιμὴν τὴν ἀρχαίαν, ἀποδότω... (ponctuation adoptée par MM. J. Partsch et Ziebarth), il admet une confusion du lapicide, entraîné par le participe ἀποδοὺς, et propose de lire : ἀποδοὺς τὴν τιμὴν τὴν ἀρχαίαν [ἐπικυρέτω ou ἐπικυρέσθω] τὸ πῶμα ὃ ἐραψάμενος. Il traduit alors : « Quand un Milésien à Gortyne ou un Gortynien à Milet mettra la main sur un homme, esclave ou libre, — si le détenteur a recours à un vendeur honorable ou bien à une cité où la vente était autorisée (par une convention), le revendiquant n'aura le droit d'emmenner l'homme qu'après

1. J'ai traduit plus haut la première partie du décret C, p. 21. J'ajoute en note la traduction du fragment de A dont j'ai cité le texte au même endroit : « Le Knossien n'achètera pas le Milésien, ni le Milésien n'achètera le Knossien, s'il sait que celui-ci est libre. — S'il l'achète le sachant, il perdra le prix et l'homme sera libre. — S'il l'achète sans le savoir, il rendra l'homme mais se fera rembourser exactement le prix d'achat. »

2. Cités dans le commentaire de M. Rehm, p. 487 (311).

3. *Op. loc. cit.*

avoir payé au détenteur le prix d'achat antérieur. » Je prétends que la correction fausse le sens. Les deux articles de la convention sont symétriques et la répétition des mêmes termes s'impose. Soit A le détenteur d'un homme libre ou d'un esclave, B le revendeur. B met la main sur l'homme libre ou l'esclave détenu par A. Deux cas sont à prévoir : A usera du recours en garantie ; A n'usera pas du recours en garantie. Dans le premier, le recours en garantie étant fondé, B doit restituer l'homme (*ἀποδότω τὸ σῶμα*), mais non sans payer des dommages-intérêts dont le montant est égal au prix déboursé antérieurement par A. — Dans le second cas, A doit restituer l'homme le jour même (*ἀποδότω τὸ σῶμα*). Il y a dans les deux cas une condition à la restitution de l'homme sur lequel B a mis, injustement ou justement, la main : dans le premier, le paiement par B de dommages-intérêts ; dans le second, l'obligation pour A de faire la restitution dans le délai d'un jour. S'il fallait à tout prix introduire une correction dans le texte, je serais disposé à admettre une omission dans le second article où l'on pourrait lire : *ἄν δὲ μὴ ἀνάγκη*. [*ἀποδοῦς τὴν τιμὴν τὴν ἀρχαίαν*], *ἀποδότω τὸ σῶμα ἐξ ἡν...* La partie perdante serait, dans les deux cas, condamnée aux mêmes dommages-intérêts.

Si intéressant que soit le texte milésien, c'est encore une leçon de prudence qu'il nous donne. Sachons attendre d'autres découvertes qui ajouteront de nouveaux traits de lumière à ceux qui nous sont venus du *σύμβολον* delphique.

§ 4. Revendication d'esclaves fugitifs.

II A, 1. 23-27 [Esclaves fugitifs].

« §. — Celui qui arrêtera un esclave fugitif le mènera, à Delphes ou à Pellana, devant les magistrats de la cité. Ceux-ci en prendront livraison, le feront charger de liens, veilleront à le garder et se chargeront d'annoncer la prise aux magistrats [de la ville où vivait l'esclave].

§. — Le maître aura le droit de venir le réclamer...

§. — Le paiement des frais et débours ne pourra être exigé avant le délai de... »

Le chapitre est incomplet. Renvoyant à la première partie où

nous avons cité et traduit les principaux textes déjà connus¹, nous noterons seulement ici l'emploi du verbe ἀπάγειν. Quiconque arrête un esclave fugitif est tenu de l'amener devant les magistrats de Delphes ou de Pellana. Ceux-ci le mettront en prison, le garderont, c'est-à-dire se chargeront aussi de le faire nourrir et aviseront les magistrats de la cité du maître. Ainsi se passaient les choses à Milet et à Héraclée du Latmos, où toutefois le verbe ἀνάγειν remplace ἀπάγειν.

Il n'en allait pas de même, semble-t-il, à Stymphalos. L'esclave demeurait chez celui qui l'avait arrêté, mais ce dernier était tenu de faire inscrire par le magistrat son propre nom et celui de l'esclave fugitif. Entendons que le magistrat devait assurer la publicité de cette déclaration en la faisant afficher². Ladite déclaration portait une date sur le registre municipal et servait ainsi de base au calcul de l'indemnité due à l'auteur de l'arrestation. L'indemnité ne pouvait s'élever à plus de deux oboles par jour, soit peut-être une obole pour la nourriture de l'esclave si nous prenons le tarif de Milet³, plus une obole pour frais de séquestre.

1. Voir p. 38 et suiv.

2. Nous avons, semble-t-il, l'exemple de stèles relatives aux δραστηκά σώματα qui sont exposées dans le sanctuaire ou mieux dans l'enceinte d'Athanaia Polias à Knosos : *Griech. Dialekt-Inscr.*, n° 5075, l. 30, d'après la copie de Chishull et la revision de Comparetti (*Museo italiano*, I, 1885, p. 149). Blass s'abstient de toute restitution. Qu'on m'en permette une pour un autre passage du même texte. Aux l. 30-31, il est question du cosme de Lato qui se rend à Olonte ou vice versa. Comparetti restitue (p. 147) :

καὶ κα κοσμίον (ἐλθ)ηι Λά[τιος ἐς Ὀλόντα ἢ Ὀλόντιος
ἐς Λατών, τ[ό]τε συστά[τιον] ἀρράνω (ἐγέ)τω (κ)αὶ ἐρπέτω ἐς πρυτανήιον.

Comparetti croit distinguer la trace du T de συστάτιον. Je lirais plus volontiers un Γ et proposerais [καταγώ]γιον. C'est au prytanée que le cosme sera nourri, c'est ailleurs qu'il sera hébergé et le mot καταγώγιον ne fait pas double emploi avec πρυτανήιον. Sur le prytanée de Lato, que J. Demargne croit avoir découvert dans ses fouilles de 1899-1900, voy. *Bull. de corr. hellén.*, XXVII, 1903. p. 216-218 et fig. 4, et H. Pomtow, dans *Klio*, XII, 1912, p. 301-303.

3. Traité milésien cité plus haut, p. 39, l. 98. Mais gardons-nous d'attacher trop d'importance à ce rapprochement, car la *συμβολή* de Stymphalos est plus ancienne que le traité milésien et à l'époque où elle a été rédigée, c'était, semble-t-il, la monnaie éginétique qui avait cours à Stymphalos. *Συμβολή*, l. 98; cf. le commentaire de Hiller von Gaertringen, p. 80). Sur le prix de nourriture des esclaves en Grèce, voy. H. Francotte, *L'industrie dans la Grèce ancienne*, I, 1900, p. 328 et suiv. Cf. G. Glotz, *Les salaires à Délos*, dans le *Journal des Savants*, 1914, p. 209 et suiv.

§ 5. *Vol de deniers publics* : Μαστροί et μαστρικὸς νόμος.

On a vu plus haut que, si le mot *φιλατικός* était employé dans le *σύμβολον* delphique pour désigner le voleur, on y usait du verbe *κλέπτειν* pour l'action de voler, du mot *κλέμμα* pour l'objet volé. D'autres termes : *κλοπά*, *φωρά* nous sont connus par un décret delphique du milieu du ^{II} s. av. J.-Chr., relatif à une importante fondation du roi Attale II. Ce décret, que j'ai découvert et publié jadis et qui a été souvent réédité ¹, mérite ici une mention parce qu'on y trouve cités pour la première fois des magistrats delphiens qui ont même nom et mêmes fonctions que des magistrats de Pellana. Nous en rapprocherons un décret delphique en l'honneur d'Eumène II, qui a été publié pour la première fois dans le récent ouvrage de M. Bernhard Laum, un texte d'Aristote tiré de la *Πελληνέων πολιτεία*, enfin la *συμβολά* de Stymphalos.

Delphes. — B. Laum, II, p. 27, n° 28, § 3, l. 19 et suiv. : εἶμεν τὸ ἀργύριον ποθέρον τοῦ θεοῦ καὶ μὴ ἐξεῖμεν μήτε ἄρχοντι[ε] μήτε ἰδιώτῃ μηθενὶ εἰς ἄλλο καταχρήσασθαι μηθεῖ[ν] μηδὲ καθ' ὅποιον τρόπον μήτε κατὰ ψάρισμα μήτε κατ' αἶνον ². εἰ δέ τις τούτων τι ποιήσῃ ἢ ἄρχων ἢ ἰδιώτης, κατάμαστρος ἔστω ἱερῶν χρημάτων φωρᾶς καὶ οἱ μαστροὶ καταγραφόντω κατ' αὐτοῦ κατὰ τὸ ψαρισθὲν ἢ ἄλλως μετενεγχθὲν ἀργύριον ὀκταπλοῦν, καὶ τὸ ψαρισθὲν ἢ διανειθὲν ἄχυρον καὶ ἀτελὲς ἔστω.

Ibid., p. 29, § 6, l. 52 et suiv. : [λ]όγον ἀποδόντω [ταὶ πόλει ἐν τῷι.....] μηνί· εἰ δὲ μή, οἱ μαστροί... [ἐνδεικν]ύοντω κατ' αὐτῶν κλοπᾶς κατὰ τὸν μ[αστρικὸν νόμ]ον.

« § 3. — La somme sera consacrée au dieu et il ne sera permis

1. Ch. Michel, n° 263 ; Dittenberger, *Sylloge*², n° 306 ; *Gr. Dialekt-Inscr.*, II, 1899, p. 811, n° 2642 (J. Baunack) ; Bernhard Laum, *Stiftungen in der griechischen und römischen Antike. Ein Beitrag zur antiken Kulturgeschichte*, II *Urkunden*, 1914, p. 27 et suiv., n° 28. Tous les textes grecs cités par Laum sont traduits en allemand.

2. Ni le mot αἶνος, ni plus loin le verbe διανίω, n'ont encore reçu d'explication satisfaisante. Pour Dittenberger (*op. cit.*, not. 6), ψάρισμα désigne un décret du peuple, αἶνος un décret du Conseil. Baunack (*op. cit.*, p. 814) entend par αἶνος l'approbation donnée par le peuple à une question posée par un magistrat, l'acclamation ; le peuple exprime son approbation, donne son autorisation sans passer au vote. B. Laum se rallie à cette dernière interprétation (I, p. 191, note 3) et je fais de même provisoirement, en attendant que des textes inédits nous éclairent.

ni à un fonctionnaire ni à un particulier quelconque d'en rien employer à un autre objet, de quelque façon que ce soit, ni en vertu d'un décret, ni en vertu d'une autorisation. — Celui qui, magistrat ou particulier, commettra l'un de ces actes, encourra l'accusation de vol de deniers sacrés et les *μαστροί* le poursuivront en paiement de l'octuple de la somme qui aura fait l'objet du décret ou qui aura été détournée de quelque autre façon. Le décret ou l'autorisation seront nuls et sans effet.

« § 6. — Les épimélètes rendront leurs comptes au mois de... Sinon les *μαστροί* les dénonceront pour vol, conformément à la loi des *μαστροί* ».

B. Laum, II, p. 32, n° 29 et p. 211, l. 1 et suiv. : [οί] δὲ καταστα[θ]έντες.... λόγον ἀποδιδόντω τοῖς μαστροῖς ἐν τῷ αὐτῷ μηνὶ ὑπεύθυνον ὄντες [ὥς] περ καὶ οἱ τὰ ἄλλα ποθίερα καὶ θαμ[ν]ίσια [χε]ρίζοντες καὶ ἐν τοῖς αὐτοῖς ἐπιτιμίοις ἔνοχοι ἔστωσαν κατὰ τὸν μαστρικὸν νόμον.

« Les commissaires désignés rendront leurs comptes aux *μαστροί* dans le même mois (Héracleios), sous la même responsabilité que les autres administrateurs des deniers sacrés ou publics et encourront les mêmes amendes, conformément à la loi des *μαστροί*. »

Pellana. — Aristote, cité par Harpocration, s. v. *μαστήρες* : Ὑπερίδης ἐν τῷ πρὸς Πάγκαλον· ἔοικεν ἀρχὴ τις εἶναι ἀποδεδειγμένη ἐπὶ τὸ ζητεῖν τὰ κοινὰ τοῦ δήμου, ὡς οἱ ζητηταὶ καὶ οἱ ἐν Πελλάνῃ μαστροί, ὡς Ἀριστοτέλης ἐν τῇ Πελλανέων πολιτείᾳ¹.

Stymphalos. — *Inscr. gr.*, V, 2, n° 357, l. 37 suiv. :

ἐξέστω δὲ τοῖς αἰρεθέντοισι [ἀ-]
[ν]δρεσσιν κα[ὶ] π[ρ]ῶτον τὰν [γραφεῖσαν δίκην ἐξετ]άσαι καὶ μέρος τι
καὶ μεθὲν ἀμάστρευτον ὧ-
ν μὴ πᾶρ τ[ὴν] γραφεῖσαν [ν δίκην ἴσχει ἐᾶσαι, ἐφ' ὅτῳ τ]οῦς τὰς δίκας
ἔχοντας...

1. Cf. *Aristotelis qui ferebantur librorum fragmenta* collegit V. Rose³, 1886, p. 350, frag. 567. — Hésychius : *μαστήρ*· ἐρευνήτης. *Μαστήρες*· ζητοῦντες, ἐρευνῶντες. — Photius, éd. Porson, p. 248, 21 : *μαστήρες*· οἱ τὰ φυγαδικὰ χρημάτα εἰσπράττοντες, οἵονεῖ ζητηταὶ τῶν φυγαδευτικῶν χρημάτων τῶν ἀειφυγίαν φυγαδευθέντων· ἐκλήθησαν δὲ μαστήρες ἀπὸ τῶν κληγῶν τῶν ἐν τοῖς μαστοῖς τῶν ὁρῶν ζητούντων τὰ θηρία. — Bekker, *Anecd. gr.*, I, p. 279, 6 : *μαστήρες*· ζητηταὶ τῶν φυγαδικῶν χρημάτων.

« Les commissaires auront le droit d'examiner le texte de la demande, dans l'ensemble et dans le détail, et ne laisseront en dehors de leur enquête rien de ce qui... »

Les restitutions tiennent une très grande place aux l. 38 et 39, mais le mot ἀμύτρευτος se lit en entier. Il est formé d'un verbe μαστρεύειν dont nous n'avons pas encore d'exemple et a le sens de ἀνεξέτακτος. L'emploi de cet adjectif nouveau n'implique pas nécessairement, à Stymphalos et dans l'autre cité contractante, l'existence d'un collège de μαστροί, mais la chose est infiniment probable. Nous aurons d'ailleurs à nous demander, dans notre Troisième partie, si cette autre cité n'est pas Pellana même.

Notons déjà que l'institution des μαστροί était répandue dans le Péloponnèse : en Achaïe, en Arcadie, en Élide, en Messénie ¹. D'où venait-elle ? D'où venait, tout au moins, ce nom ?

1. Achaïe : Pellana. — Arcadie : Stymphalos. — Élide : Olympie, Ch. Michel, n° 193, l. 6-7 ; *Gr. Dialekt-Inscr.*, I, 1884, n° 1152 ; C. D. Buck, *Greek Dialects*, n° 57 : ζίφριον ἀποτινέτο ἐν μαστράαι. Cf. Hésychius : μαστράαι αἱ τῶν ἀρχόντων εὔθουαι. — Messénie : Andanie, Règlement des mystères, Ch. Michel, n° 694, l. 51 ; Dittenberger, *Sylloge*², n° 653 ; *Inscr. gr.*, V, 1 n° 1390.

TROISIÈME PARTIE

PELLANA. RAPPORTS DE DELPHES ET DE PELLANA

Le lecteur n'attend pas que je lui apporte quelque laborieuse dissertation *de rebus Pellenensium*¹, où je commencerais par discuter les étymologies rapportées par Pausanias², où plus loin j'étudierais un fragment de papyrus récemment publié, qui figurera vraisemblablement dans une nouvelle édition des fragments d'Aristote³. Mais qu'il n'en ait aucun regret ! Pareille

1. *Pellenensis* est l'ethnique employé par Tite-Live XXXIV, 29, 14). Πέλλανεύς Πέλληνεύς est la forme la plus courante en grec, où l'on rencontre aussi Πέλληνειος, déjà employé par Dicéarque Cicéron, *ad Attic.*, II. II, 2). Il n'y a pas de raison de corriger dans ce dernier texte, qui est cité plus bas, Πέλληνειον en Πέλληνέον. *Pellonaeus* se trouve en effet dans Plinie l'Ancien Olyros Pellenaeorum castellum (IV, 12, et Πέλληνειος a été justement restitué par Wilamowitz-Moellendorff dans un passage de Zénobios, I, 57, qui sera cité plus loin, p. 165. Le féminin Πέλλανίς ('Ἰμω-νίς Πέλλανίς) se lit sur une des stèles d'Épidaure où sont énumérées les guérisons miraculeuses : (Ch. Michel, *Recueil*, n° 1069, l. 10 ; Dittenberger, *Sylloge*², 802 ; *Inscr. gr.*, IV, 1902 (Max. Fränkel, n° 951 ; C.-D. Buck, *Greek Dialects*, 1910, n° 84). L'inscription est de la seconde moitié du IV^e siècle.

Pour Πέλλανιος, que Max. Fränkel restitue dans une inscription d'Hermione, qui remonte peut-être au IV^e siècle (*Inscr. gr.*, IV, n° 727 A, l. 7, et non 717 comme il est imprimé dans l'index), il n'y a aucune raison d'admettre cette forme. Il faut restituer : Πέ[λ]λα[νεύς].

Par contre, dans le στόμχολον au n° III A, l. 2, nous avons restitué : δελτικὰ εἶμεν ἢ πε[λλανικὰ]. L'adjectif πελλανικός nous est bien connu par les gloses et scholies qui mentionnent les πελληνειοὶ γλῆναι. Voir plus loin, p. 139 et suiv.

2. VII, 26, 12.

3. *The Oxyrhynchus Papyri*, X, 1914, n° 1241, col. II, l. 33 et suiv. ; col. III, l. 1 et suiv. Le nom d'Aristote est d'ailleurs une restitution.

dissertation serait singulièrement vide. Nous n'avons conservé ni la Πελληνέων πολιτεία d'Aristote, ni celle de son disciple Dicéarque. S'il faut en croire Cicéron, l'ouvrage de Dicéarque était particulièrement instructif : Cicéron savait en extraire des monceaux de notes ¹. Il nous apprend en tout cas que l'auteur avait vécu dans le Péloponnèse et le qualifie d'ἱστορικώτατος ².

Ce que je dois au lecteur tiendra dans deux chapitres : dans le premier je le renseignerai d'une part sur la situation de Pellana, certains de ses monuments et des produits de la région, de l'autre sur les institutions politiques, en insistant sur celles que l'inscription nouvelle nous a permis de connaître ; dans le second, j'étudierai, autant qu'il est possible, les rapports des deux cités, Delphes et Pellana, particulièrement au III^e siècle, c'est-à-dire à l'époque où fut conclu le σύμβολον. C'est en un mot, après le commentaire juridique présenté plus haut, un complément géographique et historique.

1. *Ad Attic.*, II, n, 2 : Πελληναίων in manibus tenebam et hercule magnum acervum Dicaearchi mihi ante pedes exstruxeram. O magnum hominem... !

2. *Ad Attic.*, VI, n, 3.

CHAPITRE PREMIER

PELLANA

§ 1. *Situation, monuments, produits.* — § 2. *Institutions politiques.*

§ 1. *Situation, monuments, produits.*

Le témoignage de Pausanias est à citer. Il n'est pas douteux en effet que Pausanias ait longé, par la voie de terre et en partant de Patræ, toute la côte de l'Achaïe ; il est certain qu'il s'est arrêté à l'échelle de Pellana, Aristonautæ ; il est infiniment probable qu'il est monté jusqu'à la ville et l'a visitée. C'est la conclusion qui s'impose à tous les lecteurs des deux derniers chapitres du livre VII et M. R. Heberdey la présentait déjà en 1894, dans son mémoire sur les voyages de Pausanias en Grèce¹.

VII, 26, 12. Τῆς δὲ Αἰγαιρατῶν ἔχονται Πελληγεῖς· πρὸς Σικυῶνος δὲ οὗτοι καὶ μοῖρας τῆς Ἀργολίδος Ἀχαιῶν οἰκοῦσιν ἔσχατοι.

VII, 26, 14. Ἔστι δὲ Ἀριστοναῦται Πελληγεῦσιν ἐπίνειον. Ἐξ τοῦτο ἐξ Αἰγείρας τῆς ἐπὶ θαλάσῃ σταδίων ἐστὶν εἴκοσιν ὁδὸς καὶ ἑκατόν· ταύτης δὲ ἡμίσεια ἐς Πελλήνην ἀπὸ τοῦ ἐπινείου.

Pausanias compte donc 120 stades du port d'Aegeira à Aristonautæ, 60 d'Aristonautæ à Pellana. Ce dernier chiffre se trouve déjà dans Strabon (C 386).

Le chapitre 27 est entièrement consacré à la description de Pellana, qui est située dans la région montagneuse², sur la rive occidentale du fleuve Sythas. Je n'ai pas à le transcrire en entier et me bornerai aux extraits suivants.

27, 2. Sur la route qui conduit à la ville est un temple d'A-

1. *Die Reisen des Pausanias in Griechenland*, p. 80.

2. Depuis le vi^e siècle, semble-t-il. Voir le texte de Zénobios cité plus loin, p. 165.

théna, construit en marbre du pays (λίθου ἐπιχωρίου) ; il renferme une statue de la déesse en ivoire et en or, de la main de Phidias. Sur cette statue, l'une des premières œuvres du grand sculpteur, voy. Beulé, M. Collignon, Imhoof-Blumer et Gardner¹. Comme l'a supposé Beulé, Phidias était sans doute dans l'atelier d'Agéladas d'Argos, quand les Pellanéens s'adressèrent à lui².

27, 4. Ὑπὲρ δὲ τὸν ναὸν τῆς Ἀθηνᾶς ἐστὶν ἄλλος περιχωρομημένον τεῖχος Σωτείρας ἐπὶ κλησιν Ἀρτέμιδος, καὶ ὁμνύουσιν ἐπὶ μεγίστοις αὐτήν. Ἐσοδὸς τε πλὴν τοῖς ἱερεῦσιν ἄλλω γε οὐδενὶ ἐστὶν ἀνθρώπων. Ἱερεῖς δὲ ἄνδρες τῶν ἐπιχωρίων εἰσὶ κατὰ δόξαν γένους μάλιστα αἰρούμενοι.

27, 4. Ἔστι καὶ Ἀπόλλωνος Θεοξενίου Πελληνεῦσιν ἱερὸν, τὸ δὲ ἄγαλμα χαλκοῦ πεποιήται καὶ ἀγῶνα ἐπιτελοῦσι Θεοξένια τῷ Ἀπόλλωνι, τιθέντες ἀργύριον ἄθλα τῆς νίκης, καὶ ἄνδρες ἀγωνίζονται τῶν ἐπιχωρίων.

27, 5. Sur le gymnase, voy. plus loin, p. 142.

27, 7. Sur le tyran Chairon, voy. plus loin, p. 153.

S'il est permis de rechercher, à travers les textes que je viens de transcrire, l'écho des explications et bavardages que Pausanias a recueillis devant les monuments mêmes de Pellana, je noterai trois observations qui me semblent avoir été complaisamment développées par ses guides ; toutes trois résonnent en quelque sorte dans le même adjectif trois fois répété, ἐπιχώριος. Devant le temple d'Athéna, on a fait savoir tout d'abord à Pausanias qu'il était construit en marbre du pays ; nous tirerons parti plus loin de cette remarque. Devant le mur d'enceinte du bois sacré d'Artémis Soteira, où il lui était interdit de pénétrer puisque les prêtres seuls en avaient l'accès, on lui a dit que ces derniers étaient choisis parmi les familles les plus illustres du pays. Enfin dans le sanctuaire d'Apollon Théoxénios, dont il a vu la statue, on lui a fourni deux renseignements précis sur les

1. E. Beulé, *Phidias*, drame antique, Paris, 1863, Introduction : la jeunesse de Phidias, p. 16 (L'Introduction avait paru dans la *Revue des deux mondes* en 1860 et le passage visé se trouve au tome II, p. 458-459). — M. Collignon, *Phidias*, 1886, p. 11. — F. Imhoof-Blumer and P. Gardner, *Numismatic Commentary on Pausanias*, dans *The Journal of hellenic Studies*, VII, 1886, p. 95.

2. Sur les liens qui unissaient Argos et Pellana dans l'antiquité la plus reculée, voy. Pausanias, VII, 26, 12 Cf. la glose d'Hésychius : Πελλήνη πόλις ἐν Ἀργεῖ.

jeux dits Théoxénia : les prix consistaient en une somme d'argent et seuls les gens du pays étaient admis au concours.

Ces trois observations confirment l'impression qui résulte de la seule lecture du chapitre 27 et prouvent que Pausanias a vraiment visité la ville. La troisième est décisive. Si Pausanias ne s'était pas borné à transcrire ses notes de voyage, s'il avait dû prendre la peine d'ouvrir des livres, de recourir à ses sources que nous connaissons si mal, il n'eût pas manqué de rencontrer deux mots qui nous sont répétés par tant de gloses et de scholies : *πᾶσιν ἑλλήνεσσι γλαῖναι*. Ses auteurs les plus médiocres lui eussent appris qu'autrefois « les manteaux de Pelléné » étaient donnés en prix à certains jeux de la ville, peut-être aux Théoxénia mêmes ; il eût lui-même ajouté cette remarque à sa description. Tout semble indiquer encore une fois qu'il s'en est tenu aux notes prises chemin faisant.

Strabon, que je me garderai de comparer à Pausanias, n'a consacré que quelques lignes à Pelléné, mais combien pleines ! On y retrouve « les manteaux de Pelléné, donnés [autrefois] en prix ¹ ». L'emploi de l'imparfait *ἐτίθεσαν*, relevé par Bursian ², puis par Frazer ³, suffit-il à prouver que l'ancien usage avait disparu ? C'est possible, en tout cas il remontait à une haute antiquité, et c'est à coup sûr Pindare, encore plus qu'Aristophane, qui nous a valu ce monceau de scholies et de gloses. Les plus grands athlètes prélevaient d'ordinaire aux triomphes classiques par de moindres couronnes et Pellana doit à quatre des vainqueurs chantés par Pindare l'honneur de quatre citations dans les grandes odes. Les vainqueurs étaient un Rhodien, un Oponzien, un Corinthien, un Argien ; est-il besoin de noter que d'Argos et de Corinthe à Pellana la route n'est pas longue.

Dans deux de ces quatre odes, Pindare fait allusion au manteau de laine donné en prix par la ville ⁴, mais le nom seul de

1. C 386. "Ἔστι δ' ἡ Πελλήνη στίβια ἐξήκοντα τῆς θαλάττης ὑπερκείμενη, φρούριον ἐρυμνόν. Ἔστι δὲ καὶ κώμη Πελλήνη, ὅθεν καὶ αἱ Πελλήνικαί γλαῖναι, ἃς καὶ ἄλλα ἐτίθεσαν ἐν τοῖς ἀγῶσι· καίται δὲ μετὰ τὸν Ἀργίου καὶ Πελλήνης.

2. C. Bursian, *Geographie von Griechenland*, II, 1868-1872. p. 342, note 1.

3. J.-G. Frazer, *Pausanias's Description of Greece*, translated with a Commentary, IV, 1898, p. 184.

4. Olymp. IX, 146, et Nem. X, 82. A vrai dire, ce n'est pas l'Argien Théæros, chanté dans la X^e Néméenne, qui avait triomphé à Pellana, mais deux de ses cousins maternels, Thrasyclès et Antias (v. 70 et suiv.). Max.

Pellana, dans les deux autres, a mis en mouvement l'érudition facile et douteuse des scholiastes qui se sont donné libre essor. Nous n'essaierons pas de les mettre d'accord et le tableau suivant dira surtout l'incertitude de leurs sources sur le nom du concours célébré à Pellana et sur l'origine du prix.

Schol. ad Olymp. VII, 156 (Bœckh, II, 1819, p. 181). — Les Θεοξένια y sont nommés deux fois, les Ἑρμιαία une fois.

Ad Olymp. IX, 146 (Id., p. 227). — Les Ἑρμιαία y sont nommés une fois, les Θεοξένια deux, mais l'une de ces dernières scholies, plus conciliante, veut que les Θεοξένια aient été célébrés en l'honneur d'Hermès et d'Apollon. Ils se célébraient en hiver, dit une autre, et c'est pour cela que le prix était un manteau.

Ad Olymp. XIII, 155 (Id., p. 288). — Une scholie nomme les Φιλοξένια.

Ad Nem. X, 82 (Id., p. 505). — Une scholie nomme les Δῖα, en l'honneur de Zeus; une autre les Θεοξένια. Une autre enfin nous apprend que le climat de Pellana est rigoureux (δυσχέρμεροι οἱ τόποι).

Les scholies d'Aristophane (*Oiseaux*, 1421) nous permettent d'allonger encore cette liste. Le sycophante, misérablement vêtu, vient demander des ailes à Peithétairos qui lui répond aussitôt

μῶν ἐνθὺ Πελλήγητι πέτεσθαι διανοεῖ;

Suidas (s. v. Πελλήγητι) cite une scholie d'Aristophane qui nomme les Ἑρμιαία.

The Scholia on the Aves... (J. Williams White, 1914, p. 259). — La première scholie, la même qu'a citée Suidas, nomme les Ἑρμιαία (Ἑράκλεια dans le ms. M); la seconde, les Ἑρμιαία.

Parmi les lexicographes, Photius (*Λέξεων συνχωγή*, éd. Porson, 1822, p. 408, 1) nomme les Ἑρμιαία; Pollux et Hésychius¹ se bornent à rappeler que les manteaux de Pelléné étaient réputés et qu'on en donnait en prix, sans nommer aucune fête.

Le témoignage de Pausanias cité plus haut fait pencher la

Fränkel veut qu'il soit fait allusion à ces deux vainqueurs dans une inscription argienne retrouvée sur l'acropole d'Athènes (*Inscr. gr.*, IV, n° 510). Je n'en suis pas convaincu et me bornerai à noter que l'inscription mentionne des victoires remportées à Némée, Tégée, Kleitor et Pellana (a, 1. 2) : elle date de la première partie du v^e siècle.

1. Pollux, VIII, 67. — Hésychius, s. v. Πελληνικαὶ γλαῖναι.

balance en faveur des Théoxénia qui se célébraient en l'honneur d'Apollon Théoxénios. Nous comprenons mieux maintenant le double renseignement qu'on lui a donné sur ces fêtes. Si ses guides ont mentionné les prix en argent, dont il y avait tant d'exemples de son temps, c'est qu'autrefois les prix consistaient en manteaux de laine ; s'ils ont noté l'exclusion des étrangers, c'est qu'autrefois ils étaient admis à concourir. Nous ignorons à quelle époque se produisit ce double changement ; il était peut-être accompli au temps de Strabon.

Que les Théoxénia fussent célébrés pendant l'hiver ou même que le climat de Pellana fût rigoureux, nous ne sommes nullement obligés de l'admettre sur la foi des scholiastes en quête d'explications ingénieuses. Si Pellana distribuait en prix des manteaux de laine, c'est apparemment qu'ils étaient estimés ; que ses laines étaient de belle qualité et bien travaillées ; c'est d'abord qu'elle avait de beaux troupeaux. Strabon nous le donne à entendre dans le passage cité plus haut. Il distingue deux Pelléné, le περσικὸν et la χώρα. La Pelléné d'en haut ne comprenait que la forteresse et les habitations et monuments élevés de chaque côté sur les pentes inférieures ; la χώρα se composait des fermes et bergeries du territoire occidental, « d'où proviennent (ἐθεν) les manteaux de Pelléné ¹ ». Or dans notre σύμβολον (n° I B, l. 7) il est parlé de bétail et d'esclaves (τετραπόδα καὶ ἀνδράποδα) que Delphiens et Pellanéens viendraient à s'enlever les uns aux autres. Quelques lignes plus haut nous avons relevé le mot πλοίων (l. 4), plus loin νοῦτι (l. 15). Il n'y a malheureusement rien à tirer d'un autre fragment (IV A, l. 2) où se lisent les mots : ἐμ. Πελοςπ[ονάστωι]. Ne sommes-nous pas en droit de supposer que les deux villes exportaient du bétail et que l'enlèvement avait lieu sur mer ? Ajoutons que Pellanéens et Delphiens pouvaient se livrer à des razzias sur terre ; nous avons cité plus haut l'exemple de pareilles violences commises par des Achéens sur le territoire des Béotiens ². La traversée du golfe de Corinthe était chose aisée.

Aujourd'hui le territoire de l'ancienne Pellana, qu'a traversé

1. Nous verrons plus loin (p. 165) que la χώρα correspondait peut-être à l'emplacement de l'ancienne Pellana qui fut détruite au vi^e s. par Clis-thène de Sicyone.

2. Voir p. 107.

M. Frazer dans son excursion aux ruines de la ville, est, au moins dans la basse vallée du Sythas, planté de vignes, d'oliviers et de bois de cyprès¹. La vie s'est retirée des hauteurs pour se rapprocher de la route côtière et du chemin de fer. L'élevage a décliné. Cette transformation avait commencé de bonne heure². Pausanias nous rapporte que lors de la fête des Lamptèria, célébrée la nuit en l'honneur de Dionysos Lampter, les gens de Pellana plaçaient dans toute la ville des cratères remplis de vin; ce vin provenait, à n'en pas douter, de leurs vignes³.

§ 2. *Institutions politiques.*

La liste des institutions que nous connaissions avant la découverte du nouveau texte est fort courte. Elle tient en deux lignes, plus exactement en deux mots :

l'éphébie (Pausanias, VII, 27,5);

les *μαστήρες* (voy. le texte cité plus haut, p. 133).

Le passage de Pausanias mérite d'être cité : Γυμνάσιον δὲ ἀρχαῖον ἐς ἐφηβῶν μάλιστα ἀνεῖται μελέτην· οὐδὲ ἐς τὴν πολιτείαν ἐγγραφεῖναι πρότερον καθέστηκεν οὐδενὶ πρὶν ἢ ἐφηβεύσωσιν. Pausanias ajoute que le gymnase renferme une statue de Promachos, fils de Dryon, athlète célèbre, de Pellana.

Que le gymnase et l'éphébie, qui sont inséparables l'un de l'autre, fussent d'institution très ancienne à Pellana, nous n'avons pas de raison d'en douter. Comme il n'est pas douteux non plus que l'établissement de l'éphébie à Athènes ne soit pas antérieur au dernier tiers du iv^e siècle⁴, Pellana est au nombre des cités qui ont pu fournir un modèle à Athènes. Nous verrons plus loin que les relations des deux cités s'étaient améliorées au cours du iv^e siècle, et que, dans un décret de l'année 345/4, Athènes rappelle complaisamment le dévouement et l'amitié de Pellana⁵.

1. M. Frazer visita les ruines de Pellana au mois d'octobre 1895 (*op. cit.*, IV, p. 180).

2. Voy. P. Guiraud, *La propriété foncière en Grèce*, 1893, p. 513.

3. Pausanias, VII, 27, 3.

4. Voy. Wilamowitz-Moellendorff, *Aristoteles und Athen*, I, 1893, p. 193-194.

5. Voy. plus loin, p. 154.

Pour l'athlète Promachos, que Philostratos II plaçait encore au premier rang, à côté des Milon, des Hippothénès et des Poulydamas, il triompha de Poulydamas à Olympie, au concours du pancrace de l'Olympiade 94 (404 av. J.-C.)¹, et Pausanias nous apprend qu'il se distingua dans la guerre de Corinthe, où les Pellanéens se rangèrent encore du côté de Sparte². C'était la plus grande gloire de la cité, l'homme dont Pellana était le plus fière.

Le nouveau texte n'enrichit que d'un titre la courte liste dressée plus haut. Nous y apprenons l'existence, à Pellana, de magistrats nommés *θεωροί* (*θεωροί*) : au n° I B, l. 10, il est dit que le voleur pris en flagrant délit à Pellana (Delphien pris par un Pellanéen ou Pellanéen pris par un Delphien) doit être mené devant les théares.

Les théares-magistrats étaient inconnus à Pellana, mais s'étaient déjà rencontrés dans d'autres cités grecques. Les principaux textes ont été rassemblés, un peu rapidement, par M. Paul Bœsch dans une dissertation récente ; nous avons intérêt à les reprendre, en y ajoutant, pour commencer, un texte de la *Politique* d'Aristote qui n'avait pas échappé à M. E. Jacobs³.

Politique, 1310 b 20. Parlant de la formation des tyrannies et de l'origine des tyrans, Aristote dit que ceux-ci se recrutent quelquefois parmi les magistrats investis, par voie d'élection, des charges les plus importantes, et il ajoute : τὸ γὰρ ἀρχαῖον οἱ δῆμοι καθίστασθαι πολλοῦ χρόνου τὰς δῆμιουργίας καὶ τὰς θεωρίας. « Anciennement le peuple conférait pour une longue durée les charges de demiurge et de théore⁴. »

M. G. Fougères, qui a cité aussi ce texte, entend par théores « les

1. Philostratos, *Γυμναστικός*, 17 et suiv. — Sur la victoire de Promachos voy. Philostratos, *ibid.*, 23 et suiv., ; Pausanias, VII, 27,6 ; Hugo Förster, *die Sieger in den olympischen Spielen*, Progr. de Zwickau, 1894, p. 22.

2. Pausanias, VII, 27,6.

3. Paul Bœsch, *Θεωροί*, *Untersuchung zur Epangelie griechischer Feste*, Berlin, 1908, p. 6. L'étude que E. Jacobs a consacrée aux théores en général dans sa dissertation de 1893 (*Thasiaca*, Berlin, 1893, p. 41-48) est la plus complète de toutes. Cf. Boeckh, ad C.I.G. 1756, vol. I, 1828, p. 857 et O. Müller, *Die Dorer*², II, 1844, p. 14.

4. Demiurges et théores se rencontrent fréquemment dans le Péloponnèse, en Arcadie, en Achaïe. Voy. par exemple H. Swoboda, dans *Klio*, XII, 1912, p. 41 ; G. Niccolini, *La confederazione achea*, Pavia, 1914, p. 237 ; 246, note 4 et A. Plassart et G. Blum dans le *Bull. de corr. hellén.*, XXXVIII, 1914, p. 473 ; cf. les textes cités ci-dessous.

représentants de l'État aux grands sanctuaires panhelléniques ¹. » Ce sont au contraire des fonctionnaires politiques, tout comme les démiurges, et nous les trouvons nommés les uns à côté des autres dans le traité conclu en 420 entre Athènes d'une part, Argos, Mantinée et Élis de l'autre (Thucydide, V, 47, 9 et suiv. — *Inscr. gr.*, I, suppl. 1 (1877), p. 14-15, n° 46^b. — R. von Scala, *die Staatsverträge des Altertums*, 1898, n° 87, p. 76 et suiv.). Le serment sera prêté et reçu à Mantinée et à Élis par les fonctionnaires suivants : ἐν δὲ Μαντινείᾳ οἱ δῆμιουργοὶ καὶ ἡ βουλὴ καὶ αἱ ἄλλαι ἀρχαί, ἐξορκούντων δὲ οἱ θεωροὶ καὶ οἱ πολέμαρχοι· ἐν δὲ Ἑλίδι οἱ δῆμιουργοὶ καὶ οἱ ἐξακόσιοι, ἐξορκούντων δὲ οἱ δῆμιουργοὶ καὶ οἱ θεσμοφύλακες.

Pour les cités où se sont rencontrés des théares, nous nommerons d'abord, dans le Péloponnèse :

Mantinée (texte cité plus haut). Les théares, de concert avec les polémarches, font prêter serment aux démiurges, au Conseil et aux autres fonctionnaires ².

Tégée (Xénophon, *Hellén.*, VI, 5, 6 et suiv. Année 370). — Le collège des théares tégéates est manifestement le plus important de la cité. On y trouve les chefs des deux grands partis qui se disputent le pouvoir : Stasippos y représentait le parti laconien (VI, 4, 18) Kallibios et Proxénos, le parti démocratique dont l'ambition était de constituer un κοινὸν τῶν Ἀρχαίων. Le récit de Xénophon est très bien mis en valeur par M. G. Fougères (*op. cit.*, p. 435 et suiv.) ³.

Orchomène d'Arcadie. — Inscriptions découvertes au cours des fouilles entreprises en 1913 par l'École française d'Athènes et dirigées par MM. A. Plassart et G. Blum.

369 av. J.-C. Détermination de la frontière d'Orchomène : l'acte est authentiqué par les noms de cinq théares. (*Bull. de corr. hellén.*, XXXIX, 1915, p. 55, l. 20 : θεαροὶ οἷδε. Sur la forme θεαροί, voy. *ibid.*, p. 75, note 2 et 78, note 2.

Décrets de proxénie du III^e siècle (*Bull.*, XXXVIII, p. 449 et suiv.). Les théares sont nommés dans les nn. 1 ; 2 ; 4 ; 6 ; 8 ; 10 ; 11. Ils forment un collège groupé autour d'un éponyme et assisté d'un

1. *Mantinée et l'Arcadie orientale*, 1898, p. 340.

2. Sur la constitution de Mantinée, voy. G. Fougères, *ibid.*, p. 335 et suiv.

3. Sur la suppression éventuelle des θεαροί à Tégée après 370, voy. E. Jacobs, *op. cit.*, p. 44-45.

greffier. Le collège est parfois désigné par les mots *οἱ ἀρχόντες*, qui reviennent aussi plus d'une fois dans le *σύμβολον* de Delphes¹.

En dehors du Péloponnèse, nous retrouvons des théares à Naupacte et à Mégare.

Naupacte. — De très nombreux textes épigraphiques nous apprennent l'importance du collège des théares. Ils sont datés tantôt du nom du collège (*Inscr. gr.*, IX, 1 (1897), n° 388); le plus souvent du nom du greffier, *γραμμειούσης θεαροῖς* ou plus rarement *γραμμειούσης θεαρῶν* (*Inscr. gr.*, *ibid.*, nn. 360; 366; 373-375; 377; 379; 383-385; Dittenberger, *Sylloge*², n° 247 où il faut effacer la fin de la note 5; E. Nachmanson, *Ath. Mitt.*, XXXVII, 1907, p. 7 et suiv.). Aucune de ces inscriptions ne semble remonter au delà de la première partie du n° siècle av. J.-C. Voy. E. Nachmanson, *ibid.*, p. 48, note 2 et p. 54 et suiv.

Il n'y a pas de raison d'accorder à Bœckh (ad CIG., n° 1756) que des théares existaient dans chacune des cités de la ligue étolienne.

Mégare. — *Inscr. gr.*, VII (1892), nn. 39 et 40, dédicaces de θεαροῖς à Apollon *προστκτήριος*; commencement du III^e siècle av. J.-C. Que ces théares fussent des Mégariens, Dittenberger (ad n. 39) l'a prouvé, puisque l'un d'eux remplit à Mégare la charge de stratège, mais nous ne savons rien de leurs fonctions. Le collège comptait six ou sept membres. Il n'avait certainement pas la même importance que dans les villes nommées ci-dessus et ne fournissait pas l'éponyme, qui était le roi (G. Gilbert, *Griech. Staatsaltertümer*, II, 1885, p. 71).

Dans les îles nous n'avons à citer que Paros et Thasos, et Égine; la seconde était une colonie de la première.

Paros. — Dittenberger, *Sylloge*², 1900, n° 569; *Inscr. gr.*, XII, 5 (1903, n° 108; *Gr. Dialekt-Inscr.*, III (F. Bechtel), 1905, n° 5434; L. Ziehen, *Leges Graecorum sacrae*, II, 1906, p. 287; n° 10. Règlement religieux de la fin du V^e siècle. La partie conservée interdit d'abattre du bois, autrement qu'il n'est permis, dans un domaine sacré. Le premier venu peut dénoncer les délinquants aux

1. Dans le commentaire des décrets d'Orchomène, MM. Plassart et Blum insistent avec raison sur l'extrême variété du formulaire « qui paraît indiquer une singulière instabilité dans la constitution » (*Bull.*, 1914, p. 472). L'observation s'applique à plus d'une cité du Péloponnèse et il importe de ne jamais citer une inscription sans s'efforcer de la dater le plus exactement possible.

théores et recevra une prime égale à la moitié de l'amende. Les théores feront prêter au néokore un serment où il s'engagera à leur dénoncer tous contrevenants.

Les théores sont, à n'en pas douter, des fonctionnaires civils. Sur la forme *θεορός*, cf. Bechtel, *ad loc. cit.*

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que Paros avait reçu des colons arcadiens (Callimaque, cité par Étienne de Byzance, s. v.). Le héros qui lui avait donné son nom était fils de Parrhasios, selon Callimaque ; de Parthion, selon d'autres (*Inscr. gr.*, V, 2 (1913), p. vii). Peut-être l'institution des théores pariens est-elle d'origine arcadienne.

Thasos. — Les théores de Thasos nous sont connus par un grand nombre d'inscriptions, dont les plus anciennes remontent au ^v^e siècle, dont la plupart ont été retrouvées par E. Miller et sont aujourd'hui conservées au Musée du Louvre. Miller les avait découvertes à l'entrée d'un édifice qui n'était pas le Théorion, comme le supposait Jacobs (p. 15), mais plutôt le Prytaneion, comme l'ont prouvé les fouilles entreprises de 1911 à 1913 par l'École française d'Athènes (*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*..., 1914, p. 290 et suiv. et fig. 5). Tout le monde connaît cette riche série de listes de théores que les belles fouilles de M. Ch. Picard et du regretté Ch. Avezou ont déjà accrue. En attendant une publication d'ensemble, citons les très utiles recherches de E. Jacobs, *Thasiaca*, p. 13 et suiv. et *Ath. Mitt.*, XXII, 1897, p. 113 et suiv. Pour les textes, il n'y a pas encore d'édition complète, mais la plus correcte est celle de F. Bechtel, *Gr. Dialekt-Inscr.*, III, 1905, nn. 5465-5482.

Sur les fonctions des théores thasiens qui formaient un collège de trois membres, voy. Jacobs, *Thasiaca*, p. 46-47. Cf. Picard et Avezou, *Comptes rendus*..., 1914, p. 304, note 3.

Égine. — Pindare, célébrant dans la troisième Néméenne la victoire de l'Éginète Aristokleidès, mentionne aux v. 120-121 le *θεῶν Πυθίου θεῶριον*. D'après le scholiaste, le Théarion, situé dans l'enceinte d'Apollon Pythien, était l'édifice où se réunissaient les théores (Bœckh, II, p. 477).

A cette liste il n'y a lieu d'ajouter ni Trézène, ni Oropos, ni même Phasélis.

Trézène possédait un temple d'Apollon *Θεῶριος* (Pausan., II, 31, 6. Cf. Sam Wide, *de sacris Troezeniorum, Hermionensium, Epidauriorum*, Upsala, 1888, p. 21 et suiv.) ; mais on n'en saurait conclure avec O. Müller (*die Dorier*, II², p. 14) à l'existence d'un collège de *θεῶροι* exerçant à Trézène des fonctions civiles.

Oropos. — M. P. Bœsch (*op. loc. cit.*) ne peut faire valoir en faveur de cette cité qu'un minuscule fragment d'inscription (*Inscr. gr.*, VII, n° 424), dont il n'y a vraiment rien à tirer. Le mot *θεωροῦ* s'y lit à la l. 5, mais, d'après la l. 7 où est employé le participe [*ερχοῦ*]-*εχτονέοντο*], on attendrait plutôt *θεωρέοντος* pour désigner un fonctionnaire.

Phasélis. — Convention conclue entre Delphes et Phasélis et réglant le tarif du *πέλαγος*, publiée par M. Homolle (*Mélanges Nicole*, 1905, p. 625 et suiv.) qui l'attribue au dernier quart du ^{ve} siècle (p. 629).

La date est donnée aux l. 5-6 par les noms et participes suivants : *Τιμοδῖκο καὶ Ἰστιαίῳ θεαρόντων, Ἐρύλο ἄρχοντος*. Admettons avec M. Homolle (p. 627-628) que Delphes est représentée par l'archonte, dont le nom est inconnu d'ailleurs ; Phasélis, par les deux théares. Ces derniers sont-ils des magistrats de Phasélis, font-ils partie d'un collège de *θεαροί* ou bien sont-ils simplement des Phasélites délégués par leur cité pour offrir un sacrifice et rendre hommage à Apollon Pythien ? Nous l'ignorons absolument. On nous accordera pourtant que, même à défaut de texte décisif, nous devons incliner vers la seconde hypothèse. Il serait surprenant que deux membres d'un collège aussi important que celui des *θεαροί* pussent s'absenter pour un aussi long voyage, sans compromettre gravement l'administration de la cité, la tenue des assemblées, la réunion des tribunaux. Reconnaissons donc plutôt dans Timodikos et Histiaios deux visiteurs officiels, délégués par Phasélis pour offrir quelque sacrifice et en même temps chargés de régler le tarif du *πέλαγος*. Nous savons que Phasélis a été fondée par des Doriens d'Argos ¹, mais cela ne nous donne pas le droit d'y établir un collège de théares. Mieux vaut rappeler avec M. Homolle que sous l'archontat delphique d'Aeschylos, en 364/3, deux Phasélites souscrivent à la reconstruction du temple de Delphes : Damothémis fils d'Euphanès verse 7 drachmes. Ariston ¹. Ces deux personnages ne sont-ils pas encore des visiteurs officiels ² ?

Les théares, nous l'avons dit, sont les seuls magistrats pella-néens dont nous ayons retrouvé la mention dans le *σύμβολον*

1. Étienne de Byzance, s. v. Γέλξ. Sur le fondateur Λάκιος, voy. le texte d'Héropythos cité par Athénée VII, 297 E.

2. Homolle, *mém. cité*, p. 630 et suiv. Le compte d'Aeschylos a été publié par M. Bourguet, *Bull. de corr. hellén.*, XXVII, 1903. Voy. p. 16, l. 69 et suiv. Sur ces souscriptions des fidèles, voy. Bourguet, *Administration financière du sanctuaire pythique*, p. 31 et suiv.

nouveau, mais il va de soi que nos gains sont en réalité plus considérables. Il serait surprenant que nous ne puissions tirer qu'un si mince profit d'un texte consacré tout entier à la procédure civile et criminelle.

Nous avons montré plus haut comment le Conseil de Delphes (ἡ βουλὰ) était mêlé à l'administration de la justice. Le hasard veut que nous ne puissions rapporter en toute certitude à Pellana aucun des passages où est nommé le Conseil, mais on nous accordera sans peine que ce corps existait à Pellana, soit sous le nom de βουλὰ, soit sous celui de γερουσία que nous avons rencontré à Stymphalos. Quand il est dit par exemple, au n° IV B, l. 5, que la consignation du dixième de la demande doit avoir lieu : [πὸτ τὰν--]χν τὸ ἐπιδέκχον τῷ[ς δίκας], nous sommes autorisé à restituer soit : [πὸτ τὰν βουλὰ]χν en entendant la βουλὰ de Pellana aussi bien que celle de Delphes, soit : [πὸτ τὰν βουλὰν ἢ τὰν γερουσί]χν, en appliquant à Pellana le dernier mot, à Delphes le premier. Sous l'un de ces deux noms il y avait certainement un Conseil à Pellana.

Pour les tribunaux, nous devons appliquer à Pellana toutes les règles que nous avons relevées plus haut, concernant la délivrance des actions, l'annonce des procès, la formation des tribunaux, la tenue des audiences, la constitution des cautions, la procédure d'exécution, la suspension du cours de la justice, etc. Il va de soi que la convention conclue et acceptée par les deux cités vaut également pour les deux.

Mais ici se pose une question délicate. La procédure que nous retrouvons dans un σύμβολον est-elle nécessairement la procédure suivie tous les jours, pour les procès entre citoyens, dans l'une et l'autre cité ? Les tribunaux que nous fait connaître un σύμβολον sont-ils les tribunaux ordinaires ? En un mot sommes-nous en droit de prétendre qu'un σύμβολον nous renseigne exactement sur les institutions propres à l'une et à l'autre des cités contractantes ? Ainsi posée la question ne peut recevoir qu'une réponse négative¹. Quand le traité invoque les lois existantes dans l'une et l'autre cité, pour ordonner qu'on s'y conforme, il le dit expressément. Par exemple :

1. Voy. H. F. Hitzig, *Altgriechische Staatsverträge*, 1907, p. 53. Cf. le même dans la *Zeitschr. der Savigny-Stiftung*, Rom. Abt. XXVIII, 1907, p. 216.

N° I A, l. 8 : νομίμασι χρημένους ὄρχωσι].

I B, l. 13 : χρήσθ[ων] περὶ αὐτοῦ τοῖς νόμοις τοῖς περὶ τῶν...]

II B, l. 9 : ἀ πόλις προσσέσθω νόμοις τοῖς αὐτ[ῆς...]

Cf. n° I B, l. 7 où la restitution est vraisemblable : [κατὰ τοὺς νόμους τῆς πόλιος].

Ces lois existantes, Delphiens et Pellanéens jugent inutile de les reproduire, mais les règles qu'ils établissent pour tous les autres cas et qui sont l'objet même et la raison d'être du *σύμβολον* sont nouvelles et inconnues : la publication du traité est destinée à les faire connaître. Comment pourrait-il en être autrement ? Un *σύμβολον* n'est pas un traité de *συμπολιτεία* qui mettrait sur le même pied les citoyens des deux villes, et d'autre part, si Pellanéens et Delphiens restent des étrangers les uns pour les autres, ce sont des étrangers qui s'accordent un traitement privilégié ¹.

Dans quelle mesure les règles posées par un *σύμβολον* s'éloignent-elles des lois applicables aux seuls citoyens ? Quelle part est faite à la conciliation de deux procédures qui peuvent être différentes dans l'une et l'autre cité ? Nous l'ignorons absolument. Pour établir une comparaison suffisamment instructive, il nous faudrait connaître les lois de Delphes et celles de Pellana, et nous en sommes loin. Delphes est pourtant plus accessible et certains rapprochements tentés plus haut entre le *σύμβολον* nouveau et la loi de Kadys, sensiblement plus ancienne, nous ont permis de pénétrer plus avant dans la cité. Dans les deux textes nous avons retrouvé des tribunaux formés d'un petit nombre de juges, tout comme dans des inscriptions locriennes d'époque différente ². A la lumière des recherches de M. Bourguet sur le Conseil et l'Assemblée du peuple à Delphes, un autre article du traité nous a donné l'idée d'une très petite ville ³. Enfin la loi de Kadys et le traité nous ont montré cette petite ville attachée, malgré sa constitution démocratique, à des règles et traditions beaucoup plus anciennes, notamment pour ce qui touche à la formation des tribunaux et à l'instruction

1. Sur la procédure ordinaire entre nationaux et étrangers, voy. l'article cité plus haut de Hitzig, *Das griechische Fremdenprozess im Licht der neueren Inschriftenfunde*, p. 211 et suiv.

2. Voy. plus haut, p. 8.

3. P. 109 et suiv.

devant le magistrat ¹. Tant de rapprochements nous autorisent à considérer le *τύμβολον* comme une source nouvelle pour l'historien des institutions et des lois de Delphes.

La même conclusion s'impose pour Pellana, mais reconnaissons aussitôt que nos progrès dans la cité achéenne sont d'autant plus difficiles et incertains que les points de comparaison nous manquent avec d'autres textes. Admettons que l'esprit des institutions était le même dans les deux villes et que la démocratie y était également tempérée. Nous n'aurons pas lieu d'en être surpris quand nous aurons rappelé que Maxime de Tyr rapproche les constitutions aristocratiques de Sparte, de la Crète, de Pellana et de la Thessalie ², quand nous aurons vu au chapitre suivant combien, dans le cours des siècles, Pellana est demeurée attachée à Sparte.

1. P. 69-70.

2. *Philosophumena*, éd. H. Hobein, 1910, XVI, 4 K, p. 203 : ἡ δὲ ταύτης ἐλλειπαστέρα κατ' εὐδαίμονιαν πόλιν, ἀριστοκρατίαν ὀνομάζουσα τὴν τῶν ἐν δυνάμει ξυνεληλυθότων ἀρχήν, ἐλάττω μὲν ἐστὶν βασιλευσμένης, κρείττω δὲ δημοκρατούμενης, ἰσχυρὰ μὲν τις καὶ πρακτική, κατὰ τὴν Λακωνικὴν, ἢ Κρητικὴν, ἢ Μαντινικὴν, ἢ Πέλληνικὴν, ἢ Θεσσαλικὴν πολιτείαν ἰσταμένη, φιλότιμος δὲ ἄγαν καὶ φιλόνοικος, καὶ δούσεως, καὶ πολεμῶντων, καὶ ἰγνυτικῆς, καὶ θαρσαλεῆς. L'auteur parle ensuite de la démocratie qui n'est en réalité qu'une ochlocratie et cite comme exemples Athènes, Syracuse, Milet.

CHAPITRE II

RAPPORTS DE DELPHES ET DE PELLANA.

§ 1. *Orientation politique de Pellana de 432 à 207.*

§ 2. *Rapports de Delphes et de Pellana.*

Deux tableaux rempliront ce dernier chapitre.

Dans le premier je grouperai les textes qui nous renseignent sur l'orientation politique de Pellana, depuis le début de la guerre du Péloponnèse jusque vers la fin du III^e siècle avant notre ère ; le plus grand nombre sont des textes littéraires.

Le second, presque entièrement formé de textes épigraphiques, est consacré aux rapports de Delphes et de Pellana.

§ 1. *Orientation politique de Pellana de 432 à 207.*

Il faut distinguer plusieurs périodes dans ce long espace de plus de deux siècles.

La première s'étend depuis le commencement de la guerre du Péloponnèse jusque vers le milieu du IV^e siècle. Pellana y reste fidèlement attachée à Sparte et, nous pouvons ajouter, à ses propres institutions aristocratiques ¹. Alliée vaillante sur terre

1. A en croire Polybe, dans un résumé trop rapide pour être complet, le régime démocratique eût été celui de toutes les cités achéennes au sortir de la royauté (II, 41, 5). Il faudrait alors admettre que le régime oligarchique a été introduit en Achaïe par Sparte après la bataille de Mantinée en 418 (*Thuc.*, V, 82, 1 : Λακεδαιμόνιοι τὰ ἐν Ἀχαΐᾳ οὐκ ἐπιτηδείως πρότερον ἔχοντα καθίσταντο. Cf. V, 81, 2). Mais le texte de Thucydide peut-il s'appliquer à Pellana qui s'est déclarée la première pour Sparte ? Il ne faut pas faire fi du texte cité plus haut de Maxime de Tyr, et dans la première partie du IV^e siècle nous trouverons Pellana très attachée encore à ses institutions aristocratiques.

et sur mer, Pellana ne cédera qu'à la force et devra suivre les Thébains, mais peu de temps, semble-t-il : elle reprendra presque aussitôt sa place à côté de Sparte.

Dans la seconde période, dont nous ne pouvons fixer exactement le point de départ, Pellana, qui s'est rapprochée d'Athènes en même temps que Sparte — notamment en 362, après la bataille de Mantinée — établit le régime démocratique. Alexandre lui impose un tyran, le seul qu'aient connu les cités de l'Achaïe, mais elle revient à la démocratie.

La troisième période commence à la formation de la ligue achéenne en 281/0 ; il faut y placer la conclusion du σύμβολον entre Delphes et Pellana.

1^{re} Période, de 432 à 350 environ.

432. — Pellana est la première des cités achéennes à se ranger du côté de Sparte (*Thucyd.*, II, 9, 2 : Πελληνηῆς δὲ Ἀχαιῶν μόνοι ξυνεπολέμουν τὸ πρῶτον, ἔπειτα δὲ ὕστερον καὶ ἄπαντες). Pellana lui restera fidèle pendant toute la guerre.

Il n'y a malheureusement rien à tirer de deux textes, également incompréhensibles pour nous, qui se rattachent à cette période. L'un est une scholie des *Oiseaux*, qui furent représentés en 414. Aristophane y parodie aux v. 1072 et suiv. le décret qui mettait Diagoras de Mélos hors la loi pour crime d'impiété, et les scholiastes n'ont garde de laisser passer ce nom. L'un d'eux, qui puisait pourtant à bonne source, s'exprime en ces termes : Μελάνθιος δὲ ἐν τῷ περὶ μυστηρίων προφέρεται τῆς χαλκῆς στήλης ἀντίγραφον, ἐν ᾗ ἐ[ξ]εκήρυξαν καὶ αὐτὸν καὶ τοὺς [μὴ] ἐκδιδόντας Πελλανεῖς, ἐν ᾗ γέγραπται καὶ ταῦτα « ἐὰν δέ τις ἀποκτείνῃ Διαγόραν τὸν Μήλιον, λαμβάνειν ἀργυρίου τάλαντον ἢ ἐὰν δέ τις ζῶντα ἀγάγῃ, λαμβάνειν δύο » (J. Williams White, *Scholia on the Aves*, 1914, p. 200). Nous sommes d'autant moins renseignés sur l'intervention de Pellana dans l'affaire de Diagoras que le texte de la scholie est mal conservé et que nous y avons introduit deux corrections dues, l'une à Wilamowitz (*Aristoteles und Athen*, I, 1893, p. 287, note 37), l'autre à Fritzsche. La négation ajoutée par Fritzsche donne à penser que les Pellanéens s'étaient refusés à livrer Diagoras fugitif, mais comment Diagoras avait-il été amené à se réfugier sur leur territoire ? Nous savons ses relations

avec Mantinée et Argos 1; nul auteur ne nous apprend qu'il soit venu à Pellana. D'autre part nous n'avons pas le droit de suspecter la leçon Πελλανεις dans la scholie citée: l'orthographe même, Πελλανεις et non Πελληνηεις, semble une garantie d'authenticité.

Le second texte fait partie d'un vers de *Lysistrata* qui fut représentée en 411. Le héraut lacédémonien qui arrive à Athènes déclare qu'il faut Pellana aux Lacédémoniens: v. 996 Πελλάνας δὲ δεῖ.

413/2. — Pellana contribue à la construction de la flotte de cent vaisseaux qui est armée par Agis. Arcadiens, Pellanéens et Sicyoniens réunis sont tenus d'en fournir dix (*Thucyd.*, VIII, 3, 2: Λακεδαιμόνιοι δὲ τὴν πρόσταξιν ταῖς πόλεσιν ἑκατὸν νεῶν τῆς ναυπηγίας ἐποιῶντο..., Ἀρχάσι δὲ καὶ Πελληνηεῦσι καὶ Σικυωνίοις δέκα).

394. Guerre de Corinthe. — Les Pellanéens prennent part à la bataille de Némée, du côté des Spartiates et s'y distinguent par leur courage (Xénoph., *Hellén.*, IV, 2, 20). Xénophon, dans l'énumération des alliés de Sparte (IV, 2, 16), passe les Pellanéens sous silence et nous ignorons la force de leur contingent. Voir un plan de la bataille dans C. L. Brownson, *Xenophon's Hellenica Selections*, 1908, p. 235².

370/369. Guerre thébaine. — Les Pellanéens défendent Sparte contre les Thébains avec les Phliasiens, les Corinthiens et les Épidauriens (*Hellén.*, VI, 5, 29). Cf. G. Fougères, *Mantinée et l'Arcadie orientale*, p. 443 et suiv.

368/7. — Après que la paix a été conclue entre Sparte et Athènes (*Hellén.*, VII, 1, 1-14), les Pellanéens occupent avec les Spartiates le poste le plus dangereux, à l'entrée du Péloponnèse, et y sont vaincus par les Thébains (VII, 1, 15-16). Pellana et Sicyone sont forcées de suivre les Thébains alliés aux Arcadiens (VII, 2, 11) et marchent contre Phlionte (VII, 2, 11-17). Campagne meurtrière pour les Pellanéens.

367/6. — Les Pellanéens, gagnés par la modération de Phlionte (VII, 2, 16) renouent des relations avec cette fidèle alliée de Sparte (VII, 3, 1 et suiv.) et rentrent eux-mêmes dans l'alliance de Sparte (VII, 4, 17). Entendons en même temps qu'ils abo-

1. Sur les relations de Diagoras et de Nikodoros de Mantinée, voy. G. Fougères, *op. cit.*, p. 336, où l'on trouvera traduit le texte d'Élien, *Var. hist.*, II, 22. — Sur ses relations avec Arianthès d'Argos, voy. Philodémos, *περὶ εὐσεβείας*, Gomperz, *Herkulan. Studien*, II, 1866, p. 85.

2. C'est peut-être à cette bataille que se distingua l'athlète Pellanéen Promachos: Pausanias, VII, 27, 6.

lissent le régime démocratique qui leur avait été imposé par les Thébains (VII, 1, 43: ἔδοξε Θηβαίοις πέμψαι ἀρμοστὰς εἰς τὰς Ἀχαΐδας πόλεις· οἱ δ' ἐλθόντες τοὺς μὲν βελτίστους σὺν τῷ πλήθει ἐξέβαλον, δημοκρατίας δὲ ἐν τῇ Ἀχαΐᾳ κατέστησαν); ils rétablissent leur constitution aristocratique.

365. — Les démocrates Pellanéens sont assiégés dans Olouros par les aristocrates, qui, malgré leur petit nombre, emportent la place (VII, 4, 18).

362. — Après la bataille de Mantinée, livrée sous l'archontat de Charikleïdès, Athènes, qui avait pris part à la lutte du côté des Spartiates, conclut un traité d'alliance avec les Arcadiens, les Achéens, les Éléens et les Phliasiens (*Inscr. gr.*, II, ed. minor. (1913), n° 112)¹. Les Pellanéens y sont compris et de ce jour datent de meilleures relations avec Athènes.

2^e Période, de 350 env. à 281/0.

345/4. — Pellana était-elle en possession du régime démocratique en 345/4, quand elle envoya des députés à Athènes? Nous n'oserions l'affirmer. Dans le décret athénien qui nous apprend cette ambassade, Pellana est qualifiée de ἡ πόλις τῶν Πελλανέων, où l'on attendrait ὁ δῆμος ὁ Πελλανέων. Le décret (*Inscr. gr.*, ed. minor, II, n° 220), voté sous l'archontat d'Euboulos (345/4), dans la neuvième prytanie, ne fut publié que sous l'archontat de Lykiskos (344/3), et nous n'avons conservé en entier que le second, celui qui ordonnait la gravure du premier. Nous ignorons donc les motifs de l'ambassade. On lit aux l. 15 et suiv. :

15. [ὅπως ἂν ἡ πόλις]
 16. [τῶν Π]ελλαν[νέων διατελῇ αἱ εἰς]
 [ἡ εἰς]σιν καὶ εἰς τοὺς τοῖς δῆμοι τοῖς Ἀ]-
 [θηναίων καὶ ἑαυτοῖς ἐν τοῖς πρότεροι]-
 [ν χρό]νοι...

1. L'éditeur, J. Kirchner, accepte pour le traité la date proposée par M. Foucart, c'est-à-dire qu'il admet que le traité est postérieur à la bataille de Mantinée. Voy. P. Foucart, *Revue archéologique*, 1898, II, p. 313 et suiv. Cf. E. Nachmanson, *Historische attische Inscr.*, 1913, n° 34 et Hiller von Gaertringen, *Inscr. gr.*, V, 2 1913, Prolegomena, p. xix.

Les relations amicales des deux villes ne pouvaient guère remonter plus haut que la campagne de Charès en Achaïe (366) ¹. Elle s'étaient surtout nouées en 362, sous l'archontat de Molon; elles se consolidèrent en juin 342.

342. — Sous l'archontat de Pythodotos, alliance d'Athènes contre Philippe avec les Achéens, Arcadiens de Mantinée, Argiens, Mégalopolitains et Messéniens (*Schol. Esch.* III, 83; *Inscr. gr.*, ed. minor, II, n° 225; R. von Scala, *Staatsverträge*, n° 209, p. 213).

340/339. — Décret de Delphes en l'honneur du Pellanéen Eképhylos, fils de Charmidas. Voy. plus loin, p. 166.

340-330. — Décret de Delphes en l'honneur d'un Pellanéen dont le nom n'est pas conservé. Voy. plus loin, p. 167.

336/5. — S'il faut en croire l'auteur de la harangue sur le traité avec Alexandre ², la démocratie était établie à Pellana, comme dans toutes les cités de l'Achaïe, quand Alexandre, en violation de la foi jurée, imposa aux Pellanéens la tyrannie de leur concitoyen Chairon, athlète fameux : 10 Σκέψασθε δ'... ὅτι Ἀχαιοὶ μὲν ἐξημονκρατοῦντο, τοῦτων δ' ἐν Πελλήνῃ νῦν καταβέβηκε τὸν δῆμον ὁ Μάκεδων ἐκβαλὼν τῶν πολιτῶν τοὺς πλείστους, τὰ δ' ἐκείνων τοῖς οἰκέταις δίδωκε, Χάριωνα δὲ τὸν παλαιστὴν τύραννον ἐγκατέστησεν. Nous pouvons

1. Xénophon, *Hellén.*, VII, 2. 18 et suiv. Charès était stratège en 367/6, quand il se porta au secours des Phliasiens et vint à Pellana. — Avant cette date, nous trouvons dans des inventaires athéniens l'offrande d'un Pellanéen : compte des trésoriers d'Athènes et des autres dieux, antérieur à l'archontat d'Euthyclès (398/7), *Inscr. gr.*, II, 5, n° 652^b, l. 6: Γέλων Τληπό- νιδος Πελλήνιος χρυσὸν στέφανον] ἀνέθηκε θαλλοῦ, σταθμὸν τοῦτου ΔΡ[ΤΤΙΙΙ]. Cf. le compte de l'archontat d'Euthyclès, *Inscr. gr.*, II, 2, n° 652, l. 34 = Ch. Michel, n° 814 = Dittenberger, *Sylloge*², 586; compte de l'archontat de Démocratatos (390/389), *Inscr. gr.*, II, 2, n° 660, l. 15; compte de l'archontat de Déxithéos (385/4), *ibid.*, n° 667, l. 33. L'offrande de Gélon fils de Tlésonidès ne peut guère se placer que dans une très courte période : entre la prise d'Athènes par Lysandre au mois d'avril 404 et le début du iv^e siècle. Or les mêmes inventaires mentionnent, avant la couronne de Gélon, celle de Lysandre même. L'offrande de Lysandre eut vraisemblablement lieu au lendemain de son entrée dans Athènes et le Pellanéen Gélon, fidèle allié de Sparte, suivit l'exemple du chef.

2. [Démosthène], XVII. Nous acceptons pour ce discours la date à laquelle s'est arrêté Henri Weil, dans son édition des *Harangues de Démosthène*, 1873, p. 464. C'est celle qu'avait proposée K. G. Boehnecke, *Forschungen auf dem Gebiete der attischen Redner und der Geschichte ihrer Zeit*, 1843, p. 628-9, et à laquelle s'est rangé aussi B. Niese, *Gesch. der gr. und makedon. Staaten seit der Schlacht bei Chaeroneia*, I, 1893, p. 55, note 6.

accepter ce témoignage, bien que l'auteur généralise volontiers : Ce qui demeure certain, c'est que Chairon, athlète et philosophe, s'appuya sur le parti populaire. Le texte, singulièrement précis, de Démocharès cité par Athénée ne laisse aucun doute à ce sujet ; la ruine du parti aristocratique est son œuvre ².

Nous ne savons pas exactement combien de temps dura la tyrannie de Chairon. Peut-être jusqu'en l'année 332/1, au temps de la lutte d'Agis contre Antipatros, puisque les Pellanéens, seuls parmi les Achéens, ne se rangèrent pas à côté de Sparte contre le Macédonien (*Eschine*, III, 165. Cf. G. Fougères, *op. cit.*, p. 472) ; peut-être même jusqu'en 313, pense B. Niese (*Gesch. der gr. und makedon. Staaten*, I, p. 287, note 2). Pellana n'aurait alors été délivrée que par Antigone. En tout cas ce fut le régime démocratique qui succéda à la tyrannie.

285. — Décrets de Delphes en l'honneur du Pellanéen Phillis fils d'Agéas et d'un autre dont le nom n'est pas conservé. Voy. plus loin, p. 167.

3^e Période. de 281 0 jusque vers la fin du III^e siècle.

Nous sommes assez mal renseignés sur l'histoire de Pellana pendant la période achéenne.

281/0. — Reconstitution de la ligue achéenne (*Polybe*, II, 41, 12. Sur l'état de la Grèce à cette époque, voy. G. Niccolini, *La confederazione achea*, Pavia, 1914, p. 4 et suiv.

279. — Sur la question de savoir si les Achéens sont venus au secours des Éoliens et de Delphes lors de l'invasion des Gaulois, voy. Niccolini, p. 6, note 6.

1. Voy. XVII, 15 et la note de Henri Weil aux mots ἐν ταῖς πόλεσιν.

2. Athénée, XI, 509 B : Χαίρων ὁ Πελληνεὺς οὐ μόνον Πλάτωνι ἐσχόλακεν, ἀλλὰ καὶ Ξενοκράτει. Καὶ οὗτος οὖν τῆς πατρίδος πικρῶς τυραννήσας οὐ μόνον τοὺς ἀρίστους τῶν πολιτῶν ἐξήλασεν, ἀλλὰ καὶ τοῖς τούτων δοῦλοις τὰ κτήματα τῶν δεσποτῶν χαρισάμενος καὶ τὰς ἐκείνων γυναῖκας συνώκισε πρὸς γάμους κοινωνίαν. Cf. Pausanias, VII, 27, 7. Il rapporte également que Chairon reçut la tyrannie des mains d'Alexandre et énumère les victoires de l'athlète aux grands jeux de la Grèce. Les dates de ces dernières sont incertaines ; H. Förster, *mém. citée*, I, 1891, p. 26-27, les place dans la période comprise entre l'Olympiade 106 et l'Olympiade 109 (336-344 av. J.-Chr.).

Pausanias a dit ailleurs VII, 7, 1) que, seule de toutes les villes de l'Achaïe, Pellana a connu la tyrannie.

Vers le même temps (?), un Pellanéen dont le nom n'a pas été conservé figure dans un catalogue de mercenaires athéniens (*Inscr. gr.*, II, 2, n° 964, l. 21).

Entre 275 et 273/2, Pellana entre dans la ligue achéenne. La date est incertaine et le fait n'est mentionné par aucun historien. Il faut admettre que l'accession de Pellana ne peut être postérieure à la campagne de Pyrrhus dans le Péloponnèse en 272 (B. Niese, *Geschichte der gr. und makedon. Staaten seit der Schlacht bei Chaeroneia*, II, 1899, p. 212 ; J. Beloch, *Griech. Gesch.*, III, I, 1904, p. 594 ; Niccolini, *op. cit.*, p. 7 et suiv. Cf. W. W. Tarn, *Antigonos Gonatas*, 1913, p. 442 : *the World-Position in 273*). Elle est en tout cas postérieure à l'année 275, où Polybe (II, 41, 13) place l'accession d'Aegion, dont l'exemple fut aussitôt suivi par Boura et Kérynneia (*ibid.*, 13-14). Puisque Pellana n'est pas nommée en cet endroit par Polybe, c'est évidemment qu'elle n'adhéra que plus tard à la ligue.

268-265. — Artistes pellanéens vainqueurs à Delphes au concours des Sotéria. Voy. p. 169.

266-262. — Guerre de Chrémonidès. Les Achéens sont nommés parmi les alliés de Sparte avec les Éléens, les Tégéates, les Mantinéens, les Orchoméniens, les Phigaliens, Kaphyens et Crétois, dans le décret proposé en 266 par l'Athénien Chrémonidès (Dittenberger, *Sylloge*², 214 ; E. Nachmanson, *Historische attische Inschriften*, 1913, n° 51 ; *Inscr. gr.*, ed. minor, II (1913), n° 687. Cf. J. Beloch, *Griech. Gesch.*, III, II, 1904, p. 424 et suiv.).

Entre 262 et 234, Stymphalos conclut une *συνβολή* avec une ville voisine dont le nom ne nous a pas été conservé (*Inscr. gr.*, V, 2 (1913), n° 357). Cette ville est peut-être Pellana, d'après Hiller von Gaertringen (*Ath. Mitt.*, XL, 1915, p. 85).

La même hypothèse m'était venue à l'esprit plus haut (p. 134) et je ne pouvais guère l'appuyer que sur la mention très indirecte des *μυστροί* dans la *συνβολή* arcadienne ; nous savions qu'il existait un collège de *μυστροί* à Pellana. Hiller indique un autre argument qui lui paraît favorable. Il est question dans la *συνβολή* de citoyens de Kérynneia qui se sont déplacés et fixés dans une des deux villes contractantes (l. 173-174 : τοὺς δὲ μεταοικισ[θέντας] Κηρυννεῖς). Kérynneia étant une cité achéenne, entrée dès 275 dans la confédération (voy. plus haut), ces réfugiés n'ont pu s'établir qu'à Stymphalos qui ne fit partie de la ligue qu'en l'année 234. Pellana, cité achéenne, n'aurait pu leur donner asile.

Si séduisante qu'elle soit, l'hypothèse est fragile. On se plairait à voir Pellana conclure, au retour de la paix et de la prospérité, une convention avec Stymphalos, vers le même temps peut-être où un σύμβολον la rapprochait de Delphes, mais la chronologie de ces textes demeure très incertaine. Pour la συνβολά de Stymphalos, elle est certainement antérieure à l'année 235/4, date de l'entrée de la cité dans la ligue achéenne (voy. Niccolini, *op. cit.*, p. 28-29). Les amendes y sont en effet exprimées en drachmes éginétiques, ce qui n'eût pas été possible dans une convention conclue entre deux cités achéennes, pas plus que l'accueil fait aux réfugiés de Kérynneia, Mais Hiller, à qui l'on doit ces deux dernières observations (ad *Inscr. gr.*, V, 2, n° 357, p. 80 et *Ath. Mitt.*, 1915, p. 85) est disposé à trop abaisser la date des décrets de Stymphalos et de la συνβολά qu'il faut rapprocher davantage de la fin de la guerre de Chrémonidès et du milieu du III^e siècle. Voyez à ce sujet les justes observations de A. Plassart et G. Blum, dans le *Bull. de corr. hellén.*, XXXVIII, 1914, p. 453-454.

Vers le même temps (?) la ville d'Épidaure confère la proxénie à deux Pellanéens (*Inscr. gr.*, IV (1902), n° 925, l. 42 et 56, avec les corrections de P. Kavvadias dans l'*Εφημερίς αρχαιολογική*, 1901, p. 58 et suiv. Voy. *Inscr. gr.*, IV, *Add. et corrig.*, p. 383). Le nom du premier n'a pas été conservé. Le second, Pausanias, fils d'Andrion, est nommé aussi théarodoque d'Apollon et d'Asklapios ; il reçoit ces honneurs en même temps qu'un Lacédémonien et un Messénien. Sur les théarodoques d'Épidaure, voy. P. Kavvadias, *ibid.*, p. 74 et suiv. ; P. Bœsch, *Θεωρός*, 1908, p. 118 et suiv.

L'inscription ne peut être datée avec précision. Les deux éditeurs sont d'accord pour l'attribuer au III^e siècle, mais nous ignorons sur quelle période se répartissent les dix-sept décrets qui y sont résumés. Voir à ce sujet les justes observations de Kavvadias, p. 67, note 1. Les décrets nommant les Pellanéens ne sont pas, à en juger d'après leur rang, parmi les plus anciens.

Avant 241 (?). — Décret d'Orchomène d'Arcadie en l'honneur du Pellanéen Néoclès, fils de Thorsylochos (*Bull. de corr. hellén.*, 1914, p. 464-465, n° 8):

Θεσί. Τύχα ἀγαθά.
 Ἔδοξε Ἐρχομενί[οις]
 Νεοκλέα Θορσυλ[ό]-
 χου Πελλανέα

5. πρόξενον καὶ εὐεργέ-
ταν ἦναι Ὀρχομενίων
αὐτὸν καὶ γένος.
Θεαροὶ οἱ περὶ Ἀγχ[ι...],
διαστάτας
10. νῆς, γραμμ[ατεὺς τῶν]
θεαρῶν Καλλι...,
Ἀρτέμιδος ἱερεὺς
Αἰγυπιάς· Ἀρτέμιδος
Μασσπολίτιος
15. ἱερόν.

La stèle est ornée d'une sorte d'étoile au-dessus du texte, et les éditeurs y voient le parasème de la patrie du proxène (p. 463).

La série des parasèmes de Pellana devient presque trop riche à notre gré, si nous acceptons toutes les interprétations proposées:

340/39. — Décret de Delphes en l'honneur de Pellanéen Eképhylos. Dans le fronton : dauphins ; sous la dernière ligne : bouclier rond. — Avant 241 (?). Décret d'Orchomène d'Arcadie : étoile.

M. Homolle n'admet pas que les dauphins soient « les armoiries parlantes de Delphes », comme l'avait proposé M. Perdrizet ¹ ; il y reconnaît l'emblème de Pellana, qui avait un port ². Pour le bouclier rond, où M. Perdrizet voyait une « allusion probable aux talents militaires d'Éképhylos ³ », MM. Plassart et Blum le considèrent comme le parasème de Pellana ⁴, le troisième!

241. — Sac de Pellana par les Étoliens ⁵. Aratos, bien qu'appuyé par Agis, s'est refusé à leur barrer le passage de l'isthme de Corinthe (Plutarque, *Aratos*, 31-32 ; *Agis*, 15). Il les surprend pendant le pillage de la ville et leur tue sept cents hommes.

Ce dernier chiffre est emprunté par Plutarque (32) aux mémoires d'Aratos, mais Plutarque ne s'en tient pas là. Il trace un tableau pittoresque de l'enlèvement des Pellanéennes que chefs et capitaines étoliens marquent en les coiffant de leur propre casque (31). L'apparition de la

1. *Bull. de corr. hellén.*, XXIII, 1899, p. 350.

2. *Ibid.*, p. 377-378.

3. *Ibid.*, p. 350.

4. *Bull.*, XXXVIII, 1914, p. 465-466.

5. Sur l'alliance des Étoliens avec Antigonos Gonatas et le projet commun d'un partage de l'Achaïe, voy. Polybe, II, 43, 10; IX, 34, 6. Cf. W. W. Tarn, *Antigonos Gonatas*, 1913, p. 400; G. Niccolini, *op. cit.*, p. 20.

filles d'Épigèthès, coiffées d'un casque à triple aigrette et la sortie de la prêtresse, portant devant elle la terrifiante image d'Artémis (32) font à l'intervention divine la part qui convenait en pareille délivrance. C'est, toutes proportions gardées, le renouvellement du miracle delphique de 279, mais cette fois les Étoliens en furent les victimes. Aratos, soucieux de sa gloire, n'en avait pas soufflé mot dans son livre ¹.

Quand les Étoliens faisaient subir à Pellana cet inamical traitement, il y avait beau temps que le *συμβολον* avait été conclu. Aussi passerons-nous rapidement sur deux épisodes postérieurs de l'histoire de Pellana, qui sont relatés par les historiens.

223. — Le roi de Sparte Cléomène occupe Pellana, après en avoir chassé la garnison achéenne et le stratège Timoxénos (*Polybe*, II, 32, 2; Plutarque, *Arat.*, 39. Cf. Niccolini, *op. cit.*, p. 51).

220. — Les Étoliens, vainqueurs à Kaphyæ, attaquent en vain Pellana et regagnent l'Étolie après avoir ravagé le territoire de Sicyone (*Polybe*, IV, 13, 5; Plutarque, *Arat.*, 47). La guerre sociale allait commencer. Cf. Niccolini, p. 66 et suiv.

Il ne me reste plus à citer qu'un dernier texte qui semble, au premier abord, contenir un renseignement intéressant sur l'orientation politique de Pellana dans les dernières années du III^e siècle. C'est un décret de Mégalopolis, retrouvé à Magnésie du Méandre. Je n'ai pas à dire ici l'histoire de la fondation du temple d'Artémis Leukophryéné. Admettons comme établi, d'après l'inscription n° 16 du recueil d'Otto Kern ², que, quatorze ans après

1. Les traits ne manquaient pas aux compilateurs de basse époque pour peindre le sac de Pellana : Sac de Pellana par Clisthène et les Sicyoniens, dans la première partie du VI^e siècle (Papyrus d'Oxyrhynchus déjà cité, X, 1914, p. 103, n° 1241, col. III, l. 2 et suiv.) et Zénobios, I, 37, édit. E. L. von Leutsch et F. G. Schneidewin, 1839, p. 22-23, d'après le texte du Bodleianus 207, cité en note. Voy. plus loin, p. 163. — Mauvais traitements infligés par le tyran Chairon aux aristocrates de Pellana, à leurs femmes et filles voy. plus haut le texte d'Athénée). — Sac de Pellana par les Étoliens. D'après le papyrus d'Oxyrhynchus, Aristote ? affirmait que Pellana avait été la première des cités grecques à être saccagée. D'autres auteurs étaient exactement renseignés sur le sort de la malheureuse ville : col. III, l. 5 et suiv. *Τινες δὲ οὐ μόνον* [ἐξανδραποδισθῆναι φασιν τὴν Πελλήνην ὑπὸ Κλεισθένους ὅτι ἐστράτευσεν μετὰ Σικυωνίων, ἀλλὰ καὶ τὰς γυναῖκας καὶ τῶν καὶ τὰς θυγατέρας αἰχμὰς ἡποτισθεῖσας κατὰ πόρνευσθῆναι. Nous verrons plus loin p. 163 qu'à la suite de ce désastre et de cette ruine les Pellanéens déplacèrent leur ville.

2. Otto Kern, *die Inschriften von Magnesia am Maeander*, Berlin, 1900. Cf. *Id.*, *Magnetische Studien*, dans *Hermes*, XXXVI, 1901, p. 491 et suiv. Le n° 16 du recueil de Kern a été inséré par Dittenberger dans sa *Sylloge* ² sous le n° 256.

l'oracle de Delphes rendu en 221/0¹, Magnésie commença d'envoyer des ambassadeurs dans tout le monde grec pour faire reconnaître les jeux qu'elle instituait en l'honneur de la déesse et aussi l'inviolabilité de son territoire. Les premières ambassades partirent donc en 206/5².

Elles reçurent partout bon accueil, à en juger par les réponses qui nous ont été conservées : réponse favorable du *κοινόν* des Achéens et, sur la même pierre, mention de l'acceptation des Éléens³. — Réponse favorable de Mégalopolis et, sur la même pierre, mention de l'acceptation des « autres Arcadiens », au milieu desquels figurent les Pellanéens⁴.

Que conclure de ce dernier texte, si ce n'est que vers la fin du III^e siècle, en 207/6, selon Dittenberger⁵, c'est-à-dire avant l'arrivée des ambassadeurs de Magnésie, Pellana et nombre de cités, parmi lesquelles d'autres villes notoirement achéennes, avaient abandonné la ligue achéenne pour se joindre à la ligue arcadienne reformée ?

N'était-ce pas aller trop vite et trop loin ? Quand, au mois de mars 1894, Kekulé avait présenté un premier rapport sur cette série des inscriptions de Magnésie⁶, il y distinguait trois mains et trois époques : les plus anciens décrets, entre autres celui de Mégalopolis et du *κοινόν* arcadien, celui des Achéens-Éléens, se rapportaient à la fête de l'année 194. La date était acceptée par Hiller en 1893 dans son article *Arcadia* de l'Encyclopédie de

1. Voy. *Magnetische Studien*, p. 494 et la note 1 ; 495 et suiv.

2. Id., *ibid.*

3. *Inscriptionen von Magnesia...*, n° 39. A la fin, l. 48-49, on lit : ὁμοίως δὲ ἀπεδέρξαντο καὶ ἡ Πηλεῖσι.

4. *Ibid.*, n° 38. A la fin, l. 58 et suiv., on lit :

Ἀπολοῦθως δὲ ἔδοξεν ψηφισάσθαι		
καὶ τοῖς ἄλλοις Ἀρχαίοις.		
60.	Τριετίαις	Ὀρχομενίοις
	Μεθυραιοῦσιν	Καρυαῖοις
	Στομφαλίοις	Φιλαιαίοις
	Κλειτορίοις	Φαναίοις
	Πελλαεῦσιν	Φιλιεῦσιν
65.	Ἡρακλειοῦσιν	Ἀλκαιοῖς
	Ψωφιδίοις	Κοναχαιοῦσιν
	Θεαφροσίοις	Καρυνεῦσιν
	Λουσιαίοις	Τριταεῦσιν.

5. *Sylloge*², 1898, n° 238, note 2.

6. *Jahrbuch des k. d. arch. Instituts*, IX, 1894, *Arch. Anzeiger*, p. 78.

B. HAUSSOULLIER. — *Traité entre Delphes et Pellana.*

Pauly-Wissowa (p. 1134), et il l'appuyait d'excellentes raisons qui n'ont rien perdu de leur force. Le groupement nouveau, que semblait révéler le décret de Mégalopolis ou plus exactement la liste jointe au décret, n'avait pu se former qu'après le départ de Flamininus, au printemps de 194, quand les Grecs furent abandonnés à eux-mêmes.

Le mérite d'avoir retrouvé le droit chemin revient à l'historien B. Niese. Il ne s'est pas borné, dans un court et substantiel article¹, à montrer que la date proposée par Dittenberger pour la formation de la nouvelle ligue arcadienne était absolument inadmissible ; il a prouvé qu'on ne pouvait rien faire valoir en faveur de l'existence de la prétendue confédération. Le mot *κοινόν* ne se trouve nulle part, ni dans le décret de Mégalopolis, ni dans la liste qui suit. Cette liste même n'a été composée que par le scribe de Magnésie qui, sous la rubrique : ἀκοιούτως δὲ ἐδοξεν ψηφισασθαι καὶ τοῖς ἄλλοις Ἀρκάσι, a mêlé des noms manifestement arcadiens et d'autres manifestement achéens. Il lui a plu ou convenu de les grouper ainsi, comme il s'était avisé de mentionner l'acceptation des Éléens à la suite du décret des Achéens. Or les Éléens n'étaient pas plus achéens en 205, ni en 194 que les Pellanéens n'étaient arcadiens : les Éléens n'entrèrent dans la ligue achéenne qu'en 191². Faisons donc l'économie d'une ligue arcadienne que ses parrains eux-mêmes, en la présentant, avaient condamnée à une brève durée.

Otto Kern l'a très vite jetée par-dessus bord³ et semble disposé à reconnaître que la première grande fête pentétérique des Leukophryéna fut célébrée vers 200⁴. Hiller, plus fidèle aux données de l'inscription n° 16, continue à placer vers 205 le décret de Mégalopolis⁵. C'est un problème qui ne touche pas à l'histoire de Pellana : il suffit que nous ayons dégagé notre cité de cette dernière aventure arcadienne.

1. *Hermes*, XXXIV, 1899, p. 549 et suiv. Cf. G. Niccolini, *op. cit.*, p. 286, note 2.

2. Tite Live, XXXVI, 35, 7. L'année d'avant, en 192, Antiochus avait envoyé de Chalcis à Élis une garnison de 1000 hommes : Polybe, XX, 3, 7 ; Tite Live, XXXVI, 5, 2. Cf. B. Niese, *Gesch. der gr. und makedon. Staaten*, II, p. 711, et G. Niccolini, *op. cit.*, p. 143.

3. *Hermes*, XXXVI, 1901, p. 505.

4. *Ibid.*, p. 515. Cf. p. 499.

5. *Ad Inscr. gr.*, V, 2. *Prolegomena*, p. xxv.

Et pourtant ne rejetons pas toute idée d'une influence arcadienne sur Pellana, et retenons deux faits : d'abord l'existence de θεῖοι à Pellana, comme en plusieurs cités arcadiennes ; puis la mention faite par Pausanias d'un Pellanéen vainqueur à Olympie, qui se qualifie de Ἀζῶν ἐκ Πελλάνης¹. On a retrouvé à Olympie la base de sa statue et l'épigramme à toute la saveur arcadienne désirée² : il y est présenté comme Πελασγός et c'est sur l'Arcadie que rejaillit l'honneur de sa victoire. Malheureusement nous ignorons à quelle Olympiade elle remonte. Acceptons provisoirement la date proposée par Hiller : vers 300 ; c'est celle qui semblait le plus probable aux premiers éditeurs de l'inscription, d'après la forme des lettres³.

En résumé notre σύμβολον conclu dans la première moitié du III^e siècle, au cours d'une période dont nous nous efforcerons de déterminer les limites dans le § suivant, est postérieur à l'entrée de Pellana dans la confédération achéenne. Mais la conclusion d'une convention de ce genre n'était pas incompatible avec le statut fédéral, qui respectait l'autonomie des cités⁴. Dira-t-on que les Pellanéens avaient dû solliciter l'autorisation du κοινόν et que nous en retrouverions peut-être la mention dans une partie perdue du texte, dans l'intitulé par exemple, mais nous voyons que, dans les parties conservées, les Pellanéens se désignent couramment par οἱ Πελλάνεις et non par Ἀχαιοὶ ἐκ Πελλάνης, et nous savons que les cités confédérées avaient le droit de rendre la justice comme elles avaient le droit de faire des lois⁵. Or un σύμβολον — nous l'avons vu — n'avait d'autre objet que d'assurer plus prompte et plus exacte justice aux citoyens des deux villes qui le concluaient. L'existence même

1. VI, 8, 5 : καὶ Ἀζῶν ἐκ Πελλάνης Φίλιππος κρατήσας πυγμῇ παῖδας. Cf. *Inscr. gr.*, V, 2, *Prolegomena*, p. VIII, 8.

2. W. Dittenberger und K. Purgold, *Inscriften [von Olympia]*, 1896, n° 174.

3. Hiller, ad *Inscr. gr.*, V, 2, *Prolegomena*, p. XXI. Cf. Hugo Förster, *Die Sieger in den olympischen Spielen* II, 1892, p. 4, n° 222a ; G. Niccolini, *op. cit.*, p. 286, note 2.

4. Voy. H. Swoboda, *Studien zu den griechischen Bünden : die Städte im achäischen Bunde*, dans *Klio*, XII, 1912, p. 17 et suiv.

5. Voy. H. Swoboda, p. 23-24, sur la nécessité d'une autorisation pour les relations d'ordre exclusivement politique ; p. 28-29, sur le droit qu'avaient les cités de rendre la justice. Cf. G. Niccolini, *op. cit.*, p. 247 et suiv.

d'un *συνασπισμός* consenti par une cité achéenne, pendant la période achéenne, confirme la définition que nous avons empruntée plus haut à Harpocraton ¹.

§ 2. *Rapports de Delphes et de Pellana.*

Le tableau qui clôt le chapitre et notre mémoire sera malheureusement très court.

A l'exception de deux textes littéraires, nos sources sont exclusivement des inscriptions delphiques.

Textes littéraires.

1. — Pausanias mentionne à Pellana le sanctuaire d'Apollon Théoxénios et la fête des Théoxénia célébrée en l'honneur d'Apollon ². Or le calendrier de Delphes contient un mois Théoxénios, le neuvième de l'année, dans lequel on célébrait, également en l'honneur d'Apollon, les Théoxénia ³ ; la fête des Théoxénia est nommée, dans le statut de la phratrie des Labyades, parmi les frairies prescrites par la loi ⁴. Bien que nous ne sachions rien ni de l'origine ni des usages de la fête pella-néenne et que nous ne soyons guère renseignés sur le banquet delphique auquel étaient conviés Pindare et, après lui ses descendants ⁵, le rapprochement entre les deux villes s'impose d'autant plus qu'elles avaient, nous l'allons voir, des relations fort anciennes.

Ajoutons que les monnaies de Pellana confirment l'importance du culte d'Apollon dans la ville : le type des monnaies de Pellana est une tête d'Apollon ⁶.

1. Voy. p. 115.

2. VII, 27, 4. Le texte a été cité plus haut, p. 138.

3. Voy. Aug. Mommsen, *Delphika*, 1878, p. 299, où l'on trouvera réunis tous les textes. Cf. le calendrier delphique dressé par Homolle, *Bull. de corr. hellén.*, XIX, 1895, p. 63. Les Théoxénia se célébraient au printemps.

4. Ch. Michel, *Recueil*, n° 995 D, l. 9 ; Dittenberger, *Sylloge*², 438 ; C. D. Buck, *Greek Dialects*, n° 51.

5. Aug. Mommsen, p. 301 et suiv. ; Homolle, *Bull.*, 1895, p. 68.

6. Barclay V. Head, *Historia numorum*, 2^e édit., 1911, p. 415 ; E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, Deuxième partie, Description historique, tome III, 1914, p. 334-2.

2. — Une heureuse correction de Wilamowitz-Moellendorff, présentée en 1909, confirmée en 1914 par la publication d'un papyrus d'Oxyrhynchus, a permis de restituer à l'histoire de Pellana un texte intéressant de Zénobios.

Zηνοβίου ἐπιτομή, I, 57, p. 22 et 23 du tome I de l'édition des *Paroemiographi graeci* publiée en 1839, à Göttingen, par E. L. von Leutsch et F. G. Schneidewin. Le *Parisinus*, suivi par les éditeurs, donne du proverbe : "Ἄκρον λαβὲ καὶ μέσον ἔχεις une explication qui le rapporte à l'histoire d'Égine : mais le *Bodleianus* 207, cité en note de l'édition de Göttingen p. 23, l'interprète ainsi qu'il suit : Ἀπελλανσιοὶ περισωθέντες ἀπὸ τοῦ περὶ Κλεισθένην πολέμου ἐπυνθάνοντο τοῦ θεοῦ πότερον τὴν προτέραν αὐτῶν ἀναγκάσειαν πόλιν ἢ ἐτέραν ποιήσουσιν. Ἀπεκρίνατο δὲ ἡ Πυθία « πείθου ἐμοῖσι λόγοισιν ἄκρον λαβὲ καὶ μέσον ἔχεις » καὶ ἄκρον ἔχουσιν τὴν πόλιν ὡικήσαν καταλαβόμενοι. Ἡ ἱστορία παρὰ Ἀλεξάνδρῳ ἐν πρώτῳ περὶ τῶν συληθέντων ἐν Δελφοῖς ἀναθημάτων.

Wilamowitz (*Hermes*, XLIV, 1909, p. 474) ne se borne pas à corriger περὶ Κλεισθένην en πρὸς Κ., et Ἀλεξάνδρῳ en Ἀναξανδρίδῃ. Il donne au texte toute sa valeur en remplaçant Ἀπελλανσιοὶ par Ἡελλανχίοι, qui lui est suggéré par la description de Pausanias, VII, 27, 1 : Πελληγεῦσι δὲ ἡ πόλις ἐστὶν ἐπὶ λόφου κατὰ ἄκρον τὴν κορυφὴν ἐς ὅξυ ἀνεστηκότες... οὐ συνεχὴς ἡ πόλις, ἐς δὲ μοῖρας νενομημένη δύο ὑπὸ τῆς ἄκρας μετὰξὺ ἀνεχούσης. Le papyrus 1241 d'Oxyrhynchus (X, 1914, p. 103) a fait de la conjecture une certitude : Pelléné y est nommée en toutes lettres dans une médiocre Chrestomathie que j'ai citée plus haut (p. 160, note 1).

Ainsi c'est à la suite d'une guerre désastreuse contre Clisthène de Sicýone, dans la première partie du VI^e siècle, que les Pellanéens ont consulté l'oracle de Delphes sur l'emplacement de leur ville qu'ils avaient à reconstruire. Dociles au conseil du dieu, ils l'ont transportée plus loin du rivage et de la plaine et l'ont groupée des deux côtés du promontoire rocheux que Strabon appelle le προῦριον (C 386). L'ancienne Pellana devint sans doute le centre de la χώρα que mentionne Strabon et qu'il place entre Aegion et Pellana (*ibid.*). Le texte de Strabon a été cité plus haut (p. 139, n. 1).

Pellana ne se borna pas à consulter l'oracle de Delphes. Elle fit une offrande au dieu, sans doute après l'achèvement de la ville nouvelle. L'offrande était mentionnée dans l'ouvrage d'A-

naxandridès περί τῶν συληθέντων ἐν Δελφοῖς ἀναθημάτων, au premier livre : ce dernier détail nous donne à penser qu'elle remontait à une époque fort ancienne, puisque selon toute vraisemblance Anaxandridès suivait l'ordre chronologique. En tout cas c'est à lui que Zénobios a emprunté le récit dont nous venons de tirer parti : il y avait donc un rapport entre l'offrande et l'oracle, entre l'offrande et l'exécution de l'ordre du dieu.

Inscriptions.

A Décrets. — B Listes de vainqueurs aux Sotéria. —
C Épitaphe.

A. Décrets. — N° 1. Décret de 340/39 (archontat d'Aristonymos) en l'honneur d'Ἐκέρουλος Χερμίδης Πελληγενέας.

Inventaire, n° 2630. Trouvé en 1895, publié en partie une première fois par P. Perdrizet dans le *Bull. de corr. hellén.*, XXI, 1897, p. 557-578, d'après une copie de G. Colin. La photographie reproduite à la pl. XIX donne les dix premières lignes. Publié en entier par P. Perdrizet, *Bull. de corr. hellén.*, XXIII, 1899, p. 349. — Baunack (*Griech. Dialekt-Inschr.*, II, 1899, n° 2843) donne seulement la première partie. — « Stèle en marbre blanc », est-il dit *Bull.*, 1897, p. 577. Au-dessus du fronton, deux dauphins (voir la photographie) : au-dessous de l'inscription, bouclier rond.

- Θεός. Δελφοὶ ἔδωκαν
ν' Ἐκερύλῳ Χερμί-
δῃ Πελληγενεῖ αὐτῷ
καὶ ἐκγόνοις πολιτ-
5. εἰαν, προξενίαν, προ-
σμαντείαν, προδι-
[κί]αν, εὐεργασίαν, ἀ-
[τέλ.]ειαν, ἐπιτιμ[άν]
[καθ'α]περ Δελφοῖς, "αρ]-
10. γοντος Ἀριστ[ωνύμου],
βουλευόντων Ἀρίσ]-
τωνος, Πλ[ειστέα],
Τελεστάρχ[ου].

L. 3 : Πελλανεῖ est gravé en surcharge. Sur la confusion possible entre Pellana et Palé, voy. *Bull.*, 1897, p. 578, note 2. Palé dans l'île de Céphallénie avait le dauphin pour emblème.

N° 2. — Fragment de décret non daté mais que la forme προμαντηῖον permet d'attribuer à la seconde moitié du iv^e siècle (vers 340-330). Le nom du proxène n'est pas conservé.

Inv. n° 3075. Publié par Homolle d'après une copie de Bourguet, revue sur un estampage. *Bull.*, XXIII, 1899, p. 375. — Plaque de marbre blanc. Στοιχιζόν.

.....
 . ι Πελλαν-
 εῖ Δελφοῖ
 ἔδωκαν προ-
 ομαντηῖον-
 ν, ἀπέλει[α]-

 [ν]

N°s 3-4. — Deux décrets de l'année 285/4 (archontat d'Ornichidas II), en l'honneur de Φίλλης Ἀγέξ Πελλανεύς et d'un autre Pellanéen dont le nom n'est pas conservé.

« Stèle de marbre », dont il reste trois fragments (Inv. n°s 1576, 3911, 943). Les deux décrets étaient gravés côte à côte et séparés par une rainure verticale (Observation de Bourguet, *Bull.*, XXIII, 1899, p. 490, note 1). Publiés par Homolle d'après des copies, revues sur estampages, de Bourguet et Fournier pour le décret n° 3, de Couve pour le n° 4. — Στοιχιζόν.

- N° 3. [Θ ε ρ] ι.
 [Δελφοῖ] ἔδωκ-
 [αν Φί]λλι Ἀγέ-
 [α Πε]λλανεῖ α-
 5. [υτ]ῶι καὶ ἐγγ-
 [ό]νοις προῖε-
 [ν]ίαν, προμαν-
 τεῖαν, προεδ-
 ρίαν. προδικ-
 10. ίαν ποτὶ Δελ-
 φούς, ἀσουλία-
 [ν] πάντων καὶ
 τᾶλλα ὅσα κα-
 [ι] τοῖς ἄλλοι-

15. [ς] προ[ξ]ένοις
 [καὶ εὖε]ργέ[τ]-
 αις, ἄρχοντο-
 ς Ὀρνιχίδα, β-
 ουλευόντων
20. Ἰππάρχου, Κα-
 λλιχράτους,
 Χαρτιξένου.
 Πε(λλανέων).

L. 8. L'epsilon de προεδ a été gravé en surcharge sur un ς encore très visible. — L. 23. Le pi, dans le sigle Πε, est notablement plus grand que l'epsilon. Le sigle même nous était connu par des monnaies de Pellana.

- N° 4. [π]-
 ροξένοις κα-
 ἰ εὖεργέται-
 ς, ἄρχοντος Ὀ-
 ρνιχίδα, βου-
5. λευόντων Ἰπ-
 άρχου, Καλλι-
 χράτους, Χαρ-
 τιξένου.
 Πε(λλανέων).

Sur les différences de gravure relevées dans la série des décrets de l'année d'Ornichidas II, voy. II. Pomtow, *Delphische Chronologie*, 1901, p. 36 du tirage à part de l'Encyclopédie de Pauly-Wissowa, et surtout les très justes observations de P. Perdrizet dans le *Bull. de corr. hellén.*, XXIII, 1899, p. 351.

Nous retrouvons dans le σύμβολον nouveau une des formes de lettre les plus caractéristiques des décrets nos 3 et 4, celle de l'oméga dont les deux pointes de l'arc descendent plus bas que les barrettes horizontales; mais à la différence des décrets 3 et 4 où cette forme est la seule employée, le graveur du σύμβολον use concurremment d'autres, notamment de l'oméga ordinaire, assez ouvert, où les barrettes horizontales arrêtent à angle droit les deux pointes de l'arc. L'oméga d'Ornichidas — si l'on me permet cette dénomination — était déjà en faveur tout au commencement du III^e siècle, à en juger par la dédicace des Phocidiens

(*Bull.*, 1897, p. 388) où on le retrouve mêlé à l'oméga ordinaire.

Pour le *σύμβολον*, qui n'est pas gravé *ποταχρόν*, il offre plus de ressemblances avec les nos 3 et 4 qu'avec le décret en l'honneur de Théodoros de Mégare (*Bull.*, XXI, 1897, p. 416-416 et Baunack, *op. cit.*, n° 2834). Les trois décrets datent de l'année d'Ornichidas II, mais on sait quelle apparence archaïque a gardée le dernier cité, notamment avec le xi barré Ξ . Les décrets 3 et 4 et le *σύμβολον* usent du Ξ .

B. *Listes de vainqueurs aux Sotèria*. — N° 5. — Année 268/7 (archontat d'Aristagoras II)¹. Baunack, *op. cit.*, n° 2563, l. 12-13 :

κίθαρισται·

Καλλίας Πολυξένου Ήλληγεύς.

N° 6. — Année 267/6 (archontat d'Emménidas). Baunack, n° 2564, l. 14-16 :

αὐλητ[ται]·

Ἀνδ[ρ]ων Πολυξένου Ήλληγεύς.

N° 7. — Année 265/4 (archontat de Kléondas). Baunack, n° 2566, l. 11 et l. 15 :

11. κίθαρισται· Καλλίας Πολυξένου Ήλληγεύς·

15. αὐληται· Ἀνδρων Πολυξένου Ήλληγεύς.

Kallias et Andron sont, à n'en pas douter, deux frères.

La forme *Ήλληγεύς*, contraire à l'usage constant de Delphes où nous avons toujours rencontré *Ήλλανεύς*, est un argument de plus en faveur de la thèse de Fr. Poland, acceptée par Pomtow : d'après Poland, ce fut le *κοινὸν τῶν τεχνιτῶν τῶν ἐξ Ἰσθμοῦ καὶ Νεμεας* qui fut chargé de l'organisation des Sotèria annuels dans l'Olympiade 128-268-264, et c'est par ses soins que furent gravées les listes de vainqueurs².

C. Épitaphe.

Εὐγνωτος

Ἐχθάντου

Ήλληγεύς.

1. Sur cette date et celles qui suivent, et sur la célébration en 268 de la première fête annuelle des Sotèria, voy. H. Pomtow, *Götting. gel. Anzeiger*, 1913, p. 181 et 183.

2. Fr. Poland, *de collegiis artificum Dionysiacorum*, Dresden, 1895, p. 15. Cf. Id., *Geschichte des griechischen Vereinswesens*, Leipzig, 1909, p. 133 et suiv. ; H. Pomtow, *art. cité*, p. 180, note 1, et p. 181.

Invent. n° 3084. Inédit. De la seconde moitié du III^e siècle, d'après la forme des lettres. Je n'ai à ma disposition qu'une copie en caractères courants.

On notera le retour de la forme classique *Ἡελλενεύς*. Le nom propre *Ελληνεύς* *Ελληνεύς* n'est pas fréquent. Il s'est rencontré dans deux inscriptions archaïques bien connues : l'une de Mélos (marbre Nani), l'autre d'Athènes, où se lit la signature de Kritios et Nésiotès¹. Il est porté par un très ancien peintre Corinthien (Pline, *hist. nat.*, XXXV, 16). Enfin Démosthène, dans le plaidoyer contre Leptine (XX, 474, 59), cite un Thasien de même nom qui livra Thasos aux Athéniens vers la fin de la guerre du Péloponnèse.

En somme, si rares que soient ces témoignages, on peut affirmer sans exagération que les relations de Delphes et de Pellana n'ont pour ainsi dire pas cessé depuis le VI^e siècle : nous les suivons surtout depuis le milieu du IV^e siècle environ jusque vers le milieu du III^e. Plus tard même, l'építaphe d'Eugnotos nous montre qu'il y avait des Pellanéens domiciliés à Delphes. Des quatre décrets cités, deux se rapportent au IV^e siècle, deux à l'année 285. M. Homolle, qui admettait que le n° 2 était plus voisin de l'année 285, s'étonnait « de voir réunis en peu de temps à Delphes un nombre de documents hors de proportion, semble-t-il, avec l'importance de la ville intéressée », et il ajoutait : « Il serait curieux de rechercher les causes les plus vraisemblables de ces rapports multiples². » La seule existence d'un *συνβόλον* ne suffit-elle pas à nous apprendre que ces relations étaient surtout des relations commerciales ?

Où l'étonnement redouble, c'est en regard des constatations que nous imposent les tableaux qui précèdent. Quand fut conclu le *συνβόλον*, Pellana faisait partie de la ligue achéenne et les Étoiliens étaient les maîtres de Delphes. Que le *συνβόλον* soit postérieur à l'année 273 2, peut-être même à l'Olympiade 128 et aux premières listes des Sotéria, c'est ce qu'admettent les maîtres de l'épigraphie delphique, ceux dont le jugement se fonde sur la plus longue pratique des fouilles et des textes. Nous sommes ainsi amené à chercher le *terminus post quem* aux environs de la guerre de Chrémonidès (266-262) et très vraisemblablement

1. Le marbre Nani est aujourd'hui au Musée de Berlin : *Inscr. gr.*, XII, 3, n° 4065. Pour l'inscription d'Athènes, voy. *Inscr. gr.*, I, n° 374.

2. *Bull. de corr. hellén.*, XXIII, 1899, p. 378.

au lendemain même de cette guerre. Les Achéens — nous l'avons vu — s'étaient rangés du côté de Sparte et d'Athènes contre Antigonos Gonatas, mais ils n'ont vraisemblablement ni supporté le poids de la lutte, ni subi les conséquences de la défaite. Au lendemain de la guerre, les cités achéennes reprirent leur vie active¹. Pour le *terminus ante quem*, je doute qu'on puisse le fixer au delà de l'année 251, c'est-à-dire au delà de l'annexion de Sicyone à la ligue². Quelque progrès qu'aient pu faire auparavant les Achéens sous l'impulsion de Margos de Kérynnéia, seul stratège en 255³, l'adjonction de Sicyone fut vraiment le premier signe de leur puissance et la première menace pour les autres groupements, dont la ligue étolienne était le plus considérable. Tant que Pellana resta la dernière, la plus orientale des cités achéennes, tant qu'elle ne fut pas encadrée entre deux villes confédérées — Aegeira à l'Ouest, Sicyone à l'Est, — il lui fut manifestement plus facile de garder une certaine indépendance. Rien ne l'empêchait, avant 251, de continuer ou de reprendre ses relations avec Delphes, de les consolider même par la conclusion d'un *σύμβολον*. C'est donc entre la fin de la guerre de Chrémonidès et l'annexion de Sicyone, entre 262 et 251, que je propose de placer la rédaction de notre traité, en nous tenant toutefois plus près de 262 que de 251.

Aussitôt conclu, le *σύμβολον* fut gravé et exposé à Delphes, vraisemblablement aussi à Pellana. On sait que les fragments publiés plus haut proviennent de l'exemplaire de Delphes, mais nous avons pris soin de noter⁴ que la plaque n'était pas en pierre de Delphes : « marbre à gros grains, des îles », écrit M. Bourguet ; « marbre du Péloponnèse », affirment MM. Pomtow et Bulle ; marbre de Pellana, dirons-nous à notre tour en reprenant l'expression citée plus haut de Pausanias (ἐπιχώριος λίθος, 5). Puisque les Pellanéens ont fourni la plaque exposée à Delphes, n'est-il pas vraisemblable qu'ils ont également fait les frais de la gravure ? Le décret delphique qui autorisait la conclusion d'un

1. Voy. B. Niese, *Gesch. der griech. und makedon. Staaten...*, II, p. 243 ; G. Niccolini, *op. cit.*, p. 8-9.

2. Polybe II, 43, 3 ; B. Niese, *ibid.*, p. 245 ; G. Niccolini, *ibid.*, p. 40 et suiv.

3. Polybe, II, 43, 2 ; B. Niese, *ibid.*, p. 243.

4. P. 1.

5. Pausanias, VII, 27, 2.

σφ.β.σ.σ.ν entre les deux cités avait sans doute mis la double dépense de la stèle et de la gravure au compte de Pellana : dépense suffisamment élevée, si l'on considère que la stèle était gravée sur les deux faces et d'assez grandes dimensions. Admettons donc que l'exemplaire delphique fut taillé et gravé à Pellana, puis transporté à Delphes. Sans parler des pierres et marbres destinés à la construction des temples ou autres édifices¹, les inscriptions se déplaçaient aisément dans la Grèce antique, et, pour ne citer qu'un exemple, la lourde stèle tégéate où se lit le règlement concernant le retour des bannis en 324 — l'une des plus belles trouvailles de M. Bourguet — a été vraisemblablement apportée toute gravée à Delphes². La route était singulièrement plus longue et la pierre plus pesante, à en juger par les seules dimensions que nous puissions comparer : l'épaisseur de la plaque de Pellana varie de 0.035 à 0.047; celle du bloc de Tégée, de 0.21 à 0.225.

Aussi bien les observations que nous devons à M. Bourguet sur la forme des lettres gardent-elles toute leur valeur. Ce n'est pas au III^e siècle que l'alphabet de Pellana diffère de celui de Delphes et nous avons noté plus haut le même oméga, d'apparence caractéristique, dans des décrets delphiques sûrement gravés à Delphes, dans une dédicace des Phocidiens et dans le σφ.β.σ.σ.ν gravé à Pellana. Ce sont formes communes, c'est une sorte de *κοινή* *ἡπειρωτική* qu'on ne peut étudier nulle part mieux qu'à Delphes.

1. Il me suffira de citer les comptes de la construction de la Tholos d'Épidaure : *Inscr. gr.*, IV, n° 4485. On y voit que des pierres sont apportées d'Argos (A, l. 15, par exemple, de Corinthe et Kenchreæ (A, l. 10 et suiv.; B, l. 40 et caet.), du Pentélique et du Pirée (B, l. 36; 46, 66 et caet.).

2. *Bull. de corr. hellén.*, XXXVIII, 1914, p. 101, note 1.

CONCLUSION

DE QUELQUES SOURCES DU DROIT DE DELPHES

Je me suis engagé, dans l'Introduction, à terminer ce mémoire par quelques indications sur les sources du droit de Delphes. Au terme de cette étude, ce projet, si modeste qu'il se soit annoncé, me semble trop ambitieux encore et les difficultés m'en apparaissent plus grandes. Je me bornerai donc à noter quelques termes de droit, plus instructifs que d'autres, plus propres à nous guider dans cette délicate recherche des origines.

DE QUELQUES TERMES DU DROIT DE DELPHES

§ 1. Περὶστρεσις. — § 2. Ἐπιπραχτις. — § 3. Τίπρατις.

§ 1. Περὶστρεσις.

Nous avons suffisamment justifié la restitution du mot *περὶστρεσις* et le sens que nous lui avons attribué pour qu'il soit inutile d'en reprendre l'examen¹. Je rappellerai seulement que les seules lettres restituées sont les trois dernières, que le mot ne peut être que du genre féminin et qu'une syllabe commence

1. Voy. plus haut, p. 13 et suiv. ; 67 et suiv.

avec les lettres qui manquent. Admettons donc comme démontré que $\pi\alpha\rho\rho\iota\sigma\kappa\epsilon\sigma\iota\varsigma = \epsilon\pi\rho\iota\sigma\kappa\eta\psi\iota\varsigma$.

On m'accordera peut-être aussi que le mot nouveau a toute l'apparence d'un mot archaïque. Je sais bien qu'il faut nous garder de toute illusion et que le commerce des orateurs et des inscriptions attiques du iv^e siècle contribue à nous faire prendre pour archaïques nombre de termes dialectaux. Les inscriptions dialectales nous donnent facilement l'impression d'une langue plus figée, moins souple, qui s'est moins développée que la langue attique. Mais, sans compter que cette impression n'est pas absolument fausse, risquons-nous de nous tromper quand nous attribuons à des temps très anciens un mot formé du verbe homérique $\dot{\iota}\sigma\kappa\epsilon\iota\nu$? Les termes dialectaux — je ne parle pas des formes — sont rares dans ce traité de la première moitié du iii^e siècle. Il en est que nous voyons en quelque sorte tomber, disparaître : tel le mot $\delta\iota\lambda\chi\sigma\tau\acute{\eta}\rho$, d'usage courant au temps de la loi de Kadys, c'est-à-dire à la fin du v^e ou tout au commencement du iv^e siècle, et qui n'est plus employé que deux fois dans nos fragments. Encore avons-nous pu supposer que les deux paragraphes où nous avons rencontré le mot $\delta\iota\lambda\chi\sigma\tau\acute{\eta}\rho\chi\varsigma$ avaient été empruntés à des lois ou règlements plus anciens ¹. Tout compte fait, trois termes s'imposent à notre attention, trois termes qui me semblent en quelque sorte contemporains et que nous pouvons rattacher à une antiquité très reculée : $\pi\alpha\rho\rho\iota\sigma\kappa\epsilon\sigma\iota\varsigma$, $\epsilon\pi\acute{\alpha}\mu\epsilon\sigma\epsilon\rho\omicron\varsigma$ ($\delta\iota\lambda\chi$), $\varphi\acute{\iota}\lambda\chi\tau\iota\chi\varsigma$ ². Qu'il y ait un rapport étroit entre les deux premiers, cela va de soi : ce n'est qu'après l'institution des réserves contre témoins ou faux témoins qu'on eut l'occasion de revenir sur la chose jugée par la voie d'actions rapportées au magistrat. Pour le mot $\varphi\acute{\iota}\lambda\chi\tau\iota\chi\varsigma$ qui sert de titre à deux chapitres du traité — peut-être n'était-il plus employé au iii^e siècle que dans des titres de loi —, il se rattache directement à la langue des hymnes homériques et à celle d'Hésiode ³.

L'emploi du mot $\pi\alpha\rho\rho\iota\sigma\kappa\epsilon\sigma\iota\varsigma$ suffisant à nous apprendre que

1. Voy. plus haut, p. 10 et suiv.

2. Je laisse de côté le mot $\epsilon\pi\acute{\alpha}\mu\epsilon\sigma\epsilon\tau\omicron\varsigma$ dont la lecture n'est pas certaine. Voy. plus haut, p. 18.

3. Voy. plus haut, p. 25 et suiv. L'Hymne à *Hermès* donne deux fois l'épithète de $\varphi\acute{\iota}\lambda\chi\tau\iota\chi\varsigma$ au dieu (v. 292 et 416) ; Euripide la reprend et la consacre dans sa tragédie de *Rhésus*, au v. 217.

l'institution des réserves contre témoins et faux témoins remonte, à Delphes, à une antiquité très reculée, nous pouvons maintenant tirer parti d'un passage de la *Politique* d'Aristote. A la fin du Livre II, dans une revue très rapide des législateurs les plus remarquables, Aristote nomme Charondas de Catane qui « donna des lois à ses propres concitoyens et aux autres colonies de Chalcis en Italie et en Sicile »¹. Il ajoute plus loin : Χαρώνδου δ' ἴδιον μὲν οὐδέν ἐστι πλήν αἱ δίκαι τῶν ψευδομαρτυρίων (πρῶτος γὰρ ἐποίησε τὴν ἐπίσηκην)²... Charondas avait donc introduit l'action en faux témoignage et c'était là ce qu'il y avait de plus original dans sa législation.

Il est vrai que ce chapitre 12 du Livre II de la *Politique* est depuis longtemps contesté. Les uns le suppriment tout entier de l'œuvre d'Aristote ; les autres n'en condamnent que la fin, à partir de l'endroit où sont nommés Zaleukos et Charondas³. Ce serait perdre son temps que de faire le récit de cette querelle⁴. La découverte de l'*Ἀθηναίων πολιτεία* a tourné à la confusion des partisans de la suppression du chapitre entier⁵, et le dernier éditeur de la *Politique*, M. Otto Immisch, s'est rangé du côté de L. Spengel et de Wilamowitz-Moellendorff qui, l'un dans une note substantielle, l'autre dans des pages pénétrantes et tranchantes, avaient fait justice des doutes, hésitations ou condamnations insuffisamment fondés⁶. Les redoutables crochets, dont on

1. II, 12, 5 (1274 a, 23 et suiv.).

2. II, 12, 8 (1274 b, 5 et suiv.).

3. C. Goettling supprime le chapitre entier *Ἀριστοτέλους Πολιτικῶν βιβλία ὅκτω*, Iéna, 1824, p. 345-346 ; Ern. Fred. Bojesen en supprime la fin, dans deux programmes de Soroe, parus à Copenhague en 1844 et 1845, que je n'ai pas trouvés à la Bibliothèque de l'Université de Paris. Voy. la bibliographie publiée en tête de l'édition Franz Susemihl-R. D. Hicks : *The Politics of Aristotle*, a revised Text with Introduction, Analysis and Commentary, Books I-V, Londres, 1894, p. 9 et p. 318.

4. Je me borne à renvoyer à l'édition anglaise citée dans la note précédente.

5. Cf. *Politique*, II, 12, 2 et suiv. (1273 b, 35 et suiv. et *Ἀθην. πολιτ.*, 7 et suiv. Wilamowitz-Moellendorff, *Aristoteles und Athen* I, 1893, p. 66 et suiv.

6. L. Spengel, *Ueber die Politik des Aristoteles*, dans les *Abhandl. der philos.-philol. Classe der kön. bayerischen Akademie der Wissensch.*, V, 1847-1849, p. 11, note 13 ; Wilamowitz, *op. cit.*, p. 64 et suiv. Entre ces deux auteurs citons l'intéressante dissertation de I. P. Nickes, *de Aristotelis Politicorum libris*, Bonn, 1851 ; aux p. 52 et suiv. il soutient avec de bons arguments l'authenticité du Livre II tout entier. L'édition d'Otto Immisch a paru en 1909 dans la collection Teubner.

abusait, ne barrent plus que quelques lignes consacrées à Phaléas et à Platon, qui font immédiatement suite au passage que nous avons cité plus haut. Nous avons le droit d'user du texte d'Aristote.

Nous sommes mal renseignés sur Charondas, et d'abord sur l'époque où il vivait. Aristote, dans le même chapitre de la *Politique*, critique en passant les constructions harmonieuses où se plaisaient de son temps — déjà — les historiens des institutions politiques. De Charondas ils remontaient à son maître Zaleukos, de Zaleukos et de Lycurgue à Thalès, et ce dernier n'avait plus que des relations d'amitié avec le Locrien Onomakritos, le premier qui se soit fait un nom comme législateur. C'est en Crète que ce serait formé Onomakritos¹. Les historiens postérieurs, tels que Poseidonios, ne verront pas plus juste quand ils feront de Charondas le disciple de Pythagore². Nous pouvons admettre qu'il vécut dans la seconde moitié du VII^e siècle, entre Zaleukos et Dracon, sans pouvoir préciser davantage³.

Ce qui est hors de doute, c'est le grand succès de sa législation et le rôle considérable qu'elle a joué dans l'histoire de la civilisation grecque. R. Dareste et Wilamowitz-Moellendorff les ont bien mis en lumière, le premier surtout dans une page remarquable⁴. Dareste a insisté notamment sur l'incroyable facilité avec laquelle les lois passaient de ville en ville, quand leur réputation était faite. Est-il donc téméraire d'admettre que les lois de Zaleukos et celles de Charondas ont été de bonne heure connues à Delphes ? Entre Delphes et la Grande Grèce les relations étaient anciennes. La patrie de Zaleukos était une colonie des Locriens d'Oponthe et ces dernières gardèrent longtemps la réputation de posséder de bonnes lois⁵. Allons plus

1. *Politique*, II, 12, 5 (1274 a, 25 et suiv.).

2. Poseidonios, cité par Sénèque, *Epist.*, 90, 6-7 ; Diodore de Sicile ne dit pas que Charondas fut le disciple de Pythagore : il le dit seulement de Zaleukos (XII, 20, 1), ce qui est une erreur plus grave encore. Voy. R. Dareste, *Nouvelles études d'histoire du droit*, 1902, p. 29.

3. Les témoignages des anciens sont contradictoires. On les trouvera cités dans G. Busolt, *Griechische Geschichte*, I², 1893, p. 424, note 3 et p. 426, note 7. Cf. R. Dareste, *op. cit.*, p. 13 et 18.

4. R. Dareste, *op. cit.*, p. 29 ; Wilamowitz-Moellendorff, *Aristoteles und Athen*, I, p. 63, note 36.

5. Sur la fondation de Locres de la Grande Grèce, voy. le témoignage

loin et supposons que l'ἐπισκηψις passa directement de la législation de Charondas dans les lois de Delphes, sans prétendre toutefois que le terme même de πείσκειν fût déjà employé par Charondas.

A coup sûr ce n'est pas d'Athènes que Delphes reçut l'ἐπισκηψις. Les textes athéniens les plus anciens où se rencontre le verbe ἐπισκήπτειν avec le sens de : reprocher les témoins, sont des plaidoyers d'Isée et les passages des *Lois* de Platon cités plus haut¹. L. Spengel, dans son mémoire sur la *Politique* d'Aristote, allait jusqu'à dire que Platon avait emprunté l'ἐπισκηψις à Charondas². C'était trop s'avancer : n'oublions pas en effet que les *Lois* sont le dernier ouvrage de Platon et n'ont été publiées qu'après sa mort par Philippe d'Oponthe. Dans le chapitre sur les faux témoins, comme dans la plupart des autres, Platon s'est inspiré de la législation athénienne, non sans la modifier à son gré³. Mais nous devons reconnaître aussi que les réserves contre témoins et faux témoins ne sont pas d'institution très ancienne à Athènes. Nous n'en avons pas d'exemple au v^e siècle où le verbe ἐπισκήπτειν (ἐπισκήπτειν) a un autre sens⁴. Delphes a certainement pratiqué l'ἐπισκηψις avant Athènes.

d'Éphore, cité et combattu par Strabon VI, C 259. Sur l'εὐνομία des Locriens d'Oponthe, voy. Pindare, *Olymp.*, IX, 24 et l'épithaphe des Locriens morts aux Thermopyles, dans Strabon IX, C 425 :

Τούδε ποθεῖ φθιμένους ὑπὲρ Ἑλλάδος ἀντίξ Μήδων
μητρόπολις Λοκρῶν εὐθνομῶν Ὀπόεις.

Cf. Paul Girard, *de Locris Opuntis*, 1881, p. 68 et suiv. Rappelons que le disciple de Platon qui publia les *Lois* après la mort de son maître survenue en 348/7 fut un citoyen d'Oponthe, Philippe (Diogène Laërce, III, 37).

1. Voy. le mémoire déjà cité de K. Schodorf, *Beiträge zur genaueren Kenntnis der attischen Gerichtssprache aus den zehn Rednern*, Würzburg, 1905, p. 34 et suiv. Pour Isée, voy. III, 3 ; 41 ; 42 ; 44 ; 56 ; 66 ; V, 9 ; 17. On sait combien incertaine est la chronologie des œuvres d'Isée ; nous ne sommes pas renseignés non plus sur la date du plaidoyer de Lysias contre *Pancléon* (XXIII, 14).

2. *Abhandl.* de l'Académie de Bavière, XI, 1868, p. 71, ad *Polit.* 1274 b, 6.

3. Voy. plus haut, p. 77.

4. K. Schodorf, *op. cit.*, p. 35 et suiv.

§ 2. Ἐπιπαρχίς.

Le mot ἐπιπαρχίς, qui désignait, en particulier chez certains peuples doriens, la fille ou femme épiclère, ne s'est pas encore rencontré dans une seule inscription. Nous ne le connaissons que par les lexicographes anciens ¹. D. Comparetti l'a bien restitué, non sans hésitation, dans une très ancienne inscription de Gortyne ([ἐπιπ]αρχίς) ², mais elle est si mutilée que le sens général nous en échappe, et l'épiclère, dans les lois gortyniennes postérieures, est constamment désignée par un autre terme : πατροικος (πατρῷκος) ³.

Une inscription de Delphes, déjà souvent citée, la loi de Kadys, nous fournira peut-être le premier exemple épigraphique souhaité. Le mot n'est malheureusement pas conservé en entier et l'on peut faire au moins une objection à la restitution que je propose.

Col. V, p. 158 ⁴. — L'inscription est gravée στοιχηδόν, mais la longueur des lignes ne peut être déterminée avec certitude. La colonne est complète à droite.

L. 5. ἐξ]έστω τοὺς ἀντιπαρχόντας ⁵ γρ[ά-

L. 6. ψασθαι ποί τ. . . . § Γυναι]κί δὲ μὴ χρῆσαι. α[ἴ κα] μὴ ἐπαίνῃ[ι

L. 7. ἀνὴρ· αἰ δὲ γήρα ε. . . . ατις, οἶδν β-

La loi de Kadys règle les conditions du prêt à Delphes, fixe le taux de l'intérêt, punit les contraventions, ainsi que nous l'apprend la première colonne qui est très bien conservée. Aux l. 6 et 7 de la col. V, un paragraphe est consacré aux prêts

1. Hésychius : ἐπιπαρχίδα τὴν ἐπίκληρον. Cf. Suidas, s. v. Ἐπίκληρος· ὅταν παῖς ὁρφανὴ πατρός καὶ μητρός, ἀδελφῶν τε οὕσα ἔσθῃ, καὶ ταύτῃ τύχῃ ὑποκειμένη οὐσία, ταύτην καλοῦσιν ἐπίκληρον· ὁμοίως δὲ καὶ τὴν ἡδὴ γεγαμημένην, ὅταν ἡ ἐπὶ τῇ οὐσίᾳ ὅλη καταλειμμένη. Καλοῦσι γάρ καὶ τὴν οὐσίαν κληρον. Καλεῖται δὲ ἐπίκληρος καὶ ἡ μηδέπω γεγαμημένη, ἀλλὰ παρὰ τῷ πατρὶ οὕσα, καθότι καθήκει αὐτῇ πᾶσα ἡ οὐσία. Καλοῦνται δὲ ἐπίκληροι, καὶ οὗο ὄσι, καὶ πλείους. Τινὲς δὲ τὴν ἐπίκληρον καλοῦσιν ἐπιπαρχίδα καὶ πατρούχον.

2. *Gr. Dialekt-Inschr.*, III, 1904, n° 4969, 133.

3. Voy. le *Glossaire et Index* de C. D. Buck, *Greek Dialects*, 1910, s. v.

4. *Fouilles de Delphes*, III, Fasc. I, 1911.

5. Pour le sens de ἀντιπαρχόντας = παρπαρχόντας, voy. le *Glossaire* de C. D. Buck, s. v.

faits à une femme. La restitution de la l. 6 ne présente pas de difficulté. On ne peut prêter à une femme [mariée] que si elle est assistée de son mari. Tout le commencement de la l. 7 nous échappe ; nous y aurions peut-être trouvé l'énumération des différents κύριοι : ἡ πατήρ ἢ ἀδελφεὸς ἢ ἀνὴρ. Dans le second article du paragraphe, il est question de la veuve qui a un fils ¹, mais au mot γήρᾱ est joint un adjectif dont il ne reste que ce qui suit :

Γ...ΑΤΙΣ

Que l'adjectif soit composé du verbe πάζειν ² et que l'on doive restituer . . . π[αμ.]ατίς, c'est ce qu'on m'accordera sans peine. Nous attendons un mot qui nous renseigne sur les biens de la veuve à qui l'on peut prêter, sur sa solvabilité par conséquent. Le premier qui vienne à l'esprit est ἐ[πιπ[αμ.]ατίς. Ni le mariage, ni le veuvage ne font perdre à une femme la qualité d'épiclère ³, mais le mot ἐπιπαματίς est trop long d'une lettre ! Devrons-nous donc l'écarter ? Les cinq premières colonnes de la loi sont gravées avec une très grande régularité qui contribue, non moins que la beauté des caractères, à faire de ce texte un des plus remarquables spécimens de l'épigraphie delphique. Et pourtant, dans la col. I, dès le début de l'inscription, les éditeurs ont noté quelques irrégularités, dont l'une est particulièrement encourageante : à la l. 4 l'Ι et le Σ de ἐπει συνάλλαξαν n'occupent la place que d'une lettre. Ne sommes-nous pas autorisé à supposer que le premier pi et le premier iota de ἐπιπαματίς n'occupent également que la place d'une lettre ?

Si l'on nous refusait cette irrégularité, il nous resterait la ressource de créer un mot : ἐ[μπαμ.]ατίς, à l'image du mot ἐμπαρών qui ne nous est connu que par une glose d'Hésychius : ἐμπαρών· πατρὸς γῶν ⁴. Mieux vaut faire l'économie d'un mot nouveau et enrichir la liste des fautes du lapicide.

1. Un ou plusieurs fils, mais le fils majeur compte seul puisque c'est sous sa tutelle que passe l'épiclère devenue veuve. Voy. R. Dareste, *Nouvelles études d'histoire du droit*, 1902, p. 68.

2. Voy. Hésychius, s. v. Πατάμενος· κτητάμενος et Πάτατο· .. ἐκτάτατο. Rappelons que le verbe est employé dans le traité entre Delphes et Pellana, n° II, A. l. 18 : πέπαται.

3. Voy. le texte de Suidas cité plus haut. Cf. Dareste, *op. loc. cit.*

4. Cf. le mot dorique mentionné par Pollux, X, 20 : ἐπιπαρών (= ὁ τοῦ παντός οἴκου δεσπότης).

Appelons enfin l'attention du lecteur sur d'autres gloses d'Hésychius :

Παρωχός· Παρωχός· ὁ κύριος· Ἰταλοί.

Παρωχίων· κερκημένους.

Les Ἰταλοί d'Hésychius, ce sont encore nos Grecs de la Grande Grèce, ceux qui usaient des lois de Zaleukos et de Charondas ¹. Sans vouloir prétendre que les Delphiens leur ont emprunté aussi le mot ἐπιπαρχίς, notons que le mot ἐχεπάμων (ἐχεπάμων) se rencontre dans l'inscription locrienne d'Oeantheia ².

§ 3. Τύρασις.

Un caractère commun aux lois de Zaleukos et de Charondas était leur extrême précision, leur rigueur inflexible. Les lois de Zaleukos prévoyaient tous les cas, édictant une peine fixe pour chacun d'eux, excluant toute appréciation à faire par le juge. Charondas voulait aussi que ses lois fussent appliquées à la lettre, sans interprétation ni atténuation ³. S'il fallait en croire l'historien Éphore, cette inflexibilité était la plus grande originalité de la législation de Zaleukos. Le texte d'Éphore vaut d'être cité. Il nous montrera par un nouvel exemple combien sont difficiles ces recherches sur les origines des institutions juridiques grecques, et combien les anciens se sont accommodés d'une tradition fixée de bonne heure, sans faire preuve d'esprit critique, sans recourir à des études approfondies.

Éphore, cité par Strabon, VI, C 260. Τῆς δὲ τῶν Ασχωρῶν νομογραφίας μνηθεὶς Ἐφωρος, ἣν Ζάλευκος συνέταξεν ἐκ τε τῶν Κρητικῶν νομῶν καὶ Λακωνικῶν καὶ ἐκ τῶν Ἀρεοπαγитικῶν, φησὶν ἐν τοῖς πρώτοις κανόνισι τοῦτο τὸν Ζάλευκον ὅτι τῶν πρότερον τὰς ζημίας τοῖς δικασταῖς ἐπιτροπῶντων ὀρίζειν ἐφ' ἐλάχιστοις τοῖς ἀδικήμασιν, ἐκείνος ἐν τοῖς νόμοις διώρισε, ἡγούμενος τὰς μὲν γνώμας τῶν δικαστῶν οὐχὶ τὰς αὐτὰς εἶναι περὶ τῶν αὐτῶν, [τὰς δὲ ζημίας] δεῖν εἶναι τὰς αὐτάς.

1. Parmi les lois de Charondas citées par Diodore au L. XII, il en est une qui se rapporte à la fille épicière et dont Solon se serait inspiré, au dire de Diodore (XII, 48, 2-3).

2. C. D. Buck, *Greek Dialects*, n° 55, l. 16.

3. Voy. R. Dareste, *op. cit.*, p. 23.

Que Zaleukos ait puisé dans les lois de la Crète, dans celles de Lacédémone et dans celles de l'Aréopage (?), c'est chose possible, mais Éphore s'en tient à la tradition courante ¹, sans plus se soucier de la chronologie que ne le faisaient les auteurs blâmés par Aristote à la fin du Livre II de la *Politique* ². Que les législateurs antérieurs à Zaleukos — ou plus exactement les coutumes — aient laissé aux juges la faculté d'appréciation et la fixation de l'amende, qu'ils se soient par conséquent montrés plus équitables, ce sont affirmations dont le seul fondement ne peut être que la tradition, puisque les lois de Zaleukos furent les premières lois écrites ³.

La tendance et le retour à l'équité se font surtout jour dans la législation athénienne. Ils s'affirment dans la distinction des ἀγῶνες τιμητοί et des ἀγῶνες ἀτιμητοί, également applicable aux actions publiques et aux actions privées ⁴. Nous pouvons faire honneur de ce grand progrès à l'esprit de mesure et de sagesse pratique d'Athènes, mais nous ignorons à quelle époque il remonte, ou plus exactement dans quelle période s'acheva le mouvement qui aboutit à cette institution.

A n'en pas douter, la τίμωσις delphique est d'origine athénienne : c'est un emprunt que les Delphiens ont fait à la grande cité ionienne, qui avait de si étroites relations avec eux.

Nous bornerons là ces indications, sans nous montrer surpris que Delphes ait emprunté à droite et à gauche pour façonner et transformer son droit civil, son droit criminel et sa procédure. Foyer vénéré de l'hellénisme, en relations avec tout le monde grec, ouverte à tout ce qui, dans cet admirable champ d'activité, parvenait à la réputation et à la gloire. Delphes n'ignorait pas les législateurs fameux. Regardant à l'Occident non moins qu'à l'Orient, vers la Grande Grèce et la Sicile non moins que vers l'Ionie, vers Athènes et Sparte, elle a puisé dans les lois de la Grande Grèce aussi aisément que dans celles d'Athènes.

1. Diodore dira de même de Charondas, mais avec moins de précision, qu'il avait étudié les œuvres de tous les législateurs (XII, 11, 4).

2. Voy. plus haut, p. 176.

3. D'après Strabon (VI, C 239), c'est-à-dire ici d'après Éphore lui-même.

4. Voy. Harpocraton, s. v. : Ἀτιμητός ἀγὼν καὶ τιμητός.

Fascinés par l'incomparable éclat de la civilisation athénienne, dont il nous reste tant de monuments, nous négligeons trop peut-être l'influence des législations de l'Occident grec. Il est vrai que nous les connaissons mal, que les textes épigraphiques sont peu nombreux encore, souvent d'interprétation difficile ¹, mais au temps où les cités de la Sicile et de la Grande Grèce étaient librement florissantes, de plus grandes villes que Delphes, Rome même ², ont pu leur emprunter des lois.

1. Parmi les savants qui ont le mieux mérité de l'épigraphie de la Grande Grèce, j'ai eu l'occasion de citer les derniers travaux du doyen des maîtres italiens, M. D. Comparetti. Voy. plus haut, p. 18, note 3. A ceux que j'ai rappelés ajoutons le mémoire publié en 1914 : *Laminetta argentea iscritta di Aidone Sicilia*, Florence, succ. B. Seeber. On y lit, pour désigner les garants d'une vente (πρᾶσις ἐπὶ λύσει), un mot nouveau : ἄμφοροι.

2. Voy. Wilamowitz-Moellendorff, *Aristoteles und Athen*, I, 1893, p. 63, note 36. Éd. Cuq, *Les institutions juridiques des Romains*, I², 1904, p. 33 et *Manuel des institutions juridiques des Romains*, 1917, p. 40.

INDEX

I

INDEX GÉNÉRAL

ἄγειν, enlever, à Delphes, 20.
 ἄσχετον = ὑβρίζειν ? , à Delphes, 32.
 *Ἀμποροί¹, garant, dans une inscription de Sicile, 182, note 1.
 Ἀμφοβολεῖν ou ἀντιμολεῖν, à Delphes, 52.
 Ἀνάγειν, ἀναγωγά, recours en garantie, à Delphes, 33, 122 et suiv. ; — à Athènes, 33, 36, 122 ; — en Égypte (procès d'Hermias), 123 ; — à Milet et Gortyne, 128.
 Ἀντιμολεῖν (ou ἀμφοβολεῖν), à Delphes, 52.
 Ἀπαγγέλλειν, notifier, par ex. les condamnations prononcées par Delphes ou par Pellana, n° II B, l. 48, p. 95.
 Ἀπάγειν, prendre de corps, n° I B, l. 8, p. 149.
 Ἀπαρβολός δίκαι, action non sujette à consignation, à Corcyre et en Crète, 86.
 Ἀποδιδόμεν, avec le sens de vendre, à Delphes, 36 ; — dans Thucydide, VI, 62, 4, p. 37.

1. Les mots marqués d'un astérisque sont ou des mots nouveaux ou des mots dont la signification est nouvelle. Tous proviennent du traité de Delphes, à l'exception de Ἐπιπαματίς et de Χρεοφυλακτήρις que j'ai proposé de restituer dans la loi de Kadys, et de Ἀμποροί.

Appel (Procédure d'), à Delphes, 42, 80 ; — en Crète (traité entre Hiérapytna et Priansos), 81.

Ἀπροδίκος (δίκαι), action qui n'a pas été jugée en première instance par l'une des deux cités contractantes, en Crète (traité entre Gortyne et Cnosos), 86.

Ἀποπόρωσι ('Επ'), n° I B, l. 8, p. 118.

Βλάβα ή ou Βλάβος (τό), à Delphes, 66.

Βολιμοδικασταί, à Gonnoi, Thessalie, 99, note 1, 108.

Βόλμοι (δίκαι), à Gonnoi, Thessalie, 99, note 1.

Βουλή, à Delphes. Le Conseil est étroitement mêlé à l'administration de la justice, 27-28, 119, 57, 61 ; — du nombre des βουλευταί, 110.

Γνώσι (τό βλάβος), en parlant des juges, à Delphes, 66.

Caution *judicatum solvi*, à Delphes, 120 ; — à Corinthe, 121.

Caution *judicio sistendi causa*, 18, 120.

Délai de trente jours pour l'introduction de certaines actions, à Delphes, 57.

Délai de trois ans, pour règlement des dettes, procès et liquidation du passé, à Delphes, 30, 47.

Délai de trois jours pour l'introduction de certaines actions, à Delphes, 49, 57; — à Priène, 112.

Διαιγῶναι (τὸ βλάβος), en parlant des uges, à Delphes, 66.

Δικαστήρ, encore employé à Delphes au III^e siècle, 10; 174.

Ἔγγυος, caution. Constitution de cautions, à Delphes, en cas δ'ἐπάμφορος δίκαι, 18; — en cas de vol manifeste, 26, 119, 120.

Ἐκκαλεῖσθαι, faire appel à une ville, 80. Cf. **Ἐκκλητος πόλις**.

Ἐκκλητος (πόλις), ville où une affaire est portée en appel, à Delphes, 42, 80; — en Crète (traité entre Gortyne et Cnosos), 86.

Ἐνδίκος, capable d'aller en justice, à Delphes, Athènes, Trézène, 34.

Ἐνδίκος (πόλις), pour désigner une ville où la vente était légitime, autorisée par convention, dans un traité entre Milet et Gortyne, 128, note 1.

Ἐνκλημα, grief ou acte des griefs, 9.

Ἐξαγγέλλειν, notifier. La notification des actions intentées à Delphes ou à Pellana se fait à certaines époques, fêtes, 46; — pour la notification des condamnations, n° II B, l. 18, p. 95.

Ἐξόθεν (Vol commis), à Delphes, 32, 117.

Ἐπάγειν δίκην, demander, à Delphes, 13, 55, 61.

Ἐπάκοι, témoins, à Delphes, 18, 174. Le mot est de lecture incertaine.

Ἐπάμφορος δίκαι, action rapportée au tribunal, après condamnation de faux témoins, p. 17, 76, 174.

Ἐπιπραχτής, dans une loi de Delphes, = ἐπικληρος, 178. Le mot est en partie restitué.

Ἐphébie, à Pellana, 110, 142.

Esclaves fugitifs, à Delphes, 29, 38, 430; — à Athènes, 38; — à Stymphalos, 38, 131; — à Milet et à Héra-

clée du Latmos, 39; — à Andanie, 40.

Ἔσπραξις, recouvrement des dommages-intérêts, amendes, à Delphes, 16, 45, 92; — en Crète (traité entre Gortyne et Lato), 93.

Zaleukos. Loi sur la possession provisoire des choses revendiquées en justice, 125; 175, 180.

Θεαροί, magistrats, à Pellana, 143; — à Mantinée, Tégée, Orchomène d'Arcadie, 144; — Naupacte, 145; — Mégare, 145; Paros, 145; — Thasos, 146; — Égine, 146.

Juges (Tirage au sort des), à Delphes, 10, 58.

Καταγώγιον, opposé à **πρυτάνειον**, dans une inscription crétoise, 131, note 2.

Κλαρώειν, tirer au sort (les juges), à Delphes, 10, 58.

Λάφυρον, à Delphes, 20, 23.

Μάρτυρες, les témoins. Ne prêtent pas serment, à Delphes, 60.

Μαρτύρια (τά), les témoignages, à Delphes, I A, l. 10.

Μαρκιζιός νόμος, à Delphes, 132 et suiv.

Μαστροί, fonctionnaires financiers, à Delphes, 132; — à Pellana, 133; — à Stymphalos, 133.

Νόμιμος ὄρκος, à Delphes, 11; — à Alexandrie, 12.

Ὀρκός, serment des juges, à Delphes, 11, 59.

Πόροι, n° II A, l. 18, p. 179.

Παραγγραψάσθαι ou **Παραγράφασθαι**, opposer une exception, à Delphes, 29.

*Παρίσσεις = ἐπίσημοι, réserves contre témoins et faux témoins, à Delphes. Restitution et signification du mot, 14, origine, 173 et suiv.

Παρχαταβάλλειν, consigner, 88.

Παρχαταβολά, consignation, à Delphes, 88 ; — à Stymphalos, 89.

Πελλάνα (Πελλήνη), nom de la ville, 135 ; — différentes formes de l'ethnique, Πελλανεύς, Πελλαναιός, Πελλανικός, 135, note 1.

Pellana d'Achaïe. Situation, monuments, produits, 137 et suiv. ; institutions politiques, 142 ; — rapports de P. et de Sparte, 151 et suiv. ; de P. et d'Athènes, 154 et suiv. ; — P. dans la ligue achéenne, 156 et suiv. ; — rapports de P. et de l'Arcadie, 158, 160 ; de P. et de Delphes, 164 et suiv.

Population libre, à Delphes, 109, 110.

Praedes litis et vindiciarum, à Delphes, 124 ; — à Locres, dans la Grande Grèce, 125.

Procédure écrite, à Delphes, 55.

Procédure orale, à Delphes, 55, 56.

*Πρόδικος (πόλις), ville qui juge la première, à Delphes, 43, 80 ; — en Crète (traité entre Hiérapytna et Prianos), 81.

Représailles, à Delphes, 107, note 1, 20 ; — en Béotie, 107.

Réserves contre témoins et faux témoins, à Delphes, 13, 67, 173 ; — à Alexandrie, 71.

Rome et la Grande Grèce, 182.

Ῥύσις, ῥυσίζειν, à Delphes. Voy. **Représailles**.

Σύμβολον, définition, 115, note 2 ; quel en est l'objet principal, 115 ; dans quelle mesure un σύμβολον conclu par Delphes peut-il être tenu pour une des sources du droit de Delphes, 148.

à Σύμβολον entre Delphes et Pellana quelle époque a-t-il été conclu, 170, et suiv. ; où a été gravé l'exemplaire retrouvé à Delphes, 171.

Συμβολά entre Stymphalos et Pellana (?), 157.

Suspension des tribunaux, en temps de guerre, à Delphes, 96, 109 ; — à Athènes, 97 ; — en Asie Mineure, à Téos et Lébédos, 102 ; à Priène, 113 ; à Phocée, 88, note 1 ; — en Thessalie, à Gonnoi, 108 ; en Béotie, 108.

Σώτρα, frais et débours faits pour rentrer en possession d'une chose volée, à Delphes, 37 ; — frais d'arrestation et de séquestre, pour animaux échappés ou esclaves fugitifs, à Stymphalos, 38 ; à Delphes, 41.

Τίμασις, estimation du litige, à Delphes, 13, 65, 180.

Υπακούειν, se dit de l'accusé et du défendeur qui se présentent au tribunal, 7, note 1.

Vol, à Delphes, 32, 114 ; vol manifeste, 118 ; vol non manifeste, 122.

*Φιλακτής, voleur, à Delphes, 25, 174.

Charondas introduit dans ses lois l'action en faux témoignage, 175 ; — influence de sa législation, 176.

*Χρηφυλακτήρ, conservateur des titres, à Delphes, 11, note 1. Le mot est de restitution incertaine.

Ψαροπορία, vote des juges, à Delphes, 16, 62.

Ψευδομαρτύρια (τα), faux témoignages, à Delphes, I A. 1. 11.

Ψευδομαρτύριον, à Alexandrie, 71.

II

INDEX DES INSCRIPTIONS

CORRIGÉES OU COMPLÉTÉES

Asie Mineure. Érythrées. Loi d'É. (*Nordionische Steine*, p. 29), 79, note 3. — **Milet.** Traité entre M. et Gortyne (*Milet*, III, n° 140 B, 128 et suiv. — **Priène.** Décret de P. (*Inscr. von Priene*, n° 10), 112 et suiv. — **Téos.** Rescrit d'Antigone à Téos (Ch. Michel, n° 34, 102 et suiv.

Attique. Συμβολον entre Athènes et Trézène (*Inscr. gr.*, II et III, ed. minor, n° 46), 14, note 2; 34, note 3.

Crète. Traité entre Hiérapytna et

Priansos (Ch. Michel, n° 16), 81 et suiv. — Traité entre Gortyne et Cnosos (*Gr. Dialekt-Inscr.*, n° 5017), 86. — Traité entre Lato et Gortyne (*Bull. de corr. hellén.*, XXVII, 1903, p. 219), 93 suiv. — Traité entre Lato et Olonte (*Gr. Dialekt-Inscr.*, n° 5075), 131, note 2.

Delphes. Loi de Kadys, n° 294. Col. II : p. 57, note 4, 58, 61; Col. III : p. 68; Col. V : p. 11, note 1, 178; — *Inscr.* n° 295, p. 59. — Décret amphictyonique, inv. n° 3780 : p. 23. — Décret de Delphes en l'honneur de Philistion (Ch. Michel, n° 268), 107, note 1.

Stymphalos. Συμβολά entre Stymphalos et une ville inconnue (*Inscr. gr.*, V, 2, n° 357), 38.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Préface.....	vii
Introduction.....	1

PREMIÈRE PARTIE

ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

<i>Fragment n° I</i>	7
» » A.....	7
» » B.....	20
<i>Fragment n° II</i>	28
» » A.....	28
» » B.....	41
<i>Fragment n° III</i>	49
» » A.....	49
» » B.....	50
<i>Fragment n° IV</i>	51
» » A et B.....	51

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE DU TEXTE	53
----------------	----

CHAPITRE PREMIER

Tribunaux

§ 1. <i>Judicis postulatio</i>	55
§ 2. <i>Les juges</i>	58
§ 3. <i>L'audience. Les témoins</i>	60

§ 4.	<i>Plaidoiries sur le fond</i>	61
§ 5.	<i>Vote</i> ψαροφορία.....	62
§ 6.	<i>Estimation du litige</i> (τίμασις).....	65

CHAPITRE II

Requête civile et appel

§ 1.	Παρίσχεσις. <i>Requête contre témoins et faux témoins</i>	67
§ 2.	Ἐπάμφοροι δίκαι.....	76
§ 3.	Πρόδικος et ἑκκλητος πόλις.....	80
§ 4.	Παρκαταβολά.....	87

CHAPITRE III

<i>Procédure d'exécution</i>	92
------------------------------------	----

CHAPITRE IV

<i>Suspension des tribunaux</i>	96
---------------------------------------	----

§ 1.	<i>A Athènes</i>	97
§ 2.	<i>En dehors d'Athènes : Asie Mineure, Thessalie, Béotie</i> ...	102
§ 3.	<i>A Delphes</i>	109

CHAPITRE V

Quelques procédures particulières

§ 1.	<i>Vol et recipatio</i>	115
§ 2.	<i>Vol manifeste</i> . Ἀπχωγία.....	118
§ 3.	<i>Vol non manifeste. Recours en garantie</i> : Ἀνχωγία.....	122
§ 4.	<i>Revendication d'esclaves fugitifs</i>	130
§ 5.	<i>Vol de deniers publics</i> . Μαστροὶ et μαστροϊκὸς νόμος.....	133

TROISIÈME PARTIE

PELLANA, RAPPORTS DE DELPHES ET DE PELLANA 135

CHAPITRE PREMIER

Pellana

§ 1. <i>Situation, monuments, produits</i>	137
§ 2. <i>Institutions politiques</i>	142

CHAPITRE II

Rapports de Delphes et de Pellana

§ 1. <i>Orientation politique de Pellana de 432 à 207</i>	151
§ 2. <i>Rapports de Delphes et de Pellana</i>	164

CONCLUSION

DE QUELQUES SOURCES DU DROIT DE DELPHES 173

De quelques termes du droit de Delphes

§ 1. Παρίσκεσις.....	173
§ 2. Ἐπιπαματίς.....	178
§ 3. Τίμασις.....	180

INDEX

I. <i>Index général</i>	183
II. <i>Index des inscriptions corrigées ou complétées</i>	186



Αἴωντ
 Ν Γ Ε Λ Λ Α Α Ν Δ
 Ἀρὼν κατὰ τὸν ὄντ
 ΕΡΡΕΝΤΕΣ ΕΡΡΟΛΕΓΕΤΣ 5.
 ΜΗΔΕΟΣΟ ΜΕΡΑΙΠΟΙΤΑΝ
 ΠΡΙΝ ΚΛΑΟΥΣ ΔΙΚΑΣΤΑΣ
 ΝΕΙΣΑΓΟΙ — Ο ΜΝΥΟΝ
 ΝΤΙΔΙΚΑΣ ΕΙΤΩ ΔΙΚΑ
 ΑΤΩΝΙΕΡΡΟΣΟΕΡΑΦΩΝ 10.
 ΑΙΤΩΙΑ ΑΔΕΑΔΙΚΑ
 ΤΩΝΔΕ ΕΔΕ ΔΙΚΑΣΤΗ
 ΕΙΛΓΥΑ ΚΑΤΑΝΓΑΡΙΣΚΕ
 ΙΤΑΝΔΙΚΑΝΕΝ
 ΕΡΡΟΛΕΓΕΤΣ 15

ἐν τῷ
 χρόνῳ τῶν ἀν-
 δρῶν πέντε
 ὧν μὴδὲ ὅσοι
 ἔρχονται πρὶν κλᾶ-
 σὶν εἰσάγουσιν
 οὐκ ἀντιδίκους
 κατὰ τῶν ἐσ-
 τῶν καὶ τῶν ἀν-
 τίστα. — Τῶν
 δὲ εἰ δὲ καὶ ἀ-
 ποροροῦν ὑπὲρ
 τῶν ἑσπράξαι

d'être sur le pro-
 12 ψευδῇ. Pou-
 firme pleinement
 l'une de l'aut
 on et la lectur

ΑΡΙΘ
Ν Ρ Ε Λ Λ Α Ν Α Ι Ε Ν
Α Ρ Ω Ν Κ Α Ι Υ Γ Α Κ Ο Υ Σ Α Σ Μ
Α Σ Δ Ε Υ Ρ Ε Ρ Ε Ν Τ Ε Μ Ν Α Σ Ε Ν Τ Ε Δ
5. Ι Δ Ι Κ Ω Ν Μ Η Δ Ε Ο Σ Ι Τ Ο Υ Α Υ Τ Ο Υ Ε Ν Κ Λ Η
Δ Ε Α Ρ Χ Α Ρ Π Ι Ν Κ Λ Α Ρ Ε Ν Ε Υ Ρ Ε Τ Σ
Α Ρ Χ Α Ν Τ Α Ν Ε Ι Σ Α Γ Ο Υ Σ Α Ν Τ Α Ν Δ Ι Κ /
Κ Α Ι Τ Ο Υ Σ Α Ν Τ Ι Δ Ι Κ Ο Υ Σ Ε Κ Α Τ Ε Ρ Ο Ι Ν Ο
Τ Ω Ν Δ Ε Κ Α Τ Α Τ Ω Ν Ι Ε Ρ Ω Ν Τ Ο Α Ι Μ Α
10. Ι Ο Μ Ε Ν Ω Ι Κ Α Ι Τ Ω Ι Α Ν Τ Ι Δ Ι Κ Ω Ι Υ Γ Ο Τ
Τ Α Ν Δ Ι Κ Α Ν — Τ Ω Ν Δ Ε Μ Α Ρ Τ Υ Ρ Ι Ω Ν
Τ Φ Λ Ε Ι Σ Θ Ω Ε Ι Α Γ Γ Α Λ Α Ο Ι Τ Ε Υ Α Η

Δ Ι Κ Α Ι Ω Ν Τ
Δ - Κ Ι Ε Λ Σ Σ Ο Ν Ε Ν Δ Ε Κ Α Α Ν Δ
Λ Ο Ν Τ Ω Ν Δ Ε Τ Ο Ι Μ Α Ι Τ Υ Ρ Ε Σ Μ Η Δ Α Τ Ε Ρ Ω Ν Τ Σ
Μ Η Δ Ε Γ Υ Ν Α Ι Κ Ο Σ Π Α Τ Η Ρ Μ Η Δ Ε Α Δ Ε Λ Φ Ο Σ Ρ Ο Λ Ε Γ Ε Τ Σ 5.
Δ Ε Ι Κ Ν Υ Τ Ω Δ Ε Ο Α Δ Ι Κ Ε Ι Μ Ε Ν Ο Σ Ε Α Υ Τ Α Ι Τ Α Ι Μ Ε Ρ Α Ι Ρ Ο Ι Τ Α Ν
Ε Ρ Ω Ι Σ Υ Μ Β Ο Λ Ω Ι — Ο Ρ Κ Ο Σ — Ο Ρ Κ Ι Σ Ο Ν Τ Ω Ν Δ Ε Τ Ο Υ Σ Δ Ι Κ Α Σ Τ Α Σ
Π Α Ρ Ε Χ Ε Τ Ω Α Ρ Ο Λ Ι Σ Ε Ν Α Ι Κ Α Δ Ι Κ Α Η Ι — Ο Μ Ν Υ Ο Ν
Ο Γ Ο Ν Δ Ε Α Ρ Ο Δ Ι Δ Ο Μ Ε Ν Ε Ι Α Τ Α Ι Τ Ι Μ Α Σ Ε Ι Τ Ω Ι Δ Ι Κ Α
Ε Τ Α Τ Α Μ Α Ρ Τ Υ Ρ Ι Α Λ Ε Γ Ε Τ Ω Ρ Ρ Ο Τ Ε Ρ Ο Σ Ο Ε Ρ Α Γ Ω Η 10.
Ω Ν Υ Ε Υ Δ Ο Μ Α Ρ Τ Υ Ρ Ι Ω Ν Π Ρ Ο Ι Ε Ρ Α Ε Ρ Ε Ι Τ Δ Ε Α Δ Ι Κ Α
Ν Τ Ω Ι Β Ο Υ Λ Ο Μ Ε Ν Ω Ι Ψ Α Φ Ο Φ Ο Ρ Ι Α — Τ Ο Υ Σ Δ Ε Δ Ι Κ Α Σ Τ Π
Σ Τ Ε Ρ Ο Υ Λ Ε Γ Ο Ν Τ Ο Σ Υ Σ Τ Ε Ρ Ο Ν — Α Ι Δ Ε Κ Α Τ Α Ν Π Α Ρ Ι Σ Κ Ε
— Α Ι Δ Ε Κ Α Τ Ι Σ Ε Ρ Α Μ Φ Ο Ρ Ο Σ — Ι Η Τ Α Ι Τ Α Ν Δ Ι Κ Α Ν Ε Ν
Α Δ Υ Ο Α Σ Ι Ο Χ Ρ Ε Ο Υ Σ — Ο Ι Δ Ε Ε Α Κ Ο Ι Ε Ρ Ε Τ Σ Ο Ν Τ Ι 15
Κ Α Ι

1. αρ...
2. ἐν Πελλῶναι ἐν
3. ἄρων καὶ ὑπακοῦσας μ
4. [τ]ῆς δὲ ὑπὲρ πάντες μὴτ' ἔντε δίκῃ καὶ πλείον δακύναντες ἄνδρ... μὴ παρθεόντων δὲ τοῖ μαρτύρας μὴδ' αὐτῶν τῶν ἄν-
5. [τ]δικῶν μὴδ' ὅσοι τοῦ αὐτοῦ ἐν κλή[μα]τος μετέχοντι, μὴδ' πατὴρ] μὴδ' γυναικὸς πατὴρ μὴδ' ἀδελφός. Προλεγέτω
6. δὲ ἂ ἀρχὴ πρὶν κληρώειν ὑπὲρ τοῦ δικαστηρίου ἡμέραν, ἐνδεικνύτω δὲ ὁ ἀδικεῖμενος ἐν αὐτῇ τῇ ἡμέρᾳ ποὶ τῶν
7. ἀρχῶν τὴν εἰσάγουσαν τὴν δίκην τοῦ ἐν κλήμα ὅτι γέγραπται] ἐ[ν] τῷ συμβόλῳ. — "Ὁρκος. "Ὁρκιζόντων δὲ τοὺς δικαστῆρας
8. καὶ τοὺς ἀντιδικούς ἑκάτεροι νομ[ί]μοι χρεϊμένους ὅρκου, τὰ δὲ ἱερὰ] παρεχέτω ἡ πόλις ἐν αἷ καὶ ἂ δίκῃ ἡμ. — "Ὁμνούν-
9. των δὲ κατὰ τῶν ἱερῶν τὸ αἶμα [σπένδοντες δικαίως μὲν δικάζειν, λ]έγον δὲ ἀποδιδόμεν ἐπὶ τῇ τιμᾷσι τῶν δικα-
10. ζομένους καὶ τῶν ἀντιδικῶν ὑπὸ τ[ῶν] αὐτῶν χρόνον. — Τῶν δὲ ἀντιδικῶν μ[ε]τὰ τὰ μαρτύρια λεγέτω πρότερος ὁ ἐπὶ χρόν
11. τὴν δίκην. — Τῶν δὲ μαρτυρίων. [αἶ κα χρῆζονται, παρίσκεις ἔστω καὶ τ[ῶν] ψευδομαρτυρίων πρότερα, ἔπειτα δὲ ἂ δίκῃ
12. τελεισθῶ· εἰ δὲ κα ἄλλω ψευδῇ [μεμαρτυρηκώς, ἔξῃστω καὶ ἀπεξίμει]ν τῶν βουλομένων. — Ψαρερορία. — Τούς δὲ δικαστῆ-
13. [ρας ψαρερορεῖν ὑπὲρ τοῦ μὲν προτέρου λέγοντος πρότερον, τοῦ δὲ ὑ]στέρου λέγοντος ὕστερον. — Αἰ δὲ κα μὴ παρίσκε-
14. [σις ἦι, τὰν ἑσπερίην ἐπιτελεσθεῖα ἂ ἐπιστάσῃ ἀρχὴ κατὰ τὸ σύμβολον]. — Αἰ δὲ κα τις ἐπάμφορο(ν) ποιῇται τὴν δίκην, ἐν
15. [δικάζεσθαι αὐτὸν ἐγγύους καταστάντ]α δύο ἀξιόχρεους. — Οἱ δὲ ἐ[π]ῃ[χρ]οι] ἀπεσθῶν τ ..

Notes. L. 12 ψευδῇ. Pour la première lettre, Bourguet ne voit sur la pierre que deux extrémités de lignes qui ont l'air d'être sur le prolongement l'une de l'autre. — L. 13 Αἰ δὲ κα μὴ. Bourguet note que le μ est très large. La photographie de Blum confirme pleinement l'observation et la lecture nouvelle.

ΕΚ . . .

5. ΑΤΑ . . . ΝΕΛΙΞΑ 5.

.. ΜΗΥΟ

ΤΑΝΒΝΔΡΑΡΟ

ΔΩΝΤΑΒΩΝΔ

ΞΑΣΕΙΟΚ

10. ΕΝΔΕΤΑΙΧ 10.

ΕΙΔΕΝΝΑΓΛ . . .

ΤΑΑΙΩΝΤΙ

ΜΗΕΓ

ΕΓΓΥ

15. ΧΗΤΑΙ

1.

2.

3.

4.

5. ατ[α] . . . α [μτ] α[γ]-

6. [τω]

7. τ[α] β

8. δων τ[α] γ-

9. σ[α] ε[ι]

10. εν Δε

11. ε[ι] δ[ε] γ-

12. τα. α[ι] ε[ι] κα

13. μτ[α] ε[ι] α[μ]α

14. εγγυ

15. χηται

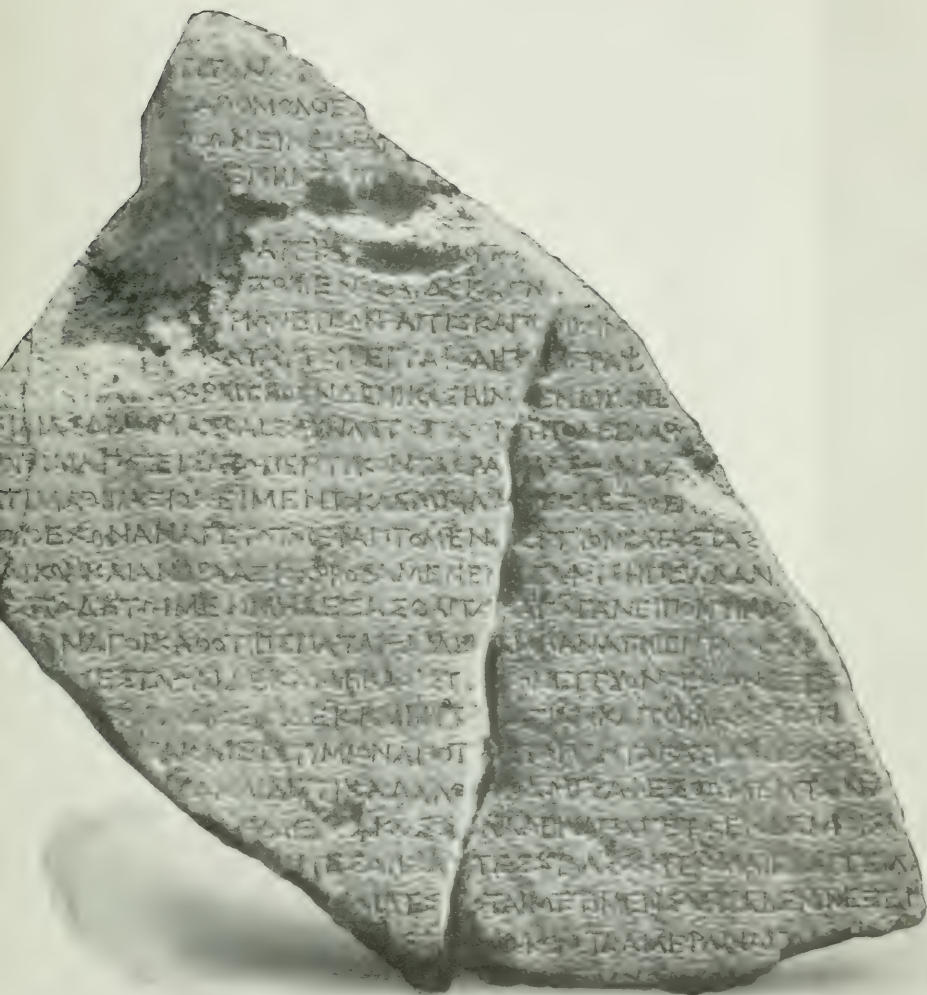
16.

17.

10. ΕΓΓΥΟΣ
 ΕΝΩΝΡΑΣΙΩΝΕΚ... ΥΜΕΡΕΟΖ.
 5. ΑΙ... ΜΕΝΩΝΑΡΟΤΙΝΕ... ΣΕΡΙΤΙΜΙΟΝΕΚΑ
 ... ΜΗΔΕ... Γ... ΑΛΛΑΝΕΥΣΤΟ... ΔΕΛΦΟΝΕΙΜΗΚΕΛ
 ΤΑΝΒΛΑΒΑΝΟΦΕΙΛΕΤΩΝ... ΚΑΤΟΙΔΙΚΑΣΤΑΙΓΝ
 ΔΩΝΤΑΝΑΞΙΑΝΔΙΚΑΣΤΑΙ... ΔΙΑΓΝΟΝΤΩΝ—ΦΙΛΑΤΙΑΣ—
 ΕΑΣΕΜΜΕΝΔΕΛΦΟΙΣΓΟ... ΤΑΝΒΟΥΛΑΝ//ΣΩΤΟΥΙΕΡΟΥΕΝ.
 10. ΕΝΔΕΛΦΟΙΣΕΝΔΕΡΕΑΛΛΑ... ΙΑΙΠΟΤΤΟΥΣΘΕΑΡΟΥΣΑΡΟΤ
 ΕΙΔΕΜΗΚΑ... ΙΣΤΑΠΙΤΟΝΕΓ... ΥΟΝΔΗΣΑΣΑΥΤΟΝΑΒΟΥΛΑΓ
 ΤΑΑΙΚΑΧΡΗΙΩΝΤΙΕΓΓΥΑΣΑΣΩΝΝΑΙΚΑΑΛΛΩΙΚΕΤΕ
 ΜΗΕΓΓΥΟΝΤΩΙΧΡΗΣΟ... ΠΕΡΙΑΥΤΟΥΤΟΙΣΝΟΜΟΙΣΤΟ
 ΕΓΓΥΟΥΣΑΒΒΑΝΟ... ΑΒΒΑΛΟΝΤΩΝΑΞΙΟΝΕΝ
 15. ΧΗΤΑΙΟΦΕΙΛ... ΚΙΑ//ΕΤΟΙΝΑΥΤΑΙ/
 ... ΤΙΔΕΝΚΑΙΕΞΑΓ
 ... ΙΙΜΑΤΩΝΟ

ΑΙ... Λ...
 ΙΔΕΚΑ ΕΞΕΛΕ... Ο... Σ... ΝΙΑ
 ΙΑΣΟΣΑΣΚΑΤΑΚΙΛ... ΟΝ...
 ΙΔΙΚΑΣΤΑΙΔΙΑΓΝΟΝΤΩΝ—ΑΙΔΕΚ...
 ΝΕΙΣΘΑΙ—ΟΔΕΛΦΟΣΤΟΜΠΕΛΛΑΝΣΑΙ... 5.
 ΝΤΑΡΡΙΑΤΑΙΣΤΕΡ... ΣΟ... ΤΑΣΤΟΥ...
 ΤΕΤΡΑΠΟΔΩΝΔΕΠΑΜΤΩΝΚΑΙΑΝΔΡΑΓΟ
 ΕΡΑΥΤΟΦΩΡΩΙΑΡΑΓΕΤΩΛΥΤΩΝ... ΛΑΒΩΝΔ
 ΕΙΟΧΡΕΩΝΕΓΓΥΑΣΑΣ... ΕΟΙ... ΕΟΚ...
 ΣΥΒΒΟΛΑΚΑΙΤΟΝΕΓΓΥ... Ε... ΓΤΑΙΧ... 10.
 ΣΕΝΤΡΙΑΚΟΝΤΑΑΜΕΡΑΙΣΤΟΝΑΡΑ...
 ΕΙΝΑΥΤΟΝΟΤΙΚΑΤΟΙΔΙΚΑΣΤΑΙΓΝΟΝΤΙ...
 ΙΙΚ... ΕΡΕΥΕΙΤΑΝΡΟΥΔΝΚΑΙ...

1.
 2.
 3. ε εγγυος
 4. ενων πλοίων εκ τούτῳ μέρεος τῆς
 5. ατα[ι] ἀγόμενον, ἀποτινε[τ]ω ἐπιτιμον ἐκα[τ]ὸν δραχμὰς καὶ μὴ ἐξέστω αὐτῷ ὥρνησθαι. — Ὁ Δελφὲς τὸν Πέλλανέα [μὴ] ἀ[γέ]-
 6. [τω] μὴδὲ ἐ Πέλλανεύς τῶ[ν] Δελφῶν, εἰ μὴ καὶ αὐόντος· εἰ δὲ εἰδῶς ἐλευθερον εἴντα πρίσται, στερείσθω τὰς τιμ[ᾶ]ς [καὶ]
 7. τὰν βλάβαν ἐφελίετω ἂν καὶ τοὶ δικασταὶ γνῶντι κατὰ τοὺς νόμους τὰς πόλεις·] τετραπύδων δὲ πᾶνιτων καὶ ἀνδραπό-
 8. δων τὴν ἄξιαν δικαστοὶ διαγνόντων. — Φιλατίας. — [Αἱ δὲ καὶ τὶς κλέπτων ἄλλω] ἐπ' αὐτοφώρῳ, ἀπαγέτω αὐτὸν λαβὼν δη-
 9. σας ἢ μὲν Δελφοῖς πύ[τ]· τὴν βουλάν [εἴσω τοῦ ἱεροῦ, ἐν [δὲ τῷ ἱερῷ ἐγγυον ἀ]ξιώχρεων ἐγγυασά[θω] ποτ[ί] τῷ BOIC..
 10. ἐν Δελφοῖς, ἐν δὲ Πέλλαναι πὸς τοὺς θεαροὺς ἀποτρ[εγέτω καὶ ἐνδείκνυται τὰ] σύμβολα καὶ τὸν ἐγγυον[ν] ἐ[γ]γρυφίσθω·
 11. εἰ δὲ μὴ καθ[ύ]σταται τὸν ἐγγ[υ]ον, δησασα αὐτὸν ἂ βουλᾶ ἐ[γ]γρυφίτω· τοῖ δὲ ἀρχοντες· ἐν τριάκοντα ἡμέραις τὸν ἀπά[γον]-
 12. τα. αἱ καὶ χρῆζονται, ἐγγυασάσθων, αἱ καὶ ἄλλω, ἐκτε[ίσουν αὐτὸν ἢ ἐφελί]ειν αὐτὸν ὅ· τί καὶ τοὶ δικασταὶ γνῶντι· [αἱ δὲ κα
 13. μὴ ἐγγυῶντι(α), χρήσθων] περὶ αὐτοῦ τοῖς νόμοις το[ίς] περὶ τῶν.... εἰ δὲ] καλεῖται τὴν βουλάν, καὶ τ[οῖ] ἀρχοντες ἅμα
 14. ἐγγυοὺς λαβάνοντες καὶ βλάπτοντων ἄξιον ἐν[έχουρον
 15. χηται ὀρεσίλ[ειν καὶ [δ]ε τοὶ ναῦται /
 16. εἶδεν καὶ ἐξαγ[γ]υελάτ...
 17. χρημάτων :



TRAITÉ ENTRE DELPHES ET PELLANA

N° II A

(D'après une photographie de M. E. BOURGUET).

ν εἰσάγουσαν τὰν δίκαν
ισταί. .
ν ἐγκλημάτων
τω ποί τὰν ἀρχὰν τὰν εἰσάγουσαν]

Λχν μήτε τῷ δικαζομένῳ μήτε]

ΝϞ τί κα γινῶντι τοῖ δικασταί·]

IK— Αἷ τίς κα ἐνδοθεν κλέψῃ,

15. **Ξ**ληι ἡ Δελφοὺς παρὰ Πέλλα-]
ἀσ[ας ποί τὰν ἀρχὰν τὰν εἰσ-]
σιν ἔχει δικαίως πεπᾶσθαι κατὰ]
θ[ὸ τι δικαίως ἐφάπτοιτο,]
τω[ι τῷ γεγραμμένῳ ὁ ἔχων,]
, ἐξέσ[τω τῷ ἐφαπτομένῳ ἀποδοῦναι]
ἀβρός τὰν θ[ιπλόαν ὀφειλέτω ὁ ἔχων]
ἀ τὸ σύμβολον τὸ περὶ τῶν]
λόαν ὁ ἔχων, ὁ δὲ ἐφαπτόμενος]
ἐν Πέλλανεῦσι ποί τοὺς ἄρχοντας τοὺς]
λά[ντων τοῖς ἄρχουσι - -
ἡ ἐξεῖμ[εν ἐσπραῖσαι

INSERT

OLD OUT

HERE

3922

ΛΦΟΙΖ
ΑΤΩΓ
ΤΑΚΑΙ/
5 ΥΦΕΥΓ
ΥΤΑΤ
ΔΙΚ
ΟΣΕ
ΕΝΤ

10

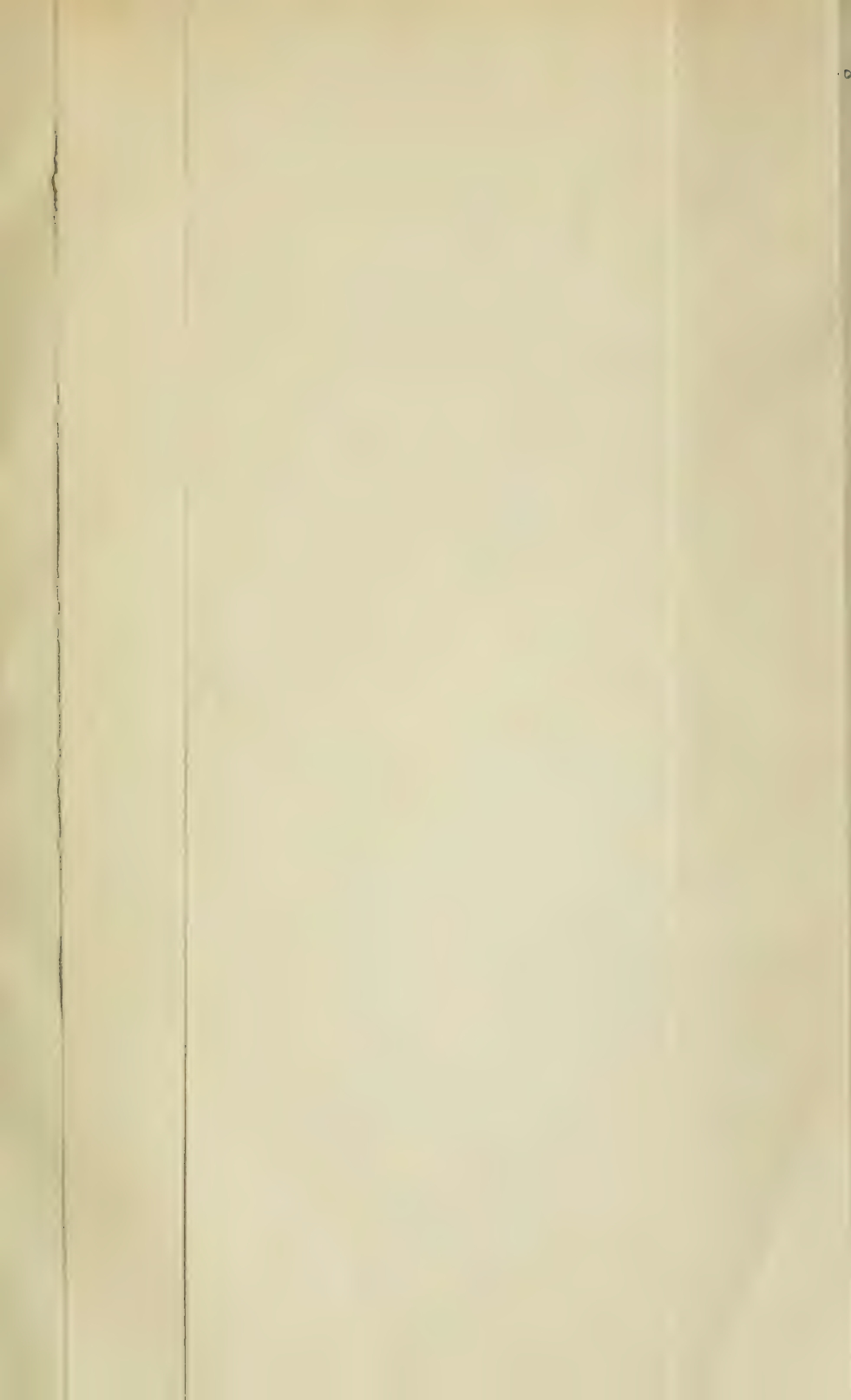
άν άξία

ροίς [ποι τάν βουλάν
υ π[εντ
τά και
[δυ φεύγ[οντος
τά τ
[κ[αίως
ει
Τ

INSERT

OLD OUT

HERE



INSERT

FOLDOUT

HERE

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

DEUX CENT VINGT-DEUXIÈME FASCICULE
TRAITÉ ENTRE DELPHES ET PELLANA

ÉTUDE DE DROIT GREC

PAR

BERNARD HAUSSOULLIER

DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES
MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORE CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

1917

BIBLIOTHÈQUE

L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SECTION DES SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOGIQUES

LISTE DES FASCICULES PARUS

De l'origine (1869) à Décembre 1916

1. La stratification du langage, par Max Müller, traduit par M. Havet. — La chronologie dans la formation des langues indo-germaniques, par George Curtius, trad. par M. Bergaigne. (Epuisé.) 10 fr.
2. Etudes sur les Pagi de la Gaule, par Auguste Longnon. 1^{re} partie : l'Astenois, le Boulonnais et le Ternois. Avec 2 cartes. (Epuisé.) 6 fr.
3. Notes critiques sur Collutus, par Edouard Tournier. 6 fr.
4. Nouvel essai sur la formation du pluriel brisé en arabe, par Stanislas Guyard. (Epuisé.)
5. Anciens glossaires romans, corrigés et expliqués, par Frédéric Diez. Trad. par Alf. Bauer. 4 fr. 75
6. Des formes de la conjugaison en égyptien antique, en démotique et en copte, par G. Maspero. (Epuisé.) 20 fr.
7. La vie de saint Alexis. Poème du XI^e siècle, et renouvellements des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, publiés avec préface, variantes, notes et glossaire par Gaston Paris et L. Pannier. (Epuisé.)
8. Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne, par Gabriel Monod et par les membres de la Conférence d'histoire. 1^{re} partie. Introduction. Grégoire de Tours, Marius d'Avenches, par Gabriel Monod. 6 fr.
9. Le Bhāmini-Vijāsa. Recueil de sentences du pandit Djagannātha. Texte sanscrit publié pour la première fois en entier avec une traduction et des notes par Abel Bergaigne. 12 fr.
10. Exercices critiques de la conférence de philologie grecque (1^{er} août 1872-1^{er} août 1875). Recueillis et rédigés par E. Tournier. 10 fr.
11. Etudes sur les Pagi de la Gaule, par Auguste Longnon. 2^e partie : Les Pagi du diocèse de Reims. Avec 4 cartes. 7 fr. 50
12. Du genre épistolaire chez les anciens Egyptiens de l'époque pharaonique, par G. Maspero. (Epuisé.)
13. La procédure de la Lex Salica. — Etude sur le droit Frank. — La *fidejussio* dans le droit Frank. — Les *Saccharons*. — La *Glosse malbergique*. — *Barbarus*, etc. — Tacit. Germ. c. 13. Par R. Sohm, traduit et annoté par Marcel Thévenin. 7 fr.
14. Itinéraire des Dix-mille. Etude topographique, par Félix Robiou. Avec 3 cartes. (Epuisé.)
15. Etude sur Pline le Jeune, par Th. Mommsen, traduit par C. Morel. (Epuisé.)
16. Du C dans les langues romanes, par Charles Joret. 12 fr.
17. *Cicéron. Epistolæ ad Familiares*. Notice sur un manuscrit du XII^e siècle, par Charles Thurot, membre de l'Institut. 3 fr.
18. Etude sur les Comtes et Vicomtes de Limoges antérieurs à l'an 1000, par Robert de Lasteyrie. 5 fr.
19. Traité de la formation des mots composés dans la langue française, par Arsène Darmesteter. Deuxième édition, revue, corrigée et en partie refondue. 12 fr.
20. Quintilien. Institution oratoire, collation d'un manuscrit du X^e siècle, par Emile Chatelain et Jules Le Coultre. 4 fr.
21. Hymne à Ammon-Ra des papyrus égyptiens du musée de Boulaq, traduit et commenté par Eugène Gréhan. 22 fr.
22. Pleurs de Philippe, poème en vers politiques de Philippe le Solitaire, publié dans le texte pour la première fois d'après six mss. de la Bibl. nat., par l'abbé Emmanuel Auvray. 3 fr. 75
23. *Hamvatal et Ameretut*. Essai sur la mythologie de l'Avesta, par James Darmesteter. 4 fr.
24. Précis de la déclinaison latine, par M. François Bueheler, traduit de l'allemand par L. Havet, enrichi d'additions communiquées par l'auteur, avec une préface du traducteur. (Epuisé.)
25. *Amor et Cetera*, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté, par Cheret Edlin Rami, traduit du persan et annoté par Clément Huart. 5 fr. 50
26. Des Tables. Legumine. Texte, traduction et commentaire, avec une grammaire et une introduction historique, par Michel Bréal. Accompagné d'un album in-fol. de 13 pl. 30 fr.
27. Questions homériques. I. Fragments de mythologie pélasgique conservés dans l'*Iliade*. — II. Géographie de l'Asie-Mineure au temps de la guerre de Troie. — III. Institutions et coutumes de la Grèce, aux temps héroïques, comparées à celles des divers peuples aryens, par Félix Robiou. Avec 3 cartes. 6 fr.
28. Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud. 1^{re} partie. 9 fr.
29. Ormazd et Ahurman, leurs origines et leur histoire, par James Darmesteter. (Epuisé. Il reste quelques exemplaires sur papier fort.) 25 fr.
30. Les métaux dans les inscriptions égyptiennes, par C. R. Lepsius, trad. par W. Berend, avec des additions de l'auteur, accompagné de 2 pl. Volume in-4. 12 fr.
31. Histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions jusqu'au XIV^e siècle, par A. Giry. 20 fr.
32. Essai sur le règne de Trajan, par C. de la Berge. 12 fr.

33. Etudes sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au xiii^e et au xiv^e siècle, par Gustave Fagniez. 12 fr.
34. Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud. 2^e partie. 10 fr.
35. Mélanges publiés par la section historique et philologique de l'Ecole des Hautes Etudes pour le dixième anniversaire de sa fondation. Avec 10 planches gravées. 15 fr.
36. La religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda, par Abel Bergaigne. Tome I^{er}. Epuisé.
37. Histoire critique des règnes de Childéric et Cléodévec, par W. Junghans, traduite par Gabriel Monod, et augmentée d'une introduction et de notes nouvelles. 6 fr.
38. Les monuments égyptiens de la Bibliothèque nationale. cabinet des médailles et antiques, par E. Ledrain, in-4^e, 1^{re} liv. (Epuisé).
39. L'inscription de Bavian, texte, traduction et commentaire philologique, avec trois appendices et un glossaire, par H. Pognon. 1^{re} partie. 6 fr.
40. Patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valets), par J. Gilliéron. Avec une carte. 7 fr. 50
41. Le Querolus, comédie latine anonyme. Texte en vers restitué d'après un principe nouveau et traduit pour la première fois en français. Précédé d'un examen littéraire de la pièce par L. Havet. 12 fr.
42. L'inscription de Bavian, par H. Pognon. 2^e partie. 6 fr.
43. De Saturnio Latinorum versu. Scriptis L. Havet. 15 fr.
44. Etudes d'archéologie orientale, par Ch. Clermont-Ganneau, tome I^{er} en 3 parties in-4^e avec planches. 25 fr.
45. Histoire des institutions municipales de Senlis, par Jules Flammermont. 8 fr.
46. Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial. Episode de l'histoire de la renaissance des lettres en Espagne, par C. Graux. 15 fr.
47. Les monuments égyptiens de la Bibliothèque nationale, par E. Ledrain, 2^e et 3^e liv. in-4. (Epuisé).
48. Etude critique sur le texte de la vie latine de sainte Geneviève de Paris, avec deux textes de cette vie, par Charles Kohler. 6 fr.
49. Deux versions hébraïques du Livre de Kalilah et Dimnah. La première accompagnée d'une traduction française, publiée d'après les manuscrits de Paris et d'Oxford, par Joseph Derenbourg. 20 fr.
50. Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne, de 1292 à 1378, par Alfred Leroux. 8 fr. 50
51. Principaux monuments du Musée égyptien de Florence, par William-B. Berend, 1^{re} partie. Stèles, bas-reliefs et fresques. In-4^e avec 10 planches photographées. 30 fr.
52. Les lapidaires français du moyen-âge des xiii^e, xiv^e et xiv^e siècles, réunis, classés et publiés accompagnés de préfaces, de tables et d'un glossaire, par Léopold Pannier. Avec une notice préliminaire par Gaston Paris. 10 fr.
53. La religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda, par Abel Bergaigne. Tome II. (Epuisé).
54. La religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda, par Abel Bergaigne. Tome III. (Epuisé).
55. Les Etablissements de Rouen. Etude sur l'histoire des institutions municipales de Rouen, Falaise, Pont-Audemer, Verneuil, La Rochelle, Saintes, Oléron, Bayonne, Tours, Niort, Cognac, Saint-Jean-d'Angély, Angoulême, Poitiers, etc., par A. Giry. Tome I^{er}. 15 fr.
56. La métrique naturelle du langage, par Paul Pierson, avec une notice préliminaire de Gaston Paris. 10 fr.
57. Vocabulaire vieux-breton avec commentaire, contenant toutes les gloses en vieux-breton, gallois, cornique, armoricain connues, précédé d'une introduction sur la phonétique du vieux-breton et sur l'âge et la provenance des gloses, par J. Loth. 10 fr.
58. Hincmar De ordine palatii epistola. Texte latin traduit et annoté par Maurice Prou. 4 fr.
59. Les Etablissements de Rouen, etc., par A. Giry. Tome II. 4 fr.
60. Essai sur les formes et les effets de l'affranchissement dans le droit gallo-franc, par Marcel Fournier. 5 fr.
- 61 et 62. Li Romans de Carité et Miserere du Renclus de Moillens. Poème de la fin du xiv^e siècle. Edition critique accompagnée d'une introduction, de notes, d'un glossaire et d'une liste de rimes, par A.-G. van Hamel, 2 vol. 20 fr.
63. Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne. 2^e partie. Compilation dite de « Frédégaire », par Gabriel Monod. 6 fr.
64. Etudes sur le règne de Robert le Pieux (996-1031), par Ch. Pfister. 15 fr.
65. Nonius Marcellus. Collation de plusieurs manuscrits de Paris, de Genève et de Berne, par H. Meylan, suivi d'une notice sur les principaux manuscrits de Nonius pour les livres I, II, et III, par Louis Havet. 3 fr.
66. Le livre des parterres fleuris. Grammaire hébraïque en arabe d'Abou'l-Walid Merwan Ibn Djanah de Cordoue, publiée par Joseph Derenbourg. 25 fr.
67. Du parfait en grec et en latin, par Émile Ernault. 6 fr.
68. Stèles de la xii^e dynastie au Musée égyptien du Louvre, publiées par E. Gayet. Avec 60 planches. Vol. in-4^e. 17 fr.
69. Gujastak Abalish. Relation d'une conférence théologique présidée par le Calife Mâmon. Texte pehlvi publié pour la première fois avec traduction, commentaire et lexique, par A. Barthélemy. 3 fr. 50
70. Etudes sur le papyrus Prisse. — Le livre de Kaqimna et les leçons de Ptah-Hotep, par Philippe Virey. 8 fr.
71. Les inscriptions babyloniennes du Wadi Brissa, par H. Pognon, avec 14 pl. 10 fr.
72. Johannis de Capua Directorium vite humane, alias parabola antiquorum sapientum. Version latine du livre de Khalilâh et Dimnah, publiée et annotée par Joseph Derenbourg, membre de l'Institut. 2 fascicules. 16 fr.
73. Mélanges Renier. Recueil de travaux publiés par l'Ecole (Section des sciences historiques et philologiques) en mémoire de son président Léon Renier. Avec portrait. 15 fr.
74. La Bibliothèque de Fulvio Orsini. Contribution à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance, par Pierre de Nolhac, avec 1 pl. en photogr. 15 fr.
75. Histoire de la ville de Noyon et de ses institutions jusqu'à la fin du xiv^e siècle, par Abel Lefranc. 6 fr.
76. Etude sur les relations politiques du pape Urbain V avec les rois de France Jean II et Charles V (1362-1370), d'après les registres de la chancellerie d'Urbain V, conservés aux archives du Vatican, par Maurice Prou. 6 fr.
77. Lettres de Servat Loup, abbé de Ferrières. Texte, notes et introduction par G. Desdevises du Dezert. 5 fr.
78. Simon Portius. — Grammatica lingue græcæ vulgaris. Reproduction de l'édition de 1638, suivie d'un commentaire grammatical et historique par Wilhelm Meyer, avec une introduction de Jean Psichari. 12 fr. 50

79. La légende syriaque de saint Alexis, l'homme de Dieu, par Arthur Amiaud. 7 fr.
80. Les inscriptions antiques de la Côte-d'Or, par Paul Lejay. 9 fr.
81. Le livre des parterres fleuris d'Abou'l-Walid Merwan Ibn Djanah. Traduit en français sur les manuscrits arabes, par Moïse Metzger. 43 fr.
82. Le roman en prose de Tristan, le roman de Palamède et la compilation de Rusticien de Pise. Analyse critique d'après les manuscrits de Paris, par E. Löseth. 13 fr.
83. Le théâtre indien, par Sylvain Lévi. (Épuisé.)
84. Documents des archives de la Chambre des comptes de Navarre (1196-1384), publiés par Jean-Auguste Brutsaers. 6 fr.
85. Commentaire sur le Séfer Yesira ou Livre de la création par le Gaon Saadya de Fayyûm, publié et traduit par Meyer Lambert. 10 fr.
86. Etude sur Geoffroi de Vendôme, par L. Compain. 7 fr. 50
87. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Les derniers Carolingiens, Lothaire, Louis V, Charles de Lorraine (934-991), par Ferdinand Lot. 13 fr.
88. La politique extérieure de Louise de Savoie. Relations diplomatiques de la France et de l'Angleterre pendant la captivité de François I^{er} (1525-1526), par G. Jacqueton. 13 fr. 50
89. Aristote, Constitution d'Athènes. Traduite par B. Haussoullier avec la collaboration de E. Bourguet, Jean Bruhnes et L. Eisenmann. 5 fr.
90. Le poème de Gudrun, ses origines, sa formation et son histoire, par Albert Fécamp. (Épuisé.) 8 fr.
91. Pétrarque et l'humanisme, d'après un essai de restitution de sa bibliothèque, par Pierre de Nolhac. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée. 2 volumes avec un portrait inédit de Pétrarque et des fac-similés de ses manuscrits.
92. Etudes de philologie néo-grecque. Recherches sur le développement historique du grec, publiées par Jean Psichari. 22 fr. 50
93. Les chroniques de Zar'a Yâ 'eqôb et de Ba'eda Maryâm, rois d'Ethiopie de 1434 à 1478 (Texte éthiopien et traduction), précédées d'une introduction par Jules Perruchon. 13 fr.
94. La prose métrique de Symmaque et les origines métriques du Cursus, par Louis Havet. 4 fr.
95. Les lamentations de Matheolus et le livre de Leësse de Jehan le Fèvre, de Reissons... (poèmes français du xiv^e siècle). Edition critique accompagnée de l'original latin des *Lamentations* d'après l'unique manuscrit d'Utrecht, d'une introduction, de notes et de deux glossaires, par A.-G. van Hamel. T. I^{er}. Textes fr. et lat. des *Lamentations*. 10 fr.
96. Le même ouvrage. T. II. Texte du livre de Leësse ; introduction et notes. 10 fr.
97. Le livre de ce qu'il y a dans l'Hadès. Version abrégée publiée d'après les papyrus de Berlin et de Leyde avec variantes et traduction, et suivie d'un index des mots contenus au papyrus de Berlin n° 3001, par Gustave Jéquier. 10 fr.
98. Les fabliaux. Etudes de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge, par Joseph Bédier. Seconde édition. 12 fr. 50
99. Les annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Eudes, comte de Paris et roi de France (862-898), par Edouard Favre. 8 fr.
100. L'Ecole pratique des Hautes Etudes (1868-1893). Documents pour servir à l'histoire de la section des sciences historiques et philologiques. (Sous presse.)
101. Etude sur la vie et le règne de Louis VIII (1187-1226), par Ch. Petit-Dutaillis. 16 fr.
102. *Plavti Amphitruo*. Editio L. Havet cum discipulis Belleville, Biais, Fourel, Gohin, Philippot. Romain, Rey, Roersch, Segrestaa, Tailliant, Vitry. 5 fr.
103. Saint Césaire, évêque d'Arles (503-543), par A. Malnory. (Épuisé.)
104. Chronique de Galawdewos (Claudius), roi d'Ethiopie. Texte éthiopien, traduit, annoté et précédé d'une introduction historique, par William-El. Conzelman. 10 fr.
105. Al Fakhri. Histoire du Khalifat et du Vizirat depuis leurs origines jusqu'à la chute du khalifat abbaside de Bagdad (11-656 de l'hégire = 632-1258 de notre ère). Avec des prolegomènes sur les principes du gouvernement, par Ibn-At-Tiktakâ. Nouvelle édition du texte arabe, par Hartwig Derenbourg. (Épuisé.)
106. Jean Balue, Cardinal d'Angers (1421-1491), par Henri Forgeot. 7 fr.
107. Matériaux pour servir à l'histoire de la déesse buddhique Tara, par Godefroy de Blonay. 2 fr. 50
108. Essai sur l'histoire de l'Augustinité dans l'empire romain, par Félix Mourlot. Avec 2 cartes. 5 fr.
109. *Titus-Live*. Etude et collation du ms. 5276 de la Bibliothèque Nationale, par Jean Dianu. 2 fr. 75
110. Philippe de Mezières (1327-1406) et la croisade du xiv^e siècle, par N. Jorga. 18 fr.
111. Les lapidaires indiens, par Louis Finot. 10 fr.
112. Chronique de Denys de Tell-Mahré (4^e partie). Texte syriaque, avec une traduction française, une introduction et des notes, par J.-B. Chabot. 25 fr.
113. Etudes d'archéologie orientale, par Ch. Clermont-Ganneau, tome II, in-4°. 25 fr.
114. Etude sur le grec du Nouveau Testament comparé avec celui des Septante. Sujet, complément et attribut, par l'abbé Joseph Viteau. 12 fr.
115. Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif en vieux-slave, par A. Meillet. 6 fr.
116. L'Alsace au xv^e siècle, par Rodolphe Reuss. Tome I^{er}. 18 fr.
117. La religion védique, d'après les hymnes du Rig-Véda, par E. Bergaigne. Tome IV : Index par M. Bloomfield. 5 fr.
118. Etude sur l'alliance de la France et de la Castille au xiv^e et au xv^e siècle, par Georges Daumet. 6 fr.
119. Etudes critiques sur les sources de l'histoire carolingienne. 1^{re} partie. Introduction. Les Annales carolingiennes. Premier livre : Des origines à 829, par Gabriel Monod. 6 fr.
120. L'Alsace au xv^e siècle, par Rodolphe Reuss. T. II. 20 fr.
121. Le livre de l'ascension de l'esprit sur la forme du ciel et de la terre. Cours d'astronomie, rédigé en 1270, par Grégoire Aboulfarag, dit Bar-Hebraeus, publié pour la première fois d'après les manuscrits de Paris, d'Oxford et de Cambridge, par F. Nau, 1^{re} partie (texte syriaque) : 2^e partie (traduction française). 21 fr.
122. Introduction à la chronologie du latin vulgaire, par George Mohl. 10 fr.
123. Essai de dialectologie normande, la palatalisation des groupes initiaux, gl, kl, fl, pl, bl, étudiée dans les parlers de 300 communes du département du Calvados, par Ch. Guérin de Guer, avec tableaux et 8 cartes. 10 fr.
124. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Charles le Simple, par Auguste Eckel. 5 fr.
125. Etude sur le traité de Paris de 1259 entre Louis IX, roi de France, et Henri III, roi d'Angleterre, par M. Gavrilovitch. 5 fr.
126. Etudes linguistiques sur la Basse-Auvergne. Morphologie du patois de Vinzelles, par Albert Banzat. Avec 1 carte. 10 fr.
127. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Le règne de Louis IV d'Outre-Mer, par Philippe Lauer. 12 fr.
128. *Diwan* de Tarafa Ibn-a'Abd-al-Bakri, accompagné du Commentaire de Yousout-al-Al'am de Santa-Maria, d'après les manuscrits de Paris et de Londres. Suivi d'un appendice renfer-

- mant de nombreuses poésies inédites tirées des manuscrits d'Alger, de Berlin, de Londres et de Vienne, publié, traduit et annoté par M. Seligsohn. 16 fr.
129. Histoire des religions des Nosairis, par René Dussaud. 7 fr.
130. Textes religieux assyriens et babyloniens. Transcription, traduction et commentaire par Fr. Martin. 6 fr.
131. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Le royaume de Provence sous les Carolingiens 855-933, par R. Poupardin. 13 fr.
132. Notices bibliographiques sur les archives des églises et des monastères de l'époque carolingienne, par Arthur Giry. 3 fr. 50
133. Hermie Alexandrini in Platonis Phædram scholia ad. fidem codicis parisini 1810 denuo collati, edidit et apparatu critico ornavit P. Couvreur. 12 fr.
134. Les marchands de l'eau, hanse parisienne et compagnie française, par Émile Picarda. 3 fr.
135. La diplomatie carolingienne, du traité de Verdun à la mort de Charles le Chauve (843-877), par Joseph Calmette. 7 fr.
136. Le parler populaire dans la commune de Thaan (Calvados) (Phonétique, morphologie, syntaxe, folklore, suivi d'un lexique alphabétique de tous les mots étudiés, par Ch. Guerlin de Guer. 16 fr.
137. Tē'ezaza Sanbat (commandements du Sabbat. Accompagné de six autres écrits pseudo-épigraphiques admis par les falachas ou Juifs d'Abyssinie. Texte éthiopien publié et traduit par J. Halévy. 13 fr. 50
138. Études sur l'histoire de Milet et du Didymeion, par B. Haussoullier. 13 fr.
139. Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave, par A. Meillet, 1^{re} partie. 7 fr.
- 2^e partie. 12 fr. 50
140. Etude sur les sources principales des Mémoires de Xénophon, par A. Chavanon. 5 fr.
141. Histoire de saint Azazal. Texte syriaque inédit avec introduction et trad. française, précédée des actes grecs de saint Pancrace, publiés pour la première fois par F. Macler, avec 2 pl. 5 fr.
142. Histoire de la conquête romaine de la Dacie et des corps d'armée qui y ont pris part, par M^{me} Victoria Vaschide, avec une carte. 7 fr.
143. Le cautionnement dans l'ancien droit grec, par T.-W. Beasley. 3 fr. 50
144. Le Nil à l'époque pharaonique, son rôle et son culte en Égypte, par Charles Palanque. 6 fr. 50
145. Les officiers royaux des Bailliages et Sénéchaussées et les institutions monarchiques locales en France, à la fin du moyen âge, par Gustave Dupont-Ferrier, Avec 2 cartes. 30 fr.
146. Le parler de Buivdize. Essai de description d'un dialecte lituanien oriental, par R. Gauthiot. 5 fr.
147. Études sur le règne de Hugues Capet et la fin du x^e siècle, par F. Loth, avec une pl. 20 fr.
148. L'introduction topographique à l'histoire de Bagdad d'Abou Bakr Ahmad ibn Thabit al-Khatib al-Bagdadhi (392-463 H. = 1002-1071 J.-C.). Texte arabe et trad. franç. par G. Salmon. 12 fr.
149. La vida de Santo Domingo de Silos, par G. de Berceo, pub. par E. Fitz-Gérald, avec 2 pl. 8 fr.
150. La province romaine proconsulaire d'Asie, depuis ses origines jusqu'à la fin du haut-empire par Victor Chapot. 45 fr.
151. Vie d'Al-Hadjdjadj ibn Yousouf. 41-93 de l'Hégire — 661-714 de J.-C. d'après les sources arabes, par Jean Périer. 13 fr.
152. L'origine des Ossalois, par Jean Passy, ouvrage revu et complété par Paul Passy. Avec 6 cartes. 10 fr.
153. La bibliothèque du marquis de Santillane, par Mario Schiff. 15 fr.
154. Les assemblées du clergé de France. Origines, organisation, développement (1561-1615), par Louis Serbat. 12 fr.
155. Les origines chrétiennes dans la province romaine de Dalmatie, par Jacques Zeiller. 6 fr.
156. Les Lombards dans les Deux-Bourgognes, par Léon Gauthier. 12 fr.
157. Habitations gauloises et villas latines dans la cité des Mediomatrices. Etude sur le développement de la civilisation gallo-romaine dans une province gauloise, par Albert Grenier. 6 fr.
158. Place du pronom personnel sujet en latin, par J. Marouzeau. 2 fr. 50
159. Asanga. Mahayana-Sutralankara. Exposé de la doctrine du grand véhicule selon le système Yogacara. Edité et traduit d'après un manuscrit rapporté du Népal, par Sylvain Lévi. 15 fr.
160. La translation des saints Marcelin et Pierre (Etude sur Einhard et sa vie politique de 827 à 834), par M^{lle} Marguerite Bondonis. 4 fr.
161. Catalogue des actes de Henri I^{er}, roi de France (1031-1080), par Frédéric Schneée. 6 fr.
162. Études sur l'humanisme français. Guillaume Budé 1468-1540. — Les origines, les débuts, les idées maîtresses, par Louis Delaruelle, avec 2 fac-similés. 7 fr. 50
163. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Le royaume de Bourgogne (888-1338). Etude sur les origines du royaume d'Arles, par René Poupardin. 1 fac-similé. 18 fr.
164. Essai sur les rapports de Pascal II avec Philippe I^{er} (1099-1108), par Bernard Monod. 6 fr.
165. Études triennales. Commentaire sur la 6^e églogue de Virgile tiré d'un manuscrit de Chartres avec divers appendices, par Paul Legendre, Avec un fac-similé. 5 fr.
166. Etude sur l'administration de Rome au moyen âge (651-1252), par Louis Halphen. 7 fr.
167. La commune de Soissons, par G. Bourgin. 18 fr.
168. Morphologie des aspects du verbe russe, par André Mazon. 6 fr.
169. Priscillien et le Priscillianisme, par E.-Ch. Babut. 8 fr.
170. Les monuments romains d'Orange, par Louis Chatelain, avec planches et figures. 12 fr.
171. La presqu'île du Sinai. Etude de géographie et d'histoire, par Raymond Weil, avec cartes. 15 fr.
172. Oppien d'Apamée, La chasse. Edition critique, par Pierre Boudreaux. 7 fr.
173. Classification des dialectes arméniens, par H. Adjarian. Avec une carte. 5 fr.
174. Le comté de la Marche et le parlement de Poitiers (1418-1436). Recueil de documents inédits tirés des Archives Nationales, précédé d'une étude sur la géographie historique de la Marche aux xiv^e et xv^e siècles, par Antoine Thomas, membre de l'Institut. Avec une carte en couleurs. 12 fr.
175. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Le règne de Charles le Chauve (840-877). 1^{re} partie (840-851), par Ferdinand Lot et Louis Halphen. 1 plan dans le texte. 8 fr. 50
- 176-177. Jean Calvin. Institution de la religion chrétienne, texte de la 1^{re} édition française (1541), réimprimé sous la direction d'Abel LeFranc, par H. Chatelain et J. Pannier. 1 tome en 2 fasc. de 57^e p. p. de fac-similés, xiv-432 : 433 à 841. 25 fr.
178. Annales de Tukulti Ninip II, roi d'Assyrie (859-834), par V. Scheil, de l'Institut, avec collaboration de J. Et. Gauthier. 2 héliogravures, 8 planches. 7 fr. 50
179. Lettres neo-babyloniennes. Introduction, transcription et traduction, par François Martin. 7 fr. 50
180. Hygini astronomica. Texte du manuscrit triorien de Milan, publié par Emile Chatelain, de l'Institut, et Paul Legendre, avec 8 héliogravures. 8 fr.
181. La Chronographie d'Elie Bar Sinaya, métropolitain de Nisibe, trad. pour la première fois d'après le manuscrit ADD. 7197 du Musée britannique, par L. Delaporte. 13 fr.

182. D'Ansse de Villoison et l'Hellénisme en France pendant le dernier tiers du XVIII^e siècle, par Ch. Joret, de l'Institut. Avec portrait et fac-similé. 18 fr.
183. Histoire du Comté du Maine pendant le X^e et le XI^e siècle, par R. Latouche, avec un plan. 6 fr.
184. Le budget communal de Besançon au début du XVIII^e siècle, par Marius Pouchenot. Avec un plan, une vue et une carte. 4 fr. 50
185. Essai économique sur les mutations des monnaies dans l'ancienne France, de Philippe le Bel à Charles VII, par Adolphe Landry. 7 fr.
186. Etudes de diplomatique sur les actes des notaires du Châtelet de Paris, par A. de Bouard.
187. Les jongleurs en France au moyen-âge, par Edmond Faral. 7 fr. 50
188. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Robert I^{er} et Raoul de Bourgogne, rois de France (923-936), par Ph. Lauer. 4 fr.
189. Les comtes de Savoie et les rois de France pendant la guerre de Cent Ans (1329-1391), par J. Cordey, avec deux planches. 10 fr.
190. Asanga. Mahayana-Sutralamkara, etc. T. II. Édité et traduit..., par Sylvain Lévi. 12 fr.
191. Les Secrétaires athéniens, par Maurice Brillant. 4 fr.
192. Melanges d'histoire de Cornouaille (V-XI^e siècle), par Robert Latouche, avec 2 planches. 5 fr.
193. Le rôle politique du cardinal de Bourbon (Charles X), 1523-1590, par Eugène Saulnier, avec 2 planches. 7 fr. 50
194. Anzias March et ses prédécesseurs. Essai sur la poésie amoureuse et philosophique en Catalogne aux XIV^e et XV^e siècles, par Amédée Pagès, avec 1 pl. col. 10 fr. 50
195. Essai sur la chaîne de l'Octateuque avec une édition des Commentaires de Diodore de Tarse, par Joseph Deconinck. 6 fr.
196. La France et le Saint Empire romain germanique depuis la paix de Westphalie jusqu'à la Révolution française, par Auerbach, avec 8 planches. 15 fr.
197. La Vie de saint Sanson. Essai de critique hagiographique, par Robert Fawtier. 4 fr.
198. La Congrégation de Montaigu (1490-1580), par Marcel Godet, avec planches. 6 fr.
199. Le temps des rois d'Ur. Recherches sur la société antique d'après des textes nouveaux, par L. Legrain, album de 37 planches et 1 carte, 30 fr. L'album seul. 25 fr.
200. Catalogue de la Bibliothèque Gaston Paris, par L. Barrau-Dihigo. Fasc. 1. 3 fr.
201. Organisation militaire de l'Egypte byzantine, par Jean Maspero. 4 fr.
202. Historiographie de Charles-Quint. 1^{re} partie, suivie des Mémoires de Charles-Quint. Texte portugais et traduit, française, par Alfred Morel-Fatio, de l'Institut. 10 fr.
203. Jean de l'Espine, moraliste et théologien (1505-1597). Sa vie, son œuvre, ses idées, par Louis Hugu, avec un portrait. 4 fr. 50
204. Etude critique sur l'abbaye de Saint-Wandrille, par F. Lot, avec 9 pl. en phototypie. 15 fr.
205. La préservation de la propriété funéraire dans l'ancienne Egypte, avec le recueil des formules d'imprécation, par Henri Sottas. 7 fr. 50
206. L'Inquisition en Dauphiné. Etude sur le développement et la répression de l'hérésie et de la sorcellerie, du XIV^e siècle au début du règne de François I^{er}, par Jean Marx. 7 fr.
207. Enquête linguistique sur les patois d'Ardenne, par Charles Bruneau. T. I. A-L. 15 fr.
208. Le prisme S d'Assaraddon, roi d'Assyrie (681-668), avec 7 pl., par le P. Scheil. 5 fr.
209. Etude sur la phonétique historique du Bantou, par L. Homburger. 15 fr.
210. Etude sur Mazarin et ses dévotions avec le Pape Innocent X (1664-1668), par Coville, avec 1 pl. 5 fr.
211. Le roman de Renard, par Lucien Foullet. 13 fr.
212. Les aires morphologiques dans les parlers populaires du Nord-Ouest de l'Angoumois, par A.-L. Terracher. 25 fr.
213. Le bailliage de Vermandois aux XIII^e et XIV^e siècles, par Waquet. (*Sous presse.*)
214. Notes critiques sur Festus, par H. Havet. 2 fr. 50
215. La formation de la langue maratthe, par Jules Bloch. (*Sous presse.*)
216. Aristote, Constitution d'Athènes. Essai sur la méthode suivie par Aristote dans la discussion des textes, par G. Mathien. 6 fr.
217. Etudes sur la littérature pythagoricienne, par A. Delatte. 12 fr.
218. Histoire du texte de Platon, par H. Alline. 12 fr. 50
219. Contribution à l'histoire économique d'Umma, par G. Contenau. 10 fr.
220. Notes critiques sur Properce, par Louis Havet. 5 fr.
221. Le premier Divorce de Henri VIII et le Schisme d'Angleterre, par Ch. Bémont. 5 fr. 50
222. Traité entre Delphes et Pellana, par Bernard Haussoullier.

ANNUAIRES

1893. — G. Paris : L'altération romane du C latin.
1894. — Ed. Tournier : Notes sur Démosthène.
1895. — G. Boissier : Satura tota nostra est. — Bréal : James Darmesteter.
1896. — Gabriel Monod : Du rôle de l'opposition des races et des nationalités dans la dissolution de l'empire carolingien.
1897. — G. Maspero : Comment Alexandre devint dieu en Égypte. — A. Carrière : Joseph Derenbourg.
1898. — A. Carrière : Sur un chapitre de Grégoire de Tours relatif à l'histoire d'Orient.
1899. — Thevenin : Sur l'histoire des origines de l'institution monarchique française.
1900. — J. Roy : Corrections à l'histoire de Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis.
1901. — L. Havet : Un *Canticum* de Cecilius. — F. Lot : Arthur Giry.
1902. — H. Gaidoz : La réquisition d'amour et le symbolisme de la pomme.
1903. — C. Clermont-Ganneau : Où était l'embouchure du Jourdain à l'époque de Josué. — A. Meillet : Auguste Carrière.
1904. — Émile Chatelain : Les Palimpsestes latins.
1905. — Joseph Halévy : La légende de la reine de Saba.
1906. — Alfred Jacob : Le tracé de la plus ancienne écriture onciale.
1907. — J. Soucy : Nature des fonctions psychiques chez l'auteur du traité *De la Maladie sacrée*.
1908. — A. Héron de Villefosse : Lycurgue et Ambrosie.
- 1908-1909. — J. Gilliéron : Les noms gallo-romains des jours de la semaine.
- 1909-1910. — P. Guerysse : Glanures égyptiennes.
- 1910-1911. — J. Psichari : Cassia et la pomme d'or.
- 1911-1912. — Bernard Haussoullier : Miroir corinthien inédit.
- 1912-1913. — Charles Bémont : Gabriel Monod.
- 1913-1914. — Sylvain Lévi : Autour du Bavaria-Jataka s. — A. Meillet : Ferdinand de Saussure.
- 1914-1915. — H. Morel-Fatio : Quelques remarques sur la Guerre de Grenade de H. de Mendoza.
- 1915-1916. — A. Meillet : Le renouvellement des conjonctions.

AS
162
B6
fasc.
220-222

Bibliothèque de l'École
pratique des hautes
études. Section des
sciences historiques
et philologiques

CIRCULATE AS MONOGRAPH

**PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET**

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**

